Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XXIIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 3 - 1901



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XXIII[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 3 - 1901



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Vol. III. Janvier-Mars 1901 N° 1.

Bulletin hispanique

ALHAURIN — ILURO?

Sur la pente légèrement inclinée qui forme la base d'une des montagnes les plus au nord-ouest de la *Sierra* appelée *Sierra de Mijas*, et sur son versant septentrional, s'élève en amphithéâtre et descend doucement vers la plaine une des localités les plus pittoresques de la province de Málaga, à quatre lieues de distance et à l'ouest de cette ville; d'un côté elle est entourée de jardins qui lui font comme une ceinture de treilles verdoyantes et de bois touffus d'orangers, tandis que de l'autre côté la vue s'étend sur des vignobles sans fin et sur des champs plantés de superbes oliviers, qui plient sous le poids de leur précieuse récolte. Sur les pentes de ces hauts coteaux jaillissent des sources abondantes qui arrosent ce territoire fertile, peuplé d'arbres magnifiques à l'ombre desquels ils s'abritent; des quantités innombrables de fleurs aux couleurs variées couvrent toute la surface de ces prairies et répandent dans l'atmosphère un parfum embaumé qui annonce le printemps. C'est là qu'habite, dans des maisons d'une blancheur éblouissante, une active population de laboureurs dont le nombre ne dépasse pas huit mille, race d'une extrême sobriété, dont le type conserve encore indestructible le cachet d'atavisme de ces Maures turbulents qui, rejetés hors de la péninsule au XVI[e] siècle, à cause de leur esprit de révolte, ont laissé sur le sol où ils étaient nés le germe des *pronunciamientos* qu'on retrouve à chaque page de notre histoire contemporaine. Depuis la reconquête, cette localité porte le nom d'*Alhaurin el Grande* pour la distinguer d'*Alhaurinejo*, autre ville plus petite située dans la même direction, mais à deux lieues seulement de la capitale de la province.

Alhaurin el Grande ne s'est point rendue célèbre par des événements importants, ni pour avoir donné le jour à d'illustres enfants; le seul souvenir qu'on y conserve, parce que les ruines en sont encore debout,

est celui de l'église de son ancien couvent, qui fut détruite à une des époques les plus glorieuses de notre histoire. Par contre, Alhaurin est entourée de localités dont on connaît des inscriptions qui datent de l'époque romaine et dont plusieurs sont d'une grande importance : au nord, Abdalaxis, l'ancienne *Nescania,* et Alora ; à l'est, Cártama qui fut *Cartima;* au sud-ouest, Fuengirola, autrefois *Suel,* et, au nord-ouest, Tolox, dont nous ignorons la désignation antérieure.

Dans l'endroit qu'on appelle Escaña, aux portes d'Abdalaxis, on trouve une pierre que Pérez Bayer a vue et dont je conserve un calque très exact pris sur l'original lui-même. On y lit : CVRATORES·IVVENVM·LAVRENSIVM·[1].

A Alora, en 1864, j'ai découvert, sous un des bénitiers de l'église paroissiale, une inscription dont Antonio Agustin a déjà possédé une copie, d'ailleurs incomplète, et d'après l'original de laquelle j'ai pu rétablir avec certitude un intéressant passage de droit public municipal romain : C· R· PER HonoREM· IIVIR. CONSECVTI[2]. On m'a fait plus tard hommage d'un autre piédestal avec inscription, découvert en 1874. Contrairement à ce que suppose le professeur Hübner, je ne lis pas le nom de la localité ancienne à l'extrémité de l'une des lignes les plus détériorées[3].

L'enceinte de l'ancien *municipium Cartimitanum,* aujourd'hui Cártama, est couverte de débris de colonnes, de statues, et d'inscriptions géographiques du plus grand intérêt, mais trop connues de ceux qui se consacrent à ce genre d'études pour qu'il soit nécessaire de les spécifier.

De Fuengirola on conserve la copie de l'épigraphe qu'a publiée Alderete et dans laquelle on fait mention des décurions du *municipium suelitanum*[4].

Un des plus impudents falsificateurs du siècle dernier, l'imposteur Conde, *alias* Médina, condamné comme tel en 1777 par l'archevêque de Grenade et par le Président de la Chancellerie royale de cette ville, publia une pierre funéraire, soi-disant découverte dans les environs de Tolox, au lieu dit Villarejo, et sur laquelle il était fait mention d'un certain HERMOGENES, enfant âgé de huit ans; et on affirmait que sur cette pierre était écrite la phrase connue, mais toujours curieuse : *Nihil* FVI· *Nihil* SVM· ET· TV· QVI· VIVIS· ES· *bibe.* LVDE· VENI[5]. Bien que cette épigraphe ne contienne rien de suspect par elle-même, comme je n'ai pu trouver aucune trace de son existence à Tolox, je

1. *C. I. L.,* II, 2008, supp. p. 878. *Ephem.* II, p. 239. Berlanga, *Bronces de Osuna,* p. 333.
2. *C. I. L.,* II, 1945 et p. 704.
3. *C. I. L.,* II, supp. 5486.
4. *C. I. L.,* II, 1944.
5. *C. I. L.,* II, 1434.

doute fort qu'elle appartienne à cette localité, l'affirmative reposant sur la seule parole d'un personnage aussi peu autorisé.

En ce qui concerne Alhaurin, je ne sache pas qu'on ait trouvé dans l'étroit périmètre de cette localité aucun objet ancien qu'on puisse attribuer aux Romains. Les tombes que l'on a mises à découvert, il y a une trentaine d'années, en creusant le terrain sur lequel était bâtie une ancienne maison qu'on allait édifier à nouveau dans la rue de la Cruz (à gauche, en pénétrant par la route de Málaga et avant d'arriver à l'ermitage de San Gaudencio), à en juger par la description que m'en ont faite ceux qui les ont vues au moment de leur découverte, étaient creusées dans le sol sans aucun revêtement et on n'y a trouvé ni restes de vêtements, ni armes, ni objets de céramique, ni ustensiles quelconques, pas même de monnaies, mais seulement les os de grande dimension d'une demi-douzaine de squelettes placés symétriquement, séparés les uns des autres et tous dans la même direction, ce qui indiquait qu'il ne s'agissait pas d'une inhumation improvisée. Ces détails font comprendre que ces tombes anciennes ne dataient pas de l'époque de la domination romaine. Les restes de cette époque sont cependant encore visibles en grande quantité hors de la localité, depuis les dernières maisons jusqu'à ce qu'on dépasse la *Fuente del Sol*, en traversant le vaste champ de *la Dehesa* et qu'on arrive, après avoir parcouru une lieue, aux vignes d'un endroit appelé *Villar*, éloigné de plus d'un kilomètre de la susdite Fuente del Sol, dans la direction de Cártama.

En effet, quand on sort d'Alhaurin el Grande par la route de Coin, après un parcours d'un peu plus d'une centaine de mètres, on aperçoit sur la droite les murs qui entourent une des premières *huertas* et qui sont formés de vieux arceaux offrant un caractère nettement archaïque. A l'intérieur de cette petite propriété rurale, le métayer, voulant, il y a plus d'une douzaine d'années, modifier le tracé des conduits d'irrigation, au moment de creuser le terrain qu'ils traversaient, heurta, à plus d'un mètre de profondeur, un dallage de marbre blanc qui couvrait une assez grande surface encore entourée des restes de vieux murs hauts de plus d'un mètre; ces murs conservaient encore, partant du dallage, de larges bandes de mosaïque. Le tout était certainement romain et remontait, à mon avis, au deuxième siècle. L'appât du gain, plus que la curiosité, décida le campagnard à reconnaître toute l'étendue de cette sorte de *cenador*[1], et il trouva dans la terre remuée de nombreux restes d'anciennes sculptures de petites dimensions qui paraissaient avoir appartenu à des statues du jardin d'une villa romaine. J'examinai tous les objets qui furent découverts et j'en trouvai d'assez bien sculptés, notamment plusieurs statues de moins d'un mètre de haut, avec les tuniques et les man-

1. Kiosque de jardin.

teaux, parfaitement drapées, une main de jeune fille modelée avec goût, le buste de grandeur naturelle d'un empereur qui me parut être Antonin le Pieux ou Marc-Aurèle, à l'époque desquels les fragments de sculpture pouvaient, par leur forme technique, se rattacher sans inconvénient, ainsi que divers morceaux de jambes et de bras que j'eus l'occasion d'étudier sur le lieu même de la découverte. Celui qui avait trouvé les objets d'une façon si inattendue estimait dans son ignorance qu'on ne pouvait les bien payer qu'au poids de l'argent; d'où il advint que des années se passèrent sans qu'on les lui achetât et, de dépit, il acheva de les détruire et en utilisa les débris comme matériaux de l'un des murs de cette propriété.

Le possesseur de la *huerta* qui est en face de celle des *Arcos,* c'est ainsi qu'on la désigne, m'a affirmé qu'on trouve aussi chez lui, en creusant, des fragments de dalles et de murs très anciens, et que sur la route de Coin, qui passe entre les deux propriétés rurales, il vit découvrir, étant très jeune, lorsqu'on répara la chaussée de cette voie défoncée par le passage des innombrables muletiers qui la parcourent sans cesse, des tombes sans ornements et de date ancienne, creusées dans la terre.

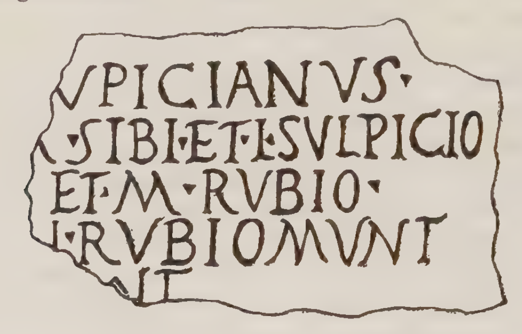
En suivant la route de Coin et en tournant ensuite à droite, on arrive au canal qui amène l'eau à la *Dehesa de Riego* et à plus d'un kilomètre de Coin, toujours sur la droite, on trouve *el haza de la Mata* où l'on découvre à chaque pas des tuiles plates, des briques, des débris de vases de terre, et cela sur une étendue d'une fanègue environ (65 ares). On y découvrit aussi, il y a quelques années, un petit bronze de Néron et un Théodose d'argent, également de petite taille. Je les ai vus et examinés attentivement le 29 mai 1898. Un peu plus bas, sur le chemin même de la Dehesa, toujours à droite, il y a un autre champ qu'on appelle *el haza* de Galiano, où, comme dans le précédent, on découvre de temps à autre des restes de céramique et des décombres d'édifices de caractère romain. De là, on descend au Fahala, vis-à-vis des derniers contreforts de la *Sierra Gorda,* à une demi-lieue d'Alhaurin.

Si on suit cette rivière dans le sens du courant jusqu'à ce qu'on arrive près de la *huerta de la Pagadora;* on aperçoit, encastrés dans la maçonnerie des piliers de la porte de fer, deux petits morceaux d'une mince colonne apportés de la rive opposée, et, si on passe sur celle-ci et qu'on gravisse le petit coteau d'en face, on pénètre dans un sentier qui traverse deux *huertas* dans lesquelles on trouve rassemblés plusieurs pierres travaillées et de caractère romain; et si l'on continue à gravir cette côte peu sensible, on entre bientôt sur le terrain d'une troisième huerta qu'on appelle *huerta del Dogo* et où l'on aperçoit, bien visibles et en grand nombre, des restes de colonnes, de briques, de tuiles plates de grande dimension, de bassins comblés, de murs

à fleur de terre sur une très grande étendue, et ces vestiges d'édifices anciens ne cessent pas de se montrer dans ces parages jusqu'à la source qu'on appelle *fuente del Sol* située un peu plus haut au pied de la Sierra Gorda, à une courte distance et à gauche de la *huerta del Dogo*. Dans les diverses occasions où j'ai visité ces endroits, surtout dans la *huerta* dont je viens de parler, j'ai rencontré des poids semblables à ceux dont on se servait pour les métiers à tisser, les uns en pierre, les autres en terre cuite, avec un trou qui les traversait par le milieu, des briques très petites et arrondies comme pour former les colonnes d'un hypocauste, entièrement semblables à celles que j'ai ramassées dans une propriété rurale voisine de Málaga et, il y a déjà plusieurs années, dans une autre située près de Cártama; ces briques conservaient encore très apparentes la marque du feu. J'ai également trouvé, dans les environs de la *fuente del Sol*, d'autres briques en forme de losanges, une lampe en terre cuite figurant une coquille et de fabrication soignée; mais mon attention a été principalement attirée par le chapiteau d'une colonne qu'on n'avait pas achevé de sculpter, et paraissant être d'ordre ionique à en juger par les lignes que dessinaient les volutes inachevées; la pièce tout entière était assez avancée dans son exécution pour permettre de comprendre ce qu'elle eût été une fois terminée. Sans contredit, dans cette étendue de terrain, à partir de la *Sierra Gorda*, il a dû y avoir autrefois, du IIe au Ve siècle de notre ère, une propriété rurale dont on peut calculer l'importance d'après la découverte épigraphique récemment faite dans ces parages et dont je vais m'occuper à présent.

En descendant de la *fuente del Sol* vers la route de Coin, qui passe à quelques mètres de cette hauteur, et en se dirigeant vers Cártama, on arrive, après un parcours d'un quart de lieue, au bord d'une vigne plantée sur une colline, à droite, et connue sous le nom de *El Villar;* on gravit une pente insensible en laissant la route à gauche et on trouve bientôt, vers le milieu, une étroite zone sans culture, qui indique les limites de ce vignoble. Dans cette petite jachère, j'ai encore trouvé, dans l'automne de 1899, les restes d'un souterrain d'où j'ai vu extraire quelques ossements humains d'une époque très ancienne. Comme, il y a environ trois ans, on creusait profondément dans ce terrain, les ouvriers heurtèrent la tombe dont j'ai parlé et une pierre avec inscription que j'ai aujourd'hui en ma possession. Les lettres de cette épigraphe conservent en général la forme pleine et svelte de la période d'Auguste, et quelques-unes laissent voir des modifications qui accusent une époque postérieure. Tandis que le C, par exemple, conserve la forme semi-circulaire archaïque, l'O tend à prendre celle d'une ellipse; tandis que le B et l'R offrent encore, jusqu'à un certain point, un aspect antique, la partie inférieure de la courbe du P se joint à la haste, particu-

larité qu'on observe déjà sur des monuments du commencement du Ier siècle[1]. Par contre, l'E, l'L et le T à la place des anciennes lignes horizontales en montrent d'ondulées comme vers le milieu du Ier siècle[2]; et surtout les lettres A, M, N affectent la forme qu'elles ont dans le siècle suivant[3]. C'est pourquoi je considère cette inscription comme gravée dans le IIe siècle de notre ère.



Je reconstitue de la manière suivante :

m. rubius. m. f.
quir. SVLPICIANVS
viv. f. C. SIBI. ET. L. SVLPICIO
*sura*E. ET. M. RVBIO
munt. et. L. RVBIO. MVNT
*et. lib. m*VNT·

Bien entendu le *Quir.* de la seconde ligne et le *Sura* de la quatrième sont des restitutions simplement probables[4]. La traduction serait donc : « *Marcus Rubius* Sulpicianus *fils de Marcus, de la tribu Quirina* (?), *de son vivant prit soin d'élever ce sépulcre* pour lui, pour Lucius Sulpicius *Sura* (?), pour Marcus Rubius *Muntanus* (?), pour Lucius Rubius Muntanus et pour les *affranchis* de Muntanus. »

La parenté de ceux qui y furent inhumés pourrait avoir été celle-ci :

L. SVLPICIVS
L. RVBIVS. MVNTANVS — M. RVBIVS *muntanus* > < *Sulpicia*
M. rubius SVLPICIANVS

C'est-à-dire que L. Sulpicius put avoir une fille appelée Sulpicia

1. *E. S. E. L.*, 400, 434, 446.
2. *Ibid.*, 135.
3. *Ibid.*, 532, 535.
4. Bien que ce qui reste de la première lettre de la seconde ligne permette de douter s'il s'agit d'un X ou d'un C, je me suis décidé pour ce dernier caractère après un examen attentif de l'original, d'autant plus que, dans le cas d'un X, je ne trouve pas de restitution plausible.

qui épousa Marcus Rubius; que de ce mariage serait né Sulpicianus, qui, après avoir fait fortune, alors que sa mère était déjà morte dans un lieu peut-être éloigné de celui de la découverte, fit élever ce tombeau pour lui-même, pour son père *Marcus Rubius*, pour son oncle *Lucius Rubius Muntanus*, pour son grand-père maternel *Lucius Sulpicius* et pour les affranchis de son père. Mais tout se réduit à des conjectures et il est seulement certain que l'épigraphe est du IIe siècle et que c'est le fragment d'une pierre funéraire qui a appartenu non point à une tombe particulière, mais à un tombeau de famille sans autre particularité que celle du nom de Rubius dont je ne connais pas d'autre exemple ancien en Espagne bien que le nom soit aujourd'hui commun parmi nous.

Dans l'endroit même où l'on découvrit ce morceau de pierre avec inscription, on a trouvé une monnaie d'or que j'ai vue et sur laquelle on lisait très clairement :

DN. ARCADIVS. P.F. AVG.
℞ VICTORIA. AVGG

On sait que Théodose mourut à Milan en janvier 395, qu'il eut pour successeur, en Occident, son fils Honorius qui mourut à Rome en 423, et que dans la même année 395 avait commencé à régner en Orient Arcadius, mort en 408[1]. Cette monnaie permet donc de croire par sa nature même que vers le Ve siècle le terrain sur lequel elle a été découverte était habité par des personnes d'une situation sociale assez élevée et qu'il y avait là à cette époque une propriété exploitée par quelque personnage d'une importance relative.

Mais aucune de ces découvertes n'établit clairement qu'il y ait eu une ville romaine à Alhaurin el Grande ni n'indique de quel nom ancien a été formé le nouveau. Les restes de la localité indubitablement romaine la plus rapprochée d'Alhaurin sont ceux qu'on observe à plus d'une lieue de distance à l'est, à Cártama, et ceux qu'on voit à une lieue à peine au sud-est, dans un village qui se trouve dans un bois d'oliviers connu sous le nom de *Cortijo del Almendral* et qui confine à l'importante propriété rurale qu'on appelle l'*Alquería* et qui dépend encore du marquisat de Villalcázar. Ce village, situé, comme je l'ai dit, à une lieue d'Alhaurin, de même que les terres du dit *Cortijo* s'aperçoivent nettement des dernières maisons d'Alhaurin donnant sur la route de Málaga. Je fus, il y a plus de vingt ans, au *Cortijo del Almendral* et je trouvai, faisant partie d'un pilier qui supportait l'auvent de la cour de la maison d'exploitation, un piédestal de pierre portant gravée sur une de ses faces une

1. Eckhel, *Doct. Num. vet.* VI, pag. 168 et 169, où il est parlé précisément de cette monnaie.

dédicace (datée de 164) à l'empereur *Lucius Aurelius Verus* par décret des Décurions de la RESPVB*lica* ILV*ren*SIUM [1].

A une date postérieure, on enleva ce piédestal de la place qu'il occupait et on le transporta à Málaga où je le vis bien des fois dans le vestibule d'une maison située en face de la Douane et dans laquelle demeurait le régisseur de l'Almendral; depuis il a disparu en même temps que le régisseur et on ignore où il se trouve.

S'il a existé, sur le *Cortijo* en question, comme l'indique cette pierre, une localité d'origine ibérique appelée *Iluro*, étant donné l'usage adopté par les Arabes, ainsi que l'attestent des orientalistes comme Gayangos, de détruire des villes pour en édifier d'autres à peu de distance de l'emplacement primitif, et de donner à la nouvelle le nom de l'ancienne, on pourrait supposer que la dénomination d'*Alhaurin* est une forme tirée d'*Iluro*, qui s'éleva tout près de là, à la distance d'une lieue au plus, et porta le même nom qu'une autre ville de la Tarraconaise que cite Pline l'Ancien [2].

Prétendre que cet Iluro fut transporté à Alora, à trois lieues au moins au nord de l'endroit où l'on trouva l'unique pierre géographique qui conserve son souvenir, est absolument excessif. D'autre part, la plaine de Málaga traversée dans sa longueur par le Guadalhorce et bornée au midi par la plage, s'étend à l'ouest de la ville jusqu'aux contreforts de la Sierra de Mijas; et sur les versants de cette Sierra qui font face à la rivière s'élèvent de gaies et pittoresques localités comme Torremolinos et Churriana, Alhaurinejo et Alhaurin el Grande. A peine a-t-on quitté la capitale en chemin de fer, qu'on voit se dérouler sur la gauche cette haute chaîne de montagnes jusqu'à ce qu'on arrive à la station de Campanillas en face de laquelle on aperçoit la ville d'Alhaurinejo, dont il vient d'être fait mention; mais, en poussant plus loin, la Sierra disparaît parce qu'il s'interpose entre elle et la rivière une autre cordillère moins considérable, et d'ailleurs complètement séparée d'elle. Sur cette nouvelle cordillère, et toujours sur le versant qui regarde le Guadalhorce, s'élève Cártama, à l'endroit où fut jadis Cartima, et, derrière cette ville en quelque sorte, sur le versant opposé, le village d'Iluro au sommet d'un angle obtus dont les deux côtés, chacun de la longueur d'une lieue, vont aboutir respectivement à Alhaurin et à Alhaurinejo. Que des ruines de ce lieu dépeuplé les Maures aient tiré les matériaux de construction nécessaires pour édifier l'une et l'autre localité, et que du mot ibère romanisé ils aient formé les noms mauresques d'*Alhaurin* et d'*Alhau-*

1. Berlanga, *los Bronces de Osuna*, pag. 240, 241; *C. I. L.* II, 1948. — Plus tard, dans ce même Almendral, on a découvert une pierre sépulcrale que je possède et que j'ai publiée aussi dans *los Nuevos Bronces de Osuna* (ainsi que le professeur Hübner dans le *C. I. L.*, II, *Supp.* 5487.)

2. H. N. 3. 22. Le même auteur cite aussi dans l'Hispanie *Laurentia*, 14. 71.

rinejo (de même qu'on a dit *Caballo* et *Caballejo*), on peut vraisemblablement le supposer, tandis qu'on ne saurait admettre qu'on ait apporté sans raison aucune d'Alora au Cortijo del Almendral, éloigné de près de trois lieues, le piédestal d'une statue érigée au IIe siècle à Lucius Aurelius Verus et dont le transport, impossible à justifier, laisserait inexpliquée l'origine de l'étymologie du nom actuel d'Alhaurinejo.

Deux de mes amis veulent identifier Alhaurin avec une autre localité appelée *Lauro* dont parle Florus à l'occasion de la lutte que soutinrent entre eux dans la Bétique quarante-quatre ans avant notre ère les partisans de César et ceux de Pompée ; de même qu'à d'autres époques d'autres auteurs de marque se sont complu à supposer qu'à deux lieues d'Alhaurin, dans la ville appelée Monda, existe le fameux champ de bataille où eut lieu le dénouement de cette sanglante guerre civile. Pour démontrer l'impossibilité de ces deux identifications, je vais citer divers passages du *Bellum hispaniense* qui éclairent ces deux points spéciaux.

C'est une chose singulièrement étrange que l'obstination dont ont fait preuve, en diverses circonstances, nos historiens, à partir du XIIIe siècle, jusqu'à la fin de celui-ci, en voulant fixer d'une façon certaine l'emplacement de la ville de Munda sous les murs de laquelle furent défaits les partisans de Pompée, le 17 mars de l'an 44 avant Jésus-Christ. Ils se sont livrés à des conjectures disparates qui ne résistent pas même à un examen superficiel. Au lieu de s'en rapporter au texte inestimable d'un témoin oculaire des événements, qui a laissé par écrit le journal de cette campagne dans l'opuscule connu sous le titre de *Bellum hispaniense,* qu'on attribue généralement à Hircius, ils se sont lancés, partis sur les ailes de la fantaisie, à la recherche de la *hauteur élevée*, de la rivière *tourbillonnante*, de la *plaine bourbeuse* d'environ cinq milles qui, avec les pierres *palmeadas*, paraissaient être la clé mystérieuse de cette énigme.

Laissant de côté ces procédés usés, il est indispensable de se reporter aux localités connues par leurs épigraphes, comme le sont : *Corduba*, *Ucubi*, *Ventipo*, *Urso* et *Cartheia*, pour se mettre ensuite, en avançant avec une plus grande certitude de succès, à la recherche des dernières localités dont parle le soldat césarien qui assista à ces faits d'armes et notamment à celui qui amena la défaite des partisans de Pompée. D'après cet écrivain anonyme, le 21 jánvier de l'an 44 avant notre ère, César établit son camp devant Cordoue au secours de laquelle accourut Pompée avec ses soldats[1]. Après diverses marches, opérations et combats déjà connus et qu'il est hors de propos de rappeler, Pompée se dirigea vers Ucubi et César prit aussi cette direction un mois juste après la date indiquée plus haut[2]. Après que cette

1. *Bellum hispaniense,* 4 et 5.
2. *Ibid.,* 20.

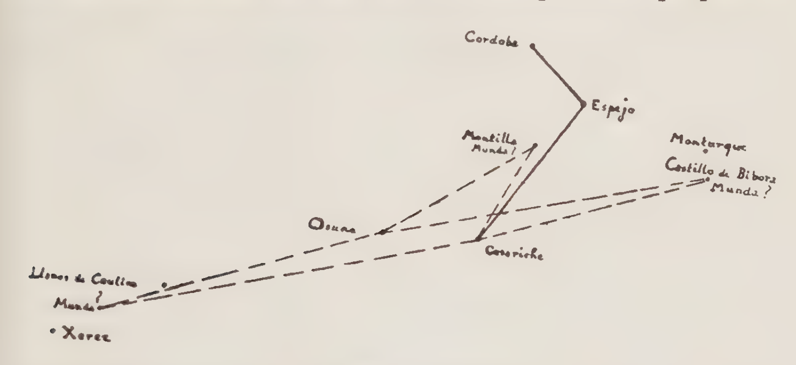
ville eut été brûlée par la garnison pompeïenne, César prit la route de Ventipo, s'empara de cette place et se mit à la poursuite de Pompée jusqu'à Carruca, que celui-ci brûla également en marchant vers Munda sur le territoire de laquelle s'établirent les deux rivaux l'un en face de l'autre[1]; suivant l'auteur anonyme, de Ventipo à Carruca il y avait une journée, *iter fecit*, et une autre de Carruca à Munda, *itinere facto :* la journée double s'appelait *iter biduum*, au dire de Frontin[2]. La journée habituelle des légions était, au dire de Végèce[3] de cinq heures en été, en marchant au pas ordinaire, soit vingt milles par jour, et vingt-trois au pas accéléré, ce qui fait tout au plus huit lieues comme maximum de la distance parcourue journellement.

Après la déroute de Munda, Fabius Maximus resta à la tête d'une division chargée de prendre la ville, dont il s'empara, et de là il vint assiéger *Urso*. Mais il trouva qu'à six milles autour de cette place forte il n'y avait pas d'arbres propres à la construction de machines de guerre, parce que Pompée, pour mieux assurer les moyens de défense avait ordonné de les abattre et avait fait emmagasiner dans la ville tout le bois provenant de cette coupe. Les partisans de César furent donc obligés de transporter depuis Munda, qu'ils venaient d'occuper, tout le matériel de guerre dont ils avaient besoin pour attaquer Urso[4]. De sorte qu'on déduit de renseignements aussi précis, que Munda était à deux journées de Ventipo et à un peu plus de deux lieues de Urso, dans la zone qui, du nord d'Osuna, descend vers le sud en passant à l'est de cette localité. Là doivent s'arrêter les conjectures de tous les critiques; c'est à ceux qui connaissent le terrain d'indiquer les endroits où il convient de pratiquer des recherches, en attendant que le hasard, aidé par le soc de la charrue et la pointe de la pioche, vienne dissiper un doute que ne parviennent pas à éclairer les discussions purement théoriques[5].

1. *Bellum hispaniense*, 27.
2. *Ibid.*, 27. *Strat*, III. 1.
3. *De re mil.*, 1, 9.
4. *Ibid.*, 41.
5. Dans sa *Disertación histórico-geográfica acerca del paraje de la celebre ciudad de Munda* et dans son *Compendio de historia de España*, D. José Ortiz a signalé le fait relatif à la coupe des arbres autour d'Osuna et leur transport à la ville; mais il s'est trompé à partir du moment où il a voulu préciser le terrain sans le connaître à fond et sans avoir dûment exploré l'endroit où il s'imaginait, dans son cabinet de travail, que Munda avait dû exister.

On peut donc conclure que l'opinion soutenue par l'archevêque D. Rodrigo et acceptée depuis par Alphonse le Sage, qui supposent l'un et l'autre que Munda s'élevait à proximité d'une rivière de la Lusitanie qui portait ce nom et se jetait dans l'Atlantique, est d'une absurdité telle qu'il est superflu de s'arrêter à la contredire.

Que Munda ait été Ronda, comme l'ont pensé Franco et Espinel, ou bien la ville qu'on appelle Ronda la *Vieja,* comme l'ont soutenu Hurtado de Mendoza et Pérez de Mesa, on ne peut davantage l'admettre présentement, attendu qu'on a trouvé et qu'on conserve dans les deux localités des inscriptions très importantes qui prouvent



surabondamment que la Ronda moderne fut l'ancienne *Arunda* et que sur l'emplacement de Ronda la *Vieja* il y eut autrefois une localité du nom de *Acinipo.*

Transporter Munda en Bastetanie, comme l'ont fait ceux qui se sont laissé tromper par les légendes apocryphes des taureaux de Guisando, serait tomber dans la même erreur que ceux qui ont donné comme authentiques ces épigraphes notoirement fausses.

Ocampo, Morales, Mariana, Velazquez et Florez, guidés par le seul critérium de la ressemblance du nom ancien de *Munda* et du moderne *Monda,* ont supposé que le célèbre champ de bataille des armées de César et de Pompée était aux environs de Coin et placent dans la province de Malaga, à deux lieues d'Alhaurin, cet endroit fameux dans l'histoire du monde romain. Laissant de côté les inscriptions supposées qui furent inventées pour appuyer une semblable conjecture, il suffira de faire remarquer que si la Monda actuelle était l'ancienne Munda, il n'eût pas été nécessaire de transporter depuis cette ville jusqu'à Osuna des machines de guerre pour faire le siège de cette place d'armes, car à une distance bien moindre que celle des douze lieues qui séparent aujourd'hui ces deux localités modernes, il y avait à profusion, à cette époque, des arbres qu'on pouvait couper pour construire les engins de guerre dont parle notre anonyme.

Prétendre que lorsque Gnaeus Pompée descendit d'Espejo à Casariche

suivi de César, qui venait de prendre Ventipo, il revint sur ses pas jusqu'à Montilla, ainsi que le veut Cortés y Lopez, ou jusqu'à la forteresse de Bib-bora, comme le conjecture Fariñas, est une chose aussi contraire à la tactique militaire la plus élémentaire d'une armée quelconque, qu'est ridicule l'étymologie de *Munda illa* pour *Montilla*, imaginée par le néogéographe qui a fourni cette identification.

Mais il est encore plus monstrueux de situer cette place forte aux environs de Xerez, comme l'a supposé Marineo au XVI[e] siècle, et, comme l'a soutenu avec une audace inouie, dans le cours de celui qui va finir, un littérateur qui s'est fait remarquer par ses hardiesses impardonnables.

Ceux qui ont essayé de désigner la localité moderne aux environs de laquelle fut tué, après cette déroute, Gnaeus Pompée, le fils du grand Pompée, n'ont pas été plus heureux que ceux qui ont cherché à identifier le champ de bataille de Munda avec une localité connue. S'en rapportant au récit de Strabon, de Velleius Paterculus et de Florus, qui ont écrit un siècle environ après les événements, et à ce que rapportent, de seconde main, aux II[e], III[e] et V[e] siècles, Appien, Dion Cassius et Orose, les historiens modernes ont prétendu que le *Lauro*, près duquel Florus suppose que Gnaeus fut tué, a dû être ou bien Liria de Valencia, comme le conjecture Morales, ou bien Alhaurin dans la province de Málaga, comme l'a avancé Valdeflores. Mais si l'on s'en tient uniquement au récit de l'écrivain anonyme qui accompagnait l'armée du dictateur et qui fut témoin des scènes qu'il raconte ou qui les entendit rapporter quelques moments après les événements par ceux qui s'y trouvèrent, les conséquences à déduire seront absolument différentes.

Aussitôt après la défaite de Munda, Gnaeus Pompée, suivi de quelques partisans restés fidèles, se dirigea vers *Cartheia*, actuellement La Torre del Rocadillo, àu centre de la spacieuse baie de Gibraltar, et il arriva dans cette ville porté dans une litière à cause du mauvais état de sa santé. En le voyant si maltraité par la fortune, un certain nombre d'habitants de Cartheia penchèrent pour le parti de César; il en résulta de tels troubles que Gnaeus se vit forcé, malgré ses blessures, de s'embarquer précipitamment, de fuir avec vingt longs navires, qui étaient à l'ancre dans le port et à sa disposition, et de faire voile en toute hâte vers les côtes méditerranéennes de la Bétique. Son départ de Cartheia fut aussitôt porté à la connaissance de l'amiral de César, qui partit immédiatement de Cadix à la recherche des fugitifs; ceux-ci naviguaient déjà depuis quatre jours lorsqu'ils se virent forcés de faire escale dans une des baies de la côte pour se procurer de l'eau potable dont ils manquaient, et ce fut dans cette circonstance qu'ils furent surpris par leurs adversaires, qui mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux et s'emparèrent d'un certain nombre d'autres. Pompée alla se réfugier dans un endroit naturellement fortifié; mais, blessé à la

cuisse et à l'épaule gauche, et, de plus, s'étant donné une entorse, il était dans l'impossibilité de poursuivre sa retraite à travers des parages aussi escarpés, où l'on ne pouvait se servir ni de chevaux ni de voitures; privé des ressources les plus indispensables, il allait se cacher dans une grotte où il n'eût pas été facile de le trouver, lorsque les prisonniers dénoncèrent sa présence, et ce fut alors qu'il fut pris et mis à mort[1].

Un siècle après cet événement, Florus indiquait que l'endroit où périt Gnaeus Pompée se trouvait *en face de la ville de Lauro*[2]; et pour pouvoir déterminer l'emplacement de cette localité, il faut se rappeler qu'à la fin de la république romaine les vaisseaux de la marine de guerre destinés à combattre s'appelaient *naves longae,* qu'ils étaient de construction soignée, rapides, faciles à manœuvrer, avec un éperon à la proue en forme de trident, et qu'ils obéissaient à la double impulsion des rames et des voiles; mais ils ne pouvaient lutter contre la mer par un temps contraire. Ces vaisseaux se divisaient en *unirèmes, birèmes, trirèmes* et même *quinquirèmes,* selon qu'ils étaient pourvus de un, deux, trois ou cinq rangs de rameurs, et ceux qui en possédaient un plus grand nombre étaient plutôt des navires de luxe que des bâtiments d'un usage pratique. Les *unirèmes* n'avaient qu'un rang de rameurs, 25 à bâbord et autant à tribord, et leur longueur, comme celle des autres catégories, était en rapport avec leur largeur dans une proportion de 8 à 1 ou de 7 à 1. Les *trirèmes,* avec 87 rameurs de chaque côté, développaient une vitesse de 10 milles marins à l'heure, ce qui proportionnellement fait supposer que les *unirèmes,* avec 25 rameurs de chaque côté, marchaient à raison de 3 milles au moins. Si on admet que les 20 vaisseaux de Pompée étaient tous des *unirèmes,* que le vent et la mer étaient favorables (car, dans le cas contraire, l'auteur anonyme l'aurait indiqué), mais que, par contre, les voiles n'étaient pas d'un grand secours pour la marche des vaisseaux à cause du calme qui régnait; que pendant qu'une moitié des rameurs naviguait, l'autre se reposait pour relever la première après avoir mangé et dormi, il résulte qu'un vaisseau avec 25 hommes naviguant nuit et jour sans discontinuer, avec l'ardent désir de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi lancé à sa poursuite, sans tempête et par un calme absolu, pouvait parfaitement en ligne droite parcourir au moins une lieue en une heure, ce qui représente plus du double en raison des courbes de la côte. Par conséquent, Pompée put effectuer en quatre jours un trajet de 96 lieues; réduisons-les à 72, pour une durée de trois jours exactement; on doit en conclure que les vaisseaux de *Cartheia,* au centre de la baie de Gibraltar, avaient, au bout de vingt-quatre heures, parcouru plus d'un

1. *Bellum hispaniense,* 32, 37, 38, 39.
2. Flor. VI, 2, 86, *apud Lauronem oppidum.*

degré de 20 lieues et passé devant *Malaca;* qu'après quarante-huit heures ils durent apercevoir Abdera à tribord, et, qu'après soixante-douze heures, ils devaient au moins doubler le promontoire de *Charidème;* de telle sorte qu'ils avaient dépassé Almería lorsqu'ils furent surpris et capturés. Ainsi donc, il n'est pas possible de chercher dans la province de Málaga la localité désignée par Florus sous le nom de *Lauro,* à moins d'admettre que les vaisseaux en fuite mettaient quatre heures pour parcourir une lieue.

Au surplus, on comprend que les trirèmes de César aient pu atteindre les unirèmes de Pompée, bien que les premières eussent levé l'ancre avec quelque retard d'un point éloigné de celui d'où étaient partis les ennemis, parce que la supériorité de leur contingent de rameurs leur faisait réduire progressivement chaque jour la distance qui les séparait des fugitifs.

En résumant, par conséquent, ce qui vient d'être dit, on pourra adopter deux conclusions jusqu'à un certain point : la première, que sur tout l'emplacement qu'occupe Alhaurin el Grande on n'a trouvé jusqu'à présent aucun vestige indiquant que c'était dans des temps anciens une ville romaine; la seconde, qu'en sortant de cette ville par la route de Coin, qui part de la Fuente de Lucena, si on tourne à droite au bout d'un quart de lieue et qu'on traverse la prairie jusqu'à ce qu'on arrive au Fahala, qu'on passe de l'autre côté de cette rivière en allant vers la Fuente del Sol, et que, de ce point, on descende dans la direction de Cartama jusqu'à ce qu'on rencontre, à un peu plus d'un kilomètre, les vignes de *El Villar* aux abords desquelles on a trouvé la pierre de SVLPICIANVS, on aura traversé une étendue de terrain d'une lieue environ sur laquelle a été découverte une assez grande quantité de restes romains, tant à ses extrémités que dans la zone spacieuse dont on vient de parler.

Mais si maintenant on veut découvrir dans le nom moderne de la localité précédé de l'article arabe *al* la dénomination romaine de l'ancienne ville de *Laurin,* les conjectures ne pourront être faites que très à la légère. Bien que la très importante inscription de *Nescania,* sur laquelle on fait mention des jeunes gens de Lauro, se rapporte, comme l'a déjà indiqué le professeur Hübner, à une corporation spéciale, il n'en est pas moins vrai que cette qualification semble bien désigner le nom d'une localité appelée *Lauro,* tout comme le *Lauronensia*[1] de Pline, quand il parle de certains vins de l'ancienne Hispanie. Mais même en admettant qu'il en soit ainsi, la propriété rurale d'Escaña, sur laquelle a eu lieu la découverte, à quatre heures d'Alhaurin, se trouve à une telle distance de cette ville, qu'il n'est pas possible de faire accorder le nom ancien avec le moderne, et c'est

1. H. N., III, 71.

d'autant moins facile, que la vallée d'Abdalaxis est à une lieu d'*Alora* qui pourrait revendiquer le nom de *Lauro* transformé en *Al-lauro*, également précédé de l'article arabe. Il n'y a pas lieu non plus de songer au *Lauro* de Florus, parce que, ainsi qu'on vient de le démontrer, cette localité n'a pas existé et n'a pu exister dans ces parages, mais bien à une distance beaucoup plus grande de Málaga et du cap de Gata. Il ne reste plus, comme localité ancienne la moins éloignée d'Alhaurin, au sud-ouest et à la même distance que *Cartima* dont l'identification est bien connue, que celle qui a dû exister dans le Villar *Cortijo del Almendral* dont il a été question. ILVrenSIVM a été formée de *Iluro*, que les Arabes ont bien pu convertir en *Allaurin*, ainsi qu'on écrivait ce nom au début de la conquête[1].

Il semble donc qu'une étude aussi courte donne comme conclusion un résultat négatif, à savoir qu'à Alhaurin el Grande on ne trouve pas de restes romains, mais qu'il en existe beaucoup dans ses environs et que le nom de cette localité n'a pas pu être *Lauro* dans l'antiquité parce que celle-ci n'a pas existé dans ces parages et que *Iluro* a été le nom de la plus rapprochée. Mais, quoi qu'il en soit, elle fait ressortir quelques erreurs historiques qui passent généralement inaperçues : tout esprit sincère doit les condamner dans le fond de sa conscience et faire en même temps tous ses efforts pour empêcher qu'elles ne se répandent, en les exposant au grand jour, *sine ira*.

M. R. de BERLANGA.

Alhaurin el Grande, 12 mai 1900.

OBSERVATIONS RELATIVES A L'INSCRIPTION DE *EL VILLAR*

Relativement à l'inscription dont il est question page 6, l'estampage qu'on veut bien me communiquer suggère les remarques suivantes : 1° Il ne paraît pas y avoir eu de lignes avant VPICIANVS. 2° A la première ligne, il y a VPICIANVS très net; pour admettre la

1. Oliver, *Munda Pompeyana*, p. 139, n. 1. Pour tout ce qui concerne la campagne des fils de Pompée dans la Bétique, cet ouvrage est le plus important et on y trouve discutées toutes les opinions qui ont été émises dans cette controverse passionnée. C'est pour cela que, contre mon habitude, j'ai omis quelquefois d'indiquer les sources d'informations sur lesquelles s'appuient mes affirmations, étant donné qu'on les trouve dans cet ouvrage et dans son complément intitulé *El viaje arqueológico* qui est du même auteur.

lecture *Sulpicianus,* et la généalogie hardie et ingénieuse qui en résulte, il faut supposer que le lapicide a omis de graver L. Je crois qu'on peut aussi supposer *Lupicianus.* 3° Si j'en juge toujours d'après l'estampage, il y a bien un X au début de la troisième ligne et ce peut être seulement la fin d'un nom propre, comme *Felix.* 4° La présence du *cognomen Muntanus* a son intérêt. Il est fréquent en Espagne, dans les pays de montagne, et notamment chez nos populations ibéro-aquitaniques des Pyrénées, comme l'a remarqué M. Hirschfeld (*Aquitanien in der Römerzeit,* page 15).

C. JULLIAN.

LES « COPLAS » DE GALLEGOS

Dans une description très utile qu'il vient de donner[1] du chansonnier de la Bibliothèque Nationale de Madrid, coté Mss. 2856, qui provient du legs Usoz et qui paraît avoir été écrit tout à la fin du XVIe siècle ou au commencement du siècle suivant, D. Manuel Serrano y Sanz a reproduit *in extenso* la première pièce de ce recueil, intitulée : « Obra de Gallegos, que es vida de palacio. » L'éditeur remarque qu'une partie de cette jolie composition a été attribuée au poète Baltasar de Alcázar et se trouve dans ses œuvres publiées à Séville en 1878[2]; il ajoute que le manuscrit « semble adjuger la pièce en question à l'auteur dramatique Manuel de Gallegos », mais il se rétracte aussitôt sur ce dernier point, avec toute raison : « Difícil es afirmar quién compuso estas quintillas, no obstante que en ellas mismas se da por autor á Gallegos[3]; el estilo parece más bien de Alcázar, pues Manuel de Gallegos fué siempre culterano y de pésimo gusto, como se advierte en su *Gigantomaquia:* tal vez el manuscrito no hable de Manuel de Gallegos, sino de otro poeta que llevó igual apellido. » Que Manuel de Gallegos ou Manuel Gallegos doive être ici exclu, cela résulte d'abord de la date de naissance de ce personnage : — né à Lisbonne en 1597[4], il ne peut guère figurer dans un recueil compilé au plus tard vers 1615; — cela résulte aussi, comme l'indique M. Serrano, du style remarquablement simple de la pièce, qui n'a rien de commun avec l'affectation du poète hispano-portugais fervent *cultiste;* mais cela ressort encore et surtout de son contenu même, des allusions historiques qu'on y peut recueillir. M. Serrano ne paraît pas s'être occupé d'expliquer ces allusions, il n'a pas recherché non plus si de la composition qu'il publiait n'existait pas quelque autre copie. Or, une autre copie a été signalée, depuis 1881, dans le *Catalogue des manuscrits espagnols et portugais de la Bibliothèque Nationale de Paris* (p. 221a); cet exemplaire porte un titre beaucoup plus explicite que celui du manuscrit Usoz et qui peut servir, avec les allusions dont je viens de parler, à déterminer la date approximative du morceau : « Coplas en vituperio de la vida de palacio y alavanza de

1. *Revista de archivos, bibliotecas y museos,* n° du mois d'octobre 1900.
2. Ce fragment tel qu'il existe dans les œuvres d'Alcázar avait été publié antérieurement par Gallardo, *Ensayo,* t. I, col. 88.
3. Au vers 99 du texte publié ci-dessous.
4. Domingo Garcia Peres, *Catálogo de los autores portuguezes que escribieron en castellano,* Madrid, 1890, p. 246.

aldea, hechas por Gallegos, secretario del duque de Feria. » Si, en tenant compte de cette indication « secretario del duque de Feria », nous nous reportons aux vers 301 et suivants des *Coplas* de Gallegos, nous n'aurons pas de peine à nous convaincre qu'elles ont été composées par un domestique du premier duc de Feria, qui conservait dans sa mémoire le souvenir d'événements de la première moitié du XVI[e] siècle auxquels avait été mêlé le frère de ce duc, D. Pedro Fernandez de Córdoba y Figueroa, quatrième comte de Feria, et dont ce domestique lui-même avait sans doute aussi été témoin :

Primor grande es contar guerra
primeramente de dura,
adonde tuvo ventura
para tomarse la tierra
el conde d'Estremadura.

Telle qu'elle se trouve écrite dans les deux manuscrits, cette strophe n'a aucun sens; mais elle s'éclaire sitôt qu'on y lit *Dura* au lieu de *dura*. La forme *Dura* est la transcription espagnole du nom allemand *Düren,* la ville rhénane que Charles-Quint prit d'assaut sur les troupes de Guillaume de Clèves le 24 août 1543. Cette action militaire, où les contingents espagnols et italiens se distinguèrent par une bravoure héroïque, a été souvent racontée et prônée par les auteurs espagnols de l'époque, par les poètes aussi bien que par les historiens. Nous avons ainsi sur ce sujet une épître de Gutierre de Cetina à son ami Diego de Mendoza, où il lui narre

el sitio de una tierra
Dura de nombre, asaz *dura* y estraña,
Si en ánimo español virtud se encierra[1].

Quant aux récits des historiens, nous pouvons nous contenter de celui de Sandoval, d'autant mieux que cet historiographe royal insiste particulièrement sur le rôle très honorable que tint dans l'assaut de la place le comte de Feria, c'est-à-dire notre *conde d'Estremadura*[2] : « Señalaronse mucho en la bateria y assalto deste dia algunos cavalleros cortesanos, y el que mas fue el conde de Feria, que con su valor puso grandissimo calor y esfuerço à los Españoles, y fueron pocos los que subieron primero que el en el muro, sino que, al arremeter, ciertos cavalleros le tuvieron de las piernas, y le estorvaron que no se pusiesse en tanto peligro, pues no era aquel su oficio. El conde

1. Voy. *Bibl. Rivadeneyra. Poetas líricos de los siglos XVI y XVII,* t. I, p. 44; ou bien les *Obras de Gutierre de Cetina,* publ. par D. Joaquin Hazañas y la Rua, Séville, 1895, t. II, p. 108.

2. On sait que le comté de Feria et Zafra, capitale de cet état et résidence seigneuriale des comtes, se trouvent en Estremadure, dans la province actuelle de Badajoz.

se enojò tanto que echò mano à la espada para uno. Veyase en el conde la sangre que tenia del Gran Capitan su abuelo [1]. » Ce comte de Feria mourut à Priego le 27 août 1552, sans postérité directe, et ce fut son frère D. Gomez Suarez de Figueroa y Córdoba qui lui succéda dans le comté de Feria, érigé en duché par Philippe II en 1567. Il me paraît très probable que le duc auprès duquel Gallegos remplissait les fonctions de secrétaire doit être ce D. Gomez, mort à l'Escorial le 7 septembre 1571 [2], car pour que Gallegos ait pu mentionner comme très connues des prouesses de l'année 1543, il n'a pas dû les consigner dans sa diatribe beaucoup plus d'une vingtaine d'années après l'événement. Le couplet relatif à la prise de Düren est suivi d'un autre que voici :

Contar como de Jalon
partimos con grande miedo,
armado Pedro de Oviedo
con su çelada y lançon,
de pica seca no un dedo,

Jalon, dans cette strophe, ne représente pas la rivière d'Aragon célébrée par Martial — *armorum Salo temperator* — mais la ville de Châlons-sur-Marne : on sait que les Espagnols transcrivent généralement par *j* ou *x* le *ch* français (quelques vers plus loin nous avons *Senejala* pour *Sénéchale*). Il est ici parlé d'un incident de la campagne de France en 1544 [3], sur lequel je n'ai pas de renseignements particuliers à fournir, le soldat Pedro de Oviedo m'étant d'ailleurs inconnu.

Les deux couplets suivants manquent dans le manuscrit de Paris et malheureusement le texte de l'autre manuscrit a été très altéré. Voici ce qu'imprime M. Serrano :

Contar de Fontenoblea
de las damas de la Sorla
y de la gran Senajala
Arpejon si *vo vuley*
y de Altramon la galan,
Las Traves y las Gapelas,
Bransuy y Mompensier,
y otras muchas damaselas
por quien calzaria espuelas
otra vuelta por las ver.

1. Prudencio de Sandoval, *Historia de Carlos V*, livre XXV, § 37.

2. Lopez de Haro, *Nobiliario genealógico*, t. I, p. 452, et Julian Pinedo y Salazar, *Historia del Toyson d' oro*, t. I, p. 212. Ce D. Gómez est un des rares membres de la Grandesse qui ait pris femme en Angleterre : étant encore comte de Feria, il épousa Jeanne, fille de William Dormer et de Marie Sidney (W. Dugdale, *The Baronage of England*, Londres, 1676, t. II, p. 428, et Lopez de Haro. *l. c.*, p. 453).

3. Sandoval, *Historia de Carlos V*, livre XXVI, § 21 et suiv., et *Relaciones de Pedro de Gante, secretario del duque de Nájera*, Madrid, 1873, p. 192 et suiv.

En premier lieu, la mention de Fontainebleau, puis quelques noms de dames françaises indiquent clairement qu'il s'agit ici d'incidents du séjour de Charles-Quint en France, pendant l'hiver de 1539-40, lorsque l'empereur se décida à traverser en hâte notre pays pour aller châtier les Gantois révoltés; mais le texte, que le copiste du manuscrit Usoz a transcrit sans le comprendre, demande à être redressé. Je rétablis, provisoirement, comme suit, la première *quintilla :*

Contar de Fontenoble(a),
de las damas de la sala,
y de la Gran Senejala,
Arpajon, *si vo vuley*[1],
y de Antremont la gala.

L'auteur rappelle les fêtes qui eurent lieu à Fontainebleau du 24 au 30 décembre 1539 et dont nous possédons une relation espagnole contemporaine qu'a publiée Gachard[2], mais où il n'est pas parlé malheureusement des dames qu'énumère ici Gallegos. A *Sorla*, qui ne rime pas avec *Senejala* et *gala* (la leçon *galan* est un lapsus) et ne donne, à mon avis, aucun sens, j'ai substitué *sala*. La *Grand'-Sénéchale* est naturellement Diane de Poitiers; l'*Arpejon* du manuscrit désigne, sans aucun doute, Antoinette d'Arpajon, qui était fille de la reine Éléonore d'Autriche encore en 1543 et épousa ensuite Charles de Pons[3]; *Altramon* cache, je crois, *Antremont,* comme on écrivait au XVIe siècle, *Entremont,* comme on écrit aujourd'hui; c'est-à-dire Da Beatriz Pacheco, fille du deuxième duc d'Escalona, qui épousa en 1539 Sébastien de Montbel, comte d'Entremont, et fut dame d'honneur de la reine Éléonore[4]. Brantôme en parle[5].

Dans l'autre quintilla, l'ordre des rimes a été changé : *abaab,* au lieu de l'ordre suivi partout ailleurs, *abbab*, et cette variante semble bien imputable à un transcripteur. On pourrait, en corrigeant un peu le texte, rétablir la forme normale du couplet :

Bransuy y Mompensier,
las Traves y las Gapelas
y otras muchas damaselas,
por quien, *para* las ver,
otra *vez* calzaria espuelas.

Quant aux dames, nous reconnaissons ici de suite Louise de Bourbon, comtesse de Montpensier, la sœur du fameux connétable

1. Transcription par à peu près de *si vous voulez.*
2. *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint,* Bruxelles, 1846, p. 653.
3. P. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France,* t. V, p. 895.
4. La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse,* 3e édition, t. XIV, col. 104.
5. *Œuvres,* éd. Lalanne, t. II, p. 175, et t. IX, p. 316.

de Bourbon, avec laquelle Charles-Quint flirta beaucoup pendant son séjour, au dire de Brantôme : « L'empereur, quand il passa par France, fit un très grand honneur à Mme de Montpensier, sœur de M. de Bourbon, et l'entretenoit et causoit avec elle souvant, et s'offrit fort à elle, comme je tiens de bon lieu[1]. » Et le même Brantôme nous renseigne sur la dame de Traves, à propos du mot qui courut sur son compte : *Traves y perdit son bonnet.* « Traves estoit une fille de la reyne, l'une des belles, gentiles et gallantes de la court en tout, despuis mariée avec M. de Grandmont, et sœur à feu M. le Vidame, s'appelant Hélaine de Clermont. Ce jour-là [le jour de la mort de François Ier], allant au chasteau, elle estoit vestue à l'espagnolle et accommodée d'un bonnet, qui ainsy qu'elle passoit sur le pont, le vent luy emporta de la teste dans le fossé où il se perdit, dont jamais plus n'en ouyt-on nouvelles, d'autant, disoit-on, qu'il y avoit une fort belle et riche enseigne. Les uns en content d'une façon, les autres d'un' autre[2]. » Les deux autres noms plus défigurés *Bransuy* et *Gapelas* doivent être lus *Bressuire* et *La Chapelle*. La première, Jeanne de Brosse, dite de Bretagne, fille de René de Brosse, dit de Bretagne, comte de Penthièvre, et qui épousa René de Laval, seigneur de Bressuire, en 1531[3], est inscrite, sous le nom de « Ma^elle Jehanne de Bretagne, da^elle de Bressuire », dans l'État des dames de la reine Éléonore (Bibl. Nat. mss. fr. 7853, fol. 384vo), à côté des autres dames déjà mentionnées. L'autre est citée deux fois dans le même état, d'abord au fol. 383vo : « Donna Leonora de la Chapelle, hors en 1540, » puis au fol. 385 : « Leonore de la Chapelle, en 1542, hors en 1547. » Dans les *Étrennes* de Clément Marot, où figurent déjà la Grand' Sénéchale et Mmes de Montpensier et de Bressuire, on trouve un couplet adressé à « La Chapelle », sous la date de 1538, et le même poète a composé à son intention une épigramme intitulée : « De Madamoyselle de la Chapelle. Vers alexandrins[4]. » Malheureusement les La Chapelle sont nombreux et je n'ai pas eu la patience d'examiner tous les renvois de la table du P. Anselme. Peut-être y aurait-il lieu de consulter, à propos de ces dames de la reine, une pièce du temps par Claude Colet, *L'oraison de Mars aux dames de la court, ensemble la réponse des dames à Mars,* Paris, 1544, que je n'ai pas vue[5].

En somme, grâce aux deux couplets malencontreusement supprimés dans le manuscrit de Paris, mais fort à propos conservés dans l'autre,

1. *Œuvres,* éd. Lalanne, t. I, p. 290.
2. *Ibid.,* t. III, p. 165.
3. P. Anselme, *l. c.*, t. III, p. 637, et t. V, p. 575.
4. *Œuvres complètes de Clément Marot,* éd. P. Jannet, t. II, p. 207, et t. III, p. 10.
5. Cette pièce est citée comme se trouvant à la Bibliothèque Nationale par M. Gaston Raynaud, dans son édition du *Voyage de Charles-Quint par la France,* de René Macé, Paris, 1879, p. xxxiv. On n'a pas pu me la communiquer.

on arrive à reconstituer en grande partie ce qui fait l'intérêt historique de la pièce.

Ces *Coplas* de Gallegos ont un vrai mérite littéraire : faciles et gracieuses, elles sont aussi par moment spirituelles et mordantes. Les portraits qui y sont tracés des principaux officiers d'une maison seigneuriale, depuis le trésorier et le majordome jusqu'au vieil écuyer grognon et à la duègne bavarde et médisante, se détachent assez bien sur le fond inévitablement un peu banal de la diatribe, que complète une contre-partie, le panégyrique obligé de la vie champêtre, la description de l'existence paisible, et confortable dans sa simplicité, du petit hidalgo campagnard. Notre rimeur a su rafraîchir heureusement un sujet déjà usé et devenu un lieu commun de la littérature espagnole depuis l'apparition du fameux *Menosprecio de corte y alabanza de aldea* de l'évêque de Mondoñedo, premier modèle du genre; et ce sont les très réelles qualités de style de cet imitateur qui m'ont suggéré l'idée de donner une nouvelle édition du morceau, d'après le manuscrit de Madrid, qu'a fait connaître M. Serrano, et d'après celui de Paris. Le premier manuscrit, de beaucoup le moins bon, contient de graves incorrections qui gâtent à tout instant l'impression que l'on reçoit de ces vers si agréablement tournés; sans parler de fautes choquantes et qui détruisent le sens de maint passage, comme au v. 56, *Y el cargo del navegante*, pour *Y el çiego del navegante;* ou, au v. 281, *Puede quien tuviere viñas,* pour *Pode quien tuviere viñas,* il y a sans cesse dans le chansonnier d'Usoz des fautes contre la versification que permet de corriger le texte infiniment meilleur du recueil de la Bibliothèque Nationale.

Une question, soulevée par M. Serrano à propos de ces *Coplas,* concerne les strophes de la pièce qui se rencontrent dans les œuvres de Baltasar de Alcázar et qui répondent, dans mon édition, aux vers 296 à 300 et 321 à 395. Comment expliquer cette coïncidence, et lequel des deux a pris le bien de l'autre? M. Serrano, qui raisonnait surtout dans l'hypothèse où le nom de Gallegos représenterait Manuel de Gallegos, trouvait à juste titre l'allure de notre pièce plus conforme à la manière épigrammatique et facétieuse d'Alcázar qu'à celle du poète portugais, de style fort remonté et cultiste. Mais l'hypothèse en question écartée, comme il convient qu'elle le soit, il nous reste à confronter un Gallegos inconnu, — que deux manuscrits au moins déclarent être l'auteur d'une composition de quatre cents vers sur le sujet qu'on sait, — avec Baltasar de Alcázar dans les œuvres duquel figure un fragment de cette composition que quelqu'un a intitulé : « Vida del aldea en el siglo XVI [1]. » Les *coplas* du fragment comptent parmi les plus réussies de la pièce et elles sont en effet dignes de

1. Je dis *quelqu'un,* car il est bien certain, en tout cas, que les derniers mots, *en el siglo XVI,* n'ont pas été écrits par l'auteur.

l'esprit *festivo* et *burlón* d'Alcázar, mais le reste des strophes est à peu de chose près dans le même ton, et qui a pu écrire les unes a pu écrire aussi les autres; remarquons encore que la partie intitulée dans le manuscrit de Paris *Vida de aldea* commence mieux ici par ce vers : « Pode quien tuviere viñas », que par « Oir misa cada dia », qui est le début du texte attribué à Alcázar. Jusqu'à preuve du contraire, je tiens donc les quelques *coplas* mêlées aux poésies légères du poète sévillan comme un morceau détaché de la composition complète, et je tiens celle-ci pour l'œuvre de Gallegos, qui l'aura composée un certain temps après avoir accompagné le comte de Feria en France, vraisemblablement dans le dernier tiers du XVIe siècle. Comment lesdites strophes se sont-elles introduites dans le recueil d'Alcázar? C'est ce que je ne me charge pas d'expliquer.

La forme de versification adoptée par Gallegos est, si l'on veut, la *quintilla,* ou, plus exactement, un assemblage de deux *quintillas* appelé *copla real,* qui, dit Rengifo, « se compone de dos redondillas de a cinco versos, las quales pueden llevar unas mismas consonancias, o la una unas y la otra otras, y esto es mejor[1]. » Notre auteur a choisi le premier procédé, ses deux demi-strophes ont la même combinaison de rimes : *abbab.* Au premier abord, on pourrait croire qu'il n'a voulu composer que des *quintillas* indépendantes, mais le fait que le sens très souvent ne se termine pas avec le cinquième vers et, d'autre part, le titre de la pièce *(Coplas)* aussi bien que le mode de coupure, dans le manuscrit de Paris, qui laisse un blanc après chaque dixième vers et commence le vers suivant par une majuscule, nous indiquent que la strophe ici employée est bien la *copla real.*

J'ai relevé dans les notes du texte toutes les variantes des manuscrits de Madrid *(M.)* et de Paris *(P.),* les variantes de mots, mais non pas celles d'orthographe, car dans son édition, M. Serrano, conformément à l'usage regrettable de beaucoup d'éditeurs espagnols, a substitué à la graphie du manuscrit celle qui est aujourd'hui de mise; il n'y a donc aucun intérêt à signaler les variantes de forme de *M.* J'ai relevé aussi, pour la partie commune à Gallegos et à Alcázar, les variantes de l'édition de ce dernier poète *(Poesías de Baltasar de Alcázar,* Séville, 1878, in-8°, publication de la *Sociedad de bibliófilos andaluces),* que je désigne par la lettre *A.* Il convient enfin d'avertir le lecteur que j'ai un peu changé l'ordre des strophes qui ne m'a paru satisfaisant ni dans *M.* ni dans *P.*

ALFRED MOREL-FATIO.

1. *Arte poetica española,* Salamanque, 1592, p. 24.

COPLAS

EN VITUPERIO DE LA VIDA DE PALAÇIO Y ALAVANZA DE ALDEA

Hechas por Gallegos, secretario del duque de Feria *

Estando çerca de un rrio
que vaxava de una sierra,
sentado en la verde tierra,
libre de aquel desvario
que en los poblados se encierra,
gustava de quietud,
qualquier trato aborresçia
y en esta filosophia
alcançava la virtud
que en la soledad se cria.

Los verdes prados mirava
todos cubiertos de flor,
con un muy suave olor,
tal que el mesmo declarava
la exçelençia del criador;
era el silençio tan blando
que en el campo se sentia,
que a la memoria traya
cossas que estallas pensando
rrecrea la fantasia.

De aqui vine a contemplar
secretos grandes del çielo,
los quales en breve vuelo
un alma puede gozar,
menospreçiando este suelo.
En esto mi pensamiento
la rraçon tenia ocupada,
deseando esta jornada;
conoçiendo que fue viento
toda la vida passada.

No parava en los señores
ni en sus estrañas grandezas,
sino en las rrudas pobrezas
que alcançan los labradores

* Obra de Gallegos, que es vida de palacio *M.*

2. q. baja de aquesta s. *M.* — 5. lo poblado *M.* — 6. de esta q. *M.* — 12. cubiertos de tanta f. *M.* — 13. c. un suavisimo o. *M.* — 14. demostraba *M.* — 16. Y era *M.* — 20. recrean mi f. *M.* — 23. suelo *P.* — 24. alcanzar *M.* — 26. este *M.* — 29. q. era v. *M.* — 32. extremas *M.* — 33. mas miraba en las riquezas *M.*

debaxo de sus sinplezas.
¡O mas que seguro estado,
no se quien no te cobdiçia,
pues viven segun justiçia
contentos tras el arado,
libres de tanta maliçia!

¡Bendicta seas, pobreza,
de tantos savios honrrada
y de neçios despreçiada,
pues adoran la rriqueza
todo el dia en su posada!
¡O avariçia triste y vana,
subjecta al rrubio metal,
ocasion muy prinçipal
que en la rreligion cristiana
se cometa tanto mal!

Por este guerra se mueve
entre los rreyes christianos,
por este a los cortesanos
les es el travajo leve
pensando avello en las manos;
y el çiego del navegante
las fortunas que ha passado,
todas se le han olvidado
con solo tener delante
que ha de ser deste pagado.

Mas si tal decreto huviera
en algun rreyno estrangero
que al que mas misas oyera
le pagaran mas dinero,
¡quanta gente a oyllas fuera!
Pero en estar ordenado
que por ello merezcamos
y que despues que muramos
nos aya de ser pagado,
de las largas murmuramos.

Vanidad de vanidades
y al fin todo es vanidad,
pues que nuestra voluntad
pretende mas voluntades
que este siglo ni su hedad;

47. s. á un r. *M.* — 53. a *manque dans M.* — 54. sufren el t. *M.* — 55. habelle á *M.* — 56. Y el cargo d. *M.* — 61. si un t. *M.* — 63. el *P.* — 64. que le dieran *M.* — 65. qué de g. *M.* — 67. p. ellas *M.* — 72. es *manque dans M.* — 75. q. e. s. puede dar *M.*

y en esto andamos perdidos
todo la vida pressente
tras el dinero y su gente,
muertos de sed los sentidos
y el ynteres en la frente.

Todo esto ymaginava
con mi flaca fantasia,
vien que el sueño me ympedia,
el rrumor lo provocava
del agua que alli corria;
y en los arboles floridos,
que en esta rribera estavan,
mill pajaritos cantavan
al rededor de sus nidos
que el alma me rrecreavan.

Dando al sueño aquel lugar
que la natura le ha dado,
tendido en el verde prado,
començe luego a soñar
que me llevavan forçado,
y que yo con grandes rruegos
procurava de quedar,
y, sin podello escusar,
me rrespondieron : « Gallegos,
no os cureys de porfiar. »

Y viendo ser escusado,
les dije : « ¿Do havemos de yr? »
Respondieronme : « A servir,
por mas que tengais pensado
de philosopho vivir. »
— « Asi el vien que desseais
por largos tiempos gozeis,
que mi rrazon escucheis,
y quiza desque la oygais
podra ser que me dejeis. »

Ellos, del rruego vençidos,
dixeron : « Somos contentos;
proponed los fundamentos,
que en este prado tendidos
estaremos muy atentos;
y creednos, de verdad,

79. m. todos l. s. *M.* — 83. y aunque el s. *M.* — 89. al derredor *M.* — 90. todos estos me ayudaban *M.* — 97. quedarme *M.* — 98. mas no queriendo dejarme *M.* — 100. qureys *P.* — n. c. de porfiarme *M.* — 102. donde hemos *M.* — 108. mi oracion M. — 109. que q. *M.* — 115. contentos *P.*

que, si rrazon os hallamos,
que en vuestro rio os dejamos
en la misma livertad
que estavais quando os hallamos. »

« ¡O tu musa laureada,
favoreçe mi partido
porque no quede corrido;
antes de gente avisada
me deja favoresçido;
dame de tu clara lumbre,
livertad, señora mia,
porque pueda en este dia
desterrar la servidumbre
que tanto me perseguia!

COMIENZA*

Señores, lo que no alavo
ni podra nadie alavar
es que ayais de negoçiar
como seais de otro esclavo
por merçed muy singular;
y despues de rresçivido,
quieren que los adoreys
y que un punto no falteys,
siendo tan rruyn el partido.
Señores, ¿que me direys?

Y quiere el señor honrrado
que alaveys su neçedad
y rriays su frialdad :
¿no es martirio delicado
hazello sin livertad,
y que esteys siempre arrimado
con silençio y atençion?
Pretendiendo adoraçion,
pessale si sois honrado
porque entendeis lo que son.

Pues, ya saliendo de aquesto,
os quedan duelos doblados,

* *Manque dans M.*

117. rrazones h. *P.* — 118. a vuestro padre d. *P.* — 120. q. erades c. llegamos *M.* — 121-125. Favorece mi partido porque no quede corrido; antes de gente avisada me deja favorescido; dame de tu clara lumbre *M.* — 126. Que tanto me perseguia *M.* — 128. para q. p. este d. *M.* — 129. la muchedumbre *M.* — 134. c. ser *M.* — 138. y q. nunca les f. *M.* — 139. s. algo rr. *P.* — 142. neçessedad *P.* — 143. y que rr. *M.* — 145. voluntad *M.* — 149. si es avisado *P.* — 150. p. entiende *P.* — 151. ya escapado de esto *M.*

que es tratar con sus criados,
que cada uno es un çesto,
creyendo que son letrados.
¿Quien podra con un privado
que en hablaros os da horo?
Antes esperaria un toro
que ver un neçio ynchado
mas que un prior en el coro.

Y despues bien aprovado
y savido su poder,
no es parte para hazer
que el señor os de un ducado,
antes os lo haze perder.
Andase siempre poniendo
muy cerquita del señor,
dando muestras de favor,
y estanse todos rriyendo
los que estan al rrededor.

¿Quien terna tanta paçiençia
que çufra que un thesorero
os hable puesto el sombrero,
mostrando ser gran potençia
guardar ageno dinero?
Llegadle a pedir prestado
sobre el terçio por venir,
y vereysle sonrreyr
con un donayre trillado,
que es puerta por do salir.

Mitridato hablador
muy puesto en ser vien criado,
que el dia que os coge al lado
os deja con buen sudor
del martirio que os ha dado.
¿Que dire del mayordomo
puesto mucho en aorrar
lo que es forzoso gastar,
y en las cosas donde ay tomo
ningun medio save dar?

No rremedia el mayor daño,
que es por do se va el dinero,
çufriendo que el despensero

154. cada cual *M.* — 156. un criado *M.* — 158. esperaré *M.* — 160. como p. *M.* — 161. y sauido su poder mirad a quanto llegado que no es parte para hazer *P.* — 168. *manque dans P.* — 173. habla *M.* — 176. p. dinero *M.* — 179. c. semblante reposado *M.* — 181. Mitridatos *M.* — 183. coja *M.* — 185. d. trabajo *M.* — 187. muy puesto *M.*

hurte a plazer todo el año :
y persigue al varrendero.
Oficiales vozeadores
son los que matan las gentes,
y mas los muy diligentes
delante de los señores
y detras muy negligentes.

El mantel qu'esta bien puesto
andan estirando del,
muy gran rrespecto al dosel
y en el blandon puesto el gesto
por dar muestra de muy fiel.
El vejazo escuderon,
custodia grande de sala,
murmurador de la gala
y de los que mozos son,
juzgando ser cosa mala.

Y es la invidia que esta en el
mezclada con maliçioso,
que en verse tan enfadoso
y que la gente huye del
se rrecoge a virtuoso.
Dueñaza vieja con toca,
mongil de sarga bruñido,
que en la yglesia da el jemido
y nunca çierra la boca
parlando lo que a(n) oydo.

Estas rrebuelven criados,
estas van con mill consejas,
las tocas hasta las cejas,
como si nunca pecados
hizieran las putas viejas.
Otros ay peores que estos,
que son muy mas entonados,
tristes, toscos, mesurados,
asquerosos en los gestos
y espessamente barbados.

197. la gente *M.* — 202. siempre andan tirando d. *M.* — 203. mucho r. *M.* — 204. blandol *M.* — 205. dar *manque dans M.* — 206. Y el viejazo *M.* — 210. fundando *M.* — 212. envuelta *M.* — 214. y *manque dans M.* — 215. acójese al v. *M.* — 216. tocas *M.* — 217. brunido *P.* — 218. q. da en la misa g. *M.* — 219. y en casa no ç. *P. Cette leçon, qui oppose* casa *à* iglesia, *est meilleure que l'autre, mais ne fait pas le vers.* — 220. de parlar cuanto ha o. *M.* — 225. hiciesen *M.* — 227. q. s. los m. e. *M.* — 228. t. locos m. *P.*

Secretario escorchapin
que por rregistro responde,
qualquier papel os esconde,
en el no haviendo mas fin
de que sepais que es del conde;
y el negoçio es tan ligero
que estando vos descuydado
os lo dize el cozinero
que un paje se lo ha contado
o del fiel majadero.

Otra espeçie ay de criados
cuyos padres han servido,
estos pierden el sentido
si llegan a ser privados;
los que ha poco que han venido
passan penas del ynfierno,
buscando modo y manera
como hechar los otros fuera
y aver ellos el govierno
por esta sancta manera.

Pues no es esto lo peor
de quanto aveys de passar,
pues queda por caminar
la desgraçia del señor,
que es otro nuevo cantar :
mas en materia tan çierta
cada uno se es letrado,
rreservome de cuydado;
basta que os habra la puerta
a contemplar lo passado.

Por esto entendereys todo
lo que he dicho y lo que callo,
lo mejor es no acavallo :
pongase el señor del lodo
y quien piensa governallo.
Juzgad, segun lo provado,
si es cosa para çufrir
pasar esto por servir

231. eschorchapin *P. Je ne saisis pas le sens de cette épithète ici:* escorchapin, *transcription de l'italien* scorciapino, *signifie un navire de transport.* — 232. *Que signifie* responder por registro? — 234. no h. en ello m. f. *M.* — 235. de q. entendais *M.* — 236. y *manque dans P.* — 238. cuenta *M.* — 240. *manque dans M. Cette quintilla a été très altérée; l'ordre des rimes n'est pas celui que nous devrions avoir et, de plus, le v. 240 dans P ne me semble pas donner de sens.* — 244. y alcanzan a s. *M.* — 245. l. q. de nuevo h. *M.* — 248. para echar l. tristes f. M. — 250. p. una s. m. *P.* — 257. c. u. sea l. *M.* — 258. reservadme este c. *M.* — 259. baste q. os abro *M.* — 264. de l. *M.*

y otras cosas que he dexado
que no son para scrivir ».

— « Son tan claras las rrazones,
señor, que nos haveys dado
que havemos determinado
de yrnos con sendos bastones
antes a guardar ganado;
Y pues libre os dexaremos
para no servir, señor,
hazednos vos un favor :
¿qual estado tomaremos
con que nos vaya mejor? »

VIDA DE ALDEA*

Pode quien tuviere viñas,
ponga majuelo cada año,
ande vestido de paño
y tenga muchas gallinas
y de pollos gran rrebaño;
por compadre al carniçero
y dar algo al ahijado;
comereys el buen bocado
y no sereys escudero
de los de platillo alçado.

Casa vuestra en que morar,
mesa de triumpho y primera,
papel en la faltriquera
con nuevas para contar
de la guerra que se espera.
Sayo de seda en el arca,
vestillo de mes a mes,
hablar un poco en françes
y declarar el Petrarca
qual nunca le declareys.

Primor grande es contar guerra,
primeramente de Dura,
a donde tuvo ventura
para tomarse la tierra
el conde d'Estremadura.

* *Manque dans M.*

270. por cansado de escrebir *M.* — 271. ciertas *M.* — 274. antes c. s. b. *M.* — 275. irnos a g. g. *M.* — 280. en q. *M.* — 281. Puede q. tuviese *M.* — 282. poner m. *M.* — 283. andar v. *M.* — 284. y tener *M.* — 285. con p. si no me engaño *M.* — 287. dar a. á vuestro a. *M.* — 290. de l. del *M.* — 291. moréis *M.* — 298. en *manque dans M. et A.* — 300. lo *A.* — el cual n. d. *M.* — 301. en c. g. *P.* — 302. dura *M. P.* — 304. la guerra *M.*

Contar como de Jalon
partimos con grande miedo,
armado Pedro de Oviedo
con su çelada y lanzon,
de pica seca no un dedo

Contar de Fontenoble,
de las damas de la sala,
y de la Gran Senejala,
Arpajon, *si vo vuley*,
y de Antremont la gala;
Bressuire y Mompensier,
las Traves y las Xapelas
y otras muchas damaselas,
por quien, para las ver,
otra vez calzaria espuelas.

Oyr misa cada dia,
quenta gruessa sonadora,
tener una esclava mora
que os hable en algaravia
y que sea paridora.
Potro en prado de concejo,
vendello en siendo domado,
y para andar descansado
tener un cavallo viejo
para padre señalado.

Mula para alvarda y silla,
mucha cuenta con çevon,
porque en fin y en conclusion
gran persona es la morçilla
comida en vuestro rrincon,
Coselete para espanto
colgado con su çelada,
que es cosa muy señalada
para armado el jueves sancto
tener la palabra dada.

Sarmientos en chimenea,
cama çerca en que dormir,
muger que podays çufrir,

307. volvimos c. mucho m. *M.* — 310. s. de un d. *P.* — 311 à 320. *manquent dans P.* — 311. Fontenoblea *M.* — 312. de la Sorla *M.* — 313. Senajala *M.* — 314. Arpejon *M.* — 315. Altramon la galan *M.* — 316-320. Las Traves y las Gapelas Bransuy y Mompensier y otras muchas damaselas, por quien calzaria espuelas otra vuelta por las ver *M.* — 322. c. grande M. — 324. el a. *M.* — 332. cuenta grande *M.* — grande cuenta *A.* — 333. y *manque dans M.* — 336. por *A.* — 337. la c. *A.* — 338. por que es c. *M.* — 339. en j. *A.* — p. armar el j. *P.* — 341. Buena leña en ch. *A.* — 343 q. sea de sufrir *A.*

que no sea mucho fea
ni muy curiosa en vestir;
algo baja de chapin,
muy poquito habladora,
mucho menos andadora,
no amistad con fray Martin
ni a ventana asomadora.

Del linaje que ella fuere
no curemos de saver,
sino trayga de comer
y sea de a do quisiere,
que esto solo es menester.
Suegro rico, mi señor,
que tenga falta de dientes,
y muy poquitos parientes
que le anden al rrededor,
por quitar ynconvinientes.

Sentalle en la cabezera,
hechalle sal en el plato,
darle la pierna del pato
y comer vos la cadera,
brindalle de rrato en rrato.
Dezir que en Françia es costumbre
bever a quien bien quisiere,
y si el viejo frio ubiere
llegaldo un poco a la lumbre:
daros ha quanto tubiere.

Palomar es bien tener
con mucho del palomino,
que aunque no quiera el vezino
os le habra de mantener
de lo que siembra el mezquino.
Jarro de plata con pico
que lleve el mozo colgado,
tratar un poco en ganado,
y, si quisieres ser rrico,
no te cojan en fiado.

344. muy m. *M.* — y q. *A.* — 345. ni c. en el v. *M.* — ni c. en su v. *A.* — 346. b. en el ch. *M.* — 347. m. p. de h. *A.* — 348. y muy m. *M.* — no amistad con fray Martin *A.* — 349. ni á ventana asomadora *M. et A.* — 350. ni amistad con fray Martin *M.* — Y que no peque en latin *A.* — 351. fuese *M.* — 353. t. que c. *A.* — 354. a *manque dans A.* — de donde fuere *M.* — 355. q. todo es bien m. *P.* — 361. Sentallo *A. et P.* — a la c. *A. et M.* — 364. comeros la c. *A.* — 365. bebelle *A. et M.* — 367. b. a q. yo q. *M.* — b. al q. yo q. *A* — 368. y si el v. se os riere *M.* — y si el v. se arrigiere *A.* — 369. llegarlo cerca la l. *A.* — sentalle junto a la l. *M.* — 374. haya *M.* — le tiene de m. *A.* — 378. traer *A.*

Hijo rrubio alcoholado
muy querido de su madre,
darle al aguelo por padre
y no tener mas cuydado
de vestir a la comadre.
Galga prieta corredora,
perro que mate conejo,
tenaja de vino añejo;
dormiras la siesta un hora
y nunca te haras viejo.

Dexa, dexa el gorrear
y la rreverençia vana,
toma liçençia temprana,
procura de te casar
antes que salga la cana.
No cures de estar atado
a pensar lo que as servido,
que para ser despedido
no ay merito en lo passado
ni favor que ayas tenido.

Coplas, ¿quien os ha engañado
a querer ser cortesanas?
Dejad estas honras vanas,
pues el que fuere avisado
vera como soys villanas.
Confesad vuestra flaqueza
que en la puebla soys criadas,
entre estas torres trobadas;
confesad naturaleza
y vivireys descansadas.

385. de visitar la c. *M.* — Aunque todo el mundo ladre *A.* — 386. g. suelta *M.* — 388. *manque dans M.* et *P.* — 389. Dormir las siestas *A.* — Y dormir la s. *M.* — 390. y no se tornará v. *A.* — 391. Dejate de el garrear *A.* — D. d. de g. *M.* — 393. tomar herencia t. *M.* — 394. Dá órden cómo casar *A.* — para haberte de c. *M.* — 396. curéis *M.* — 397. á pesar que habéis s. *M.* — 400. hayáis *M.* — 401. ha enojado *M.* — 402. en q. *M.* — 404. porque el q. fuese a. *M.* — 406. vuestras flaquezas *M.* — 407. son c. *M.* — 408. *manque dans M.* — 409. no neguéis n. *M.*

EL CASTELLANO EN AMÉRICA

En una carta que escribí á mi amigo D. F. Soto y Calvo con ocasión de su bello poema *Nastasio* y que el egregio escritor argentino honró poniéndola al principio de su libro, expresé estos conceptos :

Díceme Usted que al fin del libro pondrá Usted un glosario de términos poco conocidos fuera de su país, como en Colombia han tenido que hacerlo autores ó editores; y esto me hace pensar en otra despedida amarga en medio del festín de la civilización, como la de la novia que á hora desconocida deja la casa paterna entre los regocijos de la boda. Poco ha me dio Usted á leer en *La Nación* el parecer de un sabio lingüista francés sobre la suerte de la lengua castellana en América, parecer ya antes expresado por otros no menos competentes, y que á la luz de la historia es de ineludible cumplimiento. Cuando nuestras patrias crecían en el regazo de la madre España, ella les daba masticados é impregnados de su propia sustancia los elementos de la vida moral é intelectual, de donde la conformidad de cultura, con la única diferencia de grado, en el continente hispano-americano; cuando sonó la hora de la emancipación política, todos nos mirábamos como hermanos, y nada nos era indiferente de cuanto tocaba á las nuevas naciones; fueron pasando los años, el interés fue resfriándose, y hoy con frecuencia ni sabemos en un país quién gobierna en los demás, siendo mucho que conozcamos los escritores más insignes que los honran. La influencia de la que fue metrópoli va debilitándose cada día, y fuera de cuatro ó cinco autores cuyas obras leemos con gusto y provecho, nuestra vida intelectual se deriva de otras fuentes, y carecemos pues casi por completo de un regulador que garantice la antigua uniformidad. Cada cual se apropia lo extraño á su manera, sin consultar con nadie; las divergencias debidas al clima, al género de vida, á las vecindades y aun qué sé yo si á las razas autóctonas, se arraigan más y más y se desarrollan; ya en todas partes se nota que varían los términos comunes y favoritos, que ciertos sufijos ó formaciones privan más acá que allá, que la tradición literaria y lingüística va descaeciendo y no resiste á las influencias exóticas. Hoy sin dificultad y con deleite leemos las obras de los escritores americanos sobre historia, literatura, filosofía; pero en llegando á lo familiar ó local, necesitamos glosarios. Estamos pues en vísperas (que en la vida de los pueblos pueden ser bien largas) de quedar separados, como lo quedaron las hijas del imperio Romano : hora solemne y de honda melancolía en que se deshace una de las mayores glorias que ha visto el mundo, y que nos obliga á sentir con el poeta: ¿Quién no sigue con amor al sol que se oculta?

El Sr. Valera en *Los lunes de El Imparcial* (24 de setiembre de 1900)[1] ha tomado muy á mal algunas de las frases anteriores, é ingenua-

1. Vuelve á la carga en *La Nación* de Buenos Aires de 2 de diciembre del mismo año.

mente confieso que lo he sentido: por una parte los años, con su penoso acompañamiento, han obliterado en mí el órgano de la *combatividad*, aun en la forma de la discusión más cortés y mesurada, dejándome solo el deseo, ya que no de agradar á todos, á lo menos de no herir á nadie; y por otra, he sido desde mi juventud apasionado de las obras de este docto y ático escritor, las cuales he citado á cada paso, como tipo del buen castellano de nuestros días.

Desecha y aparta el Sr. Valera como mal pensamiento la idea de que al castellano pueda sucederle en América lo que al latín en el imperio romano; pero lo que más le ha dolido es que yo haya dicho que « fuera de cuatro ó cinco autores cuyas obras leemos los americanos con gusto y provecho, nuestra vida intelectual se deriva de otras fuentes »; y entiendo que es lo que más le ha dolido, porque recalca repetidas veces en las palabras *gusto* y *provecho*, aun poniéndolas de bastardilla[1]. Sin embargo, no debo insistir en esta desazón del Sr. Valera, ya que, pocas líneas adelante, se queja él propio de que en España mismo tendrían que andar hoy con fatigas para encontrar el número de los cuatro ó cinco autores cuya lectura trae gusto y provecho á los americanos : « Ni siquiera en España caemos en gracia. » Yo lamento también, como el que más, y sin poderlo remediar, que si en América quiere alguno estar al tanto del progreso científico y literario, desde la gramática hasta la medicina, la astronomía ó la teología, no se le ocurra acudir á los libros españoles, y que si tiene los recursos necesarios para trasladarse á las universidades europeas, no escoja las de Madrid ó Salamanca.

Sea de todo esto lo que fuere, juzgo asunto interesante y que merece tratarse despacio, averiguar el estado del castellano en América y en vista de él conjeturar su suerte en lo venidero. Pero antes de intentarlo conviene recordar algunos hechos reconocidos como ciertos en la historia del lenguaje. Por sí solas, con el mero andar del tiempo y con las trasformaciones ordinarias de las sociedades, pueden modificarse las lenguas, hasta el punto de convertirse en otras; como lo vemos con solo comparar los primeros monumentos de nuestro castellano, los de las lenguas de *oil* y de *oc* ó los del alto alemán, con

1. Escribe, por ejemplo : « Y no se me diga que no bien nos lancemos á hablar, en la antigua metrópoli y en todas las repúblicas sus hijas, diez y ocho lenguas nuevas, desaparecerá la esterilidad de nuestro ingenio, se nos aclararán las entenderas, y en vez de cuatro ó cinco autores que escriban cosas de *gusto* y de *provecho*, tendremos cuatrocientos ó quinientos. Desengáñese el Sr. Cuervo : si en el día y hasta el día hemos sido y somos poco ingeniosos, *provechosos* y *gustosos*, lo seguiremos siendo, aunque se repita el milagro de la Torre de Babel. » Por más que reciba yo siempre con agradecimiento los consejos de personas á quienes respeto, en el caso presente podrá cualquiera pensar que la amonestación carece de una de las principales condiciones que han de acompañarla, y es la de la discreción; pues, ni ahora ni nunca he dicho que con la multiplicación de las lenguas hayan de aguzarse los ingenios, y por tanto no tiene el Sr. Valera por dónde saber si yo estoy en ese engaño ó no.

lo que hoy se habla y se escribe en España, Francia ó Alemania. De modo que el latín pudo trasformarse también sin que hubieran intervenido los grandes trastornos que precedieron al nacimiento de lás modernas nacionalidades; y la lengua castellana podrá seguir pasando por alteraciones sucesivas que aun paren en lenguas muy diferentes de la que hoy hablamos, sin que para eso se requiera, como supone el Sr. Valera, cosa parecida á la invasión de los bárbaros ó al llamado letargo de la edad media, y menos todavía el que la lengua antigua sea sustituída por otra diversa, como si dijéramos el quechua ó el chibcha. Los que cultivan la lengua literaria, acostumbrados á entender los libros de varias generaciones, padecen con frecuencia una ofuscación que les oculta las diferencias de cada época, haciéndoles creer que pueden fijarse los idiomas; pero no es necesario observar espacio tan largo como el que separa el Fuero Juzgo castellano ó los poemas de Berceo de la elegante prosa del Sr. Valera, para descubrir diferencias sustanciales. Dejo aparte la pronunciación, y ruego al mismo señor me diga si él emplearía los pronombres *vos* y *quien* como Cervantes, ó si diría *hiciéredes, quisiérades;* ó si usaría muchas construcciones, términos ó expresiones del *Quijote* que ó son hoy malsonantes, ó están olvidadas, ó con dificultad se entienden. Aun podemos reducir todavía más el campo de observación. La lengua literaria, desde sus primeros monumentos, había conservado la diferencia etimológica entre el futuro de subjuntivo en *-re,* correspondiente al futuro perfecto latino *(si viniere, cuando viniere, el que viniere, — lo verá),* y el imperfecto de subjuntivo en *-se,* correspondiente en la forma al pluscuamperfecto de subjuntivo latino *(pidió que saliese; si saliese, vería).* Los escritores de fines del siglo XVIII y principios del XIX rara vez confundieron estas formas, y acaso jamás emplearon la en *-ra* por la en *-re,* como hoy se hace [1]; es más: intentaron restablecer en el lenguaje legal la congruencia de los tiempos que, por imitación de las Partidas [2], faltaba en obras tales, v. g. en las

1. « Si en el pueblo *hubiese* alcázar, castillo, fortaleza ú hospital que *tuviera* parroquia castrense ó capilla con Sacramento, podrán servirse de ella si lo *creyesen* más conveniente » (Reglamento de 1854, en las *Ordenanzas* anotadas por D. José Muñiz y Terrones, I, p. 284 : Madrid, 1880.) — « Si el propietario de un edificio... *quisiera* derribarlo, podrá igualmente renunciar... » (*Código civil* de 1889, art. 576). — « Conque aquí tienen ustedes | Mi semblanza verdadera. | Si les *pareciera* larga, | Pueden quedarse con ésta... » (López Silva, *Los Madriles,* p. 7 : Madrid, 1896).

2. En las Partidas, libro á un tiempo legal, doctrinal y expositivo, se confunden con mucha frecuencia las expresiones propias de cada uno de estos estilos : se ve que en la mente del legislador se presentaban las ideas ya como determinación propia para lo venidero, ya como decisión de los pasados, ya como resultado de consideraciones condicionales; de modo que se nota vacilación ó titubeo para dar con la fórmula peculiar de la ley. Las fórmulas que vienen á mi propósito son en este código las siguientes : 1ª la objetiva, si puedo llamarla así, en que el caso que determina la acción de la ley se expresa con el futuro en *-re :* « Si labores *mandare* el rey facer... *debe* hi haber... » (III, 18, 16); 2ª la histórica, en que la ley se saca de una doctrina ó sentencia

Ordenanzas de los reales exércitos (edic. de 1815), intento que aparece en el Código penal de 1822 y en el de 1848. Hoy, por el contrario, se hace gala de lo que entonces se evitaba, y raro es el escritor español que no incurre en esta confusión, añadiendo la de la misma forma en *-se* con la en *-ra* ó *-ría* en las oraciones condicionales de negación implícita[1]. Pero aun hay otra cosa más grave, que demuestra que éste no es extravío de tal cual escritor, sino que está arraigado en el uso común y popular, y es que en las ediciones y citas de autores de épocas anteriores se adultera el texto sustituyendo á las formas propias las abusivas. Muchísimos son los pasajes que tengo anotados, pero no citaré sino unos pocos como muestra :

« Qualquiera que se riere ò se pensare reyr, » Cervantes, *Nov. exempl.*, fol, 81 : Madrid, 1613 : *pensase* en la Bibl. de Rivadeneyra, I, p. 142ª.

» Aquellos que no fueren industriosos y trazistas, moriràn de hambre, » Id., *ib.*, fol. 145 : *fuesen* en la misma Bibl., I, p. 176ª.

» Quien fuere qual deue, sera como tal premiado, » Alemán, *Guzm.*, I, 1, 1, fol. 4 : Barcelona, 1599; y fol. 2 v° : Burgos, 1619 : *fuese* en la misma Bibl., III, p. 189ª.

» En nuestra Historia latina la hallarà quien gustare destas antiguallas, » Mariana, *Hist. Esp.*, IV, 4 : I, p. 155 : Madrid, 1608 : *gustase* en la misma Bibl., XXX, p. 93ª.

» Si el Rey nuestro señor... fuere seruido... yo les prouare y dare euidencias, » Dª Oliva Sabuco, *Vera medicina, Carta,* fol. 200 : Madrid, 1587 : *fuese* en la misma Bibl., LXV, p. 330.

« Si el que aprende... no pudiere... sin duda es esteril, » Huarte, *Examen de ingenios,* fol. 21 v° : Medina del Campo, 1603 : *pudiese* en la misma Bibl., LXV, p. 410ª.

« Aunque açerca de esto me reseruo para hablar mas largo quando pluguiere

anterior, y el caso que la determina se expresa con el pospretérito en *-se :* « Mas segunt las leyes de los sabios antiguos esta palabra arra ha otro entendimiento, porque quiere decir... et si por aventura el matrimonio non se *compliese,* que fincase en salvo el peño á aquel que guardase el prometimiento que habie fecho, et que lo perdiese... » (IV, 11, 1); y 3ª la raciocinativa ó potencial, en que caso y disposición asumen la forma condicional : « Mas si el fruto *fuese* grande ó de cosa que valiese mucho, estonce bien lo *podrie* demandar en juicio » (VII, 14, 17). Ahora bien, hállase combinada ó fundida la fórmula 1ª con la 2ª : « Fuero et establescimiento fecieron antiguamente en España que el señorío del rey nunca fuese departido... et esto por tres razones... la segunda por honra de sí mismos, porque quanto mayor *fuese* el señorio et la su tierra, tanto *serien* ellos mas preciados et honrados; la tercera... porque cuanto el señorio *fuere* mayor, tanto *podrien* ellos... » (II, 15, 5); y la 1ª con la 3ª : « Mas si *fuese* fecho [el porfijamiento] en la otra manera que dicen *adoptio*... bien *puede* el porfijador sacar de su poder al porfijado quando *quisiere* con razon ó sin razon » (IV, 16, 8). No es posible entrar aquí en más pormenores ; baste decir que en materia de congruencia temporal es superior al de las Partidas el lenguaje del Fuero Juzgo, el Fuero real, las Ordenanzas reales ó las leyes de Toro.

1. De escritores vivos, justamente estimados, son estos pasajes : « Si abandonando [García Blanco] la anticuada é insostenible teoría del hebraísmo primitivo, hubiese penetrado más en el estudio comparado de las restantes lenguas semíticas... España, sin perder nada de las riquezas de su tradición, *hubiese* entrado de lleno en la corriente moderna; » « Si la hubiera alquilado D. Paco, en vez de vivirla, no *hubiese* faltado quien le diese por ella cuatrocientos reales al año. »

á Dios que venga á traduzir los Euangelios, » Valdés, *Coment. sobre la epíst. á los Rom. dedic.*, p. 7 : Venecia, 1556 : *pluguiese,* cita de Menéndez Pelayo, *Heter.*, II, p. 186.

« Juzgando que entonzes estarà mas segura, quando fuere absoluta, y estuviere mas reducido el pueblo a la servidumbre, » Saavedra, *Emp.*, XLI, p. 358 : Amsterdam, 1659; p. 295 : Amberes, 1659 : *fuese* y *estuviese* en las *Obras inéd.* de Quintana, p. 83 : Madrid, 1872.

« Los versos de once ó siete que no tuvieren los acentos colocados de este modo, ó no son versos, ó suenan desapacibles al oído, » Luzán, *Poét.* I, p. 338 : Madrid, 1789 : *tuviesen* en Benot, *Pros. cast.*, I, p. 241.

Semejante confusión de tres formas con predominio visible de la una, es anuncio cierto de la desaparición de los otras dos; y si mi pronóstico es fundado, no está lejos el día en que los castellanos supriman las formas en *-re* y en *-ra* de los paradigmas de las conjugaciones, como en el siglo XVII empezó á hacerse con las inflexiones esdrújulas en *-ades*, *-edes*, reemplazándolas con las en *-ais, -eis*. Este será un notable menoscabo para el castellano, y aumentará las diferencias que hoy separan el habla de españoles y americanos [1]. Los primeros, que como dice el Sr. Alas, son los amos de la lengua, reputarán la pérdida como una bagatela, pero no podrán menos de confesar que ellos mismos contribuyen á alterar el tipo á que todos habríamos de acomodarnos, y á que lo de la lengua de Cervantes en los tan ponderados versos del Duque de Frías, que cita el Sr. Valera, sea una pura exornación retórica, halago del amor patrio, á que podría aplicarse la valiente copla flamenca :

Le ijo er tiempo ar queré :
Esa soberbia que tienes,
Yo te la castigaré.

Otra ofuscación producida por la lengua literaria es el imaginar que porque obras escritas en distintos lugares ofrecen uniformidad de lenguaje, ésta existe igualmente en el habla común, familiar ó popular de esos mismos lugares. Es la lengua literaria creación artificial en que evita el escritor muchas peculiaridades de su modo de expresarse diariamente, y velo que encubre el habla local : así el latín, más ó menos correcto, más ó menos felizmente imitado de los antiguos modelos, ocultaba el latín popular en que apuntaban las lenguas romances. Porque el libro del Sr. Soto y Calvo esté « en lenguaje castellano muy puro », el glosario que lo acompaña (y que me trajo á la memoria los presagios de sabios lingüistas) [2] solo en apariencia es

1. En algunas partes de América se emplea para el imperfecto de subjuntivo exclusivamente la forma en *-ra;* siendo inusitada la en *-se,* jamás se usa por la en *-re.* Me refiero á la lengua hablada.

2. Insisto, porque el Sr. Valera parece olvidarlo, en que estos presagios no son solo míos ni de hoy : claramente los expresó una autoridad tan eminente como el profesor Federico Augusto Pott en los *Göttingische gelehrte Anzeigen* de 24 octubre de 1877.

comparable á los que pone Pereda á sus novelas, aunque diga otra cosa el Sr. Valera. Esos glosarios son mínima parte de sistemas más vastos y complicados, son términos que figuran en frases de diferente índole, acompañados generalmente de accidentes fonéticos, morfológicos y sintácticos muy diversos; y sería gravísimo error creer que el castellano que se habla en Santander, en Vizcaya, en la República Argentina ó en Colombia, no discrepa del castellano académico sino en los vocablos contenidos en los glosarios de obras escritas en cada uno de esos países : la base glótica es diferente, y diferentes el medio y las condiciones evolutivas. La lengua literaria se asemeja á las plantas y flores que el arte y cuidado de los jardineros logran producir iguales en países de distinto clima y suelo, pero que, mermando el esmero ó faltando del todo, á la larga degeneran y aun se secan. Varias regiones de España tienen sus hablas especiales, como las hay en América; en España la influencia política, social y literaria de ciertos centros tiene á raya esas hablas, de igual manera que en Francia, Inglaterra ó Alemania, y no podrían ellas levantar cabeza y llegar á la categoría de lenguas literarias sin la cesación de esa influencia unificadora; si bien no están privadas de desarrollo propio, y aun pueden crecer á despecho de todo; así es de creer que rasgos característicos del andaluz actual son de data relativamente reciente. Para que un provinciano de lenguaje (si cabe decirlo así) se exprese con perfecta corrección en la lengua literaria nacional, necesita ahogar á fuerza de cuidado sus provincialismos, y obedecer á una coacción, que es efectiva aunque con la práctica llegue á no sentirse; debilítese tal coacción por falta de esmero ó de educación suficiente, y luego aparece acá y allá el habla local; desaparezca del todo, y tendremos las cartas de las criadas[1]. Me parece que tampoco lo acierta el Sr. Valera al decir que los andaluces, pongamos por caso, se verían algo apurados si intentasen *descastellanizarse;* creo que lo que sucede cuando va un niño de esa región á la escuela y le enseñan á pronunciar las letras conforme están en los libros castellanos, ó cuando un andaluz cerrado va á la corte y procura hablar como allí se habla, es que uno y otro se *desandaluzan* en mayor ó menor grado. Los que han vivido en países donde existen semejantes diferencias y acostumbrádose á ellas, no las advierten ó las tienen por ligeras; pero no acontece lo mismo á los extranjeros : el habla andaluza está calificada como dialecto, y á mí mismo me ha sucedido que llegando á Sevilla y deseando con ansia oír hablar al pueblo, salí á recorrer las calles, y no entendí ni jota de lo que conversaba la gente ; necesité de algún esfuerzo para lograrlo.

Paso pues á dar una idea sucinta de la introducción del castellano

1. Entre varios papeles viejos hallo una carta de una señora andaluza, escrita en 1844, que empieza : « Aller etenido la satifasion de resivir la apresible carta de V. del 22 de Agosto, inclullendome la de mi nunca orbidada Juana. »

en América y de su estado actual, haciendo, aunque temeroso de que no sea agradable al Sr. Valera, un cotejo con las circunstancias que acompañaron la extensión del latín en las provincias romanas y su trasformacción en romance. Declaro, sí, que al escribir estas páginas no me mueve sentimiento alguno de amor ó desamor: en la elección de mis estudios hubo sin duda de obrar el cariño á la lengua materna; hecha la elección, nada puede ni podrá apartarme de la independencia científica, y al hablar del castellano y presentar los hechos que le conciernen, obedeceré, segun mis alcances, á los mismos criterios que si escribiese sobre el griego ó el otomí[1].

Es claro que en el castellano de América no puede señalarse la gradación cronológica consiguiente á las diferentes épocas de la colonización, como sucede en la Europa romana, donde la lengua de Cerdeña parece tener una base latina más arcaica que la de España y la de ésta que la de Francia; porque todo el Nuevo Mundo recibió en corto tiempo establecimientos que fueron centros de gobierno y cultura, y cuya población, nivelada por causa del espíritu aventurero que llevaba á los primeros conquistadores á recorrerlo todo de un cabo al otro, sirvió de núcleo y norma á las inmigraciones sucesivas.

De los antiguos dialectos coetáneos del latín apenas se conjetura la persistencia en una que otra palabra romance, ya en Italia, ya fuera, como las formas *chiflar*, *escofina*, que corresponden á la fonética de los dialectos osco-úmbricos[2]. Pero si consideramos lo que sucede en América, por fuerza hemos de suponer que las colonias romanas llevaron consigo infinidad de voces locales, ignoradas por razón de lo escasas que son las noticias que sobre el particular han llegado á nosotros. Aunque los dialectos españoles no nos sean suficientemente conocidos en la forma que tenían en el siglo XVI, por la que hoy les conocemos descubrimos mucho de lo que pasó al Nuevo Continente. La historia y la filología están conformes para probar que los primeros pobladores de América representaban todas las comarcas de la península ibérica. Recogidos en López de Gómara, Juan de Castellanos, el obispo Piedrahita, y Oviedo y Baños ciento sesenta nombres de individuos de patria conocida que pasaron en los primeros tiempos de la conquista, resultan cincuenta y un andaluces, cuarenta y siete

1. Como fuentes de lo que aquí digo sobre el habla americana, señalaré en especial los autores siguentes: Pichardo para Cuba; Membreño para Honduras; Batres Jáuregui para Guatemala; Gagini para Costa Rica; Rivodó, Medrano, y Calcaño para Venezuela; Cevallos para el Ecuador; Juan de Arona (Pedro Paz-Soldán y Unanue) para el Perú; Rodríguez, y Echeverría y Reyes para Chile. Para la región del Plata me han servido Granada y libros en que se usa el lenguaje popular, como los de Hernández, Ascasubi, A. Lussich y Soto y Calvo; para Méjico noticias que me comunicó mi nunca bien llorado amigo D. Joaquín García Icazbalceta y algunas obras nacionales.

2. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes,* I, p. 43; Stolz, *Historische Grammatik der lateinischen Sprache,* I, p. 14.

castellanos y leoneses, veinte extremeños, veinte portugueses, diez vascongados, cuatro gallegos, tres valencianos y catalanes, tres navarros y aragoneses, un murciano y un canario; por de contado que yo no tomo estos números como proporción efectiva de los pobladores, pues es casual la circunstancia de indicarse en aquellas obras la patria de algunos entre muchísimos otros; pudo suceder también que algunos de ellos se volviesen á España; pero sí prueba que toda la Península dio su contingente á la población de América. Después se determinó más y más la emigración de ciertas regiones en general y para ciertos puntos en especial: sabido es que á fines del siglo XVI Extremadura quedó casi despoblada de hombres [1], que debieron de volar arrebatados por la fortuna de sus paisanos Cortés y Pizarro; en el siglo XVIII eran montañeses y vizcaínos los más ricos y acomodados de la América española [2], sin contar con que en una ú otra parte abundaban más ó menos los de distintas procedencias, como en Venezuela, fuera de los canarios, los vascos y catalanes [3]: siendo natural que como el comercio estaba, si no del todo, en su mayor parte en manos de españoles, fuesen numerosos los de las razas más activas y emprendoras [4]. Comprobación palmaria de estos hechos históricos ofrece el habla americana, en la cual se hallan mezclados términos y locuciones de toda la península ibérica. Contentaréme con decir que en Colombia usamos voces portuguesas, gallegas y asturianas, como *birria* (tema, porfía), *íngrimo* (solo), *rejo* (cuerda de cuero crudo, azote), *sardo* (mosqueado), *saraviado* (pintado, dicho de los aves), *rendir* (cundir, durar ó adelantar más de lo común), *pararse* (ponerse en pie) [5]; arago-

1. Menéndez Pelayo, *Historia de los Heterodoxos españoles,* II, p. 546.
2. Murillo Velarde, *Geographía histórica,* IX, p. 52 (Madrid, 1752).
3. Baralt, *Historia antigua de Venezuela,* p. 304 (Paris, 1841).
4. Juan y Ulloa, *Noticias secretas de América*, p. 428.
5. Port. *birra,* acomodado á la forma de *tirria;* — *ingreme,* escarpado, empinado, *alho ingreme,* el de un solo diente, *castanha ingreme,* la que está sola en el erizo; en el pasaje siguiente de la *Peregrinación* de Fernán Méndez Pinto, indicado por Moraes, se halla aplicado á persona, como se usa en Colombia, Venezuela y la América central: « O Padre se embarcou nesta mesma nao pera a China, mas bem differente do que ouvera de yr se fora cõ Diogo Pereyra.... o Padre foy ingreme, sem autoridade neñhua, às esmolas do contramestre; & sem levar outra cousa mais que só hûa loba que levava vestida » (cap. 215, p, 387 : Lisboa, 1678); Herrera Maldonado tradujo: « Èl padre Francisco fue sin autoridad, ni arrimo alguno, sugeto á las limosnas del contramaestre » (p. 460 : Madrid, 1620); — *relho,* cinturón, azote de cuero torcido, que es en gall. *rello,* cordel, cinto, lazo, y en astur. *reyu* (*rechu,* Munthe), cuerda, *arreyar,* atar, amarrar; — *sardo,* pecoso, usado también en Cuba y en Méjico, con el mismo sentido que en Colombia; — *saraiva, saraivar,* granizo, granizar, metáfora semejante á la de *rucio* de *roscidus* (Menéndez Pidal, *Romania,* XXIX, 369), común en otras lenguas (Pott, *Wurzel-Wörterb.* II, p. 441; Curtius, *Griech. Etym.* 4, p. 275), é idéntica á *nevado,* dicho en la Argentina de la res vacuna colorada y salpicada de blanco, y al *pedriscado* que emplean las biblias de Ferrara y de Cipriano de Valera para traducir el hebreo *barodh* (*Gen.* 30, 10, 12); — *render,* dar de sí, en gall. durar ó hacer que dure una cosa más de lo regular (Cuveiro Piñol); — astur. *pararse:* « ansi la xente, si está sentao, párase si se pon erguida » (Rato y Hevia); me parece el último de uso general en América.

nesas y catalanas, como *auchar* (azuzar), *bofo* (fofo), *juagar* (enjuagar), *á lo que llegó* (cuando llegó), *catufo* (cañuto, tubo), *pesebre* (nacimiento), *quicho* (voz con que se llama á los perros)[1]; y aun del caló, como *calé* (cuarto), *curda* (borrachera). Lástima que no tengamos todavía un diccionario de andalucismos, que sin duda dará mucha luz al lenguaje americano; pero por verlas usadas en obras que tienen ese tono, creo que lo son las voces *costurero* (pieza en que se cose), *desgarrar* (expectorar), *locero* (ollero, alfarero), *pea* (borrachera), *pocillo* (jícara), *traste* (trasto)[2], y una multitud de frases y expresiones populares corrientes en Bogotá. No faltan palabras que, á más de oírse en los dialectos, se oyen ó se oyeron en tierras de lengua castellana, como *donde* con valor de preposición equivalente al francés *chez*, que no solo es común en Galicia sino en la provincia de León; *trastavillar* ó *trastravillar*, que empleado en bable por González Reguera, poeta del siglo XVII, se halla también en la *Eglogas y farsas* de Lucas Fernández, escritas en el lenguaje campesino de tierras de Salamanca á principios del siglo XVI, y fue llevado por los conquistadores, según lo comprueba Juan de Castellanos, y es hoy corriente en casi toda América, si no en toda.

No hemos de olvidar la extensión de ciertos accidentes fonéticos. Es el más general, ó mejor dicho, es universal en América el pronunciar la *c* y la *z* como *s*. Testimonios ciertos nos enseñan que en la primera mitad del siglo XVI se pronunciaba en Andalucía exactamente como en las dos Castillas, distinguiendo la *ç* (algo como *ts*), la *z* (algo como *ds*) y la *s* (sonora y sorda), y que en la segunda mitad se igualaron allí estas letras de tal manera que en el habla se confundían los sevillanos con los valencianos, que, como es notorio, nunca han pronunciado la *ç* ó la *z*. Al mismo tiempo en Castilla la Vieja se confundían la *ç* y la *z* hasta no quedar sino la *z* actual y la *s* sorda, lo que extendiéndose á Castilla la Nueva, vino á ser propio de la lengua cortesana. El movimiento de Andalucía fue el que prevaleció en América, sin que llegara á ésta la escisión ó la reacción que se verificó en algunos lugares de

1. *Auchar, bofo, juagar* se hallan en Borao; el mismo trae *á lo que* por *cuando*, que en Chile y en la República Argentina dicen *lo que;* en la primera forma lo han usado escritores aragoneses y navarros, v. g. Medrano, *Silva curiosa*, pp. 187, 226 (París, 1608), Gracián, *Criticón*, I, 1 (I, p. 10: Madrid, 1773; pero en las ediciones de Barcelona, 1664, y Amberes, 1702, se lee *á la que*), V. de la Fuente, *Hist. ecles. de España*, III, p. 271 (Barcelona, 1855). Véanse en el Dicc. catalán de Labernia las voces *catúfol, pessebre, quitxo;* el pénultimo se dice en la República Argentina con igual sentido.

2. En Fernán Caballero leo *costurero*, usado también en Buenos Aires (*Lágrimas*, p. 207: Madrid, 1862) y *pocillo* (*Cosa cumplida*, p. 161: Madrid, 1862; en la 13ª edición del Diccionario ha quitado la Academia á esta voz la calificación de provincial); en los *Cantos populares españoles*, *desgarrar* (II, p. 348) y *pea*, usado también en Cuba (IV, p. 426); en el *Folklore andaluz*, *locero* (pp. 226, 497) y *traste* (p. 487). *Esgarrar* se dice en León y Galicia, según Alvarez Jiménez (p. 49); ahí mismo se dice *el mugre*, como en Bogotá (p. 48).

aquélla, que solo conocen la *z*[1]. No solo en Andalucía sino en mucha parte de Castilla la Nueva se convierte la *ll* en *y*; de España pues pasó á América la misma pronunciación, predominando de tal manera en algunas regiones que causa extrañeza ó parece afectada la legítima, que se conserva pura en el interior de Colombia y del Perú. La traslación del acento á la vocal más sonora y la consiguiente diptongación de dos vocales consecutivas, v. gr. en *paráiso, cáido, bául, máestro,* tiene antecedentes conocidos en castellano como *réina, váina,* que en otro tiempo llevaban el acento en la *i,* y es vulgar en Vizcaya : en América domina á partes desde Méjico hasta Chile y la República Argentina; en Colombia hay departamentos en que se pronuncia correctamente con el acento en la vocal menos sonora, y otros en que se diptonga la combinación. El desvanecimiento de la *d* final ó intervocal postónica es general, con alguna diferencia en los casos, en todos los pueblos que hablan castellano.

Fue el latín arcaico, base del habla popular romana, el que trasladado por los colonos, se trasformó en nuestras lenguas romances, en las cuales se han desarrollado gérmenes que apuntaban ya en Plauto y otros escritores antiguos que más ó menos se allegaban al habla popular; dígalo por ejemplo, la doble acentuación *ílle ílla íllud, illé illá illúd,* que diferenciándose en su aplicación, produjo nuestro pronombre y nuestro artículo[2]. Cosa semejante sucedió con el castellano. Los orígenes de nuestra lengua literaria moderna coinciden en cierto modo con el descubrimiento y conquista de América, como que la primera gramática y el primer diccionario, obras de Nebrija, y los primeros modelos, el *Amadís* y la *Celestina,* anunciaban la época brillante de Carlos V y los tres Felipes. Entonces no existía entre la lengua popular y la literaria la enorme distancia que entre ellas puso el cultivo esmerado del idioma nacional á la par que el estudio de los escritores latinos é italianos, y que á vuelta de pocos años hacía parecer insólitas voces usadas por los contemporáneos de Nebrija y puestas por éste en su diccionario. Esta lengua fue la que llevaron los primeros pobladores de América, y de que tantas reliquias quedan hoy : en la gramática da Nebrija la acentuación esdrújula *árguenas*, usada en Costa Rica y otras partes de América, de *zábila* (en que tanto ha vacilado la Academia) y de *almádena,* que es como siempre se dice en Colombia; y trae en el diccionario *añidir* (s. v. *poner*), *bretónica, duce* (dulce), *gomitar, herver, soberado, tiseras,* como allí mismo dice el vulgo. En los Plautos y Terencios de nuestra escena, Juan de la Encina, Lucas Fernández, Torres Naharro, Lope de Rueda, se leen infinidad de voces, y formas que todos los días se oyen entre la gente inculta de mi patria y más ó

1. Del examen de las rimas en poetas de Méjico, Chile y el Perú resulta que á principios del siglo XVII los descendientes de los conquistadores cunfundían la *s* y la *z*.
2. Skutsch, *Plautinisches und Romanisches,* p. 137.

menos entre la de otras regiones americanas : *recebimos*, *ensistir*, *prencipio*, *sospiro*, *sospirar*, *sepoltura*; *confision*; *dino*, *vitoria*, *dotor*, *acidente*, *perfecionar*; *Madalena*; *pacencia*, *concencia*, *cencia*; *ahuelo*; *edá*, *maldá*, *mercé*; *chite*, *ansina*, *naide*, *estentino*, *an* (aun); *huera*, *huerte*, *huerza*, *huego*, convertida la *f* en aspiración; el pretérito *vide*, *vido* de *ver*; la primera persona *hue* (que Nebrija escribía *fue*), y las segundas personas de plural *vos cuidás*, *presumás*, *tenés*, *podrés*, *sos*, con los imperativos *andá*, *comé*, *salí*. Muchas de estas formas aparecen ya como vulgares en aquellos autores, pero otras siguieron por algún tiempo usándose entre la gente culta, hasta que al fin también se aplebeyaron.

En general, el lenguaje popular y el literario corrieron paralelamente en la metrópoli y en las colonias, como era forzoso, habiendo continuado la emigración de gente indocta y yendo de España los empleados civiles, militares y eclesiásticos que daban el tono á las clases elevadas. Si de allí se llevaban las formas galantes que privaban en la corte, tambien se introducían barbarismos. Juan de Castellanos nos ha conservado la memoria del gallego Blasco Martín,

Un basto labrador tal y tan tosco
Que movían á risa sus vocablos,
Pues donde los venados se cazaban
Llamaba venadales, y á la cierva
Le llamaba venada, y al caballo
Rijoso, religioso, y al buen tino
De alguno que guiaba, buen termeño;
Y por decir botones de ataujía,
Brotones les llamó de teología;
Y otros términos no menos groseros
Que los tenía él por cortesanos
Y de los muy limados y polidos;

y refiere que, caminando con muchos compañeros por las sabanas de Tamalameque, dijo :

Diez años ha, si más no menos,
Que yendo por aquesta derescera
Tras un venado, porque los hay buenos,
Llevando presurosa la carrera,
Se me quebró el arción entre estos henos,
Y no pude hallar el estribera;
Y veisla, veisla, junto della vengo.
¡Oh qué lindo termeño de hombre tengo!

(*Hist. del N. R. de Granada, XIII;* tomo I, pp. 368-370.)

De estos términos groseros se han conservado en el lenguaje común

colombiano *venada* y *arción*[1], y es indudable que muchas de las que hoy reputamos por barbaridades llegaron á América por el mismo camino. El paralelismo de la lengua literaria es visible hasta nuestros días : españoles que iban á América y americanos que iban á España lucían unas mismas cualidades ó adolecían de unos mismos vicios. Alarcón, mejicano, y Hojeda, de Sevilla, que dejaron temprano sus patrias, escribieron clásicamente en la corte el uno, en el Perú el otro. En 1600 redactaba el limeño Fr. Fernando de Valverde su *Vida de Jesucristo* en prosa tan peinada é inaguantable como la del *Deleitar aprovechando* de Tirso de Molina. Mis paisanos Juan Rodríguez Fresle (en la primera mitad del siglo XVII) y el Obispo Piedrahita (en la segunda) pusieron sus historias en castellano tan puro y corriente como el de Colmeñares ú otro de su clase; al paso que Hernando Domínguez Camargo, bogotano también y de la misma época, se las apostó á los gongorinos más desaforados en su poema heroico sobre san Ignacio de Loyola; y predicadores tuvimos que arrebataran el lauro á Fray Gerundio. Cuando se restauraron las letras, cundieron en América las anacreónticas y romances al estilo de Meléndez, y no careció de émulos el lirismo de Quintana. Al venir los románticos, no cupieron en los periódicos leyendas á lo Espronceda y lo Zorrilla, con toda aquella letanía de odaliscas, huríes, pebeteros y colorines.

De estos hechos nacen dos enseñanzas importantes; la primera, que los extranjeros que van á América sin conocer más de la lengua castellana que lo que han aprendido en las gramáticas y diccionarios de la lengua académica, no han de deducir que todo lo que no se conforma con ese modelo es efecto de corrupción actual y propia del país que visitan. Para convencer este error baste decir que entre las « singularidades fonéticas del español que se habla en los campos de Buenos-Aires y Montevideo, » enumeradas por G. Maspéro en el tomo II de los *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, rarísima es la que no se usa ó ha usado por el pueblo en Andalucía, en Castilla y en Asturias, y que no se oiga en otras partes de América[2]. Es la segunda enseñanza que

1. Basta el hecho de usarse *arción*, *arcionera* desde Méjico hasta Buenos Aires para sacar que esa *r* viene de España; y se comprueba con este pasaje del *Amadís de Gaula* en la edición que esmeró Delicado en Venecia el año de 1533 : « Alcançole con la punta del espada : & cortole el arcion / & la meyta de la pierna : y el gigante con la gran saña no lo sintio : aunque el hallo menos el estribo » (lib. II, cap. 12 : fol. 123); la edición de Roma, 1519, dice *arzon* (fol. 101), y las de Sevilla, 1539 (fol. 106) y 1547 (id.) dicen *acion*. Tampoco era *termeño* invención del gallego Martín, sino voz popular que ya existía, como se ve en estos versos de la égloga que se lee en la *Question de Amor* (año 1512) :

> Socunos [= so qu'unos; sino que unos] termeños te digo de vero
> Que tiene, qu'envella d'amor me condena.

2. Igual observación hace el Sr. Morel-Fatio con respecto á las alteraciones fonéticas argentinas que registra el Dr Luciano Abeille en su obra *Idioma nacional de los Argentinos* (*Romania*, XXIX, p. 486).

los españoles, al juzgar el habla de los americanos, han de despojarse de cierto invencible desdén que les ha quedado por las cosas de los criollos, y recordando que nuestro vocabulario y nuestra gramática son los que nos llevaron sus antepasados, no decidir que es barbarismo ó invención nuestra cuanto ellos no han oído en su pueblo; pues les puede acaecer condenar voces infinitamente más castizas y autorizadas que su *cursi,* su *timo,* su *á diario* y otras lindezas que cada día sacan á luz. No ha mucho tiempo que un gacetillero se valió para decir que en toda la América española se habla un *español degenerado,* de la ocasión de haber oído á la mujer de un reo que su marido era terrible sobre todo cuando estaba *bravo.* Ignorándose la patria del reo, argüía aquél que tenía que ser americano, ó por lo menos hablaba como ellos, pues su mujer, aragonesa, solo por haberlo oído á su marido podía saber tal vocablo, que en Méjico, Venezuela, Chile, etc., ha hecho olvidar á *enfadado, violento.* No tenía noticia el sutil argumentador de que *bravo* se halla usado en este sentido por Santa Teresa y otros escritores eximios del siglo XVI, y hasta por Felipe II [1], y consiguientemente es ridículo ponerlo como muestra de español degenerado; desconocía además que hoy se usa en Cataluña *brau* con idéntica significación, como que lo explica Labernia con los términos catalanes *alborotat, enfurismat* y con el castellano *bravo;* de forma que lo lógico era suponer que la mujer, aragonesa, lo había aprendido por la vecindad y frecuentes relaciones de Aragón y Cataluña. También he leído que los americanos, en contra de lo que prescriben la Academia y los clásicos, ponemos la preposición *á* en lugar de la *en* después del verbo *entrar;* quiero dejar aparte que este uso es corriente hoy en Asturias [2] y que Salvá en su Gramática da como iguales las dos construcciones « entrar *á* la iglesia » y « entrar *en* la iglesia », para citar testimonios de autores que no fueron á América para aprender el régimen censurado :

« A la exida de Biuar ouieron la corneia diestra, | E entrando *a* Burgos ouieron la siniestra » (*Cid,* 11-2). « Vos, querida e ondrada mugier, e amas mis fijas, | Mi coraçon e mi alma, | Entrad comigo *en* Valençia la casa, | En esta heredad que uos yo he ganada. | Madre e fijas las manos le besauan. | A tan grand ondra ellas *a* Valençia entrauan » (*Ib.* 1604-9). « Myo Çid el Campeador *al* alcaçar entraua » (*ib.* 2183). « Teniendo yuan armas, entraronse *a* la çibdad » (*ib.* 2896). « Entró *a* la eglesia, plegó antel altar » (Berceo, *S. Dom.* 192).

1. « Luego otro día, porque se nos templase el contento de tener el Santísimo Sacramento, viene el caballero cuya era la casa tan *bravo,* que yo no sabía qué hacer con él... Hablándole algunas personas, se aplacó un poco » (Santa Teresa, *Fundaciones,* XIX). « Madalena anda hoy con gran soledad de su yerno, que partió hoy para ahí, aunque yo creo que lo hace por cumplimiento; y estuvo muy enojada comigo, por que le reñí algunas cosas que había hecho en Belen y en las galeras; y con Luis estuvo muy *brava* por lo mismo » (*Lettres de Philippe II à ses filles,* p. 95; Paris, 1884).

2. Véase *Colección de poesías en dialecto asturiano,* pról. p. 45 (Oviedo, 1839).

« En la noche primera | Non entré *al* palacio » (Id. *S. Oria,* 196). « Aquel malo de Eneas entró *al* templo » (*Castigos é documentos del rey D. Sancho,* 43). « Yd vuestro camino e non entredes *a* la villa » (*Caball. Cifar,* p. 37; it. pp. 28, 54). « Al tiempo que había de entrar *al* senado, como de necesidad hubiesen de subir unas altas escaleras, él le tomaba á cuestas sobre sus proprias espaldas » (Guevara, *Césares, Ant. Pío,* 3). « Ya Flerinardo se ha entrado *á* su aposento » (Alonso de Villegas, *Selvagia,* II, 4). « Y aunque esta tal persona fuese de muy duro corazon, querríamos que siempre nos oyese y nos viese, porque creeríamos que dando siempre en su corazón la gotera de nuestros trabajos, que como por canal entra *á* él por las orejas y ojos, algún día cavaría en él » (Avila, *Audi,* 82). « Grandísima cosa es tratar con los que tratan de esto, allegarse no solo á los que viere en estos aposentos que él está, sino á los que entendiere que han entrado *á* los de más cerca » (Sta. Teresa, *Moradas,* 2). « Así como por un hombre había entrado la perdición *al* mundo, así ordenó que por otro nos entrase el remedio » (Granada, *Medit. de la Anunciación :* R. VIII. 504b). « Por una puerta del palacio entraron *al* jardín » (Gil Polo, *Diana,* IV : f. 109, vº : Zaragoza, 1577). « Acordaron de entrarse *al* jardín del templo » (Gálvez de Montalvo, *Pastor de Fílida,* IV : f. 113 : Lisboa, 1589). « Amor, que por los ojos entra *al* pecho | En espíritus dulces convertido, | Por el oído *al* alma entró á despecho | De la opinión del exterior sentido » (Lope, *Hermosura de Angélica,* I : f. 6; it. X, f. 98 vº). « También pensaba | Entrar *á* Panamá » (Id. *Dragontea,* IV : f. 397 vº). « Iban entrando *al* coro por diferentes puertas » (*Pícara Justina,* II, 2, 4). « Es hecha esta corona [mural] con almenas, en consideración de haber entrado por entre ellas *á* la plaza del contrario » (Capitán Cristóbal de Rojas, *Compendio y breve resolución de fortificación,* f. 46 vº : Madrid, 1613). « Entraron *al* patio principal del castillo » (Cervantes, *Quij.* II, 68). « Todas las cosas corporales y sensibles entran *al* alma por sus especies y formas sensitivas y materiales » (Fr. Miguel de la Fuente, *Las tres vidas del hombre,* I, 1 : f. 15 vº; it. 23, 38 vº, 112). « Apenas pues bajaba la escalera, | Cuando *al* portal una mujer tapada | Entró, de una sirviente acompañada » (Calderón, *Los empeños de un acaso,* III, 4). « Parecióme ingenioso lo grabado en aquellas puertas; y entrando *á* lo interior dellas, vi por los espacios de diversos arcos pintados los inventores de las letras ó caracteres » (Saavedra, *República literaria :* R. XXV, 394b). « Decid que éntre *al* portal á ser testigo » (Quiñones de Benavente, *La Maya*).

Tenemos pues que este régimen que españoles reprueban como solecismo, está comprobado desde los orígenes de la lengua hasta el fin del período clásico por excelencia, y cuenta entre sus patronos á los escritores más insignes de su literatura; que este uso era además popular se evidencia con su conservación en América y entre los judíos españoles, como en este pasaje del *Orden de Ros Asanah y Kypur :* « Salia y tomava sangre del toro de aquel que mecia en ella, y entrava *al* lugar que avia de entrar » (p. 381 : Amsterdam, 5412, ó sea 1652), y en el refrán « Quien entra *al* baño, sin sudar no sale » (Foulché-Delbosc, *Proverbes judéo-espagnols,* 959).

¿Quiere decir esto que el castellano (ó digámoslo mejor, el español) no ha tenido evolución alguna especial en América? Sostenerlo en

absoluto sería desconocer la naturaleza misma del lenguaje; lo que como consecuencia natural ha de sacarse de cuanto queda dicho, es que no se debe tomar por americanismo cualquiera divergencia que notemos con respecto á las gramáticas y diccionarios castellanos, sin volver antes los ojos á la lengua popular de España. En el Diccionario de la Academia se ha introducido no hace mucho tiempo, como provincial de Méjico, en el artículo *cobija* la acepción de *manta, cobertor;* pero esta voz así empleada no es exclusiva de Méjico, que también se oye diariamente en Colombia y en la República Argentina, y siendo por su forma netamente castellana, y por su significado nada impropia, naturalísimo es pensar que de España haya ido á aquellos países; conjetura que se convierte en certeza al leer uno en el *Guzmán de Alfarache:* « Comía echado, y el invierno y verano dormía sin *cobija*. Los diez meses del año no salía de tabernas y bodegones » (*pte. I, lib. III, cap. III;* fol. 91, edic. de Burgos, 1619; en la de Barcelona, 1599, se lee *cubija*, como dice el vulgo argentino). Asentado que la Academia ha reconocido siempre á Mateo Alemán como autoridad, es indudable que si hubiera reparado en este pasaje, pusiera la acepción como castellana en el Diccionario, aunque por no haberla oído la calificase de anticuada. La voz *belduque*, con que se designa cierta especie de cuchillo, es conocida desde Méjico hasta Chile; en la primera edición de las *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, cuando ignoraba yo la extensión de tal uso, expuse la sospecha de que pudiera esta palabra ser nombre de lugar ó de fabricante, fundándome en que Rodríguez Fresle habla de *cuchillos de belduque* (*Carnero*, *caps*. XII y XIII); después, determinando la sospecha, indiqué como origen la ciudad de *Bois-le-Duc*, en Holanda, que los españoles llamaban *Balduque* ó *Bolduque;* y ahora puedo decir que la sospecha es evidencia, pues en una « valuación hecha en la villa de Bilbao del precio de las mercaderías que venían de fuera del Reino » á 26 de abril de 1563, se encuentra « Cuchillos de Flandes, de Belduque y Malinas[1] ».

Casos hay en que es posible sea la igualdad efecto de pura coincidencia, resultado de procedimientos espontáneos, fonéticos ó psicológicos. *Ráimos* por *réimos* (reímos) y *vainte* por *veinte* en la República Argentina son efecto de una disimilación tan natural como la asimilación correlativa *neipe* por *naipe, treigo* por *traigo* en el Ecuador y

1. *Colección de cédulas, cartas-patentes, provisiones, reales órdenes concernientes á las Provincias Vascongadas,* tomo II, p. 216. La forma *Valduque* para designar la ciudad se lee en Calderón, *El sitio de Bredá,* II, 16: *Bolduque* dicen Coloma en las *Guerras de los Estados Bajos* y D. Bernardino de Mendoza en los *Comentarios de las guerras de los Países Bajos;* más antiguamente se halla *Bulduc*, como en las *Andanças, é Viages de Pero Tafur,* pp. 244, 260. De los cuchillos de Malinas nos hablan Góngora en el romance que empieza « En aquel siglo dorado », y Lope, *Arcadia,* IV, en los versos de Anfriso « Hermosísima pastora ».

en Colombia, y no hay para qué suponer que sean importados de Aragón, donde el pueblo dice *raina* por *reina*, *vainticuatro* por *veinticuatro*, etc.[1]. La disimilación *pelegrino*, de uso inmemorial, pudo ser importada en Colombia y la Argentina; *cormillo*, por el contrario, cuya antigüedad es dudosa, pudo surgir de por sí en los mismos países y también en Aragón[2]. En las orillas del Plata dicen los campesinos *caiba, leiba, traiba* por *caía, leía, traía*, probablemente llevados de la analogía tan obvia de *iba, tomaba;* pero también pudieron ser llevadas de España estas inflexiones, una vez que en el alto Aragón se conjuga *tomaba, comeba, subiba*, y en Asturias *creíba*, forma la última que aun se halla en D. Ramón de la Cruz[3]. En varias partes de España, aun en Madrid[4], se conjuga *sabís, tenís*, y lo mismo se oye en parte de Cuba, en el Ecuador, en Chile, en la República Argentina y aun en Colombia; adelantando un paso más, dicen en Chile *tenimos* por *tenemos;* no sería aventurado pensar en trasmisión de la metrópoli, pero acaso fuera más acertado ver ahí la incorporación parcial espontánea de verbos de la segunda conjugación en el paradigma de los de la tercera, de la cual discrepan aquéllos tan poco; hecho, por otra parte, que tiene ya sus antecedentes, como que *hervir, cernir, rendir* fueron originariamente *herver, cerner, render*, y aun hay muchos que dicen *hendir* por *hender*.

Igual coincidencia puede ocurrir entre varios países de América, apareciendo en ellos una misma forma ó locución sin tomarla uno de otro ni haberla recibido de España. En mi concepto, sucede así con frases como « La independencia se proclamó en 1810, y se consumó hasta 1821 », comunes en Méjico y en Colombia : la falta del *no* con *hasta* es resultado de contaminación espontánea de dos expresiones correctas usuales de sentido igual ó semejante : « La revolución se consumó en 1821 » + « La revolución no se consumó hasta 1821 » > « La revolución se consumó hasta 1821 ». Las frases corrientes y tradicionales *recién llegado, recién nacido* han dado origen en Colombia á *recién llegó, recién que nació*, en el sentido de *á poco que llegó, á poco de haber nacido;* en el Perú, en Chile y en la República Argentina se ha ido más adelante, arrancando de aquella significación para llegar á las de *poco ha, apenas* : « Recién lo he sabido; » « La fría urbanidad de la primeras relaciones entre hombres que recién se conocen; » « Pobre paloma que recién dejas el materno nido, » « Recién lo largué, cuando ya lo sentí muerto. » Sucede también que

1. *La gente de mi tierra en las fiestas del Pilar de Zaragoza* por Crispín Botana, I, pp. 33, 34 (Zaragoza, 1892).
2. Id. *ib.* I, p. 64.
3. *Las fiestas útiles y de repente* (II, p. 364 : Madrid, 1843).
4. López Silva, *Barrios bajos*, pp. 11, 132; *Migajas*, pp. 102, 121, 182; *Los Madriles*, p. 145; Botana, *La gente de mi tierra...* I, pp. 31, 53. Más extraña es la forma subjuntiva *juguís, llevís*, usada también en Aragón (Botana, II, p. 97) y en Chile.

un mismo término sugiere metáforas diferentes, según por donde se mire el concepto : *jubilarse* en Colombia es abandonarse, venir á menos, dementarse, predominando la idea de la vejez ó achaques que acompañan á la relevación de empleo; en Venezuela, hacer novillos, predominando la idea de descanso; en Cuba *jubilado* es práctico, sagaz, predominando la de experiencia.

El siguiente cotejo muestra cómo de la segunda persona de plural aguda en *-ás, -és*, ha nacido otra grave análoga :

nosotros compramos : nosotros comprábamos;
vos comprás : vos comprabas;
nosotros tenemos : nosotros teníamos;
vos tenés : vos tenías

Esta segunda persona se junta en América con el pronombre *vos*, que ha puesto en olvido el nominativo *tú* por razones sociales de la época colonial[1] : era *vos* en España el pronombre que usaban los superiores hablando con los inferiores, y como, en fuerza de costumbre introducida, cualquier español que pasaba á Indias por ese solo hecho gozaba de fueros de nobleza, aunque fuese de muy bajo suelo, naturalmente trataría de *vos* á los criollos; y siendo éstos á su vez no menos puntillosos, como dueños de la tierra y muy amigos de encumbrar sus linajes, deberían desquitarse con esos orgullosos á quienes habían visto llegar con un fardillo en los hombros; de modo que aquello debía de ser una constante descarga de *vos* entre los dos bandos[2]. Solo así se entiende la supervivencia de este pronombre en el trato familiar y vulgar y la creación de una forma verbal que le es exclusivamente propia[3].

El vocabulario se ha dislocado, por una parte con las aplicaciones extensivas y metafóricas que muchísimos términos han recibido en América, y con la deformación de otros, ya fonética, ya analógica, según lo patentizan los diccionarios y trabajos relativos al lenguaje de cada país; y por otra con la tendencia arcaica, que ha conservado allí formas y acepciones en España olvidadas hoy. Ya vimos lo que acontece con *bravo* y *cobija;* añadiré, escogiéndolo entre muchos,

1. *Vos* ha reemplazado á *tú* en el nominativo y, después de preposición, á *ti;* pero como dativo y acusativo sin preposición no se pone *os* sino *te*, de donde resultan mezcolanzas por el estilo de « levantá*te*, no *te* estés así », « Ya *te* dije que eso lo hacía por *vos* ». *Vosotros* ha desaparecido igualmente del habla casera : solo se oye en estilo elevado.

2. Sobre estos puntos véase Juan y Ulloa, *Noticias secretas de América*, p. 417 y sgs.

3. Debo advertir, sin embargo, que en la misma comarca del alto Aragón donde se dice *podeba, queriba,* las segundas personas de plural suenan *cantáz, podéz, subíz, cantábaz;* pero no es fácil admitir que de ahí hayan pasado á América. Sobre este dialecto véase el interesante estudio que publicó D. J. Saroïhandy en el *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études* (1898).

otro caso curioso. Para los españoles *barranco, barranca* significan hoy « quiebra profunda que hacen en la tierra las corrientes de las aguas »; y así no es extraño que Clemencín haya censurado á Cervantes porque dijo « despeñar á uno *de* un barranco » (*Quij.*, I, 28). Para un americano (á lo menos para un colombiano, un peruano ó un argentino) la expresión es naturalísima, porque con esos términos designan el ribazo ó mole de tierra ó piedra tajada sobre una quiebra, arroyo, río, etc., y así se entendió también en España; expresión idéntica á la de Cervantes se lee al fin de la égloga segunda de Garcilaso y en Mariana, *Hist. de España,* III, 6; y los mismos escritores usaron en otras partes esas voces de manera tan clara que no dejan duda sobre el sentido en que allí las tomaron :

La quinta noche en fin mi cruda suerte...
Hizo que de mi choça me saliesse
   Por el silencio de la noche oscura
   A buscar un lugar donde muriesse.
Y caminando por do mi ventura
   Y mis enfermos pies me conduxeron,
   Llegué á un *barranco* de muy gran altura;
Luego mis ojos le reconocieron,
   Que pende sobre el agua, y su cimiento
   Las ondas poco á poco le comieron.

(Egloga II.)

« Está Toledo, de cuatro partes, por más de las tres ceñida del río Tajo, que acanalado por entre *barrancas* muy altas, corre por peñas y estrechuras muy grandes » (*Hist. de Esp.*, VI, 14; el texto latino dice : « [Flumen] circum urbem altissimis coercitum *ripis* per saxa et rupes præceps fertur ») [1].

Puestos los conquistadores en un mundo verdaderamente nuevo, cual debió parecerles aquel en que ni el hombre ni la naturaleza se asemejaban á los de Europa, padeció la lengua otra especie de dislocación, á modo de trasportación musical, para acomodarse á designar objetos desconocidos. En la zona tórrida, por ejemplo, el invierno y el verano no podían ser el tiempo de las nieves y el de los calores, y se

1. Pasajes semejantes : Fernández de Oviedo, *Hist. gen. y natural de las Indias,* tomo II, p. 219; IV, p. 221 (Madrid, 1851-1855); Zapata, *Carlo famoso,* L (fol. 282 v° : Valencia, 1566). Comprobantes del uso americano : « He tenido oportunidad de conocer lo que aquí llaman *tinajones,* consistentes en enormes huecos cilíndricos, algo cónicos en la parte inferior, que se encuentran tallados en los elevados terrenos de roca viva que componen los *barrancos* cortados á pico que caen al mar... La formación de estas repentinas depresiones del suelo solo puede explicarse por la acción destructiva de las olas, socavando el *barranco* al nivel del mar... Su destrucción [de la costa] no es de arriba hacia abajo, sino viceversa, obligada la fuerza dinámica de las olas á batir el pie de los empinados *barrancos* » (C. I. Lissón, en *El Ateneo de Lima,* 7 de Enero de 1900). Describiendo el curso del Paraná, dice D. Daniel Granada : « Innumerables islas; aquí altas *barrancas,* allá espesos bosques; más arriba saltos ó cataratas no menos poderosas y sublimes que la del Niágara » (Vocab. rioplatense; item, s. v. *loro barranquero*).

convirtieron en el de las lluvias y el de la seca. En especial debió suceder esto en el reino vegetal [1], que, como bellamente lo dice Alejandro de Humboldt, « á algunas plantas de lejanas tierras aplica el colono nombres tomados del suelo natal, cual un recuerdo cuya pérdida fuera en extremo sensible; y como existen misteriosas relaciones entre los diferentes tipos de la organización, las formas vegetales se presentan á su mente embellecidas con la imagen de las que rodearon su cuna [2]. » Así hubo de acaecer á aquellos conquistadores de hierro, que enterneciéndose al tender por primera vez la vista sobre paisajes parecidos á los de la patria, fingieron en sus mezquinas chozas una Cartagena y una Santa Fe, y en su fantasía revistieron los campos con los árboles, hierbas y flores que allá habían sido testigos de sus juegos, sus alegrías y sus pesares.

Con todo, la lengua de los recién llegados no podía bastar á las singulares y múltiples necesidades de la nueva vida, y el trato con los naturales les hizo aprender y apropiarse muchas voces indígenas; de las cuales unas han venido á ser universalmente conocidas y usadas, al paso que otras no se oyen ni entienden sino en ciertas comarcas. Aquéllas, con raras excepciones, designan objetos materiales, que por primera vez se vieron en las nuevas tierras y cuyo conocimiento ó aplicación se generalizó en seguida *(cacao, chocolate, maíz, tabaco, canoa);* las otras, debidas á la comunicación más inmediata con los del país, denotan cosas de importancia menos general, ó bien son como trofeos que de sus triunfos parciales sobre la lengua castellana ha dejado en cada región la de los vencidos, pues que tienen equivalentes legítimos y nada expresan que en otros lugares no se dé á entender con propiedad por medio de la lengua común.

Ocioso sería citar nombres de plantas, animales ó manjares; pero no parecerá inoportuno mencionar algunas voces de otra índole que indican mejor las relaciones entre las dos razas, ó lo que el castellano ha ganado con ellas. Sean las primeras ciertas denominaciones sobre todo de familia, aprendidas sin duda de los indios que desempeñaban los oficios domésticos. Llaman en Méjico *chichi*, *chichigua*, á la nodriza, *pilmama* á la niñera, *coconete* al niño, *zocoyote* al hijo menor, *coate* ó *cuate* al mellizo, *chipil* al niño enfermo por causa del destete; en la América central, *chichigua* á la nodriza (como en Méjico), *cumiche* al hijo menor, *cipe* al niño débil y enfermizo, *moto* al huérfano; — en Colombia *cuba* al hijo menor; — en el Ecuador *ñuño* ó *ñuñu* á la nodriza: — el quechua ha dado (fuera de la última voz) *guagua*, niño,

1. Así, *madroño* es en Colombia el *Colophyllum madroño,* y en España el *Arbutus unedo;* el *níspero* es en aquélla una especie de *Achras,* y acá el *Mespilus germanica;* la *ciruela* colombiana es el fruto de una especie de *Spondia,* y la española el del *Prunus domestica,* etc. *Mastuerzo* en el Perú es el *Tropæolum majus* y en España el *Lepidium sativum.* — En la América central llaman *gurrión* al colibrí ó pájaro mosca, etc.

2. *Cosmos, Introducción.*

que se usa desde Quito hasta Santiago lo mismo que *guacho*, huérfano, expósito, bastardo, *china*, moza de servicio en el Ecuador, Colombia y la América Central (con ligera modificacion en su empleo), *chasqui* ó *chasque*, correo, posta, conocido desde Quito hasta Buenos Aires, *ñaña*, hermana mayor, en Chile. Son también curiosos algunos nombres de defectos ó accidentes corporales : á la persona de labio leporino llaman *tencua* en Méjico, *bichín, jane, janano, janiche* en la América Central, *cheuto* en Chile; por grano ó divieso dicen en Colombia *chichagúy, chupo* en el Ecuador y el Perú, *chupón* en Chile y la Argentina. No olvidaré algunos términos pintorescos ó útiles como *pepenar*, recoger objetos pequeños esparcidos (Méj.), *quingos*, revueltas, eses de un camino (sur de Colombia y Ecuador), *chimba*, la margen opuesta del río (Perú), *catinga*, olor desagradable de los negros y dé algunos animales (en el Plata). Excusado es advertir que muchos de los términos locales encuentran en cada país fervorosos abogados, que los tienen por expresivos en alto grado é irreemplazables; para los extranjeros, en quienes no obran los mismos motivos, son tropiezo que ataja la corriente de los pensamientos, y menudeados, acaban por amohinar la conversación ó la lectura.

Me faltan datos suficientes para determinar hasta qué punto, en las comarcas bilingües, la lengua autóctona ha alterado la sintaxis castellana. Sé que en Arequipa se apega á los vocativos el posesivo quechua : *viday* (vida mía), *viditay* (vidita mía), *dotorlay* (mi *dotor*). Hanse reputado como quechuismos las frases ecuatorianas *¿qué haciendo? ¿qué diciendo?* que significan ¿por qué causa? ¿cómo? v. gr. « ¿Qué haciendo me ha de hablar la niña? » « ¿Qué haciendo ha de mandar botando á la mujer[1]? » Yo no puedo decidir si esto es quechua ó no; solo diré, como cualquiera, que no suena á castellano.

De su peso se cae que el latín no pudo tomar de las lenguas que se hablaban en los países conquistados un número de vocablos tan considerable como el que ha pasado de las americanas al español[2]; pero se ha dado por cierto que en algunas partes esas lenguas ejercieron una influencia más íntima y profunda. Dícese, por ejemplo, que la conversión de *nd* en *nn* que se observa en dialectos de la Italia meridional (v. gr. napolitano *fonnare*, siciliano *funnari*) refleja la modificación producida en el latín por la pronunciación de los dialectos itálicos osco y úmbrico (v. gr. osco *upsannam : operandam*, úmbrico *pihaner : piandi*); y que la *u* francesa, cuyo dominio coincide con la extensión del territorio ocupado por los antiguos celtas, es debida á la influencia de éstos. No obstante, por plausibles que parezcan consideraciones de

1. *El Ecuador literario*, Julio de 1898.
2. No llegan á veinte las palabras que reconoce por célticas en latín Fr. Stolz, *Historische Grammatik der lateinischen Sprache*, I, p. 10.

esta índole, no hemos de olvidar que á resultados semejantes llegan las lenguas por evolución natural, sin que puedan descubrirse causas extrínsecas. En efecto, el catalán ofrece la misma conversión de *nd* en *n (manar, ona, fona)*, y la causa es sin duda muy diversa; como también lo es la que en el dominio eslavo ha convertido la *ū* en *ü*[1]. Hablemos de América. D. R. Lenz, célebre lingüista alemán que se ha aplicado en Chile al estudio del araucano, juzga que varias peculiaridades fonéticas que dominan en el castellano de ese país, y en particular la pronunciación de la *s*, son de origen etnológico. Arguye así: careciendo los araucanos de la letra *s*, al hablar castellano no pueden pronunciarla cumplidamente; y como entre los primeros pobladores europeos hubiese sido muchísimo menor el número de mujeres que el de hombres, fue también muy considerable el de los mestizos, á quienes las madres comunicaron su pronunciación defectuosa; influencia que continuaron, aun en las familias españolas, las amas y criadas del país; cosa tanto más creíble cuanto que á principios del siglo XVII se hablaba todavía el araucano por el lado del norte hasta Coquimbo[2], Como en los argentinos se nota una pronunciación semejante, ocurre imaginar que provenga de causa análoga, y en efecto el guaraní carece también de *s*[3]. En las costas colombianas y venezolanas del mar caribe, lo mismo que en Cuba y aun en Veracruz sobre el golfo de Méjico, padece la *s* castellana idéntica ó muy parecida afección; pero de las lenguas que hablaban las tribus de esas regiones no puede decirse que se hallasen todas en las mismas circunstancias que esotras; aunque algunas parecen repugnar la *s* en fin de palabra ó de sílaba[4]. Tratándose de conjeturas, permítaseme recordar que el elemento negro desde temprano se mezcló en esos territorios con el blanco é indio y tuvo gran cabida en la servidumbre doméstica; y conocida como es en muchas lenguas africanas la resistencia á pronunciar sílabas terminadas en otras consonantes que las nasales, natural es que los que las hablan hallen dificultad para proferir voces como *somos, color, papel, gasto, carne;* peculiaridad que ya desde antiguo se ha señalado en la pronunciación de los negros. El Comendador Griego advierte que el refrán

1. Véase sobre estos puntos: Delbrück, *Einleitung in das Sprachstudium*[2], pp. 122-3; *Grundriss der romanischen Philologie* de Gröber, I, pp. 306-7, 365; Gustav Meyer, *Essays und Studien*, I, p. 57.

2. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XVII, pp. 188 sigs.

3. Ruiz de Montoya: « Las letras que faltan son: *f, i, k, l, r* doble, *s, v* consonante, *x, z;* no tiene muta cum liquida ut *cra, pra;* por *s* usan *c* lene, y por *v b* lene » (Arte y vocabulario de la lengua guaraní).

4. En el diccionario cumanagoto del P. Ruiz Blanco y en el caribe del P. Breton, no me deparó un examen rápido voces acabadas en *s* (cp. *Kirissiane*, cristiano); de las palabras cubanas que por indígenas da Pichardo y de las que se hallan en Oviedo, aparece que la *s* final de sílaba ó no existía ó era rara en estas partes; el Sr. Celedón dice no haber encontrado en goajiro una sola palabra en que la *s* sea final de sílaba ó palabra (*Gram. Goajira*, p. 8). Falta que persona competente estudie el punto con la escrupulosidad necesaria.

siguiente contrahace el habla del negro : « Aunque somo negro, hombre somo, alma tenemo; » Lope de Rueda hace decir, entre otras cosas á una negra : « Primero por la mañanas, ¿no barremo la casa; en apué, no ponemo la oya; en apué, no paramo la mesa; en apué, no fregamo la cudeya y la pratos? » (*Obras,* II, p. 174.) En Sor Juana Inés de la Cruz hablan así otras negras : « Flasica, naquete dia | qui tamo lena li glolia, | no vindamo pipitolia, | pue que sobla la aleglia --- | Dejemoso la cocina, | y vamoso á turo trote, | sin que vindamo gamote | nin garbanzo á la vicina; | qui arto gamote, Cristina, | hoy á la fieta vendrá » (I, p. 254 : Madrid, 1714); y en otra parte : « Oh santa María, | que á Dioso parió, | sin haber comadre | ni tené doló » (p. 244). Aquí se ve no solo imitada (imperfectamente) la pronunciación de la *s,* sino también la supresión de la *r* final, debida á la misma causa, y general en la costa colombiana del mar caribe[1]. Para cautelar deducciones ligeras, recordaré la pronunciación andaluza, tan parecida á la de las costas venezolanas y colombianas; y en francés el oscurecimiento y desaparición de la *s* antes de consonante y, además, la de otras consonantes al fin de palabra; todo en épocas históricas conocidas[2].

Posible es y aun probable que si un fonólogo de profesión examinase este oscurecimiento de la *s* en las varias partes del dominio hispano, hallase que no es idéntico en todas ellas; con todo eso, citaré un hecho que le da cierto carácter de unidad, y es la acción asimilatoria de la *s* oscurecida sobre las explosivas sonoras *b* ó *v* y *g* hasta convertirlas en las fricativas sordas correspondientes, representadas imperfectamente con *f, j.* Sirvan de ejemplo : *refalar* por *resbalar* en Extremadura[3], Chile y la Argentina; *ijusto, dijusto* por *disgusto* en Andalucía[4], Chile y la Argentina, *rajar* por *rasgar* en Andalucía[5], Cuba, Venezuela y Chile; y las formas andaluzas *conojo, ofreja*[6] sacadas de las arcaicas, hoy vulgares, *conozgo, ofrezga.* La coexistencia de las formas corrientes

1. En el portugués hablado por los negros son más ó menos comunes los mismos accidentes. V. Schuchardt, *Beiträge zur Kenntniss des kreolischen Romanisch,* en la *Zeitschrift für rom. Phil.,* XII, XIII. Ignoro si tienen conexión con la materia presente los casos análogos que del dialecto brasileño trae Leite de Vasconcellos, *Dialecto brazileiro,* pp. 16, 29 (Porto, 1883).

2. Hechos parecidos, de época remota y de incierta explicación, son la asimilación de la σ á la consonante siguiente en varios dialectos griegos (v. gr. beocio ἔττε por ἔς τε), y en sánscrito la conversión de la *s* en *visarga.* V. Brugmann, *Grundriss,* I², pp. 731, 742, 886, etc.

3. *Folklore bético-extremeño,* p. 313.

4. Schuchardt, *Zeitschrift für rom. Philologie,* V, p. 321.

5. « Al lado de la vihuela maestra se iban colocando otras guitarras de menos alcance, una tiorba con teclado corrido, dos bandurrias y un discante de pluma, todo punteado y *rajado* por manos diestras é incansables por extremo » (Estébanez Calderón, *Escenas andaluzas,* p. 293 : Madrid, 1883). — « Por unos ojos negriyos *rajaos* » (*Cantes flamencos,* p. 138).

6. Rodríguez Rubí, *Poesías andaluzas,* p. 95 : Madrid, 1841.

y las dialécticas produce otras mixtas, como *desjarrar* (Murcia)[1], *desfaratar* (Venezuela), *resfalar* (Venezuela, Rep. Argentina).

A más de la riqueza de términos acarreada á la lengua por tanto objeto nuevo, ha habido en América un desenvolvimiento benéfico que consiste en infinidad de derivados conformes en todo rigor al uso de la lengua, supuesto que para crearlos se han aplicado sufijos ó prefijos de valor perfectamente conocido. Con todo eso, tal abundancia puede llegar á ser perjudicial, porque olvidándose nombres que antes designaban con propiedad las cosas, y que todavía las designan en otras partes, sobreviene en el idioma cierto desequilibrio que daña á su conveniente uniformidad. Juan de Arona nota la facilidad con que sacamos verbos de cualquier sustantivo, y entre los que menciona merece recordarse *lechar* por *ordeñar*, usado entre los campesinos en el Perú.

Así pues la lengua se ha acomodado de una manera general en América y especial en cada país á las necesidades que le incumbe satisfacer; pero, además, las circunstancias con que se introdujo y la vida de esas sociedades nuevas hubieron de producir modificaciones más íntimas. Por haberse formado los primeros núcleos de población de individuos de diferentes clases y comarcas, su vocabulario y fraseología debió de nivelarse sobre la base de los términos generales de todos entendidos y con el rasero de la lengua oficial y administrativa, aunque predominando ocasionalmente algunos términos locales si era notable el contingente de alguna provincia española. A la diferencia de naturaleza, que hizo olvidar ó dislocó infinitos nombres de animales y plantas, se allegaron para que recibiéramos mutilada la lengua española, el sistema de colonización, que detuvo en la metrópoli artesanos y fabricantes, y las preocupaciones vulgares que en la colonia alejaban á los peninsulares de ejercer profesiones mecánicas[2]. Por otra parte, en los primeros pobladores y en la inmigración sucesiva abundó evidentemente el elemento popular, de donde proviene que aun entre la gente decente se prefieren á veces términos menos delicados en detrimento de otros, según lo apunta el mismo Juan de Arona citando como ejemplos: *candela* por *fuego*, *colorado* por *rojo*, *plata* por *dinero*, *pila* por *fuente*, *barriga* por *vientre*, *pelo* por *cabello*, *cáscara* por *corteza*, *cachete* por *mejilla*, *palo* por *madera*, *pellejo* por *piel*, *patada* por *coz*, *patear* por *cocear*, etc. (*Dicc. de Peruanismos*, p. XXII). La misma causa, favorecida por la falta de larga tradición que arraigue la propiedad y precisión de los términos, ha dado origen á cierta vaguedad y falta de tino en el empleo de las voces literarias, como si, oídas por

1. « Y se esjarra su pecho en quejíos » (Medina, *Aires murcianos*, p. 47 : Madrid, 1900).

2. También recibimos en cierto modo mutilada la literatura : desde 1543 se mandó que no se consintiese imprimir, vender, tener ni llevar libros de romance que tratasen de materias profanas y fabulosas, é historias fingidas, y que ningún español ni indio los leyese (*Leyes de Indias*, I, 24, 4).

primera vez, luego se aplicaran á bulto sin conciencia de su valor. Pero, á lo que se me alcanza, las dos capas popular y culta de la lengua que se habla en la América española corresponden hasta ahora con bastante exactitud á las análogas de España : en Bogotá y en toda América el pueblo trastrueca las letras y mutila las dicciones, como en Madrid ó en Sevilla; la gente culta deja oír en el trato familiar voces, inflexiones y frases locales como en Aragón ó Extremadura. Empleada la lengua corriente como elemento artístico, y avaluada en las obras literarias, ofrece tantas gradaciones como en España, desde lo pésimo hasta lo óptimo, siendo esto tan raro aquende como allende el Océano.

Debilitada hoy en alto grado la influencia que ejercía la metrópoli para unificar la lengua en sus colonias, y divididos los dominios del castellano en tantas naciones que tienen gobierno propio, intereses peculiares y aun elementos de cultura diversos, no queda entre todos ellos otra fuente de unidad lingüística que el cultivo de una literatura común, el estudio perseverante y bien entendido de unos mismos modelos, que presentados en la escuela, explicados y comentados en las cátedras de humanidades, y leídos y releídos por todos, vengan á formar el tipo de la lengua nacional y la norma á que poco á poco vaya acomodándose el habla familiar y corriente.

¿Bastarán estos medios artificiales, en caso de que lleguen á aplicarse, para conservar la unidad del castellano en América y conjurar los vaticinios funestos de los lingüistas, que dan por seguro sucederá con él lo que con el latín en el imperio Romano? Continuando el cotejo que sirve de guía en este artículo, veamos qué es lo que por el curso natural de las cosas puede suceder. A medida que Roma fue otorgando nuevos derechos á las provincias, decayendo, é igualándose con ellas, fue mermando su influjo, despertándose fuera el espíritu independiente y debilitándose la tradición literaria. Sucedió así, antes que en otras partes, en Africa, cuyos escritores, habiendo comenzado por imitar á los autores arcaicos, acabaron por dar entrada, también los primeros, á modismos ó locuciones populares. Con la falta de una norma respetada y seguida, se hizo visible el desnivel del vocabulario, dándose acá la preferencia á unos términos y expresiones y á otros allá : el comparativo, por ejemplo, se suplió en Dacia como en España con *magis* y en las demás partes con *plus;* aquí sobrevivió *frater* y allí *germanus, manducare* en unas regiones y en otras *comedere,* etc. La gramática fue alterándose con la generalización de locuciones ó combinaciones de uso especial, como el reemplazo del genitivo y ablativo por medio de preposiciones que en un principio solo tenían cabida en casos determinados, y la formación de la pasiva con *esse* en todos los tiempos á semejanza de los per-

fectos; alteraciones á que ayudó la deformación fonética de las desinencias. Fueron al mismo tiempo predominando ciertas inflexiones, como los diminutivos *(apicula = abeja; soliculus = soleil)* y una multitud de derivados que aun llegaron á poner en olvido los primitivos (v. gr. *adjutare* á *adjuvare*, *diurnus* á *dies*, *riparia* á *ripa*, etc.); á lo que se añadió la extensión de muchos vocablos ó denominaciones vulgares, tal que son numerosos los términos calificados de barbarismos por los gramáticos latinos, que persisten ennoblecidos en romance. En este punto basta enumerar metáforas como *testa* (tiesto ú olla) y *concha* (concha) por cabeza (v. gr. fr. *tête,* cast. *coca*), *gurges* (abismo) por garganta *(gorge, gorgia)*, *perna* (jamón) por pierna, etc. Al hablar del castellano en América, hemos de advertir ante todo que aun no ha pasado el tiempo necesario para que salte á los ojos una separación y diferencia tan considerable como la que existe entre las lenguas romances; si no han sobrevenido acontecimientos extraordinarios como la predicación y extensión del cristianismo y las invasiones de los pueblos setentrionales, que concurrieron á apresurar la ruina del latín literario y la desmembración del popular, la independencia y la inmigración extranjera pueden quizá tener consecuencias parecidas: el terreno está igualmente preparado. Desde un principio tuvo la lengua de los conquistadores que acomodarse á las necesidades de cada tierra, como queda dicho, y aun bajo el dominio de la metrópoli había ya provincialismos para denominar objetos peculiares de ellas, y eso no solo tomados de las lenguas indígenas, sino también producidos por derivación ó alteración de los vocablos españoles. Unos se extendieron más ó menos como *ciénega, pajonal;* otros quedaron confinados á una sola comarca: de Zamora aparece que ya en el siglo XVII eran usuales en Bogotá *gallinazo, grullón, encauchado* (como sustantivo), *malvisco, ardita, retamo, almácigo, salvio, calabazo;* Piedrahita emplea *abarzalado* (cubierto de maleza) que presupone *barzal*, sacado del aragonés *barza;* Cassani da como antiguo á *toldillo* por mosquitero, y así otros [1]. Los diccionarios y trabajos análogos sobre el estado del castellano en los diversos

1. Zamora, *Historia de la provincia de San Antonino del Nuevo Reyno de Granada, del Orden de Predicadores* (Barcelona, 1701), pp. 53, 58, 39, 50, 54, 42, 46, 47, 43; — Piedrahita, *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada* (Amberes, 1688), p. 231; — Cassani, *Historia de la provincia de la Compañía de Jesus del Nuevo Reyno de Granada* (Madrid, 1741), p. 343. En cuanto á *calabazo* me ha suscitado dudas el verlo usado por Castellanos (Bibl. de Riv. IV, p. 30ª), por Pedro de Oña (ib. XXIX, p. 358ᵇ) y por Sor Juana Inés de la Cruz (*Obras*, I, p. 262: Madrid, 1714), y juzgo posible que sea oriundo de España; de lo que sería indicio el refrán *A proposito calla basso,* que se halla en el libro *Le diece tavole de' proverbi* (Turín, 1535), y que debe leerse *A propósito, calabazo* (ó *calabaço*), versión diferente de « A propósito, fray Jarro » (Sbarbi, *Refranero,* V, pp. 44, 61). Véase E. Teza, *Dei proverbi popolari in Grecia raccolti da Napoleone Polítês* (*Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti,* tomo LIX, parte seconda).

países nos enseñan lo mismo, y registran numerosas palabras y acepciones nuevas nacidas de originales españoles; para estimar la diferencia con que está repartido el caudal mismo del *Diccionario de la Academia,* sería menester que en cada parte se hubiese hecho el inventario de la lengua hablada corrientemente, lo que aun tardará en verificarse; pero juzgo que hay bastantes objetos que se designan con sinónimos que no son de común inteligencia. En Colombia por ejemplo, nunca he oído llamar al cucurucho (que allí se llama *cartucho*) *alcartaz* como en Méjico, ni al cepillo *escobilla* como en el Perú y la República Argentina, ni á la cerca ó cercado *sebe* como en el último país, ni decir *enhebrar* la aguja como en Chile y Buenos Aires en vez de *ensartar*, que usamos en Colombia y en otras partes. Una misma relación se expresa á veces de maneras muy diversas; las locuciones castellanas *á casa de, casa de, en casa de* se reemplazan en Chile, el Perú y Colombia con *donde* (« Voy donde fulano, » « Vengo de donde zutano »), en la Argentina y entre los compesinos de Chile por *lo de, á lo de* (« Estuve en lo de Sánchez »), y también en Chile por la preposición aragonesa *enta;* la misma locución castellana se generaliza en Venezuela para significar mera dirección : « Vén casa de mí » por « Vén adonde yo estoy ». Nótase además que ciertos sufijos aparecen ya más fecundos acá que allá ; -*azo*, por ejemplo, tiene en el habla popular argentina aplicación casi tan general como -*ísimo : cruelazo, guapazo, juertazo, patriotazo, superiorazo,* etc.[1]. En Colombia hay personas que en ciertas circunstancias dan á casi todo sustantivo forma diminutiva (en -*ito*, -*ita;* ó en -*ico,* si precede *t* : *patico*)[2]; en la América Central han aparecido muchos adjetivos y sustantivos en -*eco* : *dundeco, moneco, patueco, totoreco, zonzoreco; patuleco* se usa en Cuba y me parece que en toda la América meridional. En fin, de cuanto precede se deduce que aunque mucha del habla corriente de América se ha formado con elementos españoles, ni es del todo igual á la de comarca alguna de la Península, ni es idéntica en todas las regiones de las que fueron sus colonias; y además, que hay una paulatina diversificación de formas, construcciones y significados que, ya común á varias partes de América, ya peculiar de una sola, aparta el lenguaje usual del fondo recibido de España; y como los peninsulares alteran á su vez la parte que les ha cabido de la lengua común, es visto que todo conspira á descabalar la unidad.

La lengua literaria vive en dependencia indispensable de la lengua corriente : las mudanzas que en ésta se generalizan, tarde ó temprano

1. Ascasubi, *Aniceto el Gallo,* pp. 123, 154, 2, 311, 132.

2. Vaya una muestra : « El *orejón* que va á segar una *sementerita* de que espera sacar de ochocientas á mil cargas de trigo, dice que tiene que segar un *poquito* de trigo. Los campesinos de menor cuantía, propietarios de caballos, nunca tienen sino sus *bienecitos.* Los que acarrean sal á La Mesa, llevan sus *carguitas,* las que no por ser *carguitas,* dejan de tener sus diez arrobas justas » (J. M. Marroquín, *Los diminutivos).*

son admitidas en aquélla, y por los libros sabemos, en su mayor parte, la historia del idioma hablado. Una de las providencias que para conservar la unidad del castellano preconizó el Congreso hispano-americano de 1892, fue la composición de una gramática histórica; si en efecto se escribiese y su estudio se generalizase, fuera acaso muy diferente la opinión que sobre el particular se formara; porque gracias á ella se palparía mejor la común ineficacia de los preceptos, se vería que las trasformaciones de una lengua se verifican de ordinario inconscientemente, sin que se repare en ellas sino cuando ya están cumplidas ó muy cerca de estarlo, y que su generalización solo se debe á la constante comunicación de unos individuos con otros. Sin tal comunicación, las alteraciones pueden ser divergentes, y aun la persistencia misma en lo antiguo viene á ser causa de desnivel. Esto es lo que, según el orden natural de las cosas, es de esperarse en una lengua que se habla en tan vastos dominios y con gérmenes de división tan notorios como los que ofrece el castellano en las naciones americanas y en España.

Al romper aquéllas con su metrópoli, surgió como por natural efecto, desdén irresistible por todo cuanto de ella venía, inclusa la corrección gramatical, atacada particularmente por la avenida de libros franceses é ingleses; si bien no faltaron escritores que defendiesen la pureza de la lengua tradicional. Años después apareció el intento de podar esta misma lengua tradicional, para ajustarla al tipo de los diccionarios y gramáticas. Naturalmente la eficacia del esfuerzo no puede pasar de una órbita limitada [1], y aun en ésa misma, no bien se corrigen unas cosas, aparecen otras igualmente censurables á los ojos de los amantes del atildamiento académico; cosa inevitable, probado como está que el lenguaje vive en constante movimiento de creación y destrucción. Digo esto recordando lo que ha pasado en Colombia, pero imagino que más ó menos se aplica á las demás naciones americanas. En los primeros años que siguieron á la independencia, hubo frecuente comunicación entre ellas, y los libros, periódicos y demás escritos de las unas hallaban lectores en las otras. Con el tiempo este interés se ha ido apagando y hoy apenas alcanza á algunos literatos, mientras que la masa de las poblaciones es indiferente á lo que pasa lejos de sus fronteras. En cada una se han formado centros de cultura á cuyos usos por fuerza se ajustan más ó menos los provincianos; el perio-

1. D. Ernesto Quesada en su interesante obra *El problema del idioma nacional* (Buenos Aires, 1900), que debo á la fineza de su autor y recibí cuando ya estaba en la imprenta este escrito, observa muy á mi propósito : « El ilustre Bello, hace la friolera de 65 años, estudió en *El Araucano*, de Santiago, las impropiedades y defectos que se notaban en el uso de la lengua castellana, en Chile; y hoy á pesar de los esfuerzos inauditos de más de tres cuartos de siglo de educación, tanto en Chile como en la mayor parte de los países de Sud América, podría reproducirse aquel estudio con la misma actualidad que entonces » (p. 85).

dismo de las capitales tiene sin remedio que hacer concesiones al uso local, y así como influye en las opiniones de cada nación, es también escuela de dicción y estilo; los libros nacionales son siempre los más leídos, y como las doctrinas modernas pidan para los géneros literarios más favorecidos del público un realismo y color local completamente opuestos al principio de no emplear sino términos generales dondequiera inteligibles, es éste nuevo estímulo que impulsa al regionalismo, que en el caso presente es nacionalismo literario. En obras filológicas se ha ensayado ya citar escritores nacionales como autoridad en materia de lenguaje; lo cual hasta ahora no ha tenido inconvenientes, por merecerlo en general los agraciados; acaso con el tiempo no suceda lo mismo, porque consideraciones extraliterarias dan importancia á obras mediocres ó malas de personajes encumbrados á quienes mira el vulgo como hierofantas. Con el aislamiento en que por lamentable necesidad vivimos los pueblos americanos, irán creciendo cada día las diferencias ya existentes, sobre todo si la inmigración extranjera continúa en algunas partes con la abundancia que ha principiado. Seguro también es que se atenúe más y más el influjo de la que fue metrópoli, tanto por la importancia que en cada parte tiene la cultura nacional, como porque, acrecentándose ésta, se facilita el beber en las mismas fuentes de que ella se alimenta, y aplicar mejor á las necesidades propias la doctrina francesa, inglesa ó alemana. Tendremos pues con la falta de comunicación y de norma reguladora un caso parecido al que se ofrece en comarcas separadas por ríos caudalosos ó montañas escarpadas, y naturalísimo será que se multipliquen y arraiguen las diferencias dialécticas; en qué dirección, con qué caractéres especiales en cada región, si predominando unas veces el lenguaje popular, si mezclándose otras con el extranjero, si alterándose la sintaxis más que la pronunciación ó que la forma de los vocablos, ó todo simultáneamente, solo el tiempo puede decirlo.

RUFINO JOSÉ CUERVO.

VARIÉTÉS

I

La Grammaire espagnole de Gerónimo de Texeda.

Dans mon petit livre sur *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII* (t. Ier de la *Bibliothèque espagnole,* Paris et Toulouse, 1900), j'ai eu l'occasion de parler (p. 143) d'un certain Gerónimo de Texeda, interprète résidant à Paris et auteur d'une continuation de la *Diane* de Montemayor, imprimée à Paris en 1627, où l'auteur annonçait la publication prochaine d'un recueil de « toutes les façons de parler de la langue espagnole ». N'ayant pas trouvé ce recueil cité dans la *Concise Bibliography of Spanish Grammars and Dictionaries* de Knapp, ni dans la *Biblioteca de la filología castellana* de La Viñaza, j'en avais conclu un peu imprudemment que ledit Gerónimo n'avait pas donné suite à son projet. Je lui ai fait tort. Texeda s'est exécuté; la Bibliothèque nationale et la Bibliothèque municipale de Bordeaux possèdent chacune un exemplaire de sa grammaire, dont voici la description :

METHODE | POVR ENTEN- | DRE FACILEMENT | les Phrases et difficultez de la | langue Espagnole. | Par HIEROSME DE TECHEDA, | *Interprete, Castillant.* | Dédié à Madame la Princesse de | GVEMENÉ. | A PARIS, | Imprimé pour l'Autheur, | M. DC. XXIX. | *Auec Priuilege du Roy* [1].

Je reproduis l'avis au lecteur qui se lit au fol. prél. 4 : « Lecteur discret et curieux, le desir que i'ay eu iusques auiourd'huy de te seruir fait que ie tiens la promesse que ie t'ay faite en ma troisiesme partie de la Diana de Montemayor, te presentant, comme ie fais, ce petit Liuret, où tu trouueras la vraye intelligence de toutes les façons de parler difficiles, dont l'Espagnol se sert en ses Liures, discours et entretiens, tant curieuses que de jargon ou langage particulier aux gueux d'Espagne. Ie te prie d'accepter la bonne volonté qui accompagne l'offre et de croire que ie ne negligeray de te seruir en ce que ie pourray, mesme corrigeant de tout mon pouuoir le Dictionnaire Espagnol,

1. In-12 de 4 ff. prél. non chiffrés et 373 pp. Au verso de la page 373, se trouve l'extrait du privilège daté de Paris le 23 février 1629.

retranchant plusieurs mots qui ne sont Espagnols, donnant plein esclaircissement de ceux qui ne sont bien expliquez et en adioustant plus de trois mil qui y manquent.

Ton affectionné seruiteur,

TECHEDE.

La grammaire proprement dite est sans intérêt, mais il vaudrait la peine d'examiner d'un peu près les *Phrases dificiles de la lengua Española,* qui commencent à la page 208, pour se rendre compte exactement de ce que l'auteur a pu ajouter aux lexiques de Covarrubias et d'Oudin et au vocabulaire de *germanía* de Juan Hidalgo. Il m'a semblé que beaucoup de ses traductions d'expressions populaires étaient aussi obscures que l'espagnol qu'elles prétendent interpréter.

A. M.-F.

II

Un document des Archives de l'Infantado en vente en Allemagne.

Le catalogue n° 101 de l'Antiquariat de Friedrich Cohen à Bonn, distribué il y a quelques semaines, décrit, sous le n° 1197, une pièce historique curieuse qui provient sans aucun doute des archives de la maison de l'Infantado. Je transcris textuellement la notice du marchand :

Mendoza, Don Inigo Lopez de, marques de Santillana, poète et homme d'état Espagnol, 1398-1458. Doc. signé sur vélin. En la villa de Torije, 3 oct. 1452. 1 p. fol.-320[1].

Autographe rarissime et des plus précieux. C'est l'acte de la donation de la ville de Saldana à son fils Don Diego Furtado (Hurtado) de Mendoza, poète célèbre, auteur de « La vida de Lazarillo de Tormes ». En voici le commencement :

« Yo don yñigo lopez demendoça Marques de Santillana conde del Real Reconosçiendo a uos don diego furtado de mẽdoça my fijo los muchos et buenos seruiçios que me auedes fecho et façedes de cada dia, ffago uos merçed grã et donaçion dela mi uilla de Saldana consu castillo et fortalezza, » etc.

Cette belle pièce est superbement calligraphiée en caractères gothiques, et elle est décorée d'une délicieuse miniature, représentant un ange qui porte les armoiries de la famille, bordée de charmants ornements, le tout peint en or et couleurs avec la plus grande finesse et formant un beau monument de l'art espagnol au xv[e] siècle. Très belle condition.

Il n'y a pas lieu, je crois, de douter de l'authenticité de cette pièce. En 1452, le marquis de Santillana a bien pu se trouver à Torija, ville de la province actuelle de Guadalajara et du district judiciaire de Brihuega,

1. C'est-à-dire 320 marks, prix de la pièce.

qu'il avait peu auparavant échangée contre Alcobendas[1], et a pu donner à son fils aîné D. Diego la ville de Saldaña[2], qui, érigée en comté, devint par la suite un des grands fiefs de cette branche des Mendoza et le majorat du fils aîné des ducs de l'Infantado. A peine est-il nécessaire de remarquer que le personnage ici nommé n'a rien de commun avec le prétendu auteur du *Lazarille de Tormes* qui appartenait à la branche des comtes de Tendilla : le D. Diego de la donation de Saldaña, deuxième marquis de Santillana, fut créé duc de l'Infantado en 1475 par les Rois Catholiques et mourut en 1479.

A. M.-F.

1. *Obras del marqués de Santillana,* éd. Amador de los Rios, Madrid, 1852, p. XCIII. Torija fut l'apanage du troisième fils du marquis, D. Lorenzo Suárez de Figueroa y Mendoza (Pedro de Salazar, *Cronica de el gran cardenal de España, D. Pedro Gonçalez de Mendoza,* Tolède, 1625, p. 105).

2. Le marquis de Santillane possédait Saldaña en vertu d'un échange avec D. Alonso de Fonseca, archevêque de Séville ; il avait, de son côté, cédé à l'archevêque les villes de Coca et Alaejos (Pedro de Salazar, *Cronica,* etc., p. 99).

BIBLIOGRAPHIE

Dom Marius Férotin, *Apringius de Beja, son Commentaire sur l'Apocalypse.* Paris, Alph. Picard, 1900, XXIV-90 p. gr. in-16.

Le texte du *Tractus in apokalipsin eruditissimi viri Apringii episcopi pacensis ecclesie* qu'a découvert, voilà plus de huit ans, à l'Université de Copenhague, l'auteur de l'*Histoire de l'Abbaye de Silos* et du *Recueil des chartes de l'Abbaye de Silos,* appelle une étude qu'un de nos collaborateurs nous donnera bientôt. Contentons-nous pour le moment de féliciter le savant bénédictin de sa découverte, qui n'est pas sans analogie avec celle que faisait, précisément à la même époque, un de ses confrères, Dom Morin. Celui-ci trouvait en effet deux commentaires de saint Jérôme qu'avait utilisés un compilateur pour faire un *Breviarium in psalmos,* et où on ne pouvait guère discerner ce qui était du grand docteur. Dom Férotin a mis la main sur un commentaire d'un évêque du temps de Theudis, qui a été fondu dans un autre commentaire sur l'Apocalypse par Beatus, abbé de Liébana au VIIIe siècle, texte édité par Florez en 1770, et représenté par plusieurs manuscrits. On savait, Beatus le dit lui-même, qu'Apringius avait été mis à contribution pour ce travail. Le manuscrit de Copenhague ne renferme d'ailleurs que l'interprétation des cinq premiers et des cinq derniers chapitres de l'Apocalypse ; entre ces deux parties le copiste a inséré les scolies attribuées ordinairement à Victorinus et qu'il attribue à saint Jérôme. Peut-être le Commentaire de Beatus pourra-t-il servir à combler l'intervalle.

Le manuscrit édité par Dom Férotin n'est pas sans intérêt au point de vue même orthographique. Ecrit vers le XIe siècle, il présente des particularités intéressantes, et de plus beaucoup de mots y sont marqués de l'accent tonique. Il y aurait à voir ceux qui portent l'accent ailleurs qu'en grec ou qu'en latin classique : ainsi *carácterem, antiphrasín, in apocalipsí, in extasí.* Mais il faut faire sans doute la part de la fantaisie. Le nombre de mots ainsi accentués est minime, en somme, et il semble que le copiste ait indiqué l'accent quand l'idée lui en venait. Dom Férotin considère comme quelque peu irrégulière

l'accentuation *torcúlar*. Mais faut-il considérer l'*u* comme bref ou comme long en latin? A noter encore *edísseruit*.

Cette publication forme le premier volume de la *Bibliothèque patrologique* organisée par M. Ulysse Chevalier.

G. CIROT.

Joaquin Miret y Sans. — *Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó.* Barcelone, 1900, in-8° de 388 pages.

Il fallait un véritable courage pour s'attaquer à une étude historique sur la vicomté de Castelbon : la filiation des barons catalans pendant le haut moyen âge et la formation de leurs seigneuries sont d'une complication extrême; de plus, il a paru naguère deux volumes épais, d'un appareil scientifique imposant, dans lesquels on pouvait croire épuisée la question pour la période la plus brillante de la maison de Castelbon; enfin, les documents sont disséminés, et une grande partie se trouve dans de petites villes de la haute Catalogne, où il n'est ni facile d'arriver ni agréable de vivre. En dépit de ces obstacles, M. Miret y Sans a recueilli avec une remarquable conscience de nombreuses pièces; certaines, même essentielles, étaient inédites (p. 216); d'autres sont établies de façon plus correcte (p. 215, note 1). Il a fait connaître des faits importants qui avaient échappé à ses devanciers. On peut dire qu'il a, par l'étendue et la minutie de ses recherches, renouvelé son sujet.

L'auteur ne s'en est pas tenu là; non content de dépouiller les collections manuscrites de la Catalogne et de nos grands dépôts parisiens, il a lu nombre d'ouvrages, qu'il a généralement choisis de très heureuse façon. Sur l'origine des vicomtés, par exemple, il me semble bien qu'il a puisé aux meilleures sources.

Cette enquête préliminaire, ce travail préparatoire ont été bien conduits et méritent des éloges chaleureux.

Dans la mise en œuvre de ses matériaux, M. Miret montre également des qualités fort appréciables; son désir de rester impartial est manifeste. A propos de la question d'Andorre, qui passionne tant d'excellents esprits parmi ses compatriotes, il est beaucoup moins *épiscopal* que tel écrivain français.

Par malheur, pour être tout à fait véridique, je me vois obligé de mêler de quelques réserves ces compliments. Les textes sont publiés de façon irrationnelle: la ponctuation et l'emploi des majuscules laissent particulièrement à désirer. De même, il aurait fallu ramener à notre comput les anciennes dates [1]; le livre serait d'une lecture plus

1. Il me sera permis de rappeler, à cette occasion, que ces questions de chronologie sont traitées dans le *Manuel de Diplomatique* de mon excellent et regretté maître Arthur Giry. Ce manuel est l'un des livres les plus indispensables à qui s'occupe du moyen âge.

courante et peut-être l'auteur aurait-il modifié sur un point (p. 141) son opinion : le comte Armengaud VII peut très bien avoir fait une donation le jour des calendes d'août, qui est le premier août, et être mort le 21 du même mois.

M. Miret me permettra aussi, en raison de l'intérêt avec lequel je suis de loin ses efforts, de le mettre en garde contre la façon dont ses livres sont composés : quand le moment de rédiger est venu, M. Miret rassemble et juxtapose ses notes brutes; il en résulte une œuvre massive, qui rappelle un peu ces murailles cyclopéennes où les lignes résultent du caprice de l'appareil et non pas du dessin de l'architecte. Ce n'est pas tant un livre terminé, où la pensée de l'auteur, appuyée sur les textes, se développe harmonieusement, qu'un agrégat de notes disparates et de lambeaux de chartes, et il est d'autant plus pénible de suivre un pareil exposé que les citations sont nombreuses et généralement malaisées à comprendre.

Enfin, j'estime que M. Miret n'accorde pas à l'histoire économique et juridique toute l'attention qu'elle mérite. Il y aurait tant et de si belles choses à dire sur ce point, et M. Miret, docteur en droit civil et en droit canonique, était si bien préparé à les dire qu'on lui tient rigueur de les avoir tues[1].

Il n'en est pas moins vrai que son livre, très sérieux et plein de faits, est non seulement utile mais indispensable aux historiens futurs de la Catalogne féodale.

J.-A. BRUTAILS.

Joaquim Miret y Sans. — *Los vescontes de Bas en la illa de Sardenya.* Barcelone, 1901, in-8° de 144 pages.

M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, a publié, en 1875, dans la *Revue des Sociétés savantes,* un ou deux documents sur la famille provençale des Baux, et il les a accompagnés de quelques pages de commentaires. En passant, mon érudit confrère a émis l'opinion que les Baux ont régné en Sardaigne, et voici la note dont il a étayé cette assertion : « On ignore absolument que les Baux aient régné en Sardaigne, bien qu'un grand nombre de diplômes de leur chancellerie sarde aient été publiés dans les *Monum. patriæ (Cod. dipl. Sard.).* On a sans doute été dérouté par la forme du nom. Hugues de Baux est, en effet, appelé en langue latino-sarde Hugo *de Basso,* et non pas *de Balcio* ou *Baucio.* Mais ce même baron était nommé, en provençal, Hugo *de Bas* (*Liv. noir d'Arles,* f° 42 r°), et Raimond, son père, Raimundus *de Balz* (*Cart. de Saint-Victor,* ch. 805)[2]. » La

1. Par exemple, p. 146, note 2, M. Miret cite quelques passages d'une charte qui appelait un ample commentaire.
2. *Op. cit.,* 1875, t. II, p. 438, n. 3.

thèse de M. Blancard a été reprise dans un *Inventaire des chartes de la maison de Baux* que je n'ai pas sous la main.

M. Miret y Sans estime qu'il y a confusion et que la dynastie sarde *de Basso* doit être rattachée à la maison catalane des vicomtes de Bas. Hugues de Bas, cité par le *Livre noir d'Arles,* serait un Catalan ; « car, à cette époque, on trouve en Prôvence, dans la suite du comte de Barcelone, des membres de la famille catalane des vicomtes de Bas[1]. »

Le plan de cette réfutation est fort rationnel : en tête, après une brève introduction, un arbre généalogique des vicomtes de Bas, suivi d'une étude historique sur ces vicomtes (pp. 8-49) ; puis un arbre généalogique de la famille de Baux et une étude sur cette famille (pp. 50-62); une étude sur la principauté d'Arborée, en Sardaigne (pp. 63-110); un dernier chapitre, dans lequel sont mis en œuvre les arguments recueillis au cours des chapitres précédents (pp. 110-127); enfin, des pièces justificatives (pp. 129-142).

L'ouvrage présente les qualités et les défauts qui ont été signalés ci-dessus à propos du livre du même savant sur les vicomtes de Castelbon : de l'application, une information étendue et détaillée, et, par contre, une certaine lourdeur dans la construction du livre et quelques gaucheries dans la présentation et le maniement des textes.

Par exemple, p. 134, dans le résumé de la pièce justificative n° 4: Raimond-Bérenger de Barcelone donne à Guillaume-Raimond, pour une période de quinze ans, « bajuliam de Petro, filio Udalardi, vicecomitis de Bass, et de omni honore quem pater ejus tenebat » ; M. Miret traduit : « la batllia y honors de Pere, fill del vescomte de Bas » ; il aurait fallu dire : « la tutelle — que le moyen âge dénommait *bail* — de Pierre, et des domaines — *honor* signifie immeuble — ayant appartenu à son père. »

P. 138, pièce n° 6 : Pons Hugues de Cervera échange « duas partes universe dominicature nostre... in castro et in villa Cervarie ». M. Miret a compris « dues parts dell castell y vila de Cervera ». Il s'agit sans doute des deux tiers — l'acte suivant nous apprend que Pons Hugues s'est réservé un tiers — des biens appartenant en toute propriété à Pons Hugues dans Cervera.

P. 139, M. Miret écrit : « la dominicatura ». La vraie forme serait *domenjadura,* mais le mot est tombé en désuétude et je préférerais *proprietat:* en effet, *dominicatura* désigne les biens que le seigneur a retenus en toute propriété, par opposition à ceux qui ont fait l'objet d'une concession et dont le seigneur n'a plus que le domaine éminent.

Ces imperfections n'empêchent pas le volume de M. Miret d'être un bon livre, et qui s'impose à l'attention des érudits. Est-ce à dire que je ratifie ses conclusions? Je ne vais pas jusque-là. Peut-être étais-je

1. P. 114.

mal préparé à lire la dissertation de M. Miret; peut-être l'étonnante fortune des seigneurs de Baux et la vue de ce fantastique nid d'aigle qui fut le chateau de ces barons m'a-t-elle prédisposé à accepter sur leur compte toutes les légendes. Toujours est-il que je préfère ne pas prendre parti dans une question dont je connais incomplètement les termes et sur laquelle le dernier mot peut n'avoir pas été dit.

Mais, fondée ou non, la thèse de M. Miret nous a valu un travail consciencieux et abondamment documenté sur des points obscurs, et une contribution importante à l'histoire de cette féodalité catalane dont le rôle glorieux mérite si bien d'être plus étudié et mieux connu.

J.-A. B.

Une ambassade à Rome sous Henri IV (septembre 1601-juin 1605) [1], d'après des documents inédits, par l'abbé **R. Couzard**, préfet des études au Petit Séminaire d'Agen. Paris, Picard; Tonneins, Ferrier, 1900, in-8° de XIII-416 pages.

Le traité de Vervins n'avait établi qu'une trêve entre l'Espagne et la France : les deux États comptaient reprendre la lutte sitôt qu'ils auraient recouvré leurs forces; et, de fait, s'ils l'avaient interrompue sur les champs de bataille, ils la continuaient par toute l'Europe, dans les cours. C'est cette lutte diplomatique que M. l'abbé Couzard nous retrace dans un livre agréablement écrit et clairement conçu. Il nous montre comment, grâce au talent de notre ambassadeur Philippe de Béthune, — dont il a étudié les dépêches inédites à la Bibliothèque nationale et au château de Sully-sur-Loire, — la Papauté romaine passe peu à peu du camp espagnol dans le camp français : l'élection du cardinal de Florence [2], oncle de la reine de France, résume et achève la lente évolution du Saint-Siège au temps de Clément VIII; c'est bien là pour l'Espagne, comme l'auteur le dit quelque part, un « Fontaine française diplomatique » (avril 1605). — Cette conquête du Saint-Siège par la France était le résultat d'une double série d'efforts : auprès du pape et du cardinal-secrétaire Aldobrandini [3], son neveu, Béthune avait démasqué les intérêts *politiques* qui, se cachant sous le voile de l'intérêt *catholique*, réglaient l'action espagnole en France [4], en Angleterre [5], en Italie [6], en Suisse et aux Pays-Bas [7]; parmi les car-

1. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Bordeaux.
2. Il prit le nom de Léon XI (avril 1605); son successeur, Paul V (Borghèse), assurait également Henri IV de son dévouement.
3. Ire partie, p. 1-220.
4. Ire partie, chap. II, III, VIII et X (conspiration de Biron, le droit de 30 o/o, conspiration de d'Auvergne).
5. *Ibid.*, chap. IV, V, VI (la succession d'Angleterre, le complot de Cobham, le traité anglo-espagnol).
6. *Ibid.*, chap. VIII (Fuentes et la Valteline).
7. *Ibid.*, chap. IX.

dinaux[1], électeurs des papes à venir, Béthune avait su, par d'habiles intrigues[2], par de fortes pensions opportunément offertes, ménager à son roi des « créatures » dévouées : celles qui assurèrent l'élection de Léon XI.

Ce livre rendra des services. Il en aurait rendu de plus grands si la méthode de l'auteur avait été plus vigoureuse et rigoureuse.

Sa méthode de recherche est un peu surprenante. Pour retracer la lutte de l'Espagne et de la France, M. Couzard ne s'est servi *d'aucun document espagnol.* Comment ne pas craindre que, sans le vouloir, il ait été *partial contre l'Espagne?* Il signale toutes les infractions de l'Espagne à la paix de Vervins, il relève tous les griefs de la France contre l'Espagne; n'est-il pas à craindre qu'il oublie quelques-uns des griefs de l'Espagne contre la France? — M. Couzard ne dit pas un mot des efforts que fit Henri IV pour provoquer une insurrection des Maures de Valence et d'Aragon, de Grenade et d'Andalousie. La Force, le gouverneur du Béarn, nous raconte pourtant dans ses mémoires la mission de Panissault, les négociations de 1603, la venue de deux députations maures[3] à Pau en juillet et octobre 1604, la mission de saint Estève en 1604-1605, son arrestation en avril 1605 par la police de Philippe III. Henri IV voulait, évidemment, couvrir, par l'insurrection maure, sa frontière sud, comme il soutenait l'insurrection hollandaise afin de garantir sa frontière nord : il faisait la guerre à l'Espagne sans en avoir l'air, l'épuisait sans tirer l'épée; je comprends sa lettre à M. de Beaumont : Je veux, dit-il, pour me venger « eslire les moments de le faire qui sont les moins hazardeux pour mon Estat, et toutes fois plus préjudiciables aux siens (de Philippe III), *ce que je recognois pouvoir mieux pracțiquer en paix qu'en guerre, comme j'ay esprouvé depuis que je jouys de la paix* »[4]. Telle est la politique *réaliste* de Henri IV; il ne faut pas l'oublier pour juger équitablement les menées espagnoles en France. J'ai idée que, dans les archives d'outre-Pyrénées, M. Couzard eût trouvé des textes qui lui eussent permis de préciser et d'éclaircir tout cela.

L'exposition n'est pas non plus à l'abri de tout reproche : claire

1. IIe partie, p. 221-410.

2. Elles sont étudiées dans l'ordre chronologique. Voici les titres des chapitres de la IIe partie : I. Premières négociations de Béthune pour le relèvement du parti français. — II. Béthune fait échec au parti espagnol dans le Sacré-Collège. — III. L'organisation du parti français. — IV. Les promotions cardinalices. — V. La vengeance de Vigliena. La sédition Farnèse. — VI. Les cardinaux français à Rome. — VII. Le conclave. Léon XI. — VIII. Nouveau conclave, Paul V. — IX. Dernières négociations de Béthune.

3. *Mémoires* de la Force, I, 341, sq.

4. Lettre du 6 novembre 1602 (fonds Brienne, vol. 38, f° 288v). Les négociations avec les Maures étaient peut-être entamées déjà. — M. Couzard ne nous a pas dit quel était l'état de la question avant qu'il s'en fût occupé, et ce qu'il apporte de nouveau : c'est sa IIe partie, me semble-t-il, qui est le plus nouvelle.

dans l'ensemble, elle est vague et imprécise dans le détail. Les textes originaux ne sont presque jamais cités, et, quant aux dates, il semble que M. Couzard les ait en horreur; il faut leur faire la chasse dans des coins de page; heureux quand on les trouve! Les divers personnages dont la lutte constitue la trame de cette histoire, Aldobrandini, Sessa et Vigliena, d'Ossat, Joyeuse et Béthune, Béthune lui-même, Béthune surtout, ne nous sont nulle part présentés; quand on ferme le livre, on n'a de leur caractère et de leur rôle qu'une idée vague; le récit n'est pas assez vivant. (Il faut faire une exception pour Clément VIII, dont M. Couzard a très heureusement décrit l'attitude embarrassée, hésitante, mais toujours loyale.) — Je regrette que l'auteur ne nous ait pas rappelé, dans une introduction substantielle *et précise*, les débuts du rapprochement de la France et du Saint-Siège : *l'ambassade de Béthune,* et la victoire qui la couronne aux conclaves de 1605 *n'est qu'un cinquième acte.* M. Couzard aurait dû rappeler d'abord l'absolution du roi (1595), l'annulation du mariage (1599), l'affaire de Ferrare (1597-1598), l'affaire de Vervins-Lyon (1598-1601); il aurait dû nous dire où en était *précisément* le rapprochement de la France et de Rome au moment de l'arrivée de Béthune (15 octobre 1601); il aurait pu, dès lors, *précisément* mesurer *l'œuvre exacte* de celui-ci ; il aurait trouvé là une bonne occasion de nous faire connaître les hommes dont il allait ensuite étudier minutieusement la lutte. — Je regrette aussi que M. Couzard ne nous ait pas dit si la victoire de Béthune était complète : elle l'a été, peut-être, plus qu'il ne le marque. Henri IV voulait, en somme, faire entrer le pape dans une ligue italo-française dirigée contre l'Espagne : la coalition du pape, de la Toscane et de Venise, appuyée par la France, devait balancer, dans son esprit, l'alliance des Espagnols de Naples et de Milan avec la Savoie. Or Duperron écrivait à Henri IV, le 7 février 1605[1] : le cardinal-neveu est décidé à former une ligue avec Venise et le grand-duc : « *ie le scai de sa propre bouche,* » et Delfino l'a assuré de même à Béthune. La victoire de Béthune semble donc avoir été complète : le pape, rêvant toujours d'une politique chrétienne, de paix et d'alliance entre les États chrétiens, de guerre contre les Turcs, voulait rester neutre entre l'Espagne et la France : Béthune est parvenu à l'arracher à cette politique. Il eût été bon d'insister là-dessus et de préciser tout cela[2]. — Je regrette, enfin, que M. Couzard ait tout à fait oublié de définir le rôle des collaborateurs de Béthune, — d'autant que ces collaborateurs s'appellent d'Ossat et Joyeuse! D'Ossat est mort le 13 mars 1604, et je crois bien que Joyeuse arrive à Rome

1. *Les Ambassades et Négociations de... du Perron* [Paris, 1623], p. 281.
2. Je crois bien aussi — ce sont les dépêches de Duperron qui me le font croire — que Henri IV, en s'occupant de former sa ligue italienne anti-espagnole, songeait aussi à remettre la main sur Saluces : Venise lui avait offert d'en solder la garnison.

peu de temps après cette mort : si bien que, tout le temps de son ambassade, peut-on dire, Béthune a été conseillé par deux diplomates, par deux hommes de la plus haute valeur. N'était-il pas nécessaire d'étudier avec quelque précision les rapports de ces grands personnages? Combien cette étude eût été intéressante! Et j'ose dire, pour d'Ossat tout au moins, qu'elle était facile : le cinquième volume de ses *Lettres* abonde en textes caractéristiques à cet égard[1].

La méthode de M. Couzard, on le voit, manque de rigueur : s'il avait serré davantage ses textes, s'il les avait plus minutieusement confrontés entre eux, son livre eût beaucoup gagné en solidité et en « intérêt ».

Albert DUFOURCQ.

Henri de Curzon, *Les deux Bavards,* de Cervantes, traduction nouvelle. Toulouse, Privat, 1900. — *D. Juan Tenorio,* de José Zorrilla, traduction nouvelle. Paris, Fischbacher (s. d.).

Les deux traductions dont les titres précèdent ont été inspirées par les représentations données à Paris par la troupe Diaz de Mendoza-Guerrero. On peut douter que ces choix aient été des plus heureux, mais puisqu'ils ont eu pour résultat d'enrichir la collection — assez maigre — de traductions espagnoles que nous possédons, il faut nous en féliciter, et, s'il en est temps encore, dire quelques mots du travail de M. de Curzon et des œuvres qu'il fait connaître au public.

L'*entremêt* (M. de Curzon préfère cette forme devant laquelle avait reculé M. Léo Rouanet) des *Deux Bavards* n'ajoutera certainement rien chez nous à la gloire de l'auteur du D. Quichotte. C'est une de ces farces médiocres destinées à faire prendre patience au bruyant public du parterre. Elle n'est pas plus mauvaise d'ailleurs que tant d'autres, improvisées avec une si insouciante facilité. Le traducteur en a rendu le texte avec conscience et adresse, et ce n'était pas toujours facile : M. Alphonse Royer, qui s'y était essayé, avant M. de Curzon, l'a prouvé surabondamment. Malgré tout, je crains bien que le lecteur, s'il aime à se rendre compte des choses, ne soit plus d'une fois arrêté dans sa lecture. Il réclamera quelques notes indispensables; mais le traducteur n'a point voulu charger ce texte léger d'un commentaire érudit, et peut-être a-t-il eu raison. Il n'aurait pas eu tort certainement de nous dire ce qu'il pense de l'authenticité de l'*entremés*. Je ne vois, pour ma part, aucune raison sérieuse de l'attribuer à

1. Il est surprenant que M. Couzard ait délibérément écarté de ses recherches les affaires ecclésiastiques, l'affaire du mariage de Catherine et du duc de Bar, notamment. *Ces affaires ont des conséquences politiques.* — Pourquoi n'avoir rien dit non plus du Père Hilaire de Grenoble, et de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, de Thonon?

Cervantes, et je crois en voir plusieurs de le lui enlever. La principale, sans aller plus loin, c'est qu'il parut pour la première fois en 1617, après la mort de Cervantes, au tome VII des comédies de Lope de Vega, sans nom d'auteur, et que ce ne fut que sept ans plus tard (si du moins il faut en croire Navarrete) qu'un imprimeur de Séville l'adjugea à Cervantes de sa propre autorité.

Le *D. Juan Tenorio,* de José Zorrilla, nous transporte loin de Cervantes. La nouvelle traduction que nous en donne M. de Curzon permettra au lecteur de juger si la réputation dont ce drame jouit en Espagne est méritée. Disons d'abord que cette version se recommande, en général, par son exactitude, et par le désir louable de conserver (dans les limites possibles) le tour de phrase et la couleur du style. On pourra s'en rendre compte en comparant le texte des fameuses *décimas* de D. Juan à Dª Inès (elles sont reproduites en appendice) au passage correspondant de la traduction (p. 134). Dans la courte notice qui suit sa traduction, M. de Curzon se défend de faire de la critique littéraire, sous prétexte qu'un traducteur « est toujours mal fondé à dire du bien de l'œuvre qu'il a entourée de ses préférences, et qu'on l'accusera presque d'avoir vue de trop près pour la juger ». Cette discrétion et ces scrupules sont d'autant plus regrettables en l'espèce, que le *D. Juan Tenorio* présente l'un des cas les plus curieux dont se puisse occuper la critique, et aussi une excellente occasion de montrer la diversité du goût espagnol et du goût français.

On sait combien fut singulière la fortune du *D. Juan Tenorio*. Dès son apparition, en 1844, ce drame « fantastico-religieux » obtint, en Espagne, un succès qui depuis ne s'est point démenti, à en juger par ce qu'il a rapporté aux directeurs de théâtres et par la régularité avec laquelle il reparaît sur les affiches, le jour des Morts. Le *Tenorio* est une institution nationale, comme les courses de taureaux. Ce succès a déconcerté les critiques ; qui mieux est, il scandalisait l'auteur lui-même. Il s'en est expliqué à maintes reprises, par écrit ou oralement, et ce dernier des trouvères avait trop de bonhomie pour qu'on puisse le soupçonner d'ironie. M. Boris de Tannenberg nous a rapporté ses propos (*Poésie castillane contemporaine*, p. 99) : « Je ne veux pas être ingrat envers mon *D. Juan Tenorio*. C'est à lui, à sa réapparition annuelle sur les affiches théâtrales que je dois de n'être jamais oublié du public : il m'a rendu populaire jusque dans les dernières bourgades d'Espagne. Mais enfin, la fortune de ce drame, bâclé à la hâte et sur lequel je ne comptais pas, a été inouïe, incompréhensible, absurde. Il n'y en a pas où j'aie accumulé plus de folies et d'invraisemblances ; le caractère de mon héros ne tient pas debout ; les morceaux lyriques et en particulier les fameuses stances d'amour, que tout le monde sait par cœur, ne sont pas en situation. Il faudra que j'écrive quelque jour une brochure : *D. Juan Tenorio devant la conscience de l'auteur...* »

Voilà qui met les critiques à l'aise pour faire remarquer qu'en effet ni par l'invention, ni par les personnages, ni par le style, ce drame ne semblait appeler à une telle fortune. En ce qui concerne l'invention et le type même de D. Juan, il ne restait plus grand'chose à trouver après tant d'auteurs illustres ou habiles qui s'étaient exercés sur ce sujet. Aussi Zorrilla ne s'est-il point piqué d'originalité. A défaut d'une conception nouvelle du type de D. Juan, il aurait pu du moins rajeunir et moderniser l'un des modèles antérieurs : il s'est contenté de copier le D. Juan de Marana d'Alexandre Dumas, traduit par García Gutiérrez. Ce fut là, à peu près exclusivement, que Zorrilla puisa les modifications les plus importantes qu'il fit subir à la donnée traditionnelle. Le « Don Sandoval de Ojedo », de Dumas, devint D. Luís Mejía ; le pari scandaleux des deux rivaux se retrouve dans les deux œuvres ; l'église, où sont ensevelies toutes les victimes de Marana, se transforma aisément en « Panthéon des Tenorios ». Il n'est pas jusqu'à l'ange gardien de Marana qui ne rappelle de très près l'Inès de Zorrilla. Quant aux caractères, ils manquent trop évidemment et d'originalité et de vérité psychologique. Du moins, ni D. Juan, ni D. Luis, d'ailleurs si semblables, ne se distinguent de la foule des débauchés vulgaires. La conversion *in extremis* de D. Juan, imaginée pour terminer agréablement la pièce, peut flatter le secret penchant du public pour les libertins séduisants, mais elle prête à de graves objections que l'auteur a fort bien résumées en disant que son héros « ne tient pas debout ». L'intrigue n'est pas plus solidement construite. Les deux parties s'accordent mal : elles ne semblent pas appartenir à la même œuvre. La première est une simple comédie de cape et d'épée ; dans la deuxième, nous sommes en plein fantastique, et la place qu'y occupe le merveilleux y est décidément disproportionnée. Nous acceptons la statue du Commandeur de Tirso, mais toutes ces apparitions de spectres dans le cimetière, ces statues qui changent de piédestal et se promènent pêle-mêle, ces ombres bavardes, ces squelettes qui s'assiéent à table et se nourrissent de feu et de cendres, ces angelots *(angelitos)* qui jettent des fleurs au couple purifié, comme les enfants de chœur dans les processions, tout cela, je l'avoue, me semble d'un mélodrame trop puéril.

Reste le style. Sur ce point, un étranger doit se montrer réservé. Mais il lui sera permis de penser tout au moins que d'autres œuvres dramatiques de Zorrilla, moins populaires cependant, sont écrites avec plus de vigueur, de soin et de sobriété (si l'on peut employer ce mot quand il s'agit de Zorrilla). Je songe, en parlant ainsi, au *Zapatero y el Rey*, à *Traidor...*, à *El Alcalde Ronquillo*, et même au *Molino de Guadalajara*. Rarement l'auteur a été plus verbeux, vague et diffus que dans certaines parties du *D. Juan*.

Mais on aura beau — à la suite de l'auteur — accumuler les

critiques, il n'en faut pas moins constater et tâcher d'expliquer le succès de ce drame. M. de Curzon l'aurait pu faire mieux que personne, s'il n'avait craint d'être récusé pour présomption de partialité. Il nous aurait aisément montré que ce succès s'explique d'abord par le sujet même, depuis longtemps connu, classique, et en possession de la faveur populaire. Larra, à propos des *Amantes de Teruel,* de Hartzenbusch, disait que les sujets le plus rebattus sont toujours neufs, et il citait précisément, à l'appui de sa thèse, celui de D. Juan, dont Zorrilla allait s'emparer de nouveau. Ce D. Juan, redouté des hommes, adoré des femmes, souriait à l'imagination populaire. Il convenait admirablement au théâtre espagnol où les intrigues d'amour et les duels forment la matière indispensable de toute comédie. C'est sans doute parce que le peuple s'est fait du héros une idée arrêtée, *ne varietur,* que même les modifications peu heureuses de Zorrilla n'ont pu lui nuire. S'il adore le romanesque, le merveilleux ni le fantastique ne lui déplaisent. Il n'est pas jusqu'au mélange de sensualité, de libertinage et de religion qui ne réponde assez bien à ses goûts. Il trouve tout cela en abondance dans le *Tenorio.* Enfin les défauts du style, le manque de naturel, la recherche, le gongorisme, rencontrent toujours grande indulgence de l'autre côté des Pyrénées. Chose curieuse, ce sont les morceaux lyriques, prêtant le plus à la critique, qui excitent d'ordinaire l'enthousiasme et les bravos du public; ainsi les *ovillejos* du deuxième acte, entre D. Juan et D. Luis, sortes de couplets avec chute et refrain; ainsi les *décimas* de D. Juan et de Dª Inès, qui sont en effet restées dans toutes les mémoires espagnoles. Zorrilla a beau déclarer que ces *ovillejos* sont maniérés et précieux, que ces *décimas* « sont un délire de son imagination », que l'expression en est fausse et incolore, l'oreille est charmée par cette mélodie vague et berçante, et l'on applaudit comme à la chute d'une jolie phrase musicale. Le prestige de ces mots éclatants et harmonieux apparaît d'autant mieux que la pensée n'empêche point de les voir : il opère infailliblement sur la foule qui aime le cliquetis de ces phrases sonores.

Et c'est pourquoi, en dépit de toutes les réserves, le *D. Juan Tenorio* de l'incomparable virtuose que fut José Zorrilla reste l'un des drames le plus caractéristiques et le plus significatifs de la littérature espagnole contemporaine. Aussi ceux qui ne peuvent le lire dans le texte seront-ils reconnaissants à M. de Curzon de l'avoir traduit avec tout le soin qu'il méritait.

E. MÉRIMÉE.

A. Legrelle, *La Diplomatie française et la succession d'Espagne,* 2e édit., 6 vol. in-8°. Braine-le-Comte (Zech et fils), 1895-1900.

M. Legrelle avait publié, de 1888 à 1892, en quatre volumes, son grand travail sur *la Diplomatie française et la succession d'Espagne.*

Pour mettre sur pied cette œuvre d'érudition considérable, M. Legrelle avait étendu ses recherches bien au delà de nos bibliothèques et archives nationales. Pour reconstituer la trame enchevêtrée des négociations nouées par la France avec l'Europe entière dans le but d'assurer au petit-fils de Louis XIV le trône de Charles II, M. Legrelle n'avait pas reculé devant la fatigue de nombreux voyages et il avait fouillé les archives étrangères les plus diverses. Si largement documentée que fût la première édition de son ouvrage, il avait estimé qu'il pouvait y ajouter encore. Son œuvre, reprise et développée, allait reparaître en six volumes, lorsqu'à la fin de 1898 un incendie détruisit l'édition nouvelle chez l'imprimeur. Des cinq premiers volumes, un très petit nombre d'exemplaires subsista; du sixième, il ne restait que les épreuves et une partie du manuscrit conservées par l'auteur.

Au mois d'octobre 1899, M. Legrelle mourut. Courageusement, il avait fait recommencer l'impression du tome VI. Dans une pensée pieuse, et dont lui sauront gré tous les historiens, M[me] Legrelle, aidée d'un ami de son mari, M. Delerot, a poursuivi le travail, et le tome VI vient de paraître. Avec ce volume réimprimé et le peu d'exemplaires des tomes I à V échappés au feu, il a pu être formé quelques rares exemplaires complets de cette seconde édition, et, pour être mis à la disposition des travailleurs, ces exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque nationale, à la Bibliothèque de la Sorbonne, à celle du ministère des affaires étrangères, au British Museum, à la Bibliothèque royale de Berlin et à la Bibliothèque de Versailles.

Le tome VI, le seul qu'il soit possible d'acquérir (pour le moment du moins, nous l'espérons), renferme sept chapitres correspondant aux années 1710 à 1725 et aux chapitres VII, VIII, IX et à la conclusion du tome IV de l'ancienne édition. Le texte a subi une augmentation considérable (365 p. au lieu de 227), due surtout à un développement tout nouveau de la partie relative aux traités ultérieurs au traité d'Utrecht, à la politique d'Alberoni, à la réconciliation de l'empereur et de Philippe V. Un appendice d'une centaine de pages contient des pièces qui ne figuraient pas dans la première édition, notamment les instructions aux plénipotentiaires français à Utrecht et un projet d'instruction, de 1724, pour la mission de Monteleone en Italie.

Enfin ce tome VI contient un index alphabétique qui faisait malheureusement défaut à la première édition. Quoique ne correspondant pas à l'édition ancienne, la seule actuellement dans le commerce, cet index peut rendre des services par la mention que nous y trouvons des personnages cités dans l'ouvrage. D'après ses indications, il sera facile de se rendre compte si, pour une recherche spéciale, il y a lieu de se référer aux exemplaires, conservés dans les dépôts publics, auxquels correspond cette table.

H. LÉONARDON.

Vida y escritos de Juan Clemente Zenea, por **Enrique Piñeyro.** Paris, Garnier, 1901, IX et 298 pages in-12.

Ce livre, tout vibrant d'une indignation que l'auteur s'efforce de contenir, mais qui éclate malgré lui parce que le sujet le veut, ne saurait être lu sans émotion ni sans tristesse. Il s'agit de la vie d'un poète délicat et par moments vraiment inspiré, d'une des plus nobles victimes de la guerre exécrable qui a abouti pour l'Espagne à la perte de sa dernière colonie américaine. L'odieux de son exécution illégale, puisqu'elle violait un sauf-conduit, dans les fossés de la Cabaña en 1871, retombe sur tous les gouvernants d'alors aussi bien que sur ce parti violent et sanguinaire qu'on appelait les Volontaires de Cuba. Je ne crois pas, maintenant que le rideau est tombé sur cette sombre tragédie et que les passions se sont apaisées, qu'on trouverait un homme de cœur capable de ne pas condamner cet acte tout à la fois inutile et barbare.

M. Piñeyro, mieux placé que qui que ce soit pour parler de Zenea, puisqu'il a été mêlé à beaucoup d'incidents de la longue lutte entre l'Espagne et sa colonie, ne s'est cependant pas contenté de ses souvenirs personnels; il a puisé aux meilleures sources contemporaines et fondé son récit très serré et précis sur des témoignages dont il établit la valeur. On sait par bien d'autres de ses écrits à quel point M. Piñeyro réussit à allier la vigueur de la pensée à la forme la plus élégante. Ce nouveau livre ne dément pas les autres, il y ajoute seulement une note d'éloquence simple et d'ironie attristée où l'on sent les regrets amers du patriote et de l'ami.

Le côté littéraire de la biographie de Zenea ne présente pas moins d'intérêt. Profond connaisseur des poésies française et anglaise, M. Piñeyro était en état d'apprécier équitablement les influences qu'a subies le poète cubain; il traite avec beaucoup de justesse de ses rapports avec Musset et définit exactement le genre propre de Zenea, ce qui le distingue de ses émules. Nous connaissons si peu en France la littérature américaine espagnole que les deux chapitres consacrés par M. Piñeyro à un aperçu de la poésie à Cuba et à l'examen de l'œuvre de Zenea auront pour nous un prix particulier. Puisse le succès qu'ils obtiendront certainement décider l'éminent écrivain à rédiger cette histoire du romantisme en Espagne que nous attendons de lui et qui sera, on peut le dire d'avance, un très beau livre!

A. M.-F.

Le Portugal, par **Brito Aranha, Cristovam Ayres,** etc., 368 pages, 162 gravures et 12 cartes. Paris, Larousse, s. d.

Cette publication fait partie de la collection de monographies encyclopédiques publiées sous la direction de M. M. Petit. Voici les titres

des chapitres : *Le pays ; La race ; Mœurs et coutumes ; Le gouvernement ; L'administration ; L'armée ; La marine ; L'instruction publique ; La presse ; La vie économique ; La littérature portugaise ; L'art ; La musique et les musiciens ; L'histoire ; La politique contemporaine ; L'expansion coloniale ; Les colonies ; La caricature.* Suivent différentes indications utiles. — Il est honorable pour le pays qui fait l'objet de cet exposé rempli de détails intéressants et précis, sans rien de dithyrambique et sans phrases, qu'on se soit adressé cette fois aux nationaux eux-mêmes ; car les auteurs sont pour la plupart portugais. Un grand nombre de gravures illustre le texte, que complète une bibliographie abondante.

G. C.

L'Espagne. Politique, littérature ; armée et marine, justice, enseignement, économie, ethnographie, colonies, beaux-arts ; la cour, la société, etc. Numéro spécial encyclopédique de la nouvelle Revue internationale.

Quatrième édition d'un recueil conçu sur un plan, mais non dans un esprit analogue au précédent. Les auteurs sont tous espagnols, sauf celui de la Préface, lequel, chose piquante, est la petite-nièce de Napoléon, Mme Ratazzi de Rute. Il y a des articles remarquables, comme celui de Clarin sur le mouvement littéraire contemporain, ou celui de Mme Pardo-Bazán sur la *Dynastie espagnole, la Reine régente et les femmes de l'aristocratie ;* mais tout est intéressant, plus encore peut-être par la personnalité de quelques-uns des espagnols ainsi interviewés sur leur propre pays, et par le côté on pourrait dire tragique de cette consultation prise au lendemain d'événements qui ont déconcerté, découragé et attristé tant d'âmes patriotiques et clairvoyantes, que par les renseignements pourtant si curieux et pour la plupart inédits qu'on nous fournit ainsi de bonne source sur l'Espagne contemporaine.

G. C.

AGRÉGATION

I

Les Poésies de Fr. Luís de León.

On a déjà averti les candidats à l'agrégation qu'ils auront à collationner très exactement le texte des trente-six premières pages du choix de la *Biblioteca universal* avec celui qui a été établi par le P. Antolin Merino dans le tome VI des *Obras del M. Fr. Luis de Leon* (Madrid, 1816). Cette dernière édition, très remarquable pour l'époque et qui dénote un labeur méthodique et consciencieux, est toutefois bien loin de répondre aux exigences de la critique. On s'est trop habitué à la tenir pour définitive et on l'a trop prônée. A la vérité, pour le texte, elle peut suffire au plus grand nombre des lecteurs, étant assez correcte; mais ce qui lui fait absolument défaut, est le commentaire historique : quelques très rares notes qui n'élucident pas la dixième partie des allusions de cette poésie pleine de personnalités, et c'est tout. Je n'ai ni le temps ni les moyens d'entreprendre un commentaire historique en règle des poésies du programme de l'agrégation; mais je crois être utile aux candidats en réunissant ici quelques notes sur les principaux personnages auxquels sont adressées ces pièces ou dont parle le poète.

D. Pedro Portocarrero. — Les renseignements ne manquent pas sur ce protecteur et ami de Fr. Luís, auquel il dédia le recueil de ses poésies, les *Nombres de Cristo* et son *Explanatio in Abdiam prophetam*, mais il faut les chercher dans des ouvrages souvent peu accessibles. Les parents de ce D. Pedro Portocarrero furent D. Cristóbal Osorio Portocarrero, premier seigneur del Montijo, troisième fils des premiers marquis de Villanueva del Fresno, et Dª Maria Manuel, dame de l'impératrice Isabelle, femme de Charles Quint. (L. de Salazar, *Casa de Silva,* t. I, p. 596.) Cadet destiné à l'Église, on ignore la date de sa naissance; on sait seulement qu'il étudia à Salamanque les droits civil et canonique et y prit le grade de licencié. Successivement chanoine à Séville, auditeur de la Chancellerie de Valladolid, régent de l'Audience de Galice, conseiller du Conseil royal (1580), conseiller du Conseil de l'Inquisition et commissaire général de Croisade (1585), il fut élu, en 1587, évêque de Calahorra et passa au siège épiscopal de

Cordoue en 1594. C'est là que Philippe II vint le prendre pour en faire un Inquisiteur général (1596); en même temps, il lui donna l'évêché de Cuenca, mais une bulle de Clément VIII ayant contraint les évêques à résider, D. Pedro dut abandonner sa charge de Grand Inquisiteur et se rendre dans son évêché à la fin de 1599; il y mourut le 20 septembre 1600. Pour le consoler de la perte d'une si haute charge, Philippe III le nomma du Conseil d'État et donna à son frère aîné le titre de comte del Montijo (Garma, *Theatro universal de España,* t. IV, *passim;* Juan Gomez Bravo, *Catalogo de los obispos de Cordoba,* t. II, p. 548 et suiv.; Juan Pablo Martyr Riço, *Historia de Cuenca,* p. 202; Luis Cabrera de Córdoba, *Relaciones de la corte de España,* p. 44 et 84.) Garma dit que D. Pedro fut trois fois recteur de Salamanque; je n'ai pas pu vérifier le renseignement. La liste des recteurs, publiée dans la *Memoria histórica de la universidad de Salamanca,* de D. Alejandro Vidal y Diaz (Salamanque, 1869), inscrit un « Iltre Sr. D. Pedro Portocarrero » à l'année 1556 et un « D. Pedro Porto-carrero, oidor de la Real Chancilleria de Valladolid » à l'année 1566; je ne sais s'il existe d'autres listes plus détaillées et plus complètes. Plusieurs des renseignements biographiques énumérés ci-dessus contribuent à l'intelligence des poésies dédiées à D. Pedro et pourraient même servir à en dater la composition. Dans l'Ode II (*Bibl. univ.,* p. 8), les deux dernières strophes se rapportent à la période où D. Pedro exerçait les fonctions de régent de l'Audience de Galice[1]. La Galice *(pueblo inculto y duro)* est entièrement décrite dans la dernière strophe, depuis le Miño, et en passant par le cap Finisterre, jusqu'à la Corogne. L'expression *de Ume la alta sierra* désigne, sans doute, la montagne où la rivière *Ume,* aujourd'hui *Eume,* prend sa source. L'Ode III (qui n'est pas au programme) contient une allusion à un long séjour de D. Pedro à Grenade et à la guerre contre les Morisques; le poète mentionne même un *caro Alfonso* blessé à la prise de Poqueira, et nous savons par les historiens de la rébellion que cet Alfonso était un Portocarrero. En fait, c'était un frère cadet de D. Pedro. M. Fernández de Béthencourt donne sur lui dans son *Historia genealógica* (t. II, p. 335) la notice suivante : « Don Alonso Portocarrero, Caballero de la Orden de Alcántara por título Real de 18 de enero de 1566, comendador de Belvís y Navarra, nacido en Jerez de los Caballeros. Murió joven y soltero ».

Francisco de Salinas. — Sur le fameux musicien et mathématicien aveugle, je n'ai rien à ajouter à la notice de Nicolas Antonio; je reproduirai seulement un article de la déposition de Salinas au procès de Fr. Luís (17 janvier 1573) qui renseigne sur leurs relations littéraires :

1. D. Francisco Fernández de Béthencourt dit que D. Pedro demeura investi de cette charge de 1571 à 1580 (*Historia genealógica de la monarquía de España,* t. II (Madrid, 1900), p. 334). Si le renseignement est exact, il en résulterait que l'Ode II n'a pas été composée avant 1571 et qu'elle l'a été probablement dans cette année.

« Dijo... que era amigo del dicho fray Luis de Leon, el cual venia muchas veces á casa deste testigo, y oyó deste testigo la especulativa, y comunicaba con este testigo cosas de poesía y otras cosas del arte ». (*Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. XI, p. 302.)

Dª Tomasina de Borja. — La pièce « Inspira nuevo canto, Caliope... » (p. 10 de la *Bibl. universal*) porte simplement le titre : « Al nacimiento de una hija de los Borjas » ; mais elle a été répétée plus loin (p. 69) avec la mention plus explicite : « Cancion al nacimiento de la hija del marqués de Alcañices ». Le P. Merino l'intitule : « En el nacimiento de Doña Tomasina, hija del Marques de Alcañices D. Alvaro de Borja, y Doña Elvira Enriquez ». D. Alvaro de Borja, fils cadet de saint François de Borja et de Dª Leonor de Castro, épousa sa nièce Dª Elvira Enriquez de Almansa, quatrième marquise d'Alcañices ; il en eut, entre autres enfants, Dª Tomasa, dont Fr. Luís célèbre ici la naissance et qui épousa plus tard D. Juan de Vega, premier comte de Grajal. J'ignore quand est née cette Tomasina, mais je suppose qu'il ne serait pas impossible de le savoir et, par conséquent, de dater exactement l'ode de Fr. Luís. (L'arbre généalogique des Borja, publié dans le *Boletín de la R. Acad. de la Historia*, t. IX, p. 412 et suiv., ne nous renseigne pas.) Les vers : « De agüelos larga historia, Por quien la no hundida (sumida) Nave, por quien la España fué regida », visent à la fois les papes Calixte III et Alexandre VI et l'alliance de D. Juan de Borja, troisième duc de Gandia et père de saint François, avec Dª Juana de Aragon, petite-fille de Ferdinand le Catholique (par le bâtard Alphonse, archevêque de Saragosse). C'est cette Dª Juana qui est appelée plus bas « la soberana agüela ». Du côté Enriquez, la jeune fille se rattachait aussi à la maison royale de Castille par les comtes de Alba de Liste, descendants de Fadrique, fils naturel d'Alphonse XI. Quant à « La tia, de quien vuela La fama, en quien la dura Muerte mostró lo poco que el bien dura », je ne saurais l'identifier : du seul côté paternel, Tomasina avait plusieurs tantes.

Felipe Ruiz. — Sur cet ami de Fr. Luís, dont le nom complet serait, d'après le P. Merino, Felipe Ruiz de la Torre y Mota, je n'ai pas de renseignements. Il y a une poésie latine de lui dans l'*Explanatio in Psalmum XXVI*, de Fr. Luís, éd. de Salamanque 1582.

Elisa. — La dame un peu fanée (*pasada la mocedad*, dit le titre de la pièce dans Merino), à laquelle s'adresse ici Fr. Luís, avait trompé son mari et, dans ses transports amoureux, causé la mort de son propre enfant : « Por quien (l'amant) mal proveida Perdiste de tu seno la querida Prenda » ; et, comme de juste, son amant l'avait abandonnée. Personne, que je sache, n'a fait connaître le nom de cette dame, qui, cependant, ne doit pas être imaginaire.

Oloarte. — Le P. Merino suppose qu'il s'agit de Diego Loarte, archi-

diacre de Ledesma et ami du poète. Ce Diego de Loarte figure au procès de Fr. Luís (*Colecc. de doc. inéd.*, t. XI, p. 261).

CHERINTO. — Sous ce nom, emprunté à Horace ou à Tibulle (le poète écrit *Cherintus*, comme les scoliastes d'Horace, au lieu de *Cerinthus*), Fr. Luís adresse des conseils de prudence à un personnage d'âge mûr qui, à ma connaissance, n'a pas été identifié.

JUAN DE GRIAL. — Sur ce chanoine de Calahorra, éditeur des œuvres d'Isidore de Séville, on a une notice suffisante dans la *Bibliotheca nova* de N. Antonio.

En terminant, je recommanderai encore aux candidats au prochain concours d'agrégation la lecture de deux articles de J.-M. Guardia dans le *Magasin de librairie* du 10 juillet 1860 et dans la *Revue germanique* du 1er janvier 1863; le dernier est intitulé : *Fray Luis de Leon ou la poésie dans le cloître*. Il faudrait leur signaler aussi les remarquables études publiées, il y a quelques années, dans *La Ciudad de Dios*, par l'éminent augustin Fr. D. Francisco Blanco García, sous le titre de : *Fray Luis de León. Estudio biográfico y crítico;* malheureusement, la revue en question ne leur est guère accessible. On doit souhaiter que le P. Blanco García se décide bientôt à réunir ces articles en un volume qui lui ferait grand honneur.

A. M.-F.

II

Les éditions de l'Historia de España de Mariana.

La *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus* contient un catalogue très soigné et très détaillé de toutes les éditions des différentes œuvres de Mariana. On fera bien d'y recourir et de ne pas s'en rapporter aux indications absolument insuffisantes et même erronées de la *Bibliothèque Rivadeneyra* dans le *Catálogo* placé à la fin du tome II de Mariana. D'après ce catalogue, il n'y aurait eu, outre l'édition de 1592, que deux autres en latin et deux en castillan parues du vivant de l'auteur. La *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* en compte cinq en latin (sans faire entrer en ligne les éditions soit en vingt, soit en vingt-cinq livres de 1592, et dont il y a eu au moins quatre sortes d'exemplaires), et quatre en espagnol.

Les exemplaires des éditions latines ne sont pas rares. Les Schott ont fait entrer les trente livres dans leur *Hispania illustrata*. Pour le texte espagnol, des quatre éditions parues du vivant de l'auteur (1601, 1608, 1617, 1623), il paraîtrait tout indiqué de se servir de la dernière. Néanmoins, tandis que l'édition de Madrid 1780 (chez J. Ibarra, 2 vol. fol.), due à la Bibliothèque royale de Madrid, reproduit le texte de 1623, celle de Valence 1783-1796 (9 vol. fol., chez Benito Montfort), due à D. Vicente Noguera Ramón et à son fils

D. Vicente Joaquín, donne le texte de 1608; ces éditeurs ont, en effet, considéré le texte de 1617 et surtout celui de 1623 comme ayant été corrigé par d'autres que Mariana; ils l'ont soupçonné d'avoir été interpolé par ceux qui avaient intérêt à faire croire que l'historien si réputé ne rejetait pas absolument les chroniques de Dexter et de Maxime de Saragosse.

Le choix entre les textes de 1608, 1617 et 1623 n'a d'ailleurs pas, pour la partie inscrite au programme de l'agrégation, une grande importance. Les additions empruntées aux fausses chroniques ne figurent naturellement que dans les premiers livres, pour lesquels il faut, comme de juste, poser la question préalable de l'authenticité du texte. Pour les treize premiers chapitres du livre XVII, où sont racontées les péripéties de la lutte entre Pierre le Cruel et son frère, les éditions de 1617 et de 1623 ne contiennent qu'un petit nombre de phrases ajoutées. Quelques-unes ne sont pas sans intérêt, par exemple celle du chapitre VI, où à propos de l'union de D. Pedro avec María de Padilla, il est dit que « no faltó aun entre los prelados quien predicase en favor de aquel matrimonio, adulación perjudicial » : on reconnaît là l'auteur sévère de l'*Historia de España* et du *Tratado contra los juegos públicos*. L'édition de 1617 ajoute au récit du meurtre de D. Pedro par son frère un détail bien connu tiré de Froissart : « ¿Dónde está el hideputa judío que se llama rey de Castilla? etc. » Dans l'édition de 1608 comme dans son texte latin, Mariana appelle deux fois en une page le Prince Noir *Richard* au lieu de *Édouard*. L'édition de 1617 a corrigé. — On trouvera ces quelques additions en bas de page dans l'édition de Valence. Mais on peut s'en tenir au texte de 1623, que reproduit la *Bibliothèque Rivadeneyra,* sans s'embarrasser de comparer avec les textes antérieurs. Il suffit de constater que Mariana, qui témoigna assez de mépris pour les *advertencias* de Pedro Mantuano, s'il s'est peu corrigé, se relisait du moins, et ajoutait jusque dans un âge avancé. Car quoi qu'en disent les éditeurs de Valence, les additions (et même les corrections portant sur la forme) de 1617 peuvent fort bien être de sa main.

Les deux éditions modernes les plus recommandables, et pour le soin apporté à l'impression et pour les notes qui accompagnent, sont précisément ces deux éditions presque contemporaines et rivales de Madrid 1780 et de Valence 1783. La *Bibliothèque Rivadeneyra,* elle, ne fournit aucun éclaircissement, et le *Discurso preliminar* qu'elle a mis en tête, dû à D. F. Pi y Margall, est loin de valoir la biographie qu'on trouve dans l'édition de Valence et qui constitue encore la meilleure étude sur Mariana. Il est fâcheux qu'on n'ait pas eu l'idée de reproduire simplement dans la *Bibliothèque* si répandue ce travail bien digne d'une époque où l'érudition sobre et précise était si en honneur dans le pays de Flórez.

Selon la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* l'édition de 1817, par José Sabau y Blanco (Madrid, 20 tomes), qui présente le texte de 1623, serait préférable à toutes les précédentes, y compris celle de Valence 1783-1796. Il serait plus juste de dire qu'elle peut par ses notes, peu nombreuses d'ailleurs, si ce n'est dans les premiers livres, compléter l'édition de Valence, dont elle s'est largement inspirée pour sa notice, assez courte, sur la vie de Mariana. Ses tables chronologiques ne seront pas sans quelque utilité; mais les préfaces que l'éditeur a cru devoir placer en tête de chacun des vingt tomes ressemblent parfois plutôt à des méditations édifiantes qu'à des dissertations critiques. Somme toute, on ne devra pas se désoler de ne pouvoir consulter cette édition, surtout si l'on a celle de Valence à sa portée.

G. CIROT.

III

Extrait du rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1900, adressé par M. Morel-Fatio, président du jury, à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Le premier concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien a été, comme c'était à prévoir, assez inégal. A côté de candidats qui avaient vraiment compris le sens et la portée des épreuves écrites et orales auxquelles le jury les soumettait et qui s'y étaient préparés méthodiquement, il s'en est trouvé d'autres qui ont témoigné d'une assez grande inexpérience et d'une préparation insuffisante. Le jury d'abord n'a pas eu de peine à reconnaître les candidats qui s'étaient initiés, par des séjours à l'étranger ou, à défaut, par tout autre moyen, à la connaissance pratique de la langue vivante qu'ils se proposent d'enseigner et qui la maniaient avec aisance et sûreté.

Le thème écrit a montré que beaucoup de candidats réussissaient, quand on leur en laissait le temps, à traduire correctement dans la langue étrangère les textes choisis par le jury. Le thème oral, naturellement, a été moins satisfaisant : pris au dépourvu, seuls les candidats rompus à la pratique de la langue parlée se sont convenablement tirés de l'épreuve.

La version écrite, soit pour l'italien, soit pour l'espagnol, n'a pas répondu à l'attente du jury... La version espagnole, tirée d'une satire morale du XVII[e] siècle assez riche en allusions à la vie de l'époque, n'a été bien comprise et adroitement rendue que par très peu de candidats : la plupart ont mal traduit des mots dont ils étaient cependant tenus de savoir le sens précis dans la langue ancienne et dans celle de nos jours : plusieurs n'ont pas réussi non plus à exprimer clairement en

français des pensées morales un peu délayées et obscurcies dans la phraséologie de l'auteur espagnol.

A l'oral, la version a laissé aussi beaucoup à désirer. Quelques candidats ont interprété heureusement des textes assez difficiles, montrant qu'ils les avaient étudiés avec soin et intelligence; mais le plus grand nombre des admissibles ont traduit sans précision et sans goût : de plus, ils n'ont pas expliqué les textes spontanément, sans y être sollicités par le jury, ils n'ont pas su y relever ce qui y était matière à commentaire linguistique, littéraire ou historique, et ont trop perdu de vue qu'une version orale d'agrégation doit s'adresser avant tout à des élèves qu'il s'agit d'instruire et d'intéresser.

... A l'agrégation d'espagnol, l'une des dissertations, celle en langue française, avait pour sujet l'examen critique d'un des ouvrages inscrits au programme, la *Guerra de Granada* de Diego de Mendoza. Plusieurs des candidats ont prouvé qu'ils avaient bien lu l'œuvre qu'on leur demandait d'apprécier et qu'ils en connaissaient même les alentours; mais la personnalité dans les jugements, la vigueur et la précision dans l'expression n'ont été que très rarement atteintes. Le sujet de l'autre dissertation, en langue espagnole, était relativement facile. Des « caractères essentiels de la *comedia* espagnole », quiconque possède une culture générale et des notions exactes sur le théâtre espagnol de la grande époque peut disserter sans trop de peine. A défaut d'idées originales et un peu pénétrantes, le jury a eu à apprécier dans plusieurs mémoires une information étendue et des qualités de composition. Le style de cette dernière dissertation n'a pas toujours satisfait le jury, qui a constaté à regret chez certains candidats une grande pauvreté de vocabulaire et de fâcheux gallicismes.

Dans les leçons de grammaire, à l'oral, ont apparu deux catégories de candidats : ceux qui, formés par des études de philologie romane comparée, étaient en mesure de traiter avec compétence de questions de phonétique, de morphologie et de syntaxe, et ceux qui, ne possédant qu'une connaissance assez empirique de l'idiome, sont restés superficiels et n'ont pas su donner à leurs explications de fondements historiques solides.

Les leçons de littérature sur des sujets empruntés aux auteurs du programme ont fourni à quelques candidats l'occasion de montrer qu'ils avaient profité de leurs lectures et appris à en présenter le résumé d'une façon intéressante. Certaines leçons ont péché par la composition, par une surabondance de faits recueillis sans assez de contrôle souvent dans les auteurs consultés pendant les vingt-quatre heures de préparation, et, pour la forme, par divers défauts déjà constatés dans la dissertation écrite en langue étrangère (incorrection, pauvreté du vocabulaire, platitude).

Néanmoins, malgré les défaillances et les inexpériences de plusieurs

candidats, l'ensemble du concours a répondu aux modestes espérances du jury. L'étude sérieuse, philologique et littéraire, des deux langues romanes du midi de l'Europe a définitivement pris pied dans l'enseignement universitaire en France, et les débuts de la nouvelle agrégation ont donné des résultats déjà fort encourageants et qui sont dus, pour la plus grande partie, aux efforts soutenus et intelligents des professeurs de Toulouse et de Grenoble. En continuant dans la voie ouverte par ces deux universités, il n'est pas douteux que le prochain concours ne dénote un grand progrès sur le premier.

Le programme du prochain concours reste pour le nombre des ouvrages à préparer à peu près équivalent au précédent; toutefois, le jury a cru devoir diminuer la part faite aux auteurs anciens et inscrire au nouveau programme une œuvre d'un auteur contemporain, afin d'obliger les candidats à se rendre compte de l'évolution complète de la littérature qu'ils ont à étudier et de ses tendances actuelles.

L'étude de ces auteurs offre des difficultés dont il importe de dire quelques mots. Sur ce point, les candidats à l'agrégation d'italien sont très favorisés. Il existe maintenant, pour presque tous les auteurs italiens inscrits au programme, des éditions critiques et des éditions pourvues de notes explicatives suffisantes. L'Italie possède, en outre, de nombreux ouvrages d'histoire littéraire, des travaux de critique, des monographies érudites, et, pour la langue, de riches répertoires lexicographiques avec quelques bons traités récents de grammaire historique. A supposer donc qu'ils réussissent à se procurer les meilleures éditions et les ouvrages les plus essentiels concernant les auteurs du programme de 1901, ces candidats pourront, presque sans autre secours, préparer dans de bonnes conditions cette partie du concours. Pour l'espagnol, il en est tout autrement. Jusqu'ici, les Espagnols se sont très peu appliqués à rendre intelligibles leurs auteurs anciens et même les auteurs de la période dite classique : les candidats à l'agrégation d'espagnol n'auront le plus souvent à leur disposition que des textes mal établis, fautifs et dépourvus de tout commentaire, et, dans l'impossibilité où ils se trouveront sans doute de recourir aux éditions originales, ils se heurteront parfois à des obstacles insurmontables. Or, comme rien n'est plus à éviter en cette matière que de se contenter d'à peu près et de prétendre découvrir quand même un sens à des passages notoirement altérés, ils devront, sans hésitation, interroger les professeurs des universités où l'enseignement de l'espagnol est organisé et qui ont le devoir de leur venir en aide.

Les autres épreuves du concours exigent surtout un exercice méthodique et fréquent, un entraînement ininterrompu, renforcé de lectures attentives, qui seules sont capables de meubler l'esprit et de fournir dans l'une et l'autre langue les meilleurs modes d'expression. Ces

exercices ne peuvent être rédigés et contrôlés profitablement que dans les centres d'études italiennes ou espagnoles, et c'est pourquoi le jury exprime le vœu que cet enseignement soit fortifié partout où il répond à des besoins et trouve un bon terrain : à Paris notamment et dans plusieurs universités méridionales. Dans les lectures, une méthode aussi s'impose : il importe qu'elles servent à atteindre le but poursuivi. Un candidat à l'agrégation ne peut lire tout ni lire de tout; sans doute, il serait dangereux de trop vouloir limiter sa curiosité et restreindre le cercle des études qui doivent contribuer à sa culture générale et spéciale, mais on peut néanmoins lui conseiller de choisir surtout deux ou trois auteurs d'époques différentes, dont les idées et le style de qualité supérieure ne soient pas cependant trop étrangers à notre façon de penser et de dire, qui deviendront ses livres de chevet, qu'il étudiera dans le menu détail et qu'il essaiera d'imiter, dans la mesure où ces imitations sont possibles et permises. On pourrait, par exemple, indiquer, pour l'italien, Arioste et Manzoni; pour l'espagnol, les *Nouvelles* de Cervantes et Breton de Los Herreros.

L'art de parler correctement une langue étrangère, d'en user dans la conversation et l'écriture avec propriété et élégance, ne s'acquiert complètement que par des séjours répétés dans le pays d'origine et dans les milieux de ce pays qui passent pour conserver et produire le meilleur langage. Les résultats du premier concours ont démontré déjà quelle supériorité manifestaient sur leurs concurrents ceux qui, grâce à des bourses de voyage et de séjour, avaient puisé à la source même ce que d'autres n'avaient pu recueillir qu'à distance et par des dérivations. Augmenter donc le nombre des bourses de séjour en Italie et en Espagne est le second vœu que se permet de formuler le jury, car dans sa pensée le séjour à l'étranger est le complément indispensable de l'enseignement tel qu'il peut être donné dans nos universités. En Italie ou en Espagne, nos candidats n'auront pas seulement à acquérir la pratique de la langue parlée par un commerce journalier avec les indigènes, ils auront aussi à poursuivre leurs études dans les grands centres d'éducation et dans la fréquentation des étudiants nationaux, ce qui leur sera d'un grand profit. Les lieux de séjour pourront être choisis sur l'indication des directeurs de nos études en France. Pour l'Italie, Florence serait à désigner en premier lieu, comme source toujours vive de bonne langue et à cause de ses richesses littéraires et artistiques; mais Rome ou Pise, et même Bologne, Milan ou Naples offriraient aussi de grandes ressources. En Espagne, la langue des personnes cultivées étant à peu de chose près partout de même qualité, sauf bien entendu dans les pays catalans, il n'importerait guère de choisir un lieu de résidence plutôt qu'un autre; mais seul Madrid fournit à l'étudiant les moyens de travailler sérieusement et l'excitation nécessaire à quiconque doit vivre, pour se

développer, d'une vie intellectuelle intense. Prendre part à la vie du peuple étranger, comprendre ses idées et ses passions, accroître l'instruction qu'ils ont déjà reçue, en assistant à des cours, en écoutant des discussions parlementaires ou des représentations dramatiques, enfin en se livrant à des lectures qui leur seront d'autant plus utiles qu'ils en trouveront comme le commentaire vivant autour d'eux, tel doit être le programme de ces séjours hors de nos frontières pour nos futurs candidats. Ce qu'ils en rapporteront sera donc à la fois ce qu'ils n'ont pas pu apprendre complètement chez nous, la langue vivante et parlée, et puis toutes sortes de notions variées qui leur faciliteront singulièrement la préparation aux diverses épreuves du concours. Ils éviteront, d'autre part, d'en rapporter certaines élégances de langage ou traits de prononciation qui, par leur singularité ou leur nouveauté, ne seraient point de mise dans nos leçons : s'ils doivent pécher par quelques excès, mieux vaut encore qu'ils se rapprochent de la langue académique que d'essayer de reproduire tel florentinisme ou telle affectation de parler familier madrilègne ou andalous, qui n'obtiendrait peut-être pas à l'avenir tout le succès que quelques candidats dans le premier concours semblaient en attendre.

Reste l'étude de la langue complémentaire (espagnol pour les candidats à l'agrégation d'italien, italien pour les candidats à l'agrégation d'espagnol) qui réclame quelques observations. Cette année, l'auteur espagnol complémentaire a paru un peu difficile et le jury a constaté que les candidats ne s'en étaient pas rendus maîtres. Le texte choisi pour le prochain concours est de langue courante et très accessible, mais il a été entendu que dorénavant l'épreuve comporterait des questions de grammaire et de syntaxe. Ce qu'il convient de demander aux candidats n'est pas une connaissance approfondie du vocabulaire de la langue complémentaire, qu'ils n'ont ni le temps ni les moyens d'acquérir, mais une connaissance suffisante du mécanisme de cette langue, qui leur permettra de faire avec l'autre langue, objet principal de leur étude, d'instructives comparaisons ; il faut qu'ils possèdent des notions justes et précises sur les ressemblances et les différences des deux idiomes romans.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revue hispanique.

Nos 21 et 22. 1er et 2e trimestres 1900. — R. Menéndez Pidal. Estantigua [*hueste antigua,* ejército de Demonios. On pourrait aussi penser à *hostis antiquus*]. — C. Michaëlis de Vasconcellos. Replica. [Rejette l'étymologie *hostis antiquus.* Montre les rapports de la tradition espagnole avec certaines superstitions ou légendes étrangères.] — Baist. Katalanisches auf den Sporaden. [Mots catalans dans un document grec de 1359.] — Carrol Marden. An episode in the Poema de Fernán Gonçález. [St. 325 et suivantes. Pour le Poème comme pour la Chronique générale, *El conde Pyteos e conde de Tolosa,* ne forme qu'un seul personnage.] — Foulché-Delbosc. Observations sur la Célestine. [Article très important sur la bibliographie et l'état des premières éditions de la Célestine. L'auteur étudie les modifications successivement apportées au texte primitif qui était, on le sait, en 16 actes, et de l'étude minutieuse de ces additions ou retouches, il tire les trois conclusions suivantes : 1° les 16 actes de la *Comedia* sont d'un même auteur; 2° cet auteur est inconnu; 3° il est resté entièrement étranger aux additions successives que son œuvre a subies. — Suivent 9 appendices sur divers points relatifs aux premières éditions : l'exemplaire Heber et la prétendue édition de Burgos 1499; la prétendue édition de Medina 1499; l'édition de Séville 1501; la prétendue édition de Salamanque 1500; la prétendue édition en 21 actes de Séville 1501. — Cette contribution à l'étude, encore obscure, des origines de la Célestine, soulèverait sans doute quelques réserves sur certains points, mais elle fait justice de bien des allégations fausses et fait faire un pas décisif à la question.] — Foulché-Delbosc. Remarques sur Lazarillo de Tormes. [Ces remarques portent sur trois points : 1° La première édition du Lazarillo. Elle serait inconnue, et très probablement antérieure à 1554. Les 3 éditions connues de 1554 devraient être classées dans l'ordre suivant : Alcalá, Burgos, Anvers. 2° Le Lazarille est-il une œuvre originale? L'auteur signale un certain nombre de rapprochements avec d'autres œuvres, qui diminuent sensiblement la part d'originalité dans l'invention; il joint à son étude sur ce point le fac-similé de 7 illustrations tirées d'un manuscrit, du xive siècle, des

Décrétales de Grégoire IX. La première semble représenter Lazarillo aspirant avec une paille le vin de l'aveugle. 3° Note sur un manuscrit. Il s'agit d'un *Liber Facetiarum,* de la fin du XVIe siècle, dont plusieurs passages ont un rapport plus ou moins étroit avec le Lazarillo de Tormes.] — C. MICHAELIS DE VASCONCELLOS. Notas aos sonetos anonymos. [Étude de détail sur l'attribution ou le texte de sonnets antérieurement publiés dans la *Revue hispanique.*] — HUGO ALBERT RENNERT. Mira de Mescua et la judía de Toledo. [Étudie un manuscrit de la bibliothèque de Ticknor contenant cette comédie. Ce ne serait pas le manuscrit original de Mescua, mais une copie de ce dernier, et les corrections et additions qu'il renferme ne seraient point de la main de Mescua.] — BARRAU-DIHIGO. Les origines du royaume de Navarre. [Discute et combat la thèse exposée par M. de Jaurgain sur ce sujet, dans son ouvrage *La Vasconie.* « La doctrine de ce dernier est due à l'agencement habile de matériaux de provenances diverses, les uns bons, les autres mauvais ; mais, pour avoir voulu présenter un ensemble parfaitement homogène, l'auteur a mis en œuvre toute sorte de documents... » — G. DESDEVISES DU DEZERT. Les *Colegios mayores* et leur réforme en 1771. [Étude intéressante et bien documentée sur la vie des *Colegiales* des six grands *Colegios mayores* et sur les tentatives infructueuses de réformes.] — FOULCHÉ-DELBOSC. Varia [sur la bibliographie de *El Tizon de la España*, de la *Guerra de Granada,* et sur les manuscrits de l'*Epístola moral á Fabio.* Cette dernière n'est certainement pas de Bartolomé de Argensola, ainsi qu'il résulte d'une note d'un manuscrit de la *Nacional* de Madrid, signalée par Foulché-Delbosc. D'ailleurs, l'attribution à Francisco de Medrano repose sur des bases peu solides.] — Entremes del mundo y no nadie, por Lope de Rueda. [Publié d'après le manuscrit espagnol 373 de la Bibliothèque nationale de Paris.] — El Nudo Gordiano. [Jeu poétique de Tomás de Añorbe, qui s'amuse à changer l'ordre des lettres : *Beophe phebeo, hersomo hermoso,* etc.] — Comptes rendus. Ruano Prieto : Anexión del reino de Navarra. [Desdevizes du Dezert.] — Chronique.

E. M.

Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas.

Avril-Mai 1900. — A. ELÍAS DE MOLÍNS : Felipe IV y Galcerán Albanell. [Lettres adressées par Albanell à son élève Philippe IV et transcrites du *Dietarí* de Pujadas.] — FRANCISCO CARRERAS Y CANDI : Numismática catalana. Acuñaciones incusas locales en los siglos XVI y XVII. — A. : El testamento de España. [La *Revista crítica* a publié comme inédit en 1899 ce pamphlet (v. *Bull. hisp.*, 1900, p. 223) dont

une édition, paraissant être de 1838, lui a été signalée depuis.] — E. Carré Aldao : La literatura gallega en el siglo xix. Los orígenes; El lenguage; Los primeros chispazos. — Julián de San Pelayo : El buen conde de Haro Don Pedro Fernández de Belasco, señor de Medina Pomar. — J. E. Serrano Morales : Cartas de D. José Vega y Senmenat y de D. Juan Antonio Mayans. — A. E. de M. : Datos inéditos para la biografía del general Castaños. — Notas críticas. Edetanus : *La Barraca, La condenada, A la sombra de la Higuera,* de V. Blasco Ibañez; L. de la Tejerina : *Tradiciones, artículos y cachivaches* de R. Palma; *Flor de academias y diente del Parnaso* [recueil des actes des réunions littéraires qui eurent lieu au début du xviii[e] siècle chez le vice-roi du Pérou, le marquis de Castell-dos-Rius, et contenant des pièces de vers des poètes espagnols et péruviens (édité par R. Palma)]; Fr. Carreras y Candi : *Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó,* de D. J. Miret (voir le présent numéro du *Bull. hisp.*); A. E. de M. : *Primer assaig de Bibliografia monserratina,* de Antoni Bulbena [M. E. de Molíns complète les données de ce travail]; *Biblioteca de escritores de la provincia de Guadalajara,* de J. Catalina García. — Notas literarias. Noticias. Revistas españolas. — La *Revista crítica* commence avec ce numéro la publication séparée du *Llibre del orde de la cavalleria por Micer Bernabé assam doctor en drets de la ciutad de Lleyda* (manuscrit inédit du xv[e] siècle), et de la *Colección de documentos inéditos relativos á las guerras de la Independencia de España y Portugal* (autrefois en possession du général Fr. Javier de Castaños).

Juin-Juillet. — Juan F. Molina Solis : Las sociedadas literarias en Yucatan desde 1810 hasta 1870. — A.-E. de Molíns : Obras y estudios biográficos y bibliográficos relacionados con la literatura castellana. — Cartas de D. José Vega y Senmenat y de D. Juan Antonio Mayans y Siscar. — E. Carré Aldao : La literatura gallega en el siglo xix; El renacimiento; Los precursores, Pintos, Añon, Alberto Camino. — Cosme Parpal y Marques : ¿Hubo fábrica de papel en Menorca en tiempos de los árabes? [L'auteur penche pour la négative.] — Notas críticas. E. L. Charivari : *Histoire de la musique, Espagne, le XIX[e] siècle,* par Albert Soubies; A. de M. : *El deán Martí; apuntes biobibliográficos,* par L. de Ontalville; L. de la Tejerina : *Asturias, informacion sobre su presente estado moral y material,* par Salvador Canals; *Memorias de historia natural y médica de Asturias por el Dr. D. Gaspar Casal* [réimprimées et annotées par A. Buylla y Alegre et R. Sarandeses y Alvarez, avec une note biographique par F. Canella]; R. Altamira : *La vida nueva, III. Ariel,* par J. Enrique Rodo; A. Elizondo : *El general D. José de Urrutia y la guerra con la República francesa en 1795,* par Julián de San Pelayo. — Notas literarias. Notas arqueológicas : Una casa romana (maison d'un charpentier à Valencia; inscription du ii[e] siècle); catálogo monumental y artístico en España [à propos

d'une récente *Real orden* du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts touchant la formation d'un catalogue ainsi dénommé]. — Outre les ouvrages inédits dont elle a commencé la publication dans le numéro précédent, la *Revista crítica* réimprime le *Pregon de la eleccion del rey de Inglaterra traduzido de ingles en lengua castellana, publicada a XXIIII de março 1603.*

G. C.

Boletín de la Asociación arqueológica Luliana (Palma).

Mai 1900. — FAJARNÉS. Lettres sur la fondation du couvent des Carmélites de la ville de Mallorca (1614-1623). — Documents relatifs au port d'armes des pêcheurs de la Palomera (1387). — E. PASCUAL. Inventaire du monastère de Saint-François (1549) *(à suivre).* — Annuaire bibliographique *(suite).* — FAJARNÉS. Privilèges concédés aux quêteurs pour l'Église de Pilar, à Saragosse (1665). — Inondations à Mallorca en 1403. (Document publié par A. Damiáns y Manté.) — FAJARNÉS. Huit curiosités historiques. — E. AGUILÓ. Deux autographes de personnages notables [Raphael Cosonov et Miguel Cayetano Solér.] — Notices.

Juin-Juillet. — BENITO PONS FÁBREGUES. Découverte faite dans un « Claper » de Llubi [débris de poterie et monnaie d'or de Tibère]. — M. OBRADOR Y BENNASSAR. Raymond Lull à Venise. Compte rendu analytique des codices et manuscrits lulliens qui se trouvent à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise [avec fac-similé d'un autographe de R. Lull]. — A. SANCHO. Préférence accordée à l'élevage des chevaux à Mallorca sur celui des mulets (1388). — Lettres sur la fondation du couvent des Carmélites de la ville de Mallorca (1614-1623) *(suite).* — E. PASCUAL. Inventaire du monastère de Saint-François (1549) *(fin).* — FAJARNÉS. Quatre curiosités historiques. — Notices. — Publications reçues.

Août. — ENRIQUE FAJARNÉS. La phtisie à Palma au XVIe siècle. [L'auteur renvoie, à propos de cet intéressant article, à un autre travail : *Estudios sobre la Historia de la medicina en el reino de Mallorca.* — *Profilaxis de la tuberculosis.* Palma, 1895.] — MATIAS MASCARÓ. Justification de la pureté du sang pour remplir la charge de notaire. [Jusqu'en 1865, tout prétendant aux fonctions publiques de la couronne d'Espagne devait justifier la pureté de son sang. Le document publié ici est de 1824.] — P. A. SANCHO. Rédemption de captifs par les Frères Trinitaires. [Document de 1385.] — ENRIQUE FAJARNÉS. Dépôts et consommation de neige en l'île de Mallorca (XVIIe-XIXe siècles). — A. DAMIANS Y MANTÉ. Lo reuerent mestre Pascual Pi (1445). — Annuaire bibliographique de Mallorca (1898). — E. AGUILÓ. Mes documents faents per los beneficiats de les capelles del Castell reyal

(1353-1362). — E. FAJARNÉS. Huit curiosités historiques. — Notices.

Septembre. — BENITO PONS FÁBREGUES. Les Codices Çagarriga [ainsi appelés du nom du gouverneur de Mallorca, Mossen Francisco Çagarriga, XIVe siècle]. — ENRIQUE FAJARNÉS. Prétendue vertu des branches de noisetier. [Document de l'Archive de la Curia de la Gob. del Reino de Mallorca, 1386.] — E. AGUILÓ. Suite de l'article d'août précédent. — P. A. SANCHO. Suspension de commerce entre la couronne d'Aragon et le Soudan de Babylone (1386). — A. DAMIANS Y MANTÉ. Desfeta de la Armada d'Alfonso V d'Aragó en Gaeta (Informació mallorquina) [de l'archive municipal de Barcelone, 1435.] — F. FAJARNÉS. Nomination du docteur D. Buenaventura Serra au titre d'historien du royaume de Mallorca (1579). — E. FAJARNÉS. Douze curiosités historiques. [Comme les précédentes, toutes sont d'intérêt local et mallorquin.] — Notices. [Curieuse description de la Tarasque, promenée au XVIIe siècle durant la procession du Corpus. — Référence d'une relation inédite de la bataille de Saint-Quentin et travail copieux sur la guerre d'Espagne dans les Pays-Bas, publiées par la *Ciudad de Dios*.]

Octobre. – GABRIEL LLABRÉS. Noms patronymiques des premiers colons de Santa María del Camí, au XIIIe siècle. [Cette publication, due à l'investigation du *paborde Jaume,* est de celles qui pourraient jeter quelque lumière sur l'origine des premières familles de haute Catalogne qui peuplèrent les Baléares au XIIIe siècle.] — E. AGUILÓ. Suite de l'article déjà cité. — E. PASCUAL. Lettre familière sur le poisson de la Albufera de Mallorca (1769). — A. DAMIANS Y MANTÉ. Suite de l'article du mois précédent. — E. PASCUAL. Les moines de Nuestra Señora de Gracia de Lluchmayor (document de 1533). — A. SANCHO. Protection accordée à l'importation des bêtes à cornes et à laine à Mallorca. [Document latin de 1385.] — Annuaire bibliographique de Mallorca pour 1899. — M. OBRADOR Y BENNASSAR. Textes Lulliens originaux. Le *Libre de Sancta Maria.* [Rectification à la page 315 de cette revue où l'auteur, dans son article sur *Raymond Lull à Venise,* estimait perdu le traité de ce dernier, écrit en langue limousine, et intitulé *Libre de Sancta Maria*, traité qui se conserve à la Bibliothèque provinciale de Mallorca, dite de *Montesión.*] — E. FAJARNÉS. Onze curiosités historiques. — Notices.

Novembre. — PEDRO A. SANCHO. Les Frères Trinitaires rédempteurs de captifs. [Document latin fort intéressant du XIVe siècle.] — ENRIQUE FAJARNÉS. Hygiène de l'abattoir de Palma (XVIIIe siècle). — Annuaire bibliographique de Mallorca pour 1899 *(suite).* — A. DAMIANS Y MANTÉ. Fin de l'article cité plus haut. — E. FAJARNÉS. Travaux destinés à renforcer l'apport des eaux de la fuente de la Villa. — E. PASCUAL. Les décorations du théâtre de la Comédie [à Palma] au début du XIXe siècle. — E. FAJARNÉS. Trente-trois curiosités historiques. — E. AGUILÓ.

Documents curieux du XIVe siècle. [quatre documents d'intérêt local.] — Errata à l'article du mois précédent, de Gabriel Llabrés, sur les *noms patronymiques des premiers colons de Santa María del Camí,* au XIIIe siècle. — Notices. [A noter la publication d'un privilège de Alfonse XI, de 1327, concédant à Madrid une sorte d'autonomie judiciaire.]

P.

Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica Barcelonesa.

Juillet-Août 1900. — Description de Saint-François de Barcelone. [Suite. Voir la fin au numéro de novembre-décembre.] — J. Pié. Annales inédites de la Selva del Camp de Tarragone. [*Suite.* Continue au numéro de septembre-octobre, et janvier-février 1901.] — Tormo y Monzón. Les peintures de Goya. [A propos de l'Exposition de ses œuvres à Madrid. Divise ses œuvres en cinq périodes : 1776-88, 1788-1800, 1800-10, 1810-17, 1818-28, et énumère les œuvres de chacune d'elles. Fin au numéro de septembre-octobre.] — Berlanga. Études épigraphiques *(suite).* — Gispert. Notes d'une excursion dans la vallée de l'Ebre *(suite et fin).*

Septembre-Octobre. — J. de Guzmán el Bueno. L'idée de Colomb fut-elle originale? [Éloge dithyrambique du génie de Colomb.] — Notes historiques et bibliographiques.

Novembre-Décembre. — Berlanga. Études épigraphiques. [*Suite.* Espère avoir démontré qu'aucune des *Ilupulas* connues ne peut être identifiée avec le *Mont* dit *Sacré* de Grenade. Voir la continuation de ces intéressantes études au numéro 23.]

Janvier-Février 1901. — Communications. Découvertes arquéologiques à Ocata. [Il s'agit de magnifiques mosaïques, autant que l'on peut en juger par la gravure, et d'une foule d'objets antiques, dont la conservation est heureusement assurée.] — La bibliothèque Isidoriana à Leon. [Quelques notes incomplètes.] Découverte d'un sépulcre romain à Corbins, province de Lérida. — Charte de fondation du monastère de Bellpuig (Bellpodiensis), en 1166.

E. M.

Buttletí del Centre excursionista de Catalunya.

Janvier 1900. — Raimond Casellas. En Lluis Rigalt. [Reproductions réduites de dessins intéressants.] *(Fin.)* — Vicens Bosch. Notes folk-loriques. — Partie officielle : réception de membres, liste d'ouvrages offerts. — Chronique. [Examen d'un plan pour la rédaction de géographies régionales de la Catalogne. Excursions.] — Fulletí 14

de *L'Art religiós en el Rosselló,* de J.-A. Brutails. Phototypie : chevet et clocher de Coustouges. Zincogravures : abside romane de Canet, surélevée pour la fortification ; plan et coupe du cloître d'Elne, par M. Rapine.

Février. — Séance publique. Rapport du secrétaire J. Massó-Torrents. [Exposé des travaux du *Centre :* cours de *fotogrametria,* cours de grammaire catalane, excursions, lectures, etc. ; ce compte rendu donne une idée avantageuse de l'activité de l'association.] Discours du président, L.-M. Vidal. — Liste des membres. — Chronique. [Compte rendu analytique du cours de grammaire catalane de M. Pompée Fabra.] — Fulletí 15 de *L'Art religiós en el Rosselló,* de J.-A. Brutails. [Signale, p. 127, des *conjuradors,* édicules élevés près des églises et dans lesquels se plaçait le prêtre pour conjurer les orages.] Phototypie : Christ vêtu de la Llagone.

Mars. — Joseph Ricart y Giralt. El Montnegre. — Cels Gomis. La lluna segons el poble. — Bibliographie. — Chronique. [Sujet de conférences de grammaire catalane données par M. Pompée Fabra.] — Fulletí 16 de *L'Art religiós en el Rosselló,* de J.-A. Brutails. Phototypie : Christ vêtu de Belpuig.

Avril. — Christófol Fraginals. — Excursió à Palafrugell, Palamós y Sant-Feliu de Guixols. [Reproduction en simili-gravure de fort jolies photographies.] *(A suivre.)* — Cels Gomis. La lluna segons el poble. — Partie officielle. — Chronique. [Sujet de conférences de grammaire catalane, par M. Pompée Fabra.] — Fulletí 17 de *L'Art religiós en el Rosselló,* de J.-A. Brutails. Phototypie : Christ vêtu du Coral. [Représentation moderne d'un type ancien.] Zincogravures : anciennes sculptures.

Mai. — Cristófol Fraginals. Excursió à Palafrugell, Palamós y Sant-Feliu de Guixols. [Croquis d'une arcature en fer à cheval d'aspect archaïque ; vue d'une tombe arquée ; vue d'un dolmen avec cromlech, etc.] — Bibliographie. — Chronique. [Compte rendu d'une audition de mélodies populaires catalanes. Sujets de conférences de grammaire catalane, par M. Pompée Fabra.] — Fulletí 18 de *L'Art religiós en el Rosselló,* de J.-A. Brutails. Phototypie : le Dévot Crucifix de Perpignan [œuvre d'un réalisme saisissant du XVIe siècle]. Simili-gravure : chapiteau de Saint-Martin-de-Canigou.

Juin. — Cristófol Fraginals. Excursió à Palafrugell, etc. *(Fin).* — Cels Gomis. La lluna segons el poble. — Chronique. [Compte rendu d'une conférence de M. Rossendo Serra sur la « riquesa de mots y modismes per reiteració en la nostra llengua ».] — Fulletí 19 de l'*Art religiós en el Rosselló*, de J.-A. Brutails. Phototypie. Croix de Collioure. Zincogravure. Abside de Corucilla-de-Conflent.

J.-A. B.

Revista de Extremadura.

Num. XIII. — Juillet 1900. — M. Serrano y Sanz : Discurso de Pedro de Valencia acerca de las brujas y cosas tocantes á magia. [L'auteur publie, d'après un manuscrit de la *Biblioteca Nacional,* un curieux discours *acerca de los quentos de las brujas y cosas tocantes á magia, dirigido al Ill.mo Sr. D. Bernardo de Sandoval y Roxas, Cardenal Arzobispo de Toledo, Inquisidor general de España,* dans lequel Pedro de Valencia demande que les comptes rendus des crimes attribués aux sorciers et leurs aveux ne soient pas imprimés ni lus en public, à cause du mauvais exemple qu'ils peuvent produire, et de peur que le public, en voyant le grand nombre de faits incroyables contenus dans ces récits, ne soit porté à croire qu'il n'y a rien de fondé dans les accusations dirigées contre les sorciers, ce qui ébranlerait le crédit du Saint-Office. Il attribue à l'influence de certains breuvages ou de certains onguents une grande partie des visions diaboliques que les sorciers, dans leurs interrogatoires, décrivent comme des scènes réelles.] — Vicente Paredes : Expedición al Norte del Marqués de la Romana. Breve diario de D. Antonio de Valdivieso, Ayudante Mayor del Regimiento de Dragones de Villaviciosa. [Publié d'après un manuscrit de ce dernier, appartenant à D. Vicente Paredes. Il contient les itinéraires et les dates des marches de l'expédition faite dans les pays du nord de l'Europe par l'Armée Auxiliaire, depuis le 17 mai 1807 jusqu'à son retour en Espagne (9 oct. 1808), avec la description sommaire de quelques-unes des localités traversées. Les renseignements donnés par ce journal sont de peu d'importance.] — Narciso Díaz : Comisiones de Monumentos : De Cáceres. — Notas epigráficas. — Notas bibliográficas.

Num. XIV. — Août 1900. — M. Serrano y Sanz : Discurso de Pedro de Valencia acerca de las brujas y cosas tocantes á magia. (Conclusión.) [Pedro de Valencia cherche à montrer que tout ce qu'on raconte des sorciers est exagéré, que le plus souvent il ne faut pas ajouter foi aux témoignages portés contre eux, même quand ils s'accusent eux-mêmes, et qu'en tout cas les juges doivent plutôt user de trop d'indulgence que de trop de sévérité.] — Eugenio Escobar Prieto : Los frailes extremeños en América y Filipinas. [Suite d'un article paru dans le numéro du mois de mai. L'auteur cherche à établir que les religieux extrémègnes furent dans ces deux pays la digue opposée à l'ambition et à la cupidité des *Encomenderos.*] — R. García-Plata de Osma : Verano popular. Apuntes recogidos en Alcuéscar. [L'auteur cite quelques chansons populaires et proverbes français relatifs aux feux de la Saint-Jean, puis un assez grand nombre de chants populaires et de proverbes recueillis à Alcuéscar et tous relatifs aux fêtes et aux

diverses circonstances de la vie populaire et surtout rurale pendant les mois d'été.] — RIVAS MORENO : Los pósitos y el crédito agrícola. — Comisiones de monumentos : De Cáceres. De Mérida.

Num. XV. — Septembre 1900. — PUBLIO HEREDIA : Lombroso criticado por Mesnil. [Traduction d'un article de Jacques Mesnil publié dans le Mercure de France.] — MATÍAS R. MARTÍNEZ : Alanje. [Notice historique sur cette ville.] — DANIEL BERJANO : Cáceres en la Exposición Universal de París de 1900. — Notas biográficas. G.

Revista Española de Literatura, Historia y Arte.

Cette nouvelle revue, dont il est parlé d'autre part, est dirigée par D. Emilio Cotarelo y Mori, de l'Académie Espagnole, si avantageusement connu par ses travaux sur la littérature. Elle paraît le 1er et le 15 de chaque mois et coûte 20 fr. par an. S'adresser, pour la France, à Le Soudier, Paris.

Num. 1. Janvier 1901. — Programme. — Chronique. — D. Juan Valera. [1er art. d'une série qui comprendra tous les Académiciens de la Langue.] — *El Lazarillo de Manzanares.* [Publicat. du roman de J. Cortés de Tolosa, édité en 1620, et devenu rare. On promet une étude biographique et bibliogr.] — Poésies inédites de Quevedo *(à suivre).* — Lope de Rueda y su testamento. [M. RAMÍREZ DE ARELLANO publie le testament de Lope de Rueda, 21 mars 1565. Ce document enrichit de quelques détails intéressants le peu que nous connaissions du célèbre auteur.] — Procès politiques fameux. : *Le Marquis de Ayamonte* (1641-8), par E. C. — *Cancionero* inédit de Juan Alvarez Gato *(à suivre).* [On ne connaissait jusqu'ici que vingt-cinq des quatre-vingt-dix-sept poésies que renferme le *Cancionero.*] — Le premier *Entremés* du Théâtre espagnol. [*Entremés* des Tapis; entre 1530 et 1550?] — Sceau inédit de P. Fernández de Azagra. — A. RODRÍGUEZ VILLA. Diálogo entre Medrano, page, et Juan de Lorza... por Diego de Hermosilla, 1543. [Publié d'après un ms. sur lequel l'éditeur donnera des renseignements dans la suite *(à suivre).*] — Bibliographie. — Revues. — Nécrologie. — Chronique théâtrale. — Anecdotes historiques. E. M.

La Ciudad de Dios[1].

5 mai 1900 (xxe année, LIIe volume, no 1). FR. JERÓNIMO MONTES : Las reformas en la enseñanza. — FR. BONIFACIO DEL MORAL : Catálogo de escritores agustinos españoles, portugueses y americanos (com-

1. Cette revue s'occupant de questions de tous genres, on n'indiquera ici que les articles en rapport avec les questions auxquelles est consacré le *Bulletin Hispanique.* Dans sa *Revista de revistas*, la *Ciudad de Dios* donne les sommaires et analyse les articles les plus importants des principales revues espagnoles ou étrangères.

mencé au vol. LI). — **20 mai.** Fr. Luis Villalba Muñoz : El archivo de música del Escorial. [Catalogue des œuvres des compositeurs que possèdent ces archives, avec une notice sur leurs auteurs.] — Revista de Revistas. — **5 Juin.** Fr. Guillermo Antolín : Una relación inédita de la batalla de San Quintín. [Récit d'un témoin oculaire qui se trouve dans un vol. in-4° de la collection de Páez de Castro à l'Escorial. Ce texte est confronté avec d'autres relations qui se trouvent soit dans un autre vol. in-folio de la même collection, soit dans les *Documentos inéditos.*] — **20 Juin.** Fr. Guillermo Antolín : Una relación inédita de la batalla de S. Quintín *(suite).* — Revista de revistas. — **5 juillet.** Fr. Guillermo Antolín : Una relación, etc. — Fr. Bonifacio del Moral : Escritores agustinos, etc. *(suite).* — **20 juillet.** Revista de revistas. — **5 août.** *Bibliografía : Le Bienheureux Raymond Lulle,* par Marius André. — **20 août.** Revista de revistas. — **5 septembre.** Fr. Guillermo Antolín : Primera edición de un códice de la época visigoda [à propos de la publication récente de Dom Marius Férotin, *Apringius de Beja*]. — Fr. Bonifacio del Moral : Catálogo de escritores agustinos, etc. *(suite).* — **20 septembre.** Fr. A. Rodríguez de Prada : Memorias de un prisionero. [Lettres d'un religieux, Fr. José R. de Prada, témoin des événements récents des Philippines.] — Revista de revistas. — **5 octobre.** Memorias de un prisionero *(suite).* — **20 octobre.** Revista de revistas. — **5 novembre.** Memorias de un prisionero *(suite).* — **5 décembre.** Memorias de un prisionero *(suite).* — *Bibliografía : La poesía lírica en Cuba, Apuntes para un libro de biografía y de crítica,* par Martín González del Valle. — **20 décembre.** Memorias de un prisionero *(suite).* G. C.

Revista de Aragón.

Num. 5-12, Mai-Décembre 1900. — Miguel Asín. El filósofo zaragozano Avempace. [Série d'articles : L'auteur établit d'abord les causes de l'obscurité de ce philosophe arabe, né à Saragosse vers 1085. Sa biographie. Ses œuvres : 1° Commentaires sur plusieurs œuvres d'Aristote, de Galien, d'Alfarabi ; 2° Œuvres originales. L'honneur de l'encyclopédiste que fut Avempace est d'avoir introduit en Espagne la philosophie arabe d'Orient et d'avoir ouvert la voie à Averroès, dont le mérite est ainsi amoindri ; les deux grands titres de gloire d'Averroès, ses commentaires d'Aristote, sa théorie du panthéisme psychologique, il les doit à Avempace. *(A suivre.)*] — Francisco Codera. Rectificaciones á la historia árabe pirenáica con motivo de la obra : *La Vasconie, étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du comté d'Aragon...*, par M. Jean de Jaurgain. [L'érudit académicien discute certains faits de l'histoire de Navarre, d'Aragon et de Catalogne ayant rapport à l'histoire arabe, et montre

que sur certains points l'auteur français a eu tort de suivre de trop près l'historien Conde.] — EDUARDO IBARRA. El rey y la nobleza de Aragón en los tiempos primitivos. [Deux chapitres très intéressants d'une étude encore inédite du savant professeur d'histoire : 1° le Roi, 2° la noblesse.] — A. GIMÉNEZ SOLER. Lunas y Urreas. [Épisode de la lutte des nobles contre l'autorité royale, et des nobles entre eux, en Aragon, au commencement du xv° siècle. Deux partis sont en présence, l'un ayant pour chef *don Anton de Luna,* l'autre *don Pedro Giménez de Urrea:* d'où le titre de cette étude. *A suivre.*] — E. I. Un fuero desconocido de don Alfonso el Batallador. [Reproduction du texte de ce *fuero* publié pour la première fois par le *Bulletin hispanique*[1], accompagnée de félicitations pour ce *Bulletin* et l'attention qu'il porte à l'histoire aragonaise, félicitations qui nous sont à la fois un plaisir et un encouragement.] — FRANCISCO CODERA : Rectificaciones... (V. plus haut.) [L'érudit historien continue ses études sur la domination arabe dans les contrées espagnoles pyrénéennes.] — A. GIMÉNEZ SOLER termine son intéressante étude sur les luttes des deux familles rivales, les *Lunas* et les *Urreas.* — MIGUEL ASÍN : El filósofo zaragozano Avempace. [Dans ce troisième article, l'auteur nous donne le catalogue détaillé de ce qu'il appelle les œuvres personnelles du philosophe arabe.] — EDUARDO IBARRA. Un nuevo novelista aragonés. [Étude du nouveau roman *Capuletos y Montescos* de M. López Allué, dans lequel le critique loue une description exacte et pittoresque des mœurs et des types *baturros.*] — La *Revista de Aragón* publie l'appel de la cité de Saragosse à tous ceux qui veulent concourir à ses Jeux Floraux pour l'année 1901, et indique les sujets de chaque composition avec leurs récompenses : Vingt-cinq prix, vingt-cinq sujets, traités, suivant l'indication, en français, en provençal, en catalan, en valencien, dans le dialecte des Baléares, des Basques, des Asturies, de la Galice. Pour les sujets à traiter en langue française ou provençale, les concurrents doivent être de nationalité française. Les travaux seront reçus jusqu'au 15 septembre 1901.

F. M.

O archeologo português[2].

Num. 1, 1899-1900. — L. FIGUEIREDO DA GUERRA : Limia e Brutobriga. [Après avoir résumé les résultats des investigations relatives à la toponymie ancienne de la Lusitanie, l'auteur s'occupe d'établir la

1. *B. H.* 1900, p. 79. Cf. aussi, p. 233.

2. Cette revue mensuelle, fondée et dirigée par M. J. Leite de Vasconcellos, l'archéologue-philologue bien connu (cf. *B. H.* dans la *Revue des Universités du Midi*, 1898, p. 229), a repris le cours de sa publication après une interruption d'une année. 1899-1900 compte pour une année et forme le cinquième volume. — L'abonnement est de 1,500 reis (7 fr. 50), chez Diaz Coelho, Imprensa nacional de Lisboa.

situation du *Forum Limicorum*, de *Brutobriga;* il s'oppose à l'identification de cette dernière ville avec *Britomia.*] — ARRONCHES JUNQUEIRO : Estudos sobre Troia de Setubal [spécimens de céramique romaine]. — MANOEL JOAQUIM DE CAMPOS : Numismatica colonial. Estudo a proposito de moedas de prata indo-portuguesas com as datas oblitteradas. — J. L. DE V. : Moeda de chumbo da republica romana. [Monnaie trouvée par l'auteur et analogue à d'autres que Guecchi considère comme fausses.] — J. L. DE V. : Sommaire de la *Revista de Guimarães*, XVI, n° 1 ; C. r. de *O dolmen da Barrosa* du général Mesquita Carvalho. — ALBINO PEREIRA LOPO : O castro do Lombeiro de Maquieiros em Gondesende (Bragança). [Inscription préhistorique.] — ROBERT MOWAT : Monnaie de Baesuris, ville de Lusitanie. [L'auteur établit, en se basant sur la légende d'une monnaie publiée jadis et perdue depuis, qu'il faut corriger *Esuri* dans l'itinéraire d'Antonin en *Baesuri.*] — A. B. DE F. : Sello do padre-mestre Gonçalo Origiis dominicano em Santarem. — PEDRO A. DE AZEVEDO : Extractos archeologicos das « Memorias parochiaes de 1758. » [Renseignements tirés de ces *Memorias* sur différentes localités.] — J. L. DE V. : Notícias várias : 1° Ponte de Olivença ; 2° Sepulturas romanas em Marco de Canaveses.

Num. 2. — J. L. DE V. : Archeologia do Alto Minho [Inventaire des pièces archéologiques offertes au *Museo ethnologico português* par M. Félix Alves Pereira] ; Novas inscripções ibericas do sul de Portugal : Inscripção de Salir. — JOSÉ CELLADO : Inscripção sepulcral romana [caractères de l'époque d'Auguste ; vulgarismes.] — J.-L. DE V. : Inscripção romana de Ossonoba. [Épigraphe d'une statue à Aurélien.] — A. PEREIRA LOPO : Aula de archeologia no seminario diocesano de Bragança [à propos de la création, par l'évêque de Bragance, d'une chaire d'archéologie et d'iconographie dans ce séminaire.] — M. J. DE CAMPOS : Numismatica colonial [sur des monnaies de cuivre des Indes portugaises avec l'exergue P R — 809.] — E. HUEBNER : Cornelius Bocchus [note sur cet historien à propos d'une inscription où il est nommé.] — P.-A. DE AZEVEDO : Extractos archeologicos das memorias parochiaes de 1758 *(suite).* — J.-L. DE V. : Contos para contar. [Il s'agit des jetons qui servaient au moyen-âge pour faire les opérations arithmétiques. Catalogue des *contos para contar* portugais appartenant à M. J. Meili de Zurich (planche)].

Num. 3. — JOSÉ PESSANHA : O calix de ouro do mosteiro de Alcobaça. [Ce calice passait pour avoir été orné avec les joyaux d'Inès de Castro. D'autres origines lui ont été attribuées. Il fut en réalité offert par le cardinal-infant D. Affonso. C'est une œuvre de la renaissance, d'un allemand ou d'inspiration allemande]. — ANT. DE VASCONCELLOS : D. Elvira Lopez. Um epitaphio em versos leoninos [Inscription du XIVe ou du XIIIe siècle.] — J.-L. DE V. : Alcoçaba archeologica. An-

tiguidades romanas. [Reproductions d'objets appartenant à M. Vieira Natividade : louve de bronze, victoire en bronze (travail sans doute indigène), etc.] — PEDRO A. DE AZEVEDO : Notícias archeologicas do seculo XVIII (suite d'un article commencé au vol. IV et contenant des indications tirées de la *Gazeta de Lisboa occidental* (1723-1738) à propos des découvertes faites au XVIIIe siècle.] — A. F. BARATA : André de Resende. O seu morgado. [Propriété de campagne du célèbre archéologue, qu'on ne savait où situer, et que M. Barata a pu reconnaître grâce à une des inscriptions dont Resende l'a ornée, comme il fit pour sa maison d'Euora.] — PEDRO A. DE AZEVEDO : Extractos archeologicos das « memorias parochiaes » de 1758.

G. C.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Analecta bollandiana, 1900, III, p. 372, signalent *Le case abitate in Roma da S. Ignazio di Loiola secondo un inedito documento del tempo*, par Pietro Tacchi Vecchi, et *Una lettera inedita di Sant' Ignazio di Loiola al duca Cosmo di Toscana*, par le même.

Annales de géographie, Bibliographie géographique annuelle, v. p. 158 sq. les ouvrages sur l'Espagne et le Portugal parus en 1899.

Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France, deuxième trimestre 1900, p. 161 : Communication de M. de Leuzin sur les prétendues découvertes archéologiques de Quarteira (Algarves, Portugal).

The geographical Journal, avril 1900 : Colonel G. E. Church, *The ruined cities of Central America;* — mai : *Notes of the Map of part of the Cordillera Real of Bolivia;* — juin : *Exploration of the Bermejo River and its affluents, Argentine Republic;* — juillet et août : Dr Hans Steffen, *The Patagonian Cordillera and its Main Rivers;* — décembre : E. G. Ravenstein : *The voyages of Diego Cão and Bartholomeu Dias*, 1482-88.

Literarisches Centralblatt, 25 août 1900, signale *Historia dos martyres de Nagran, versão ethiopica publicada por* Francisco Maria Esteves Perreira.

Questions diplomatiques et coloniales, 1er septembre 1900 : Henri Hauser, *Études sur les colonies portugaises : îles du Cap Vert, Guinée, São Thomé;* — 15 octobre 1900 : H. Hauser, *Études sur les colonies portugaises, II. Angola;* — 15 décembre 1900 : Pierre d'Espagnat, *Le Congrès ibéro-americain.*

Revue bleue, 1er septembre 1900 : Charles Pavie, *L'Espagne contemporaine.*

Revue d'histoire littéraire de la France, octobre 1900 : Louis Clément, *Antoine de Guevara, ses lecteurs et ses imitateurs français au XVIe siècle.*

Revue d'histoire moderne et contemporaine, tome II, nº 1 : L. Bourrilly, *La première ambassade d'Antonio Rincon en Orient.*

Revue historique, septembre-octobre 1900 : R. Altamira, *Bulletin historique, Espagne 1898-1899;* novembre-décembre : H. Léonardon, *Prim et la candidature Hohenzollern.*

Revue internationale de l'enseignement, octobre 1900 : Aug. Moniot : Compte rendu de *L'Espagne et l'ancien régime : les institutions,* de G. Desdevises du Désert; — novembre 1900 : Rafael Altamira, *Questions présentes d'enseignement en Espagne.*

Revue numismatique, troisième trimestre 1900 : J. Maurice, *L'atelier monétaire de Tarragone pendant la période constantinienne et à partir du 1er mai 305.*

Revue pédagogique, août 1900 : M. Pellisson, *Les expositions scolaires de l'étranger à l'Exposition universelle : Espagne et Portugal;* — novembre : Jacques Porcher, *L'enseignement primaire dans les Républiques espagnoles de l'Amérique du Sud;* — décembre : *Revue de l'étranger, République de Guatemala.*

Revue des Pyrénées, janvier-février 1900 : François Dhers, *Campagne du maréchal Soult dans les Pyrénées, I. La guerre dans les montagnes;* Dubarat : *Retour d'Andorre;* — mars-avril : Fr. Dhers, *Campagne du maréchat Soult, II. La guerre autour de Bayonne;* Pasquier : *La vicomté de Castelbon en Catalogne;* — mai-juin 1900 : J. Fontes, *Quelques mathématiciens espagnols au* XVIe *siècle* (suite, voir no janvier-février 1899.) *IV. Pedro Sanchez Ciruelo; V. Gaspar Lax;* Fr. Dhers : *Campagne du maréchal Soult dans les Pyrénées, III. La défense des Gaves.*

Revue des Questions historiques, octobre 1900 : Geoffroy de Grandmaison, *Talleyrand et les affaires d'Espagne en 1808, d'après des documents inédits.*

Romania, juillet 1900 : R. Menéndez Pidal, *Etimologias españolas;* — octobre : R.-J. Cuervo, *Acudia;* María Goyri : Compte rendu de *Juan Manuel, El libro de los enxiemplos del Conde Lucanor et de Patronio, Text und Anmerkungen aus dem Nachlasse von Hermann Knust, herausgegeben von Adolf Birch-Hirshfeld.*

Zeitschrift für romanische Philologie, 1900 : H. Schuchardt, *Franz. port. « corme »* (p. 411), *Port. « fisga ».*

G. C.

PETITE CHRONIQUE

Les éditeurs Alph. Picard et fils et Ed. Privat ont entrepris la publication d'une *Bibliothèque espagnole,* dont voici les volumes annoncés (format in-12, 200 à 250 pages; prix, 4 à 5 francs) :

Sous presse. — A. Morel-Fatio, secrétaire de l'École des Chartes. *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII.*

L. Rouanet. *Une comédie diabolique de l'ancien théâtre espagnol.*

(Ces deux volumes sont annoncés pour le 15 février.)

En préparation. — G. Cirot, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux. *Le Christianisme en Espagne à l'époque romaine.*

R.-J. Cuervo. *Études de philologie castillane* (en espagnol).

A. Farinelli, professeur extraordinaire à l'Université d'Innsbrück. *Calderon et le Calderonisme.*

E. Guillon, professeur d'histoire au lycée de Limoges. *Les guerres d'Espagne sous l'Empire.*

H. Léonardon, conservateur adjoint de la bibliothèque de Versailles. *Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne.*

Mérimée, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse. *Góngora et le Gongorisme espagnol. (Étude de psychologie littéraire.)*

A. Morel-Fatio, secrétaire de l'École des Chartes. *Précis d'une histoire de l'ancienne littérature catalane. — Antonio de Guevara, son œuvre et son influence.*

P. Paris, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. *L'Espagne avant les Romains.*

E. Piñeyro. *Histoire du romantisme en Espagne* (en espagnol). — *La fin de la domination espagnole en Amérique* (en espagnol).

G. Reynier, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. *La vie universitaire en Espagne au seizième et au dix-septième siècle.*

Karl Vollmœller. *Les Cancioneros et Romanceros espagnols.*

Nous ne pouvons qu'annoncer pour le moment, nous réservant d'en rendre compte dans un prochain numéro, l'*Illustrazione di un Canzoniere ms. italo-spagnuolo del secolo XVII,* presentata all' Accademia Pontaniana nella tornata del 4 novembre 1900 dal socio residente Benedetto Croce. Napoli, 1900, in-4°, 32 pages. E. M.

Le Comité régional de l'*Alliance française* à Bordeaux vient de décider l'organisation de cours de vacances pour les étrangers dans le genre de ceux qui ont lieu à Paris, Nancy, Grenoble et Caen. Ces cours auront lieu au mois de juillet. Ils auront pour objet de faciliter aux étrangers l'étude de notre langue, de notre littérature, de notre histoire, et de leur rendre aussi profitable que possible un séjour de courte durée en France. Cette création intéresse spécialement les Espagnols, les Portugais et les Américains du Sud, qui trouveront à Bordeaux un accueil des plus sympathiques. On fera connaître ultérieurement les conditions et le programme de ces cours.

Nous avons le plaisir d'annoncer les débuts d'une *Revista española de literatura, historia y arte* dirigée par M. Emilio Cotarelo y Mori. Elle paraît deux fois par mois. Abonnement 20 francs chez Murillo, Alcalá, 7, Madrid. Le *Bulletin hispanique* analysera les numéros. On trouvera le sommaire du premier au dépouillement des Revues dans le présent fascicule.

On a signalé ici le *cours de langue espagnole,* première année, par J. Parrain (Bordeaux, 1899). Le cours de deuxième année a paru également (Bordeaux, chez l'auteur, 20, rue Labirat, 1900). Bien qu'elle soit principalement destinée aux écoles professionnelles et commerciales, cette grammaire a sa place dans l'enseignement secondaire. Elle contient des remarques excellentes et claires, notamment sur *ser* et *estar,* beaucoup d'expressions que ne donnent guère en général les grammaires, un petit aperçu sur la versification. M. Parrain considère comme un vice de prononciation de dire *Madriz* pour *Madrid, Valladoliz* pour *Valladolid.* Or, ce sont les castillans qui prononcent ainsi; et s'il ne faut pas prononcer comme eux, on se demande comment on doit parler le castillan. Ne faut-il pas se résigner à parler les langues vivantes comme les vivants? G. C.

MM. Ernest Mérimée et Alfred Morel-Fatio, qui dirigent le *Bulletin hispanique* avec tant de dévouement et de talent, viennent d'être nommés chevaliers dans l'ordre national de la Légion d'honneur. C'est la récompense méritée de longs et brillants services. Nos lecteurs savent tout ce que M. Mérimée, à Toulouse, M. Morel-Fatio, à Paris, ont fait pour naturaliser à nouveau chez nous cette Espagne que nous délaissions et dont nos pères, contemporains de Corneille et de Victor Hugo, furent si magnifiquement épris. Nous adressons à nos fidèles collaborateurs et amis nos félicitations les plus cordiales. G. R.

Nous devions faire paraître dans le présent numéro un article de M. P. Paris sur le *Cerro de los Santos.* Le grand nombre de planches qui doit l'accompagner nous a obligés à retarder la publication de ce travail, qui paraîtra dans notre prochain fascicule.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

RUFINO JOSÉ CUERVO

Il y a plus d'une vingtaine d'années, le professeur Pott, de Halle, recevait la visite d'un jeune philologue colombien, heureux de profiter d'un voyage en Europe pour aller saluer un des maîtres de la science allemande et lui faire hommage de quelques travaux. L'étranger s'exprimait avec difficulté en allemand; le professeur ne parlait pas l'espagnol; la conversation eut lieu en latin. Pott ne tarda pas à reconnaître qu'il avait affaire à un vrai savant, très au courant des théories les plus nouvelles, et il ne lui cacha pas son étonnement : était-il possible qu'il se fût formé tout seul à Bogotá, sans direction, avec l'unique secours des livres? C'était pourtant la vérité. Il demanda alors à son visiteur quelle profession il exerçait dans son pays. « Je suis brasseur, » répondit modestement l'étranger. Le professeur n'en put croire ses oreilles et se fit répéter la chose deux fois. Lorsqu'il fut sûr d'avoir bien compris, il regarda — j'imagine — avec une admiration sincère cet homme rare, qui avait su réussir dans deux branches si différentes de l'activité humaine, bien chères toutes deux à l'âme germanique, la philologie et la fabrication de la bière.

Le brasseur-philologue, qui causa une si vive surprise au professeur Pott, n'était autre que D. Rufino José Cuervo, le maître éminent que ses doctes ouvrages ont placé depuis lors au premier rang des romanistes contemporains, et qui est aujourd'hui, sans aucun doute, la plus haute autorité en matière de langue castillane.

Rien de moins banal et, j'ose le dire, de plus édifiant que la vie de cet admirable travailleur, qui est un sage : je voudrais la conter ici en toute simplicité, de façon à ne pas effaroucher son extrême modestie.

D. Rufino José Cuervo naquit à Bogotá en 1844. Son père, le docteur Cuervo, avocat de profession, prit une part active à la vie politique de son temps et occupa les postes les plus élevés : il fut gouverneur de Bogotá et vice-président de la République. Il appartenait à la génération qui vit naître l'indépendance américaine; des libéraux de cette époque il avait les idées généreuses, l'enthousiasme, le dévouement au bien public; avec cela, le jugement le plus droit, le sens pratique le

mieux avisé. Homme de haute culture et fervent chrétien, il assura à ses enfants le double bienfait d'une forte éducation morale et religieuse et d'une sérieuse instruction : il voulut être lui-même leur premier maître[1].

Vers le milieu de ce siècle, les études latines étaient, en Colombie, dans le discrédit le plus complet. Les collégiens qui voulaient apprendre le latin étaient obligés de le faire en cachette, pour ne pas être en butte aux moqueries de leurs camarades. Le jeune Rufino se sentait attiré par les études littéraires et voulut apprendre le latin. Un maître intelligent lui mit entre les mains les deux livres qui devaient éveiller sa vocation scientifique, la *Grammaire castillane* d'Andrés Bello et la *Grammaire latine* de Burnouf.

La grammaire de Bello est un ouvrage de premier ordre, vraiment surprenant pour l'époque où il parut (1847) et qui devance parfois les travaux postérieurs de Diez et des grands philologues contemporains. Elle peut paraître aujourd'hui vieillie sur certains points, mais ce qui n'a pas vieilli, c'est la méthode de l'auteur, méthode excellente et vraiment scientifique. M. Cuervo n'a jamais laissé échapper une occasion de rendre publiquement à Andrés Bello le tribut de sa reconnaissance et d'affirmer qu'il lui doit une grande partie de sa formation intellectuelle. Depuis le collège, il fit de la grammaire de Bello son vade-mecum, la surchargeant de toutes les remarques que pouvaient lui suggérer ses lectures; il en a publié une édition excellente, mise au courant de la science par un riche commentaire de notes[2].

On ne saurait attribuer la même valeur à la *Grammaire latine* de Burnouf; quand on songe cependant que le latin était encore enseigné alors en Colombie à l'aide de la *Grammaire* de Nebrija, ce fatras indigeste de règles bizarres, formulées en vers latins inintelligibles, on comprendra quelle bonne fortune ce fut pour M. Cuervo d'aborder l'étude de la langue latine avec un guide tel que Burnouf. C'est par lui qu'il vit citer pour la première fois le grand ouvrage de Bopp, qu'il fit venir d'Europe et dont la lecture le ravit.

La révolution de 1860 troubla profondément le pays. Pendant plusieurs années les collèges furent fermés; le jeune Rufino, qui avait alors seize ans, profita de ces vacances forcées pour aller passer ses journées entières à la Bibliothèque de la ville. Il n'y avait pas d'autres travailleurs que lui, et il y régnait en maître. Il feuilleta tous les

1. Voir sa biographie écrite par ses fils, *Vida de Rufino Cuervo y noticias de su época*, por Angel y Rufino José Cuervo. Deux forts volumes in-8°. Paris, Roger y Chernoviz, 1892.

2. *Gramática de la lengua castellana*, por D. Andrés Bello. Sexta edición hecha sobre la última del Autor con extensas notas y un copioso índice alfabético por D. Rufino José Cuervo. 1 vol. in-8° de 366-160 páginas. Paris, Roger y Chernoviz, 1898. Je cite la dernière édition. Les éditions antérieures parurent en 1874, 1881 et 1891. Cf. *Bulletin hispanique*, t. I (1899), p. 230.

volumes, découvrant des richesses que les bibliothécaires n'avaient jamais soupçonnées. Il acquit bientôt ainsi une surprenante érudition livresque.

La mort de son père, les troubles de la révolution avaient compromis la situation matérielle de la famille. Il se décida à faire sa carrière du professorat, et il fut nommé professeur de latin au Séminaire de Bogotá. L'impossibilité d'enseigner le latin avec le livre néfaste de Nebrija l'engagea à écrire une *Grammaire latine*, en collaboration avec son ami D. Miguel Antonio Caro, le futur traducteur de Virgile, le fils de l'excellent poète José Eusebio Caro. Cet ouvrage[1] est intéressant parce qu'il introduit pour la première fois dans l'enseignement élémentaire un certain nombre de théories toutes modernes : à ce point de vue, il est plus avancé que la plupart de nos grammaires classiques.

Le docteur Cuervo, très préoccupé d'enseigner à ses enfants la pure langue castillane, leur lisait souvent un petit livre sans grande valeur scientifique, mais écrit avec esprit et agrément, intitulé *Observaciones curiosas sobre la lengua castellana*. L'auteur, nommé Ulpiano González, s'était proposé de corriger un certain nombre de façons de parler populaires. Le souvenir de cette lecture en famille inspira à D. Rufino l'idée d'un travail du même genre, mais plus méthodique, enrichi d'exemples tirés des écrivains. Ainsi naquirent les *Apuntaciones sobre el lenguaje bogotano*[2], l'ouvrage le plus populaire de l'auteur, et qui est à recommander non seulement aux Américains, mais à tous ceux qui étudient le castillan. M. Cuervo en prépare une édition nouvelle, entièrement remaniée, où il traitera à fond la question du langage populaire.

Ici se place l'événement qui modifia d'une manière si imprévue la vie du jeune professeur. Son frère aîné, Don Angel, qui joignait à l'esprit le plus entreprenant le sens le plus exact des réalités de la vie, eut l'idée, pour refaire son patrimoine, de fabriquer de la bière : il n'y avait pas encore de brasseries dans le pays. Il fit venir des livres d'Angleterre et d'Allemagne et commença ses essais. Dans la curieuse biographie[3] de son frère qu'a écrite D. Rufino, il nous conte en détail toutes les difficultés de cette entreprise, à laquelle il collabora bientôt lui-même, abandonnant pour cela toutes ses leçons. Les livres exposent la théorie : ils ne communiquent pas cette habileté spéciale

1. *Gramática latina*, Bogotá, 1867.

2. *Apuntaciones críticas sobre el lenjuaje bogotano* por Rufino José Cuervo. Cuarta edición. Chartres, 1885. 1 vol. in-8° de 570 pages.

3. *Angel Cuervo. Cómo se evapora un ejército. Recuerdos personales de la campaña que concluyó el 18 de julio de 1861 con la toma de Bogotá por los revolucionarios*. Un vol. in-12, Paris, 1900. L'ouvrage est précédé d'une *Noticia biográfica de D. Angel Cuervo (1838-1896)*, écrite par son frère. D. Angel Cuervo était une nature d'artiste; outre sa collaboration à la *Vie* de son père, il a écrit divers ouvrages de critique ou d'imagination.

pour la manipulation des matériaux, que peut seule enseigner une longue pratique. Il fallut aux deux frères une patiente série de tâtonnements, dont les résultats ne furent réguliers qu'au bout de plusieurs années. La médiocrité de leurs ressources ne leur permettait pas d'avoir assez d'employés; eux-mêmes travaillaient aux tâches les plus grossières, roulant les tonneaux, lavant les bouteilles. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'au milieu de cette vie pénible D. Rufino ne perdit pas de vue un seul instant ses travaux littéraires. Son frère, qui avait pour lui quelque chose de la sollicitude d'un père, lui disait parfois, lorsqu'il avait travaillé plusieurs heures à son ingrate besogne : Retourne maintenant à tes livres! Et l'autre se retirait dans son cabinet de travail préparer les matériaux de la grande œuvre, de réalisation si difficile, à laquelle il s'était dès lors décidé, avec la belle audace de la jeunesse, à consacrer le reste de sa vie, un *Dictionnaire de la langue castillane.*

Tant d'efforts devaient être couronnés de succès. Vers 1882, les deux frères profitèrent d'une bonne occasion pour céder leur fabrique et venir s'installer à Paris. Ils n'avaient jamais cherché la fortune, mais la modeste aisance qui leur permettrait de se livrer tout entiers à leurs travaux littéraires. Le premier fascicule du *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana* parut en 1884 et attira immédiatement l'attention des spécialistes : il me fut signalé alors, je m'en souviens bien, par Arsène Darmesteter, qui restait émerveillé devant l'article consacré à la préposition A, véritable chef-d'œuvre d'analyse. A l'heure actuelle, deux volumes ont paru, l'un de 922, l'autre de 1,348 pages, comprenant les quatre premières lettres de l'alphabet[1].

M. Cuervo avait songé tout d'abord à composer un Dictionnaire complet de la langue, sur le modèle de Littré. En 1871, il avait publié, avec un collaborateur, un *Spécimen d'un nouveau dictionnaire de la langue castillane*[2], mais son collaborateur avait renoncé à ce travail, et le projet avait été abandonné. M. Cuervo se rendit compte bientôt qu'un dictionnaire général de la langue était une œuvre irréalisable, pour laquelle lui manquaient les matériaux indispensables dont disposait un Littré, à savoir les dictionnaires spéciaux des sciences et des arts. Il n'existe pas encore de bons ouvrages de ce genre en espagnol. Il réduisit donc son vocabulaire aux mots importants ayant dans les phrases un rôle syntaxique; de là le titre de son ouvrage. C'était d'avance renoncer, par scrupule scientifique, au succès de librairie, à la vente au grand public; c'était ne vouloir obtenir les suffrages que des linguistes de profession.

1. Le premier volume a paru en 1885, le second en 1893. Paris, Roger et Chernoviz, éditeurs.

2. Venancio G. Manrique y Rufino José Cuervo, *Muestra de un diccionario de la lengua castellana*, Bogotá, 1871. Une plaquette.

M. Cuervo a bien voulu m'initier à sa méthode de travail, qui est une merveille d'ingéniosité. Il n'a jamais eu d'autres collaborateurs que des copistes. La tâche la plus difficile et la plus longue était de collectionner les exemples. Il commença, vers 1872, à dépouiller lui-même les grands classiques espagnols, le crayon à la main, soulignant tous les mots un peu remarquables et les notant sur un petit carnet, avec l'indication du volume et de la page. Il lut ainsi Cervantes d'un bout à l'autre, Luis de Granada, Quevedo et bien d'autres; les quatre volumes de Lope de Vega, dans l'édition Rivadeneyra, lui prirent une année entière, à raison d'une heure par jour. Il forma ainsi une collection précieuse de petits cahiers, qui représentent, en réalité, un lexique de chaque grand écrivain. Un copiste soigneux était chargé de noter sur un dictionnaire de l'Académie, pour chacun des mots inscrits sur le carnet, un simple renvoi à la page et à la ligne de l'auteur. M. Cuervo possède ainsi plusieurs dictionnaires, tout surchargés d'annotations manuscrites. S'il veut avoir des exemples pour un mot quelconque, il est sûr d'en trouver immédiatement une collection toute prête. S'agit-il maintenant de composer un article du dictionnaire, il copie sur des fiches tous les exemples recueillis; après cela, il lit l'article consacré au même mot dans les grands dictionnaires de toutes les langues, le Littré, le Webster, le Sachs, le Freund [1]; il commence alors le travail de classification, qui est quelquefois d'une difficulté extrême, notamment pour les prépositions, et où il fait preuve de la plus ingénieuse subtilité. Songez que l'article consacré à la préposition *de* remplit 40 pages in-4° à deux colonnes!

On est stupéfait, en parcourant les deux volumes du *Diccionario de construcción y régimen* de la persévérance, du soin minutieux, qu'a dû exiger un pareil travail. Chaque exemple est accompagné du renvoi exact à la page et à la ligne du texte : je frémis en songeant à la correction de ces épreuves! Mais on admire autre chose que la patience de l'érudit : on se dit que pour savoir distinguer d'une façon si délicate toutes les nuances d'un terme, et pour pousser l'analyse des sens plus loin que ne l'a fait aucun lexicographe, il faut être un psychologue et un penseur; et en lisant cette collection d'exemples toujours curieux, toujours intéressants par eux-mêmes, on comprend qu'un fin lettré, un homme de goût pouvait seul si heureusement les choisir; on se prend à apprécier davantage encore un travail de cette nature, qui exige de celui qui l'entreprend tant d'aptitudes si diverses. Les deux volumes déjà parus du *Diccionario* sont aujourd'hui un instrument indispensable à tout hispanophile, un répertoire d'exemples où puiseront tous les lexicographes futurs. Le Gouvernement français, en décernant à D. Rufino la croix de la Légion

1. Si je ne cite pas ici le précieux *Dictionnaire* d'Hatzfeldt et Darmesteter, c'est que la publication en est trop récente pour que M. Cuervo ait pu s'en servir.

d'honneur, a voulu, sans doute, le remercier d'avoir publié en France, plutôt qu'en Allemagne, une œuvre de cette importance, et qui restera.

Depuis quelques années, la publication du *Diccionario* est interrompue, au plus grand regret des admirateurs et des amis de l'auteur.

... Pendent opera interrupta...

La mort imprévue de son frère, D. Angel, avec qui il avait toujours vécu dans l'intimité la plus étroite, fut pour M. Cuervo un coup si douloureux que sa santé en resta ébranlée. Il dut suspendre pour un temps tout travail trop assidu. Contentons-nous pour le moment de ce qu'il peut et veut bien nous donner. Il nous annonce une édition des *Apuntaciones,* qui sera presque un livre nouveau ; nous l'accueillerons avec joie. Mais qu'il nous laisse espérer encore de le voir revenir quelque jour, avec des forces nouvelles, à ce cher *Dictionnaire,* qu'il n'a dû abandonner qu'avec de cruels regrets !

BORIS DE TANNENBERG.



9 février 1901.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. III. Avril-Juin 1901 N° 2.

Bulletin hispanique

SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS

La découverte du buste d'Elche, entré au Louvre en 1897, a ramené l'attention sur les sculptures découvertes au *Cerro de los Santos,* dans la province d'Albacete, termino de Montealegre, sur la route qui va de ce village à Yecla. La principale collection, de beaucoup la plus importante, est rassemblée, comme on sait, au Musée archéologique national de Madrid. Mais, en dehors de ce Musée, il existe dans d'autres Musées et chez des particuliers un assez grand nombre d'objets de cette provenance que, pour la plupart, j'ai eu l'occasion de voir, de dessiner sommairement ou de photographier moi-même, que pour le reste je connais grâce à d'obligeantes communications. Les sculptures conservées à Madrid n'ont pas encore fait l'objet d'une description complète ni scientifique; c'est une lacune que je me propose de combler dans une monographie du Cerro dont je m'occupe. En attendant, il m'a paru utile et intéressant de dresser, des fragments épars hors du Musée de Madrid, un catalogue précis.

MUSÉE DU COLLÈGE DES RR. PP. ESCOLAPIOS, A YECLA

Le Père Carlos Lasalde, qui était recteur des Écoles Pies, à Yecla, au temps des premières fouilles du Cerro, avait recueilli un grand nombre des objets trouvés, et les avait placés dans une salle de son Collège avec quelques antiquités provenant de la même région, du *Cerro de la Campana,* du *Cerro de la Magdalena* et d'autres encore. M. Arthur Engel, à qui les archéologues qui s'occupent de l'Espagne, en particulier ceux qu'intéresse le Cerro de los Santos, doivent tant, visitant une première fois cette collection en mars 1891, a noté les fragments de sculpture suivants dans son *Rapport sur une mission archéologique en Espagne* (1891), p. 188 (p. 80 du tirage à part) :

1° Statuette en pierre blanchâtre, de 0m 175. Personnage voilé et encapuchonné jusque sous les yeux (fig. 9). Cette pièce n'a pas de

similaire parmi les autres. L'impression qu'elle a faite à M. Engel, en tant qu'authenticité, n'est pas trop mauvaise, mais il réserve son jugement.

2° Quatre bases de statues en assez bon état; deux statues de grandeur naturelle, frustes et sans tête ni bras; trois ou quatre têtes assez bien conservées.

Parmi ces objets, quelques-uns ont été cédés gracieusement au Musée du Louvre par les Pères Escolapios; je les décrirai en parlant de la collection du Louvre. Lors d'un second passage à Yecla, M. Engel vit réuni un second lot de sculptures bien plus considérable et toujours très varié. Les bases de statues y dominaient. Cette collection devait être, dit-on au visiteur, transportée à Madrid, où les Pères voulaient faire un Musée central. Mais ce projet n'a pas été exécuté, car, le 22 mars 1894, M. Engel revit et photographia la plupart des objets du Cerro. Il nota, en particulier, que la statuette en pierre blanche citée plus haut est fausse, et qu'elle semble avoir été trempée dans un acide (*Revue archéologique*, 1896, II, p. 225. — A. Engel, *Nouvelles et Correspondances*). Enfin, en 1898, j'ai moi-même visité le Musée des Escolapios, dessiné et photographié tous les fragments du Cerro, dont voici le catalogue. Je note, en passant, que la statuette fausse a disparu.

1. Moulage en plâtre d'une petite statuette haute de $0^{m}15$. — L'original est perdu, et les Pères Escolapios actuels n'ont pas souvenir de l'avoir vu. Mais la ressemblance de type et de facture avec des modèles connus ne laisse pas de doute; il provenait de Cerro. Le personnage est une femme debout (le moulage est brisé un peu au-dessus des genoux), vêtue d'une longue robe et d'un grand manteau ouvert sur la poitrine; les deux bords de ce manteau sont rapprochés, à hauteur de la taille, par un gros bouton. Les bras sont dissimulés sous l'étoffe. Sur la gorge, s'étale un large collier où pend une amulette. La tête était coiffée d'une mitre recouverte d'un voile tombant sur les épaules. De grosses boules pendent aux oreilles. Les traits du visage sont malheureusement indistincts. La statuette est plate par derrière.

L'œuvre, quoique barbare, se rapporte comme type et comme âge à la dame d'Elche. (Pl. I, n° 1.)

Cf. P. Paris, *Buste espagnol de style gréco-asiatique*, dans *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, IV, 2e fasc., fig. 6.

2. Tête virile, H. $0^{m}18$. (Pl. I, n° 2_a, 2^b.) — Les yeux, le nez, la bouche et le menton sont plus ou moins rongés. Une tache noire sur le front et le nez vient encore déparer ce qui reste du visage. Les traits étaient maladroitement dessinés, et surtout les yeux; mais l'ensemble

garde néanmoins une impression grave qui n'est pas sans beauté. Les oreilles, comme à l'ordinaire, sont longues, étroites et difformes, le lobe orné d'un gros anneau. La chevelure est plus soignée; on voit, autour du front et des tempes, une double rangée de mèches symétriquement rangées, en forme de grosses virgules emboîtées les unes dans les autres. L'occiput et la nuque sont couverts d'une sorte de calotte plate et lisse, à moins que cet aspect ne soit dû simplement à ce que les cheveux ne sont figurés plastiquement qu'autour du front.

Cf. Juan de Dios de la Rada y Delgado, *Antigüedades del Cerro de los Santos (Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia),* lam. XII, n° 3. — L. Heuzey, *Revue d'Assyriologie,* t. II, pl. IV. — *Bulletin de Correspondance hellénique,* XV, p. 619, fig. 2. — A. Engel, *Rapport,* fig. 6.

3. Tête virile, coupée aux trois quarts, du côté droit. H. 0m 23. (Pl. II, n° 3.) — Cette tête ressemble absolument, pour la disposition de la chevelure, à la tête précédente; mais les mèches en virgules sont rangées avec moins de rigueur, et plus plates. Par devant, sur le milieu du front, elles se séparent et se tournent, l'une à droite, l'autre à gauche, en accent circonflexe; dans l'angle ainsi tracé se place une petite boule, qui peut être un ornement, une perle par exemple, ou une petite boucle rudimentaire.

L'œil, très rapproché du nez, est dessiné avec quelque soin; le globe en est rond et assez proéminent. La joue est saillante et plate, le menton est carré. L'oreille, ornée d'une boucle, a la lourde et maladroite forme ordinaire, et ressemble à un massif point d'interrogation. Le crâne est rond, très régulièrement modelé.

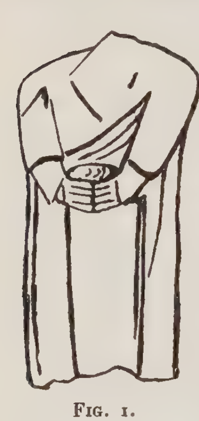
4. Tête d'homme. H. 0m 24. (Pl. I, n° 4.) — La plus grande partie du crâne a été brisée par derrière. Tout le visage est intact, sauf le nez, dont les narines ont disparu. Sur le front restent encore quelques mèches de cheveux en virgules, mais disposées assez librement. Les yeux sont très gros, saillants, et mal dessinés dans l'orbite. La bouche, dont les coins tombent, est taillée durement; le menton est saillant et plat. Le sculpteur a fait preuve d'un certain effort vers le style grave. L'expression, malgré la maladresse de la facture, est sévère et hautaine. La tête doit provenir de quelque statue hispano-romaine.

5. Tête virile. H. 0m 20. (Pl. I, n° 5.) — Le visage a complètement disparu. Les cheveux tombaient assez bas sur le front; ils sont disposés par rangées assez irrégulières de mèches en virgules, comme celles de la tête précédente. Ces mèches couvrent toute la surface du crâne. Les oreilles, comme toujours, sont très longues et très mal

dessinées et modelées. Elles portent des boucles. Le style et la facture sont inférieurs à ceux des têtes nos 2 et 3. La forme du crâne est assez particulière, allongée et plate par derrière, bombée par devant.

6. Tête et haut du buste d'une femme. H. 0m 40. — La tête, dont le visage est absolument rongé, est ronde, couverte d'un voile qui tombe sur les épaules. Sur l'épaule gauche, on voit attaché un pan d'étoffe qui tombe par derrière.

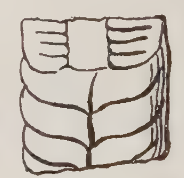
7. Tête dont la face est emportée. Elle est couverte d'un voile. Grandeur naturelle; fragment sans valeur.

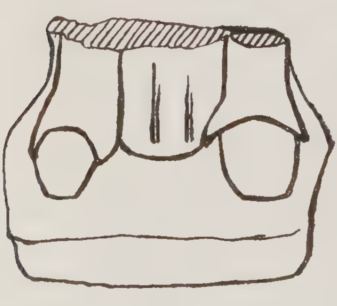

Fig. 1.

8. Fragment de statue de femme plus petite que nature. — Il reste les épaules, le torse et une partie des jambes. La tête manque. La femme tenait un vase devant la taille, à deux mains. Le corps était enveloppé d'un grand manteau qui pendait à droite et à gauche en plis symétriques, laissant voir une large bande verticale de la robe. (Fig. 1.)

9. Cou et épaules provenant d'une statue de femme. H. 0m 40. — La chemise est attachée par devant au moyen d'une fibule. Sur la gorge tombe un collier à quatre brins, trois en forme de cordelettes tordues, le quatrième en forme de tresse imitant des chevrons.

10. Fragment de statue de femme. H. 0m 20. (Fig. 2.) — L'ensemble a la forme cubique. Il reste deux mains à larges doigts sans modelé tenant un vase devant la ceinture, et un fragment de robe très étroite appliquée aux jambes, et dont les plis affectent l'aspect d'une tresse.


Fig. 2.


Fig. 3.

11. Partie inférieure de statue. H. 0m 25. (Pl. II, no 1.) — Le personnage semble avoir porté, sous sa tunique assez courte, des pantalons dont le bas s'avance en pointe sur le cou-de-pied.

12. Partie inférieure d'une statue. H. 0m 25. (Fig. 3.) — Les deux pieds sont assez écartés, saillant fortement

hors de la tunique, qui traîne et forme sur le cou-de-pied comme des jambes de pantalon.

Cf. le numéro précédent.

13. Autre base analogue. — Les pieds donnent à la tunique une disposition semblable.

14. Partie inférieure d'une statue virile (?). H. 0m 30. (Pl. II, n° 2.) — Il reste le bas des jambes, enveloppées dans une draperie croisée par devant, et retournée de façon à faire un pan disposé à plis de style grec archaïque. L'étoffe traîne sur la plinthe entre les deux pieds largement écartés.

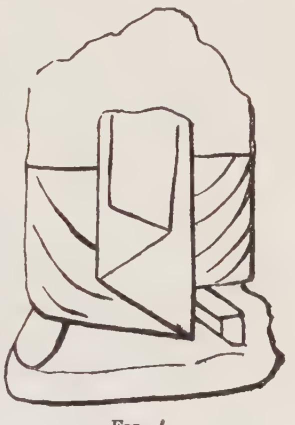


Fig. 4.

15. Partie inférieure d'une statue analogue à la précédente. H. 0m 30. (Fig. 4.) — Au lieu d'être sans plis, sauf dans la partie qui forme le pan du milieu, l'étoffe est drapée en plis transversaux. Le pan qui est retourné par devant est disposé comme dans le fragment n° 14.

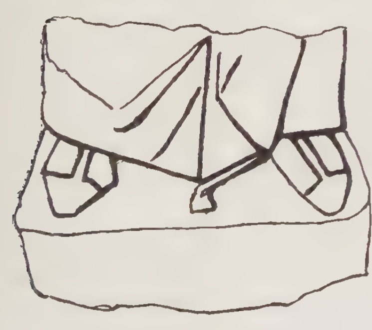


Fig. 5.

16. Partie inférieure d'une statue drapée comme les deux précédentes. (Fig. 5.) — Les chaussures sont tout à fait spéciales et curieuses. Les pieds, taillés carrés au bout, et enveloppés sans doute de chaussons, suivant la coutume, portent une sorte de guêtre fendue par-dessus dans le sens de la longueur. C'était peut-être simplement une bande de cuir qui faisait semelle, se retournait à droite et à gauche, et se laçait ou s'accrochait sur le cou-de-pied.

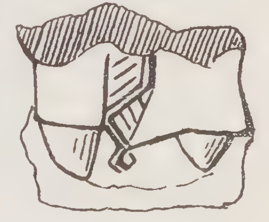


Fig. 6.

17. Partie inférieure d'une petite statue. H. 0m 15. (Fig. 6.) — Il reste le bas des jambes, enveloppé dans une draperie qui se retourne par devant, sur la droite, en un pli de style grec archaïque

Le bord replié est indiqué par deux traits parallèles, comme si l'étoffe était double. A l'extrémité du pli pend un sorte de gland ou de peson carré. Les pieds, dont les pointes seules dépassent le vêtement, sont pointus.

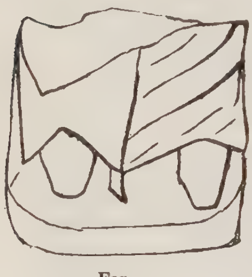


Fig. 7.

18. Fragment de statue. H. o^m 30. (Fig. 7.) — Sur une plinthe sont posés deux pieds enveloppés de chaussons à bouts carrés. La robe tombe presque sur le cou-de-pied, formant à gauche de petits plis transversaux.

19. Partie inférieure de statue ronde et non travaillée par derrière. H. o^m 55. (Fig. 8.) — Le personnage était vêtu d'une robe tombant droite et sans plis jusque sur les pieds, dont les pointes la dépassent, et d'un manteau dont un pan descend à gauche, à plis de style archaïque. Travail très ordinaire.

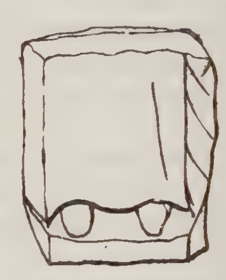


Fig. 8.

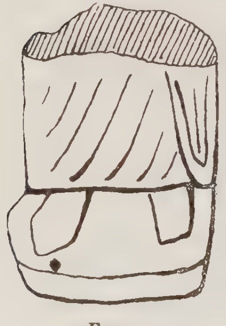


Fig. 9.

20. Partie inférieure d'une statue virile (?), de style très simple. H. o^m 35. (Fig. 9.) — Il reste les deux pieds, posés sur une plinthe, et le bas des jambes drapées dans une étoffe assez collante, sur laquelle sont indiqués par devant quelques plis allant de gauche à droite, et sur le côté quelques plis verticaux.

21. Partie inférieure d'une statue de femme. H. o^m 37. L. o^m 23. (Pl. II, n° 3.) — Au-dessus des pieds saillants, qui sont gros et écartés, et entre ces pieds, on voit un double volant de petits plis verticaux. Ils sortent de sous une jupe plate qui ne descend pas tout à fait si bas que la cheville. La femme portait un manteau drapé à larges plis irréguliers à droite et à gauche, traînant sur la plinthe, et dont deux pans retombaient symétriquement sur le ventre. Ces pans sont plissés à la manière grecque archaïque, et terminés par des pesons de forme plate et carrée. Style soigné.

Cf. la grande statue du Musée de Madrid, De la Rada, *Antigüedades,* etc., lam. III, et d'autres de même style, par ex., lam. VI, n°s 1, 4, 6.

22. Partie inférieure d'une statue de femme de grandeur naturelle. (Pl. II, n° 4.) — Le costume se composait d'une première jupe sans plis, dont on ne voit qu'une légère bande relevée et arrondie par les pieds, saillants ; puis d'une tunique à petits plis verticaux, du style de ceux de la statue de Samos, au Musée du Louvre ; l'étoffe s'évase en forme de cloche. A droite, on voit, sur le côté, l'extrémité d'un pan de manteau terminé par une olive ; à gauche, au-dessus du pied, il reste un large retour de manteau que décore une rangée de perles disposée en ligne verticale.

Le style est très soigné. La statue devait être très importante, et de type original.

23. Partie inférieure d'une statue de femme. H. 0m 60. L. 0m 50. (Fig. 10.) — Le costume était compliqué : 1° Une jupe de dessous tombant à petits plis verticaux, et s'évasant en forme de cloche sur les pieds, dont les pointes la dépassent ; 2° une seconde jupe sur une partie de laquelle des raies disposées en chevrons indiquent des plis contrariés, et que termine une espèce de volant plat ; 3° un manteau dont les pans, plissés à la manière archaïque, retombent à droite et à gauche, laissant voir largement les robes.

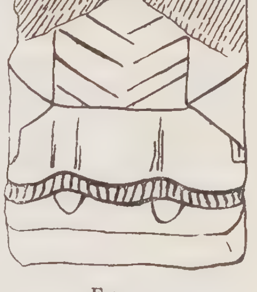


Fig. 10.

24. Partie inférieure d'une statue de femme qui était vêtue d'une double tunique, comme on l'a vu aux fragments précédents, mais ne faisant pas de plis. C'est une variante notable au type décrit plus haut. (Fig. 11.)



Fig. 11.

25. Petit fragment d'une statuette de femme. H. 0m 135. (Fig. 12.) — Il ne reste que le bas des jambes pliées dans une robe que l'on prendrait pour une gaine cylindrique. La pointe des pieds dépasse. On ne peut s'empêcher de songer aux *xoana* dont l'antiquité grecque nous a laissé quelques spécimens.



Fig. 12.

26. Fragment de statuette de très mauvais style. H. 0m 16. — Il reste les deux pieds réunis, dépassant le bord de la robe. La pierre est arrondie par derrière.

27. Fragment de statue virile. H. 0m50. (Pl. VI, nº 6.) — Le corps est vêtu d'une tunique collante à manches courtes, et d'un manteau faisant écharpe. L'épaule droite est libre; on voit la manche et un gros bracelet entourant le biceps, ainsi qu'un autre bracelet autour du poignet. L'épaule et le bras gauche sont couverts. L'étoffe du manteau est ramassée contre la taille et passe sur le poignet gauche, pour retomber à gros plis. La main libre pendant le long du corps (elle est malheureusement très mutilée) tenait une patère. Autour du cou, on voit les restes d'un collier ou peut-être un retroussis de la tunique.

Le style est hispano-gréco-romain.

Cf. un assez grand nombre de statues du Cerro, au Musée de Madrid, que je crois toutes inédites.

28. Statue virile, acéphale, de même type que la précédente, un peu plus petite que nature, et très endommagée. La toge retombe sur le côté gauche, jusqu'aux pieds, en faisant des plis de style grec archaïque.


Fig. 13.

29. Statue virile, de grandeur naturelle. La tête et les pieds manquent. (Fig. 13.) — C'est un homme debout, vêtu d'une tunique et d'une toge qui laisse le bras droit libre. Ce bras, nu depuis le coude, est orné de deux bracelets. Il pend le long du corps et tient une patère. La main est broyée. Bon style hispano-gréco-romain.

30. Partie inférieure de statue virile (?), plate par derrière. H. 0m60; L. 0m30. (Fig. 14.) — Le vêtement consiste en une robe serrée à la ceinture. La jupe fait des plis transversaux et parallèles, allant de gauche à droite; elle est recouverte, surtout le côté droit, par un pan de manteau qui tombe à plis archaïques. La statue est brisée en haut, au milieu de la poitrine; en bas, au-dessus des pieds. Le style est assez soigné.


Fig. 14.

31. Fragment de statue virile, plus petite que nature, de style hispano-gréco-romain. (Pl. II, nº 5.) — M. Engel en a donné un croquis dans la *Revue archéologique*, 1896, II, p. 225. Il reste l'épaule et la plus grande partie du bras gauche. On voit que

le personnage portait une tunique à manches courtes. Au-dessus du coude est conservé un bracelet à double cercle. Sur l'épaule, s'attache, au moyen d'un large bouton, une vraie chlamyde dont l'étoffe passait sous le bras, tandis qu'un pan retombait libre sur la poitrine. Les plis de ce pan, dont l'étoffe paraît double, sont maladroitement indiqués par des incisions superficielles.

32. Fragments de la poitrine et des bras d'une statue virile de style hispano-gréco-romain. (Pl. II, n° 6.) — Exécution très soignée. Croquis dans Engel, *l. l.* p. 225. — Le personnage avait les bras nus, ornés sur les biceps d'un large bracelet plat et, au-dessus des coudes, d'un bracelet en forme de serpent noué. Il était vêtu d'une tunique plissée, et par devant on aperçoit le pan oblique, largement drapé, d'une chlamyde ou d'un manteau.

33. Partie inférieure d'une petite statue de femme. H. 0m25. — Il ne reste qu'un pan de robe et un pied.

34. Fragment. — Posé sur un débris de plinthe, on voit le bout d'un pied chaussé sur une épaisse semelle à bout carré.

35. Fragment. — Main tenant un vase terminé par une sorte de poire sculptée.

36. Fragment. — Main gauche ornée d'une bague à l'annulaire; elle tient un reste de vase.

37. Fragment. (Très mauvais style, authenticité douteuse.) — Sur une sorte de cylindre est posée une petite main qui tient un marteau.

38. Fragment de petit autel. — Sur l'un des côtés, on lit ces caractères, qui m'ont semblé authentiques. C'est aussi l'impression de M. Engel (*Rev. arch.*, *l. l.*, p. 224) :

J ⊏ V
\ L I
\ M

M. Engel a lu :

L V
A L L
M

M. Emil Hübner, à qui j'ai communiqué ce fragment, propose, avec beaucoup de réserves, de compléter ainsi :

(Julia) Sev-
[*era Laribus Vi*] *ali*
[*bus v. s. l.*] *m.*

39. — Fragment de chapiteau ionique. L. 0^m16. (Pl. IV, n° 8.) — Ce débris a une grande importance, malgré son humilité; joint à d'autres restes d'architecture de style grec que j'ai recueillis en divers lieux, il permet d'établir que l'architecture grecque a eu son influence en Ibérie, comme la sculpture. Il supplée heureusement à la perte du chapiteau complet dont M. de la Rada a donné un croquis dans son *Discurso*, p. 21, fig. 3[1].

MUSÉE D'ALBACETE

Quelques fragments provenant du Cerro ont été, suivant les informations de M. Arthur Engel (*Rapport*, p. 192 ; cf. *Rev. arch.*, 1896, II, p. 204), donnés au Musée provincial d'Albacete lorsque ce Musée envoya une commission au Cerro. J'ai vu moi-même ces objets en 1898, et les ai photographiés. Ils m'ont paru authentiques.

40. Fragment de torse demi-nature, provenant d'une statue de femme pliée dans un grand manteau qui s'ouvre sur la gorge, de manière à laisser voir une tunique montant jusqu'au cou, et sur laquelle se détache un gros collier formé de deux chaînettes superposées. Une amulette, brisée aujourd'hui, pendait au milieu. (Pl. III, n° 1.) — Le fragment est surtout intéressant par l'inscription tracée sur la gorge. M. Engel dit qu'il la croirait authentique de préférence aux autres. Toutes les lettres sont incisées franchement et profondément. (*Rapport*, p. 32 ; *Rev. arch.*, p. 1, et note 3.) M. Emil Hübner est du même avis, sauf quelques réserves. Pour moi, je n'émets aucun doute. Voici le texte :

PNPN
NVP↑A

1. Dans les papiers de Juan de Dios Aguado y Alarcon, curé de Montealegre en 1860, et recueillis par D. Pascual Serrano, de Bonete, se trouve un dessin fait d'après ce chapiteau lui-même. Il diffère sensiblement du croquis donné par M. de la Rada. J'en reparlerai ailleurs.

Les caractères sont tous empruntés à l'alphabet ibérique, et l'on peut les transcrire ainsi, d'après les tableaux dressés par M. E. Hübner (*Monumenta linguæ ibericæ*, LVI) :

AIVN
ILVVA

41. Fragment de poitrine de statue féminine. — Sur une chemisette brodée de chevrons se détachent deux colliers en torsades. C'est la même disposition qu'offre le pectoral de la grande statue de Madrid. Le fragment provient d'une œuvre analogue.

42. Petite tête ronde très primitive. — On ne distingue pas de cheveux. L'oreille est mal placée, beaucoup trop bas, longue et sans relief. Les arcades sourcilières sont indiquées par deux traits parallèles; les yeux, d'un ovale très arrondi, sont marqués de la même manière, obliques et très près du nez. Un simple trou tient lieu de la bouche. H. 0m09. (Pl. IV, n° 1.)

43. Petite tête très mutilée. H. 0m09. (Pl. IV, n° 2.) — Il reste, appliqués contre les oreilles et fixés par des rubans, deux grands disques de même forme que ceux de la dame d'Elche. Il est regrettable que le débris soit si mal conservé, car son rapport avec le chef-d'œuvre d'Elche lui donne de l'importance.

44. Fragment de tête d'homme de grandeur naturelle. Le front est large, les yeux sont nettement dessinés en forme d'amande. Les mèches de cheveux forment une série de chevrons alternés et rentrant les uns dans les autres.

Cf. de la Rada, *Discurso*, lam. XII, 4. — L. Heuzey, *Revue d'Assyriologie*, II, pl. IV. — *Bull. de Corresp. hellén.*, XV, p. 620, fig. 3. — Engel, *Rapport*, fig. 5.

45. Fragment de tête, ou peut-être d'une parure de tête. Il reste des tresses terminées par des pendeloques, au-devant d'une rondelle qui peut avoir joué le rôle de parotide.

Cf. le buste d'Elche et supra, nos 1 et 43.

46. Fragment de bras avec un bracelet.

47. Un tout petit taureau en bronze. (L. 0m05.) — M. Engel, qui l'a signalé, dit qu'il est de meilleur style que ceux qu'il connaissait déjà. (*Rapport*, p. 192, p. 84 du tirage à part.)

48. Quelques fibules de bronze, de modèles courants.

MUSÉE DE MURCIE

M. Arthur Engel a visité le Musée de Murcie, dans l'ancien édifice du Contrasto (Bourse), en 1893. La collection n'a fait depuis cette époque aucun progrès. J'y ai retrouvé, comme mon ami, quatre débris provenant du Cerro.

49. Tête de femme, grandeur naturelle. (Pl. V, n° 1.) — M. Engel en a donné un croquis (*Rev. arch.*, 1896, II, p. 218). Elle mérite d'être reproduite en phototypie. Toute mutilée qu'elle soit, elle garde une expression rare de beauté sévère. La haute coiffure, le voile qui pend sur les épaules et encadre le visage et le cou, sont d'une élégance simple qui fait valoir la sérénité du type. L'authenticité est certaine.

Cf. de la Rada, *Discurso,* etc., lam. II, 1, 2, 4 (authenticité douteuse); IV, 1, 2, 5, 6, 7.

50. Petite tête casquée. H. $0^{m}10$. (Pl. VI, n° 1.) — Le haut du crâne et le front sont endommagés par un coup de pioche. Le nez a disparu; l'œil droit est aussi très maltraité; le gauche est plus net, très saillant, les paupières n'en sont pas indiquées. Le globe, qui a la forme d'une amande, est dessiné par un simple trait creux. Quant à la bouche, la lèvre supérieure est très mince, l'inférieure est plus épaisse. Le menton est en saillie; les joues sont très plates, les oreilles grosses, boursouflées, longues et mal dessinées. Sur les tempes, quelques stries indiquent des mèches de cheveux. A droite, ces mèches se replient en accroche-cœurs. Le casque est une calotte très arrondie, collée sur le crâne, laissant l'oreille dégagée, et terminée par un garde-nuque strié de haut en bas par de petites lignes parallèles. Il semble que le casque soit formé d'une double feuille de métal ou de cuir, celle de dessous dépassant un peu celle de dessus sur la nuque.

Cf. une tête archaïque chaldéenne du Musée du Louvre, L. Heuzey, *Découvertes en Chaldée,* pl. VI, n° 1.

51. Fragment de statuette féminine. H. $0^{m}75$. (Pl. III, n° 2.) — Corps de femme, conservé des épaules aux genoux. Dans une attitude classique au Cerro, debout, tenant des deux mains un vase devant sa taille; la femme est vêtue d'une robe et d'un manteau qui couvre ses épaules, ses bras, et dont deux pans ramenés par-dessus les poignets tombent sur le ventre en deux flots symétriques de plis archaïques. Sur la gorge, s'étale un quadruple collier en torsade. Entre le premier et le second rang, on voit sur la chemise, à gauche, une série de petites stries parallèles.

Style lourd. Il faut remarquer seulement que la femme est amincie à la taille, ce qui est exceptionnel dans les œuvres de cette série.

52. Partie inférieure d'une statue virile (?) H. 0m60. (Fig. 15.) — Il reste, sur un socle massif, le bas des jambes et les pieds d'un personnage qui devait être un homme, si l'on en juge par la disposition de la tunique, du manteau, et la position des pieds écartés. Le revers de la statue est travaillé; on y voit de lourds plis transversaux.

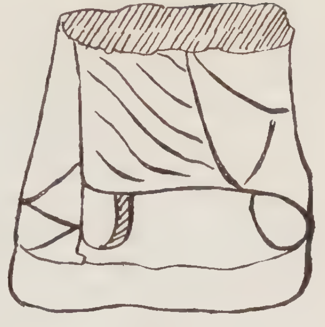


FIG. 15.

COLLECTION CANOVAS DEL CASTILLO, A MADRID

M. Canovas del Castillo, l'illustre homme d'État espagnol assassiné à Saint-Sébastien en 1897, possédait trois admirables têtes du Cerro, qui ne sont pas tout à fait inédites, mais que je dois cataloguer ici, car si elles sont bien connues, elles ne le sont aux Musées de Madrid (Musée archéologique national, nos 7510, 7515, la troisième sans numéro, et Musée de reproductions artistiques), au Louvre, et au Musée archéologique de l'Université de Bordeaux, que par des moulages. La collection de feu Canovas appartient encore, je crois, à sa veuve.

53. Tête mitrée, dont le moulage porte, au Musée de Madrid, le no 7510. Publiée pour la première fois par M. de la Rada, *Discurso*, lam. IV, no 2. L'étude qu'en a faite M. Heuzey dans la *Revue d'Assyriologie*, 1891, t. III = *Bulletin de Correspondance hellénique*, XV, p. 617, et les reproductions qu'il en a données (*Revue d'Assyriologie*, II, pl. IV = *Bulletin de Correspondance hellénique*, XV, p. 617, fig. 1) me dispensent de la décrire. Le monument est de telle importance, cependant, que j'en donne, outre une image de face, une image inédite vue de profil (pl. VII, no 1, 1a), d'après une photographie. Je l'ai signalée moi-même dans mon étude sur le buste d'Elche (*Monuments et Mémoires Piot,* t. IV, p. 10), et reproduite dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, 10 mars 1898, et dans la *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest,* 1er juillet 1899.

Il y est fait une simple allusion dans le *Catálogo del Museo arqueológico nacional,* t. I, no 3513 (p. 303), en ces termes: « Hay vaciados de dos (cabezas) de mujer, con mitra puntiaguda y artístico peinado sumamente curiosas. »

54. Tête mitrée de femme. (Pl. VII, no 2.) — L'une des plus fines et des plus expressives de la série. Le visage, étroit et long, est enca-

dré délicatement par un ornement de front formé de volutes en passementerie et d'une frange à boules, et par des mèches de cheveux symétriquement arrondies, superposées de chaque côté des tempes, des joues et du cou. Les traits sont assez mal dessinés, sauf la bouche, qui est fine; les yeux obliques, très bas sous l'arcade sourcilière, sont inégaux et sans paupière inférieure. La forme plate et irrégulière du globe est très maladroite; le nez est long et trop gros du bout. Mais l'ensemble, qu'anime un léger sourire archaïque, a je ne sais quelle grâce attique. La tête a été reproduite de face par M. de la Rada (*Discurso*, lam. IV, nº 2), et mieux dans les *Monuments et Mémoires Piot, l. l.*, fig. 2, mais ici et là sans commentaire; de profil dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* (10 mars 1898), et dans la *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest* (1er juillet 1899).

55. Tête mitrée. — Le moulage porte, au Musée de Madrid, le nº 7515. Publiée pour la première fois par M. de la Rada, *Discurso*, lam. IV, nº 5; mais la reproduction n'est pas heureuse.

Ici, encore, la mitre s'échancre sur le front de façon à laisser voir un serre-tête en passementerie d'où débordent les cheveux, et des ornements, malheureusement brisés, où pendaient peut-être des rondelles couvre-oreilles. La face est plus large, surtout aux joues, que celle de la tête précédente. Les yeux sont moins obliques, mais plus régulièrement dessinés; le nez est plus gros et plus court, la bouche est plus grande, moins découpée et moins souriante; l'expression générale est plus grave, mais le sculpteur est moins habile. J'en ai donné une image, sans commentaire, dans les *Monuments et Mémoires Piot, l. l.*, fig. 3[1].

Cf. *Ibid.*, fig. 5, de la Rada, *Discurso*, lam. IV, nº 6; de la Rada, *ibid.*, fig. 7; supra, nº 49.

COLLECTION DE M. LE MARQUIS DEL BOSCH, A ALICANTE

M. le marquis del Bosch ouvre très libéralement l'accès de ses galeries, où il a recueilli de superbes collections. M. Arthur Engel, en 1894, a pu noter, dans la seule série des antiques, nombre de pièces de premier ordre, parmi lesquelles deux proviennent du Cerro (*Rev. archéol.*, 1896, II, p. 204). A mon tour, j'ai photographié ces deux sculptures en 1897, et je tiens à remercier M. del Bosch de sa parfaite courtoisie.

56. Statuette de femme. H. 0m225. (Pl. V, nº 2.) — Femme debout sur une plinthe, tenant un vase des deux mains à la hauteur de

1. Par malheur, mon cliché s'est brisé, et je ne puis la reproduire ici.

l'estomac. Elle est vêtue d'une robe à plis tombant sur les pieds, dont les pointes seules dépassent en avant; d'un manteau de dessous, qui s'étale à larges plis archaïques depuis les épaules jusqu'au milieu des jambes, où il se sépare en deux pointes, et enfin d'un long voile qui couvre la tête, les épaules, le dos, et tombe presque jusqu'aux pieds. Il s'ouvre largement par devant, de façon à laisser voir les plis du manteau; les mains le relèvent sur les côtés comme un châle.

La tête est ronde, le visage fruste et mou; le menton seul, pointu et avancé, a quelque peu d'accent. De chaque côté des joues, tombent des pendeloques terminées par des disques. Sur la gorge pend un collier auquel est attaché une amulette en forme de petit sachet oblong. La statuette n'est pas travaillée par derrière. M. le marquis del Bosch a acheté l'objet à Yecla.

57. Tête de femme. H. 0m17. (Pl. V, n° 3.) — Le nez est brisé; la bouche, les yeux sont usés. Le visage est large, le menton est saillant et assez pointu; la bouche est petite, avec des lèvres minces; les yeux sont grands ouverts. Expression sérieuse. Même une barre, en travers du front, marque comme une ride. La tête, non mitrée, est couverte d'un voile qui retombe de chaque côté en faisant des plis; à droite et à gauche, dépassant le voile, il y a des pendeloques en forme de roues. C'est une variante déjà connue des couvre-oreilles de la dame d'Elche. Sur le haut du front, il y a un ornement absolument semblable à celui de la tête n° 55, de la collection Canovas del Castillo. C'est une des plus jolies têtes exhumées au Cerro.

COLLECTION PASCUAL SERRANO, A BONETE (ALBACETE)

Notre ami D. Pascual Serrano, maître d'école de Bonete, toujours à l'affût des découvertes archéologiques faites dans la région du Cerro, a eu la bonne fortune de mettre la main sur deux fragments nouveaux déterrés au mois de mars dernier par un vieux chercheur de trésors problématiques, D. Gaspar Vizcaino Iniguez, et ses deux fils. Les voici, d'après sa description et les photographies qu'il a bien voulu m'envoyer:

58. Tête et corps de femme brisé à hauteur de la taille. H. 0m46. (Pl. III, n° 3). — Un malencontreux coup de pioche a fait sauter un large éclat du front et du crâne, et un fragment de l'épaule gauche. Le visage est aussi usé et rongé par le temps. On reconnaît aisément que la statue était debout, tenant un vase entre ses deux mains jointes et qu'elle était vêtue d'une chemise montant jusqu'au cou, d'un grand manteau dont deux pans font des plis symétriques sur les bras.

Ce qui la distingue des autres femmes du Cerro, c'est l'ajustement de la tête. D'abord, elle porte une sorte de capuchon qui est collant sur la tête et tombe sur le dos et les épaules, puis une grosse torsade de passementerie ou de métal qui, accrochée sur le front au bord du capuchon, encadre le visage, cache les oreilles contre lesquelles il est maintenu par de grosses rondelles dans le genre de celles du buste d'Elche, et tombe en s'arrondissant sur la gorge. C'est la première fois qu'on peut noter une parure de ce genre.

Le style n'a rien qui approche du style de la dame d'Elche ; il est lourd et sans goût. Le visage est mou et presque bouffi ; les yeux à fleur de tête, la bouche, sont mal dessinés ; les joues, le menton, mal modelés.

59. Fragment d'une statue virile plus petite que nature. H. 0m 31. (Pl. III, n° 4.) — Le personnage, dont il ne reste que l'épaule et le haut du bras gauche, était vêtu d'une tunique à manches courtes, et d'une sorte de chlamyde accrochée sur l'épaule, et laissant tomber par devant un pan de draperie double, plissée à la manière grecque archaïque. Sur le biceps est noué un bracelet en forme de gros serpent. Époque hispano-gréco-romaine.

Cf. supra, n° 31. De la Rada, *Discurso,* lam. XI, n° 8.

D. Pascual Serrano possède encore quelques objets provenant du Cerro, qu'il a recueillis lorsque nous y avons fait ensemble quelques recherches, au printemps de 1898.

60. Quelques pointes de flèches ou de lances en bronze.

61. Des fragments de fibules.

62. Une tête informe de statue.

63. Une main portant un anneau à l'index et tenant un fragment indistinct de vase ou de coquille.

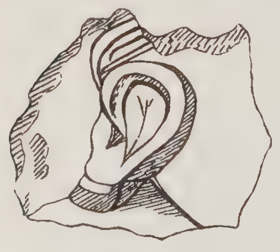


Fig. 16.

64. J'ai rapporté moi-même à Bordeaux, pour avoir sous les yeux un spécimen authentique de la pierre et de la technique du Cerro, un petit fragment de tête. C'est une oreille un peu mieux dessinée qu'elles ne le sont d'ordinaire, avec un anneau. Il reste au-devant de l'oreille une mèche de cheveux, un peu de la joue, du cou et du crâne. La tête, dans son ensemble, ressemblait certainement à la tête n° 2. (Fig. 16.)

CHEZ M. AZORIN, A YECLA

65. D. Miguel Pastor, peintre, habitant Madrid, a communiqué à M. Arthur Engel, qui me l'a communiqué à son tour, le croquis d'une tête du Cerro que possède un certain Azorin, son parent, à Yecla. (Fig. 17.) Le renseignement date de 1895.

C'est une tête virile, de grandeur naturelle; les cheveux, plaqués sur le crâne, se terminent sur le front par des boucles symétriques. Des stries chevronnées en indiquent les différentes mèches. La pointe du nez est brisée, mais les yeux, la bouche, le menton, les oreilles sont intacts. Il faut remarquer l'œil très saillant, placé très près du nez, et dont le globe et les paupières tracent par en haut un arc très surélevé. Il faut remarquer surtout l'oreille, mal dessinée, étroite et étrangement étirée et déformée par en bas. On se demande si l'appendice qui la termine est le lobe défiguré ou une pendeloque. Il y a d'autres exemples de cette disposition bizarre.



Fig. 17.

Cf., pour les cheveux, de la Rada, *Discurso,* lam. XII, n° 2.

C'est ici le lieu de rappeler que M. Engel a vu à Almanza, en 1891, chez D. Miguel Galiano, « deux ou trois têtes et un petit bœuf en pierre du Cerro », et chez D. Esteban Ochoa « une base de statue du Cerro ». (*Rapport,* p. 185.) Je n'ai pu retrouver la moindre trace de ces objets en 1897, ni en 1898, ni en 1899.

MUSÉE DU LOUVRE

Le Louvre est, je crois, le seul Musée étranger à l'Espagne qui possède des œuvres provenant du Cerro de los Santos. Il les doit d'abord à M. Arthur Engel qui, en mars 1891, obtint du Père Angel Alonzo, alors directeur des Escolapios d'Yecla, cinq fragments d'authenticité non douteuse choisis dans la collection du collège.

66. Partie inférieure, depuis les genoux, d'une statue de femme. (Pl. IV, n° 3.) Le costume est en tout semblable à celui de la grande statue du musée de Madrid, c'est-à-dire qu'il se compose : 1° d'une chemise à petits plis verticaux tombant sur les pieds, qui la dépassent, et s'évasant en cloche; 2° d'une jupe à large plis horizontaux; 3° d'une seconde jupe ou d'un tablier plissé verticalement comme la chemise;

4° d'un grand châle tombant à droite et à gauche à larges plis, de style grec archaïque; deux pans relevés par les mains retombent par devant en deux pointes symétriques terminées par des glands.

Le fragment me semble provenir d'une réplique un peu plus barbare de la grande statue de Madrid.

A. Engel, *Rapport*, pl. X, n° 6, p. 187 (79 du tirage à part), fig. 8.

67. Buste de femme. (Pl. IV, n° 4.) — On devine que la tête était coiffée d'une haute mitre pointue, malheureusement brisée un peu au-dessus du front, et couverte d'un voile qui se répand sur les épaules à larges plis obliques. La tête est forte et carrée, le visage lourdement galbé; les traits sont gros et sommairement modelés; mais bien que le nez soit coupé à la base et le menton écorné, l'ensemble émoussé par les injures du temps, on retrouve sur le visage une expression de gravité.

A. Engel, *Ibid.*, pl. X, 1, p. 189 (81 du tirage à part), fig. 13.

68. Tête virile. (Pl. IV, n° 5.) Le visage est très endommagé; les oreilles sont longues, larges, plates et difformes. Les cheveux, plaqués sur le crâne et tombant bas sur la nuque, sont indiqués par de longues rainures parallèles disposées en longs chevrons. Sur le front, les mèches se terminent en accroche-cœurs.

A. Engel, *Ibid.*, pl. X, 3 = p. 189 (p. 81 du tirage à part), fig. 10.

69. Tête virile. (Pl. IV, n° 6.) Le visage est rongé; l'œil gauche, assez bien conservé, est formé d'une grosse boule très saillante hors de l'orbite. L'oreille est très longue, étroite, mal dessinée, en forme de point d'interrogation, et porte un petit anneau lourd en guise de boucle. Ce qui reste des coins de la bouche indique un sourire archaïque. Les cheveux sont moins naïvement dessinés et plus souples que ceux de la tête précédente. Les mèches, courtes et plaquées, sont disposées en petites masses courtes et pointues, et forment une sorte d'imbrication. C'est un procédé fort en honneur au Cerro de los Santos.

A. Engel, *Ibid.*, pl. X, n° 2, fig. 14. Cf. n° 44.

70. Base de statue où adhère encore le fragment de deux pieds joints. Les pieds portaient une chaussure pointue, sans semelle, enveloppée d'une guêtre analogue à celle du n° 16.

A. Engel, *Ibid.*, pl. X, n° 7.

D. José Palao Mario, né à Yecla en 1834, mort en 1870, curé de la Conception, avait assisté aux premières trouvailles du Cerro, et avait recueilli lui-même quelques objets de cette provenance, que ses

héritiers ont consenti à céder au Louvre, par mon intermédiaire, en 1898 [1].

Voici la liste des objets que j'ai fait entrer au Louvre :

71. Tête de femme couverte d'un voile, plus petite que nature. (Pl. VIII, n° 1.) Le visage est large et plat; les yeux ronds, très ouverts, sont à fleur de tête. Le nez est brisé. La bouche manque de finesse; la lèvre inférieure est épaisse. Les cheveux sont aplatis contre le front, sur lequel ils descendent assez bas, et tombent à droite et à gauche du visage en larges nappes qui débordent du voile.

72. Tête de femme de grandeur naturelle. (Pl. VIII, n° 2.) Le nez est brisé, et tout l'épiderme du visage est endommagé. On reconnaît pourtant un caractère de force grave et hautaine. Le sommet du crâne et de la coiffure est brisé; il semble pourtant que la tête devait être coiffée d'une sorte de tiare élevée que recouvrait un voile. Les cheveux tombent en mèches ondulées sur le haut du front et pendent de chaque côté des oreilles en nappes tressées.

La tête, si elle était mieux conservée, serait une des plus importantes œuvres du Cerro.

73. Tête virile, de grandeur naturelle (Pl. VIII, n[os] 3, 3[a]), dont la face est très mutilée. — Une partie des yeux, le nez et une partie de la bouche manquent. L'ovale du visage est très allongé. Le crâne est carré, avec un renflement prononcé à droite et à gauche; le front est très haut et large; les yeux, obliquement relevés vers les oreilles, sont étroits, à fleur de tête et très rapprochés du nez; la paupière est formée d'un mince bourrelet en relief. La bouche est grande et pincée; la lèvre supérieure est très mince, la lèvre inférieure plus développée. Les oreilles sont longues, étroites par en bas, dessinées sans aucun souci de la nature et ornées d'un simple anneau. Quant aux cheveux, ils sont traités avec assez de liberté par longues mèches plates en forme de virgules, où des traits creux marquent des divisions secondaires.

L'expression de cette tête devait être celle de la jeunesse et de la

1. En même temps j'ai recueilli 27 photographies intéressantes faites après les premières découvertes du Cerro par le P. Joaquin, des Escolapios. Comme le remarque M. A. Engel, à qui le P. Joaquin a donné des épreuves réduites de ces images — mon ami me les a cédées avec son désintéressement habituel, — ces photographies montrent que dès l'origine l'ivraie a été mêlée au bon grain. On y retrouve les sculptures les plus follement fantaisistes de l'horloger Amat. Les héritiers de Palao m'ont aussi donné des cartes manuscrites, déjà signalées par M. Engel (*Rev. archéol.*, 1896, II, p. 225), où ont été copiées, avec une grande précision, toutes les inscriptions gravées sur les objets connus alors. Ce sont des documents précieux dont je compte me servir pour écrire la monographie du Cerro. Les photographies donnent quelques statues, qui semblent authentiques, dont je n'ai pas encore retrouvé les traces.

force. Le style n'a ni élégance ni finesse, mais il est plus dégagé que dans la plupart des têtes de cette série.

74. Tête virile, de grandeur naturelle (Pl. VIII, n[os] 4, 4[a]), très mutilée. La tempe, l'œil gauche, le bout du nez ont été emportés. Le menton a perdu un éclat; l'épiderme est partout fortement éraflé et endommagé.

Le crâne est carré, très développé par derrière; le visage paraît assez allongé quand on le regarde de face; de profil, il semble plutôt bas et large; il y a une grande distance de l'oreille, placée bas et très en arrière, jusqu'au coin de l'œil et au nez. L'œil est, exceptionnellement, placé dans une orbite assez creuse; il est mince et ovale, à peine oblique. On devine que le nez était étroit et long. La bouche en est assez éloignée. La lèvre supérieure, comme toujours, est étroite, longue et mal dessinée; la lèvre inférieure est plus grasse. Le menton est court et carré; l'oreille est de moindres proportions, plus étroite et courte qu'il n'est coutume. Les cheveux sont indiqués simplement par une série de petits traits sans ordre, et disposés seulement sur les tempes par mèches en virgules.

L'expression est obtuse et un peu bestiale; style très grossier.

75. Tête virile, de grandeur naturelle (Pl. VI, n° 2), dont toute la face est malheureusement très mutilée. De profil, on saisit bien la forme du visage, très allongé, et du crâne, carré, développé à l'occiput. L'oreille a la forme d'un véritable point d'interrogation et ne ressemble en rien à la nature. Les cheveux, plats, sont régulièrement disposés en virgules tout autour du front, plus irrégulièrement un peu en arrière. Le sculpteur enfin s'est fatigué de tracer les mèches, et tout le revers du crâne est lisse.

76. Fragment de tête virile (Pl. VI, n° 3), de grandeur naturelle. — Le crâne a été fendu en deux dans le sens de la largeur ; il ne reste que la partie antérieure, mais le visage a aussi beaucoup souffert. Cela est dommage, car ce qui reste des yeux et de la bouche montre une facture assez soignée. L'œil gauche est assez bien dessiné; la bouche devait avoir quelque chose du sourire archaïque. Les cheveux sont très symétriquement disposés en mèches étagées autour du front. Elles sont indiquées suivant la convention dont quelques têtes bien conservées du musée de Madrid donnent la meilleure idée (de la Rada, *Discurso*, lam. XII, n° 3, par exemple). L'oreille laisse beaucoup plus à désirer. Le pavillon en est comme enflé ou soufflé, mais il y a pourtant une certaine recherche, assez rare, de la forme réelle.

77. Fragment de tête virile, de grandeur naturelle. (Pl. VI, n° 4.) — Il ne reste que la moitié supérieure du crâne, où les cheveux ne

sont que vaguement indiqués; le front très bas, les yeux très gros, dans une arcade sourcilière sans profondeur ; le nez mutilé, qui était très court, et une lourde oreille dont le pavillon est nettement détaché de la tête, ce qui est exceptionnel. Style lourd et technique grossière.

78. Fragment de statuette équestre (Pl. VI, n° 5.) — Sur un cheval, dont la tête et les quatre pattes sont brisées, il reste les jambes d'un cavalier. Le cheval, en guise de selle, a une housse formée d'une étoffe mise en double. Le corps du cheval est lourd, mais en somme assez nettement découpé; les jambes du cavalier sont du dessin le plus maladroit.

79. La collection Palao contient, de plus, quelques débris sans valeur. Une main, deux morceaux de têtes et le fragment d'inscription suivant :

L. BAC
PROC

On pourrait lire simplement :

L. Bac[*chius*] *proc*[*urator*].

80. En 1898, D. Pascual Serrano, de Bonete, a cédé au Louvre, à ma demande, un curieux petit bronze qu'il a acheté peu de jours après que nous avions fait ensemble des sondages au Cerro. J'ai quelque lieu de croire que l'objet a été détourné par un de mes ouvriers. En voici la description :

Figurine de bronze. H. 0,045. (Pl. IV, n° 7 et fig. 17.) Le personnage semble être un homme. Il est tête nue et porte une tunique tombant jusqu'aux chevilles; elle est unie et lisse; une longue et large dépression verticale marque par devant la séparation des jambes. Par-dessus cette tunique est une sorte de petit manteau qui, par devant, s'arrête à la taille, simulant assez bien la chîton dorienne, et par derrière couvre irrégulièrement le dos. Sur le bras droit, on voit une manche arrivant jusqu'au coude. Le bras gauche, qui pend le long du flanc, est dans toute sa hauteur (sauf à l'épaule, qui est un peu en relief) pris dans l'épaisseur du bronze. De même le bras droit, qui est ramené par devant, et dont la main fait un geste obscène ou tout au moins très réaliste, est sans relief, détaché seulement du corps au moyen d'un trait creux qui le cerne. Les doigts de la main sont indiqués de même, ainsi que les doigts des pieds, qui sont nus.



Fig. 18.

La tête est aussi mal modelée, les traits sont aussi mal dessinés que possible. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de front; le nez est proéminent et fuyant; les yeux, formés de cercles très réguliers, sont placés bas sous les sourcils obliques, et assez loin du nez. La bouche et le menton sont indiqués, ainsi que les sourcils, par deux traits de burin; les oreilles sont aussi dessinées par un simple cerne en creux, la droite seule portant un anneau rond. Quant aux cheveux, ils sont longs, coupés carrément sur la nuque; quelques traits indiquent des mèches sur le crâne et celles qui descendent sur le cou.

La figurine, d'une bonne patine noire, est arrondie par derrière, et surtout sur les côtés, et plate par devant. Les pieds sont posés sur un mince socle plat et rond.

Pierre PARIS.

SOLDATS ESPAGNOLS DU XVIIe SIÈCLE

ALONSO DE CONTRERAS
MIGUEL DE CASTRO ET DIEGO SUAREZ

On vient de publier en Espagne deux autobiographies de soldats qui se recommandent à l'attention des hispanisants, sinon par des révélations inattendues sur des faits importants ou des personnages considérables de l'histoire péninsulaire, tout au moins par une très grande sincérité, et, l'on peut bien dire, par un cynisme inconscient qui en font des documents humains d'une réelle valeur et des plus instructifs. La première est celle d'un capitaine Alonso de Contreras, dont les prouesses en tout genre avaient déjà excité l'admiration d'un fin connaisseur, Lope de Vega, qui, dans la dédicace d'une de ses pièces au fougueux capitaine, nous en donna un résumé assez alléchant. La vie de Contreras, écrite par lui-même, a paru dans la livraison de juillet-septembre 1900 du *Boletín de la Real Academia de la Historia*, et son éditeur, D. Manuel Serrano y Sanz, l'a fait précéder d'une revue fort intéressante et à peu près complète des autobiographies dues à des Espagnols des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. C'est d'après le manuscrit autographe, conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid, que M. Serrano a donné son édition, et nous avons lieu de croire que ce manuscrit a été fidèlement reproduit, sauf pour l'orthographe, l'éditeur nous déclarant qu'il l'a de parti pris modifiée pour l'accommoder au goût du jour et sans se soucier de déplaire aux philologues. Il est convaincu, nous dit-il, que, grâce à ce nettoyage, les lecteurs qui commenceront la lecture de ce récit ne fermeront pas la revue avant de l'avoir achevée. J'aime aussi à le croire. Toutefois, et sans vouloir prendre la défense des « filólogos », fort malmenés par M. Serrano, il est peut-être permis de penser que, s'il s'agit des lecteurs habituels du *Boletín,* une orthographe même extravagante ne les empêcherait pas de goûter les mémoires du capitaine Contreras, et que quelques-uns s'y intéresseraient d'autant plus que la forme leur en paraîtrait aussi spontanée et sincère que le fond. S'agit-il au contraire du grand public? On estimera alors que M. Serrano n'a pas fait assez pour lui et que le nettoyage devait s'étendre à autre chose qu'à l'orthographe; car il n'est pas à supposer

que beaucoup de simples amateurs de lectures historiques se plairont longtemps à parcourir des pages pleines de noms géographiques plus ou moins estropiés, pleines d'allusions à des personnes de notoriété médiocre et que seuls des professionnels savent reconnaître. Un commentaire bref et substantiel eût été le bienvenu en tout cas, et, en en réunissant les éléments, M. Serrano eût été amené à contrôler la véracité de son soldat dans bien des cas où, à première vue, elle paraît douteuse. Il a bien, çà et là, mis quelques notes; mais ces notes n'élucident qu'une petite partie des difficultés et des obscurités du texte; je me demande même si le très érudit éditeur possède une connaissance suffisante du personnel politique et militaire de l'époque, car il lui arrive de laisser passer des formes fautives de noms assez répandus : c'est ainsi qu'il imprime plusieurs fois dans son introduction et dans le texte des mémoires : *duque de Tarsi* ou *Tarsis* (p. 146, 147, 149 et 246). Or, il n'y a jamais eu, en Espagne ni en Italie, de duché de ce nom, mais on connaît des ducs de *Tursi,* qui étaient des Doria et commandaient les galères de Gênes au service de l'Espagne. Cela soit dit en passant et seulement pour sacrifier à un de ces « scrupules de philologue », dont M. Serrano fait si peu de cas[1].

Très représentatif de son temps, de son pays et de sa catégorie sociale, cet Alonso de Contreras, né à Madrid en 1582, l'aîné de seize enfants, et de parents de condition fort modeste, mais qui étaient tenus pour vieux chrétiens, ce qui, plus tard, lui facilita ses preuves pour entrer dans l'ordre de Malte. Son tempérament tout à la fois violent et froid se révèle de bonne heure. Étant à l'école, il tue un de ses camarades, fils d'un alguacil; après l'avoir jeté à terre, il le frappe d'abord dans le dos, puis comme il lui semble que l'enfant n'a pas de mal, il le retourne *boca arriba* et lui plante son couteau dans le ventre. Après quoi, il va se cacher chez sa mère; mais l'alguacil arrive et découvre sous un lit l'assassin de son fils; il le prend et le traîne en prison. Là, se trouvent d'autres garnements qu'on a arrêtés aussi; cette marmaille fait un tapage d'enfer, chacun accusant l'autre du meurtre. Enfin, l'enquête aboutit, notre Alonso est convaincu et condamné, vu son âge tendre, à un an d'exil à cinq lieues de la capitale. Il s'exécute et tout ce qu'il trouve à dire sur son exécrable forfait tient en une ligne : « Y el señor alguacil se quedó sin hijo, porque murió al tercero día. »

Et le voilà lancé dans la vraie vie picaresque; d'abord galopin de la cuisine du cardinal archiduc Albert qu'il suit aux Pays-Bas, il gravit ensuite quelques degrés et passe au service d'un capitaine qui l'emmène en Italie, où il sert de page à un officier catalan en garnison

1. Au surplus, M. Serrano a parfois oublié de ramener le langage de son soldat à la pureté académique; il lui laisse écrire *Grabiel, Concibición, pedricaron, indilugencias,* etc. Alors?

à Palerme. Dès lors s'ouvre devant lui la carrière de soldat d'aventure, de marin et de pillard, qu'il mènera la plus grande partie de sa vie et surtout dans le bassin oriental de la Méditerranée. Le premier livre de ses mémoires est consacré au récit de ses exploits et aventures au service de l'ordre de Malte. On a de la peine à se retrouver dans tous les menus incidents de ces campagnes, entreprises en apparence pour purger la mer des corsaires barbaresques, mais où chacun tirait de son côté et faisait son profit comme il l'entendait et aux dépens des infidèles comme des chrétiens; notre homme brouille souvent les événements, il n'est pas très sûr des dates ni des noms, il raconte sans art, mais non sans talent; surtout, mérite bien appréciable, il ne délaye pas et le détail pittoresque qui éclaire une situation ou un personnage lui tombe assez naturellement de la plume.

Certaines parties du livre II présentent peut-être plus d'intérêt. Rentré en Espagne, Contreras obtient, grâce à des protections, qu'on le nomme enseigne et lui donne une compagnie à lever. Au cours de cette opération, une fille publique, pensionnaire d'une *putería* de Cordoue, qui l'avait vu maltraiter un alguacil, s'éprend de son beau courage et s'offre à vivre avec lui. Pour le rassurer, elle lui affirme « qu'il n'y a pas, dans toute l'Andalousie, de femme de plus grand profit qu'elle, comme en pourrait témoigner le tenancier de la maison publique d'Écija ». Contreras, au premier abord, est un peu surpris, mais, dit-il, « comme je l'aimais bien, rien de ce qu'elle me dit ne me parut mal; au contraire, je trouvai qu'elle s'était fort bien comportée en venant ainsi me chercher et me solliciter. » Il la prend donc et marche avec sa compagnie sur Lisbonne, à travers l'Estremadure. « Je la conduisais plus cérémonieusement que si elle avait été fille d'un gentilhomme, et, à vrai dire, à qui ne savait pas qu'elle avait passé par une maison publique, elle imposait le respect, car elle était jeune, jolie et point sotte. » Cette association ne laisse pas que de procurer certains ennuis à notre enseigne. Son capitaine, fort de son grade, veut avoir part aux faveurs de la belle qui se rebiffe : d'où scène de violence, fausse couche de la femme, intervention de l'enseigne qu'on a prévenu et qui, furieux, frappe son supérieur. On arrête Contreras et on le mène à Madrid où il réussit cependant à expliquer sa conduite et obtient d'aller rejoindre sa compagnie à Badajoz; il y retrouve l'Isabelle, rétablie et exerçant son métier dans la maison publique du lieu. Touchante rencontre, mais de nature à étonner un peu divers témoins qui dénoncent cet officier au corregidor « comme le plus grand rufian d'Espagne ». Contreras a quelque peine à se défendre de mériter ce fâcheux sobriquet, car les apparences le condamnent : « Monsieur le Corregidor, quand on ne connaît pas les gens, on ne les offense pas, et je lui expliquai qui j'étais. » L'autre s'excuse et ils deviennent les meilleurs amis du monde. Enfin, le couple arrive à

Lisbonne, où le fameux D. Cristóbal de Moura accueille fort bien l'enseigne et le gratifie. Sa mission remplie et la compagnie qu'il avait levée réformée, Contreras, toujours accompagné de l'Isabelle, revient en Espagne, à Valladolid, qui fut la dernière étape de la malheureuse créature. Son oraison funèbre par Contreras est encore plus brève que celle du jeune camarade assassiné : « Murió en su oficio. ¡ Dios la haya perdonado ! »

Autre incident assez scabreux et qui finit d'une façon tragique. Se trouvant en garnison à Monreale près Palerme, Contreras, alors en très bonne forme, — « estaba yo entonces buen mocetón y galán, que daba envidia, » — y fait la connaissance d'une jeune femme espagnole, veuve d'un auditeur. La dame, fort appétissante et assez riche, s'éprend du capitaine et, malgré sa pauvreté, l'épouse. Tout va bien pendant un an et demi, mais intervient un *ami* qui détourne facilement la jolie Espagnole de ses devoirs. Averti par un petit page, qui lui demande naïvement : « Monsieur, en Espagne, les amis baisent-ils les femmes de leurs amis? » Contreras lui réplique : « Pourquoi demandes-tu cela? » — « Parce que, répond le page, un tel baise madame, et elle lui a montré ses jarretières. » Alors Contreras, pour maintenir son *punto*, impose silence au page : « Oui, mon ami, cela se fait en Espagne ; et sinon, X... ne le ferait pas ; mais n'en dis rien à personne, et si tu le vois recommencer, préviens-moi pour que je lui en parle. » L'autre recommence, en effet, et Contreras surprend les coupables : « Je les trouvai ensemble un matin et les tuai ; » — dans le manuscrit ces derniers mots sont surchargés de la correction : « et ils moururent. — Dieu les ait reçus au ciel, si dans cette passe ils se sont repentis ! »

Rentré en Espagne pour solliciter quelque emploi et s'étant mis dans un mauvais cas en blessant un greffier royal, Contreras commence à se dégoûter du métier : « no más Corte ni Palacio ; » et il décide de se retirer du monde, il se fera ermite. C'était alors une carrière comme une autre et même plus lucrative qu'une autre, au dire de Cervantes. Il se procure rapidement tout l'attirail de l'emploi : cilice, disciplines, sac, cadran solaire, livres dévots, semences, un crâne et une petite bêche, et se met en route pour bâtir son ermitage sur les pentes du Moncayo en Aragon. Et voilà le capitaine Contreras transformé en fray Alonso de la Madre de Dios ! Le nouveau genre de vie lui réussit ; il en est ravi : « Je jure que si l'on ne m'en avait pas tiré comme on l'a fait, j'y serais encore et accomplirais force miracles. » Une grave imputation, fondée sur quelques paroles dénaturées et grossies, l'en tire à son grand détriment : Contreras est accusé d'avoir voulu se faire proclamer roi des Morisques d'Espagne ! L'accusation reposait uniquement sur le fait qu'étant alferez il avait, traversant le bourg de Hornachos en Estremadure habité par des Morisques,

découvert un dépôt d'armes dissimulé dans la cave d'une maison. Cette découverte, dont il informa alors le commissaire de la compagnie et que les deux hommes jugèrent prudent de ne point divulguer, fut néanmoins connue de quelques soldats qui en parlèrent. L'affaire couva plusieurs années, mais le peuple surexcité, affolé par le fanatisme de quelques conseillers de Philippe III qui avaient juré d'en finir avec la race musulmane, accueillait avec avidité tous les bruits sinistres que ces conseillers et des membres du haut clergé répandaient à dessein sur un projet de soulèvement général des Morisques. Tout devenait prétexte à suspicion, tout ce qui se produisait d'un peu extraordinaire était immédiatement interprété comme ayant trait à la fameuse conspiration. Comment Contreras, pour avoir simplement découvert ce dépôt d'armes, put être impliqué dans un interminable procès, soumis à la torture, retenu longtemps en prison, c'est ce qu'il faut lire dans ses mémoires pour se former une idée de la crédulité stupide de la masse, de l'exaltation des agents du pouvoir, de l'incohérence et de l'incapacité inouïes de l'administration sous le règne de Philippe III. L'on pouvait savoir déjà par bien d'autres témoignages à quel point la façade encore imposante de la grande monarchie cachait de hontes et de misères; mais nulle part, je crois, n'éclate autant qu'ici, dans ces pages écrites sans aucun parti pris de dénigrement par un aventurier qui ne songe qu'à lui, l'irrémédiable déchéance, l'affaissement complet d'une nation qui cinquante ans auparavant tenait encore tête à l'Europe. Amusants comme un roman picaresque par ses croquis de mœurs, ses petits aperçus très nets de tel ou tel compartiment du monde espagnol, les mémoires de Contreras confirment tout ce qui dans ces fictions plaisantes pouvait nous sembler grossi à dessein, transfiguré par l'imagination : il n'est rien raconté dans le *Guzman de Alfarache* ou dans l'*Estebanillo* sur les vices de la classe dirigeante, l'arbitraire et la vénalité des ministres qui ne trouve son pendant dans le récit historique de notre capitaine Contreras.

Beaucoup d'autres traits non moins instructifs, non moins parlants, mériteraient d'être relevés dans ce journal intime. Il en est qui nous découvrent le caractère du narrateur, mélange curieux d'intelligence pratique, d'aplomb imperturbable et de vigueur. Voici, dans une circonstance assez périlleuse, un exemple de son savoir faire et de son sang-froid. Nommé capitaine d'infanterie espagnole, on le charge d'embarquer sur les galions à Sanlúcar un renfort qu'il devait conduire à Porto-Rico, attaqué par les Hollandais. Ce renfort se composait de la plus basse canaille d'Andalousie. Contreras a toutes les peines du monde à garder ses hommes à bord et, quand vient le soir, à les envoyer coucher. A ses exhortations, dites d'un ton amical, ils répondent en se gaussant : « Sommes-nous des poules pour

nous coucher de jour? F... nous la paix! » Contreras réfléchit quelques instants, puis en appelle un qui lui paraît assez brave et lui propose à brûle pourpoint de le faire sergent. L'homme, flatté de la distinction et plus content encore de la solde qu'il entrevoit, accepte. Contreras alors l'envoie à terre chercher les insignes de son nouveau grade. Rentré à bord, muni de sa hallebarbe, le capitaine l'apostrophe : « Vous n'êtes plus ce que vous étiez et prenez garde que chez un gradé le délit devient trahison. Dites-moi, sergent, quels sont les plus mauvais et les plus dangereux? — Mais ce sont tous des malheureux! Seuls Calderón et Montañés valent à peu près quelque chose. — Bien, répond Contreras, quand nous les ferons coucher, trouvez-vous ici avec votre épée dégainée. — Mais, par Dieu! un bâton suffit. — Non, les soldats qui manquent au chef se punissent à coups d'épée. » La nuit venue, Contreras donne l'ordre de descendre et les hommes répondent comme de coutume. « Alors moi, dit Contreras, qui me tenais près de Calderón, je levai mon épée et lui en donnai un tel coup sur la tête, qu'on voyait couler sa cervelle, et je criai : « Ah! canailles, insolents! En bas! » En un clin d'œil, tous descendirent dans leur couchette comme des moutons. Quelques-uns disaient : « Monsieur le Capitaine, Calderón se meurt. » Et moi je répondis qu'on le confessât et le jetât à la mer, tandis que j'ordonnai à d'autres de le soigner. Puis je fis mettre aux fers le Montañés; après quoi, plus personne ne bougea; personne dans toute la traversée ne se permit même un *nom de Dieu!* car celui qui jurait, je le postais debout, une heure durant, avec un morion de trente livres sur le chef et une cuirasse qui en pesait autant. »

Une autre anecdote nous montre Contreras en présence des plus puissants du jour, leur tenant tête et se faisant rendre justice. Revenu d'une mission au Maroc où il avait rendu d'importants services, il se présente à la cour et obtient une audience du jeune roi Philippe IV, en présence de son *valido* D. Baltasar de Zúñiga. Après l'audience, le ministre lui ayant demandé ce qu'il voulait, Contreras répond que le Conseil l'a proposé pour commander une flotte. « Bien, dit D. Baltasar, on vous donnera cela et une petite gratification. » Le lendemain, le ministre lui remet, en effet, un ordre pour le président du Conseil des Indes et un billet : « Prenez cela et ayez patience, Sa Majesté en ce moment est un peu gênée : *no puede mas en materia de maravedis.* » Contreras, d'un beau geste, veut rendre le billet; il le garde néanmoins, après s'être fait un peu prier, et va porter l'ordre au président des Indes, qui le reçoit fort mal. A la vilaine figure *(cara de hereje)* que lui fait ce président, notre capitaine comprend de suite qu'il réserve la place à un autre. Bon, se dit-il, et il retourne à l'audience du Roi, où il renouvelle l'exposé de ses services et annonce que le président n'a pas exécuté l'ordre. Philippe IV, ennuyé, mais ne sachant trop

que répondre, lui arrache sa pétition et le plante là. Assez décontenancé, Contreras ne se tient pas cependant pour battu. Il va porter ses doléances chez le premier ministre et se rencontre à la porte avec le président des Indes. Hardiment, il force l'entrée et, s'adressant à D. Baltasar, lui dit : « Je supplie Votre Excellence de demander à M. le Président s'il est satisfait de moi. — Mais oui, répond le Président, Contreras est un bon soldat; nous l'avons envoyé à Porto-Rico et il s'y est très bien conduit. — Eh bien, puisque je suis un si brave homme, pourquoi ne m'avez-vous pas nommé, alors que le Roi vous l'ordonnait et que Son Excellence vous le signifiait par un autre papier? — Mais, c'est fait! — Non, dit Contreras, en se tournant vers le ministre, non, il vous trompe, comme il m'a trompé. — Mais, riposte l'autre, je vous répète que c'est fait. » Et D. Baltasar ayant insisté, disant que la volonté du Roi devait s'exécuter, le pauvre président ne put plus dire un mot, et, sortant en chancelant, il tomba tout de son long avant d'arriver à la rue. On n'eut que le temps de le porter chez lui, où, après avoir repris quelques instants connaissance, il expira. Contreras regretta alors de l'avoir un peu trop vivement bousculé. « Il demeura sans vie, mais moi je demeurai sans mon commandement. » Don Baltasar, en effet, profita de l'accident pour retirer à Contreras sa faveur, prétextant qu'il avait causé la mort d'un haut fonctionnaire et bien heureux de se débarrasser ainsi d'un solliciteur si extraordinairement tenace. L'histoire pourrait être vraie, car D. Fernando Carrillo, président du Conseil des Indes, mourut en effet le 23 avril 1622, au début du règne de Philippe IV, à une date, par conséquent, qui répond bien à celle qu'indique le narrateur; mais je pense qu'il serait imprudent d'en garantir tous les détails. Contreras a dû broder sur des souvenirs un peu confus, et sans s'en douter lui-même. N'arrive-t-il pas à nos « cadets de Gascogne » de croire souvent aux histoires stupéfiantes qu'ils nous racontent?

Je terminerai cet aperçu des mémoires de notre soldat par les quelques mots qu'il consacre à ses relations avec Lope de Vega. Capitaine réformé et réduit à rentrer à Madrid en assez piteux état, — comme il dit, *pobre pretendiente en la Corte,* — le grand dramaturge le rencontre. « Sans m'avoir jamais vu de sa vie, il me conduisit chez lui en disant : Monsieur le Capitaine, avec des hommes comme vous on partage son manteau. — Nous vécûmes en camarades plus de huit mois, lui me donnant à dîner et à souper, et même des vêtements. Dieu le lui paye! Et non content de cela, il me dédia une comédie, *El rey sin reino,* qui figure dans la vingtième partie de son théâtre et qui roule sur l'accusation qu'on porta contre moi à propos des Morisques. » Être célébré de son vivant par le premier poète de l'Espagne et voir quelques-unes de ses prouesses exposées au public des

théâtres, où le nom de Lope faisait toujours *cour pleine*, voilà qui n'a pas dû déplaire au superbe aventurier!

La seconde autobiographie, dont nous devons la mise en lumière à D. Antonio Paz y Melia [1], le très savant conservateur du département des manuscrits de la Nationale de Madrid, n'a pas le charme de la première, quoiqu'elle abonde en petits faits curieux et mérite d'être lue par quiconque désire pénétrer dans la vie espagnole du XVIIe siècle et en connaître un peu plus que l'écorce. Contreras n'était pas écrivain, mais il donnait naturellement un tour assez heureux à ses souvenirs, ne s'écoutait pas trop parler et savait parfois résumer une situation en quelques phrases concises et fortes qui font tableau. L'autre soldat, Miguel de Castro, n'a pas plus d'art ni de science, et il est, en outre, incapable d'exprimer intelligiblement une idée quelle qu'elle soit. Ses discours sont diffus, enchevêtrés, par moments inextricables, et sans aucune saveur de langage; en revanche, il a quelques prétentions au style et se hasarde à tirer de certaines circonstances de sa vie des moralités qui deviennent sous sa plume un effroyable galimatias. Il n'importe; il faut le lire pour s'instruire. Comme il met tout sur le même plan et conte avec une prolixité inouïe des détails infimes, on peut recueillir dans son récit une grande quantité de renseignements précis sur toutes sortes de choses : costume, armement, cuisine, mœurs de la soldatesque en Espagne et en Italie, coutumes populaires, personnel de la prostitution, etc. La plus grande partie de sa vie active s'étant passée à Naples, c'est Naples surtout, le Naples des vice-rois espagnols qui revit dans ces pages. Soldat de fortune comme Contreras, il a toutefois plutôt combattu sous les étendards de Vénus que sous ceux de Mars, et ses conquêtes ne se sont guère étendues au delà du milieu féminin très abondamment fourni de la grande cité et de ses alentours : si Contreras était lui surtout un hardi *aventureux*, Castro mériterait l'épithète qu'un romancier du jour a accolée à son héros; il se nommerait bien *Miguel l'Avantageux*. Les « histoires de femmes » tiennent une place très prépondérante dans le livre et il en est pour tous les goûts : beaucoup sont agrémentées d'enlèvements, de poison, de procès et de violences de tout genre, qui témoignent à la fois de la licence effrénée de ces aventuriers qui se prétendaient les maîtres du pays, de la vénalité admise, reconnue, presque affichée des fonctionnaires espagnols ou italiens et de l'avilissement de la population indigène, subissant sans révolte le joug de l'étranger et capable seulement d'exploiter les vices de ses gouvernants. Tout cela sous le ciel bleu de la baie, dans ce merveilleux décor de féerie, au milieu des chants, des rires, des danses de Piedigrotta et autres lieux, où Pulcinella étalait sa bruyante gaîté

1. *Vida del soldado Miguel de Castro (1593-1611), escrita por él mismo*. Madrid, Murillo, 1900 *(Biblioteca hispanica)*.

aux yeux étonnés et charmés des Espagnols qu'il tirait de leur dédaigneux *sosiego*.

Les aventures de Miguel de Castro ne se laissent guère analyser, d'abord parce qu'elles sont généralement en elles-mêmes d'une grande banalité, et ensuite parce que l'auteur ne sait jamais mettre en relief les quelques traits qui les rendraient supportables et permettraient de les raconter après lui. Son récit, je le répète, ne vaut que par le menu détail, par les observations prises sur le vif qu'il y a consignées et qu'il faut butiner péniblement dans sa prose aussi désordonnée qu'insipide. Çà et là, quand il ne parle plus de ses exploits galants et note ce qu'il a vu et ce qui se passait autour de lui, on le suit mieux. M. Paz y Melia a très bien indiqué les parties de ces mémoires que l'historien pourra mettre à profit; il a signalé notamment la description minutieuse que Castro nous a donnée de la cour du vice-roi comte de Benavente, alors *régnant* à Naples, car régner est bien le mot, ces représentants de la Majesté Catholique astreignant leurs officiers et leurs domestiques aux rites d'une étiquette qui n'avaient rien à envier à ceux de la *casa de Borgoña*. Rien de curieux et de comique, par exemple, comme le récit du curage du cautère de Son Excellence, qui se pratiquait en grande cérémonie, soir et matin, et nécessitait, outre la présence du chirurgien, un nombreux personnel muni de tout un attirail de lames d'argent percées de trous, de pois chiches, de feuilles de lierre, etc., qu'apportaient, hiérarchiquement, — on pourrait presque dire hiératiquement, — je ne sais combien de gentilshommes de la chambre, de camériers et de laquais. Pour un peu, Castro nous aurait fait assister à la même cérémonie dans les appartements de la comtesse; il se contente toutefois de dire : « Et Madame la Comtesse a aussi deux cautères, l'un au bras, l'autre à la jambe. » Tenons-lui compte de sa réserve. A côté de cette magnificence, de cette profusion de serviteurs, de cette pompe royale, Castro dévoile des habitudes misérables, des manies de petit bourgeois avare. « La première chose que fait le valet de chambre est de regarder si les bas de Son Excellence sont en bon état, et, s'il y a quelque reprise à y faire, on les donne au ravaudeur qui vient pour cela chaque matin; car le comte a cette manie que, bien qu'il possède des milliers de chausses, de bas et de pourpoints, il ne se trouve à l'aise et mis à son goût que dans des vieilleries : aussi ordonne-t-il de raccommoder tout ce qu'il porte, au point qu'on ne reconnaît plus de quelle étoffe étaient primitivement faits ses vêtements. »

En matière d'étiquette, Castro relate encore un incident qui se passa lors du remplacement du comte de Benavente par son successeur, le comte de Lemos, et qui, motivé par cette éternelle question du traitement dû aux diverses catégories de nobles titrés, eût pu avoir les plus graves conséquences. Le comte de Lemos, à son arrivée, n'ayant

donné que de la *Merced* à D. Juan de Zúñiga, fils du comte de Benavente, bien que ce jeune homme fût fils aîné de la seconde femme du comte, marquis de Gajanejo et membre du Conseil collatéral, le D. Juan lui riposta par un *Señoría*. « Il me semble qu'on appelle les Grands Excellence, » dit alors Lemos. « Celui qui ne me traite pas comme il doit, je le traite comme il mérite, » répondit l'autre. A ces mots, le comte lui tourna le dos et entra dans l'appartement des dames. Mais les paroles prononcées et accompagnées d'autres plus vives ayant amené une dispute au dehors entre D. Juan et quelqu'un de la suite du comte, le bruit en parvint à l'intérieur du palais. « Quel est ce vacarme ? » dit le comte de Benavente. « C'est sans doute votre fils, répondit Lemos, qui m'a manqué de respect. Il ignore les usages, mais quand on ne sait pas, on apprend et on s'observe. » — « Mon fils, répliqua Benavente, a bien agi, et vous fort mal en ne le traitant pas comme vous le deviez. Et je ne vois pas pourquoi, car vous n'êtes pas sans savoir ce que la maison des comtes de Lemos doit à la mienne. Sans doute vous rêvez des choses impossibles. » Le comte de Lemos mit alors la main à son épée, et Benavente en fit autant : il fallut qu'une des dames présentes s'interposât et calmât les deux vice-rois prêts à se jeter l'un sur l'autre pour ces manquements au code sacré des *cortesías*[1].

Ni Castro ni Contreras ne relèvent à nos yeux la société de leur temps, ils la peignent telle qu'elle était, et leur indifférence ou leur absence d'indignation en présence de beaucoup de choses répréhensibles dont ils parlent, montre que leur niveau moral ne s'élevait pas très haut. En revanche, nulle hypocrisie en leurs discours; ils ne se donnent pas pour meilleurs qu'ils n'ont été; ils se vantent volontiers d'actions que dans l'intérêt de leur mémoire il eût mieux valu taire et en disent même plus qu'ils n'en ont fait. Cette sincérité les rend, en somme, l'un et l'autre assez sympathiques, et l'on se prend, par moments, à admirer chez ces natures vigoureuses et prime-sautières l'abondance de la sève, l'entrain, l'esprit d'entreprise, la force d'endurance : de belles qualités viriles, à coup sûr, et qui les auraient peut-être conduits à accomplir de grandes choses, si l'ère des grandes choses n'avait été close pour l'Espagne. L'État ne vivait plus qu'en raison du prestige ancien et de la force acquise; ses organes fonctionnaient mal : mais il restait encore des hommes.

1. Le théâtre des exploits de Castro étant surtout Naples et ses environs, il cite dans ses récits beaucoup de localités souvent de peu d'importance et les cite comme il croyait les avoir entendu prononcer (ainsi, p. 9, *Ayerula* pour *Pogerola*); son écriture aussi doit être mauvaise : p. 10, M. Paz a lu *Cana*, le nom d'une localité près de Vietri, qui ne peut être que *Cava*. Il y aurait ici un nettoyage à opérer : un érudit napolitain, tel que M. Benedetto Croce, par exemple, réparerait facilement les *descuidos* de notre soldat. — On peut regretter aussi que MM. Serrano et Paz n'aient pas trouvé le temps de dresser une table des noms de personnes cités dans ces mémoires.

A mon tour, je voudrais faire connaître une autobiographie plus courte, mais assez curieuse, d'un autre soldat espagnol de la même époque. Ce soldat se nommait Diego Suárez et il ajoute habituellement à son nom l'épithète de Montañés [1], car il était originaire des Asturies. Très laborieux, très rangé, comme le sont volontiers les montagnards de son pays, il employa les loisirs que lui laissèrent les rudes travaux militaires auxquels on l'astreignit à Oran, pendant plus de vingt ans, à composer une *Crónica de Oran,* depuis les origines jusqu'au commencement du XVII[e] siècle et qui devait compter au moins cinq livres. Nous n'en possédons que des fragments conservés soit dans les archives du Gouvernement général à Alger, soit à la Bibliothèque nationale de Madrid. De l'un de ces fragments, qui comprend les annales d'Oran sous le gouvernement des deux frères Borja, un érudit espagnol, D. F. Guillén Robles, a entrepris la publication pour la Société des bibliophiles espagnols, en 1889, sous le titre suivant : *Historia del maestre último que fué de Montesa y de su hermano Don Felipe de Borja, la manera como gobernaron las memorables plaças de Orán y Marzaelquivir, reynos de Tremecén y Ténez en Africa, siendo allí capitanes generales, uno en pos del otro, como aqui se narra, compuesta por Diego Suárez.* Les autres parties de l'œuvre de Suárez, celles qui se trouvent à Alger, ont été très bien décrites par M. G. Jacqueton, *Les archives espagnoles du gouvernement général de l'Algérie,* Alger, 1894, p. 109 [2]. En tête de sa *Crónica,* Suárez a résumé en quelques pages l'histoire de sa vie, et c'est cette autobiographie, dont on ne connaissait jusqu'ici qu'une sorte d'adaptation en français due à A. Berbrugger, qu'il me paraît à propos de communiquer au lecteur, d'après le manuscrit d'Alger transcrit par moi il y a tantôt vingt ans. J'aurais volontiers laissé ce soin à l'éditeur de l'histoire du grand maître de Montesa, mais son travail, interrompu depuis plus de dix ans, ne sera peut-être pas continué, et s'il doit l'être, ce que je souhaite, D. F. Guillén Robles ne m'en voudra pas de lui avoir fourni le texte d'un morceau qu'il avait vainement cherché et qu'il pourra joindre, en appendice, à son édition, comme il se proposait de le faire au cas où on le retrouverait.

L'autobiographie de Suárez, destinée à servir de préface à son ouvrage historique, et en quelque manière aussi de justification aux prétentions qu'il essayait de faire valoir auprès des ministres pour améliorer une situation très précaire, n'a ni l'intérêt ni le piquant des mémoires du capitaine Contreras ou de Miguel de Castro. Notre Astu-

1. Il en prend encore un autre. La dédicace de l'*Historia del maestre de Montesa* est signée : « Diego Suárez Corvín, de Asturias de Oviedo. »

2. Un morceau du livre IV et qui se rapporte à l'expédition de Charles-Quint à Alger, en 1541, a été analysé par M. E. Cat, *Mission bibliographique en Espagne (Publications de l'École des lettres d'Alger),* Paris, 1891, p. 73.

rien est un homme simple, rude et peu imaginatif; il conte sans aucun agrément et sur le même ton tous les incidents de sa vie, insignifiants ou autres, dont le souvenir s'est gravé dans son étroite cervelle; en ce faisant, il témoigne d'une naïveté vraiment rare et il s'efforce d'être véridique et exact. Le récit de son enfance, de son expatriation et de ses premières aventures se lira, je crois, avec plaisir; il ressemble assez aux débuts des nouvelles picaresques, mais notre *pícaro* asturien est un petit garçon bien honnête comparé aux Guzman et aux Estebanillo.

DISCURSO VERDADERO
DE LA NATURALEÇA, PEREGRINAÇION, VIDA Y PARTES
DEL AUTOR DE LA PRESENTE HISTORIA

Cap. I

El hombre que tiene animo y atrevimiento para tratar de vidas agenas de otros, muertos y vivos, deve, antes que se meta en tan peligrosos trances, rrepresentar y mostrar la suya, quien es por si mesmo, su naturaleça de patria y sangre, discurso y carrera de la vida que a tenido hasta la ora que saco la obra a luz, no rrecatandose ni escondiendo la verdad de ofiçio puesto, ni trances altos ni vaxos que aya tenido en su vivienda, para que de esta manera su travaxo y obra sea mas estimada de los prudentes letores, que pocos gustan de los que en sus entroduçiones y prologos venden grandeças mentirosas ni (sin?) verdades.

Primeramente, fue mi naçimiento de padres nobles en medio del terreno del prinçipado de Asturias de Oviedo, sus montañas, en el concejo que nombran de Lena [1], qu'es en el paso entre las dos celebres çiudades Leon y Oviedo, natural del lugar mas çimero del valle de Turon [2], que nombran Horvies [3], filegresia [4] de Sant Martino de aquel valle y Santa Maria de Orvies, donde naci en dia domingo por la mañana al salir el sol, primero dia de mayo del año 1552; en cuyas montañas me crie y deprendi a leer y escrivir y servia a mis padres, hasta que me ausente d'ellos, a hurto, en dia domingo que se contavan veynte y tres de mayo del año del señor mill y quinientos y setenta y quatro, teniendo veynte y dos y veynte y dos dias de edad. La qual ausençia no fice por necesidad que yo pasase ni mis padres tuviesen; si porque uno de mis tres hermanos mayores, nombrado Pedro Suarez, me persiguia y queria mal; y lo mismo, por ver mundo, me ausente

1. Concejo de Lena. Cet ancien district des Asturies d'Oviedo est situé exactement au sud de la capitale du principat.

2. Turon (S. Martin), paroisse de la province d'Oviedo et du district judiciaire de Pola de Lena.

3. Horvies. Aujourd'hui Urbies (Santa Maria), paroisse de la province d'Oviedo et du district judiciaire de Pola de Lena.

4. *Filegresia* = *feligresia*.

de mi patria, no parando hasta Valladolid, donde unos cavalleros de armas, naturales de la villa de Pedroso[1], tierra de Toro del rreyno de Leon, me rrecevieron por su criado, que yvan al rreyno de Navarra, do estava su compañia aloxando. Nombravase el que me rrecivio por moço Felipe Velasquez, con quien yban por compañeros de camarada otros dos del mesmo lugar que eran hermanos, nombrados los Verganças.

Salimos de Valladolid los biernes que se contavan onze de junio del dicho año, y llegamos a Burgos domingo siguiente a catorse, donde vimos, en el arraval que nombran de Vega rrepresentar la venida a España por rrey d'ella [d]el archiduque Felipe de Austria[2], padre del emperador Carlos Quinto, primero d'este nombre, rrey de las Españas; y aviendo vesitado el Santo Crucefixo que esta en la yglesia del combento de Sant Agustin[3] en aquel barrio, caminamos la via de Navarra pasando por Montesdoca[4], Velorado, Naxera, Logroño, Santo Domingo de la Calçada, donde vimos asimismo el gallo y la gallina blancos del milagro que en aquel lugar sucedio con el innocente mancevo peregrino, que injustamente alli ahorcaron[5]; y entrando en el rreyno de Navarra, hallamos la compañia aloxada en las villas Valtierra y Arguedas[6], y aloxando despues en las de Caparroso, Olite, Tafalla y Sant Martin de aquel rreino, en que viendo no era alla buena vivienda, me volvi a Castilla, rrasando el rio Hebro, en Rincon de Soto[7], y atravesando la serrania de San Pedro de Llanguas[8], Almaçan y Soria, vine a Alcala de Henares y a Madrid y de alli fuy al Escorial, al tiempo que andaba la fabrica de aquel rreal conbento de San Lorenço a toda furia; y alli me rreçivio el hornero mayor del Rey para cerner harina con otros mancevos desbarvados como yo. Y estando alli vien acomodado, ganando dos rreales cada dia y el plato bueno, tuve noticia de que me andaban buscando mis deudos en Valladolid y Medina del Campo, y, porque si venian al Escorial no me hallasen, me despidi y alargue de alli con disinio de [no] parar hasta la Andalucia; y pasando por la villa de Olias, dos leguas antes de allegar a Toledo, un clerigo viejo, nombrado Quadros, me forço a

1. Pedroso. Sans doute Pedrosa del Rey (auj. prov. de Valladolid), qui est à peu de distance au nord-est de Toro.

2. L'entrée de Philippe le Beau à Burgos, au mois de février 1502, qui fut célébrée par de grandes réjouissances que raconte Antoine de Lalaing (Gachard, *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas,* t. I, p. 152). Suárez veut, sans doute, parler ici, non pas d'une représentation sur un théâtre, mais d'une sorte de cavalcade exécutée par des corps de métiers et des amateurs.

3. Le fameux crucifix du couvent des Augustins, la principale curiosité de Burgos après la cathédrale et que décrivent tous les anciens voyageurs.

4. Montesdoca. La chaîne de montagnes qui divise les bassins de l'Ebre et du Duero.

5. L'histoire de ce miracle, à laquelle font allusion tous les guides du pèlerin de Compostelle, est narrée en détail dans la *Jornada de Tarazona hecha por Felipe II en 1592,* par l'archer Henri Cock (Madrid, 1879, p. 52). Cock dit : « Se conserva en la dicha yglesia la casta de un gallo y gallina, que por milagro volaron de un assador, estandose assando, que son blancos como nieve, y se da á los passageros que passan pluma en memoria de este succeso. »

6. La compagnie descend d'abord le cours de l'Ebre, puis remonte au Nord par Caparroso, bourg situé sur la rivière Aragon, affluent de l'Ebre, et loge ensuite à Olite, Tafalla et San Martin de Unx.

7. Rincon de Soto, bourg. de la prov. de Logroño, district jud. d'Alfaro.

8. Llanguas doit être ici pour Yanguas. Suárez rentre en Castille, mais, contrairement à ce qu'il dit, il a dû passer d'abord par Soria, puis par Almazán pour atteindre Alcalá de Henares.

que estuviese con el en su servicio para governar unos palomares que tenia en Olias y en Magan. Y estando unos dias con este amo, le dexe, siguiendo mi pensamiento de pasar a la Andaluçia, y, sin detenerme poco ni mucho en Toledo, pase de largo, no parando hasta la çiudad de Baeça, donde me rrecevio el mismo dia y ora en que allegue, biernes, a seis de agosto del mismo año 1574, un onrrado labrador hidalgo nombrado Alonso Sanchez, que en este año tenia cargo de mayordomo de aquella ciudad, y fue el acuerdo con el de soldada doze rreales cada mes. El qual tenia sus casas a la esquina de la calle de la Ymagen, perrochia de Sant Andres, la qual imagen [1], que es de Nuestra Señora, rrefresco y rrenovo do estava pintada en una pared este mi amo, estando yo con el, a causa de un publico milagro que hizo con una hija suya, nombrada Jeronima, niña de siete [o] ocho años, que, cayendo de l'açotea mas alta de la casa diez o doce estados, volando à la calle, delante de la misma imagen, no rrecevio daño ninguno.

Conociome en Baeça un hombre asturiano de mi tierra que vivia en la villa de Canena, aldea de Baeça, en que temiendome de que escriviria a mis padres y bernian por mi, me despedi y dexe este amo, no parando hasta la villa de Utrera en la vaxa Andaluçia, tierra de Sivilla, donde cay enfermo de calenturas y fuy curado en un hospital que alli de nuevo se hacia, nombrado de Corpus Christi, donde, siendo sano, aunque flaco y combaleciente, me volvi a la villa de Marchena, lugar del duque de Arcos, donde me rrecebio luego por criado un honrrado hidalgo rrico labrador, nombrado Joan de Vega, que vivia a la perrochia de Sant Miguel ygualado por soldada, de quince reales cada mes, para rrebecero [2], curador y pastador de treinta bueyes, quince juntas rreberas que tenia en su cortixo dos leguas de Marchena do nombran Paterna [3], camino de Sevilla, donde le trate y pacte muy bien este ganado, por ser aquel mi propio ofiçio en las Asturias criar y rregalar ganados. Y aviendo estado çinco meses con este amo, se atraveso conmigo uno de los gañanes del cortixo, y por esto me fue forçoso dexar este amo, aunque contra la voluntad del aperador y mayoral de la haçienda que me queria mucho por verme cuydadoso en todo; y cobrando la soldada que se me devia, me fuy a la ciudad de Arcos de la Frontera, tierra del mesmo duque, donde luego me rrecevio otro labrador rrico, nombrado Alonso Gonçalez de las Casas, y su muger de rrenombre la Natera, los quales tenian un hijo estudiante y una hija casada con un cavallero en Xerez de la Frontera, y fue la soldada otros quince rreales cada mes para limpiar los olibares que tenian donde dizen Riofrio, Fayn y La Ravita [4], estacadas nuevas, que yo mesmo ayude a poner. Y estando en Arcos me confirme a tiempo con otra mucha gente, en que fue mi padrino un clerigo organista de la yglesia mayor de aquel lugar que nombravan Camas.

Tambien, estando en aquel lugar, se me ofreçio un gran peligro de

1. Tomas Muñoz y Rivero, cite, d'après N. Antonio, une description manuscrite de la fameuse image de Notre-Dame, conservée dans le couvent des minimes de Baeza (*Diccionario de los antiguos reinos, etc., de España*, p. 46).

2. Mon savant ami, D. Ramon Menéndez Pidal, que j'ai consulté sur ce mot *rebecero*, pense qu'il doit être de la famille du cast. *revezar*, « se relever, alterner », et que le *rebera* qui suit pourrait être lu *rebecera* et s'entendre de la paire de bœufs qui laboure alternativement avec une autre.

3. Je ne trouve pas cette localité dans les dictionnaires de noms de lieux de l'Espagne.

4. Je n'ai pas réussi à trouver la position géographique de ces trois localités.

muerte, y fue que saliendo de la yglesia de San Francisco que esta fuera de la tierra, la vanda de Xerez, el biernes santo por la mañana, que se contaban veynte de abrill del año 1576, me rrecoste a dormir al pie de la muralla misma cerca de la huerta del combento, donde una lagartixa me dio tan grande fastidio, pasandome por cima del rrostro, despertandome dos o tres veces, hasta que me hizo alargarme de alli como treynta pasos, donde no uve bien acavado de rrecostarme al pie de un olibo, quando la cerca de la huerta bino avaxo, que, por ser gruesa y de tres estados de alto, alcanço a desgarrar parte de las ramas del mismo olibo, a cuyo tronco tenia yo arrimada la caveça que rreparo los ladrillos, que abento de forma que no me llegaron a hacer daño, y los demas se estendieron por una y otra vanda muy mas adelante de mi, y el soplo de la cayda de la cerca de mas de 60 pies de largo me abento el sombrero que tenia sobre la cara : de adonde me lebante atemoriçado, santiguandome, dando ymensas gracias a Dios que me quiso librar de tal muerte por ynstrumento de una lagartixa, que de entonces aca las quise bien.

Dexando este amo, me fuy a Ronda do entre con otro rrico labrador nombrado Joan del Rio, que vivia en la placeta del estudio colesio de aquella ciudad, y lo mismo para andar en un cortixo y eredad que tenia acerca de Ronda la vieja, por soldada de otros quinze rreales cada mes; y estando con este amo murio rrepentinamente a veynte de mayo del año 1576, estando asentado en una silla mirando estivar lana en unas sacas para llevar a embarcar a Malaga. Tenia este amo tres hijos varones y hijas monjas, y estando asi con el, cay enfermo de ziziones, y siendo curado en el hospital rreal de aquella çiudad, volvi a rrecaer en el enfermo, donde los medicos me mandaron mudar ayres; y asi me llevo el mismo hospital a su costa en una cavalgadura a la villa de Olvera, de adonde pase a Osuna, en que a la saçon estaua un alcalde de corte haziendo justiçia de gente de aquella villa, porque avian hecho cierto alvoroto maltrado *(sic)* una compañia de soldados que se andava levantando por alli, yendo de paso; y mandandome el mismo alcalde de corte desembaraçar la tierra y alargarme d'ella, me fuy a Antequera, donde me rrecivio para su serviçio un cavallero nombrado Don Pedro de Qualla, capitan del numero, que vivia en un lugar nombrado Rio Gordo[1], tierra de Velez Malaga, acerca de la mar; y llevandome de Antequera alla, acordado por diez y ocho rreales cada mes, me encargo con otro mayoral una manada de ovejas, y enbiandonos con ellas á la costa de la mar, donde nombran Bezmiliana[2], saltando los Turcos cosarios en tierra una noche, de alli cerca, se llevaron muchos cristianos captivos de unas javegas, y temiendo de que otra noche no me llevasen tambien a mi, me despedi de este amo, y tambien porque me comieron los lovos un asno del serviçio de la manada, por lo qual no me quiso pagar nada, y me volvi a la tierra adentro, sin parar, hasta la ciudad de Cordova, para tener noticia de mis deudos en Asturias de los Asturianos que en aquel tiempo alli acudian a travajar en las viñas de la sierra; y no hallando quien me diese entera rrazon, y considerandome ya cansado de ver tierras y servir barios amos, aunque numca me despedio ninguno de los que tuve, si que antes me doblauan la soldada porque no me fuese de su serviçio, mayormente el de Baeça, Marchena y Arcos, y aviendo tenido las fiestas de Navidad en Cordova

1. Rio Gordo, bourg de la province de Málaga et du district judiciaire de Colmenar.
2. La carte de Tomas López marque un Besmiliana sur la mer, près de Malaga.

del dicho año de setenta y seis y entrada del de siete, sali de aquella ciudad con solos treynta ducados que lleuaua en oro de lo poco que avia ganado, yendo con disinio de vestirme con ellos en Castilla la Vieja y volverme en casa de mis padres, amenaçando a quien me avia hecho desterrar, y pasando por Çiudad Real, campo de Calatrava, halle que se andava levantando alli de nuevo una compañia de soldados con bando y voz para Italia, y enportunandome el capitan con promesas de onrrarme, me asente por soldado en ella en fin de henero de 1577, y andando aloxando por la Mancha, hasta en fin de março de este año, caminamos a Cartagena, donde rreceviendo una paga nos embarcamos con otras çinco compañias en cinco galeras de la escuadra de España, de que era quatralvo capitan dellas Don Francisco de Bargas[1], puesto por Gil de Andrada[2], y saliendo del puerto de Cartagena biernes santo a cinco de abril de este año, endereçaron la via de Oran, donde allegamos domingo de pascua, a siete del mismo, en que avia ydo orden de su Magestad para que toda aquella gente, que serian ochoçientos hombres, sirviesen en las fabricas de las nuevas fortificaçiones de aquellas plaças que el mismo rrey Felipe segundo avia mandado disignar por medio del principe Vespasiano Gonzaga[3], virrey de Navarra y Vizcaya, su engeniero mayor, pasando por su mandado en Oran fin del año 1574, en que se avia perdido la Goleta y nuevo fuerte de Tunez. En cuyas fortificaçiones de Oran travaxe con los demas gastadores tiempo de quatro años, en que pase muchos travaxos y rriesgos de la vida que serian largos de poner aqui. De que algunos escape tan maravillosa y milagrosa como en Arcos, lo mismo de un gran terreno socavado que mató trece hombres juntos en un foso que se andava abriendo del cavallero que nombran San Francisco de la nueva fuerça de Recalcazan[4], donde se rrecoxeron porque llovia mucho por el mes de febrero del año 1579, donde no feneçi yo tambien, porque no me dexaron entrar en la solapa los que dentro estavan pasando yo por alli lloviendo, y aunque mas(?) porfié no fue pusible darme lugar, porque estaban jugando a la carteta en cima de un albornoz tendido en el suelo, de adonde no me ube bien alargado doscientos pasos la via de la çiudad, donde me rrecogia, quando cayo el grueso terreno y balumbo de peña

1. Don Francisco de Vargas Manrique de Valencia, seigneur de la maison de Vargas, fils de D. Fadrique de Vargas et de D[a] Antonia Manrique de Valencia, fit sa carrière dans la marine de la Méditerranée et coopéra en 1564 à la prise du Peñon de Velez de la Gomera, au secours de Malte en 1565, etc. En 1569, il commanda le contingent que la ville de Madrid envoya pour combattre les Morisques de Grenade. Philippe II le gratifia de la charge de *cuatralvo* des galères d'Espagne qu'il exerçait en 1574; il mourut en 1579 (Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid,* t. II, p. 98; Cabrera de Córdoba, *Historia de Felipe II,* t. I, p. 435 et t. II, p. 396).

2. Gil de Andrada ou Andrade était un chevalier de Malte qui commanda les galères d'Espagne en diverses circonstances et prit part à plusieurs actions importantes, notamment à la bataille de Lépante (Cabrera de Córdoba, *Historia de Felipe II,* t. I, p. 645 et 666; t. II, p. 102).

3. Vespasiano Gonzaga, prince de Sabbioneta, entra de bonne heure au service de Philippe II et prit part à la guerre contre les Morisques de Grenade; il eut ensuite les vice-royautés de Navarre (1571) et de Valence (1575). Très habile ingénieur, le roi l'employa à fortifier Oran; il mourut le 26 février 1591 (Litta, *Famiglie celebri d'Italia: Gonzaga di Mantova,* tav. XIV; Cabrera de Córdoba, *Historia de Felipe II,* t. II, p. 246 et 396).

4. Rezalcazar ou Rozalcazar. Ce fort, dit Cabrera, « fundado al levante de Oran en la cordillera... es plaza fuerte por sitio y forma bien asentada » (*Historia de Felipe II,* t. II, p. 246).

sobrellos haciendoles torta, donde escapo si uno de catorce que eran, porque se hallo muy arrimado al pie del tajo del terreno que se yba socabando, sacando tierra para los terraplenos que se andavan lebantando de la dicha nueva fuerça, cuyos cuerpos sacamos de alli hechos pedaços aplastados las caveças con el centro del cuerpo, que era grande compasion verlos y eran todos mancevos de poca edad.

En otros muchos peligros y rriesgos de vida me vi en aquellos quatro años que continue en las fabricas de las fortificaciones de aquellas plaças, ya cayendo de altos andamios abaxo, ya cayendo junto a mi grandes pesos de maderas y canterias y de otras formas, de que todo fue Dios servido librarme, en cuyo tiempo tenia yo asimismo mis armas alistadas, pica y arcabuz con que salia a las presas de cabalgadas con la gente de guerra y algunas otras ocasiones de arma, expeçialmente si se salia en dia de fiesta, enterpolandome entre la ynfanteria a que era mas afiçionado; y asi me pase a servir en ella por el mes de abrill del año 1581 en la compañia de quien era capitan, Pedro Fernandez de Guzman, natural de Toledo, a quien succedió en ello otro capitan nombrado Francisco Hernandez de Llerena, estremeño, en la qual compañia sirvi veinte y tres años continuos sin hazer mudança, vaxa ni ausencia della, ni menos en los quatros años primeros en las fabricas, y todo con la puntualidad y particularidad que consta de sus rrecaudos que de Oran traxe : cuyos principios, continuacion y perfeçion de fabricas fuerças que en mi tiempo alli se levantaron y lo mismo en lo tocante a los sucesos de guerra de aquellas plaças y rreinos, precedente y presente de mi tiempo, se ira narrando en sus tiempos y lugares de esta historia, testificando conmigo mismo vi, manexe y anduve, asomando sustancial y sumariamente los demas trances y peligros de muerte en que me vi muchas veces con los enemigos, moros y turcos, en barios tiempos y ocasiones. En cuyo tiempo de veynte y siete años puse todas las deligencias pusibles para volverme en España, ya pidiendo licençia a los capitanes generales, ya a hurto y a escondidas en las naves y galeras que yban alli donde siempre me iban a buscar y volvian a tierra; y para que se me diese licencia a mi instancia se embiaron cartas de rrecomendaçion [en] fabor mio de Baeça a Don Pedro de Padilla [1], la segunda vez que en Oran gobernó quatro años continuos. Las quales cartas solicito en Baeça el amo que alli tuve de los deudos, madre y hermanos de Doña Catalina Baçan y Benavides [2], su mujer del dicho Don Pedro; y lo mismo despues del conde de Luna y Benavente [3] me embiaron mis deudos otras cartas para que el

1. D. Pedro de Padilla, *trece* dans l'ordre de Santiago, gouverneur et capitaine général par interim d'Oran de 1584 à 1593, châtelain du château de Milan en 1594 et gouverneur par interim du Milanais en 1595, membre du Conseil de guerre, était fils de Francisco de Meneses et de Dª Maria de Padilla y Guevara, petite-fille du premier comte d'Oñate; son frère D. Antonio, du Conseil d'État, exerça les charges considérables de président du Conseil des Ordres et du Conseil des Indes, de 1572 à 1580. D. Pedro mourut en 1599 (L. de Salazar, *Casa de Lara,* t. II, p. 418; Cabrera de Córdoba, *Historia de Felipe II,* t. III, p. 443 et t. IV, p. 132, 197 et 287; Du même, *Relaciones de la corte de España*, p. 27).

2. Dª Catalina de Benavides, femme de D. Pedro de Padilla, était fille de D. Juan de Benavides et de Dª Maria de Bazan, sœur du premier marquis de Santa Cruz (L. de Salazar, *Casa de Lara,* t. II, p. 418).

3. D. Juan Alonso Pimentel, huitième comte de Benavente et sixième comte de Luna, du Conseil d'État, vice-roi à Valence et à Naples, président du Conseil d'Italie, etc., mort le 8 novembre 1621.

duque de Cardona y marques de Comares[1], que en Oran sucedio a Don Pedro de Padilla, me concediese licencia, y con todo esto nunca se me dio por entonces, que era moço en edad y fuerça; en que viendo que no me aprobechavan todas estas deligencias, de aborrecido me case en el año de 1588 con una onrrada donzella nombrada Maria de Velasco, nieta y hija de los ganadores primeros, pobladores y defensores de aquellas plaças en los dos apretados sitios que el enemigo turco les puso, como a su tiempo se dira. Tenia yo treinta y seys años, y ella diez y siete, y con aber yo caminado por España, Andalucia y otras partes estava virgen sin aber tocado a muger ninguna, preçiandome siempre en todo de limpieça, huyendo de las ocasiones que en esto se me ofreçian muchas veces, por ser yo de moderado talle y conversacion onesta: en cuyo matrimonio, que no tuve otro, nos dio Dios una sola hija que por nacer dia de San Migel de setiembre se nombra Michaela Suarez y Velasco.

En este tiempo, siendo aquellas plaças y rreynos a cargo del dicho duque de Cardona, marques de Comares, en un cabildo y ayuntamiento general que tuvo en la iglesia de San Vernardino del hospital acerca del veneficio del, por no ser yo jugador, me encargo la sacrestia y el ser scrivano de aquella casa y guardarropa della y de los enfermos y heridos que alli se benefician, tomando en todo rraçon dellos, y esto con salario de veinte rreales cada mes, pagados demas de los treinta y cinco de soldado ordinario que ganava, sirviendo solamente en las guardas que me tocavan y me cabian de noche en las murallas, y lo mismo salia a las jornadas de presas y cavalgadas quando queria salir con la demas gente de guerra, no haciendoseme xamas en esto fuerça ninguna a que fuese o no a tales y otras ocasiones.

Sirviendo yo desta manera a su Magestad y aquella santa casa, por no perder tiempo ni estar ocioso me aficione a escrivir esta historia de sucesos de guerra que an pasado en aquellas plaças de Marçaelquivir, Oran, Argel, Bugia y en todo su reino de Tremecen antigua y modernamente, sobre que fue mi motivo, sin tener genero de gramatica ni curso della, si solamente ayudado de mi natural yngenio, juntamente con aber considerado el estilo de algunas otras semexantes historias; y asi tome la pluma en Oran para escrivir esta en primero de mayo del año mill y quinientos y nobenta y dos, en que complia justamente quarenta años de mi edad y diez y ocho que me avia ausentado de casa de mis padres en Asturias, y a los quince que estava sirviendo en Oran, donde continue este travaxo ynquiriendo y rrecogendo rrelaçiones de barias maneras y de diferentes personas a boca y de memorias escriptas, y todo con grande curiosidad de la puntualidad del tiempo, dia, mes y año que una verdadera historia rrequiere, segun que luego en el siguiente capitulo dire esto mas cumplidamente: en que teniendo rrecogidas cantidad de borradores para esta historia, ciertos cavalleros valençianos nombrados Don Pedro Vique, Don Gaspar de Monçori, Nofle Cepena y otros, que en este tiempo se hallavan en Oran desterrados[2], me pidieron con ystancia que desmenbrase de la dicha

1. D. Enrique Fernandez de Córdoba, cinquième duc de Segorbe et de Cardona, quatrième marquis Comares, gouverneur et capitaine général d'Oran en 1593, après D. Pedro de Padilla. Son grand père D. Diego avait eu le même gouvernement en 1576, après le grand maître de Montesa.

2. Dans l'*Historia del maestre último de Montesa* (p. 147) Suárez cite, parmi les gentils, hommes valenciens qui, en 1567, accompagnèrent à Oran le grand maître de Montesa-

historia general que iba trauaxando lo tocante della a Don Pedro Luys Galceran de Borja [1], ulptimo maestre que fue de la orden de Montesa y de su hermano Don Felipe [2], que tubieron las dichas plaças y rreynos a su cargo, tiempo de seis años, y que del y dellos hiziese extremo y particular libro, como lo hize, entendiendo por este medio tener alguna ayuda para mas presto acavar y poner en perfecion lo demas rrestante de esta general historia; enpero todo me salio al contrario como luego dire.

Estando yo ocupado en este exerciçio y trauaxo en Oran, prendiome el conde de Alcaudete [3], capitan general de aquellas fuerças y rreinos, por el mes de septiembre del año mill y seysçientos, por mala informacion y a ynstancia de uno de los capitanes ordinarios de Oran que me tenia de secreto encubiertamente mala volundad, mostrando serme amigo, en que no era, burlando el negocio del falso testimonio que me levanto para quitarme vida y onrra si criminalisimo, haziendome autor y eleto de motin general contra el mismo conde. Empero, apurandose la verdad por justicia del auditor, sali libre de la prision en que estuve tres meses en una torre y quarto fuerte de la misma alcazava, palaçio rreal de Oran, donde se aprisionan los capitanes, en que me entregaron a cargo del mesmo aguacil mayor de Oran, nombrado Andres Hernandez, hechura del mismo conde, con quien pasaron largas cosas sobre mi defensa de noche en que se me sacavan las confesiones, siendo el mismo conde y auditor los fiscales a solas con un notario, en que solo tuve por procuradores y mis defensores la ynnocençia y yngnorançia de lo que se me pedia y era ynputado, y la voz y fama de mi buena vivienda y exercicios, siendo juntamente mi defensor en esta ocasion mi confesor, fraile dominico, Alegio Holguin, natural de Oran, y lo mismo Gaspar Prieto, sargento mayor, y todos los demas capitanes, alfereces, sargentos, soldados viejos y alcaides de aquellas plaças.

Fue esta la primera prision que avia tenido en toda mi vida de quarenta y ocho años que tenia, los veinte y seis fuera de mi natural como es dicho en este discurso, en que de aberiguarse mi proceder y vivienda en Oran, juntamente la manera y zelo con que avia servido a su Magestad, nacio estimarme y hazerme merced el mismo conde de Alcaudete en Oran, y despues en la corte favoreciendome en mis pretensiones, como consta de sus villetes en mis rrecaudos y otros muchos que no cobre y se quedaron en

un Don Pedro Vique. Les deux autres noms, Don Gaspar de Monçori et Nofle Cepena, sont altérés. Le premier doit être lu Monsorio, nom d'une famille valencienne qui a compté des Gaspar au XVI[e] siècle (Martin de Viciana, *Segunda parte de la Crónica de Valencia,* éd. de 1881, p. 139); Nofle Cepena cache peut-être Onofre Sapena. Il n'y a pas lieu de supposer que ces personnages condamnés pour quelque méfait à *poner una lanza en Oran* aient joué un rôle important.

1. Fr. D. Pedro Luis Garceran de Borja, dernier grand maître de l'ordre de Montesa, fils de D. Juan de Borja y Enriquez, troisième duc de Gandia, et de D[a] Francisca de Castro y Pinós, épousa en 1558 D[a] Eleonor Manuel de Portugal, marquise de Navarrés. Nommé le 26 décembre 1566 gouverneur et capitaine général d'Oran, il remplit cette charge de 1567 à 1574. En 1590, le roi lui donna la vice-royauté de Catalogne; il mourut le 20 mars 1592 (Hipólito de Samper, *Montesa ilustrada,* Valence, 1669, t. II, p. 547 et suiv.).

2. D. Felipe Manuel de Borja, frère du précédent, *clavero* de Montesa, gouverneur et capitaine général d'Oran, par intérim, de 1570 à 1574.

3. D. Francisco Fernandez de Córdoba y Velasco, quatrième comte d'Alcaudete, gouverneur et capitaine général d'Oran en 1599, après le duc de Cardona; il appartint au Conseil d'État sous Philippe IV et mourut le 6 janvier 1632.

poder de los señores de consejos estado, guerra y hacienda de su Magestad, a quien los embio en mi rrecomendacion y ayuda.

Travaxe asimismo en este tiempo en Oran la sustançia de otros cinco o seis libros, uno con titulo de *Ramillete de Oran* en cantos de llano verso, con un coloquio en quintillas entre dos soldados, uno de Italia y el otro de la misma Oran y Marçaelquivir, litigando sobre su milicia. Las demas obras : una cartilla militar del puntual soldado de la miliçia española en prosa; las obligaçiones del buen alcaide, capitan o castellano que tiene plaça de Rey, castillo o villa fronteriça a su cargo; otro libro de las obligaciones del hombre noble; otro de las grandeças de Asturias de Oviedo, juntamente otras obras menudas en verso llano de cantos o rromances que comunmente nombran en España.

Recogiendo de esta manera las sustancias de todas estas obras en borradores, se me pasaron catorze años y mas dias hasta los siete de abril de mill y seisçientos y quatro, en que sali de Oran para España con licençia del rreferido conde de Alcaudete. Dexando mi familia de muger y hija donzella en casa de sus padres, mis suegros y otros deudos, me embarque en las galeras de España en el dia, mes y año rreferido en que se cunplian juntamente veynte y siete que avia desembarcado en aquella playa en el de 1577, como se a dicho, con otra mucha gente, de que a Oran no quedavan diez hombres en aquellas plaças, donde conoçiendoles ya a todos, unos se avian buelto a España, otros a los Moros y Turcos a rrenegar y otros muerto de barias maneras.

Saque de Oran aora solamente acavada la historia rreferida perteneçiente al maestre de Montesa, derigida a su deudo Don Joan de Borxa, conde de Ficallo y Mayalde, mayordomo que avia sido de la señora emperatriz [1], con otras obreçillas mias menudas en verso, y lo mismo unos avisos perteneçientes a su Majestad tocante a lo mal rrecatado de Oran y Marçaelquivir y otras cosas de su rreal serviçio, y caminando para la corte que estava en Valladolid, pasando por la çiudad de Murçia, Don [Alonso] Coloma, obispo della y Cartagena [2], me dio cartas de rrecomendacion para Don Pedro Franqueza, conde de Villalonga [3], secretario de estado y de consejo de haçienda, y para Antonio Horlandez, mallorquin, su ofiçial mayor. Yendo de camino por la villa de Membrilla en la Mancha de Toledo, para hazer alli probança de la limpieça de la sangre de mi suegro, natural de aquel lugar, que quedava en Oran, como es dicho, y començando alli a hazer la dicha informacion, cai enfermo de dolor de costado en la villa de Mançanares, y saliendo de alli con grande flaqueza, conbaleciente, conti-

1. D. Juan de Borja, fils de saint François de Borja et neveu du grand maître de Montesa, comte de Ficalho et de Mayalde, grand maître de la maison de l'impératrice Marie, veuve de Maximilien II, du Conseil d'État sous Philippe III, mourut à l'Escorial au mois de septembre 1606.

2. D. Alonso Coloma, fils de D. Juan Coloma et d'Isabel de Sá, premiers comtes d'Elda, membre du grand collège de Cuenca de Salamanque, chanoine de Séville, puis évêque de Barcelone en 1599 et, à partir de 1602, de Carthagène; mort à Murcie, victime de la peste, le 20 avril 1606 (Cabrera de Córdoba, *Relaciones*, p. 24 et 159; Francisco Orti y Figuerola, *Memorias históricas de la Universidad de Valencia*, Madrid, 1730, p. 263, et Pedro Díaz Cassou, *Serie de los obispos de Cartagena*, Madrid, 1895, p. 105).

3. Pedro Franqueza, secrétaire d'État, d'assez basse extraction et qui jouit pendant un temps de toute la faveur du duc de Lerma, avait été créé comte de Villalonga en 1603. Accusé de malversations, il fut arrêté et emprisonné en 1607.

nuando el camino de la corte, pasando por Toledo, el arçobispo de aquella çiudad, Don Bernardo de Roxas y Sandoval, cardenal de Roma y primado de las Españas[1], me dio cartas de recomendacion para el duque de Lerma su deudo y para el conde de Alva de Liste[2], del consejo de estado y guerra, para que me favorecçiesen en mis pretensiones, en que no me sirbieron nada, como luego se dira.

Allegue a la corte en Valladolid ulptimo de junio de este año 1604, donde el duque del Infantado[3], viendo que benia de Oran y entendiendo la rrelacion de mis serviçios, me hizo dar cinquenta ducados de ayuda de costa del dinero de camara propia, aunque la puerta de esto estava cerrada en aquel tiempo. Empos de esto, comence luego a solicitar la cobrança del sueldo que en Oran se me quedava deviendo, por cuya certeficaçion que no llevava se me dio cedula rreal por consejo de guerra en veinte y uno de julio del mismo año 1604 rrefrendada de Estevan de Yvarra su secretario, y enviada en Oran la dicha rreal cedula, a las espaldas della se me embio la certeficaçion firmada del contador y veedor de aquellas plaças, con claridad de çiento y onze mill y seisçientos y sesenta y ocho maravedis que se me rrestava deviendo de mi sueldo; y antes de hazer demanda dellos a su Magestad, sali de la corte en Valladolid para Asturias en primero de enero 1605 y allegue a mi natural patria, lugar de Horvies, do avia naçido jueves en la noche que se contavan veinte de henero, aviendo treinta y un años y medio que avia salido de aquella tierra : en que solo halle una hermana viva de tres que abia dexado y quatro hermanos con nuestros padres en salud. Y aviendo estado alli medio año poniendo en rraçon las legitimas de herençias mias y de mis hermanos, en que pasaron largas cosas que son largas de rreferir aqui, y bendiendo el quiñon que della me tocava y mis padres me avian señalado y dexado, sabiendo siempre de mi que estava vivo en Oran, por medio de las cartas que yo embiava a menudo encaminandolas al doctor Andres Diez de Sarrapio de Aller mi primo segundo, que fue treynta años canonigo y provisor de la santa yglesia catedral de Oviedo, que avia solo un año era muerto quando yo allegue, y sacando certeficacion autentica de mi nobleza de los padrones de la moneda forera y archivos del concejo de Lena mi natural, me volvi a la corte a Valladolid, y pasando de camino por la ciudad de Leon me dio su ayuntamiento una carta de rrecomendaçion para su Magestad, cuyo original se contiene en el libro de mis rrecados de nobleza y miliçia, y allegando a la corte ulptimo de junio de este año, dando la carta de Leon al Rey, se rremitio mi demanda al consejo de estado que me señalo seis escudos de ventaja para Flandes que no los quise acetar.

Lo mismo volviendo aora a Valladolid, presente la historia del maestre de Montesa que avia travaxado y traido de Oran a Don Joan de Borja su deudo, a quien benia deregida, como es dicho, para que la anparase y hiziese ver y imprimir, lo qual no se pudo hazer en aquella saçon y tiempo en que avia obstaculo en las inpresiones de leyendas profanas.

Juntamente con esto, al mismo tiempo, comence la soliçitud de la cobrança

1. Le cardinal D. Bernardo de Sandoval y Rojas était cousin germain du duc de Lerme.

2. Fr. D. Antonio Enriquez de Guzman, sixième comte d'Alba de Liste, grand prieur de l'ordre de saint Jean, du Conseil d'État, mort le 24 décembre 1610.

3. D. Juan Hurtado de Mendoza, sixième duc del Infantado, du Conseil d'État, mort à Madrid le 1[er] août 1624.

de mi sueldo, de que se me dio librança por consejo de hazienda, que montavan çiento y onze mill y seisçientos y sesenta y ocho maravedis, siendo secretario de hazienda Pedro de Contreras [1] y thesorero general Jorge de Tovar [2] y Garcia Maço, y cobrando en Valladolid treinta ducados a buena quenta, se volvio la corte de alli a Madrid en la primavera y berano del año 1606, en que murio Don Joan de Borja, a quien la historia de su tio el dicho maestre de Montesa estava derigida : por su muerte la encamine al duque de Gandia [3], no cesando en todo esto la solicitud de la cobrança de mi sueldo que tenia librado y començado a pagar, para que hable muchas veces al Rei hasta que finalmente se me acavo de pagar por mayo del año 1607.

Entretanto que corrian en la corte estas pretensiones, hize inpremir en Alcala de Henares dos obreçitas que en llano verso de canto avia conpuesto en Oran, la una de Asturias de Oviedo de la eleçion de Pelayo por su rrey, y una querella que las mismas Asturias proponen porque llaman a todos sus hijos de villanos, con una carta de consuelo que el mismo principado envia a Valladolid sobre la mudança de la corte, todo en su mismo estilo antiguo de habla.

La segunda obra, intitulada *Espejo de nobleza,* de otros tres cantos en verso llano, en diez hojas de quartilla, que tratan, la primera, de la fidelidad y verdad que deven al servicio del Rey los que manejan su rreal hazienda. La segunda, de una exortacion militar a los hijos naturales de la patria España en su defensa y buena garda. La tercera, de una rrelacion verdadera de todos los capitanes generales y gobernadores que avia avido en Oran en tienpo de cien años, desde que se gano de los Moros hasta el dicho de 1607.

Demas desto hize asimismo impremir ciertos avisos perteneçientes a su Mag[d] tocantes a lo mal rrecatado de las mismas fuerças de Oran y Marçalquivir y lo que mucho inportan para la seguridad y sosiego de España y otras cosas de aquellos rreynos de Berveria, de que todo me rremito a algunas copias que en mi poder se hallaran inpresas, de que di a su Mag[d] en mano propria y a todos los de consejo pleno de estado y guerra, embiando preferidamente una a Oran al marques de Hardales [4] que le gobernaba.

Aviendo negoçiado las cosas rreferidas y hecho otras diligencias en consejo de guerra y estado, en que se me dieron doze escudos de entretenimiento al mes en el Reyno de Siçilia, para ir a gozarlos sali de Madrid por el mes de *(un blanc)* de 1608. Caminando a Cartagena, volvi por la villa de Membrillo a hazer provança de la limpieça de la sangre de mi suegro, natural de aquel lugar, y allegando a Cartagena en los primeros dias de agosto de este año halle alli las galeras de Italia y España prevenidas con gente de guerra para yr a ocupar la fuerça de Alarache en la costa de Bervèria del reyno de Fez, la qual jornada no se acerto por esta vez ; y antes de partir de Cartagena vino alli mi familia de Oran, trayendomela uno cu-

1. Pedro de Contreras avait été nommé secrétaire du Conseil des finances en 1602 (Cabrera de Córdoba, *Relaciones*, p. 150).

2. Il est parlé du secrétaire Jorge de Tovar dans un fragment de lettre de Quevedo de l'année 1616 (*Obras de D. Francisco de Quevedo,* éd. Fernández Guerra, t. II, p. 515).

3. Le duc de Gandia était alors D. Carlos de Borja, frère aîné du comte de Ficalho.

4. D. Juan Ramirez de Guzman, deuxième marquis d'Ardales, troisième comte de Teba, maréchal de Castille, gouverneur et capitaine général d'Oran après le comte d'Alcaudete, en 1602 ; il mourut dans sa charge en 1607 (Cabrera de Córdoba, *Relaciones*, p. 148 et 309).

ñado de mi muger, man[da]do de su hermana Leonor de Velasco, y asimismo me truxeron los papeles borradores desta y otras obras començadas por mi a travaxar en Oran; y de Cartagena me fui en Alicante a buscar pasage de nave para Sicilia, teniendole por mejor que en galeras como fue. Y entretanto que le avia y abibavan los tiempos del mar, para nabegar sin peligro de enemigos cosarios, fui de Alicante a Gandia a buscar al Duque con el libro de su tio el maestre de Montesa y no hallando alli al Duque que estava en la corte, pase a Valencia, donde estava por virrey Don Luys Carrillo marques de Caraçena[1], y dirigiendo la historia a aquella ciudad, la vio y aprovo su coronista el Doctor Escolano[2], y abiendo menester tiempo para inprimirla no se podia hazer con mi presencia a causa de llebar la cedula rreal de mi entretenimiento el tiempo limitado de seys meses para presentarme en Italia, los quales eran ya cumplidos y acavados de su fecha de *(un blanc)* de Março; y asi de Valencia me volvi en Alicante, do me embarque en primero de diziembre del dicho de 1608, llevando la dicha historia del Maestre y los borradores desta y otras obras, entendiendo que yba a descansar y tener lugar de acabarlas y ponerlas en perfeçion, enpero todo me salio al contrario, porque demas del trabaxo del servicio de la guerra me moria de hambre, porque nunca fuy bien pagado de mi sueldo. Por lo qual y otras legitimas causas pase mi entretenimiento de Sicilia en Napoles entendiendo que hallara alli mejoria, en que mucho mas me halle peor y mal pagado y en muchas formas necesitado, de manera que todo el tiempo se me paso en andar limosneando, pidiendo por Dios para comer un pedaço de pan seco y aun eso no hallava todas vezes, demas de otras muchas miserias que son largas de rreferir aqui, todas causadas de los malos pagamentos en tiempo de los gobiernos del duque de Escalona[3] en Siçilia y del de Osuna[4] alli y en Napoles y de sus sucesores los cardenales Borja y Çapata[5] y lo mismo del Duque de Alva[6], que me dio liçençia para salir de Napoles y volver en España, como en todo me rremito a mis papeles y otro libro de un discurso de mi vida que en mi poder se hallara en que se narra todo mas conplidamente, y asi a esta causa de mi gran pobreza y costa que tenia de familia onrrada, que siempre e sustentado, se dilato tanto tiempo de *(un blanc)* años en sacar esta obra a luz, dende primero de mayo de 1592 en que le di principio en Oran hasta en el de 16 *(un blanc)* en que se acavo de imprimir.

E querido mostrar antecipada y sumariamente en esta historia mi naturaleza y ynclinacion y curso de vida, para enterar los letores de mis partes y vivienda, en que el curioso que lo quisiere saber y aberiguar lo hallara asi sin descrepar punto de la verdad, de que siempre me e preciado.

1. D. Luis Carrillo de Toledo, premier marquis de Caracena, vice-roi de Valence de 1606 à 1615, président du Conseil des Ordres en 1615, mort à Madrid le 2 février 1626.
2. Gaspar Escolano, l'auteur connu d'une *Historia de Valencia*, publiée en 1610 et 1611.
3. D. Juan Fernandez de Pacheco, cinquième marquis de Villena et duc d'Escalona, vice-roi de Sicile de 1606 à 1610.
4. D. Pedro Tellez Giron, troisième duc d'Osuna, vice-roi de Sicile de 1611 à 1616, vice-roi de Naples de 1616 à 1620.
5. Les cardinaux D. Gaspar de Borja et D. Antonio Zapata exercèrent la gérance de la vice-royauté de Naples en 1620.
6. D. Antonio Alvarez de Toledo y Beaumont, cinquième duc d'Albe, vice-roi de Naples de 1622 à 1629.

Divers détails de cette autobiographie se retrouvent dans les pièces préliminaires de l'*Historia del maestre de Montesa,* telles que la dédicace à la ville de Valence, la « Relación del travaxo y costa que esta historia tiene hecho á su auctor en las diligencias que hizo para sacarla á luz en España », et le prologue au lecteur. Comme ces pièces ont été imprimées par M. G. Robles, je me borne à y renvoyer ceux qui voudraient connaître par le menu les faits et gestes de notre Asturien.

Alfred MOREL-FATIO.

LES

MOTS ESPAGNOLS COMPARÉS AUX MOTS GASCONS

(ÉPOQUE ANCIENNE)

I

On a signalé depuis longtemps certaines analogies entre le vocabulaire espagnol et celui dont se servent les populations du sud-ouest de la France, les populations qui, entre la Garonne et les Pyrénées, parlent le gascon ou le béarnais. Ces analogies s'expliquent le mieux du monde par la proximité géographique des deux régions, par les échanges et les relations qui en ont résulté à toutes les époques de l'histoire. Si les Béarnais disent aujourd'hui *mandilha* au sens de « donner une raclée », c'est évidemment qu'ils ont emprunté à leurs voisins le verbe *mandilar,* qui signifie dans la péninsule « essuyer le poil d'un cheval avec un torchon » ; leur adjectif *atrebit* (vif, osé) n'est que le participe espagnol *atrevido,* comme l'indique suffisamment la terminaison. Parfois les mots empruntés ne sont en usage que dans un étroit rayon : ainsi les habitants de la vallée d'Aspe se servent, pour désigner un fouet à long manche, du mot *sourriac,* qui est tout simplement l'esp. *zurriago.* Lespy, dans son excellent dictionnaire, en citant le mot *auforge,* « besace », — c'est-à-dire l'esp. *alforja,* tiré lui-même de l'arabe *al-chorg,* — a soin de faire observer que ce vocable est « particulièrement usité dans la partie du Béarn limitrophe de l'Espagne ».

Il serait facile de multiplier les exemples. Une liste de ce genre n'a jamais été dressée, et serait cependant intéressante, à la condition d'être un peu complète et d'être autant que possible accompagnée d'un commentaire historique. Chaque mot, en effet, a son histoire, et pour beaucoup d'entre eux il serait singulièrement ardu de déterminer l'époque exacte où ils se sont introduits au nord des Pyrénées. En gros, je crois qu'on arriverait à reconnaître deux courants relativement distincts, et remontant l'un et l'autre jusqu'au Moyen-Age. Il y a d'abord une infiltration qui s'est faite par la frontière, par les cols des montagnes, amenant des mots espagnols qui souvent se sont cantonnés dans telle ou telle vallée, et n'ont guère été plus haut : dans

une étude fort curieuse, M. Camélat a déjà élucidé cette question en ce qui concerne le parler d'Arréns, petit village situé au fond de la vallée du gave d'Argelès (voir *Bullet. de la Soc. des Parlers de France,* n° 8-9). Le second courant s'est produit par les grands centres, par les villes maritimes comme Bayonne surtout, ou même Bordeaux : de là ont pu provenir quelques mots espagnols, qui se sont ensuite plus ou moins répandus à travers toute la zone gasconne.

Toutefois, et quelque intérêt qu'ils présentent, ce ne sont pas les faits de ce genre que j'entreprendrai pour le moment de démêler ici. Je voudrais attirer l'attention sur des analogies plus lointaines, — on pourrait presque dire originelles, — similitudes qui proviennent, en fin de compte, de ce que les populations établies au sud ou au nord des Pyrénées étaient de même origine et ont conservé longtemps le sentiment de cette communauté de race. Là-dessus l'histoire nous renseigne et nous montre bien qu'au point de vue ethnographique la région située sur la rive gauche de la Garonne a formé jadis une sorte d'appendice à la péninsule ibérique. Reportons-nous au premier siècle avant l'ère chrétienne : c'est dans l'ensemble de cette région que Sertorius paraît avoir cherché à établir sa domination ; les Aquitains lui fournirent des troupes, et chassèrent hors de leur territoire le proconsul de la Narbonnaise. On sait qu'après avoir mis fin à cette guerre, Pompée réunit les fuyards et les débris des armées sertoriennes pour les établir dans la ville qui devint Lugdunum Convenarum. Quant à l'esprit de particularisme qu'ont manifesté pendant tout l'Empire les Aquitains, on le connaît aussi : ils cherchaient à se séparer le plus possible des peuples celtiques qui les enserraient à l'est et au nord ; c'est évidemment vers le sud qu'ils avaient les yeux tournés. La chaîne elle-même des Pyrénées n'était pas un obstacle à des communications relativement faciles, et qui se faisaient surtout à l'ouest par deux grandes voies : celle de Aquae Tarbellicae à Pompelone, passant par un *Summus Pyrenaeus* qui est le moderne Roncevaux ; celle de Beneharnum à Caesaraugusta, passant par un autre *Summus Pyrenaeus* qui est le col actuel du Somport. On peut donc affirmer que, pendant toute la durée de la domination romaine, les rapports ont été étroits entre les deux groupes ethniques, et il s'ensuivit que le latin adopté par eux comme idiome courant dut, à un moment donné, offrir de grandes similitudes. Plus tard, les deux régions resteront encore unies pendant tout le v[e] siècle sous le sceptre des rois wisigoths résidant à Toulouse : ce ne fut, en réalité, qu'à partir de la bataille de Vouillé (507) qu'elles se séparèrent politiquement, et commencèrent à vivre davantage chacune de sa vie propre.

Jusqu'à quel point ces faits ont-ils laissé des traces appréciables dans les idiomes modernes? Voilà ce que j'entreprends d'examiner.

Pour fixer tout de suite les idées, et indiquer comment se pose le problème, prenons un exemple qui sera, je suppose, le mot latin *mĕtum,* signifiant « crainte ». C'est un mot qui, en général, n'a pas fait fortune dans les langues romanes, et qui y a été remplacé par divers synonymes. Toutefois, il a certainement été populaire et d'usage courant dans les pays ibériques : il s'est gravé par ici dans les mémoires bien plus qu'ailleurs, et ce qui le prouve c'est que nous l'y retrouvons encore aujourd'hui, d'abord dans l'esp. *miedo,* ensuite dans le béarn. *mèt.* Des expressions comme *abé mèt, ha mèt,* des exclamations comme *n'ayes mèt!* sont encore très connues au sud de l'Adour. Or, nous ne pouvons évidemment pas prétendre que le béarnais, soit à l'époque moderne, soit au Moyen-Age, ait emprunté ce terme à l'espagnol : la forme des mots s'y oppose. Comment se sont donc passées les choses? A l'époque où l'on parlait encore latin, on s'est servi de *mĕtu(m)* des deux côtés des Pyrénées; plus tard seulement, alors que déjà chaque région suivait ses destinées linguistiques propres, le mot a subi une évolution phonétique distincte. Au sud, c'est-à-dire en Espagne, *mĕtu* est devenu *miedo* par diphtongaison en *ie* de l'*è* ouvert accentué, et par affaiblissement en *d* de la dentale sourde; au nord, c'est-à-dire en Béarn, le mot est devenu *mèt* par un effacement de la finale qui s'est produit, sans doute, au début du VIII[e] siècle, mais l'*è* ne s'est point diphtongué. C'est donc toujours le même mot que nous retrouvons là sur les deux versants de la chaîne, mais sous des formes désormais différentes, — assez différentes pour qu'on ne puisse les ramener à l'unité qu'en remontant haut dans le passé.

Si l'on peut réunir un certain nombre de constatations de ce genre, c'est que les similitudes dont je parlais tout à l'heure ne sont pas une pure hypothèse. Les relations étroites qu'a eues l'Aquitaine avec la péninsule ibérique pendant l'époque romaine en deviendront plus assurées, et l'histoire recevra ainsi des faits linguistiques un supplément de preuve qui n'est jamais à dédaigner.

II

Le premier point de la démonstration consisterait à faire voir que des deux côtés des Pyrénées se sont conservés un grand nombre de mots appartenant au fonds du latin classique, mots qui semblent ailleurs être sortis plus tôt de l'usage, spécialement dans tout le nord de l'ancienne Gaule. Il est vrai que leur emploi ne se limite pas toujours à l'Aquitaine, et qu'il y aura pour quelques-uns des réserves

à faire, la répartition actuelle risquant de ne concorder qu'à demi avec l'ancien état de choses.

Lorsque, par exemple, les Gallo-Romains ont pris l'habitude de désigner leurs habitations par ce terme de *mansionem*, que leur avaient rendu familier les haltes disposées le long des routes impériales, le mot *casa*, conservé en Espagne comme en Italie, paraît avoir persisté plus longtemps aussi dans le midi de la Gaule. On en trouve çà et là des traces (voir Mistral, s. v. *caso*), et il se pourrait qu'elles fussent plus nombreuses, si l'usage d'un troisième terme (*oustau* = hospitale) n'était venu par la suite effacer ce qui s'est passé d'abord. En tout état de cause, c'est bien au sud-ouest que *casa* semble avoir été le plus vivace : aujourd'hui encore le béarn. *case* (surtout dans des locutions comme *de case, a case*, etc.) est toujours très favorisé. Certains mots simples, remplacés ailleurs par des dérivés, donnent lieu à des constatations analogues. Ainsi *sōlem* a été de bonne heure évincé en Gaule par son diminutif **solĭculu :* mais le mot simple (ital. *sole*, esp. *sol*) a dû s'employer plus longtemps ici encore au midi. C'est celui qu'offre le célèbre fragment du Boèce : en gascon moderne *sòu* n'est pas complètement inconnu à côté de *sourélh*, et en Béarn surtout l'usage continue à être très partagé. Il faut en dire autant du gasc. et langued. *nap* (=napus), qui se trouve d'accord avec l'esp. et ptg. *nabo* (ital. *napo*, catal. *nap*) : l'ancien provençal aussi connaît cette forme; c'est donc seulement d'une façon progressive que le dérivé **napĭttu* s'est répandu au midi de la France.

Les verbes, que cette même région a possédés en propre avec la péninsule ibérique, sont assez nombreux. Je me contenterai d'en rappeler quelques-uns : tel *lucrare*, qui n'apparaît sous une forme populaire que dans l'a.-prov. et esp. *lograr* (cf. les substantifs remontant à *lŭcrum*, en a.-prov. *logre*, en esp. *logro*). Le type classique *natare* (par opposition à **notare*, d'où l'a.-fr. *noer*) s'est conservé dans le *nada* du sud de l'ancienne Gaule, comme dans l'esp. *nadar*. De même *latrare* (aboyer), resté dans l'a.-prov. *lairar* et dans le béarn. *layra* toujours très vivant, à côté des formes similaires de la péninsule (esp. et ptg. *ladrar*, catal. *lladrar*). Le cas de *mactare* est plus embarrassant : ce verbe est-il primitif dans les régions ibériques? Y a-t-il été importé d'Italie seulement vers le IIIe siècle, et à une époque où il était déjà devenu **mattare?* C'est cette dernière hypothèse que semblent réclamer les règles d'une stricte phonétique. Quoi qu'il en soit, le mot se retrouve dans l'esp. et ptg. *matar*, en Gascogne comme dans tout le domaine provençal sous la forme *mata :* les Récits d'Histoire Sainte du XVe siècle, écrits en béarnais, offrent déjà *matar*. Citons enfin *mulgēre*, qui s'était conservé pour désigner l'action de « traire » dans l'a.-esp. *mulger* (aragon. *muir*) et dans l'a.-prov. *molser :* le Béarn est resté fidèle à l'expression latine, et se sert toujours de *moulhe*

ou *mulhe*. Quant à *foetēre*, représenté par l'esp. *heder* (ptg. *feder*) et par le béarn. *hede* ou *hedi*, il pourrait bien n'avoir été connu au nord des Pyrénées que dans des limites restreintes.

Arrivons d'ailleurs à des exemples plus probants pour notre objet que les précédents. Il y a des mots qui, n'apparaissant guère aujourd'hui qu'en Espagne et en Aquitaine, semblent attester entre les deux domaines une sorte de continuité géographique à l'origine : lors même qu'on les retrouverait aussi dans une tout autre région, en Italie par exemple, la thèse n'en serait pas infirmée. Le terme de *saltus*, désignant « un lieu boisé, un défilé », a encore eu une certaine extension, semble-t-il, dans le midi de la France (voir Mistral, s. v. *saut*). Toutefois, c'est en Béarn que le mot a été le plus favorisé, c'est par là qu'on retrouve des dénominations locales comme *Saut-de-Monenh*, *Saut-de-Navailles*, et aussi celle de la commune d'*Etsaut* (= ĭllu saltu) située non loin d'Accous, l'Aspaluca des Itinéraires romains : nous arrivons de la sorte au sud des Pyrénées, où le mot réapparaît dans l'esp. *soto* et le ptg. *souto* (a.-ptg. *salto*). Le nom latin du sapin, c'est-à-dire *abiĕtem*, en lat. vulg. *abēte*, ne s'est pas conservé seulement en Italie et dans la péninsule ibérique (esp. *abeto*, ptg. *abeto* et *abete*) : on le retrouve encore dans le béarn. *abet*, dont se sert aussi le Toulousain Goudelin, et qui semble même avoir eu comme pendant *avet* en ancien provençal. On sait qu'en Gaule *calcaneum*, désignant une partie du corps humain, a été remplacé de bonne heure par **talonem*; l'Italie, au contraire, est restée fidèle au mot héréditaire; l'Espagne également, quoique dans la péninsule les termes les plus usités se rapportent à un dérivé ancien (esp. *calcañal*, *calcañar*, ptg. *calcanhar*). Or, c'est bien à cette persistance de *calcaneum* en pays ibérique que se rattache le *caucagn* encore employé sur certains points de la Bigorre, notamment à Arréns : un dérivé *caucagnous* s'est même conservé du côté de Tarbes et dans l'Armagnac (voir Cénac-Moncaut, *Dict. du Gers*, s. v.) où, par une évolution de sens très compréhensible, il désigne « le gond d'une porte ». Je ne dirai pas non plus que le *pĕrna*, qui se trouve déjà chez Ennius pour désigner la cuisse de l'homme et surtout celle des animaux, ait eu au nord des Pyrénées la même fortune qu'au sud, où il est devenu le mot courant (esp. *pierna*, ptg. *perna*) : cependant, à tout prendre, quoique *pèrne* soit assez rare en Béarn au sens de « jambe », il y a été détourné à des acceptions diverses; il désigne « une flèche de lard », ou encore « le quartier, la portion d'un tout » : on y dit volontiers *pèrne d'alh*, *pèrne d'esquilhot*, etc. (voir Lespy, s. v.). Voilà qui suffit pour attester sur ce point la communauté originelle des deux vocabulaires.

Dans toute cette région ibéro-aquitanique, et non point ailleurs, l'antique vocable *larem* a été assez usité pour se graver dans les mémoires et venir jusqu'à nous. Il y signifie « foyer », sans plus rien

garder, à vrai dire, du sens religieux qu'il avait à l'origine : c'est la valeur actuelle de l'esp. et ptg. *lar,* du catal. *llar,* de l'a.-béarn. *lar, laar, laa* (voir Lespy, s. v.), et il est tel village, Arréns par exemple, où, par une singulière dégradation, le terme identifié jadis avec les divinités tutélaires de la famille ne désigne à présent que l'humble plaque de tôle placée devant le foyer. Par là aussi nous voyons subsister le mot hérité du latin qui s'applique au berceau des nouveau-nés, c'est-à-dire *cūna* (singulier vulgaire pour *cūnae*) : l'espagnol dit *cuna,* et le béarnais *cue* (employé concurremment avec de nombreux synonymes comme *brès, bersouline, dindòu,* etc.). D'autre part, le mot réapparaît à l'est, en Italie, et de là *cuno* s'est glissé dans les Alpes Vaudoises : mais entre les deux s'étend une vaste région où le type *brès* (quelle que soit d'ailleurs son origine) semble s'être introduit de bonne heure d'une façon victorieuse. La répartition des représentants actuels du mot *taeda* n'est pas très différente. L'italien dit *tèda :* puis, à l'ouest, nouveau groupe de populations qui connaissent le même mot, au sud des Pyrénées l'esp. *tea* (ptg. *tea* ou *teda*), au nord le béarn. *tède,* désignant ici comme ailleurs « la torche résineuse faite en bois de pin ». Il faut ajouter qu'une forme *tèzo* se retrouve encore un peu plus haut, jusque dans le Gévaudan.

Le latin *faecem,* « lie du vin, » a été remplacé de bonne heure en Gaule par un terme vraisemblablement d'origine celtique (voir dans les Gloses de Reichenau : *fex, lias.* Foerster, 784) : l'Italie elle-même (à l'exception du sarde *feghe*) ne connaît que les formes venant du dérivé *faecea.* La région ibérique a seule conservé le mot primitif, en esp. *hez,* et de même *hètz* du côté du Béarn, où des proverbes comme *cade barrique qu'a sa hètz* sont encore d'usage courant (voir Lespy, s. v.). Ajoutons un nom d'arbre. L'if, comme on sait, a perdu dans presque tous les pays romans sa dénomination latine de *taxus :* il la conserve cependant dans l'esp. *tejo.* Mais le mot a survécu aussi dans la vallée d'Aspe, où l'on dit *tatch,* et où la forme indique suffisamment qu'il ne s'agit pas d'un emprunt moderne fait à l'espagnol : les habitants d'Orthez s'en servent également (voir Lespy, s. v. *tayt, taytch*), mais au sens beaucoup plus général de « pousse d'arbre ».

Les mots abstraits sont naturellement en nombre assez restreint. J'ai déjà donné tout à l'heure un des exemples les plus probants qu'on puisse souhaiter, en indiquant ce mot de *mĕtum,* qui, remplacé ailleurs par des synonymes d'origine diverse, a persisté uniquement sur les deux versants des Pyrénées, là dans l'esp. *miedo,* ici dans le béarn. *mèt.* On peut y ajouter le cas du lat. *pĭgnus,* supplanté évidemment de bonne heure par son concurrent germanique **wadiu* (voir dans les Gloses de Reichenau : *pignus, wadius.* Foerster, 285) : en dehors de l'Italie, où il est toujours vivant, ce terme juridique ne s'était conservé, semble-t-il, que dans la région ibérique, comme le

prouvent l'a.-esp. *peño* et l'a.-gasc. *penh, penhs* (voir Luchaire, s. v.). Le mot a disparu maintenant en Gascogne et en Espagne, mais il a fallu des siècles pour qu'il y tombât dans l'oubli. C'est suivant un procédé bien connu que s'est accomplie la transformation du neutre pluriel *fata* en un féminin singulier : on la retrouve dans tout le domaine roman, et sous cette nouvelle forme le terme a fait fortune pour désigner ces créatures légendaires, qu'on a de bonne heure assimilées plus ou moins aux nymphes, comme le prouvent déjà les inscriptions de la période impériale. Mais qu'est devenu le singulier *fatum,* passé naturellement au masculin? On le retrouve dans l'esp. *hado,* qui a conservé le sens de « destin ». Il n'avait pas péri davantage en Gascogne, et on le constate d'abord pour le Béarn, où des expressions comme *quin hat !* (quelle fatalité !), *da u hat* (jeter un sort) sont encore bien connues. Son usage paraît même avoir été jadis plus étendu, car, au XVII[e] siècle, du côté de la Lomagne, le poète d'Astros s'en servait encore au sens de « souffle, inspiration » dans sa *Primo Gascouo,* v. 113 (Mound hat que jamès nou bario).

Je ferai enfin entrer en ligne de compte un mot d'une nature très spéciale, le distributif *singuli,* que l'instinct populaire a généralement résolu d'une façon analytique (en Gaule notamment par cette périphrase *unus et unus*, qu'offre déjà la *Peregrinatio ad loca sancta* et plus tard les textes français). Mais c'est au latin classique *singulos* que répondent les formes qui se sont perpétuées dans la péninsule ibérique : a.-esp. *sennos,* esp. *sendos,* ptg. *senhos, selhos, sendos* (cf. à ce sujet Groeber, *Archiv* V, 470) : or, le béarn. *sengles,* qui n'est pas seulement un mot des chartes, nous atteste également par ici la vitalité de ce terme si éminemment synthétique.

(A suivre.) E. BOURCIEZ.

VARIÉTÉS

I

Barco de la vez.

Cette locution, qui ne figure plus dans le Dictionnaire de l'Académie espagnole, apparaît assez souvent dans la littérature du XVIIe siècle. Le dictionnaire dit *de autoridades* l'a enregistrée sous le mot *barco :* « *Barco de la vez.* Llámase assi aquella embarcación que diariamente (si el tiempo lo permite) está destinada para llevar de un puerto á otro passageros y otras cosas. » Définition qu'a répétée à peu près textuellement Terreros, tandis que le *Diccionario marítimo español* de 1831 traduit: « el que diariamente parte de un muelle á hora determinada con gente de pasage. » Il est possible que le mot s'applique encore dans diverses contrées espagnoles aux bateaux qui font un service régulier, une fois par jour *(una vez),* entre deux localités. Je le crois cependant plutôt de provenance andalouse; tout au moins, il paraît avoir été, à l'origine, surtout usité dans le langage de la navigation du Guadalquivir. Sur trois exemples que j'en connais dans la poésie du XVIIe siècle, deux se rapportent à ce fleuve[1]. Voici d'abord un sonnet de Mateo Vázquez de Leca sur Héro et Léandre :

¡Cuerpo de Dios, Leandro enternecido,
Quanto mejor te fuera aver passado
En varcos de la vez el mar salado
Que no passar a nado desde Abido!
¿No te fuera mejor aver vivido
Y a pies enxutos tu muger gozado,
Y no llegar a Sesto resfriado
En la primera noche de marido?
No son tan necios otros amadores,
Que passan a Triana de Sevilla
Todas las noches en varquetes nuevos[2]...

1. Le troisième se trouve dans une épître de D. Francisco de Borja, prince d'Esquilache, au duc d'Albe : « El *barco de la vez* de Salamanca » (*Las obras en verso de Don Francisco de Borja, principe de Esquilache,* Anvers, 1654, p. 235).
2. *Flores de poetas ilustres de España,* de Pedro Espinosa, Valladolid, 1605, fol. 51 v°.

Puis, ces tercets d'une épître de Lope de Vega à D. Diego Félix Quijada y Riquelme, où le poète invite son ami à passer des rives du Guadalquivir à celles du Manzanares :

¡Ay Dios, si os viera yo, no en la corriente
Del claro Betis, de quien sois Apolo,
Ceñido del laurel resplandeciente,
Sino en aqueste pobre, humilde y solo
Bosque de Manzanares, que no ha visto
Las naves que permite el otro polo!
Aqui jamás se espera ni se ha visto
Siquiera un *barco de la vez:* ¿qué fuera
Si viniera de Arturo y de Calisto[1]?

Mais il ne faudrait pas, d'après le sonnet de Mateo Vázquez, croire que l'expression avait trait alors aux barques des passeurs entre Séville et Triana; elle désignait les bateaux de plus grand tonnage qui faisaient le trajet entre la capitale et Sanlúcar de Barrameda; nous en avons la preuve certaine dans ce récit d'un des interlocuteurs du *Pasagero* de Suárez de Figueroa (*alivio* VIII; fol. 277vo de l'édition de Barcelone, 1618) : « Deseoso de ver a Sanlucar, quise para ir alla entrar a posta en el *barco, que llaman de la Vez,* por entender era no poco entretenido aquel passage. » Cette façon de parler, *que llaman de la Vez,* pourrait indiquer que la locution, au temps de Figueroa, était considérée comme un idiotisme sévillan.

A. M.-F.

1. Cette épître, qui se trouve dans *La Filomena* (Madrid, 1621), a été réimprimée dans les *Obras no dramáticas de Lope de Vega* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 419.

BIBLIOGRAPHIE

Juan Ruiz, Arcipreste de Hita, *Libro de buen amor.* Texte du XIVe siècle, publié pour la première fois avec les leçons des trois manuscrits connus, par **Jean Ducamin,** agrégé de l'Université, professeur au collège de Castres. Toulouse, Privat, 1901, LVI-343 p.

Cet ouvrage forme le tome VI de la *Bibliothèque méridionale* publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse. Il rendra un service signalé — ainsi que l'auteur l'espère avec raison — aux grammairiens et aux métriciens, puisqu'il suppléera commodément à l'étude directe des manuscrits, et il ne sera pas moins utile aux lettrés qui voudront connaître sous sa forme authentique l'un des textes les plus importants de l'ancienne littérature espagnole. Ni les uns ni les autres, en effet, ne pouvaient se fier aux éditions antérieures. Il n'y en a au surplus que deux, celles de Sánchez, en 1790, et celle de Janer, en 1864, car celle d'Ochoa, en 1842, n'est qu'une réimpression de celle de Sánchez. Encore peut-on dire que l'édition de Janer, pour des raisons que M. Ducamin résume à la p. XLIII, ne mérite aucune confiance, qu'elle a été établie « sans science ni conscience », et avec la plus extrême légèreté. Sánchez lui-même, soit par suite de scrupules de morale, soit parce qu'il n'accorda pas l'attention suffisante à certains manuscrits, et dédaigna, dans la transcription, l'exactitude scrupuleuse que nous réclamons maintenant, nous a laissé une édition qui n'est « ni paléographique ni critique ».

Celle que M. Ducamin nous présente aujourd'hui s'appuie sur l'étude et la confrontation la plus minutieuse des trois seuls manuscrits actuellement connus de l'Archiprêtre de Hita : ceux de Salamanque *(S),* de Gayoso *(G)* et de Tolède *(T),* le fragment de Madrid étant sans importance. Entre ces trois manuscrits, M. Ducamin a choisi, pour en reproduire le texte, celui de Salamanque, quoique postérieur à *G* et à *T*. Les raisons de ce choix paraissent, en somme, des plus sérieuses. C'est à la fois le manuscrit le plus complet, le plus soigné, le plus instructif, et l'unique représentant de l'une des deux familles. D'ailleurs les variantes de *G* et de *T* accompagnent le texte publié, et 134 strophes du premier, 77 du second permettent, sans parler des

fac-similés, de se rendre un compte exact du système orthographique de ces deux derniers. Sur les uns et sur les autres, l'éditeur nous fournit dans son introduction tous les renseignements désirables, ainsi que sur les cinq copies connues de ces manuscrits et sur les éditions antérieures. Plusieurs tables facilitent le maniement de l'ouvrage: l'une indique, pour chacune des 1728 strophes ou *coplas* (il y en a une quinzaine inédites), les manuscrits qui la donnent, l'autre montre la concordance des folios des manuscrits et des pages de l'édition; enfin, un index des noms propres précède la table des matières.

Le système adopté pour l'impression soulèvera peut-être au premier abord quelques critiques. La variété des caractères employés pour reproduire, dans les limites possibles, la lettre manuscrite ou les autres accidents de l'original, les quatre sortes de *s*, les trois types de *i*, etc., rendront la lecture des premières pages un peu pénible; l'œil a besoin de s'y accoutumer. Mais l'habitude en sera vite prise, et, à côté de ces légers inconvénients, la méthode adoptée présente tant d'avantages, que non seulement l'auteur n'a guère besoin d'excuses, mais qu'il faut le louer et de la patience qu'il a dû déployer pour triompher sur ce point de la routine, et de l'ingéniosité qu'il a montrée pour tirer le plus heureux parti des ressources restreintes mises à sa disposition. Grâce à lui, l'édition critique que réclame le « *Libro de buen amor* » devient possible, et les philologues peuvent désormais étayer sur une base solide leurs théories concernant les multiples questions que soulève cette œuvre. C'est appuyée sur de pareils travaux que l'histoire littéraire prend quelque valeur scientifique, et il faut souhaiter que d'autres textes, aussi heureusement choisis, soient édités avec cette méthode et cette conscience intelligente.

E. M.

Don Alfonso Danvila y Burguero, *Don Cristobal de Moura, primer marques de Castel-Rodrigo* (1538-1613), in-8°, 931 p. Madrid, 1900.

Don Alfonso Danvila y Burguero est un nouveau venu dans le domaine de l'histoire érudite. On est d'autant plus heureux de signaler son premier travail comme une œuvre de talent. L'ouvrage de M. Danvila se fait, en effet, remarquer par une érudition abondante et sûre. L'auteur y fait preuve d'une connaissance approfondie des événements au milieu desquels se déroula la carrière de don Cristobal de Moura. Son information est très étendue et en général exacte, et, ce qui ajoute au prix de ses recherches, il y montre un véritable esprit critique. Il s'efforce de réformer des jugements superficiels émis sur certains points controversés, et il y réussit parfois. Ajoutons que M. Danvila a choisi pour ses débuts un sujet fort important. Il a voulu étudier le rôle politique, et surtout diplomatique, d'un des plus utiles

serviteurs de Philippe II, en même temps que l'histoire de la réunion du Portugal à la monarchie espagnole.

Après les nombreux travaux consacrés par les savants de la péninsule à cette période qu'ils considèrent comme la plus glorieuse de leur passé, puisque l'Espagne y posséda le premier rang en Europe, il semblait difficile de renouveler la connaissance de ce grand règne. M. Danvila y a pourtant réussi pour l'épisode capital dont il a entrepris l'étude; et il a montré comment une investigation patiente peut rajeunir les sujets en apparence les plus connus. Grâce à des recherches minutieuses, il a pu réunir une abondante moisson de documents. Il a su condenser dans son gros volume les résultats du dépouillement d'une multitude de pièces manuscrites conservées aux Archives de Simances, à celles du Ministère d'État et de la Bibliothèque nationale de Madrid, sans parler d'autres dépôts. Fort bien informé des travaux publiés à l'étranger, il ne s'est pas borné à utiliser les publications des savants espagnols, il a consulté un grand nombre de publications italiennes, allemandes, anglaises, françaises, belges. On ne saurait trop le louer de ce soin, et l'on aimerait à y voir la preuve de l'amélioration qui s'introduit dans la méthode de travail adoptée pour les recherches historiques chez nos voisins. Remarquons que les sources sont généralement indiquées d'une manière précise et nette, et non sous forme de cotes brutes d'archives, de sorte que le contrôle est possible. Les discussions sont bien conduites. Si la trame de l'exposé est parfois insuffisamment serrée, du moins la clarté n'y fait-elle jamais défaut. L'historien artiste pourrait même se plaindre de l'accumulation des détails, et peut-être M. Danvila a-t-il trop reculé devant le sacrifice d'une partie des notes qu'il a recueillies. Mais, de cette masse même de faits, on peut tirer des renseignements précieux, et l'œuvre gagne du côté de l'érudition ce qu'elle perd du côté de l'art.

Cristobal de Moura a donc trouvé en M. Danvila un historien qui met en pleine lumière son mérite. Si un autre des secrétaires d'État de Philippe II, Antonio Perez, a eu une carrière plus aventureuse et une destinée plus dramatique, Moura a su jouer un rôle plus actif et poursuivre une existence moins agitée. C'était un homme de taille moyenne, aux cheveux tirant sur le roux, à la barbe clairsemée, de complexion sèche, capable de faire bonne figure, à l'occasion, comme un vrai gentilhomme, mais préférant le travail discret des chancelleries à l'existence bruyante d'un courtisan. Moins brillant que Perez, Moura sut montrer des qualités plus solides. Le Portugais tenace, souple et prudent, parvint à plaire à un maître ombrageux, tel que Philippe II, par les services rendus et par les traits du caractère. Diplomate habile, il fut l'un des principaux artisans de l'union ibérique. Administrateur courtois, d'accès facile, soucieux du bon ordre, ménager des deniers de l'État, il se rendit indispensable grâce à son ardeur au travail, et

surtout grâce à un dévouement aveugle pour la politique du roi d'Espagne. Il fut d'autant plus apprécié qu'il savait s'effacer devant son souverain. Aussi, tandis que Perez expiait dans les infortunes de l'exil une faveur trop éclatante, Moura, fondant lentement sa fortune, arrivait-il à être, dans la seconde moitié du règne, le conseiller le plus écouté, l'homme de confiance de Philippe II. M. Danvila a voulu surtout retracer la carrière diplomatique de ce personnage; il a relégué au second plan l'administrateur. Dans la majeure partie de son substantiel ouvrage, il expose avec détail les manœuvres de la diplomatie espagnole pour préparer l'annexion du Portugal. Moura eut, dans cette campagne diplomatique, l'une des premières places.

Les huit premiers chapitres de l'ouvrage de M. Danvila sont, en réalité, un tableau des origines de l'union ibérique, et dans ce tableau la personnalité de Cristobal de Moura apparaît assez effacée. La biographie, que le titre de l'ouvrage nous promettait, disparaît devant l'histoire des relations politiques de l'Espagne et du Portugal à la fin du règne de Charles-Quint et pendant la première partie de celui de Philippe II. Ne nous en plaignons pas trop; les historiens trouveront beaucoup de renseignements dans cet exposé, qui ne compte pas moins de 200 pages, et où la question des préliminaires de l'annexion est traitée avec tant de soin. Moura n'a eu d'abord, comme attaché à la maison de la reine de Portugal D. Juana, puis à celle de Charles-Quint, qu'une influence limitée sur cette politique. Mais à partir de 1570 environ, son action à la cour de Lisbonne devient prépondérante, quoique souterraine. Le diplomate portugais apparaît alors travaillant dans la pénombre, avec une efficacité d'autant plus grande, en faveur des plans de Philippe II. Il est l'instrument souple, délié, actif de la politique espagnole. M. Danvila consacre 18 chapitres, formant 600 pages, à l'exposé de la préparation de l'union du Portugal avec l'Espagne, sous le roi dom Sébastien et le cardinal Henrique. C'est la meilleure partie de son travail. Son étude, parfaitement documentée, élucide, jusque dans le détail, ces années de diplomatie patiente et d'intrigues savamment ourdies. Elle ne se lit pas sans un certain effort, mais cet effort est racheté par le profit qu'on en tire. Le savant historien espagnol a su montrer la genèse lente de l'union ibérique, l'envahissement progressif de l'administration portugaise par les Espagnols ou par les Portugais partisans de l'Espagne. Moura tient dans sa main les fils de ce vaste réseau. Il travaille avec une ténacité infatigable à rattacher à la cause espagnole les hautes classes, à gagner sans relâche des partisans à l'Espagne. En agissant ainsi, il servait sans doute les intérêts de la monarchie espagnole. Mais il est possible qu'il ait cru servir aussi l'avenir de son propre pays, en rattachant le Portugal au grand Etat voisin. M. Danvila paraît avoir présenté sous son vrai jour, sans exagération, la politique de Philippe II. Il le

disculpe de l'accusation d'avoir poussé dom Sébastien à l'invasion du Maroc et d'avoir causé le désastre d'Alcazarquivir. Il montre, au contraire, que le roi d'Espagne s'efforça vainement de dissuader le jeune prince de cette folle entreprise. Au reste, l'impuissance et la débilité du roi de Portugal permettaient à Philippe d'attendre patiemment l'heure de l'union. Lorsqu'elle arriva, plutôt qu'il ne l'avait espéré, la diplomatie insinuante de Moura servit puissamment la cause espagnole auprès du versatile cardinal Enrique, successeur de dom Sébastien, et contre les menées du prétendant national, Antonio de Crato. Elle lui rallia les Cortès portugaises, la grande masse de la noblesse et du pays. Après la courte campagne du duc d'Albe, c'est Moura qui inspire la politique de modération par laquelle Philippe II consolide l'union ibérique, en ralliant pacifiquement le Portugal à la monarchie espagnole. Aussi le roi d'Espagne ne fit-il que rendre justice à son habile serviteur en lui conférant le titre de comte de Castel-Rodrigo et un grand nombre d'autres récompenses.

Depuis ce moment, jusqu'à la fin du règne, la faveur de Moura ne fait que s'affermir. Il est devenu le ministre le plus influent, le conseiller indispensable du prince. Disgracié à l'avènement de Philippe III, il ne tarda pas à être rappelé aux affaires. On avait trop besoin de recourir à sa vieille expérience. Aussi, en dépit de la jalousie du duc de Lerme, Moura devient-il marquis de Castel-Rodrigo, et, à deux reprises, il est nommé vice-roi de Portugal. C'est à son administration prudente, à sa connaissance approfondie des intérêts et des préjugés de son pays, que le Portugal dut la longue période de tranquillité pendant laquelle l'union s'affermit. La mort de ce diplomate, de cet administrateur de talent, fut un malheur pour la cause de l'union ibérique. Celle-ci devait être compromise par la maladresse de ses successeurs. C'est cette partie de l'existence de ce personnage qui fait l'objet des cinq derniers chapitres du travail de M. Danvila. La longue carrière de cet homme d'État (il mourut à soixante-quinze ans) méritait certainement l'étude approfondie que M. Danvila lui a consacrée et qu'il a complétée par un appendice qui contient les pièces justificatives les plus importantes.

Il convient de signaler au public français le beau et bon travail d'érudition que nous a donné le jeune savant espagnol. M. Danvila l'a surtout composé en érudit, soucieux d'utiliser ses nombreuses sources, muni d'une bonne méthode critique et d'une science minutieuse et exacte. Les historiens ne pourront se dispenser d'y recourir pour connaître l'un des principaux épisodes de l'histoire générale, à savoir l'union du Portugal à l'Espagne. Que manque-t-il donc à cet ouvrage pour avoir plus de lecteurs? C'est, il faut en convenir, un peu plus d'art dans l'exposition, plus de sobriété dans l'emploi des documents, plus de vie dans un sujet, où quelques tableaux et portraits

eussent diversifié le récit un peu froid des intrigues politiques. Le premier essai de M. Danvila rachète ces défauts par les qualités d'érudition que l'auteur y déploie. A ce titre, on peut y voir un des meilleurs travaux de l'école historique nouvelle qui se fonde en Espagne. Son ouvrage est mieux qu'une promesse, c'est un gage de science pour les études qu'il nous annonce sur la diplomatie espagnole du XVIIe siècle.

P. BOISSONNADE,
Professeur d'histoire à l'Université de Poitiers.

B. Croce, *Illustrazione di un canzoniere manoscritto italo-spagnuolo del secolo XVII*. Napoli, 1900.

M. Benedetto Croce, qui a si heureusement contribué à nous faire connaître les relations littéraires entre l'Italie méridionale et l'Espagne, aux XVIe et XVIIe siècles, nous présente, dans la brochure dont le titre précède, un nouveau document sur le même sujet. Il s'agit d'un *cancionero* manuscrit, écrit entre 1625 et 1635 à Naples, à Rome et en d'autres points d'Italie, et contenant deux séries de 76 et 63 poésies espagnoles et une série de 115 poésies italiennes. La première série espagnole aurait été formée pour D. Antonio Alvarez de Toledo, duc d'Albe et vice-roi de Naples de 1622 à 1629. La seconde et la troisième y auraient été ajoutées par Adriana Basile Barone, la sœur de ce Giambattista Basile, dont le *Cunto de li Cunti* a été si élégamment réimprimé et si doctement illustré par M. Croce lui-même[1]. Elles contiennent, en effet, presque exclusivement, des pièces adressées soit à Adriana, soit à sa fille Leonora, par leurs admirateurs espagnols ou italiens postérieurement à 1628. Le manuscrit appartint ensuite au duc Francesco Caracciolo (1746), et il est actuellement en la possession de M. Vittorio Pironti.

La partie la plus intéressante de ce *cancionero* (autant que l'on en peut juger par l'histoire du recueil et par les titres) est assurément la première série, formée, selon M. Croce, pour le duc d'Albe. Elle comprend, en effet, un certain nombre de pièces attribuées par le collecteur à des poètes connus (Góngora, Villamediana, L. Leonardo de Argensola, Trillo y Figueroa, Quevedo) ou à d'autres plus obscurs, tels que le capitaine Ortigosa ou le «señor Enríquez». Quelques autres de ces pièces figurent dans les *romanceros* ou *cancioneros* espagnols antérieurs, et peut-être pourrait-on ajouter quelques rapprochements à ceux déjà faits par M. Croce lui-même. Mais la majeure partie de ces poésies paraît inédite. Il est probable qu'elles doivent offrir de grandes ressemblances avec celles que contient le recueil de Duque de Estrada ou le manuscrit Brancacciano étudié par

1. *Lo Cunto de li Cunti di Giambattista Basile, a cura di Benedetto Croce*. Vol. I. Napoli, 1891. — L'introduction ne comprend pas moins de 203 pages.

M. Miola, et ce serait un motif pour que M. Croce nous fît connaître tout au moins celles de ces *romances y letrillas* qui en valent la peine. Il s'est contenté, pour cette fois, de nous donner en appendice : 1° les poésies espagnoles de Basile; 2° les poésies relatives à la société napolitaine; 3° les poésies adressées à Adriana Basile[1]. Ni les unes, ni les autres ne sont absolument dénuées d'intérêt, sans doute, mais il y aurait peut-être plus de chances de trouver parmi les premières quelque œuvre de valeur. Dans tous les cas, ainsi que le fait remarquer l'annotateur, ce serait un nouveau et intéressant document pour l'étude des relations et des infiltrations entre les poésies des deux nations à cette époque. La facilité avec laquelle certains académiciens *Oziosi* de Naples se servent indifféremment du castillan ou de l'italien est un fait significatif, non moins que la rencontre d'auteurs espagnols et italiens dans ces recueils de poésies courtoises et galantes. Espérons donc que M. Croce complétera ce premier travail en nous permettant de juger en complète connaissance de cause le *canzoniere* qu'il nous a révélé.

E. MÉRIMÉE.

Ernest Martinenche, *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*. Paris, Hachette, 1900.

M. Martinenche nous donne un relevé des imitations et dégage des faits une explication systématique.

Il complète l'information déjà très riche de ses devanciers. Puibusque, dans une revue rapide, avait rassemblé les éléments de cette étude. Les travaux récents la préparaient et l'annonçaient. M. Morel-Fatio, en montrant comment nous avons connu l'Espagne, avait déterminé les origines de cette influence; M. Lanson, dans ses articles sur les précieux et les burlesques, dressait une liste de traductions; les recherches de M. Rigal sur Hardy, de M. Steffens sur Rotrou, de M. Morillot sur Scarron, de M. Reynier sur Thomas Corneille, venaient constituer autant de chapitres d'une histoire de la comedia en France; M. Viguier, M. Vianey, M. Hémon, collaboraient par des notices à ce travail de documentation. — M. Martinenche découvre des sources ignorées. Nous lui devons le rapprochement significatif d'Horace et de l'*Honrado hermano;* il signale chez les poètes français un procédé de contamination et relève des imitations partielles : on comprendra mieux Don Sanche si l'on ajoute au souvenir du *Palacio Confuso* les réminiscences du *Perro del hortelano*. La question semble épuisée après

1. A en juger par ces extraits, M. Croce a reproduit purement et simplement le texte du manuscrit : quelques-unes de ces graphies peuvent être intéressantes, *ghia* pour *guia*, par exemple, ou même *alcofar* pour *aljofar;* mais d'autres paraissent de simples fautes d'impression : *que se* (si) *muda es la lengua hablan los ojos* (5); *triste murir* (morir) (5); *Le pena a mi erra devida* (la pena a mi yerro); *Ahi. de mi llorado...* (Ay de mí, llorado...) (6), etc.

cette revue complète : on pourra seulement donner plus d'ampleur à certaines comparaisons.

M. Martinenche consacre la première partie de son livre à définir la comedia. Il étudie tour à tour l'organisation des représentations, les habitudes du public, la question des règles au temps de Lope. On ne méconnaîtra pas l'intérêt de cette vue d'ensemble. Nous ignorons les ressources dont nos poètes ont disposé. Comment déterminer les conditions qui limitaient leur choix ou les raisons qui justifiaient leurs préférences? Nous constatons qu'ils imitent aussi bien la comédie ironique que la comédie héroïque; à l'occasion, ils s'inspirent des sujets empruntés à l'histoire espagnole ou à la tradition catholique; l'exemple de Corneille ou de Scarron prouverait même qu'ils n'ont pas négligé de transcrire les *relaciones*. M. Martinenche s'applique surtout à définir le conflit de l'amour et de l'honneur, car il se propose d'abord de caractériser les ressorts dramatiques de la comedia. Notons l'importance de cette analyse qui est la base même de sa théorie.

Car son but n'est pas de compléter la liste des emprunts. « Je m'attacherai surtout à exposer le mouvement général de la comedia en France. Jusqu'à maintenant, on a cru que notre XVIIe siècle n'avait trouvé dans la comedia qu'une mine inépuisable d'intrigues compliquées. C'est vrai peut-être pour les médiocres, pour les imitateurs qui sont plutôt de mauvais traducteurs, mais l'influence de la comedia a été tout autre et bien plus profonde sur les Rotrou et les Scarron, sur Pierre Corneille et sur Molière... Les Espagnols nous ont véritablement ouvert le chemin du théâtre moderne en nous révélant les éternels ressorts de la tragédie et de la comédie... Corneille n'aurait peut-être pas conçu sans eux son superbe drame de la volonté. » Cette vue systématique domine tous les chapitres. « Il y avait chez Pierre Corneille un peu et beaucoup de l'âme espagnole. » Le succès du *Cid* explique la fortune du genre. Jusque-là on n'emprunte à l'Espagne que le romanesque de la pastorale. Dans la suite, Rotrou vise les effets tragiques, Thomas suit du mieux qu'il peut les conseils de son aîné, tandis que Scarron, qui essaye d'adapter le burlesque espagnol aux habitudes de l'esprit gaulois, prépare la réaction du goût classique. L'influence du théâtre espagnol disparaît avec la popularité de Corneille.

Voulant établir que Corneille représente chez nous la morale de la comedia, M. Martinenche recherche la couleur espagnole dans l'œuvre entière du poète. Si nous l'en croyons, Corneille n'avait pas attendu d'être initié par M. de Châlon pour lire les auteurs castillans. M. Martinenche retrouve l'Espagne dans *Médée*, qui est imitée de Sénèque, et dans l'*Illusion comique*, qui rappelle les *Rodomontades espagnoles*. Il reconnaît les étroitesses du point d'honneur dans *Cinna*, la grandiloquence espagnole dans *Pompée*, le panache espagnol dans *Nicomède*. Nous

constatons néanmoins que la théorie de la volonté apparaît déjà dans une tirade de la *Place Royale;* il résulte des rapprochements de M. Lanson qu'elle s'accorde avec la doctrine cartésienne et qu'elle est confirmée par ce que l'histoire nous apprend d'un Retz ou d'un Richelieu. Ces réserves faites, il est incontestable que la comedia représente par excellence le drame de l'honneur et de l'amour. On remarquera que l'honneur castillan s'affranchit souvent de la notion de moralité : il y a de la gloire dans la satisfaction d'une vengeance lentement préparée aussi bien que dans le sacrifice qui dépasse l'ordre commun. A vrai dire, ce trait caractérise également la *virtù* italienne, car M. Brunetière a pu parler du machiavélisme cornélien. La subtilité normande du poète fait songer aux raffinements du *pundonor.* Nous reconnaissons dans les pièces espagnoles la lutte entre la sympathie instinctive et l'intelligence qui raisonne son approbation, même chez ce Castillo Solorzano dont Scarron fait un pur burlesque :

Y asi, oculta la piedad,
No expliqué mi voluntad,
Que era mas vuestra que mia.
(El marques del Cigarral.)

Souvent cette opposition prend une valeur tragique :

Porque, en llegando al honor,
Cuanto de amor luego cesa.
(Honrado hermano.)

D'ordinaire la volonté triomphe : les héros de la comedia sont presque toujours les maîtres de leur destinée.

Aussi c'est à juste titre que M. Martinenche oppose la pastorale à la comedia. Il semble cependant que le romanesque fut mieux qu'un « souvenir vivant de l'esprit chevaleresque ». Sans doute la *Diane* ne rompt pas brusquement avec l'esprit des romans de chevalerie. La transition est facile à saisir puisqu'il y a déjà un essai de pastorale dans l'*Amadís.* De même dans le *Florísel de Niquea* on rencontre des *bucólicas* et des *certámenes* entre bergers. Pourtant le roman de Montemayor apporte un élément nouveau. Si l'on néglige la magie et la mythologie qui rentrent dans la convention de l'*estilo pastoril,* on découvre tout un fonds anecdotique *(muy diversas historias de cosas que verdaderamente han sucedido).* L'amour n'est pas toujours une « coquetterie supérieure », il s'exprime souvent avec une tristesse inconnue aux poètes de la comedia :

Y pues que jamas puede amor forçarse
No tiene el desamado que quejarse.

L'honneur n'est plus ici l'individualisme forcené qui tue ou meurt; il n'en conserve pas moins une valeur poétique :

A esperança acabará
A fe não me deyxará
Por honra do coração.

Car nous retrouvons dans la *Diane* tous les thèmes du lyrisme portugais. On peut s'en assurer en rapprochant les vers de Montemayor des bucoliques de Sá de Miranda, de Bernardim Ribeiro, de Christovam Falcão. Les Castillans qui ont imité la *Diana enamorada* n'ont jamais accepté cette résignation désenchantée. Nous lisons dans la *Dorotea :* « Gran llorador debeis de ser — Tengo los ojos niños y portugueza el alma. » Cet antagonisme est clairement indiqué dans les vers suivants :

¡Que Castellana que estais!
. . . .
Mirad que los Portuguezes
Al sentimiento dejamos
La razon. . . . .

(A secreto agravio.)

Le fatalisme des « Bucolistes » portugais s'oppose à l'idéalisme de la comedia, comme la psychologie de Racine à celle de Corneille : ce qui confirme la distinction établie par M. Martinenche.

Il reste malgré tout dans sa théorie une part d'incertitude. Nos poètes n'ont jamais eu de la comedia qu'une connaissance fragmentaire. Généralement ils traduisaient des pièces détachées *(sueltas);* ils ne suivaient que très imparfaitement le mouvement littéraire de leurs voisins. Nous constatons des ignorances étranges et des engouements imprévus. Pourquoi tant d'imitations de Rojas, alors qu'on ignore Tirso? Nous savons ce qu'il faut penser de la compétence de Chapelain, qui était cependant des mieux informés. Il est peu vraisemblable que Corneille ait emprunté à la comedia son système dramatique. Si les Espagnols lui ont révélé le drame de l'amour et de l'honneur, c'est surtout par le hasard de certaines rencontres. A cet égard, l'anecdote de M. de Châlon garde une signification intéressante.

Dans son chapitre sur Corneille, M. Martinenche a montré la puissance tragique de la comedia. Il restait à étudier sa valeur comique. L'esprit du théâtre espagnol ne tient pas tout entier dans les plaisanteries de *Graciosos*. Scarron, qui traduit la parodie, a négligé la satire. Déjà dans la *Dorotea,* Lope attaquait les précieuses latinisantes. Les pointes de la *Dama melindrosa* rappellent la verve des *Femmes savantes*. L'hypocrisie religieuse est un thème connu : elle tient sa place dans la comedia, passant du rôle de l'entremetteuse à patenôtres jusqu'au type

de la *mogigata*. Souvent les poètes développent le contraste entre la franchise brutale et la fourberie élégante dans l'antithèse perpétuelle de la *corte* et de l'*aldea*. Si l'Espagne annonce Corneille, il serait intéressant de retrouver dans la comedia quelques-unes des idées qui préoccupaient Molière. M. Martinenche pourrait, mieux que personne, satisfaire notre curiosité; nous savons qu'il annonce un livre sur la question. Nous espérons qu'il tiendra sa promesse en nous présentant tour à tour les deux aspects de la comedia.

G. LE GENTIL.

Nouveau Dictionnaire basque-français-espagnol, publié par le capitaine **J.-B. Darricarrère,** avec la collaboration du général D. Rafael de Murga. Bayonne, A. Lamaignère, 1901; livraisons I-V, in-8° sur 2 col.

Voici le début d'une importante publication, qui résume évidemment de longues et patientes recherches : M. Darricarrère, originaire de la région basque, est un fervent de son idiome natal, auquel il a voulu élever un monument imposant. Après une courte introduction sur les sons et l'orthographe du basque, une liste bibliographique des auteurs cités, il aborde sa tâche et consacre une soixantaine de pages à la lettre A, qui n'est point achevée cependant, car la 5e livraison ne nous conduit que jusqu'au mot *aire-a :* cela suppose que l'ouvrage total aura, semble-t-il, un millier de pages. Grâce aux explications données d'abord en français et reproduites ensuite en espagnol, il pourra être consulté facilement des deux côtés des Pyrénées. L'auteur a disposé, d'ailleurs, sa matière d'une façon rationnelle, combinant avec l'ordre alphabétique proprement dit celui qui consiste à énumérer tous les dérivés à la suite des mots-racines. Reprocherai-je à M. Darricarrère de s'appuyer parfois sur des travaux célèbres jadis, mais dont l'autorité scientifique est devenue discutable, ceux de Bopp, par exemple? Je trouve qu'il a surtout consacré trop de place à l'exposé de certaines étymologies douteuses, et donné par là même à quelques-uns de ses articles une allure qui serait celle d'une revue plutôt que d'un dictionnaire. Il serait à souhaiter qu'il multipliât, au contraire, les exemples empruntés aux textes, qu'il semble avoir dépouillés avec soin, depuis Dechepare et Leizarraga jusqu'aux productions contemporaines. C'est ainsi que son dictionnaire — dont il faut souhaiter l'heureux achèvement — deviendra une œuvre éminemment utile, le véritable répertoire de cette noble langue euskarienne, si vieille et toujours si jeune.

E. BOURCIEZ.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.

Janvier 1900. — D. M. R. de Berlanga : Estudios epigráficos. Fragmento de una epístola romana. [Etude détaillée d'une inscription trouvée à Villafranca de los Barros, prov. de Badajoz, et publiée dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia,* t. XXXIV, p. 417.] — Dr. Pedro Roca et Mayapzelí : Los diccionarios hispano-alemanes. [Relevé, sous forme humoristique, d'un assez grand nombre d'erreurs contenues dans les principaux dictionnaires hispano-allemands publiés dans ces dernières années.] — José Ramón Mélida : La Colección de bronces antiguos de D. Antonio Vives. [Description détaillée de deux bronzes de cette collection représentant la déesse Athéna.] — D. Vicente Vignau : La Colgadura del Convento de las Carmelitas Descalzas de Santa Teresa de Madrid. (Avec 2 gravures.) [Discussion sur l'origine de ces tapisseries, qui sont aujourd'hui au *Museo Arqueológico Nacional.* Un appendice contient les pièces justificatives.] — Variedades : Alemania, Bélgica, Dinamarca, España, Francia, Gran Bretaña, Rusia y Suiza. — Notas bibliográficas. — Bibliografía. — Crónica de Archivos, Bibliotecas y Museos. — Sección oficial y de Noticias. — Pliego 15 del Catálogo I del Archivo Histórico Nacional : Inquisición de Toledo. — Pliegos 22 y 23 del Catálogo de las piezas de Teatro que se conservan en el Departamento de manuscritos de la Biblioteca Nacional. — Láminas aparte : I. Atenea. II. Atenea Prómacos. (Bronces de la Colección Vives.) III. Paño bordado de la colgadura bordada en sedas y oro del convento de Santa Teresa de Madrid. (Museo Arqueológico Nacional.)

Février. — El P. J. Herrera : Un libro raro. [Description d'un livre intitulé *Historia de N. S. de Monsalud,* daté de 1727 et appartenant au *Colegio de Escuelas Pías* d'Estella.] — José Ramón Mélida : La colección de bronces antiguos de D. Antonio Vives (continuación). — M. Gutiérrez del Caño : Ensayo de un Catálogo de impresores españoles, desde la introducción de la Imprenta hasta fines del siglo xviii. [Suite d'un article paru au t. III, p. 662.] — V. V. : Docu-

mentos : Inventario de los bienes que dejó al morir en el Monasterio de Santas Creus Perris de Austris. — Variedades : Alemania, España, Francia, Italia. — Notas bibliográficas. — Crónica de Archivos, Bibliotecas y Museos. — Bibliografía. — Sección oficial y de Noticias. — Pliego 16 del Catálogo I del Archivo Histórico Nacional : Inquisición de Toledo. — Pliegos 24 y 25 del Catálogo de las piezas de Teatro que se conservan en el Departamento de manuscritos de la Biblioteca Nacional. — Láminas : IV, V, VI y VII : Bronces de la Colección Vives.

Mars. — R. A. DE LOS RIOS : Edificios mudéjares olvidados en Toledo. — R. RAMÍREZ DE ARELLANO : Cristianos cautivos muertos en Berbería de 1684 à 1779. — JOSÉ RAMÓN MÉLIDA : La colección de bronces antiguos de D. Antonio Vives (Continuación). — J. P. GARCÍA Y PÉREZ : Indicador de varias crónicas religiosas y militares en España. (Continuación.) [Ces documents sont pour la plupart du XVIIe siècle.] — A. ELÍAS DE MOLINS : Relación inédita de la muerte del Abad de Banyolas en 1662. — Variedades : Alemania, Bélgica, España, Francia, Holanda, Turquía asiática. — Notas bibliográficas. — Bibliografía. — Sección oficial y de noticias. — Pliego 17 del Catálogo de las piezas de Teatro que se conservan en el Departamento de manuscritos de la Biblioteca Nacional. — Láminas aparte VIII, IX, X y XI : Bronces de la Colección Vives.

Avril-Mai. — A. M. DE BARCIA : Étude sur dix-huit dessins originaux de Goya que possède la Bibliothèque nationale. (Trois planches en phototypie hors texte.) — RAFAEL DE UREÑA Y SMERJAUD : Étude sur les éditions des *Fueros y Observancias* du royaume d'Aragon antérieures à la compilation qui fut ordonnée par les cortes de Monzon en 1547 et imprimée en 1552. (Hors texte une planche en phototypie reproduisant le folio I de la première édition, qui est peut-être de 1476.) — M. SERRANO Y SANZ : Deux notes : 1° sur le nom de *Quijote;* 2° sur un poète d'Argamasilla, contemporain de Cervantes. [De même que le nom de Sancho, le nom de Quijote existait au XVIe siècle et n'a pas été forgé par l'auteur; on le trouve dans un acte de décès, Madrid, décembre 1598. A la fin de la première partie du don Quichotte, Cervantes place quelques poésies qu'il attribue à des *académicos* d'Argamasilla, qu'il appelle el *Paniaguado*, el *Cachidiablo, Tiquitoc.* M. Serrano croit voir là une raillerie à l'adresse de *Francisco de Contreras,* dont on ne connaît qu'une œuvre, la comedia *Nave trágica,* assez médiocre, mais très louée par Mira de Amescua et par Lope de Vega.] — M. F. MOURILLO : Sellos céreos de Alfonso VII y Sancho III de Castilla. [Étude et description de ces sceaux avec une planche en phototypie hors texte.] — M. GUTIERREZ DEL CAÑO : Catalogue d'imprimeurs espagnols depuis l'introduction de l'imprimerie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. *(A suivre.)* — Pliegos 18, 19 y 20 del

Catálogo I del archivo hist° nac[1] : Inquisición de Toledo : pliegos 28, 29 y 30 du Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional.

Juin. — F. R. de Uhagón : Un cancionero del siglo xv con varias poesías inéditas. [Description et analyse d'un intéressant *Cancionero* qui se trouvait dans la bibliothèque du comte d'Oñate et qui appartient aujourd'hui à Mme la comtesse de Castañeda. C'est un manuscrit du xve siècle, relié en parchemin et contenant 437 pages; il renferme des poésies de nombreux poètes, parmi lesquels Fernán Pérez de Guzmán, Jorje Manrique *(coplas á la muerte de su padre)*, Juan de Mena (*Las Trescientas,* entre autres) el marqués de Santillana (*la comedieta de Ponça,* entre autres) qui offrent de nombreuses variantes avec les textes déjà publiés. M. de Uhagón donne tout entière une poésie du marquis de Santillane qu'il juge inédite et inconnue. *(A suivre.)* (Hors texte une planche de phototypie reproduisant une page de manuscrit.)] — E. Huebner : Objetos del comercio fenicio encontrados en Andalucía (avec figures). — J. R. Mélida : La colección de bronces antiguos de don Antonio Vives. (*Suite.* Une planche en phototypie hors texte : Hércules ibérico-romano.) — Pliegos 31, 32 y 33 del Catálogo de las piezas de teatro.

Juillet. — F. R. de Uhagón : Un cancionero del siglo xv con varias poesías inéditas. [L'auteur publie deux longues poésies, au reste très médiocres, mais inédites, du poète burlesque *Anton de Montoro,* l'une intitulée : *Coplas al Señor Rey don Enrique acerca de sus priuados,* et l'autre : *Al dicho señor Rey sobre los seruiçios de Fernando de Villafañe. (A suivre.)*] — J. R. Mélida : La colección de bronces antiguos de don Antonio Vives. *(Suite.)* — E. Cotarelo : Quintana censor de teatros. [Article intéressant écrit à l'aide de documents importants que l'auteur a retrouvés dans l'« Archivo histórico nacional. »] — J. P. Garcia y Pérez : Indicador de varias crónicas religiosas y militares en España. *(Suite).* — R. Ménéndez Pidal : La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse. [Compte rendu de l'édition de M. Morel-Fatio publiée en supplément au *Bulletin hispanique* de 1899. L'auteur le présente comme un modèle achevé d'édition critique; il offre une interprétation de deux ou trois points restés obscurs.] Pliegos 34 y 35 du Catálogo de las piezas de teatro...; pliego 21 du Catálogo I del Archivo hist° nac[1] : Inquisición de Toledo.

F. M.

Août-Septembre. — Ramón Menendez Pidal : Disputa del alma y el cuerpo y Auto de los Reyes Magos. [Nouvelle édition de ces deux vieilles poésies dont l'étude intéresse également le littérateur et le philologue. Édition diplomatique (deux pl. phototyp. hors texte]. — Manuel Gómez Moreno y Martinez : El Arte de grabar en Granada. [Depuis Varela (1505) jusqu'à Giraldos (1854)] — Rafael Ramírez de

Arellano : Antón de Montoro y su testamento. [Ce document complète ceux qu'a réunis sur Montoro D. Emilio Cotarelo, récent éditeur du *Cancionero* de ce poète.] — Luis Tramoyeres Blasco : Letras de cambio valencianas (avec photographies dans le texte. Deux de ces documents sont du xive siècle). — Pedro Roca : Vida y Obras de D. Francisco Pons y Boigues. [Ce travail fait regretter la mort prématurée de Pons y Boigues (1890), arabisant de grand mérite.] *(A suivre.)* — Francisco Navarro Ledesma : Venera perteneciente á D. Francisco de Quevedo y Villegas (Description de ce bijou précieux, conservé dans la famille de Quevedo ; gravures.) — Francisco R. de Uhagón : Un cancionero del siglo xv con varias poesías inéditas (conclusión). [La conclusion de ce travail est consacrée á Pedro de Escavias, écrivain à peu près inconnu jusqu'ici comme poète. Les poésies que l'on publie aujourd'hui ne manquent ni d'élégance ni de facilité.] — Antonio Paz y Melia : Biblioteca fundada por el Conde de Haro en 1445 (continuación) *(A suivre.)* — José Ramón Mélida : La colección de bronces antiguos de D. Antonio Vives (continuación). [Deux phototypies hors texte.] — José Ramón Mélida : Antigüedades sustraídas del Museo de Burgos, ya recobradas para el mismo (phototypie hors texte). — Memorial del licenciado Porras de la Cámara al Arzobispo de Sevilla sobre el mal gobierno y corrupción de costumbre en aquella ciudad, copie par A. Paz y Melia. — Suite du Católogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca Nacional, por A. Paz y Melia *(A suivre.)* — Catálogo de cuentas de la Administration publica en los años de 1744 à 1855, existentes en el Archivo general central, por Julio Melgares Marín.

Octobre. — M. S. y S. : Un cancionero de la Biblioteca Nacional. [Index des pièces contenues dans un manuscrit des premières années du xviie siècle.] — Narciso Sentenach : Catecismos de la doctrina cristiana en jeroglíficos para la enseñanza de los indios americanos. [Étude sur le curieux système d'enseignement par *rébus* de la doctrine chrétienne, avec notes intéressantes sur un apôtre de Indes Occidentales, le franciscain Pedro de Gante, mort en 1572. Planche en couleur hors texte.] — Pedro Roca : Vida y obras de D. Francisco Pons y Boigues (continuación) *(A suivre.)* — José Ramón Mélida : La colección de bronces antiguos de D. Antonio Vives (continuación) *(A suivre.)* [Deux phototypies hors texte.] — Pliegos 40 y 41 del Catálogo de las piezas de teatro qne se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca Nacional. — Pliego 22 del Catálogo 1° del Archivo histórico nacional : Inquisición de Toledo (Informaciones genealógicas).

L. D.

Boletín de la Real Academia de la Historia.

Mai 1900. — Fidel Fita et Gabriel Llabrés. Privilegios de los hebreos mallorquines en el Codice Pueyo, tercer período, sección segunda. [Voir les numéros précédents. Documents du 8 juin 1360 au 9 juin 1375, Démêlés entre juifs et chrétiens de Palma, ceux-ci s'opposant à ce que les privilèges de leur cité fussent accordés à ceux-là, vu leur refus de supporter les charges et leur prétention de ne payer de tribut qu'au roi. Soulèvements populaires. Peste et famine de 1375.] — E. Huebner. Nuevas observaciones sobre la geografía antigua de España. [Identifications proposées par D. Manuel Gómez Moreno y Martínez entre des noms géographiques inscrits sur les amphores du Mont Testaceo à Rome (cf. le numéro de juin 1899 du *Boletín*) et des localités de la péninsule hispanique. M. Hübner insiste sur le danger qu'il y a à fonder de telles identifications sur la ressemblance des noms modernes et des noms anciens.] — J. Santos y Ecay. Antigüedades romanas de Alcuéscar. — Fr. Codera. Compte rendu de *Lo castell Bisbal del Llobregat* de Fr. Carreras y Candi; de *Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó*, de J. Miret y Sans; de *Cartoral dels Templers de les comandes de Gardeny y Barbens*, du même; de *Noticia histórica del monastir* de Alguayre, du même. — J. de Dios de la Rada y Delgado. Mosaico de Hylas descubierto recientemente en el sitio de los Villares, à 5 kilómetros de la Bañeza, provincia de León. [Cette mosaïque a été découverte par D. Dario de Mata y Rodríguez, qui a eu à se défendre dans ses fouilles contre la sottise et la jalousie des paysans. Elle représente Hylas au moment où les nymphes l'empêchent de puiser de l'eau à la source et l'entraînent dans leurs demeures. D'autres découvertes de mosaïques, de débris de statues et de monnaies ont eu lieu dans ce pays.] — M. Danvila. Una carta de D. Leandro Fernández de Moratín. [Datée de Bologne, 28 septembre 1793, et adressée à son protecteur Godoy; cette lettre est, paraît-il, inédite; Moratín y parle de ses voyages et sollicite la place de Bayer comme bibliothécaire.] — Fidel Fita. Inscripciones romanas de Mérida y Nava de Ricomalillo. [Celle de Mérida est l'épitaphe d'un Quintus Casius *Calicles* (nom que le P. Fita rapproche d'autres noms grecs, *Diocles, Agathocles*, *Rhodope,* qu'on trouve sur d'autres inscriptions espagnoles. Celle de Ricomalillo est également une épitaphe, et on y trouve pour la première fois en Espagne, avec une forme latine, le nom *Aiosecus* dont on connaissait déjà l'équivalent ibérique ainsi que les éléments séparés.] — Noticias.

Juin. — J. M. Asensio. Compte rendu de *Sobre algunos incunàbles españoles relativos à Cristobal Colón*, de K. Haebler. [Il s'agit de la lettre de Colomb, datée du 18 février 1493, adressée à Luís de

Santangel et éditée en Espagne, contrairement à ce que l'on croyait, avant que la traduction par Cosco n'en parût à Rome; une édition castillane in-quarto fut découverte, en effet, en 1850, à la Bibliothèque Ambrosienne : M. Asensio conjecture avec vraisemblance qu'elle fut faite à Séville en 1493, et non en 1497 comme le veut M. Haebler, par les soins de Meinardo Ungut et Ladislas Polono, et cela contrairement aux conclusions de M. Haebler qui la considère comme l'œuvre de Pedro Giraldi et de Miguel Planes, imprimeurs de Valladolid. Quant à l'édition in-folio mise en vente en 1889 par un libraire de Paris et reproduite à cent exemplaires par le même, M. Asensio est d'accord avec M. Haebler pour l'attribuer à Pere Brun et Pere Posa.] — FIDEL FITA et GABRIEL LLABRÉS. Privilegios de los hebreos mallorquines en el Códice Pueyo. Tercer período, sección primera. [28 janvier 1376-21 janvier 1390, Lutte des chrétiens contre les juifs usuriers forts de la protection royale.] — G. BOTET Y SISÓ. Nuevos descubrimientos en las ruinas de Ampurias. [La commission des monuments historiques et artistiques de la province de Girone, malgré les difficultés suscitées par la rapacité des indigènes, qui ont organisé à la Escala un marché des antiquités d'Ampurias, a pu acquérir un certain nombre de restes intéressants dont on donne l'inventaire.] — FIDEL FITA. Lápidas inéditas de Marchamalo, Cáceres, Palencia y Lugo. [Deux noms grecs sur celle de Marchamalo (près de Guadalajara) : *Chresime* et *Sosime;* celle de Cáceres est une délicace au dieu Dulovius; dans une de celles de Palencia, le P. Fita voit à la fin les lettres ibériques *q g*; dans l'autre apparaît le nom ibérique *Coerrius*. Le P. Fita signale aussi une plaque de cuivre où on lit *Antonius Arquius ex gente Visaligorum.*] — MARQUÉS DE MONSALUD. Nuevas inscripciones cristianas de Extramadura y Andalucía [Mérida et La Puebla del Prior. L'une des inscriptions de Mérida porte la date de CCCCXVI (de l'ère espagnole), soit 388.] — Noticias. G. C.

Juillet-Septembre. — D. CESÁREO FERNÁNDEZ DURO. Reseña histórica de la Academia en el año 1899-1900. [Résumé des derniers travaux de l'Académie, des ouvrages dont elle s'est enrichie et des prix qu'elle a décernés à divers travaux historiques et géographiques.] — Deux pièces justificatives du prix de vertu attribué à D. Andrés Manjon : Recuerdos de una visita à las escuelas fundadas por D. Andrés Manjon en el Sacro-Monte de Granada. Memoria de las escuelas del Ave María, en Sargentes (Burgos). — Les sujets de prix proposés par l'Académie pour l'année 1901 : 1,000 pesetas à l'auteur de la meilleure monographie relative à l'histoire d'une localité ou région de l'Espagne; — 3,300 pesetas à l'auteur du meilleur ouvrage d'histoire, de géographie, d'archéologie, de linguistique, d'ethnographie ou numismatique; — 3,000 pesetas à la meilleure monographie historique et technique d'un art somptuaire ou décoratif en Espagne,

du XIe ou XVIIe siècles inclusivement. — Indice de informes pedidos por el Gobierno de S. M. y cuerpos del Estado à la Real Academia de la Historia. — *Informes.* I. CESÁREO FERNÁNDEZ DURO. Biografía marítima. [Compte rendu et extraits d'un livre publié à Lisbonne, intitulé *Trabajos náuticos de los portugueses en los siglos XVI y XVII* et qui donne des notices sur plus de 338 navigateurs, quelques-uns peu connus jusqu'à ce jour. II. LUÍS TRAMOYERES BLASCO. Antigüedades romanas de Valencia [Résultats de fouilles opérées dans le prolongegement de la Calle de la Paz, tendant à démontrer l'existence, en ces parages, d'une partie de la ville romaine.] — MANUEL SERRANO Y SANZ. Vida del capitán Alonso de Contreras, caballero del hábito de San Juan, escrita por el mismo (años 1582-1633) [Dépourvue à peu près de tout mérite de style, cette autobiographie d'un aventurier célèbre en son temps par son audace, donne une idée exacte de la vie des camps et des excès de la soldatesque. Elle prouve, une fois de plus, que la vie d'un Espagnol du XVIIe siècle, écrite sincèrement et sans artifice, est souvent, par elle-même, un véritable roman picaresque. Elle montre aussi comment un homme du peuple pouvait, par des prouesses de bon ou de mauvais aloi, s'élever dans l'état social et conquérir l'estime de ses contemporains [1].]

Octobre. — MANUEL SERRANO Y SANS. — Dos cartas inéditas del P. Andrés de Rada acerca de las reducciones del Paraguay (años 1666 y 1667). [Elles sont relatives à l'organisation et à l'armement des indiens guaranies, récemment arrachés à la barbarie, qu'il s'agissait de protéger contre les fréquentes incursions des métis brésiliens.] — FIDEL FITA. Descripción de la Palestina. Compte rendu d'un ouvrage de D. Bernal de O'Reilly. — MARQUÉS DE MONSALUD. Nuevas inscripciónes romanas (Villamiel, Mérida, Hornachos). — ANGEL DEL ARCO Y MOLINERO. Tortosa. Nuevas inscripciones romanas. — VARIEDADES. I. CESÁREO FERNANDEZ DURO. Memorias de la dominación de España en Nápoles. [Collection d'inscriptions récemment retrouvées.]

FIDEL FITA. Patrologia latina. Renallo gramático. Su apunte histórico de Sabadell. [Ce Renallo ou Renaldo, cité par N. Antonio, grammairien et maëstro de l'église de Barcelone, écrivait vers 1106.]

Novembre. — *Informes.* I. GREGORIO VICENTE. Privilegios de Ampudía. [Fac-similé et interprétation de quatre diplômes royaux, 1282, 1296, 1320, 1333.] — II. CESÁREO FERNÁNDEZ DURO. Epigrafía Antillana. [Inscription laissée dans l'île de Bahama, en 1792, par des naufragés espagnols.] — III. NARCISO HERGUETA. Fueros inéditos de Viguera y de Val de Funes, otorgados por D. Alfonso el Batallador. [Publication d'un manuscrit de la B. N. sur la date et sur le texte duquel l'auteur se réserve de donner des éclaircissements.] —

1. Voir plus haut, p. 135.

IV. Fidel Fita. — Nuevas inscripciones romanas de Alcorrucen, Ecija, Denia, Turis y Abia de Torres.

Décembre. — Narciso Hergueta. Fuero de Viguera y de Val de Funes. Su apéndice. [*Suite.* Reproduit et étudie le complément du *Fuero,* d'après les manuscrits de la Biblioteca Nacional.] — C. Fernández Duro. Inscripciones en Nuevo México. [Il s'agit de quelques noms propres gravés sur des rochers près du río Zuñi.] — R. Ramírez de Arellano. Datos referentes á Beatriz Enríquez de Arana. [Publication intéressante de neuf documents relatifs à la mère de Fernando Colón, qui ne fut qu'une pauvre orpheline, à peu près abandonnée et toute jeune lorsqu'elle connut Christophe Colón, à Cordoue.] — Marqués de Monsalud. Nuevas inscripciones de Extremadura. — Fidel Fita. Epigrafía cristiana de España. [Dans cet important article, l'auteur étudie, à propos de l'ouvrage de Hübner, les épitaphes de S. Victoriano abbé, Juan et Sergio, archevêques de Tarragone, et Justiniano, évêque de Valence.] — Notices.

E. B.

Revista de Aragón.

Janvier-Mars 1901. — Miguel Asín. El filósofo autodidacto. [Notes critiques à propos du roman philosophique de *Ibn-Thofaïl* « Havy Ben Yakdhan », dont M. Léon Gauthier vient de publier le texte arabe d'après un nouveau manuscrit, accompagné d'une traduction française (Alger, 1900). Indication de quelques manuscrits. Interprétation différente de quelques passages et termes philosophiques. Éloge de la traduction « superior á las demás, perfecta, definitiva ».] — Dr Grafilinks. La filosofía en el siglo xix° [Série d'articles dans lesquels l'auteur entreprend un résumé historique et critique de la philosophie au xixe siècle, pour montrer les progrès de cette science en tous les sens, et en tirer un enseignement pour son pays.] *A suivre.* — Francisco Codera. Expedición á Pamplona de los condes francos Eblo y Azmar. [C'est, sous un autre titre, la suite des « *Rectificaciones á la historia árabe pirenáica* », déjà publiées dans les précédents numéros de la *Revue d'Aragon* et que nous avons signalées en leur temps.]

F. M.

CHRONIQUE

Quelques mots à la « Revue hispanique ».

Le *Bulletin hispanique* a été récemment l'objet d'une attaque et la victime d'une mystification dont il faut bien — malgré notre répugnance pour ce genre de polémique — entretenir nos lecteurs. En répondant à la première et en appréciant la seconde, aussi brièvement que possible, nous n'avons d'autre but que de leur permettre de juger en pleine connaissance de cause.

L'attaque, naturellement, vient d'un confrère *¿Quién es tu enemigo? El que es de tu oficio.* M. Foulché-Delbosc, directeur-propriétaire de la *Revue hispanique*, a consacré sept pages, aussi denses que peu bienveillantes, à démontrer la supériorité de son recueil sur le nôtre[1]. Sa revue est connue de tous les hispanisants. La première, elle a offert l'hospitalité aux spécialistes, réduits jusque-là à des publications d'un caractère plus général ; elle a rendu, elle rend encore de signalés services. Lui-même y a publié nombre de patientes et solides dissertations. Nous ne fûmes pas des derniers à applaudir à son initiative, ni à rendre justice à ses travaux. Même après une attaque si violente et si inattendue, nous ne le regrettons pas. Nous réclamons seulement le droit de vivre à côté de lui, de nous occuper, comme lui, d'études auxquelles certains d'entre nous s'étaient voués bien avant lui, de donner enfin à notre travail la forme que bon nous semblera, fût-ce celle d'une Revue.

Cette prétention, que nous trouvons légitime, lui paraît exorbitante. La mauvaise humeur qu'il en a conçue perce dans le résumé qu'il fait des transformations des anciennes *Annales* et s'étale dans le jugement qu'il porte de la *Société de correspondance hispanique* et du *Bulletin*. Quelle que soit l'intention, remercions-le avant tout de mettre ainsi à notre service sa vaste publicité. Il est vrai que ce service n'est pas absolument gratuit : il prétend nous le faire payer en nous prêtant des manœuvres suspectes et des procédés « qui n'honoreront jamais personne ». Voyons les procédés.

Nous avons d'abord copié son titre : *Revue hispanique* = *Bulletin*

1. *Revue hispanique*, nos 23-24, p. 521-28.

hispanique. Ce dernier adjectif n'est plus dans le domaine public, il appartient à M. Foulché. « Espagnol », si l'on veut; « Ibérique », passe encore! mais « Hispanique », halte-là! — Peut-être pourrait-on alléguer qu'*hispanique* convenait assez naturellement à un recueil qui était l'organe d'une société dite *hispanique,* laquelle s'occupait d'études généralement dénommées *hispaniques,* et qu'au surplus il faudrait être plus distrait que ne le sont d'ordinaire les lecteurs de pareilles publications pour confondre la *Revue* avec le *Bulletin,* dont le caractère, l'origine, l'organisation, — sans parler du mérite, — sont si différents, ainsi que le démontrera congrûment M. Foulché-Delbosc lui-même. Confond-on la *Revue critique* avec le *Bulletin critique?* la *Revue historique* avec la *Revue des questions historiques,* etc.? Il y a de même quelque naïveté, si ce mot est de mise ici, à s'étonner que dans deux publications s'occupant également de *langue,* de *littérature* et d'*histoire,* ces trois mots se retrouvent, non pas précisément dans les deux sous-titres, comme on le dit, mais dans le sous-titre de l'une, et à la troisième page de la couverture de l'autre. Est-ce la chose, est-ce le mot que l'on nous interdit? ou tous les deux à la fois? Il est à craindre que tout l'artifice des doubles colonnes, ingénieusement affrontées pour faire éclater aux yeux cet attentat, ne fasse que mieux ressortir la misère de pareilles chicanes. Si M. Foulché croit sérieusement qu'il est si facile de confondre les deux recueils, c'est... beaucoup d'honneur qu'il fait au nôtre. Que béni soit le ciel qui inspira à notre libraire le choix d'une couverture bleue! S'il eût choisi le gris-perle, comme on a choisi *hispanique,* notre affaire était claire!

Mais quoi! ce n'est pas seulement à ses épithètes, assure-t-il, c'est à ses collaborateurs que l'on en veut. Est-ce donc qu'il a, ainsi que des adjectifs, des collaborateurs qui lui sont exclusifs, auxquels il est interdit de toucher, et qui sont condamnés à perpétuité à la *Revue hispanique,* la seule, la vraie? On le croirait, à voir de quel œil sévère il surveille et de quel ton il fait rentrer dans le rang l'imprudent qui « croirait devoir céder aux avances qui lui seront faites ». Que sa pudeur se rassure! Que ses craintes se dissipent! Nous ne savons, en vérité,

Si quelqu'un a cédé qu'on aurait cru plus ferme,

ni si le malheureux l'a « fait en connaissance de cause ». Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'a été l'objet d'aucune sollicitation inavouable. Non, nous n'avons point fait briller à ses yeux le mirage de quelque immorale rémunération. S'il nous est arrivé de demander un compte rendu, voire un article, à un ami ou à un spécialiste, notre dernier souci a été de rechercher si par hasard ces derniers n'avaient pas, à quelque moment, écrit dans la *Revue hispanique.* Plusieurs d'entre eux, et des plus appréciés, bien avant d'en devenir les collaborateurs

accidentels, étaient nos amis ; ils le sont restés, et nous avons en mains des raisons de croire que les procédés, plutôt médiocres, auxquels on a recours contre nous, ne nous les aliéneront point, bien au contraire. Nous respecterions leurs scrupules, cela va de soi, s'ils en éprouvaient ; mais nous estimons qu'en dépit de cet impertinent *quos ego!* leur liberté reste entière. En se partageant, selon leurs convenances, — dont ils sont seuls juges, — entre telle et telle publication, ils feraient, après tout, comme tant d'autres, dont nul ne s'étonne de voir la signature dans des recueils différents, lesquels ne s'excommunient point mutuellement pour cela.

Au surplus, nous pouvons, sur ce point, rassurer notre trop défiant confrère : nous n'avons guère besoin de solliciter des collaborations : elles s'offrent d'elles-mêmes, et avec une abondance que nous n'osions espérer, — sans compter celles qu'a pu nous procurer, à son insu ou autrement, M. Foulché en personne. Nous nous préoccupons plutôt des moyens de développer notre modeste *Bulletin,* auquel, dès la première année, nous ajoutâmes un supplément qu'a oublié d'ailleurs de noter le directeur de la *Revue hispanique.* Heureux symptôme, que nous signalons à M. Foulché ; en attendant que l'expérience démontre « s'il y a un public suffisant pour deux revues de ce genre », il est consolant du moins de constater qu'elles ne sont pas exposées à manquer de collaborateurs.

M. Foulché-Delbosc a d'ailleurs raison : notre bulletin, si méchamment calqué sur sa revue, ne lui ressemble guère ; il fait si bien lui-même cette démonstration que nous n'y insisterons pas. Notre recueil s'est détaché, comme de lui-même, de la *Revue des Universités du Midi,* — où il portait déjà ce titre de *Bulletin hispanique,* ne l'oublions pas, — quand on s'est aperçu que l'ensemble des articles « espagnols » suffisait à constituer une publication à part. Il n'est pas moins exact que les enseignements dont il devait être l'écho, sont assez variés, puisqu'ils vont de l'archéologie à la grammaire, et de l'histoire à la littérature. Ce n'est même pas tout, nous l'avouons cyniquement. Non seulement nous n'avions exclu aucune des branches de la « philologie » hispanique, représentées en partie dans notre enseignement, mais nous tenions encore à consacrer une attention particulière aux « langues méridionales », et à faire de notre recueil l'organe des maîtres qui les enseignent. — Trop d'ambition ! nous dit-on ; « chose pratiquement irréalisable ! » Cette variété vous est interdite par la modestie de votre recueil, et plus encore par l'incompatibilité des matières. — Il n'est que trop vrai : le peu de place nous force parfois à nous restreindre plus que nous ne voudrions. L'idéal serait de consacrer un recueil spécial à chaque branche des études hispaniques et méridionales. Nous ferons ce que nous pourrons en ce sens : *del enemigo el consejo.* En attendant, M. Foulché devrait du moins rendre hommage à notre

évidente bonne volonté. En séparant et notre *Bulletin,* et la *Revue des Lettres anciennes,* et la *Revue des Lettres françaises* de l'ancienne *Revue des Universités du Midi,* nous avons fait les premiers pas dans la voie de la spécialisation. Nous en faisons un nouveau aujourd'hui en fondant le *Bulletin italien*[1]. Peut-être nous accordera-t-il maintenant le droit de nous intéresser aux « langues méridionales » (au pluriel), droit que nous n'avions pas, paraît-il, tant que nous n'étions qu' « hispanique ». Quoi qu'il le soit bien plus que nous, à l'en croire, lui avons-nous jamais reproché son turc ou son hébreu? — Malgré tout, nous ne nous faisons point d'illusions : nous n'arriverons probablement jamais à réaliser pleinement l'idéal rêvé, car c'est ce dernier qui est « pratiquement irréalisable ». M. Foulché se demande mélancoliquement s'il existe en France un public pour deux Revues hispaniques : que serait-ce si à chaque branche de ces études devait rigoureusement correspondre un recueil spécial?

Consolons-nous, au demeurant. La variété, d'ailleurs relative, à laquelle nous réduisent encore l'origine de notre *Bulletin* et la modicité de nos ressources, peut être un attrait, et, par suite, un élément de succès. Le système des cloisons étanches ne plaît pas à tout le monde. C'est ainsi qu'en dehors des purs archéologues, le grand public n'a pas paru indifférent aux découvertes de M. Paris en Espagne; l'on peut, par contre, être « érudit » et s'intéresser cependant à une étude historique, ou littéraire, ou artistique, voire à une question d'enseignement, surtout lorsqu'en somme l'on ne sort pas d'un domaine dont toutes ces disciplines ne sont que des provinces diverses. Osons le confesser à M. Foulché : il y a des gens que l'érudition continue, comme l'éloquence, ennuie, et qui, après de doctes dissertations sur la date de telles ou telles éditions ou sur les divers états d'un texte, trouvent quelque plaisir aux vers infiniment plus égrillards qu'érudits d'un Meléndez Valdés ou même aux baroques et enfantins *rompe-cabezas* d'un Añorbe y Corregel : *utile dulci.* Quoi qu'il en soit, et quelque opinion que l'on ait sur la valeur de ces deux types de revues, mieux l'on établira que nos conceptions diffèrent sur ce point, mieux aussi l'on démontrera que la *Revue* et le *Bulletin* ne font pas double emploi, en ce sens (entendons-nous) que la première ne rend pas le second inutile. On comprend, du reste, que M. Foulché ait là-dessus des idées à lui.

Ajoutons que si l'enseignement d'une langue et de la littérature correspondante ne constitue pas « l'érudition », — terme qui aurait besoin d'être défini, — il ne paraît pas non plus y avoir d'opposition essentielle entre ces deux choses. La fondation de chaires, le développement de l'enseignement à ses divers degrés, la création d'un

1. Le premier numéro a paru il y a un mois.

concours d'agrégation, l'attribution de bourses de voyage et de séjour à l'étranger, n'ont pas davantage pour but direct, immédiat, de former des érudits, d'accord! Mais ces érudits ne poussent pas spontanément, tout d'une pièce; ils ne sont pas forcément autodidactes. En répandant la connaissance d'une langue, d'une littérature, d'une civilisation, en y intéressant le plus de monde possible, on contribue à former un public pour les érudits; on éveille quelques vocations; on donne aux futurs savants l'occasion, les moyens de se perfectionner. Que ces derniers songent à utiliser leur science pour obtenir des titres académiques, qui les aident à vivre, quoi de plus légitime? M. Foulché en parle à son aise! Il doit connaître cependant des « érudits » qui n'ont point dédaigné de solliciter des « mandarins » un bouton de cristal beaucoup moins reluisant même que celui de l'Agrégation.

Mais, insiste-t-on, on ne voit pas encore s'épanouir la moisson de savants rêvée. Patience! Il n'y a qu'une douzaine d'années que l'on a commencé à semer : attendons que la moisson mûrisse. Il fallait, d'ailleurs, aller au plus pressé, reprendre l'édifice à la base; le couronnement viendra sans doute en son temps : *No se ganó Zamora en una hora.* Même au point de vue spécial de l'érudition, il y a déjà plus que des promesses. De jeunes spécialistes se forment, qui continueront et achèveront peut-être l'œuvre commencée; plusieurs vont, chaque année, se perfectionner à l'étranger auprès de maîtres sympathiques à leurs efforts. D'autres, constatant qu'en effet « cet enseignement est en train de conquérir sa place légitime », se tournent résolument de ce côté; les thèses de doctorat empruntées à l'Espagne, à peu près inconnues naguère, se multiplient d'année en année. Le même jour où l'on nous signifiait que l'érudition et la « pédagogie », c'est-à-dire, sans doute, l'enseignement, n'ont rien de commun, nous recevions une très érudite édition diplomatique du *Libro de buen amor,* dont l'inspiration était directement sortie de cet enseignement[1].

Mais nous nous en voudrions d'insister davantage : arrivons à la mystification qui est venue si opportunément compléter et couronner le réquisitoire de M. Foulché-Delbosc, car tout vient à point à qui sait attendre. — Certain jour, donc, nous recevions de Belgique, terre classique des contrefaçons, la copie d'une « charte espagnole du XIIe siècle ». Elle nous était généreusement offerte par un inconnu, qui signait Dastugues. La provenance en était soigneusement indiquée, et, en eux-mêmes, les détails fournis à ce sujet n'avaient rien que de très vraisemblable. Nos lecteurs ont vu la pièce : c'est une habile mosaïque d'expressions découpées dans des documents analogues. Le faussaire a certainement l'habitude de cette littérature, et il paraît

1. Voyez, plus haut, le compte rendu de cet ouvrage.

très au courant des études hispaniques. N'ayant aucune raison de nous défier, nous insérâmes, d'ailleurs sous toutes réserves, le prétendu *Fuero*, à l'authenticité duquel d'autres, en France comme en Espagne, crurent avec la même confiance que nous-mêmes. C'est que pour en découvrir la fausseté, il fallait avoir le secret. Ce secret était dans le rapprochement des lettres finales de chaque phrase : *in cauda venenum.* Il fallait, du reste, faire abstraction des premières et des dernières phrases. Réunies, ces lettres formaient, agrémenté d'un superlatif ultra-louangeur, le nom de l'un des fondateurs du *Bulletin.* Cette clef, M. Foulché-Delbosc, qui, bien entendu, « ne connaît pas M. Dastugues et n'est pas curieux de le connaître », la trouva sur-le champ; et il n'eut rien de plus pressé que de frustrer le dit Dastugues — qui, depuis, n'a soufflé mot et s'est évanoui, — du plaisir exquis de révéler la bonne farce dont il est l'auteur putatif. Sans avoir les mêmes motifs de partager la gaîté de M. Foulché-Delbosc, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître avec lui que le tour est des plus amusants. « Il y a notamment un C, » dit-il, « qui est une trouvaille. » Certes! ce C majuscule dénote beaucoup d'application; il révèle une vraie vocation, et même une certaine expérience. Nous avons quelque idée que l'auteur n'en est pas à son coup d'essai, et que ce beau talent a déjà dû s'exercer ailleurs à la lettre pseudonyme ou aux farces de rapin. Seulement, une chose nous intrigue. Quel intérêt ce Belge facétieux pouvait-il bien avoir à se jouer ainsi de notre bonhomie? Et qu'avions-nous bien pu lui faire? Nous ne lui avions pas dérobé ses adjectifs, à lui; nous ne lui avions pas débauché ses rédacteurs, ni ravi ses lecteurs. Aucun de nous ne l'a jamais vu; il est infiniment probable, hélas! que nous ne le verrons jamais. Pourquoi, si un irrésistible besoin de mystifier ses contemporains le tourmentait, comme un simple Vivier ou un Lemice-Terrieux, pourquoi ne pas s'adresser à d'autres plus connus, plus près de lui aussi, à la *Revue hispanique*, par exemple, qui aurait offert à ses exploits un théâtre plus illustre? Se défiait-il du flair du directeur, qui, en effet, d'instinct, a éventé la piste? — Mais, au fait, Dastugues n'existe peut-être pas? Peut-être (juste retour des choses d'ici-bas), pour nous punir de dérober à d'autres leurs collaborateurs, quelqu'un, — que nous ne connaissons naturellement pas plus que M. Foulché ne connaît certes le Dastugues, — quelqu'un enfin qui n'aime pas le *Bulletin hispanique,* nous a-t-il procuré celui-là, et envoyé, sous son couvert, le *Fuero de Piedrafita;* tout comme, étant mis en goût, il nous a adressé, de Nice cette fois et sous le nom de Derville, des remarques dont la teneur n'avait, après tout, rien d'hérétique : *Tira la piedra y esconde la mano*[1]. Cruelle énigme qu'aucun acrostiche, initial ou final, ne nous aidera à deviner!

1. M. Foulché, qui a fait une collection de proverbes, nous pardonnera encore celui-là.

Quoi qu'il en soit, si, par hasard, cet estimable fuériste n'existait point, s'il n'était qu'un prête-nom, nous serions en droit de nous écrier avec M. Foulché, mais avec plus de fondement que lui : Comment caractériser de tels procédés? Nous aimons à croire qu'il suffirait de les signaler pour leur enlever leur malignité. Cette laborieuse farce, tout amusante qu'elle soit au premier abord, manque décidément un peu trop de noblesse pour que l'auteur ait le courage d'en revendiquer la paternité : il sait trop bien qu'il serait disqualifié auprès de toute personne honorable, surtout si l'on apprenait qu'il ne s'agit pas d'une simple plaisanterie et qu'il y avait en jeu quelque intérêt, quelque question de concurrence. Mais, vaille que vaille, nous tâcherons d'en faire notre profit, ainsi, d'ailleurs, que des critiques et des conseils que notre aimable confrère veut bien nous adresser. — Quant à nos lecteurs, ils nous pardonneront de les avoir entretenus plus longtemps que nous n'aurions voulu de pareilles misères.

LA RÉDACTION.

« El loco Dios » de José Echegaray[1].

Nous avons donné, l'année dernière, un bret aperçu de la petite saison dramatique qu'a faite à Paris la Compagnie du *Théâtre Espagnol* de Madrid, sous la direction de Mme M. Guerrero et de M. D. de Mendoza. Dans le répertoire des pièces modernes, deux se sont trouvées ainsi présentées pour la première fois sur une scène européenne. Les auteurs en avaient envoyé le manuscrit à leurs interprètes favoris, tandis que ceux-ci portaient la bonne parole, c'est-à-dire le pur castillan, à Buenos-Ayres ou à Mexico. *El loco Dios,* comme *La hija del mar,* auront été servies en primeur au public parisien avant même que MM. Echegaray et Guimera les aient vues en scène.

Pour nous en tenir au *Loco Dios,* au « Fou Dieu », que Madrid a pu applaudir le 8 novembre dernier, et qui a été imprimé depuis, il se pourait que ce fût une des plus fortes œuvres d'Echegaray. Il y a toujours un peu d'excès dans la façon dont il poursuit l'idée dramatique qu'il a conçue, mais l'étude des caractères est d'une souplesse étonnante et l'effet de terreur croissante, qui pénètre progressivement les acteurs du drame et ses spectateurs, est d'une intensité extrême.

Il met en scène une jeune veuve, que d'avides et froids parents de son mari séquestrent en quelque sorte moralement avant de le faire pour tout de bon, de peur que sa grande fortune ne sorte de la famille. Il y a là des types très vivants et même fort amusants. Leur colère est surtout poussée à bout quand ils s'aperçoivent de l'ascen-

1. Drama en cuatro actos, en prosa. Madrid, Florencio Fiscowich, editor, 1901, 1 vol. in-12.

dant extraordinaire pris sur l'esprit de la jeune femme par un avocat, un philosophe, au regard profond, à la parole éloquente et audacieuse, à la pensée souveraine, à la réputation héroïque et brillante tout ensemble. Malheureusement, leur clairvoyance aiguisée ne se trompe pas, cette fois, quand elle croit deviner un cas de folie, d'autant plus dangereux qu'il ne se manifeste que dans le délire de la pensée philosophique. Le mariage se fait, parce qu'on ne saurait légalement l'empêcher, mais les parents déçus tendent piège sur piège à l'exaltation de leur ennemi, qui révèle enfin le *secret* de sa vie, devant qui tout doit plier, — c'est qu'il est Dieu même, — bref, qui se ménage, au moment où on vient pour l'interner, une apothéose grandiose en mettant le feu à la maison où tous sont réunis.

L'intérêt de cette action est surtout dans le développement du caractère supérieur de cet homme de génie, qui a fini par se croire Dieu parce que tout réussit, tout obéit à ses facultés extraordinaires et à son ascendant souverain, dans l'exaltation de ses instincts d'apôtre, qui le fait passer de l'ironie élégante à l'insulte sereine et à la fureur divine (celle du Christ chassant les vendeurs du Temple), qui tourne son amour en pitié évangélique, qui appelle la purifiante persécution sur l'âme torturée de sa pauvre aimée, et chante l'hosanna dans ces flammes salvatrices. C'est, en somme, une étude très attachante d'un cas très curieux, *muy curioso... Qué caso tan curioso!* (comme dit un médecin de la pièce)[1].

H. de CURZON.

1. On ferait une étude bien curieuse de D. José Echegaray. Celui qui voudrait même la faire complète devrait être expert en bien des choses opposées, car il devrait débuter par montrer cet esprit si puissant comme l'un des premiers mathématiciens de l'Espagne et de l'Académie des Sciences. Mais, rien qu'au point de vue littéraire et de son théâtre, il aurait fort à faire. Sait-on bien que, depuis 1874, où il se révéla soudain auteur et poète dramatique, Echegaray n'a pas écrit moins de vingt-deux drames en prose, vingt-trois drames en vers, dix comédies, un opéra, et seulement quatre traductions ou adaptations (ce qui n'est pas banal en Espagne), ce qui porte le nombre total à soixante œuvres. Il nous a paru curieux d'en donner ici le relevé complet :

El libro talonario; com. 1 a., en verso.
La esposa del vengador; drama 3 a. v.;
La ultima noche; dr. 3 a. v.
En el puño de la espada; dr. trág. 3 a. v.
Un sol que nace y un sol que muere; com. 1 a. v.
Cómo empieza y cómo acaba; dr. trág. 3 a. v. [Trilogía, I.]
El gladiador de Rávena; trag. 1 a. v. [Imitación.]
O locura ó santidad; dr. 3 a. prosa.
Iris de paz; com. 1 a. v.
Para tal culpa tal pena; dr. 2 a. v.
Lo que no puede decirse; dr. 3 a. pr. [Trilogía, II.]
En el pilar y en la cruz; dr. 3 a. v.
Correr enpos de un ideal; com. 3 a. v.
Algunas veces aqui; dr. 4 a. pr.
Morir por no despertar; leyenda dr. 1 a. v.
En el seno de la muerte; ley. trág. 3 a. v.
Bodas trágicas; cuadro dr. 1 a. v.
Mar sin orillas; dr. 3 a. v.
La muerte en los labios; dr. 3 a. pr.
El gran Galeoto; dr. 3 a. v.
Haroldo el Normando; ley. trág. 3 a v.
Los dos curiosos impertinentes; dr. 3 a. v. [Trilogía, III.]
Conflicto entre dos deberes; dr. 3 a. v.
Piensa mal... ¿ y acertarás?; proverb. 3 a. v.

A propos de « l'Electra » de M. Pérez Galdós.

M. Pérez Galdós, dont naguère M. de Tannenberg traçait ici même la silhouette[1], vient de rencontrer, avec son drame de *Electra,* le plus retentissant succès de sa carrière dramatique. Accueillie avec enthousiasme dès sa première représentation, le 30 janvier dernier, *Electra* poursuit triomphalement son tour d'Espagne, et partout, à Bilbao comme à Séville, à Barcelone comme à Cadix, la « première » de ce drame prend les caractères d'un événement. Le succès de librairie n'est pas moindre : les éditions se succèdent avec rapidité; dès les premiers jours de mars, 20,000 exemplaires avaient été vendus, fait sans précédent peut-être de l'autre côté des monts.

Il n'en faut pas chercher l'explication uniquement dans des raisons d'ordre littéraire. *Electra* est venue juste à point pour permettre à certain parti de manifester avec éclat ses sentiments politiques ou religieux dans un moment où l'état de siège et la suspension des garanties constitutionnelles ne permettaient point d'autres genres de démonstrations. Applaudir *Electra,* c'était d'abord protester contre un ministère accusé de cléricalisme. Pour qu'il n'y ait aucun doute sur ce point, le public jusqu'ici n'a jamais manqué de réclamer ou d'exécuter lui-même, dans les entr'actes, la *Marseillaise,* devenue espagnole, l'hymne de Riego ou même le révolutionnaire *Trágala.* Mandements, anathèmes, excommunications n'ont fait que souligner la portée de l'œuvre, sans en arrêter la vogue. Et pour que tout contribuât à son succès, un procès de séquestration dans un couvent (affaire Ubao),

Un milagro en Egipto; estud. trág. 3 a. v.
La peste de Otranto; dr. 3 a. v.
Vida alegre y muerte triste; dr. 3 a. v.
El bandido Lisandro; estud. dr. 3 a. pr.
De mala raza; dr. 3 a. pr.
Dos fanatismos; dr. 3 a. pr.
El conde Lotario; dr. 1 a. v.
La realidad y el delirio; dr. 3 a. pr.
El hijo de carne y el hijo de hierro; dr. 3 a. pr.
Lo sublime en lo vulgar; dr. 3 a. v.
Manantial que no se agota; dr. 3 a. v.
Los rígidos; dr. 3 a. v.
Siempre en ridículo; dr. 3 a. pr.
El prólogo de un drama; dr. 1 a. v.
Irene de Otranto; ópera 3 a. v.
Un crítico incipiente; capricho cómico 3 a. pr.
Comedia sin desenlace; est. cóm. polít. 3 a. pr.
El hijo de Don Juan; dr. 3 a. pr.
Sic vos non vobis ó la última limosna com. rúst. 3 a. pr.
Mariana; dr. 3 a. pr.
El poder de la impotencia; dr. 3 a. pr.
A la orilla del mar; com. 3 a. pr.
La rencorosa; com. 3 a. pr.
Mara-Ríosa; dr. trág. prop. 3 a. pr. [Traducción.]
Mancha que limpia; dr. trág. 4 a. pr.
El primer acto de un drama; 1 a. v.
El estigma; dr. 3 a. pr.
La cantante callejera apropós lit. 1 a. pr.
Amor salvaje; bosquejo dram. 3 a. pr.
Semíramis ó la hija del aire; dr. 3 a. pr. [Refundición.]
Tierra baja; dr. 3 a. pr. [Traducción.]
La calumnia por castigo; dr. 3 a. pr.
La duda; dr. 3 a. pr.
El hombre negro; dr. 3 a. pr.
Silencio de muerto; dr. 3 a. pr.
El loco Dios; dr. 4 a. pr.

1. Voyez *Bulletin hispanique,* t. II, nº 4, p. 340-50.

sans parler des incidents de Porto, où une jeune Brésilienne jouait un rôle analogue à celui d'Electra, est venu montrer au bon moment que les périls dénoncés pas M. Pérez Galdós n'étaient pas purement imaginaires. Ce dernier s'est donc trouvé tout à coup, sans avoir sans doute ni prévu, ni surtout recherché ce rôle, l'interprète des sentiments d'une grande partie de ses compatriotes. Le hasard des circonstances a donné à *Electra* une importance politique et sociale que n'avaient pas eue d'autres œuvres sorties de la même main, inspirées du même esprit et que recommandaient des qualités littéraires probablement supérieures. Hasard d'ailleurs intelligent, en ce sens que nul en Espagne n'était mieux désigné que l'auteur de *D[a] Perfecta*, de *la Familia de León Roch*, d'*Angel Guerra* et de *Gloria*, pour devenir celui d'*Electra* et pour rallier autour de son nom les partisans des idées libérales. C'est ce qu'il sera aisé de montrer en quelques pages.

Mais auparavant il faut bien reconnaître qu'à prendre les choses par ce biais le mérite littéraire d'*Etectra* devient chose secondaire. Si c'est une rare fortune pour une œuvre quelconque d'incarner, à un moment donné, les sentiments d'une société, la violence des passions qu'elle suscite ne préjuge rien évidemment ni pour ni contre sa valeur esthétique : elle ne fait que rendre plus difficile le jugement que l'on en peut porter. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les appréciations de la presse espagnole. La critique désintéressée, presque impossible dans l'ardeur de la lutte, est délicate même pour des étrangers, qui, plus ou moins, souffrent des mêmes maux. Peut-être sommes-nous cependant dans des conditions plus favorables pour apprécier impartialement le mérite intrinsèque de l'œuvre.

En dépit de l'enthousiasme qu'elle soulève, *Electra,* j'en ai peur, n'est pas encore le chef-d'œuvre qu'attendent avec impatience les admirateurs du grand romancier, qui s'obstine à devenir auteur dramatique. Ce n'est point, — disons-le vite, — que le sujet manque de portée, ni le plan de netteté, ni l'intrigue d'intérêt : quelques mots d'analyse permettront d'en juger. — Electra est une jeune orpheline, dont la mère, après certaines aventures retentissantes, a expié ses fautes dans un couvent. Elle est recueillie, assez longtemps après, par un oncle, D. Urbano García Yuste, et une tante, D[a] Evarista, qui prétendent étudier le caractère de la fillette, *tantear el carácter de la chiquilla,* dont les origines sont inquiétantes. Par sa pétulante gaîté, par son absence de toute hypocrisie et par un manque trop évident d'équilibre, Electra semble justifier ces défiances. Elle scandalise surtout un certain Salvador Pantoja, jésuite de robe courte, confit en dévotion, conseiller et directeur de la famille García Yuste. En se rappelant certaine aventure de son passé, Pantoja s'imagine avoir des droits à disposer du sort d'Electra. Il n'hésite pas du moins à l'associer à l'œuvre d'expia-

tion qu'il estime nécessaire. « Qu'elle se reconnaisse obligée à souffrir pour ceux qui lui ont donné la vie, et qu'en se purifiant elle-même, elle nous aide, nous qui fûmes coupables, à obtenir le pardon ! » En conséquence, il décide qu'elle entrera au couvent. Mais il n'est point le seul à revendiquer ses droits de père : ils lui sont disputés par Cuesta, agent de change, qui meurt en instituant Electra son héritière, à condition qu'elle n'entre pas au couvent. Pas plus d'ailleurs que Pantoja, ce Cuesta n'a épargné à la jeune fille les confidences à l'appui de ses prétendus droits. En dépit de la toile d'araignée qu'ourdissent autour d'elle le mysticisme fanatique des uns, la lâche mollesse des autres, Electra va leur échapper, car elle a trouvé des protecteurs : Máximo d'abord, jeune ingénieur, neveu de García Yuste, puis le marquis de Ronda, sorte de philanthrope indulgent et bonhomme. Máximo, resté veuf de bonne heure avec deux enfants, et Electra ne tardent point à s'aimer. Ils vont s'épouser, lorsque le Pantoja, pour lequel la fin justifie les moyens, explique à la jeune fille que ce mariage est impossible, car se serait un inceste. A cette révélation, aussi explicite que brutale, Electra a une crise d'hallucination : on en profite pour l'enfermer dans le couvent dont Pantoja est le fondateur et le protecteur. Máximo et le marquis cherchent, sans trop le trouver, le moyen de l'en arracher. Il n'y en a qu'un, semble-t-il : c'est de faire connaître à Electra la vérité sur sa naissance et sur celle de Máximo, car en dépit de toutes les manœuvres, elle ne peut triompher de son amour criminel. Mais la croira-t-elle, cette vérité, si c'est Máximo qui la lui dit ? Ne lui restera-t-il point quelque doute, et, en pareil cas, l'ombre seule du plus léger soupçon ne justifierait-elle pas amplement son refus obstiné ? L'auteur en a sans doute jugé ainsi, car il a remis à « l'ombre de la mère » le soin de révéler la vérité à la fille. Grâce à cette apparition, Electra, convaincue de l'innocence de son amour, s'enfuit avec Máximo.

Tel est le sujet. On en saisit aisément la portée. La raison et la superstition, la réaction et le progrès, l'autorité et la liberté, le passé et l'avenir, toutes les antithèses habituelles s'incarnent dans deux hommes, Pantoja, mystique intolérant, qui est convaincu qu'il parle au nom du ciel, et ce jeune savant rationaliste qui défend les droits de la conscience humaine. Mais, en dehors même des considérations extra-littéraires qui lui donnent toute sa portée, la fable est dramatique. Elle contient, conformément aux vieilles formules classiques, tout ce qu'il faut de terreur et de pitié pour émouvoir les spectateurs. La lutte pour l'affranchissement ou l'asservissement définitif de cette pauvre petite âme d'Electra est assez clairement indiquée pour ne laisser personne indifférent. J'ajoute que le sens en est encore précisé par la netteté des types représentatifs des deux tendances opposées, et que l'action n'est arrêtée par aucune scène qui ne concoure logiquement

à l'effet à produire. Je laisse de côté le style et n'en veux noter que la simplicité robuste, le caractère en quelque sorte impersonnel, l'absence voulue de tout ornement suspect.

On pourrait insister sur ces mérites : il sera plus utile, je crois, de présenter quelques réserves. Il est dangereux, je le sais, de juger une pièce de théâtre que l'on n'a point vue à la scène, pour laquelle seule elle a été écrite. Cependant, quel que soit l'effet produit par la succession rapide de scènes dramatiques, quelque relief que prennent à la représentation des caractères ou des situations qui s'effacent un peu à la lecture, l'optique particulière du théâtre peut dissimuler, mais non pas faire disparaître absolument certains défauts qui s'accusent à la réflexion. Il semble donc, en premier lieu, que M. Galdós, qui a montré dans ses romans une force d'analyse plus rare peut-être en Espagne qu'ailleurs, s'est ici défié de lui-même plus qu'il n'était juste. Est-ce donc que les qualités nécessaires au théâtre doivent être forcément le contraire de celles qui conviennent au roman? ou que, du moins, ces dernières sont un danger pour le dramaturge? Faut-il croire que la patiente psychologie à laquelle s'est complu l'auteur d'*Angel Guerra* ou de *Fortunata y Jacinta* a paru impertinente à celui d'*Electra?* Je ne sais, mais il me paraît que, dans cette dernière œuvre, les caractères sont réduits à un minimum de psychologie qui dépasse, ou plutôt qui n'atteint pas la juste mesure. Pantoja, Máximo, Electra, pour ne parler que des protagonistes, représentent avant tout, je le vois bien, certaines idées, certaines forces sociales; mais précisément ils restent trop exclusivement des types représentatifs, de pures abstractions sans individualité, sans originalité propre. Qu'est-ce que Pantoja? C'est le « Jésuite », tel que l'imagination se le figure, avec tout ce qui découle de la conception conventionnelle du personnage, l'allure louche, les compromis de conscience, l'invincible obstination. Máximo, lui, est l'« homme moderne », l'« homme de progrès », et le progrès, dans le théâtre espagnol, se personnifie actuellement dans l'ingénieur, ou surtout l'électricien. Malheureusement, en dehors de sa signification symbolique, ce jeune rival d'Edison n'est vraiment pas bon à grand'chose dans l'intrigue. Pour la dénouer, sa science, qui s'étale, ne lui sert à rien; elle nous laisse indifférents, malgré les métaphores qu'elle lui fournit, et nous nous intéresserions plus à lui certainement s'il était moins savant, moins disert et plus agissant. Electra ne l'aimerait pas moins, alors même qu'elle n'apprendrait pas tant de belles choses dans son laboratoire, où se déroule d'ailleurs une si jolie scène. Et cette Electra elle-même ne se distinguerait en aucune façon de la « Jeune fille », si, à toutes les grâces que l'on admet par définition chez cette dernière, ne s'ajoutait ce manque d'équilibre, peut-être hérité de sa mère, et je ne sais quelle prédisposition mystique, si commode d'ailleurs pour le dénouement qu'on la croirait inventée exprès

pour lui. Ce dénouement, enfin, a soulevé déjà, il soulèvera encore des critiques. L'apparition d'un spectre dans une *action rigoureusement contemporaine* est dangereuse, quoiqu'elle ne soit pas sans exemple. J'admets que l'habileté de la mise en scène en sauve la hardiesse; comment, toutefois, ne pas songer, surtout si ce fantôme survient à la dernière scène, au *Deus ex machina,* suprême ressource des dramaturges dans l'embarras? Je vois bien que l'auteur s'efforce à rendre le miracle vraisemblable, et même à le réduire à un phénomène subjectif, extériorisé pour les nécessités de la représentation. Ne parle-t-il pas, à plusieurs reprises, des hallucinations antérieures d'Electra? Ne nous la montre-t-il pas même dans deux de ces crises : la première, lorsque Pantoja lui révèle la prétendue vérité sur la naissance de Máximo, la seconde au couvent? Dès le début, cette excessive impressionnabilité est notée : « excès d'imagination, » dit le Marquis, « manque d'équilibre, vivacité. » Et Urbano, jouant sur le nom, répond : « Vive comme l'électricité, mystérieuse, impétueuse, dangereuse, *de mucho cuidado.* » — Sans doute; mais, malgré tout, cette extériorisation violente de phénomènes psychiques, cette solution ultra-mystique, si éloignée de nos habitudes, et enfin cette morale, qui sort des lèvres d'un fantôme, nous rappellent décidément trop, quoi que nous en ayons, les procédés du mélodrame. Car, remarquons-le, c'est vraiment la leçon morale de l'œuvre que la *Sombra* dégage et souligne en son discours. « Accepte, ma fille, cette réclusion passagère comme une épreuve qui montrera la force de ton âme. N'en maudis pas les auteurs. Si l'amour conjugal et les joies de la famille sollicitent ton âme, laisse-toi aller à cette douce attraction, et ne prétends pas ici à une sainteté que tu n'atteindrais pas. Dieu est partout... Cherche-le dans le monde par des voies meilleures que celles que j'ai suivies. » Cette conclusion est claire. Si les moyens qui l'amènent font quelque violence à nos habitudes d'esprit, elle montre du moins avec netteté le sentiment de large libéralisme dans lequel l'œuvre est conçue.

Ce qu'il est intéressant de noter, en effet, à propos d'*Electra,* c'est, d'une part, que Galdós dramaturge poursuit, et dans le même esprit, l'œuvre commencée par le romancier, et, de l'autre, que son talent a subi, par suite des conditions auxquelles le théâtre l'assujettit, une transformation, je n'ose dire aussi heureuse qu'elle est profonde.

Lorsque la première série des *Episodios Nacionales* l'eut amené au seuil des temps modernes, il regarda en face, pour la peindre, cette société où le choc des traditions et des idées nouvelles est si violent et si dramatique. Pour cette entreprise, il avait des qualités précieuses. C'était d'abord un esprit réfléchi, observateur, plutôt froid qu'enthousiaste, plutôt méthodique que primesautier. Cet Africain, que ses compatriotes traitent d'Anglais, n'avait rien, en effet, de l'exubérance andalouse d'un Alarcón, par exemple, ou de la verve expansive de la

plupart des écrivains d'outre-monts. Il avait aussi ce respect de l'art et cette loyauté intellectuelle, qui, à eux seuls, ne sont peut-être pas l'impartialité, mais qui en sont, du moins, une forme, la seule, en somme, que l'on puisse exiger de quiconque est engagé dans la lutte des idées. L'absence d'opinion ou de passion n'est pas plus l'impartialité que le scepticisme, au sens courant du mot, n'est une philosophie. Être attentif et sincère, multiplier assez les expériences pour éviter des conclusions prématurées, ne point prétendre à l'infaillibilité, fuir tout fanatisme, aussi bien celui de la science que les autres, tel est le devoir de qui s'érige en juge ou en témoin : il ne va pas jusqu'au sacrifice des convictions. Pérez Galdós, qui avait les siennes, et qui y tenait, a soulevé de bonne heure les colères d'un parti puissant, qui l'a représenté comme « l'hétérodoxe par excellence, le froid et implacable ennemi du catholicisme ». Lorsque M. Menéndez y Pelayo portait sur lui ce jugement passionné, qu'il a d'ailleurs rappelé lui-même avec tant de bonne grâce, et corrigé avec tant de noblesse[1], il songeait surtout à l'auteur de *Dª Perfecta,* de *Gloria,* de la *Familia de León Roch,* qui, à la rigueur, peuvent passer pour des œuvres de polémique et de propagande anticléricale. Dans *Dª Perfecta,* par exemple, la peinture de l'hypocrisie, du fanatisme, des basses passions de la province est sévère, exagérée même, en ce sens que la réalité ne présente pas souvent, grâce à Dieu, dans une seule famille, tant d'âmes aveugles ou d'esprits faussés. Dans l'admirable roman de *Gloria,* qui renferme, à mon sens, quelques-unes des pages les plus profondes et les plus pathétiques du roman contemporain, Pérez Galdós abordait, avec une tranquille audace, l'un des problèmes les plus graves des temps actuels, celui des mariages entre personnes de religions différentes, problème qui n'en est un, bien entendu, que si ces personnes sont également croyantes. Et il l'a abordé franchement, en exagérant comme à plaisir la difficulté, en froissant même, non sans quelque brutalité, les préjugés, les sentiments héréditaires de son pays, car l'amour de Gloria, vraie fille de vieux chrétiens, pour le juif Daniel Morton, d'ailleurs plus fanatique qu'elle, paraîtra longtemps encore une sorte d'apostasie, que l'atroce martyre de la pauvre fille ne parviendra pas à racheter. Quant à la *Familia de León Roch,* c'est une pénétrante étude de la mésintelligence entre deux époux par suite d'une fausse interprétation de la loi religieuse et du triomphe, en une âme de femme, du mysticisme. Par sa portée philosophique, par la conscience sévère avec laquelle elle est traitée, cette étude est sinon l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, du moins l'un de ses efforts d'analyse les plus méritoires.

A partir de ce moment (pour préciser, à partir de *Marianela,* 1878),

1. *Historia de los Heterodoxos,* III, p. 812. — *Contestación al discurso del Sr D. Benito Pérez Galdós* (R. Academia Española); voyez surtout p. 37-39.

Galdós, sans rien sacrifier, au fond, de ses idées, s'applique à rendre son art plus impersonnel, plus désintéressé. Ce que ses adversaires lui reprochaient surtout, c'était de distribuer avec partialité les rôles d'honnêtes gens ou de criminels, de réserver les premiers à des personnages représentant ses opinions, d'imposer les seconds à des adversaires. Le reproche n'était que très imparfaitement fondé, car si l'ignorance, le fanatisme, l'hypocrisie, qui s'abritent sous des noms respectés, sont impitoyablement démasqués par lui, il s'incline avec émotion et sympathie devant toute conviction éclairée et sincère. A côté des Tartufes et des Rodins, que de pures et nobles figures de croyants! Il n'en est pas moins vrai qu'il élargit de plus en plus son point de vue, précise sa méthode, plus sévèrement expérimentale, oublie toute pensée de polémique, et que cette évolution nouvelle fait sentir son contre-coup jusque dans ses procédés littéraires. Les deux œuvres maîtresses de cette période, d'ailleurs extrêmement féconde, me paraissent être *Fortunata y Jacinta,* analyse poussée jusqu'à la minutie des transformations de la bourgeoisie madrilègne, et *Angel Guerra,* très curieuse étude d'une âme mal équilibrée. Ce Guerra, libre penseur et révolutionnaire à la première page, meurt à la dernière en croyant, en apôtre et en mystique. L'évolution de ses idées et de ses sentiments, c'est toute l'œuvre, et c'est parce que la route est longue que l'œuvre est elle-même si volumineuse.

C'est dans les romans de cette époque que nous aimerions à étudier l'épanouissement superbe du talent de Pérez Galdós. Nulle part il n'est plus philosophe : il l'est par l'impersonnalité, par la méthode, par la richesse et la sûreté de son information, et aussi par sa conception personnelle de la vie. La doctrine pour laquelle il éprouverait le plus de sympathie, c'est sans doute le pessimisme, un pessimisme d'ailleurs qui n'a rien de dogmatique, mais qui n'en est que plus émouvant, parce qu'il semble sortir des faits et non de pures conceptions de l'esprit. De là, tant de dénouements douloureux, aboutissant presque fatalement à une catastrophe. La triste théorie des héroïnes sacrifiées est longue, depuis Rosario jusqu'à Marianela, depuis Gloria ou Tormento jusqu'à Dulcenombre : un vrai martyrologe. Galdós n'aperçoit pas la vie en rose, et, dans l'homme, c'est la bête qu'il découvre, plutôt que l'ange. S'il se rapproche par là de certains naturalistes français, il garde la juste mesure mieux que la plupart de ces derniers. Au fond de la désillusion qui perce, et sous l'ironie discrète, il y a plus de bienveillance et plus de charité. C'est là ce qui expliquerait les caractères essentiels de son œuvre puissante, la prédominance de l'analyse psychologique, l'abondance excessive parfois, de personnages, la longueur de certaines œuvres «plus denses cependant que longues», selon le mot de Mme Pardo Bazán, l'obscurité aussi et les hésitations de l'intrigue, la sobriété

voulue de la description, qui garde encore, si l'on peut dire, une couleur morale. Voyez, par exemple, éparses dans *Angel Guerra,* les merveilleuses descriptions de Tolède, la terre par excellence du rêve et du mysticisme.

Quand de ces romans l'on passe aux drames, et particulièrement à *Electra,* on ne peut se défendre de quelque étonnement, et, disons le mot, de je ne sais quel désenchantement. Sans doute l'inspiration et « l'orientation » de l'œuvre sont restées les mêmes : *Electra* est bien la sœur légitime de *Rosario* ou de *Gloria,* quoique la nécessité de ménager la sensibilité du spectateur ait modifié le dénouement ; mais en passant du livre sur la scène, l'œuvre semble avoir pris une physionomie tout à la fois plus arrêtée, plus brutale et psychologiquement moins intelligible. C'est un changement que les admirateurs les plus sincères de Galdós constatent avec quelque mélancolie. Ils reconnaîtront de bonne grâce la portée politique et morale de l'œuvre; ils en loueront les intentions libérales et généreuses ; ils y applaudiront comme à un discours de Salmerón, d'Azcárate, ou même de Romero Robledo (nouvelle manière), mais ils songeront, non sans regret, à *Angel Guerra,* à la *Familia de León Roch,* à *Gloria* ou à *Nazarín.*

E. MÉRIMÉE.

PETITE CHRONIQUE

Les cours organisés cette année par le Comité de l'Alliance française à Bordeaux pour les étrangers et particulièrement pour les Espagnols auront lieu à la Faculté des Lettres de Bordeaux du 17 juin au 13 juillet. Ils comprendront des cours de grammaire pratique de français, avec notions de grammaire historique et explications d'auteurs contemporains, des cours de littérature française et des cours de géographie commerciale.

Des excursions seront organisées, ainsi que des visites aux monuments. Le Comité facilitera les échanges de leçons avec des Français appartenant à l'*Alliance française* ou à l'Université. Une séance de conversation par groupes aura lieu chaque jour.

Les droits d'inscription sont fixés à 30 francs. Un examen facultatif aura lieu dans la dernière semaine en vue de l'obtention d'un diplôme. Pour les renseignements et le programme, écrire à M. Duguit, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux, secrétaire général du Comité, 10, rue Labottière, Bordeaux.

Le « Doctorat d'Université ». — En vertu d'une délibération récente du Conseil de l'Université de Bordeaux, approuvée par arrêté ministériel, il est institué un diplôme de docteur de l'Université de Bordeaux avec la mention « Lettres ». L'examen pour l'obtention de ce doctorat comporte :

1° Une thèse française, imprimée, dont le sujet aura été agréé par la

Faculté. Celle-ci pourra autoriser la presentation de thèses écrites en une autre langue que le français;

2° Des propositions données par la Faculté dans l'ordre des études spéciales au candidat, au moins trois mois à l'avance. Le titre de ces propositions sera imprimé à la suite de la thèse.

Les épreuves donneront lieu à une soutenance publique devant un jury de trois professeurs au moins. Tout aspirant devra produire un *curriculum vitæ* et des attestations d'études ou titres scientifiques dont la Faculté appréciera la valeur. Le candidat devra être immatriculé à la Faculté et y avoir passé au moins deux semestres, dont un d'hiver.

La faculté laissée au candidat d'écrire sa thèse en une autre langue que le français, par conséquent en castillan, en catalan ou en portugais, par exemple, est de nature à attirer les érudits de la péninsule ou de l'Amérique latine, à qui on ne demandera qu'une connaissance suffisante du français pour la soutenance de la thèse, connaissance qu'un séjour d'une année en France les mettra certainement à même d'acquérir.

Ajoutons qu'une mesure analogue va être prise en ce qui concerne la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse.

L'espagnol dans l'enseignement secondaire. — Sur la demande de M. Bizos, recteur de l'Académie de Bordeaux, M. le Ministre de l'Instruction publique vient d'autoriser les candidats aux bourses des lycées et collèges (enseignement moderne) de l'Académie de Bordeaux, à choisir pour les épreuves écrites l'espagnol ou l'italien comme langue principale, au même titre que l'anglais ou l'allemand.

Le collège de Libourne étant le premier établissement de l'Académie de Bordeaux où des cours d'espagnol aient été organisés dans l'enseignement classique, nous croyons intéressant de reproduire, en partie, la lettre que nous a adressée le professeur chargé de ces cours. L'exemple donné par Libourne commence à être suivi ailleurs; nous enregistrerons tous les progrès qui s'accompliront en ce sens, grâce à l'initiative des professeurs et des proviseurs ou principaux, encouragés et appuyés par le recteur, M. Bizos :

« Grâce à l'appui bienveillant que M. le Recteur a bien voulu nous prêter, le nombre de nos élèves a augmenté de plus du double depuis l'année dernière. Nous comptions, à cette époque, 9 élèves inscrits. Sur ces 9 élèves, 5 se sont présentés à différents examens, 4 ont réussi, en partie grâce à leurs notes d'espagnol.

» A la suite de ces résultats et d'une demande que M. le Principal du collège voulut bien lui adresser, le Conseil municipal de Libourne décida, après un rapport de M. Dalat, adjoint à l'Instruction publique, qu'un cours de langue et de littérature espagnoles serait fondé au collège de Libourne, et qu'une somme de 300 francs serait allouée chaque année au professeur qui en serait chargé, à la condition que l'État prît à sa charge une indemnité de même importance.

» Le cours était définitivement établi et, dès le début de l'année, 23 élèves se sont fait inscrire. 13 de ces élèves appartiennent à l'enseignement classique. Des élèves de philosophie et de mathématiques élémentaires, qui n'ont plus à étudier les langues vivantes en vue de leurs examens, ont

demandé à suivre le cours, ainsi que plusieurs de leurs professeurs, qui sont venus s'asseoir au milieu d'eux.

» Je crois devoir ajouter qu'un élève nous est arrivé, cette année, de Santander pour se perfectionner dans la connaissance du français, et qu'il a choisi le collège de Libourne de préférence à tout autre collège de l'Académie parce qu'il avait appris qu'un cours d'espagnol venait d'y être établi. Un jeune étranger hésite, en effet, à venir dans un établissement où personne ne parle sa langue. Nous espérons que son exemple sera suivi par ses compatriotes et que le nombre de nos élèves ira augmentant chaque année, si l'appui précieux qui a été le principal élément de notre succès et la bienveillance qu'on n'a cessé de nous témoigner nous sont continués.....

Libourne, le 20 janvier 1901. BOURDA. »

La situation n'est malheureusement pas encore aussi bonne partout. On se heurte à l'état de choses existant, et il n'est pas facile de transformer ni même de modifier les habitudes. Et pourtant l'organisation de l'enseignement de l'espagnol répondrait aux besoins de la région, aux aptitudes des élèves et aux désirs des familles, sur lesquels les établissements libres savent fort bien se mettre en mesure de se régler. Les renseignements qui suivent ont leur intérêt à ce point de vue. Il s'agit du lycée de Mont-de-Marsan :

« Tandis que l'allemand et l'anglais sont enseignés ici depuis la huitième jusqu'à la philosophie ou à la première moderne, l'espagnol, malgré le décret du 21 juillet 1899 qui le rétablit dans les classes de lettres, ne l'est qu'en :

Cinquième moderne.	14	élèves.
Quatrième moderne.	18	—
Troisième moderne..	17	—
Deuxième moderne.	12	—
» Soit un total de.	61	élèves

pour quatre classes qui en comptent 79 en tout. Cette proportion montre assez éloquemment la faveur dont jouit l'espagnol dans les classes où l'on peut l'apprendre. On l'étudierait avec un empressement égal dans l'enseignement classique s'il y était organisé. Cette année il nous est arrivé un élève venant du collège congréganiste de Bazas, qui n'avait fait jusque-là que de l'espagnol. Faute de cours régulier, il assiste aux leçons que je fais aux élèves de deuxième moderne.

» Indépendamment du lycée, il y a encore à Mont-de-Marsan deux établissements où l'on fait des langues vivantes. Par une bizarre anomalie, on enseigne l'anglais aux jeunes filles de l'École normale, tandis que c'est l'espagnol qu'on apprend aux garçons à l'école de Dax. Pourquoi n'étudieraient-elles pas l'espagnol comme les jeunes gens ? F. OLIÉ. »

On voit qu'il y a encore beaucoup à faire, même après ce qui a été fait, dans l'Académie de Bordeaux. Heureusement l'autorité supérieure est absolument favorable au développement des cours d'espagnol dans les lycées et collèges de la région. Il y a là une œuvre à accomplir, une œuvre d'intérêt français aussi bien que régional. Nous sommes certains que l'évidence de cet intérêt triomphera de toutes les difficultés. G. C.

M. le Dr Karl Pietsch, professeur de langues romanes à l'Université de Chicago, nous prie d'annoncer qu'il se prépare à publier les textes castillans suivants :

Castigo y exemplos de Caton.
Libro de Josep ab Arimatia.
Estoria de Merlin.
Lançarote (= *Mort d'Artus*. P. Paris, V, 343).
Proverbios del Rabbi Santo.

L'excellente préparation du savant professeur nous garantit que ces éditions ne laisseront rien à désirer.

Le *Bulletin hispanique* a perdu un collaborateur dévoué dans la personne de l'illustre savant Émile Hübner. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge de notre correspondant et ami, ni de rappeler les services rendus par lui à l'Archéologie espagnole ; chose inutile, du reste, tant son œuvre est connue. Nous avons eu l'honneur de recevoir son dernier article, qui nous est parvenu peu de temps avant la nouvelle de sa mort. Cet article sera publié dans notre prochain numéro.

Nous ne pouvons cette fois qu'annoncer la publication de deux ouvrages dont les comptes rendus nous sont parvenus au dernier moment. Ce sont : *Coleccion de autos, farsas y coloquios del siglo XVI*, publiée par Léo Rouanet, tome I, Barcelona et Madrid, 1901, XVI et 526 pages in-8° *(Bibliotheca hispanica)*; et *Las « Novelas ejemplares » de Cervantes, sus críticos, sus modelos literarios, sus modelos vivos, y su influencia en el arte*, par Francisco A. de Icaza, Madrid, V. Suárez, 279 pages in-8°. Ce dernier ouvrage est recommandé particulièrement aux candidats à l'agrégation.

Le premier volume de la *Bibliothèque espagnole* (chez Picard à Paris et chez Privat à Toulouse), *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, par A. Morel-Fatio (230 pages in-8°) vient de paraître. On annonce également la mise en vente du second volume, *Le diable prédicateur*, par Léo Rouanet (276 pages).

M. Gaspar Nuñez de Arce nous a fait l'honneur de nous adresser un exemplaire de son beau poème, *Sursum corda !* Nous laisserons à M. Boris de Tannenberg le plaisir de tracer pour nos lecteurs la silhouette de l'auteur, déjà classique en France, de *Gritos del combate*. — M. Francisco Soto y Calvo a eu également l'aimable attention de nous envoyer son poème, *Nastasio*, qui, outre sa grande valeur littéraire, a eu pour nous le mérite d'être l'occasion de l'article de M. Cuervo sur le « castillan en Amérique », publié dans notre dernier numéro. — Enfin, M. Rafael Altamira, un des professeurs espagnols les plus connus en France, qui nous honore de sa collaboration, nous a fait parvenir sa courte mais substantielle étude intitulée *Cuestiones hispano-americanas* (Madrid, 1900, 95 pages), dont voici les chapitres : *Las universidades españolas y la cultura americana; La segunda enseñanza en Chile; Nuestra política americanista; Latinos y Anglo-sajones; Las relaciones geográficas de Indias; El castellano en América.*

G. C.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

CAMPOAMOR [1]

Campoamor vient de mourir, chargé d'années, sans avoir ceint la couronne de poète national qui orna le front de Quintana et de Zorrilla. On avait parlé naguère de lui décerner cet honneur suprême, mais le projet fut, je ne sais pourquoi, abandonné. Peut-être la vieillesse du maître, éprouvée par les infirmités, ne lui aurait-elle point permis de supporter les fatigues d'une cérémonie officielle, et, dans ce cas, il faut regretter seulement que la pensée de cette glorification méritée ait été un peu tardive. L'émotion produite dans toute l'Espagne, et surtout parmi la jeunesse intelligente, par la nouvelle de sa mort, prouve bien la popularité du poète, et que le pays a eu conscience de perdre en lui une de ses gloires. L'heure est grave pour l'Espagne contemporaine : de tous côtés éclatent les symptômes d'une fermentation latente; que sera pour elle demain? Quelles surprises nous réserve — en littérature comme en politique — la génération qui monte? Nul ne peut le dire; et il y a une mélancolie poignante, en face d'un avenir aussi obscur, à voir disparaître tour à tour tous ceux qui furent illustres : après Zorrilla, Cánovas et Tamayo; après Castelar, Campoamor.

Dans la poésie espagnole du dernier demi-siècle, Campoamor fit entendre la note la plus personnelle. Il est toujours dangereux de prédire : je crois bien, cependant, que son œuvre est destinée à survivre et sera de plus en plus goûtée. Il faut éviter surtout, en l'étudiant, de ne saisir qu'un côté de son talent ou de sa pensée; prenons-le tel qu'il est, compliqué et un peu déconcertant; gardons-nous de le simplifier pour le mieux comprendre. Certains, qui se croient très avisés, n'ont voulu voir en lui qu'un humoriste paradoxal, qui se moque de tout et qu'il ne faut jamais prendre au sérieux. Et lui-même semble avoir malicieusement contribué à donner de lui cette opinion aux gens du monde; il aimait à mystifier les naïfs, il se moquait du public avec délices. Mais cet humoriste ne raillait pas toujours; il était un penseur; il eut la passion des idées pures et aima les méditations austères. Ses

1. Nous rappellerons que M. B. de Tannenberg a consacré une étude à Campoamor dans son ouvrage intitulé : *la Poésie castillane contemporaine*, Paris, Perrin, 1889 [G. C.]

écrits en prose, que nul ne lit, sont fort curieux; ils abondent en formules ingénieuses et manifestent le goût obstiné de l'auteur pour la philosophie. Son plus grand effort d'art, *le Drame universel,* dont il me sut gré[1] d'avoir rappelé à ses compatriotes les beautés supérieures, est une vaste épopée métaphysique, composée le plus sérieusement du monde, et dont certaines pages sont ce qu'il a écrit de plus puissant. Peut-on, après cela, lui refuser la gravité, la sincérité, la conviction? — Son originalité et son plus grand mérite fut de renoncer au verbiage sonore et vide des romantiques et de réconcilier la poésie espagnole avec la pensée. Et de là, parfois, chez lui, un tour trop didactique; une poésie si intellectuelle, où le cœur semble ne jouer aucun rôle, cesse d'être de la poésie; voyez telle ou telle des *doloras.* Mais, en revanche, quelle sensibilité exquise que la sienne, et comme ils sont injustes ceux qui l'ont méconnue! Dans les plus simples de ses *humoradas,* il y a parfois, voilée discrètement d'ironie, une émotion profonde, une mélancolie qui fait longtemps rêver. J'ai montré ailleurs combien les *Petits Poèmes* sont pénétrés de pitié humaine et de tendresse. — Par la subtilité de la pensée, la recherche des pointes, des *agudezas,* il rappelle souvent les cultistes du XVIIe siècle; on ne saurait être plus alambiqué, plus délicieusement précieux[2]. Et d'autre part, quand il lui plaît, n'est-il pas unique parmi les poètes de son pays pour la sobriété du style, la précision, la simplicité? On a pu l'accuser de prosaïsme, et son naturalisme poétique a choqué maint lecteur. — On l'a nommé mille fois sceptique et pessimiste; et rien n'est plus aisé, en effet, que de relever dans son œuvre des formules désenchantées sur l'universelle illusion et la tristesse de vivre[3]. Mais j'en citerai d'autres, et presque en aussi grand nombre, où il parle du besoin de croire et de ses espérances idéales, et de ce qui rend la vie aimable, et il faudra bien qu'on m'accorde que jamais sceptique n'eut l'âme si religieuse, et jamais pessimiste ne fut d'aussi joviale humeur. Ne cherchons pas à concilier tout cela. Campoamor, comme chacun de nous, mais d'une manière plus intéressante, fut un tissu de contradictions; nous retrouvons en lui nos ironies et nos inquiétudes, nos alternatives de sécheresse et d'émotion, de dilettantisme et de naïveté, de foi et d'impuissance à croire, de lassitude et d'élan; et c'est pour cela que, lorsque nous avons appris à le lire, il remue en nous les fibres les plus secrètes : il est le poète exquis et troublant de l'âme moderne.

De l'homme je conserve un souvenir attendri. Il était délicieux, avec sa bonhomie un peu ironique, mais si indulgente! Il adorait la

1. *Poetica.* Nueva edición, Madrid, 1890, p. 189.
2. Lisez, par exemple, dans son premier recueil, *Ternezas y Flores,* la pièce intitulée *A unos ojos.*
3. Voir l'étude de Revilla dans ses *Obras.* Madrid, 1883.

jeunesse, la jeunesse intelligente et studieuse, aux naïfs enthousiasmes, — la jeunesse rieuse et insouciante, celle des frais visages et des lèvres roses. Les jeunes filles furent la joie de sa vieillesse. Elles le charmaient avec leur clair gazouillis d'oiseaux et les fusées de leur rire. Il aimait à les scandaliser par ses audacieuses boutades, à leur faire pousser de petits cris effarouchés. Leurs caresses, privilège envié de son grand âge, lui réchauffaient le cœur, et plus d'une fois, en posant sur un front de vingt ans un baiser d'aïeul, il murmura un mélancolique regret. Un des portraits qui me rappellent le mieux le vieux maître, tel qu'il fut dans ses dernières années, est celui qui nous le représente se préparant à écrire sur un album quelqu'une de ses *humoradas,* tandis qu'un groupe de jolies curieuses se penchent sur son épaule...

Boris de TANNENBERG.

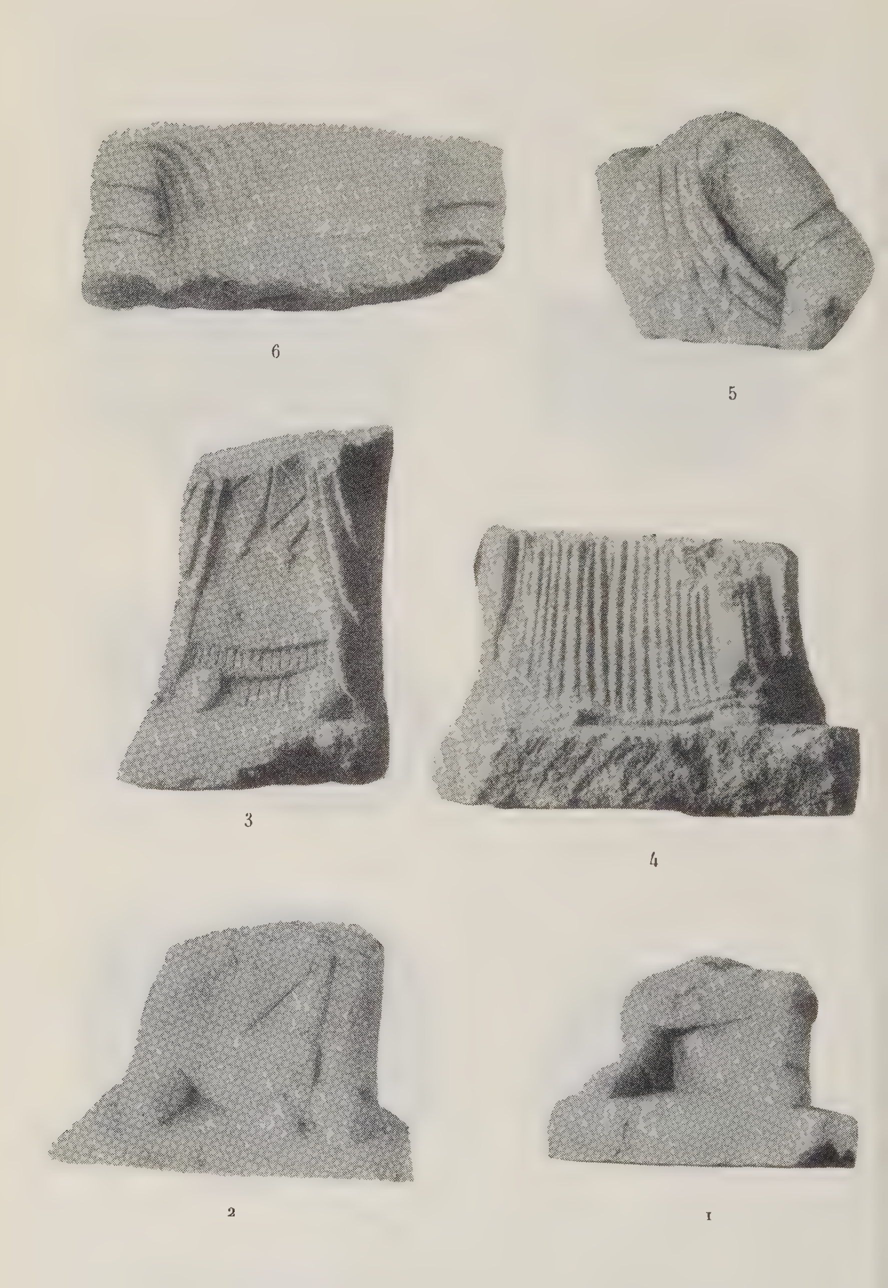
20 avril 1901.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

T. III, 1901, PL. I



SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS



6 5 3 4 2 1

SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS



SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS



SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS



1 2 3

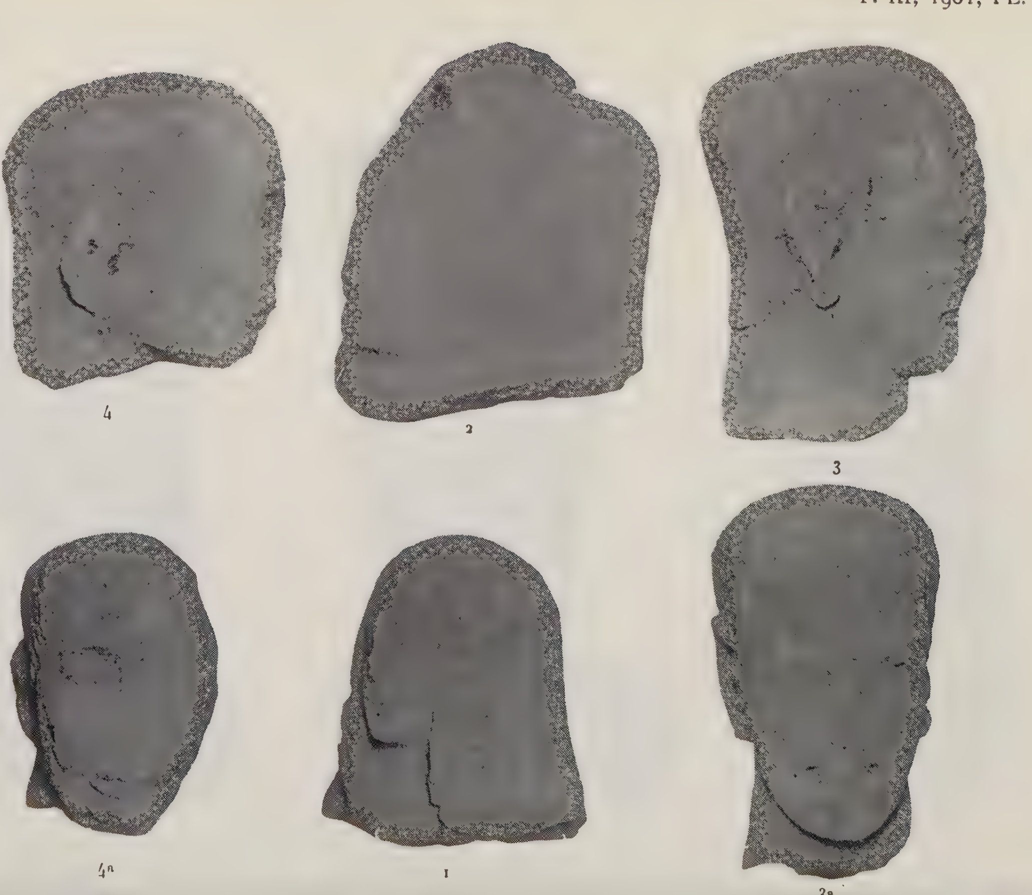
SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS

3 6 2

4 5 1



SCULPTURES DU CERRO DE LOS SANTOS


4
2
3
4a
1
3a

Vol. III. Juillet-Septembre 1901 N° 3.

Bulletin hispanique

INSCRIPTIONS LATINES D'ESPAGNE

M. Pierre Paris a bien voulu nous autoriser à publier les inscriptions suivantes, qu'il a recueillies en Espagne au cours de l'année 1898.

PALLANTIA

M. le Dr Simon y Nieto, correspondant du *Bulletin hispanique* à Palencia, possède plusieurs inscriptions trouvées dans une enceinte sacrée. Elles sont gravées sur de petits cippes ou fragments de cippes en forme d'autels :

1.	C·L·LAIIV	*C. L(icinius) La*[*my*-]
	R V S·DVL	*rus Duil*-
	I I S·V·S·L	*iis v(otum) s(olvit) l(ibens)*
	M·	*m(erito)*
	XVI	XVI

Le gentilice est abrégé. On peut supposer *Licinius* abrégé de même sur une autre inscription de Pallantia, *Eph. epig.*, VIII, n° 136. Le cognomen est sans doute *Lamyrus* qui se retrouve C. I. L., II, 1495 : Sext. Fadius Lamyrus.

Les lettres sont peintes en rouge; le chiffre de la dernière ligne semble plus récent. S'il est antique, il indique probablement les numéros d'ordre de l'enceinte.

Les Duilies sont inconnues, et il est bien difficile de se prononcer sur ces divinités. Peut-être faut-il voir en elles des nymphes (Duiliae); l'enceinte qui leur était consacrée, eût alors renfermé une source. On peut appuyer cette hypothèse sur deux autres inscriptions (C. I. L. II, 2404 : *Castaecis,* et surtout 2531). Ce dernier texte mentionne (à Saint-Juan de los Baños) des divinités espagnoles, CARI...BEFLACIS, qui

semblent bien être les nymphes de l'inscription précédente, n° 2530. Le cas de Pallantia serait analogue ; comme nous savons, en effet, qu'il y avait à Pallantia des nymphes (*Voy. infra,* n° 3), il est possible qu'il convienne de les identifier avec les Duiliae.

Au premier abord, on trouve une similitude absolue entre ce nom et le nom romain Duilius ; les Duilies seraient alors des divinités romaines. Mais la racine du mot *(duellum, bellum)* inviterait à faire d'elles des divinités guerrières, ce qui s'accorde mal avec le caractère habituel des nymphes. Aussi faut-il croire peut-être que la présence de ces Duiliae à Pallantia est un exemple à ajouter à ceux déjà connus de la persistance en Gallicie, chez les Cantabres, et aussi dans la région du Douro supérieur et de ses affluents, de cultes ibériques que la romanisation n'a point fait disparaître. Généralement le nom des divinités espagnoles se termine en *icus, ecus;* mais ce ne serait pas une raison suffisante pour refuser aux Duilies une origine espagnole. La racine de ce mot ne se retrouve-t-elle pas, semble-t-il, dans des cognomina propres à l'Espagne, comme *Dulio* [C. I. L., II, *Sup.*, 938], et comme *Duelo* [*Ibid.*, 5343]?

Les Duiliae se retrouvent dans l'inscription suivante :

2.	A N /// N	*An*[*to*]*n*[*inus*]
	AFRICANV	*Africanu*[*s*]
	CAERRF	*Caerre*[*tanus*]
	///FRICAVI . Γ	[*A*]*fricani. f.*
	DVILIIS · V	*Duiliis. v.*
	S · L · M	*s. l. m.*

Africanus est très rare dans les inscriptions espagnoles. On ne le retrouve que trois fois : C. I. L., II, 2195, Cordoue ; C. I. L., II, *Sup.,* 5396, Hispalis ; *Ibid.,* 5969, Dianium.

Caerretanus peut être simplement le nom d'un second dédicant, fils du premier ; mais le mot peut être aussi un ethnique. Les Caerretani occupaient la Cerdagne actuelle. Ils sont cités souvent par les auteurs anciens. Notre inscription, qui serait alors le premier document épigraphique qui porte le nom de ce peuple, permettrait de rétablir l'orthographe Caerretani, et de corriger sur ce point Detlessen, qui déclare préférable, dans les manuscrits de Pline, la leçon Ceretani.

D'autres monuments épigraphiques mentionnent des Ceretani, par exemple une inscription de Bétique, C. I. L., II, 986. Mais il s'agit ici d'un homme originaire de Ceret, ville de Bétique, comme on le voit par les monnaies (Ekhel, I, 60), qui portent la légende CERET, et dont les insignes, une tête de femme et deux épis, sont d'un usage habituel en Bétique.

3. Madrid. Musée archéologique national.

Sur un autel de pierre de Pallantia, noirci par le feu et la fumée, MM. de la Rada et E. Hübner (C. I. L., II, *Sup.*, 5760) ont lu :

NVMINI
SACR
VM

Voici la véritable lecture :

NVMPhI	*Numphi-*
S ⸙ SACR	*s sacr*
VM ⸙ ⸙	*um.*
V C	*v (oti) c (ompos).*

Remarquons la forme de l'h qui se retrouve par exemple C. I. L., II, *Sup.*, 5136, 5523.

A Pallantia est conservée une autre inscription (C. I. L., II, 2911), gravée sur les deux côtés d'un autel :

a) NYMPHIS [PH liés]
SACRVM
L·C·S

b) NYMP
HIS
SAC
L·C·S

Mais cette dernière inscription, ne provenant pas de Pallantia même, mais de Herrera de Rio Pisuerga, fort au nord de Palencia, au nord même de Burgos, ne peut pas se confondre avec la nôtre.

4. Dédicace dont on ne peut lire que la dernière ligne,

SERVSLM	*Ser(vus) v. s. l. m.*

5.

AES	*Aes* [*crio*]*?*
F · C	*f (iliae) c (oniugi)?*

Aescrio se trouve sur un cachet d'airain de la bibliothèque de Madrid (C. I. L., II, 4975, 5).

6. Cachet imprimé sur un grand plat de terre vernissée rouge, du genre que les Espagnols appellent barro sagontino. Les lettres sont très lisibles.

OF QC QVE
Of(ficina) Q. C (......) Qu[*i*]*e*[*li*]

Ce fragment est à ajouter à la collection des fragments de vases de terre rouge qui ont été, en grand nombre, trouvés près de la ville, à Padilla del Duero. Peut-être y avait-il là une fabrique.

VENTA NUEVA

Termino de pozo Cañada (Albacete).

7. A quarante mètres à droite de la voie ferrée de Chinchilla à Carthagène, sous un pin, a été trouvé le 31 août 1890 un fragment de borne milliaire. L'inscription est à Bonete, chez M. Pascal Serrano, correspondant du *Bulletin hispanique*.

DIVI· AVG· F
P· AVG· PONT [NT *liés*]
S V· IMP

[Tib. Caes] Divi Aug(usti) f(ilius)
[divi ne]p(os), Aug(ustus) Pont(ifex)
[Maximus Con]s(ul) V. Imp(erator), etc...

Cette inscription est postérieure à l'année 31, ou de l'année 31 même. On lit, en Espagne, le nom de Tibère sur un assez grand nombre de bornes milliaires; toutes, sauf une [C. I. L., II, n° 4905], datent des années 32 et suivantes. L'inscription que nous publions confirme donc ce fait que c'est alors que s'exerça principalement l'activité de Tibère dans ce domaine de l'administration publique en Espagne. Il est regrettable que l'indication des milles ait ici disparu. L'inscription doit se rapporter à la route qui probablement conduisait de Carthagène vers le nord, en passant par Murcia et Lorqui. Les voies romaines de cette région ont été jusqu'à présent assez mal étudiées; toutefois il semble que Tibère ait beaucoup contribué, sinon à la construction, du moins à l'entretien d'une voie qui reliait la Bétique à la Tarraconnaise, peut-être Grenade à Valence.

On a deux autres textes, l'un de Murcia (C. I. L., II, 4945), l'autre de Puerto de la Lozilla, près de Lorca (*Ibid.*, 4947), avec le nom de Tibère.

Ces deux inscriptions, jointes à la nôtre, permettent de fixer trois étapes, Lorqui, Murcie, Venta Nueva. Les deux premières étaient des villes importantes. A Venta Nueva devait se trouver une simple *mansio;* car il n'y a aucune ruine aux environs immédiats de ce lieu.

CERRO DE LOS SANTOS

Termino de Montealque (Albacete).

8. M. Pierre Paris a fait entrer au Musée du Louvre la collection d'antiquités recueillies au Cerro de los Santos par feu D. José Palao Mario, curé de la Conception à Yécla. Parmi les têtes et fragments de statues se trouve le débris d'ex-voto suivant. Les lettres sont gravées sur le même grès dont les statues sont faites :

L· BAC	*L· Bac(chius)*
PROC	*proc(urator)*

Peut-être s'agit-il d'un procurateur des mines de la région de la Sierra Segura. Cf. le procurateur du Mons Marianus [C. I. L., II, 1179], le p(rocurator) fodinarum aerariarum (*Ibid.*, 956), etc...[1]

9. Les Pères Escolapios ont réuni dans leur collège d'Yécla un petit musée. Le fragment d'autel qui suit provient du Cerro :

'EV
\LI
)M

M. Hübner propose avec beaucoup de réserves :
[*Julia*] *Sev*[*era Lar(ibus) vi*]*ali*[*bus. v. s l. m*].

Les Lares Viales sont connus. *Voy.* les indices du second volume du Corpus au mot *Lares.*

10. A Yécla, au musée des Pères Escolapios, il y a une petite plaquette d'ardoise de provenance inconnue, portant un graffite (hauteur des fragments 0m 05, largeur 0m 03).

MVSC
ADVL
N
Musca dul(cis) n(obis).

Transcription proposée par M. Emil Hübner, qui ajoute : « Les graffiti donnent fréquemment des propos amoureux ; y aurait-il eu là-bas une mouche célébrée par son ou ses amis? »

ILICI [ELCHE].

Elche a été le siège d'une importante colonie romaine, sous le nom de *Colonia Iulia Augusta.* Les ruines de l'Alcudia ont toujours fourni un grand nombre d'objets de l'époque romaine, en particulier beaucoup d'instrumentum domesticum ; le plus grand nombre de vases ou fragments de vases de terre rouge publiés dans le tome VIII de l'*Ephemeris,* proviennent d'Ilici. L'inscription d'Ilici que nous publions fait partie de la collection de D. Pedro Ybarra. C'est un graffito sur une large tuile à rebord, brisée en plusieurs morceaux :

11. M. T. DIDO. ET SEIANI PATRE

1. Ce texte et le suivant ont été signalés dans le *Bulletin hispanique, supra,* p. 133, n° 79 ; p. 131, n° 38.

HORCI (?) (LORCA).

12. Collection de D. Francisco Canovas.

Inscriptions sur des fragments de barro sagontino provenant de Lorca même :

a) MAN [*A*]*man*[*di*]?

b) MICI *Mici*[*o*].
Cf. C. I. L., II, 4970, 325. MICCIONIS.
Cf. C. I. L., II, *Sup.*, 6257, 121. MICIONI.

c) ZOILI [dans une amphore].
Cf. C. I. L., II, 4970, 569 (vases de terre rouge).

d))AÁMANDI [*oficin*]*a Amandi.*
Nom très fréquent sur les vases de terre rouge.

CABEZA DEL MORO (TERMINO DE MAZZARON)

13. Saumon de plomb, long de 0m 10, large de 0m 02, pesant un peu plus de 9 onces, trouvé en 1847 à Cabeza del Moro. Il porte la marque suivante :

ꓕNƎӘЯAꓕNOM [caractères rétrogrades et NT liés]

Cf. C. I. L., II, *Sup.*, 6247, 3, 4, et *Eph. epig.*, VIII, 254.

Nous lisons *Mont(ani) argent(ifodinae).* Dans d'autres inscriptions, MONT est visiblement une abréviation de *montis,* comme dans l'inscription C. I. L., XV2, fasc. 1, 7916 :

Societ. argent. fod. mont. Ilucr. Galena

Mais ici il ne semble pas qu'on doive lire *montis;* il y a bien un Mons Argentarius, mentionné par Avienus (*Ora maritima,* 291), mais fort loin de là, en Bétique. De plus, d'autres inscriptions sur masses de plomb nous montrent le nom du propriétaire suivi de la même manière du nom de la mine, par exemple :

C. I. L., II, *Sup.*, 6247, 3 (Carthagène)
M · RAI · RVFI (caduceus) FER

et *Eph. epig.*, VIII, 254, 1 (Carthagène),
LAETILII · FERM (nom de la mine?), lettres du 1er s.

Telle est la série dans laquelle rentre notre inscription, témoignage nouveau que les mines de la région de Carthagène continuèrent

d'appartenir quelque temps aux particuliers, tandis que dans d'autres parties de l'Espagne, l'État, dès le début de l'empire, en devint propriétaire et les afferma. (Cf. Hirschfeld, *Untersuchungen, die Bergwerke*. p. 73, n° 3.)

MAZZARON

14. Col d'amphore muni de ses deux anses, recueilli au Coto Minero, ou Coto Fortuna, à une lieue de Mazzaron. Sur chaque anse est imprimé en relief et en caractères rétrogrades un cachet :

NAIꞀIHƎV

Vehiliani, nom rare sans doute, mais correctement formé. Peut-être *Aemiliani.*

VSꓕOЯ

Castor : cf. *Eph. epig.,* VIII, 278 (Gades). M. Aur. Castor, ou *Pastor* (C. I. L., II, 4975, 43, sur un cachet d'airain : Pastori).

Ces cachets se trouvent actuellement au Musée archéologique de l'Université de Bordeaux.

PULPI

15. Fragments de coupe en barro sagontino provenant de Pulpi, petit village de la Sierra Almagrera. On y lit les deux graffiti suivants :

a) Au fond, sur le côté,

A/N *Ann[ii]*

b) Sous le pied,

M. E. Hübner nous a proposé avec réserves

Caesi
Misup?

ou

Aeli [Z]osimi sup...?

BARIA [VILLARICOS]

Pline mentionne (*N. H.*, III, 19) un *oppidum* de Baria, qu'il cite après Urci, et dont il dit qu'il est « adscriptum » à la Bétique.

Ptolémée nomme aussi deux fois Baria, qu'il rattache à la Bétique et au pays des Bastules. L'anonyme de Ravenne (V, 4, p. 343, 9; IV, p. 305) parle de Barria ou Baria.

A côté de la ville actuelle de Vera [province d'Almeria] se dresse un mont conique, surmonté d'une ruine et dont les flancs sont semés de tessons de vases. M. Hübner et tous les archéologues estiment que Vera occupe la place de l'antique Baria. Ils s'appuient sur la similitude des noms et sur le fait que Pline énumère Baria parmi des villes qui ne sont pas sur le bord même de la mer, mais dans son voisinage *(oppida orae proxima)*. Or, en premier lieu, remarquons que Pline, dans ce passage, cite Carthagène; de plus, on a trouvé à Villaricos, à l'embouchure de l'Almanzora, une base de statue inscrite où se trouvent les mots *Respublica Bariensium* (C. I. L., II, *Sup.*, 5947). Guerra (*Discurso de Rada*, p. 156) qui, le premier, a publié l'inscription, disait qu'elle avait été transportée de Vera, et M. Hübner a adopté son opinion.

Il y a là une erreur. Baria ne peut être située qu'à Villaricos. La montagne qui domine la moderne Vera ne porte aucune trace de construction romaine, et M. Paris n'y a recueilli aucun morceau de poterie antique, non plus que le moindre renseignement relatif à une découverte d'antiquités à Vera et dans ses environs.

Au contraire, Villaricos, resserré à l'embouchure de l'Almanzor, entre les derniers contreforts de la Sierra Almagrera, de la Sierra de Enmedio, des Cerros Colorados, est situé sur l'emplacement d'une ville antique. Lorsqu'il y a quelques années on se reprit à exploiter les richesses minières de ces montagnes, Villaricos fut choisi, à cause de sa situation, comme port d'exportation. On fit de grands travaux, et de la côte bouleversée les antiquités sortirent à foison, urnes funéraires, vases de toute sorte brisés ou laissés sur place; une immense nécropole fut mise au pillage. M. l'ingénieur belge Louis Siret, bien connu ainsi que son frère pour ses études sur l'Espagne préhistorique, a essayé d'arrêter ce pillage, et a réuni une belle collection d'antiquités, appartenant aux diverses époques de la civilisation ancienne. Les tombes ont fourni en proportion à peu près égale des produits céramiques phéniciens, grecs, romains, ainsi que des morceaux de sculpture.

Il y a donc à Villaricos un riche dépôt archéologique, qui permet d'entrevoir le développement sur cette partie de la côte d'un important centre urbain et commercial depuis la plus haute antiquité. La collection de M. Siret, vue par M. Paris dans un récent voyage en Espagne, autorise l'hypothèse, qu'une triple et peut-être une quadruple civilisation, indigène, phénicienne, grecque et romaine, s'est perpétuée à l'embouchure de l'Almanzor. Il y a là un port naturel, au débouché d'une riche région minière, que les commerçants phéniciens n'ont pas

pu manquer d'utiliser; et Baria a dû être pour les Carthaginois, lorsqu'ils conquirent le pays, un point d'appui pour pénétrer plus avant, et comme une avant-garde de Carthagène. Les nécropoles de Baria sont juxtaposées, non superposées, de sorte que Baria, par la coexistence de villes différentes, a été à l'Espagne du sud ce qu'Emporion fut à l'Espagne du nord.

La situation stratégique de cette ville lui fit jouer un rôle pendant les guerres civiles; en l'année 709 de Rome elle fut prise par Sext. Pompée. Cicéron nous l'apprend dans une lettre adressée à Atticus, où nous lisons « oppidum Boream »; mais le contexte ne permet guère le doute, il s'agit évidemment ici de Baria (*Ad. Att.*, XVI, 4).

L'identification de Baria avec Villaricos entraîne des conséquences intéressantes pour la géographie de l'Espagne. En effet les géographes modernes de l'Espagne (cf. l'atlas de Coelo) ont voulu identifier les ruines de Villaricos avec celles de la ville romaine d'Urci, sur laquelle les renseignements donnés par les auteurs anciens sont fort obscurs et assez difficiles à concilier. Il convient donc de chercher ailleurs la ville d'Urci. Or, une comparaison des textes de Pline et de Ptolémée avec un passage de l'itinéraire d'Antonin, qui situe Urci sur la route de Castulo à Malacca, entre Alba et Murgi, autorise, semble-t-il, l'hypothèse qu'Urci devait se trouver au fond du golfe d'Almeria [sinus Urcitanus, dans Pomponius Mela], non point tout à fait au bord de le mer, mais dans son voisinage immédiat. M. Hübner la place à peu près entre Huercal et Pechina, deux bourgs un peu au nord d'Almeria, et plus près de Huercal que de Pechina.

Pomponius Mela place nettement Urci en Bétique. Or, d'après Pline et Ptolémée cette ville était en Tarraconnaise; et Murgi (située, comme on le sait à Campo de Dalias) était la dernière ville de Bétique au dire de Pline. Ces témoignages d'époques diverses permettent peut-être de supposer des modifications dans le tracé de la frontière de la Citérieure et de l'Ultérieure, qui, embrassant d'abord Urci, eût passé par la suite entre Urci et Murgi, c'est-à-dire entre Campo de Dalias et Almeria, ou du moins eût abouti à la mer un peu à l'est d'Almeria, avant le promontoire de Charidème (Cap de Gata). Il conviendrait donc de corriger sur ce point la carte de Kiepert, qui fait se terminer la frontière de la Bétique et de la Tarraconnaise sur la mer des Baléares, un peu au nord du promontoire de Charidème.

Mais voici d'autres difficultés. S'il en est ainsi, comment expliquer les mots de Pline : « Barea adscriptum Baeticae »? Comment expliquer que Ptolémée mette Baria en Bétique? Comment expliquer le passage de Cicéron, d'où il semble ressortir que Barea se trouvait dans la province Citérieure? N'y aurait-il pas eu, au premier siècle de l'empire, un déplacement de la frontière vers le nord? Les témoignages contradictoires et confus de Pline et de Ptolémée sur Baria et Urci

sembleraient l'indiquer. Jadis à l'époque de Cicéron la Bétique n'aurait pas encore compris Baria, puisque Sextus Pompée quitta cette ville pour se rendre dans la province « ultérieure ». Dans la suite les choses changèrent, et le conventus de Gades posséda une assez longue bande de littoral sur la mer des Baléares (cf. Ptolémée, II, 3), c'est-à-dire la regio Bastitania, et fut prolongée jusqu'à Baria. Il y aurait donc eu un recul des frontières vers le nord, une indécision sur la délimitation exacte de la Bétique et sur la Tarraconnaise, dont les témoignages de Pline et de Ptolémée, se servant sans doute de sources d'époques différentes et mal critiquées par eux, portent la trace.

La dédicace à l'empereur Philippe n'est pas la seule inscription de Baria. M. Paris en a copié plusieurs qui pour la plupart ont été réunies par D. Miguel Ruiz y Villanueva, à Alméria. Il en a pris des photographies.

16. Pierre. H. 0m 39. L. 0m 34. Les lettres ont en moyenne 0m 04. La première ligne et la moitié de la seconde de l'inscription primitive ont été martelées et remplacées par les trois lignes actuelles :

FAVSTVS ASTLV	*Faustus Astlu-*
MIS · F · EX	*mis f(ilius) ex*
VLVNTATE QAR	*v(o)luntate. Q(u)ar-*
TA · CASSIA · ME	*ta Cassia me-*
DVGENI · F · H	*dugeni f(ilia) h(ic)*
SITI · SVT · SIT · ILIS	*siti su(n)t. Sit il(l)is*
TERA · LEVIS	*ter(r)a levis.*

Le nom d'Astlumis paraît nouveau. L'inscription est curieuse à cause de l'orthographe et des formes. Il y a là des façons de parler populaires (*v*[*o*]*luntate* remplacé par *vluntate;* cf. *Avlgigum* pour *Av*[*o*]*lgigum.* C. I. L., II, *Sup.*, 6338, k. — *Quarta* remplacé par *Qarta :* cf. *serus* pour *servus; Primitius* pour *Primitivus, Ibid.*, 6338, n. — *sut* pour *sunt;* cf. *Quitus* pour *Quintus,* II, 3086), et des formes anciennes, *ilis* pour *illis, tera* pour *terra.*

17. Pierre. H. 0m 36. L. 0m 56. H. des lettres, 0m 05.

Q · POSTVMIVS
VERECVNDVS
HIC SITVS EST

La forme des lettres et la formule sépulcrale écrite en toutes lettres indiquent le premier siècle.

18. Pierre, H. 0m 38. L. 0m 30. H. des lettres, 0m 05.

L'inscription est incomplète en haut.

////////	////////
SEVERI · L	*Severi l(iberta)*
VITICVLA	*Viticula*
CLEMENTIS · F	*Clementis f(ilia)*
H · S · S · S · T · T · L	*h(ic) s(iti) s(unt) s(it) t(ibi)* (?) *t(erra) l(evis)*

Le nom de Viticula semble nouveau.

19. Plaque de marbre brisée en morceaux.

ΓAVSTVS	*Faustus*
M · PVBLICI	*M · Publici (i)*
FLORI · F	*Flori f(ilius)*
ANN · XX · H · S · E	*Ann(orum) xx h . s . e.*
/S · T · T · L	*s . t . t . l.*

20. Marbre. H. 0m52. L. 0m26. H. des lettres, 0m04. Brisé à gauche.

ESCVSA	[*Ar*]*escusa*
NNORV	[*a*]*nnoru*
XVI · HS	[*m*] *XVI h . s.*
S · T · T · L	[*e*]. *s . t . t . l.*

Arescusa se trouve C. I. L., II, *Sup.*, 5493 et 6328.

21. M. Paris a recueilli lui-même à Villaricos et rapporté à Bordeaux le fragment de plaque de marbre que voici [appartient à M. C. Jullian].

NI
I EMTh
IIVIRP
SS

Il y a sur le marbre : NI, dont on ne voit pas l'extrémité inférieure; I EM · Th, que je lis [*i*]*tem tr(ibuni)*. Après IIVIR· il faut lire un P, ou un R, ou un B.

HERRERIAS DE CUEVAS DE VERA, PRÈS VILLARICOS

(Collection de M. L. Siret.)

22. Sur un petit bouton de pierre percé d'un trou, on lit, gravées en rond, les lettres :

QVEM/// VUICAM
quem[*vis*] *vuicam* (*vincam* ?)

Provient de la nécropole de Baria. C'est apparemment une devise amoureuse.

23. Fragment de coupe de barro sagontino, trouvé à Herrerias même.

a) Graffite.

VSL

[*F*]*usc*[*i*] ou tout autre nom.

b) Cachet.

OIVILVI

of[*ficina*] *Silvi*[*ni*]??

CUEVAS DE VERA

Au cabinet de physique du collège des Dominicains, M. le professeur D. Paulino Quiros a réuni quelques antiquités de Villaricos, en particulier un fragment de statue romaine, qu'il croit être l'image de l'empereur Philippe dont le piédestal a été retrouvé.

24. Cachet sur un fragment de vase en barro sagontino :

OF · PATE

of(ficina) Pate(rni)

Paterni, cf. C. I. L., II, 4970, 504, 537, 6257, 25 (vases de terre rouge).

25. Au revers d'une lampe romaine :

FIILICIS

Felicis

II = E, cf. *Eph. epig.,* VIII, 8 (Elvas).

Felix se retrouve sur des vases rouges, C. I. L., II, 4970, 189 et *Eph. epig.*, VIII, 262, 17 (Ilici)

MURGI

Des inscriptions récemment découvertes ont donné raison à Pline contre Ptolémée, en fixant d'une manière certaine l'emplacement de Murgi au lieu dit Campo de Dalias. Ptolémée plaçait Murgi dans l'intérieur des terres, chez les Turdules (II, 3), commettant d'ailleurs la même erreur pour Salduba (citée par Pomponius Mela entre Malacca et Lacippo, II, 94). Nous avons vu plus haut que Pline fait de Murgi la dernière ville de la Bétique, sur la mer Ibérique. Placée avantageusement au tournant de la côte espagnole, voisine d'Abdera, d'Urci et d'une ville romaine qui devait exister non loin de la moderne Berja, Murgi semble avoir eu une certaine importance. Elle était reliée aux autres cités du littoral et à l'intérieur de la Bétique par la route de Castulo à Malacca.

Les ruines romaines de Campo de Dalias sont vastes. Elles ont été éventrées par la route d'Almeria et Adra, et les paysans les saccagent à qui mieux mieux; de belles décorations murales peintes à fresque sont détruites par eux systématiquement. D. José Ferrer Ariza, curé de Dalias, recueille heureusement quelques débris et les inscriptions. Les inscriptions que nous publions nous apprennent que Murgi appartenait à la tribu Quirina, confirment le nom de la ville, déjà connu par un document épigraphique et par les médailles, et nous renseignent sur le culte public rendu à Mars par la civitas Murgitana.

26. Base en pierre très dure, ornée d'une moulure très grossière. H. o^m 75. L. o^m 49. H. des lettres, o^m o5 en moyenne.

MARTI	*Marti*
DOMINO	*Domino*
RES . PVBL	*Res . Publ(ica)*
MVRG	*Murg(itana* ou *giensium)*

La partie supérieure porte un trou de scellement et l'empreinte de deux pieds, l'un posé à plat, l'autre suspendu. La statue était à peu près de demi-grandeur. La forme des lettres, très ferme et simple, semble indiquer le premier siècle. Notre inscription offre le second exemple de l'épithète Dominus appliquée à Mars; le premier est fourni par une inscription de Saetabis (C. I. L., II, 3618) dans la Tarraconnaise. L'épithète la plus fréquente en Espagne est celle d'Augustus.

27. Plaque de marbre à surface rougeâtre. H. o^m 3o. L. o^m 4o. H. des lettres o^m o4 à o^m o3. La plaque est brisée en plusieurs morceaux :

NISV SEVERI	*Nisu[s] Severi*
LIB	*lib(ertus)*
H . S . E . S . T . T . L	*h . s . e . s . t . t . l.*

28. Plaque de pierre grisâtre, brisée à droite. H. o^m 3o. L. o^m 35. H. des lettres, o^m o5.

M · PID · MC
NI · ET · CARCHI
AE · F · M · XXIIII

M. Ped(anio) Mo[schio]-
ni et Carche[doni]-
ae f[iliae] an[norum] (?) XXIIII

Il faut lire sans doute *Pedanius*. Le n° 5490 du Corpus révèle l'existence, à Murgi, au IIe siècle, d'une gens Pedania. C'est une dédicace adressée à Porcia Maura par son mari, L. Pedanius Venustus, et par

ses deux fils. Quant aux noms de Carchedonius et Carchedonia, ils se retrouvent sur une inscription de Sagonte, C. I. L., II, *Sup.* 6007.

29. Fragment de plaque de marbre. Lettres belles, hautes de $0^{m}03$, dans un cadre formé de moulures :

CARITVS
PF · QVIR ❦
VS ❦ · F · ❦

Noms de la femme, du mari et, à ce qu'il semble, du fils.

BERJA

A Berja, ville importante à quelques kilomètres au nord-est d'Adra (Abdera), il n'y a pas de ruines romaines. Mais il y en a d'intéressantes, non encore identifiées, près de la ville, sur le bord du Rio Grande, au lieu appelé Negite. L'inscription suivante est conservée à Almeria par D. Ruiz y Villanueva comme provenant de Berja.

30. Corniche en marbre noir, longue de $1^{m}20$; large de $0^{m}37$. Lettres de $0^{m}08$.

L · MINICIVS ❦ GAL · ❦ SEVE
ANN ❦ LXXV ❦ H ❦ S ❦ E ❦ S
H ❦ M

L. Minicius Gal(eria) Seve[*rus*]
ann(orum) LXXV . h . s . e . s .
[*t . t . l .*] *h(eres) m(erenti)*

Cette inscription, provenant de Berja, ne pourrait guère y avoir été transportée d'ailleurs. En effet, parmi les cités voisines Alba appartenait à la tribu Arniensis, Acci à la tribu Papinia. Seule la tribu d'Abdera est inconnue. Mais la présence de ruines romaines rend infiniment probable l'existence, sur l'emplacement du lieu appelé Negite, d'une ville ancienne appartenant à la tribu Galeria.

31. Don Antonio Romero Vasquez, de Berja, a recueilli à Negite une lampe de terre cuite qui porte en grandes lettres en relief, disposées en cercles sur la face supérieure, l'inscription suivante :

ABASSENE LVCERNAS VENALES

Ce texte, dont la lecture est absolument certaine, permet de résoudre un petit problème posé depuis longtemps.

Il existe, au Musée d'Alger, deux lampes provenant de Cherchell qui portent la même inscription que celle de Negite.

C. I. L., VIII, 10478, *a. d.* Mais les éditeurs du *Corpus* ne sont arrivés à cette lecture que difficilement. Léon Renier avait déchiffré :

ABASSENELVCE RNASVENNILES

(*Inscr. rom. de l'Algérie,* n° 4023.)

Même après que le texte a été établi dans sa correction, l'interprétation a fait hésiter. En effet, une autre lampe du Musée d'Alger (*ibid., b)* porte les mots :

DEOFINA ASSEM *(sic)* LVCERNAS COLATAS

et sur deux autres encore (*ibid., c, e*) on lit :

EMITE LVCERNAS COLATAS ABASSE

Si l'on rapproche ces deux textes de ce graffito inscrit sur une lampe romaine (C. I. L., XV, 6332) :

IIME
ME

qui doit se lire *Eme me,* achète-moi, et de cette autre réclame (C. I. L., XV, 6233) :

ARASSENE LVCERNAS

Il semble que le groupe ABASSENE, qui se retrouve constamment, se doive lire AB ASSE EME, *achète pour un as.*

Mais il y a des difficultés :

1° L'inscription d'Alger, C. I. L, VIII, 10478, *a, d,* et celle de Negite, qui sont identiques, sont formées par des lettres en relief, moulées avec la lampe elle-même, donc il est presque impossible d'admettre l'erreur ABASSENE pour ABASSEME. Dans l'inscription 10478 *b*, l'éditeur lit ABASSEM *(sic);* mais le mot *sic* n'est pas la preuve absolue d'une bonne lecture, et M et N se confondent bien facilement s'il y a de l'usure au moule ou au moulage.

2° Si le mot *eme* entre dans l'inscription, le mot *venales* devient superflu.

3° L'inscription 10478 *b* porte DEOFI[CI]NA ASSEM. Le groupe *assem* (ou mieux *assen*) ne peut être que le complément de *oficina,* d'après la formule courante de toutes les marques céramiques, et il y a toutes sortes de raisons de croire que ces lettres indiquent un nom de fabricant.

4° *Emere ab asse* est d'une latinité tout au moins douteuse.

En conséquence, il paraît tout simple de transcrire l'inscription d'Alger et celle d'Espagne comme il suit :

Abas(cantus) Sene(cae) (servus)
ou *A(ulus) Bas(sius) Sene(ca) lucernas venales (habet).*

De cette transcription résultent tout naturellement les transcriptions des réclames des autres lampes.

C. I. L., VIII, 10478 :

b) *De ofi[ci]na A(uli) Bas[sii] Se(n)[ecae] lucernas colatas [emite].*

c-e) *Emite lucernas colatas [de oficina] A(uli) Bas(sii] Sen[ecae).*

C. I. L., XV, 6223 :

A(ulus) [B]as[ius] Sene[ca] lucernas [venales habet].

LACIPPO

Dans les ruines de Lacippo, lieu appelé aujourd'hui Alechippe, M. Paris n'a pu retrouver aucune des inscriptions mentionnées au *Corpus* (II, p. 244). Mais il a découvert les trois suivantes :

32. Au cortijo Ferbonil. — Couvert de sarcophage en pierre grise, ayant la forme d'un toit à deux pentes ; on lit dans un cartouche :

C·CANVLEIVS
FAVSTINVS
ANN·LVIII
H·S·E

On retrouve ce nom sur une inscription de Lacippo : *Canuleiae, Q. filiae, uxori. s...*

33. Même endroit. Couvert de sarcophage. L'inscription est gravée dans un cartouche carré, sur l'une des petites faces :

RVSTICVSCN
SVPERSTITIET
FABIA/////MFI
TI//////////////////
ANO///////NXVII
////////////////////////

Les lettres sont très rongées, et la lecture difficile.

34. Même lieu, dans un mur. Plaque de pierre grise, brisée de trois côtés. Lettres de 0m05. L'inscription est complète à droite.

L AΓMIL	*L. Aemil(ius)*
SATVRIS	*Saturi(u)s.*

Cf. *Saturio*, C. I. L., II, 3454 (Carthagène), et *Saturia* (nom de femme), 3589, 1759.

ACINIPO

35. Acinipo se trouvait dans l'Andalousie méridionale, près de Ronda la Vieja, comme on le voit d'après les inscriptions (C. I. L., II, 1350, 1351, 1359, 1360). Située au centre d'un pays fertile, elle eut de l'importance de très bonne heure, comme le prouvent les monnaies de la République. Les inscriptions nous révèlent un ordo Aciniponensis, des décurions, un patronus, un genium oppidi, et nous renseignent sur un culte rendu à Mars, à la victoire Auguste, et sur des prêtres de la cité. L'inscription que nous publions parle d'un *sacerdos*. Qu'était-il? On ne saurait le dire. Il est difficile de supposer qu'il s'agit ici d'une femme, d'une *sacerdos perpetua*, comme on en rencontre si souvent dans les inscriptions d'Espagne, à cause de l'S qui précède sacerdos et semble terminer un nom d'homme. L'inscription est peut-être une dédicace adressée par un sacerdos d'Acinipo, par sa femme et son fils à une divinité.

A Ronda la Vieja, au cortijo de ce nom, plaque encastrée dans le pavage, sous le grand portail intérieur. Les lettres des deux premières lignes sont de 10 centimètres, les autres de 8. L'o de *Sacerdo* est inscrit dans le D.

S SACERDO
F · RVFINA
S · MARCELLVS · F
D.

Ch. DUBOIS.

LES

MOTS ESPAGNOLS COMPARÉS AUX MOTS GASCONS

(ÉPOQUE ANCIENNE)

III

Notre démonstration aura fait un pas de plus, si nous prouvons maintenant que les idiomes parlés des deux côtés des Pyrénées possèdent en propre non seulement des mots du latin classique, mais encore certains types vulgaires, importés là à une époque ancienne, et qui s'y sont implantés de préférence aux autres. Il y aura lieu d'examiner également si, au nord comme au sud de la chaîne, on ne relève pas dans la forme même des mots trace de quelques changements identiques, et qui n'ont pu se produire que de bonne heure. Il est incontestable que de constatations de ce genre il résultera que, plus nous remontons haut dans le passé, plus nous avons affaire à des groupes de populations s'étant servis à l'origine d'un même vocabulaire.

On sait par exemple que, à côté du classique *famem,* le latin vulgaire connaissait un type allongé **famĭne* (voir Groeber, *Archiv,* VI, 388, et Mohl, *Origines,* I, 26), qui s'est continué dans le sarde *famini* comme dans l'esp. *hambre* (cf. esp. *hombre* = homĭne, *lumbre* = lumĭne, etc.). Mais il faut observer que c'est à ce type allongé que remonte aussi de toute évidence le gasc. *hame* ou *hami* (cf. gasc. *ome, omi* = homĭne) : le provençal et le catalan offrent au contraire *fam,* qui représente la forme classique. En dehors de l'ancienne Novempopulanie **famine* paraît s'être étendu quelque peu à l'est et au nord, puisqu'on retrouve *fame* dans le Quercy et *fome* dans le Périgord : ajoutons que cette dernière forme paraît due à un changement de phonétique locale, et ne serait connexe par conséquent ni avec le ptg. *fome,* ni avec le roumain *foame,* que M. Mohl a expliqués d'une façon vraisemblable en admettant une influence analogique sur *fames* de *fomes, -itis* (voir *Origines,* XVI, 5, note 3).

Il y eut, dans les deux régions dont nous nous occupons ici, quelques verbes qui de bonne heure changèrent de conjugaison. C'est ainsi qu'à l'époque latine *torrēre* était devenu en Ibérie **torrare,* d'où

l'esp. et ptg. *torrar* : la même forme s'était généralisée dans le sud de la Gaule, et l'observation la plus intéressante à faire à son égard concernerait la sémantique, puisqu'en Espagne (comme, d'ailleurs, en Provence) ce verbe a conservé son sens originel de « brûler, griller », tandis qu'au nord des Pyrénées, en Gascogne et en Languedoc, il s'est ensuite spécialisé avec la valeur de « brûler de froid », faisant ainsi concurrence aux représentants de *gelare* (cf. les substantifs comme *tourrade, tourrado,* etc.). Le verbe *succutĕre,* qui se retrouve dans le prov. *secoudre* (voir Mistral, s. v.), était passé également à **succutire,* ancêtre direct de l'esp. *sacudir* aussi bien que du gasc. et langued. *secoudi.*

Devons-nous encore faire entrer en ligne de compte le verbe *facĕre?* Je ne sais trop; mais il faut en dire un mot, dût la digression être un peu longue. Dans une étude récente et d'une hardiesse suggestive, M. Mohl (*Origines*, I, 56-78) a cherché à établir qu'à côté de *facĕre* le latin vulgaire avait aussi possédé pour cet infinitif trois autres types, à savoir **fayre, *fare* et **fēre.* Je ne discute pas les deux premiers : mais admettons comme prouvée l'existence du troisième. C'est de ce **fēre* que proviendrait naturellement l'a.-esp. *fer* (esp. mod. *hacer* = facĕre), fréquent surtout dans les textes aragonais, et la forme du catalan moderne qui est identique. Mais si l'on accorde le type **fēre* (dès l'origine évidemment) au latin vulgaire de la péninsule ibérique, pourquoi le refuser d'une façon absolue à celui de la Gaule, ainsi que le fait M. Mohl? Il me semble qu'il faudrait en tout cas faire exception pour la Gascogne, et que **fere* deviendrait l'antécédent légitime de l'a.-gasc. *fer* : M. Luchaire a cité de cette forme six exemples dans le glossaire de son Recueil, dont un emprunté à la charte de Montsaunès de 1179, c'est-à-dire au plus ancien texte daté de cette région (et le mot y est orthographié *fér,* d'après le fac-similé). Ajoutons qu'actuellement le type *hé* ou *hè* est répandu dans une grande partie de la Gascogne (Bigorre, Armagnac, etc.), et que la valeur de la voyelle y est flottante, ce qui ne préjuge rien sur la question d'origine, puisqu'un *é* primitivement fermé a bien pu s'ouvrir en *è* à la finale. Voici quelle est, d'ailleurs, la zone où on le rencontre : nous l'aurons à peu près délimitée si, partant d'Aucun, dans les Hautes-Pyrénées, nous faisons passer une ligne par Argelès, Lourdes, Ossun, Vic-de-Bigorre, Maubourguet, Castelnau-Rivière-Basse ; dans le Gers, par Nogaro, Eauze, Montréal, Condom, Miradoux; puis à l'est, en redescendant, par Lavit et Beaumont, dans le Tarn-et-Garonne ; dans la Haute-Garonne, par Cadours, Léguevin, Muret, Auterive, Cintegabelle; de là, enfin, nous entrons dans l'Ariège, où l'on trouve partout ce type *hè* ou *fè (fé),* rejoignant le domaine du catal. *fer.* Si je ne craignais de greffer une nouvelle hypothèse sur celle qui a été déjà faite, je dirais, en considérant la région qu'elle occupe aujourd'hui,

que cette forme *$f\bar{e}re$ a pu être importée jadis par les populations ibériques, sans doute à demi latinisées déjà, qui sont venues coloniser Lugdunum Convenarum à la suite de la guerre de Sertorius. On s'expliquerait ainsi sa diffusion dans un rayon donné : mais j'avoue que tout cela reste un peu problématique.

Revenons à des mots dont les transformations soient mieux attestées. Un des plus intéressants qu'on puisse citer sera l'adjectif *cavus*, dont une forme archaïque et dialectale était *cŏvus* d'après le témoignage de Varron (voir Mohl, *Chronologie*, p. 24) : c'est ce dernier type qui s'est introduit et conservé dans les pays ibériques, comme le prouvent le ptg. *covo* et le substantif esp. *cueva* (caverne). Or, il a été également usité au nord des Pyrénées, puisque l'a.-béarn. dit *cobe* (voir Lespy, s. v., et l'exemple tiré des Récits d'Histoire sainte du XV[e] siècle : *Une cobe en que abe dragoos*), tandis que la forme actuelle *quèbe* pourrait bien avoir été directement réempruntée pendant la période moderne à l'esp. *cueva*. Ce qui reste étonnant, à vrai dire, c'est précisément le vocalisme de *cobe*, puisqu'on s'attendrait ici à **cabe* même en partant de *cŏva*, et que, d'après une loi bien connue de la phonétique béarnaise, l'*ŏ* devient *a* devant une labiale (cf. *prabe* = prŏba, *plabé* = *plŏvēre, *nau* = nŏvum, etc.). Ajoutons même qu'en certains cas cette loi semble s'être fait sentir des deux côtés de la chaîne, et nous en avons une preuve dans ce qui est arrivé au mot *novacula ;* tandis qu'il disparaissait ailleurs, remplacé par un dérivé de *radere* (les Gloses de Reichenau disent déjà : *Novacula, rasorium.* Foerster, 1000), l'Ibérie le conservait, mais sous une forme **navacula* (esp. *navaja,* ptg. *navalha,* catal. *navalla*), dont se dégageait par une sorte de raccourcissement **nava* (a.-béarn. *nàbe,* couteau).

Dans **passăre,* à la place du classique *passĕrem,* nous avons une autre forme dont l'usage vulgaire nous a été attesté par les anciens eux-mêmes, puisque le document connu sous le nom d'Appendix Probi recommande de prononcer « *passer non passar* » (voir *Archiv,* XI, p. 324). C'est au type vulgaire naturellement que se rattache l'esp. *pájaro,* où l'on peut constater en outre une généralisation de sens qui se retrouve, d'ailleurs, dans le roumain *pásere.* Mais que ce type *passar* ait aussi circulé jadis au nord des Pyrénées, voilà, semble-t-il, ce qu'il y a lieu d'induire de l'existence d'un dérivé **passarōnem,* qui apparaît au XVI[e] siècle sous la forme *passaroo* dans les Psaumes traduits en béarnais par Arnaud de Salette (voir Lespy, s. v. *passerou*). Je dirai enfin que le mot *cognatus*, appliqué à désigner un lien de parenté connu et signifiant « beau-frère », paraît avoir changé de bonne heure la voyelle de sa syllabe initiale dans toute la zone occupée par des populations ibériennes, et y être devenu **cūgnatus :* c'est à un changement de ce genre que répondent l'esp. *cuñado,* le ptg. *cunhado,* et aussi le béarn. *cunhat,* tandis que la forme usitée ailleurs dans le midi

de la France (*cougnat,* a.-prov. *cognat*) a conservé la voyelle du latin classique.

L'étude des consonnes elle aussi nous permettrait de constater certaines affinités anciennes entre l'Espagne et la Gascogne. Quelle que soit par exemple l'origine de ce *cattus*, qui remplaça à un moment donné le latin *felis,* — et il est bien probable qu'elle est celtique, — le mot s'est certainement répandu sous les deux formes *cattus* et *gattus :* c'est la seconde qui a été adoptée en Italie et en Ibérie (ital. *gatto*, esp. et ptg. *gato*, etc.). Dans le sud de la Gaule, il paraît y avoir eu hésitation à propos de la consonne initiale, et la forme *gat* se retrouve sporadiquement jusqu'à Marseille (voir Mistral, s. v. *cat*) : quoi qu'il en soit, c'est à celle-là que se sont arrêtés le Languedoc et la Gascogne, d'accord ainsi avec l'Espagne. On sait d'autre part qu'en latin archaïque le groupe *rs* passait déjà à *ss,* sauf dans certains mots comme *ŭrsus,* qui paraît être pour **urcsus* (voir à ce sujet Meyer-Lübke, *Grundriss*, p. 365) : l'Espagne seule a été plus loin dans cette voie de l'assimilation, d'où la forme moderne *oso*, à côté de laquelle le ptg. *urso* peut être considéré comme un emprunt savant. Mais ici encore l'a.-béarn. *os* est parfaitement d'accord avec l'espagnol (cf. aussi le catal. *os*), et si l'idiome moderne dit plutôt *ours*, la forme *ous* n'est pas cependant tombée en désuétude : le nom lui-même de la célèbre vallée d'*Ossau* pourrait être allégué, car, s'il ne remonte pas à cette périphrase fantaisiste *Ursi saltus* qu'avaient imaginée les clercs du XIII[e] siècle, il semble pourtant se rattacher à un type tel que **Ursalis.*

Une autre assimilation s'était en outre produite de bonne heure des deux côtés des Pyrénées, celle de *mb* en *mm*, puis *m*, et nous allons pouvoir la vérifier dans plusieurs mots. D'abord dans le mot d'origine celtique *camba*, dont la racine a pu d'ailleurs être *kamm-* aussi bien que *kamb-*, et qui s'est propagé dans d'autres domaines sous la forme *gamba* (voir à ce sujet la discussion de Groeber, *Archiv,* II, 432). Quoi qu'il en soit, à côté de la désignation vraiment indigène tirée de *pĕrna*, l'a.-esp. *cama* s'accorde parfaitement avec le gasc. *came*, *camo*, et le catal. *cama* : ailleurs, au midi de la France, c'est la forme *cambo* qui est en usage. Un autre exemple nous est offert par l'esp. *lomo* (lombes, râble) qui remonte à **lŭmu* pour *lŭmbum*, comme le catal. *llom* et le béarn. *loum* (longe de porc), tandis que *loumb* s'est conservé dans les autres idiomes méridionaux. Enfin la réduction est attestée par les formes remontant au nom de nombre *ambo*, et qui sont en a.-esp. *amos*, *amas* : dans l'ancien gascon, où la forme féminine seule est probante (puisque *ambos* par **amb's* aurait pu tout comme **amos* aboutir à **ams*), nous la trouvons effectivement en concordance complète avec l'espagnol (voir *amas*, *ames* dans Luchaire, *Recueil,* s. v.). En corrélation avec le passage ancien évidemment de *mb* à *m*, on s'attendrait à retrouver aussi pour les dentales, des deux côtés des

Pyrénées, ce qui s'est passé pour les labiales, c'est-à-dire un changement de *nd* en *n*. On sait en effet que cette assimilation est un des faits importants de la phonétique gascone (cf. a.-gasc. *manar* = mandare, *bener* = vendĕre, etc.) : comme on ne trouve rien d'analogue en Espagne, il faut bien admettre qu'elle s'est produite en Aquitaine, peut-être tardivement, et à une époque où les deux groupes de population n'avaient plus de constantes relations linguistiques.

Pour épuiser ces considérations relatives à la phonétique ancienne des régions ibériques, il nous resterait à examiner quelques cas spéciaux. Un des plus intéressants, et le plus probant peut-être, nous sera fourni par le verbe *chalare*. On sait que ce verbe, venant du grec χαλᾶν et signifiant « lâcher, faire descendre », se trouve dans Vitruve, Végèce, etc. : il a dû être employé comme terme de marine dans la Méditerranée, au sens de « détendre, abaisser les voiles », et c'est ce qui explique sans doute sa diffusion dans toutes les régions baignées par cette mer. On le retrouve en effet dans l'ital. *calare*, l'esp. et le ptg. *calar*, le prov. *cala :* ce que le provençal offre de particulier, c'est qu'à côté du sens propre il s'en est dégagé un figuré, et que, dans l'idiome moderne, *calo-te !* signifie « tais-toi » (voir Mistral, s. v.). Or cette valeur figurée — qui s'explique facilement par l'intermédiaire de « baisser le ton, baisser la voix, se taire » — le verbe l'a eue aussi, et de très bonne heure sans doute, dans les régions ibériques : seulement, avec ce sens, il ne s'y prononçait pas *c(h)alare*, mais bien **callare*. Pourquoi? je n'en sais rien. Est-ce sous une influence analogique obscure que cette *l* a été redoublée? Pourrait-on supposer que ce fût tout simplement par une sorte de procédé onomatopéique, et pour donner à une exclamation impérative comme **calla !* plus de relief et d'intensité? Ce qu'il y a de certain, c'est que dès l'époque latine on s'est servi sur les deux versants des Pyrénées d'un type **callare*, qui explique la consonne mouillée de l'esp. *callar* aussi bien que l'*r* médiale du gasc. *cara*.

Un autre verbe, dont les transformations ne laissent pas d'être embarrassantes, c'est *laxare*. On voit bien que l'a.-esp. *lexar*, ptg. *leixar*, ainsi que l'a.-prov. *laissar* (mod. *leyssa*, *leycha*), ne font que continuer le type du latin classique : mais, à côté de celui-là, il en a évidemment existé un autre, spécial à la zone ibérique, et que représentent aujourd'hui l'esp. *dejar*, le ptg. et catal. *deixar*, le gasc. et langued. *deyssa* ou *deycha*. Aucune des hypothèses tentées pour l'expliquer n'est satisfaisante : le **desitare* jadis proposé par Diez (*Etym. Wort.*, 445) a été justement abandonné ; mais une transformation phonétique du simple *laxare*, par dissimilation de *l* en *d*, se justifie tout aussi mal, quoiqu'on l'ait souvent admise. Pour ma part, j'aimerais mieux partir d'un composé **delaxare* raccourci en **de(la)xare*. Il est vrai que les motifs d'un tel raccourcissement restent obscurs : serait-ce par

une recherche de proportionnalité dans le nombre des syllabes, lorsqu'on employait le composé à côté du simple, lorsqu'on faisait une réponse à quelque ordre impératif, dans un dialogue élémentaire de ce genre : « *Laxa!* — *Dexo* (= **delaxo*) » ? Je ne sais. Le fait cependant ne paraît pas impossible, dès qu'on ne se borne plus à considérer les mots comme une matière inerte, mais qu'on cherche à se replacer dans les conditions vivantes au milieu desquelles s'est produite l'évolution des formes. Ce qui me paraît plus certain encore, dans le même ordre d'idées, c'est la réduction s'expliquant d'elle-même de **malelevatus* en **malevatus :* quelque embarrassante que soit une connexité probable avec le fr. *mauvais* et l'a.-prov. *malvatz,* un type de ce genre doit avoir circulé de bonne heure, et c'est à lui que se rattache l'esp. *malvado* comme le béarn. *maubat.*

IV

Le vocabulaire commun, vers la fin de l'Empire, aux populations de la péninsule ibérique et à celles de la Novempopulanie contenait d'autres mots encore, qui lui étaient plus ou moins spéciaux, et surtout un certain nombre de dérivés qui méritent d'être signalés.

Il est vrai que l'emploi d'un adjectif comme *aestivum* pour *aestatem* (très conforme à celui de *hibernum*) ne se limitait pas à l'Espagne (esp. *estìo*) et à la Gascogne : il s'était étendu à tout le midi de la Gaule, ainsi que le prouve aujourd'hui la forme *estiu.* Un verbe comme **runcare* signifiant « ronfler » — qui est distinct de *runcare* « sarcler, faucher », et se rattache évidemment au grec ῥόγχος — a été aussi très répandu : c'est lui que nous retrouvons dans l'esp., ptg. et catal. *roncar,* dans le béarn. *arrounca* (par déformation *arrouncla*), dans le gasc. *rounca* ou *rounga,* mais il apparaît encore ailleurs au midi (voir Mistral, s. v.).

Le mot **nŏvius* signifiant « fiancé, nouveau marié » dépend essentiellement, semble-t-il, du féminin **nŏvia,* qui se rattache lui-même à l'expression connue *nova nupta.* Du Cange, qui n'en cite pas d'exemple antérieur à 1273, l'appelle « vox hispanica » : mais que le mot remonte jusqu'à l'époque latine, voilà ce que paraît bien prouver l'emploi du suffixe atone *-ĭus.* Il est possible, quoique rien d'ailleurs ne l'indique, que le mot soit originaire de la péninsule ibérique (esp. *novio,* ptg. *noivo*) : il s'est en tout cas répandu de bonne heure dans tout le midi de la Gaule (gasc. et langued. *nobi,* prov. et catal. *novi*).

Il y a des dérivés que nous voyons au contraire se limiter d'une façon bien plus stricte aux régions ibériques, et qui ne semblent guère

en être sortis, notamment quelques-uns en *-āle*. Tel est par exemple **nidāle*, tiré de *nidus* : l'esp. *nidal* a le sens général de « nid », le béarn. *nidau* (voir Lespy, s. v.) a pris une valeur plus restreinte, et désigne spécialement « l'endroit où la poule va pondre d'habitude ». De *dextra* était sorti aussi **dextrāle*, désignant « un instrument qu'on tient en main, la hache à deux tranchants » : à côté de l'esp. *destral* resté en usage, l'ancien gascon possédait aussi une forme *destrau*, signalée depuis longtemps dans une charte landaise de Gabarret de 1268. Enfin **locāre*, qui pourrait bien être une dissimilation ancienne de **locāle*, apparaît dans ce domaine avec la valeur du simple *locus* : l'espagnol et le portugais actuels disent *lugar*, l'ancien espagnol disait *logar*, et c'est cette forme que nous trouvons aussi en ancien gascon, par exemple dans un texte de Bayonne de 1247 (voir Luchaire, s. v.). Comme nous n'avons aucune raison de supposer que le gascon ait fait l'emprunt seulement au moyen âge, il vaut mieux admettre qu'un terme **locāre* a circulé dès l'époque latine sur les deux versants des Pyrénées.

On peut en dire autant d'un dérivé d'une autre sorte, comme **narīcem* : c'est évidemment la forme que, d'accord avec l'Italie, l'Ibérie et l'Aquitaine ont adoptée de bonne heure pour suppléer *naris*, tandis que **narīna* se propageait ailleurs, et c'est à ce **narīcem* que répondent aujourd'hui l'esp. et ptg. *nariz* comme le béarn. *naritz*. Au moyen âge, on le trouve également en Languedoc, par exemple dans la chanson de la Croisade contre les Albigeois (*ses olhs e ses narritz*, v. 3281). L'existence ancienne d'un type **laganea* est assurée pour les mêmes régions : le mot s'est appliqué à « la chassie, l'humeur qui coule au bord des yeux », et doit être considéré, je crois, comme venant de *laganum* (gr. λάγανον), qui désignait chez les Latins « une sorte de pâte frite, un gâteau fait avec de la farine et de l'huile ». L'évolution du sens est facile à saisir ; quant aux formes modernes, elles sont bien connues, ce sont l'esp. *lagaña*, le béarn. *laganhe*, le gasc. *legagne*, *ligagno*, le langued. *lagagno* (sans parler de l'a.-prov. *laganha*, qui indique une assez large diffusion du mot).

Quelques formes verbales pourraient aussi entrer en ligne de compte. Si le béarn. *acasa* au sens de « marier » représente un lat. vulg. **adcasare*, qui s'est conservé en Italie plutôt qu'en Espagne, d'autre part *casa*, *casa-s* sont en complète symétrie avec l'esp. *casar*, *casar-se*, et nous indiquent bien le mot dont on s'est servi de préférence dès une haute antiquité dans toute la région ibérienne. On y avait aussi tiré de *fartus* un dérivé **fartare*, qui ne fut apparemment usité que par là, et qui se conserve aujourd'hui avec le sens de « rassasier » dans l'esp. *hartar* et dans le béarn. *harta*. Le cas du verbe **vascare* est plus délicat : cependant M. Meyer-Lübke (voir *Zeitschrift*, XI, 252) l'a rattaché avec vraisemblance à l'adjectif *vascus*, qui se trouve

dans Solin au sens de « courbe »; on peut alléguer en effet pour appuyer cette étymologie l'évolution de sens qu'a subie *angustiare,* et l'expression espagnole *bascas de la muerte,* qui signifie précisément « les affres de la mort ». Quoi qu'il en soit, le mot appartient en propre à la région ibéro-aquitanique : il s'est conservé dans l'esp. *bascar* (éprouver des nausées, des angoisses), dans le béarn. *basca* (inquiéter) ou *basca-s* (se soucier), et dans ce dernier domaine Mistral a même relevé au XVII[e] siècle chez le poète d'Astros l'expression familière *bèro basco te cau* (il est bien étonnant).

(A suivre.) E. BOURCIEZ.

NOTE SUR LA VALEUR DU SOU DE TERN EN 1298

L'administration espagnole[1] désirait naguère être fixée, à l'occasion d'un règlement d'indemnité, sur la valeur des sous de *tern* en 1298 et des sous de Barcelone en 1340. Elle soumit le cas à l'Académie royale d'histoire de Madrid, et celle-ci renvoya l'affaire à deux de ses membres, qui ont fait connaître leur avis dans le *Boletin* de juillet-septembre 1899, pp. 218-222.

Dans cette note, après avoir constaté la difficulté du problème, les deux savants énumèrent un certain nombre d'auteurs à consulter; ils énoncent quelques faits; ils citent un passage de Liciniano Saez sur l'impossibilité de déterminer la valeur des monnaies et finalement, en présence de cette impuissance de l'histoire, ils recourent au droit et à la procédure : ils déclarent s'en tenir aux décisions légales et, dans l'espèce, à un accord de 1706, aux termes duquel le sou de tern équivaut à un réal 20 maravédis $\frac{18}{21}$ de la monnaie ayant cours en Castille, de l'aloi de 11 deniers 5 grains et de la taille de 66 réaux au marc.

J'avoue que cette conclusion m'a causé quelque déception; il m'a semblé que le problème y était tourné plutôt que résolu. A une décision non motivée, fût-elle adoptée par un législateur ou un juge, j'aurais préféré de beaucoup l'opinion des érudits éminents que l'Académie royale avait commis à l'examen de la question.

D'autant plus que l'histoire n'est peut-être pas aussi complètement désarmée qu'on le prétend; elle peut, si je ne me trompe, arriver à une approximation qui n'est pas à dédaigner et serrer la vérité mathématique de plus près que ne le fait l'acte de 1706. C'est de quoi je voudrais tenter une rapide démonstration en recherchant la valeur du sol de tern ayant cours en 1298[2].

1. Les éléments d'information me faisant défaut pour l'étude qui suit, j'ai dû faire appel à de nombreuses bonnes volontés : M. le maire de Perpignan et M. Guibeaud, archiviste de la même ville, ont bien voulu me communiquer un curieux registre d'ordonnances sur les monnaies; mon confrère M. Palustre a pris la peine de copier à mon intention un acte intéressant; M. le colonel de Vieune, à Toul, M. Massó Torrents, à Barcelone, M. G. Sorel, à Paris, M. l'abbé Torreilles, à Perpignan, m'ont très aimablement aidé de leurs indications; enfin, mon confrère et ami M. Prou a eu l'obligeance de lire mon travail et de me suggérer diverses modifications. Je les remercie tous bien cordialement.

2. La monnaie à 3 deniers de loi, c'est-à-dire au titre de 0,250, s'appelait en latin *moneta de terno,* en catalan *moneda de tern.* Cette expression est passée dans l'usage des écrivains français du Roussillon, lesquels parlent couramment de *deniers de tern, sous de tern,* etc. L'expression est commode et j'ai cru pouvoir la conserver.

La valeur d'une monnaie peut être envisagée sous trois aspects au moins : valeur intrinsèque, valeur au cours, valeur relative.

I. Valeur intrinsèque. — Chercher la valeur intrinsèque d'une monnaie, c'est calculer quelle est actuellement, dans notre système monétaire, la valeur légale du métal contenu dans cette monnaie. Peut-être faudrait-il dire : la valeur légale du métal *précieux*. Il est, en effet, d'un usage à peu près général de négliger l'alliage dans l'évaluation des monnaies. C'est ainsi que Natalis de Wailly a procédé dans son *Étude sur les variations de la livre tournois*, et ce faisant il s'est conformé à une règle fort ancienne [1]. Toutefois, quand le titre de la monnaie est faible, l'alliage représente une valeur assez considérable pour être retenue [2] : dans le sou de tern, qui nous occupe, dont le titre est de 3 deniers ou 0,250, si l'on conserve à l'argent et au bronze les prix assignés par notre système décimal, la valeur de l'alliage est à celle de l'argent environ comme 135 est à 1000 ; en d'autres termes, si la monnaie, abstraction faite de l'alliage, vaut 1000, la même monnaie vaudra, en comptant l'alliage, à peu près 1135. Il est d'ailleurs aisé de donner pour chaque monnaie deux valeurs : l'une où l'alliage est déduit, l'autre où il entre en ligne de compte.

Dans la pratique, nous déterminerons en grammes, d'après les textes, le poids de la pièce ; nous multiplierons ce poids par une fraction représentative du titre, ce qui nous donnera le poids de l'argent contenu dans la pièce ; enfin, nous multiplierons ce second poids par 0 fr. 222, qui est dans notre système monétaire le prix du gramme d'argent fin. Si nous jugeons à propos de calculer la valeur de l'alliage, nous multiplierons le poids de celui-ci, énoncé en grammes, par 0 fr. 01, qui est, toujours d'après le système décimal, la valeur d'un gramme de bronze.

Ces indications nous permettent dès à présent d'interpréter la décision de 1706 et de chercher quelle valeur elle assigne au sou de tern. Notons qu'ici nous devons omettre la valeur de l'alliage, parce que cette omission rentre, suivant toute apparence, dans cette pensée souveraine que nous cherchons à traduire.

Le marc de Castille ou marc royal d'Espagne est l'un de ceux dont Tillet a étudié l'équivalence devant l'Académie des Sciences de Paris [3]. Ce savant le ramenait à 7 onces 4 gros 8 grains de France, soit 229gr 885. — Le réal pèse 66 fois moins, ou 3gr 4831. — Le réal se divise

1. Les souverains de la Catalogne n'ont pas tenu compte de l'alliage pour fixer la valeur respective de la monnaie *doblenque* et de la monnaie *quaterne*, du sou de tern et du *croat*, etc.

2. M. Blancard recommande de procéder ainsi dans ses *Réflexions sur la logismétique* (*Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1882-1883, p. 430).

3. A la séance publique du 9 avril 1766.

en 34 maravédis; d'où il suit que le poids de 1 réal 20 maravédis $\frac{18}{21}$ est à $3^{gr}4831$ comme $34 + 20 + \frac{6}{7}$ est à 34.

$$\frac{x}{3{,}4831} = \frac{238 + 140 + 6}{238};$$

$$x = \frac{384 \times 3{,}4831}{238} = 5^{gr}619.$$

Ce chiffre représente le poids total d'espèces monnayées correspondant à 1 réal 20 maravédis $\frac{18}{21}$. Mais ces espèces sont au titre de 11 deniers 5 grains, soit $\frac{269}{288}$ ou $0{,}934\ \frac{1}{36}$. Le poids du fin n'est donc que de $5^{gr}248$ et sa valeur, de 1 fr. 165, qui est la valeur attribuée par la décision de 1706 au sou de tern ayant cours en 1298.

Nous allons voir si ce chiffre est exact. Notons d'abord que le sou de tern était une monnaie de compte : la monnaie de tern, créée en 1258, comprenait des deniers et des oboles au titre de 3 deniers ou 0,250[1] et à la taille de 216 deniers ou de 480 oboles au marc. Le Roi s'interdisait d'ailleurs de frapper plus de deux sous d'oboles pour une livre de deniers. Ces diverses conditions furent longtemps maintenues[2].

La grosse difficulté, ici comme dans presque toutes les questions analogues, est de savoir quel est le poids du marc dans lequel sont taillées les pièces.

Deux fois au moins les érudits roussillonnais ont tenté de résoudre cette question de la valeur des espèces de tern, et ils ont basé leurs calculs sur cette hypothèse que le marc monétaire barcelonais du moyen âge avait le même poids qui est assigné par les manuels de commerce au marc moderne de Barcelone. Celui-ci est au marc de Castille dans le rapport de 7 à 6[3]. Le marc de Castille étant de $229^{gr}885$, le marc de Barcelone sera de $268^{gr}20$ à peu près. Ce chiffre n'est pas sensiblement différent de ceux qui sont donnés par les

1. Une autre question se pose ici, qui concerne le titre vrai de la monnaie. Il ne faut pas oublier que l'argent n'était pas parfaitement affiné; il n'était pas chimiquement pur. En outre, on appelait parfois *argent* tout court l'*argent-le-Roi*, au titre de $\frac{23}{24}$. Colson suppose que tel était le titre de ce que les documents perpignanais dénomment *argent fin* (*Recherches sur les monnaies qui ont eu cours en Roussillon*, dans le *Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire de Perpignan*, t. IX, p. 46, note 2). Il m'a paru qu'il était périlleux de présumer que l'*argent fin* des pays catalans était mêlé de $\frac{1}{24}$ d'alliage; quant aux impuretés involontaires, elles paraissent négligeables. Si on croit devoir se rallier à la manière de voir de Colson, il faudra diminuer de $\frac{1}{24}$ la valeur de l'argent contenu dans la monnaie de tern.

2. 1er août 1298. Ordonnance portant création de la monnaie de tern (Salat, *Tratado de las monedas labradas en el principado de Cataluña*, t. II, p. 6). — 30 septembre 1317 et 26 décembre 1424. Confirmation de cette ordonnance (*Op. cit.*, t. II, pp. 26 et 53).

3. Tomas-Antonio de Marien Arrospide, *Tratado general de monedas, pesos, medidas...*, Madrid, 1789, p. 29; Alexandre de Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 2e édition, t. IV.

manuels précités[1]. Par malheur, le problème est bien loin d'être aussi simple. En premier lieu, « le marc monétaire n'est pas toujours... le marc du pays où est situé l'atelier monétaire[2]; » dans l'espèce, c'était le marc du comptoir au change[3]. En second lieu, le rapport a varié entre le marc ordinaire de Catalogne et le marc de Castille[4], entre le même marc de Catalogne et le marc de Perpignan[5], et il n'est pas présumable que dans ces modifications le marc de Barcelone seul soit resté pareil à lui-même. En troisième lieu enfin, l'étude directe du marc monétaire barcelonais nous conduit à un chiffre notablement inférieur à 268 grammes.

Au cours de son étude *Des anciens prix et des difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle*[6], le colonel de Vienne nous apprend que « le marc et la livre de Catalogne étaient légèrement plus forts que le marc et la livre royaux de Castille et se rapportaient exactement au marc de Cologne de 233gr40, qui est très souvent en jeu dans les plus anciennes archives espagnoles ». Ce chiffre doit être approximativement exact : diverses raisons me portent à le croire.

Je ne vois pas que rien dans les textes ou les ouvrages anciens permette de conclure à l'emploi par les monnayeurs de Barcelone d'un marc aussi pesant que le marc actuel de cette ville; en 1161, le comte Raimond Bérenger promet à l'Empereur un tribut de 15 marcs d'or, « au juste poids de Cologne[7]. » Les historiens, quand ils s'inquiètent de savoir quel était le marc usité à Barcelone, hésitent entre le marc de Cologne et le marc de Troyes[8]; mais ils ne vont pas plus loin.

Et, de fait, parmi les marcs en usage à cette époque dans les provinces voisines de la Catalogne, il n'en est pas, à ma connaissance,

1. 268gr835, d'après Nelkenbrecher; 268gr35, d'après Doursther; 267gr333, d'après Deschamps et Lemâle; 266gr70, d'après Hercule Cavalli.

2. Blancard, *Réflexions sur la logismétique* dans les *Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1882-1883, p. 429.

3. 27 juin 1285. Ordonnance pour la création de la monnaie d'argent : on taillera 72 croats « de unaquaque marcha boni argenti ad rectum pondus marchæ tabulæ campsorum » (Salat, *op. cit.*, t. II, p. 16).

4. Salat (*op. cit.*, t. I, p. 46) a calculé que l'ancien marc de Catalogne avait 4096 grains et que le marc de Castille en avait 4012 : le rapport serait non plus de 6 : 7, mais de 47 : 48 environ.

5. En 1407, le Roi fixait comme suit la valeur du marc d'argent au titre de 11 d. obole : le marc de Barcelone, 100 s.; le marc de Majorque, 134 s.; le marc de Valence, 101 s. 10 d.; le marc de Perpignan, 100 s. 11 d. (Archives de Perpignan, AA 9, fol. 23) : c'est dire que le marc de Perpignan était, en 1407, à celui de Barcelone comme 1211 : 1200. Or, en 1593, la réduction des mesures du Roussillon permit de constater que le marc de Perpignan était à celui de Barcelone comme 185 : 192. (Colson, *Société agricole... des Pyrénées-Orientales*, t. IX, p. 251.)

6. *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1891, p. 147, note 1.

7. Salat, *op. cit.*, t. I, p. 39.

8. Ignacio de Asso, *Historia de la economía política de Aragon*, cité par Salat, *op. cit.*, t. I, p. 42.

qui soit supérieur au marc de Troyes, de $244^{gr}75$: le marc de Nîmes et de Montpellier était de $239^{gr}119$[1]; le marc de Marseille et d'Avignon, entre 234 grammes et $237^{gr}62$[2]; le marc de Provence, entre 238 grammes et $241^{gr}64$[3]; le marc de la Cour romaine, de $223^{gr}52$ ou $225^{gr}12$[4]; le marc de Pampelune n'était autre que le marc de Troyes[5], tandis que le marc de Castille était le marc de Cologne, de 230 grammes environ, dont l'emploi exclusif fut imposé aux orfèvres et argentiers de ce royaume en 1348[6].

Le traité de Pegolotti sur la pratique du commerce florentin au XIVe siècle[7] fournit relativement au marc barcelonais des indications plus précises, quoiqu'elles ne soient pas toujours absolument concordantes. Mon ami M. G. Sorel, qui a bien voulu consulter pour moi cet ouvrage à la Bibliothèque Nationale, m'a adressé l'analyse de divers passages dans lesquels il est question du marc de Barcelone. Au dire de Pegolotti, ce marc est au marc de Florence dans la proportion de 33 à 32, comme les marcs de Cologne, Londres, etc.; cela revient à dire que le marc de Barcelone égale le marc de Cologne et de Londres. Or, il convient de rappeler ici que le marc de la Monnaie de Barcelone était le marc du comptoir au change de cette ville, celui-là même qui devait être visé par le florentin Pegolotti.

Nous avons d'ailleurs, pour contrôler l'évaluation du marc, une méthode imprécise, mais sûre, qui consiste à peser de beaux exemplaires d'une émission dont la taille est connue, principalement des monnaies d'or. Je n'ai malheureusement pu appliquer ce procédé qu'à des monnaies d'argent, qui, moins soignées dans leur fabrication, plus altérées par le frai, fournissent un élément plus vague d'appréciation. Quand j'ai écarté quelques pièces dont le poids est excessif[8] ou trop faible, il me reste pour les monnaies que les numismates perpignanais ont bien voulu peser à mon intention, savoir, pour les deniers de tern : $1^{gr}05$, $1^{gr}04$, $1^{gr}03$, $1^{gr}02$, etc., et pour les *croats*, qui répondaient aux gros : $3^{gr}06$, $3^{gr}01$, etc. Or,

1. Blancard, *Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1896-1899, p. 409.
2. *Id.*, p. 413.
3. *Ibid.*
4. *Id.*, p. 411. — Sur la valeur de ce marc, voir une note de M. Prou dans la *Revue numismatique*, 1897, p. 178.
5. C'est ce qui résulte d'un curieux document de 1399, publié par Liciniano Saez (*Valor de todas las monedas que corrian en Castilla en tiempo de Enrique IV*, p. 234). Nous y voyons, en outre, que 12 marcs de Cologne, du marc usité en Castille, valent 11 marcs 1/4 de Troyes, du marc usité à Pampelune. Si l'on suppose que ce marc de Troyes, vraisemblablement importé par les comtes de Champagne, a conservé son poids de $244^{gr}753$, le marc de Cologne usité en Castille serait de $229^{gr}456$.
6. Jean de Arphe Villafañe, *Quilatador de la plata, oro y piedras*, Madrid, 1598, fol. 4.
7. Publié dans le tome III de l'ouvrage de Pagnini, *Della decima*.
8. Les poids indiqués par Colson, par exemple, sont, en règle générale, trop élevés.

comme on taillait 216 deniers de tern et 76 *croats*[1] dans un marc, ces divers poids donnent pour le marc une valeur de 226^{gr}80, 224^{gr}64, 222^{gr}48, 232^{gr}56, 228^{gr}76.

On peut, dans cet ordre d'idées, interpréter les règlements sur la fabrication des florins d'Aragon. Nous savons par une lettre du roi Pierre[2] que les premiers florins d'Aragon furent faits intentionnellement du même poids que les florins de Florence. Les émissions suivantes durent être d'un poids égal : c'était la condition la plus importante pour le succès de cette monnaie. Or, on taillait 68 florins dans le marc de Perpignan[3]. La seule indication précise que j'aie recueillie sur le poids du florin de Florence porte ce poids à 3^{gr}469[4], et le marc de Perpignan était, en 1407, au marc de Barcelone comme 1211 : 1200[5]. Cela étant, le marc de Barcelone devait peser :

$$3^{gr}469 \times 68 \times \frac{1200}{1211} = 233^{gr}75,$$

ce qui est, à peu de chose près, la valeur ci-dessus indiquée du marc de Cologne.

En somme, je me crois fondé à prendre à mon compte le chiffre donné par le colonel de Vienne et à calculer d'après cette équivalence du marc monétaire barcelonais du moyen âge la valeur du sol de tern.

Le sol de tern répondait à 12 deniers ou à 24 mailles. Le denier pesait 1^{gr}080; il renfermait 0^{gr}270 d'argent et 0^{gr}810 de cuivre. L'argent valait 0 fr. 060 et le cuivre 0 fr. 008. Les 12 deniers valaient donc, sans compter l'alliage, 0 fr. 72, et en comptant l'alliage 0 fr. 816.

Les 24 mailles valaient, alliage déduit, 0 fr. 65 et, alliage compris, 0 fr. 74. Mais, comme la valeur nominale des mailles représentait au maximum le dixième de la valeur totale de la monnaie de tern, nous écarterons ces derniers chiffres, et nous conclurons que le sou de tern valait :

Alliage déduit, 0 fr. 72;

Alliage compris, 0 fr. 82.

II. La valeur au cours. — Il est très difficile de connaître la valeur au cours. Pour la déterminer, nous devrions faire abstraction des

1. L'ordonnance porte que l'on taillera 72 *croats* dans le marc; mais nous savons que pour avoir cours ces pièces devaient peser $\frac{1}{76}$ du marc (Charte du 2 mai 1339; Archives de Perpignan, AA 9, fol. 11 v°).

2. 13 août 1346; visé dans un document de 1349 publié par Salat, *op. cit.*, t. II, p. 33

3. 22 décembre 1360. Archives de Perpignan, AA 9, fol. 18 v°. — 29 juin 1362. Même reg.; fol. 19.

4. Voir ci-après.

5. Voir ci-dessus.

métaux qui constituent la monnaie de tern et ne retenir de cette monnaie que sa valeur nominale, conventionnelle et fiduciaire, pour la comparer aux équivalents qu'elle a dans le système monétaire de l'époque. Voici un *pages* catalan de 1298, qui doit 1,000 sous de tern. S'il n'a pas réellement 12,000 deniers ou 24,000 mailles de tern, il se libérera en remettant soit d'autres monnaies, soit de l'argenterie: ce dernier cas était fréquent et les notaires, qui étaient tenus de le prévoir, inséraient dans les actes une brève phrase qui fait connaître le cours du marc d'argent fin. Or, les monnaies que l'on pouvait ainsi donner l'une pour l'autre n'avaient pas toujours même valeur intrinsèque; ce qui était égal en elles, c'était leur valeur nominale, leur cours.

Calculer la valeur au cours du sou de tern, c'est chercher la valeur intrinsèque des différentes monnaies qui pouvaient payer la valeur de ce sou de tern; c'est déterminer le rapport du sou de tern avec le numéraire en circulation au moment dont il s'agit. Pour cela, il faudrait, non seulement connaître pour chaque espèce monnayée le poids de métal qui avait cours pour un sou de tern, mais encore attribuer à chacun de ces résultats partiels un coefficient proportionné à la place que cette espèce tenait dans l'ensemble de la richesse métallique.

Ce sont là des problèmes insolubles, et je ne songe nullement à les aborder. Je voudrais seulement faire ces calculs partiels pour quelques monnaies qui avaient cours en Catalogne à la fin du XIIIe siècle et vérifier de la sorte l'exactitude des chiffres par lesquels j'ai exprimé la valeur intrinsèque du sou de tern. Par exemple, je sais que pour payer un sou de tern on donnait 2 sterlings 2/5; si les deux valeurs intrinsèques, de 2 sterlings 2/5, d'une part, de 12 deniers de tern, de l'autre, ne s'équilibrent pas à peu près, c'est que cette dernière a été mal établie et que je me suis trompé.

Il faut observer qu'ici nous écarterons l'alliage, comme les gens du moyen âge le faisaient eux-mêmes, pour fixer les valeurs nominales.

Monnaie de Melgueil. — Elle avait cours depuis 1253 jusqu'en 1268, qui est la dernière date pour laquelle je sois informé, à raison de 1 denier 1/4 de Barcelone par denier de Melgueil. De 1215 à 1261, on ne signale pas de changement dans le monnayage de Melgueil: les deniers sont au titre de 4 deniers de fin, ou 0,333, et à la taille de 218 au marc[1]; — le marc de Montpellier équivaut à 239gr 11918. Le poids brut du denier était de 1gr 0968; le poids de l'argent y contenu, de 0gr 3656; sa valeur, de 0 fr. 08016, ce qui porte la valeur du sou

1. J'emprunte ces renseignements à Germain, *Mémoire sur les anciennes monnaies seigneuriales de Melgueil et de Montpellier*, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, t. III, pp. 186 et 206. Germain croyait que le marc visé par ses documents était le marc de Troyes; il en est résulté une légère erreur dans le résultat de ses calculs sur la valeur de la monnaie de Melguoil.

de Melgueil à o fr. 9739 et la valeur du sou de tern payé en deniers de Melgueil à o fr. 779.

Monnaie sterling. — La monnaie sterling, d'après un document du temps de Henri III renfermé dans le *Livre rouge de l'Échiquier,* était mêlée de 6 deniers de cuivre par livre[1], soit $\frac{6}{240}$ ou $\frac{1}{40}$; c'est dire qu'elle était au titre de 0,975. La taille était de 13 s. 4 d., soit 160 deniers au marc de la Tour, lequel pesait 233 grammes environ[2]. Le poids brut du denier était de 1gr 456; le poids net de l'argent, de 1gr 4198, et sa valeur de o fr. 3152. Le cours du sterling, qui fut abaissé, en 1305, à 4 deniers de Barcelone[3], était, de 1268 à 1293, dernière date à laquelle j'aie pu l'étudier, de 5 deniers de Barcelone, ce qui porte la valeur du sou de Barcelone, payé en deniers sterling, à o fr. $3152 \times \frac{12}{5} =$ o fr. 7564.

Monnaie tournois. — Aux termes de criées faites à Perpignan en 1301, le gros tournois avait cours pour 16 deniers de Barcelone[4]. En 1298, le cours ne devait pas être très sensiblement différent. D'après les tables de Natalis de Wailly, le gros tournois valait o fr. 89867. Le sou de tern payé en gros tournois valait donc o fr. $89867 \times \frac{3}{4} =$ o fr. 674.

Monnaie de Toulouse. — En ce qui concerne le rapport entre le cours de la monnaie toulousaine et le cours de la monnaie barcelonaise, deux règlements des 1er août et 6 septembre 1300[5] divisent les créances en trois catégories : créances contractées avant le 1er novembre 1298, ou entre le 1er novembre 1298 et le 1er novembre 1299, ou enfin depuis le 1er novembre 1299; suivant la date, le sou de Barcelone est à celui de Toulouse dans le rapport de 215 : 200, ou 230 : 200, ou 245 : 200. La raison de ces différences m'échappe absolument : nous pouvons douter qu'elles aient été respectées, car elles n'étaient pas fondées. Nous savons, en effet, qu'Alphonse de Poitiers, puis Philippe-le-Hardi avaient ramené la monnaie toulousaine au système tournois[6]. F. de Saulcy[7] a donné sur les doubles deniers toulousains des renseignements précis qui confirment cette proposition. Les doubles deniers dont il s'agit étaient au titre de 7 deniers d'argent le Roi et à la taille de 205 au marc, ce qui met le denier à o fr. 0741,

1. « Et ipsi monetarii apponent cuilibet libræ VI d. de cupro, secundum rectam et antiquam consuetudinem. » (*The red book of the Exchequer*, Londres, 1896, p. 984.) — En 1233, on fit l'essai de monnaies nouvelles : « Inventum est quod non decidebat de libra nisi VI d.; unde, secundum consuetudinem regni Angliæ, bona fuerat et legalis » (*Op. cit.*, pp. 1072-1073).

2. « L'ancien poids de la Tour, base du système estrelin, correspondant à un marc de 233 grammes, qui est celui de Cologne » (M. de Vienne, *Revue numismatique,* 1893, p. 371, note).

3. Archives municipales de Perpignan, Livre des Ordinations, fol. 13 vº. Publié par Alart, *Documents sur la langue catalane*, p. 160.

4. Archives de Perpignan, Livre des Ordinations, fol. 11 rº et vº.

5. Même registre, fol. 12 et 12 vº.

6. Boutaric, dans la *Revue numismatique,* 1868, pp. 288, 290, 295, 372.

7. *Histoire de Languedoc,* éd. Privat, t. VII, pp. 418-419.

alors que le tournois avait, d'après Natalis de Wailly, une valeur de 0 fr. 074038. Or, les deux monnaies, de valeur égale, avaient à Perpignan, d'après les règlements, un cours très inégal. J'ignore à quelle cause est dû ce fait et je m'abstiens de tirer argument du cours des toulousains, lequel porterait la valeur du sol de tern à 0 fr. 9551 ou 1 fr. 0217 ou 1 fr. 0884.

Florins. — D'après deux documents de 1301 et 1302[1], le florin valait 15 à 16 sous de Barcelone. Il était d'or fin et il pesait 3gr469[2].

Nous ne pouvons pas opérer sur ces chiffres comme nous avons opéré jusqu'à présent, parce que la monnaie de tern est d'argent, le florin est d'or, et le rapport entre les valeurs de ces deux métaux n'était pas le même que de nos jours. Natalis de Wailly pense qu'il était en France, pour janvier-mai 1298, de 11,85 : 1, et pour les mois suivants de 11,9 : 1. Dans son étude sur le système monétaire espagnol[3], le colonel de Vienne a systématiquement négligé de déterminer cette proportion pour l'époque dont nous nous occupons. Par analogie, nous adopterons le coefficient 11,9 et, pour déduire du cours du florin la valeur du sou de tern, nous supposerons que le florin vaut 11,9 fois plus que son poids d'argent, soit :

$$3{,}469 \times 11{,}9 \times 0 \text{ fr. } 222 = 9 \text{ fr. } 1644;$$

le sou de tern vaudrait 15 à 16 fois moins, soit 0 fr. 611 à 0 fr. 5728.

Morabotin. — Une ordonnance d'Alfonse de Poitiers, de la fin de décembre 1267[4], nous apprend que l'alfonsin et le morabotin, « qui est tout un, » sont de tel poids que 63 1/3 « font le marc au marc de Troyes ». C'est 3gr8647 par pièce. Cette indication confirme, à quelque chose près, les renseignements que le colonel de Vienne avait donnés sous forme hypothétique[5]. Le titre du morabotin est de 22 carats, d'après une liste, publiée par Salat[6], des monnaies circulant en Catalogne vers 1490. Le poids net de l'or est donc de 3gr5426.

Or, nous voyons par les pièces d'un procès plaidé en 1294[7] que le morabotin avait cours à cette époque, au comptoir du change de Barcelone, pour 11 sous de tern. En raisonnant sur ces données

1. 1301. Archives de Perpignan, Livre des Ordinations, fol. 11. — 1302. Salat, *op. cit.*, t. I, pp. 126-127.

2. J'emprunte ce chiffre à M. Roger Vallentin, *Revue numismatique*, 1896, p. 181. — On sait que le florin de Florence et le florin de la Chambre avaient à peu près même poids. Or, celui-ci pesait 3gr 54 (Prou, *Revue numismatique*, 1897, p. 178, note).

3. *Revue numismatique*, 1893-1894. — Dans l'*Annuaire de la Société de numismatique* de 1891, p. 133, M. de Marchéville adopte pour ce rapport au temps de saint Louis le chiffre 10 : 1, tandis que M. Blancard fixait le même rapport à 12,5 : 1.

4. Publiée par Boutaric, *Revue numismatique* de 1868, p. 383. — Cf. pp. 384 et 385.

5. *Revue numismatique*, 1893, p. 377.

6. *Op. cit.*, t. II, pp. 91-92.

7. Salat, t. II, p. 18.

comme nous avons raisonné pour le florin, nous arrivons, pour la valeur du sol de tern, à o fr. 8516 [1].

Si nous résumons ces divers calculs, nous constatons que le sou de tern valait, payé en deniers de Melgueil, o fr. 78; en monnaie sterling, o fr. 76; en gros tournois, o fr. 67; en florins, o fr. 61 à o fr. 57; en morabotins, o fr. 85.

Dans l'ensemble, si nous comparons ces chiffres à ceux auxquels nous a conduits l'étude de la monnaie de tern considérée en elle-même, nous constatons que les uns et les autres sont suffisamment rapprochés pour se confirmer réciproquement.

III. Valeur relative. — La valeur relative tient compte du pouvoir d'achat des espèces monnayées. Pour la déterminer, il faudrait multiplier la valeur intrinsèque par un coefficient qui exprime le rapport du pouvoir des métaux précieux en 1298 à leur pouvoir actuel. On sait que ce rapport ne peut pas être connu avec précision. Leber estimait que le pouvoir de l'or et de l'argent avait baissé, du XIIIe siècle à la première moitié du XIXe, dans la proportion de 6 : 1. Guérard croyait, si je ne me trompe, que la proportion était de 4 : 1. Dans son récent et très volumineux travail [2], M. d'Avenel aboutit, pour la période 1226-1300, au même résultat, et M. Levasseur [3] s'est, du moins provisoirement, rallié à cette conclusion. Je n'ignore pas quelles critiques, trop souvent justifiées, ont été dirigées contre le livre de M. d'Avenel. Je n'oublie pas non plus que la Catalogne, province maritime, industrielle et commerçante, se trouvait et se trouve encore dans des conditions économiques spéciales, où les moyennes doivent être particulièrement inexactes. Néanmoins, les chiffres de M. d'Avenel paraissent être ceux qui présentent le plus de garantie et on peut les adopter, en attendant mieux, à condition de ne pas s'abuser sur leur exactitude.

Si donc le gouvernement espagnol désirait être fixé sur la valeur

1. Je trouve encore dans mes notes deux faits qui peuvent aider à contrôler la valeur du sou de tern : 1° le *croat* ou *gros*, au titre de 11 deniers obole ou $\frac{23}{24}$ ou 0,958 $\frac{1}{3}$, à la taille de 72 au marc de Barcelone, équivalait à 1 sol de tern (Salat, *op. cit.*, t. II, p. 16); or, le croat pesait juste l'argent contenu dans 12 deniers de tern, de l'aloi et de la taille indiqués ci-dessus ; de cette concordance, il résulte que les renseignements donnés plus haut sur l'aloi et la taille des deniers de tern doivent être exacts. — 2° M. Prou a publié dans la *Revue numismatique* de 1897 un état de recettes effectuées en 1301, partie en espèces démonétisées ; nous y voyons (p. 184) que le marc de petits catalans, c'est-à-dire de deniers et mailles de tern, par opposition aux *croats* ou gros, valait 25 s. tournois, alors que le marc d'argent fin est coté 4 l. 2 s. tournois. Les espèces démonétisées subissent une certaine dépréciation ; on peut donc dire que, dans les *petits catalans* dont il est question, le rapport du poids net de l'argent au poids brut de la pièce est moins élevé que le rapport de 25 à 82. Le titre de 0,250 est très vraisemblable.

2. *Histoire économique de la propriété*, etc., t. I, p. 27, note 1.

3. *Les Prix*, extrait des *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture*, 1893, p. 17 du tirage à part.

relative du sou de tern, on pouvait raisonnablement multiplier par 4 les chiffres précédemment énoncés pour la valeur intrinsèque de cette monnaie.

Conclusion. — Je conclus en rappelant ces chiffres. La valeur du sou de tern en 1298 était la suivante :

	Valeur intrinsèque.	Valeur relative
	—	—
Alliage compris......	0 fr. 82	3 fr. 26
Alliage déduit.......	0 fr. 72	2 fr. 88

J.-A. BRUTAILS.

LA PREMIÈRE AMBASSADE

DE D. JOSÉ NICOLAS DE AZARA A PARIS

(MARS 1798-AOUT 1799)[1]

AVANT-PROPOS

Quelques explications sont nécessaires au sujet d'un document cité dans notre bibliographie : il s'agit des Mémoires d'Azara publiés par son neveu, le marquis de Nibbiano. Pour en comprendre l'intérêt et surtout en apprécier l'authenticité, il faut d'abord rappeler brièvement la biographie de l'auteur. Né à Barbulanes (Aragon) en 1731, il fut envoyé en 1765 en Italie où, en qualité de secrétaire d'ambassade sous Florida Blanca et Grimaldi, puis après la mort de ce dernier, comme ambassadeur, il représenta l'Espagne auprès du pape jusqu'en 1798. Plus attiré par l'art et la littérature que par la diplomatie, il occupait les loisirs que lui laissaient ses fonctions par des recherches archéologiques. Il s'acquittait cependant avec zèle de toutes les affaires de son ambassade et dut bientôt à ses mérites d'acquérir à Rome un rare prestige; « philosophe, » il sut se concilier l'estime et la sympathie du pape. A partir de 1790 commencèrent les difficultés de sa mission. Il intervint lors de l'assassinat de Basseville,

1. BIBLIOGRAPHIE. D. José Nicolas de Azara. *Revoluciones de Roma... Memorias originales publicadas por D. Agustin de Azara, marqués de Nibbiano, su sobrino.* Madrid, 1847. — Barras, *Mémoires* publiés par G. Duruy. Paris, 1895, 4 vol. — Bourgoing (Bon J.-F.), *Notice historique sur le chevalier don Joseph-Nicolas d'Azara, arragonais, ambassadeur d'Espagne à Paris, mort dans cette ville le 5 pluviôse an XII.* S. l. n. d. — Edmond Chevrier, *Le général Joubert,* d'après sa correspondance, 2ᵉ édition. Paris, 1884. — A. Dufourcq, *Le régime jacobin en Italie. Étude sur la République romaine.* Paris, 1900. — Godoy, *Mémoires du Prince de la Paix,* traduits par J.-G. d'Esménard. Paris, 1836, 4 vol. — Gohier, *Mémoires,* 2 vol. in-8°. Paris, 1824. — Muriel, *Historia de Carlos IV* (*Memorial histórico español,* tomes XXIX à XXXIV). Madrid, 1893-1894. — Napoléon, *Correspondance.* — G. Pallain, *Le ministère de Talleyrand sous le Directoire.* Paris, 1891. — Sandoz-Rollin, *Correspondance...* publiée dans *Publicationen aus den K. preussischen Staatsarchiven,* VIII Band, *Preussen und Frankreich* (1795-1807), I Theil : 1795, 1800. Leipzig, 1881. — L. Séché, *Les origines du Concordat,* 2 vol. Paris, 1894. — Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* trad. M. Dosquet. Paris, 1869-1886. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* t. XV, p. 146 sq. — Archives du ministère des affaires étrangères, *Correspondance d'Espagne,* volumes 651 à 656. — *France et divers États,* vol. 518 et 656. — Je ne cite pas dans cette bibliographie l'Histoire générale de Lafuente ni l'Histoire de Charles IV par le général Gomez de Arteche. Les extraits qu'ils donnent sont tirés, soit de Muriel, soit de la publication du marquis de Nibbiano.

défendit les intérêts du pape dans les négociations qui aboutirent à l'armistice de Bologne, puis à la paix de Tolentino; il fut encore mêlé aux événements qui se succédèrent après l'assassinat du général Duphot; mais il ne put empêcher l'emprisonnement ni l'exil du Saint Père. Il s'apprêtait alors à regagner l'Espagne, lorsqu'il reçut sa nomination d'ambassadeur de la cour d'Espagne à Paris (1798). Au mois d'août 1799, la rivalité de son ministre Urquijo le fit destituer. Il revint se fixer à Barbulanes. Au mois de décembre de l'année 1800, il devait à l'amitié de Bonaparte d'être de nouveau chargé de l'ambassade d'Espagne à Paris, où il allait mourir en 1804. C'est dans l'intervalle de ces deux ambassades qu'il composa ses Mémoires. « Je me dispose, lit-on à la dernière page, à partir pour l'Italie maintenant que la guerre permet de voyager en toute sécurité et que la situation de Rome est assez bien rétablie pour qu'on puisse y vivre sans inquiétude[1]. »

Il ne faut pas considérer ces Mémoires comme un journal des événements dont il fut le témoin et très souvent l'acteur. Ils se composent de trois mémoires, qui s'étendent de l'année 1795 à l'année 1799, et chacun d'eux est un plaidoyer dont les mémoires publiés par Godoy en 1836 nous fournissent le plus parfait modèle. Azara a voulu se justifier d'accusations qu'il prévoyait, si elles n'avaient déjà circulé, sur sa conduite soit à Rome, soit à Paris, surtout à Rome. « J'ignore, dit dans sa préface le marquis de Nibbiano, si l'on a donné des deux derniers mémoires une copie quelconque; mais on a fait circuler du premier des copies imparfaites et très défigurées; d'après ces copies, des commentateurs se sont plu à émettre des conjectures toutes gratuites qui portent, en une certaine manière, atteinte à la mémoire de mon oncle; elles le représentent comme n'ayant pas été l'ami du pape Pie VI, autant qu'il le fut véritablement, et critiquent, d'une manière peu flatteuse, beaucoup de personnes de Rome qui faisaient partie de l'entourage du pape[2]. » C'est donc pour confondre ces accusateurs posthumes qu'Azara composa ses Mémoires, et que le marquis de Nibbiano les a publiés[3].

Je ne m'occupe donc que du troisième Mémoire intitulé : « Événements de Paris du mois d'avril 1798 au mois de novembre 1799;

1. Azara, *Memoria III*, p. 276.
2. Azara, *Memorias*, Préface, p. IV et V.
3. En 1836, le chevalier Artaud publia une histoire de Pie VII, dans laquelle il reprochait à Azara d'avoir été le complice de Bonaparte dans les négociations relatives à l'armistice de Bologne et au traité de Tolentino. (Voy. Muriel, *Memorial histórico español*, XXXI, p. 138, et L. Séché, *op. cit.*, p. 11.)

Je n'ai pas à apprécier dans cette étude le rôle d'Azara dans les négociations qui aboutirent à la paix de Tolentino, puis à l'emprisonnement de Pie VI. Dans son premier livre sur les *Origines du Concordat*, M. L. Séché a déjà traité ce sujet et rendu à l'ambassadeur d'Espagne la justice qui lui était due. M. Séché a beaucoup utilisé

époque de la première ambassade d'Azara auprès du Directoire, et du retour de Napoléon Bonaparte de son expédition d'Égypte. »

La raison qui incita Azara à composer ses trois Mémoires devrait nous mettre en garde contre son récit. Il faut avouer cependant que la forme même qu'il leur a donnée, surtout au troisième, n'est guère de nature à éveiller notre méfiance : c'est une narration très sèche, sans détails pittoresques, fort peu vivante et où l'on ne retrouve guère les qualités bien connues de son esprit. Mais ce troisième Mémoire fut, comme les deux premiers, composé d'après les notes réunies au jour le jour, et qui forment des mémoires jusqu'à ce jour inédits bien que déjà utilisés. Muriel, qui mourut vers 1838, donc près de dix ans avant la publication du marquis de Nibbiano, les a mis à contribution dans une *Histoire de Charles IV*, que la mort l'empêcha de conduire au delà de 1801. Cette histoire, qui était, dans l'esprit de l'auteur, une réponse aux *Mémoires* de Godoy, n'a été publiée qu'en 1893, par les soins de M. Menéndez y Pelayo, dans le *Memorial histórico español*. Muriel s'y est servi de documents originaux qu'il ne s'est pas contenté d'interpréter, mais dont il donne de longs extraits. Or, pour toute la période qui s'étend de 1795 à 1800, il s'est surtout inspiré des mémoires inédits d'Azara et non de ceux que publia postérieurement M. de Nibbiano, dont le manuscrit ne semble pas être parvenu à sa connaissance.

On lit dans Muriel (*Memorial hist. esp.*, XXXV, p. 129) : « Voici ce que dit Azara dans les mémoires inédits que possède M. le colonel Puig, actuellement à Paris. » Suit la citation qui a trait à l'inimitié d'Azara et d'Urquijo. Le même récit ne figure pas dans le troisième Mémoire d'Azara. Par contre, on y trouve une lettre adressée à Urquijo par Azara après son rappel, lettre que Muriel ne reproduit pas; il ne laisse même pas entendre qu'il en ait eu connaissance. Pour d'autres événements, nous pouvons constater que si les faits énumérés sont identiques et racontés dans le même ordre, il y a dans les mémoires inédits que consulte Muriel une abondance de détails que l'on ne retrouve pas dans le troisième Mémoire; la forme même est toujours différente : tel le récit des journées du 22 floréal et du 30 prairial.

Est-ce à dire que le marquis de Nibbiano n'a pas publié avec une scrupuleuse exactitude le texte des trois Mémoires d'Azara, encore qu'il prenne soin de nous avertir que M. de Castellanos, chargé par

la correspondance d'Azara avec Godoy, conservée aux Archives d'Alcalá. Il y a dans cette correspondance des lacunes que lui-même a relevées (I, p. 111 et p. 332). Les pièces qui manquent pourraient peut-être se trouver dans la collection des minutes des dépêches adressées par Azara au Prince de la Paix, datées de Florence et de Rome (1796-1797) que possèdent les Archives du ministère des Affaires étrangères. Les deux premiers mémoires d'Azara et les documents publiés par Muriel dans son *Historia de Carlos IV*, permettraient également de compléter l'étude de M. L. Séché.

lui du soin de les relire et de les publier, n'a pas apporté, soit dans le texte, soit même dans l'orthographe du manuscrit original, la moindre correction[1] ? Je ne le crois pas. Depuis longtemps on savait qu'Azara avait composé une justification de sa conduite. Bourgoing en parle déjà dans une biographie d'Azara qu'il publia à Paris, en 1804, peu de temps après la mort de l'ambassadeur[2].

Composant ses trois plaidoyers, pour défendre sa mémoire auprès de la postérité, Azara s'est servi de ses notes secrètes, en les résumant et en leur donnant une forme littéraire; il a naturellement supprimé tout ce qui ne concourait pas à cet objet ou pouvait compromettre ceux qui étaient mêlés aux événements qu'il relatait. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'absence de ces détails piquants, de ces appréciations originales, de cette vue personnelle des hommes et des choses qu'on est en droit d'attendre de l'ambassadeur d'Espagne. Une seule fois il exprime un jugement sévère sur les Directeurs et le gouvernement de la France à cette époque : mais c'est pour lui un moyen de justifier sa ligne de conduite et son intervention dans les affaires intérieures de notre pays.

Il n'était pas tenu, dans des mémoires qui, dans son esprit, ne devaient jamais être publiés, de garder la même réserve. Muriel abordant, d'après ces mémoires, le récit des événements qui se déroulèrent à Rome depuis l'assassinat de Basseville jusqu'au début de 1798, nous dit : « Comme les couleurs dont Azara a peint ces événements sont parfois un peu trop vives, nous avons jugé bon de supprimer tout ce qui pourrait porter atteinte à la mémoire de certains personnages qui furent mêlés à cette révolution démocratique et aux violences commises contre le pape, d'après les ordres du Directoire français[3]. » Dans le récit des mêmes événements Azara s'est, dans son troisième Mémoire, montré plus réservé encore et il eût, sans doute, trouvé insuffisantes les suppressions que s'était permises Muriel.

Aussi, maintenant que ces personnages appartiennent à l'histoire, ne pouvons-nous assez regretter que les mémoires que Muriel a eus entre les mains soient encore inédits. Azara, à Rome et à Paris, fut en relations avec tous les personnages marquants de l'époque; sa distinction, l'affabilité de ses manières, sa franchise comme sa discrétion bien connues, lui valurent l'amitié de tous les politiques; il fut le confident de leurs haines, de leurs passions, de leurs ambitions[4]; il notait alors fidèlement, soit dans ses mémoires, soit dans sa correspondance avec ses intimes, les aveux qu'on venait lui faire sans

1. Azara, *Memorias*, Préface, p. III.
2. Bourgoing, *Notice historique sur le chevalier d'Azara*, p. 20.
3. Muriel, *Memorial histórico español*, XXXII, p. 44.
4. Azara, *Memoria III*, p. 244. Voir *infra* à propos du projet de restauration monarchique que lui communiqua Joubert.

méfiance : sa psychologie trouvait là une riche matière. Les extraits de ses notes que Muriel nous a donnés, les dépêches à Godoy, nous permettent de l'affirmer. Le marquis de Nibbiano, dans sa préface, prend soin de nous en avertir. Il se plaint qu'en cette même année 1847, on ait publié une œuvre en trois volumes in-8°, intitulée : *El espiritu de D. José Nicolás de Azara descubierto en su correspondencia epistolar con D. Manuel de Roda.* « Dans cette œuvre on a surpris les secrets de l'amitié et fait usage d'un droit que nous n'accordons à personne, dans ce qui concerne les affaires intimes de notre famille ; on a publié des lettres qu'il écrivait avec franchise et liberté, ne pensant pas qu'il se trouverait jamais quelqu'un pour publier ce qu'il disait à un ami et non au public. » Le marquis de Nibbiano n'ose pas mettre en doute l'authenticité des lettres publiées : il déclare toutefois qu'il possède un extrait fort peu important de la correspondance d'Azara avec le marquis de Roda, et que beaucoup de détails qui se trouvent dans les lettres publiées ne s'y rencontrent pas, malgré l'analogie des dates et des signatures[1].

Je ne puis, en terminant, qu'exprimer l'espoir que les possesseurs actuels des mémoires inédits et de tous les papiers politiques d'Azara en autorisent enfin la publication[2].

I

La paix de Bâle, signée le 22 juillet 1795, avait rétabli les relations officielles entre la France et l'Espagne. Mais, en dépit de l'alliance offensive et défensive dirigée contre l'Angleterre que la communauté de haines et d'intérêts leur avait fait conclure à San-Ildefonso le 19 août 1796, les rapports entre les deux gouvernements manquèrent de cordialité jusqu'au mois d'avril 1798. A cette date, Godoy abandonnait la direction des affaires, et le marquis d'Azara était nommé ambassadeur à Paris. Jusqu'à ce moment, plus d'une fois l'alliance franco-espagnole avait été sur le point d'être rompue, malgré des protestations quotidiennes et réciproques de sincère amitié et d'en-

1. Azara, *Memorias*, préface, p. v sq.

2. Je n'ai pas dans ces pages discuté la véracité de Muriel. Que ses jugements manquent souvent d'impartialité, comme le dit M. Menéndez y Pelayo, parce qu'il fut « afrancesado », c'est-à-dire partisan de Napoléon Ier, je ne le conteste pas ; toutefois il n'a jamais, pour les besoins de sa cause, dénaturé les documents qu'il a cités. J'ai toujours pu constater l'exactitude de ceux que j'ai eu l'occasion d'étudier dans des travaux antérieurs ; j'ajoute pour ce qui concerne cette étude qu'il approuve la conduite d'Azara, particulièrement pendant les affaires de Rome, qu'il le défend toujours, soit contre les attaques du chevalier Artaud, soit contre Godoy. C'est à propos d'une appréciation du chevalier Artaud sur la complicité d'Azara avec Bonaparte dans la négociation du traité de Tolentino qu'il dit : « Azara a toujours été considéré dans sa vie comme un homme d'honneur, et rien depuis sa mort n'est venu jeter le soupçon sur la fermeté et la rectitude de son caractère. »

tente cordiale, malgré la défaite retentissante infligée à la flotte espagnole par la flotte anglaise au cap Saint-Vincent (14 février 1797). Le Prince de la Paix, poursuivant toujours la politique personnelle qu'il avait déjà pratiquée avant la Paix de Bâle et au moment de sa conclusion, subordonnait sa conduite au désir de se maintenir au pouvoir. Si la nécessité l'avait contraint de s'allier à la France, ses efforts tendaient à observer une habile neutralité, pour ne pas se compromettre par une alliance avec le gouvernement révolutionnaire dont la défaite possible devait provoquer inévitablement sa chute. Aussi son système de conduite consistait-il à opposer à nos demandes, — telles que l'expulsion des émigrés, la liberté du commerce français en Espagne, la saisie des marchandises anglaises, une participation plus active aux opérations militaires, — une fin de non-recevoir, une résistance d'autant plus irritantes qu'il les dissimulait par des promesses sans cesse renouvelées, toujours éludées. Cette sourde opposition rendit le Directoire chaque jour plus impatient d'assujettir l'Espagne à sa politique, en faisant revivre, sous le nom trompeur de Pacte national, l'ancien Pacte de famille. Si les forces de son alliée étaient moins importantes qu'il ne se l'était figuré, si le dénuement de ses finances justifiait en partie son inertie dans les opérations militaires, du moins son alliance permettait à la France de disposer librement de toutes ses armées, en même temps qu'elle pouvait offrir un débouché aux produits de son industrie. Il résolut donc d'obtenir par tous les moyens l'obéissance de l'Espagne à ses ordres et son premier soin fut de provoquer la chute du ministre récalcitrant.

Le coup d'État du 18 fructidor lui offrit l'occasion qu'il cherchait. En vain, Godoy s'était-il pleinement justifié de l'accusation de complicité avec les royalistes[1]; en vain, se sentant menacé directement, avait-il modifié aussitôt sa conduite : ni le rappel de l'ambassadeur del Campo, dont les sentiments anti-révolutionnaires et anglophiles n'étaient que trop connus, ni son remplacement par Cabarrus, Français naturalisé Espagnol, ni des mesures rigoureusement appliquées contre les émigrés, ne parvinrent à calmer « le ressentiment du Directoire contre l'Espagne, qui était alors au comble »[2]. Les nouveaux Directeurs, particulièrement Rewbell et Merlin, avaient décidé la chute du ministre. Le général Pérignon, notre ambassadeur, trop modéré et surtout trop intimement lié avec Godoy, fut rappelé, et comme son successeur Truguet semblait s'être à son tour laissé gagner par les protestations et les fallacieuses promesses de Godoy, et avoir oublié l'objet de sa mission, un agent

1. Duvernes de Presles, l'un des fauteurs du 18 fructidor, interrogé par le Directoire, avait laissé entendre que l'Espagne avait favorisé les entreprises des royalistes (Barras, *Mémoires*, II, 332).

2. *Publicationen...* p. 173.

secret fut envoyé à la cour de Madrid pour faire triompher les desseins du Directoire. Le roi Charles IV céda et, par un décret du 18 mars 1798, releva le Prince de la Paix des fonctions de secrétaire d'État.

Le Directoire n'avait pas agréé la nomination à l'ambassade de Paris de Cabarrus, dont la parenté avec Mme Tallien l'effrayait sans doute. Depuis longtemps il avait manifesté le désir de voir l'Espagne représentée auprès de lui par le marquis d'Azara. Celui-ci lui avait été recommandé en « termes flatteurs » par Bonaparte, qui s'était lié d'amitié avec lui lors de ses négociations avec le Pape. Le Directoire connaissait l'affection qu'il portait à la France, et appréciait son esprit de philosophe; ses opinions anti-religieuses n'avaient pas été le moindre de ses titres à la faveur du gouvernement français. Godoy qui, d'ailleurs, avait quelque amitié pour lui, acquiesça au désir des Directeurs, dans l'espoir de regagner leur confiance. Il nomma, le 1er mars 1798, Azara ambassadeur de la cour d'Espagne à Paris; le 15 mars il écrivait à Talleyrand: « Vous voyez que Sa Majesté a approuvé la conduite de ce ministre en Italie; je désire que sa résidence à Paris puisse dissiper les nuages que la perfidie de l'Angleterre répand entre nous[1]. »

Le lendemain du jour où lui parvint sa nomination, Azara reçut la nouvelle de la retraite de Godoy. La chute de ce ministre à qui il devait son élection, n'entraîna pas son rappel: Saavedra, le nouveau secrétaire d'État, était partisan déterminé de l'alliance avec la France. Azara, bien vu en cour, avait l'estime du Directoire; en Italie il avait noué connaissance avec un grand nombre de personnages qu'il allait retrouver à Paris. Son gouvernement lui envoya donc « courriers sur courriers » pour hâter son départ; il partit précipitamment[2], et arriva à Paris vers le milieu d'avril.

Les relations entre la France et l'Espagne changèrent aussitôt de caractère. Le marquis d'Azara eut bientôt à Paris, moins encore du fait que l'Espagne et la France étaient alliées que de la fermeté de sa conduite et de la dignité de son caractère, une autorité que son prédécesseur del Campo n'avait jamais pu acquérir. Jusqu'alors c'était à Madrid que presque toutes les affaires s'étaient réglées par l'intermédiaire de nos agents; désormais, c'est à Paris autant qu'à Madrid qu'elles allaient se poursuivre. Mais la nature des événements qui se succédèrent pendant la gestion d'Azara, autant que ses relations personnelles, l'amenèrent à se départir de la réserve à laquelle il était tenu par sa qualité d'ambassadeur, et à intervenir dans la politique intérieure de la France.

(A suivre.) PAUL BESQUES.

1. *Corr. d'Esp.*, vol. 651, f. 241.
2. Azara, *Memoria III*, p. 189.

FERNAN CABALLERO

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE AVEC ANTOINE DE LATOUR [1]

Mon intention n'est pas, à propos d'une correspondance de Fernán Caballero avec l'un de ses meilleurs et plus fidèles amis, de raconter à nouveau sa vie : deux écrivains espagnols, D. Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca [2] et D. José María Asensio [3], se sont déjà acquittés de cette tâche avec piété et diligence, et ont bien dit sur la femme et sur l'auteur ce qu'il y avait de plus essentiel à dire. Mais je voudrais, avant de montrer ce que les lettres à Latour nous apprennent de nouveau en nous introduisant dans l'intimité du célèbre romancier, insister un peu plus que ne l'ont fait ses deux biographes sur les origines, la famille et l'éducation de Cécile Böhl de Faber. Cette femme, en effet, qui occupe une place considérable dans la littérature espagnole du XIXe siècle, nous offre, au point de vue moral et intellectuel, la combinaison ou la résultante du génie de plusieurs nations. Allemande et Allemande du Nord par son père, Espagnole par sa mère [4], Irlandaise par sa grand'mère maternelle, et, je n'hésite pas à le dire et pense pouvoir le prouver, Française jusqu'à un certain point par la première culture de son esprit, elle

1. M. André de Latour, neveu et héritier de M. Antoine de Latour, m'a prié de mettre en ordre la partie espagnole de la correspondance de son oncle. J'ai accepté avec plaisir cette mission de confiance, heureux de rendre ainsi un faible hommage à la mémoire d'un fort galant homme qui a, par son caractère, honoré son pays et, par ses écrits, bien mérité à la fois de la littérature française et de la littérature espagnole. Pour faire apprécier par tous ceux qui s'intéressent aux études espagnoles le contenu de cette correspondance, j'ai pensé qu'il serait utile d'en donner une analyse sommaire. Avec l'assentiment de M. André de Latour, je commence aujourd'hui par Fernán Caballero, dont les lettres dépassent en nombre et en intérêt celles de tous les autres correspondants. Je parlerai ensuite de ceux-ci, parmi lesquels se trouvent plusieurs notabilités, Nicomedes Pastor Díaz, Antonio de Trueba, Getrudis Gómez de Avellaneda, etc.

2. *Ultimas producciones de Fernan Caballero. Estar de mas, relacion, y Magdalena, obra inédita, precedidas de una noticia biográfica escrita por el Excelentísimo señor Don Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca.* Sevilla, Gironés y Orduña, 1878.

3. *Fernán Caballero y la novela contemporánea,* étude publiée en 1893 dans le tome Ier des *Obras completas* de Fernán Caballero *(Colección de escritores castellanos).*

4. Sa mère, qui fut élevée en Angleterre (N. H. Julius, *Lebensnachricht über J. N. Böhl von Faber,* t. II, p. 644, de la traduction allemande de Ticknor). On peut lire dans le tome IV (Sevilla, 1857) de la *Revista de ciencias, literatura y artes,* une traduction du *Manfred,* de Byron, «por la madre de Fernán Caballero». — Le nom de Larrea qu'elle portait est basque, mais j'ignore si le grand-père maternel de Fernán naquit dans les Provinces.

semblait plutôt destinée à garder dans sa façon de penser et d'écrire un certain éclectisme, quelque chose de cosmopolite répondant aux circonstances de sa naissance et de l'éducation qu'elle reçut. Il n'en a pas été ainsi, et quoique l'on puisse, je crois, démêler sans trop de peine dans ses écrits, ses habitudes intellectuelles et ses sentiments, ce qui revient aux diverses nationalités dont elle se réclame, elle n'en est pas moins devenue une Espagnole intransigeante, plus entière et plus *neta* que beaucoup d'autres d'origine exclusivement péninsulaire et dont le sang ne contient aucune goutte de sang étranger. Exemple à ajouter à beaucoup que l'on connaît de la facilité avec laquelle la race allemande se laisse absorber et s'assimile vite les qualités et les défauts d'une autre race : l'*Urdeutsch* ne se défend pas et ne conserve pas longtemps sa marque lorsqu'on le transplante loin des forêts de la Germanie.

Ce que l'on possède de plus certain et de plus précis sur l'enfance et la jeunesse de Cécile Böhl se trouve dans des lettres adressées par son père à plusieurs membres de la famille Campe, particulièrement à Joachim Henri Campe, qui fut l'éducateur et le père spirituel de Jean Nicolas Böhl, à l'épouse du célèbre philanthrope, à Auguste Campe et à sa femme; de nombreux extraits de cette correspondance forment presque toute la trame d'une biographie anonyme du père de Cécile: *Versuch einer Lebensskizze von Johan Nikolas Böhl von Faber. Nach seinen eigenen Briefen (als Handschrift gedruckt)*, s. l., 1858. Impr. de F. A. Brockhaus, à Leipzig[1]. Les biographes espagnols de Fernán Caballero n'ayant pas utilisé cette source précieuse de renseignements, il me paraît convenable d'en extraire ce qui peut servir à fixer quelques traits de celle qui achèvera de se décrire dans ses lettres à Latour[2].

Marié au printemps de 1796 à Francisca Javiera de Larrea, Böhl, qui désirait conduire sa femme et sa belle-mère en Allemagne, abandonna à son frère Gottlieb la direction de la maison de commerce de Cadix et partit pour la Suisse dans l'automne de la même année. Ce fut à Morges, petite ville sur le lac de Genève et appartenant à cette date au canton de Berne, que D[a] Francisca mit au monde, le 25 décembre 1796, sa première fille, qui reçut au baptême, administré par le curé d'Échallens, la paroisse catholique la plus rapprochée, le nom de sa grand'mère paternelle Cécile. Böhl parle à Campe à cœur très ouvert des deux femmes. Chez sa belle-mère, l'Irlandaise, il loue l'esprit d'ordre et les qualités de bonne ménagère qui lui ont permis

1. Cette biographie est attribuée à Élise Campe, née Hoffmann, par l'auteur de l'article *Böhl von Faber* de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, qui, dans sa notice, a surtout résumé le *Versuch*.

2. Il importe aussi de ne pas négliger la notice biographique sur Jean Nicolas Böhl, insérée par le D[r] Julius dans le tome II de sa traduction de Ticknor.

de s'accommoder d'une situation de fortune fort étroite, mais le catholicisme fougueux de Mme de Larrea, — Böhl était alors protestant, — qui s'alarme beaucoup de certaines velléités d'indépendance de Frasquita, lui paraît assez intempestif. Au physique, dit-il, « mère et fille ont été quelque peu disgraciées par la nature quant au visage, mais elles sont bien faites, quoique petites. Ma femme est très brune, a d'abondants cheveux noirs, de gentils yeux, de beaux sourcils, un vilain grand nez, une grande bouche, mais des lèvres rouges et de bonnes dents. » Bien douée intellectuellement, mais trop romanesque, au gré du pratique et posé Hambourgeois, Böhl trouve que sa Frasquita manque de volonté pour « plier le sentiment trompeur sous le joug de la raison et pour répondre à l'idéal qu'il s'est fait d'une femme ». Le séjour en Suisse avait déjà désagréablement impressionné les pauvres Gaditanes; ce fut bien pis encore en Allemagne où les deux femmes, dépaysées et déconcertées par une langue qu'elles n'entendaient point, des usages inconnus et une religion raisonneuse et froide, s'étiolèrent bientôt d'une façon inquiétante[1]; Böhl comprit qu'il ne fallait point prolonger l'expérience et reprit, avec sa famille, avant l'hiver de 1797, le chemin de Cadix, mais à travers la France, Mme de Larrea ayant eu peur du voyage par mer: ce fut pendant cette longue et fatigante pérégrination que la jeune Cécile poussa ses premières dents. Dès 1798, Jean Nicolas note attentivement, dans ses lettres, les progrès physiques et moraux de la petite Cécile, preuve qu'il prenait une grande part à son développement : « J'ai réussi, dit-il, à force d'attention, à arrêter net chez elle les pleurs ou les mouvements d'humeur; aussi n'est-elle à charge à personne et commence-t-elle à savoir se dominer. Elle est remarquablement forte, se porte maintenant très bien, mais parle encore peu; je n'y attache aucune importance, car je déteste tout indice de précocité. » Ce père, si clairvoyant et dévoué à ses devoirs au point même d'empiéter sur ceux de la mère, que son caractère ne rendait sans doute pas très propre au rôle d'éducatrice, ce père, chef d'une grande maison de commerce et, après la mort de son frère Gottlieb en 1801, chef unique, tendait lui aussi à se perfectionner, à étendre le cercle de ses connaissances, à augmenter de toutes façons son bagage intellectuel. Nous le voyons s'appliquer aux mathématiques, à l'astronomie et à la mécanique, lire des livres de médecine; — « j'ai malheureusement aussi le désir d'étudier la nouvelle chimie de Lavoisier, » écrit-il dans une de ses lettres; — il ne néglige pas non plus la littérature; il veut *rafraîchir* son latin et

1. Quoi qu'en ait dit Fernán Caballero dans une lettre à Latour, que j'aurai l'occasion de citer, il résulte de quelques passages du *Versuch* (p. 29 et 33) que Böhl l'amena en Brunswick avec sa mère et sa grand'mère auprès des Campe. Il est naturel qu'elle ait oublié cet incident de son premier séjour en Allemagne; elle n'avait alors que quelques mois.

apprendre l'italien pour lire Pétrarque dans l'original. La littérature espagnole l'intéresse aussi, naturellement, surtout l'ancien théâtre, « dont ni la langue ni l'esprit ne sont plus du tout compris aujourd'hui; on ne veut entendre que du Kotzebue ou son *imitatorum pecus*. Madrid, Dieu soit loué, en possède trois : Comella, Zavala et Valladares. » Et le voilà qui met par écrit, en forme de lettres, ses réflexions sur la décadence du théâtre national et l'injuste oubli où sont tombées les pièces des Lope et des Calderon. Un de ses amis « lui joua le tour » d'en faire imprimer une dans un journal de Madrid, indiscrétion qui lui valut les plaisanteries de ses collègues du commerce : « Je replaçai mes papiers dans mon secrétaire, attendant une meilleure occasion. » Et il ajoute : « Les bons esprits ne manquent pas ici à Cadix, et j'ai réussi à faire goûter à divers amis l'esthétique de Kant et de Schiller. » Mais, malgré le succès de ses affaires commerciales, que consolida encore sa nomination au poste de consul de Hambourg en 1802, malgré son acclimatation de plus en plus complète en Espagne où l'attachaient tant d'intérêts, Böhl nourrissait toujours le dessein de retourner en Allemagne et d'y finir sa vie. Ce fut dans cette intention qu'il fit, en 1805, l'acquisition du bien noble de Görslow en Mecklembourg, sur le Schweriner-See, où il comptait bientôt installer sa famille et l'y élever dans le calme de la vie champêtre. La Frasquita s'acclimaterait-elle cette fois? Non, elle ne s'acclimata point, et au bout de quelques mois de séjour, le mal du pays l'obligea de regagner au plus vite sa chère Espagne; la famille alors se sépara : la mère et ses deux plus jeunes filles partirent pour Cadix; Böhl demeura à Görslow avec les deux autres enfants, Cécile et Jean, dont il confia l'éducation à une gouvernante originaire de Liège et catholique, qui les instruisait en français. Propriétaire d'un bien noble qu'il administrait avec compétence, mais non sans tracas ni sans mécomptes, il convenait à la nouvelle situation de Böhl qu'il s'anoblît; c'est ce que comprit et c'est ce que lui facilita, en 1806, le second mari de sa mère, le conseiller privé Martin Jacok von Faber[1], en l'adoptant et en lui donnant son nom. Notre Jean Nicolas n'en fut pas plus fier pour cela; il conte avec simplicité, et en homme qui ne se fait guère d'illusions sur la valeur des titres, son élévation dans la hiérarchie sociale que les circonstances rendaient à peu près nécessaire. « Ma condition, dit-il, de propriétaire terrien m'a décidé à m'anoblir. La chose a pu s'effectuer sans frais ni démarches par l'adoption du nom et des armes de mon beau-père, le conseiller privé von Faber, à qui j'ai, d'ailleurs, par là, causé un véritable plaisir. En Mecklembourg, je m'appelle donc Böhl

1. Ce conseiller J. von Faber avait épousé la veuve Böhl le 10 décembre 1787 (Communication du Dr Franz Eyssenhardt, directeur de la bibliothèque de Hambourg.)

von Faber; mais à Hambourg et dans toutes mes affaires commerciales, je reste Jean Nicolas Böhl, comme devant. »

La guerre, l'invasion de l'Allemagne par les armées de Napoléon troublèrent moins qu'on ne serait porté à le croire son existence, soit dans sa terre de Görslow, soit à Hambourg auprès de sa mère, et, en ce qui concerne ses intérêts commerciaux, il manifeste dans ses lettres qu'il craignait plutôt la piraterie anglaise que les Français. De 1806 à 1813, il reste en Allemagne, et cette période de sa vie, c'est-à-dire les occupations intellectuelles qui la remplirent et l'impression qu'il en reçut opérèrent un changement profond dans ses idées morales et religieuses qui aboutit à sa conversion au catholicisme. Attiré et conquis par la poésie et la musique du moyen âge allemand — au point qu'il s'était fait une collection de vieux *Lieder* qu'il chantait le soir au piano, — il passa de là à l'étude des grands mystiques, les Eckhart et les Tauler, dont il admirait fort « l'art de dire brièvement, sobrement et clairement tout ce que les modernes nous exposent avec redondance, et comme s'il l'avaient inventé ». De nombreuses lectures d'ouvrages de controverse, le commerce avec les écrits de Fr. Schlegel, son amitié avec le Dr Julius et, sans doute aussi, comme l'indique son biographe, le désir, après son retour en Espagne, de ne plus vivre hors de la communauté des fidèles et d'abattre la barrière morale qui se dressait entre sa femme et lui, décidèrent ce bon père et ce bon mari à l'acte d'abjuration qu'il accomplit en août 1813 à Schwerin, peu de temps avant de s'embarquer pour l'Espagne avec sa fille.

Cécile, pendant ces années si troublées, avait continué son éducation, non plus avec la gouvernante liégeoise, mais dans un pensionnat français de Hambourg. A ce propos, Böhl écrit un jour à ses amis : « Ma fille Cécile, qui a déjà treize ans, me donne beaucoup de soucis. Elle est à Hambourg dans une pension tenue par une ancienne dame de Saint-Cyr, qui, sans doute, n'est pas plus mal que bien d'autres, mais qui laisse tout de même beaucoup à désirer. » Il ajoute quelque temps après que Cécile a fait sa première communion avec un prêtre français dont l'excellent enseignement lui a inculqué de bons principes « pour toute sa vie ».

Böhl, qui, comme il le dit, « tournait le dos à sa patrie au moment où un brillant avenir s'ouvrait pour elle », trouva la ruine en Espagne : rien ne put être sauvé de la puissante maison de commerce fondée par son père, et il dut, pour subvenir aux besoins des siens, entrer dans une compagnie d'assurances. Entre temps, il revenait à la littérature, lisait surtout les vieux poètes espagnols dont il devait plus tard former un recueil, cette *Floresta* qui reste un de ses meilleurs titres à la reconnaissance des lettrés. Mme Böhl de Faber, de son côté, heureuse d'avoir reconstitué une vie de famille et regagné un mari purifié par sa conversion, l'entourait de ses soins, le produisait dans

la société de Cadix où les *tertulias* de Dª Francisca étaient le centre du parti royaliste conservateur[1]. Un train très modeste suffisait à la mère. qui, trois ans après le retour de Böhl, mariait sa première fille. « Ma femme, écrit-il le 6 avril 1816, est heureuse dans son pays et se contente du nécessaire; ma fille aînée Cécile se marie avec un beau capitaine de grenadiers, âgé de vingt-huit ans, qui l'emmène pour trois ans à Porto-Rico. Ma seconde fille, Aurore, est une gentille petite créature, mais très délicate, ce qui nous cause de gros soucis. La troisième souffre toujours de la hanche et boite beaucoup : ce n'est pas consolant! » Quant au fils Jean, il était demeuré en Allemagne et son père le destinait à l'agriculture, la carrière commerciale lui semblant alors trop compromise.

Autour de cette famille très attachée aux idées de l'ancien régime, autour de cette Espagnole *rancia*, dont la guerre napoléonienne avait exaspéré le patriotisme, et de cet Allemand anti-français, aussi bien par ce qu'il avait vu et souffert en Allemagne que par les tendances de son esprit et ses sentiments intimes, s'agitait et s'éveillait une société imbue d'autres principes, lasse des vieux errements, et à laquelle l'invasion française, tout en l'opprimant et la molestant, avait ouvert de nouveaux horizons. Böhl déteste cette *Afteraufklärung*, ce prurit de copier les sophismes français, de vouloir paraître « éclairé », de se distinguer du peuple, qui seul, à ses yeux, conserve encore le pur génie national. « L'état d'esprit des Espagnols du jour est déplorable, » dit-il; et de plus en plus il se réfugie dans l'étude de l'ancienne poésie castillane; il amasse des livres, quoiqu'il ait peu d'argent : « mais vous êtes aussi collectionneur, » écrit-il au Dʳ Julius, « et vous savez qu'on peut avoir faim huit jours pour attraper une vieille romance! » En 1820, il peut enfin présenter une copie de sa *Floresta* à l'Académie espagnole, qui lui octroie en retour le titre de membre honoraire; la distinction lui fait plaisir, surtout parce qu'elle contristera ses adversaires, les partisans de la littérature raisonneuse, qui est la mort de la poésie, de l'enthousiasme, de tous les beaux sentiments!

Sans vouloir entrer ici dans la discussion des idées de Böhl sur la littérature espagnole et apprécier la valeur de ses publications, il me paraît toutefois à propos de rappeler que ses principaux contradicteurs furent deux hommes qui ont acquis plus tard une assez grande notoriété, D. José Joaquin de Mora et D. Antonio Alcalá Galiano. J'aurai tout à l'heure à parler du premier qui, après avoir combattu le père, patronna chaudement la fille, lui servant en quelque sorte de parrain

1. D. Fernando de Gabriel nous dit de Frasquita qu'elle cultiva la littérature non sans succès sous le nom de *Corine*. J'ai cité plus haut sa traduction du *Manfred*, et il paraît qu'elle écrivit après son retour d'Allemagne quelques brochures sur certaines questions du jour (*Versuch*, p. 77).

littéraire, traduisant même un roman qu'elle avait écrit d'abord en français. Le second a consigné dans ses mémoires l'impression qu'il avait reçue de ses rapports avec M. et Mme Böhl auxquels il fut présenté à Cadix. Le passage ne manque pas d'intérêt et éclaire bien le caractère entier et combatif de Da Francisca.

En esto apareció una tertulia de igual naturaleza, pero en que predominaban opiniones diametralmente opuestas [1] : la de la señora doña Francisca Larrea, mujer del ilustrado aleman D. N. Bohl de Fauer, literato, buen escritor en nuestra lengua y apreciabilísimo, visto á todas luces. Su mujer, á quien acababan de dar licencia los franceses para pasar á Cádiz desde Chiclana, donde residia durante los meses primeros del sitio, era literata y patriota acérrima, pero de las que consideraban el levantamiento de España contra el poder frances como empresa destinada á mantener á la nacion española en su antigua situacion y leyes, así en lo político como en lo religioso, y aún volviendo algo atrás de los dias de Cárlos III, únicos principios y sistema, segun su sentir, justos y saludables. Fuí yo presentado en casa de la señora de Bohl; pero por mil razones no hube de agradarle, ni ella por su parte, á pesar de su mérito, se captó mi pobre voluntad. Lo cierto es que la ví una vez y despues fué mi suerte (ya en 1818) entrar con ella y su estimable marido en agrias contiendas literarias en que hubieron de ingerirse con poco disimulo cuestiones políticas, no sin grande peligro mio en aquellas horas; acrimonia de que hoy me pesa al hacer á aquellos dos ilustrados consortes la debida justicia [2].

Et Alcalá Galiano ajoute en note que Fernán Caballero doit aux doctrines de ses parents « *et plus particulièrement* de sa mère » les idées qu'elle a depuis défendues dans ses romans.

A ces souvenirs d'un différend encore plus politique que littéraire, auxquels se mêlent des regrets si courtoisement exprimés, je puis, grâce à la parfaite obligeance de M. James L. Whitney, bibliothécaire à Boston, joindre ceux de Fernán Caballero, qui furent communiqués, par l'entremise de M. Guillaume Picard, à Ticknor [3], lequel désirait alors se procurer les écrits polémiques de Böhl.

He visto que el eminente escritor Dn. George Ticknor desea tener las controversias que sobre Literatura Española sostubo mi padre con sus amigos Vargas Ponce, y Cavaleri, contra Dn. José Joaquin de Mora, y Dn. Antonio Alcalá Galiano. En primer lugar, debo advertir que el asunto es una cosa hoy tan vieja, tan completamente deslucida y juzgada en la opinion pública que carece enteramente de interés, como el A. B. C. en un (museo) ateneo.

1. Alcalá Galiano avait parlé précédemment du salon de Da Margarita Lopez de Morlá, où se rencontraient Quintana, Gallego, Toreno et d'autres notabilités littéraires et politiques.

2. *Recuerdos de un anciano,* Madrid, 1878, p. 176.

3. La copie des deux lettres écrites par Fernán Caballero au sujet de son père, à l'adresse de Ticknor, se trouve dans un exemplaire de la *Floresta,* appartenant à la Bibliothèque publique de Boston.

Asi es que mi padre, ni se acordaba de ello, ni le ponia precio, ni he hallado dicha polémica entre sus libros y papeles. Hay mas, los adversarios muy agrios (como lo son todos los que no llevan razon) llegaron á ser insultantes, por lo cual y por haber vuelto á ser, como lo era antes de la polémica, Dn. José Joaquin de Mora, amigo de una familia á la que debia favores, asi como por haber tanto él como Galiano (que son hoy de los primeros y mas sábios literatos de España) trocado sus ideas de entónces en las opuestas, esto es decir, en las mismas que entonces mantenia mi padre, se echó, como se suele decir familiarmente, tierra á esta, por muchos estilos, desagradable polémica, que nada podria ya enseñar, reconocido en España, como en el mundo entero, á Schlegel como uno de los primeros jueces en literatura, y no pudiendo sino poner en una luz, desventajosa por todos estilos, á hombres del saber y gran mérito que han adquirido despues, como Dn. José Joaquin de Mora y Dn. Antonio Alcalá Galiano, nuestro embajador en Portugal. Vmd. conocerá que habria poca delicadeza en nosotros, aun cuando poseyésemos la tal polémica, que no puede añadir nada á la fama de mi padre de conocedor de los primeros de la Literatura Española, y si favorecer poco á dos hombres eminentes, de los cuales uno es íntimo amigo, y al que yo, en mi particular, debo favores, no siendo el ménos el precioso prefacio que escribió para la Coleccion de Cuentos y Poesias populares que reuní y publiqué. Mi padre no ha impreso mas que 3 tomos de poesias con el nombre de *Floresta*. Fué en Alemania (Hamburgo). No se hallan ya completos, pues habiendo yo querido ofrecérselos al Sor. Duque de Montpensier, me enviaron el 1º y 2º tomo sin el 3º, y el tomo del *Teatro español anterior á Lope de Vega*. Mi padre tenia el 2º preparado para imprimirse. Se lo di á Hartzenbush, por si se podia imprimir en Madrid, pero no ha podido ser, pues aquí hay aun poco gusto por la poesia antigua! Tengo en mi poder vorradores muy confusos de una historia de la « poesia española » que habria dado sima á la reputacion de literato de mi padre, pero la muerte, por eterna desgracia nuestra, le impidió ponerla en limpio. Espero que he contestado á vmd. ampliamente, y solo me resta dar á vmd. y al eminente literato Mr. Ticknor, las gracias por el interés que demuestran en los trabajos de un literato tan sabio como modesto, tan sencillo como admirable. Soy de vmd. su mas agradecido y segº Servºr. Q. S. M. B.

FERNÁN CABALLERO.

De esta su casa. Alcázar, 28 julio 1861.

Loin de moi la pensée de trouver quelque chose à reprendre dans cet écrit : n'est-il pas parfaitement naturel qu'une fille exalte ainsi la mémoire d'un père si digne à tous égards de reconnaissance et de vénération? Et, certes, les travaux estimables de Böhl méritent qu'on les loue ; mais il me semble assez peu équitable de les louer, comme on l'a fait, aux dépens d'autres qui, dans leur genre, les valent bien. On oppose volontiers la *Floresta* aux *Poesías selectas* de Quintana ; on note chez Böhl une compréhension plus large de la poésie castillane qui l'a conduit à admettre des œuvres de beaucoup de poètes qui brillent par leur absence chez Quintana, dont le recueil plus restreint ne donne qu'une idée incomplète de cette longue et belle floraison

poétique. Cela encore, sous certaines réserves, pourrait être admis[1]; mais on oublie un peu trop que le choix de Quintana vaut surtout par les aperçus, les jugements littéraires qui s'y lisent et qui sont, quelque opinion qu'on ait des tendances de l'auteur, des morceaux de critique d'une valeur incontestable. Ce que nous réservaient les « brouillons très confus » de l'histoire de la poésie espagnole que Cécile a trouvés dans les papiers de son père, nous ne le savons pas : je ne pense pas toutefois qu'ils eussent relégué dans l'oubli les belles dissertations de son émule. Laissons donc à chacun le mérite de ce qu'il a voulu faire. Quant au *Teatro español* de Böhl, il a pu, à côté des *Orígenes* de Moratin, rendre quelques services : aujourd'hui et depuis assez longtemps, il est devenu négligeable. En somme, ce qui restera du docte Hambourgeois et ce que l'histoire littéraire aura à rechercher dans ses écrits, ce sont quelques pages de ses polémiques de la troisième partie du *Pasatiempo crítico en defensa de Calderon y del teatro antiguo español,* où l'auteur, beaucoup plus instruit des littératures allemande et anglaise qu'on ne pouvait l'être alors en Espagne, a semé des idées fécondes, a rompu avec d'anciens préjugés auxquels ses adversaires, si hardis et novateurs en politique, demeuraient obstinément attachés.

Dans les années qui suivent, la correspondance de Böhl avec ses amis d'Allemagne se ralentit beaucoup; nous apprenons cependant par les raccords du biographe quelques détails concernant Cécile. En 1820 ou 1821, la jeune femme, déjà veuve de son premier mari, le capitaine Antonio Planells, mort à Puerto-Rico, vint à Hambourg visiter sa grand'mère. « On l'eût volontiers retenue, dit l'auteur du *Versuch,* mais elle était alors déjà fiancée en secret avec un gentilhomme sévillan, et la séparation eût, d'autre part, trop coûté à Böhl qui aimait à s'entretenir avec elle, non seulement de ses projets littéraires, mais des souvenirs de leur séjour dans le cher Görslow. » Rentrée donc au bercail, Cécile épousait, le 26 mars 1822, un officier aux Gardes Espagnoles, D. Francisco Ruíz del Arco, marquis de Arco Hermoso, d'une famille de robe anoblie au siècle dernier[2]. Ce mariage remontait socialement la famille, mais la situation des parents restait assez précaire. Böhl dut quitter son entreprise d'assurances pour se charger de la gérance d'une grande maison de vins anglaise, Duff Gordon and C°, et ces nouvelles fonctions l'obligèrent à transporter son domicile de l'autre côté de la baie, au Puerto à Santa Maria. « Qui m'eût dit, dans mes premières années d'établissement à Görslow, que je devien-

1. Je dois rappeler qu'on a reproché à Böhl d'avoir parfois remanié, sans en prévenir le lecteur, les textes anciens qu'il publiait. Il me souvient, en effet, d'avoir noté quelques-unes de ces altérations.

2. Le titre, octroyé à D. Francisco Javier del Arco, doyen de la R. Audiencia de Contratacion de Indias, date de 1757.

drais sur le tard un marchand de vins? » s'écrie le pauvre Jean Nicolas. Mais il ne se laissa point abattre; sa nature germanique conservait toujours un grand fond de fraîcheur et lui faisait trouver de la poésie partout; la belle végétation andalouse, la vue des oranges et des grenades le transportaient dans un monde idéal et lui rendaient plus supportable le contact journalier avec le réel. Les lettres de ses dernières années, malgré certaines impressions tristes résultant de l'âge, de l'éloignement de son fils et d'un accident qui le priva de l'usage d'une de ses jambes, sont encore assez sereines; il se plaît à y parler de ses filles. Sur Cécile, il exprime un jour cette jolie pensée : « Sa jeunesse en Allemagne demeurera toujours pour elle le souvenir d'un monde de fées. » Les autres s'étaient aussi mariées : « Aurore vit très heureuse à Cadix avec un excellent mari et une petite fille de quatre ans. Angèle vivait en France fort agréablement avec son mari, et sa santé s'était fortifiée. A la révolution de Juillet, ce mari a été destitué par ses sous-officiers; il se trouve maintenant à Paris et espère regagner son emploi, tandis que sa femme vit avec nous en attendant que le sort de son colonel[1] se décide. » Lui-même continue à explorer la vieille littérature castillane; après la *Floresta de rimas antiguas castellanas* imprimée à Hambourg, de 1821 à 1825, sous la surveillance de son ami Julius (et dont une seconde édition des deux premières parties porte les dates de 1827 et 1843, alors que la troisième partie ne fut jamais, que je sache, réimprimée), il réunit les éléments de son *Teatro español anterior á Lope de Vega*, qui parut également à Hambourg, en 1832. Puis il éprouve la douce satisfaction de voir sa fille aînée, qu'il avait depuis longtemps initiée à ses travaux et dont il cultivait soigneusement le goût, s'éprendre à son tour aussi de la littérature d'imagination et s'essayer dans une nouvelle de mœurs espagnoles qu'elle voulut écrire en allemand, et dont il importe de dire quelques mots, les biographes de Fernán Caballero ne l'ayant mentionnée qu'en passant[2].

Ce premier ouvrage de notre Allemande espagnolisée, envoyé par son père en septembre 1833, à Hambourg, ne fut présenté au public que sept ans plus tard, dans le numéro du 15 août 1840 des *Literarische und Kritische Blätter der Börsen-Halle*, où il occupe les pages 737 à 743.

1. Gabriel-Henry Châtry de la Fosse, né à Caen le 13 juillet 1779. Engagé en 1800 au 9e dragons, il fit plusieurs campagnes de l'Empire, notamment la campagne d'Espagne en 1808. En 1830, il commandait le 13e chasseurs, où éclata une révolte qui fut attribuée à son extrême sévérité. Admis à la retraite avec le grade de général en 1848, il mourut, je crois, dans cette même année.

2. D. Fernando de Gabriel dit que cette nouvelle « écrite par elle en allemand, en 1831, fut publiée à Hambourg sons le titre de *Sola* » (*Ultimas producciones de Fernan Caballero*, p. XIX). Il n'y a ici d'inexact que la date : 1831, au lieu de 1833; mais M. Asensio aggrave un peu l'erreur en disant que la nouvelle « fut imprimée à Hambourg en 1831 ». (*Obras completas de Fernán Caballero. Novelas*, t. I, p. 75.)

En voici exactement le titre :

Sola
oder
Wahrheit und Schein
Eine spanische Erzählung
Von
einer in Deutschland erzogenen Spanierin

Sevilla 1833[1].

Une note de la rédaction placée sous ce titre nous informe de ce qui suit : « L'auteur de cette nouvelle est une Espagnole de qualité qui a été élevée en Allemagne. Il aurait été bien facile à la rédaction de débarrasser la langue si vivante de ce morceau de quelques solécismes; mais ce que la nouvelle eût ainsi gagné en correction, elle l'eût perdu doublement par ce que nous lui aurions ôté de fraîcheur dans l'exposition, de vie et de naïveté. Il nous a donc paru préférable de l'imprimer telle qu'elle nous a été envoyée. » En effet, il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour noter dans le style de la nouvelle de nombreuses impropriétés, que n'eût certainement pas commises Jean Nicolas Böhl, preuve qu'elle ne passa point par sa censure, ou tout au moins qu'il ne jugea pas à propos de la corriger, préférant laisser à sa fille le mérite d'avoir réussi toute seule à marquer ce trait d'union entre les deux pays, à écrire des « choses d'Espagne » en langue allemande.

Le nom de *Sola,* comme nous en avertit une note à la fin de la nouvelle, est l'abréviation de *Soledad,* « nom fréquent en Espagne, car il est une des advocations de la Vierge. » Ici, il s'applique à une malheureuse créature, fruit des amours coupables et clandestines d'une jeune fille de qualité et d'un officier pauvre. Inés de Luna, qui s'est laissée séduire, joint à l'orgueil invétéré de sa race un cœur sec et dur. Pour ne pas déroger et par crainte d'avouer sa faute, jamais elle ne consentira à permettre que García demande sa main. Aux reproches de son amant, qui la supplie de ne pas vouer à l'abandon et à l'infamie le gage de leur amour, elle répond froidement qu'il s'en charge. García se retire désespéré et meurt peu de temps après. Nous retrouvons Sola dans une sorte de caravansérail de Séville, dont l'une des pensionnaires, pour gagner les quelques piastres qu'on donne à celles qui élèvent les orphelins, a été la prendre aux enfants trouvés; injuriée, battue, soumise aux plus mauvais traitements et exposée aux plus mauvais exemples, Sola amasse de terribles rancunes et se pervertit; elle nous

1. Je dois la connaissance de ce début de Fernán Caballero à l'obligeance du Dr Franz Eyssenhardt, qui a bien voulu me prêter le volume des *Literarische Blätter* où il a été inséré.

apparaît, quelques années plus tard, en fille, fille de bas étage, effrontée, gouailleuse et disputant quelque amant de rencontre à une autre femme de son espèce. Celle-ci se venge et l'infortunée Sola est trouvée un matin à l'entrée d'une ruelle borgne mortellement blessée d'un coup de poignard. Elle meurt, après qu'un prêtre lui a apporté quelques consolations ; l'alcalde alors fait porter le cadavre devant la prison publique, dans la pensée que quelqu'un viendra le reconnaître. A ce moment passe un carrosse, celui, bien entendu, de l'ancienne Inés devenue marquise de Santa Fé : « Voyez, dit-elle à ses filles en apercevant le cadavre de la prostituée, voyez le résultat des mauvaises » mœurs ; ne vous plaignez donc plus de la sévérité avec laquelle je » vous élève : la responsabilité des parents est immense ! Si cette » maheureuse avait eu une mère plus attentive, elle ne serait pas là, » démonstration palpable des conséquences du crime. » Puis elle ordonne au cocher de continuer et de s'éloigner de cet affreux spectacle ; elle-même détourne ses regards avec horreur et dégoût. Et pourtant... ce sang, ce crime, cet abandon, cette mort pesaient sur cette tête altière ; car elle était sa mère ! »

On retrouve là le ton et les procédés du roman-feuilleton de l'époque, des romans français qui devaient être la lecture habituelle de Cécile. Ne se met-elle pas, d'ailleurs, sous la protection d'Eugène Sue, dont le passage suivant sert d'épigraphe à sa nouvelle? « J'ai toujours été convaincu qu'il y avait une autre logique à suivre que celle des drames et des romans, où d'ordinaire l'auteur anticipe sur la justice divine et paie largement ici-bas, chacun selon ses œuvres, inutilisant ainsi l'espoir ou la crainte des joies et des peines éternelles promises après la mort, en arrêtant le compte du bon et du méchant sur terre, en parodiant dans ce monde un ciel et un enfer, qu'il peuple à son gré. Et j'ai vu là une profanation de cette haute pensée du christianisme, qui considère cette vie comme une épreuve, comme un problème, dont il appartient à Dieu seul de donner la solution exacte. »

Toutefois, à côté du drame trop sommaire et trop noir, du romanesque un peu puéril, se révèlent dans ce petit écrit des qualités descriptives et une tentative de reproduire la réalité qui annoncent le talent caractéristique du futur Fernán Caballero. La peinture du caravansérail de la Puerta del Osario où est martyrisée Sola, un de ces *gallineros* ou *corrales de vecinos* sévillans où grouille, dans une inquiétante promiscuité, tout un monde de petits métiers, de miséreux et de truands, a beaucoup d'entrain : Luís Montoto a donné depuis plus de détails et décrit plus minutieusement et en observateur érudit ces ruches humaines [1], mais Cécile les avait déjà fait voir et en avait bien reproduit la vraie couleur. Et dans ce cadre, elle sait déjà placer quelques-

1. *El Folk-lore andaluz*, Séville, 1882-83, p. 118 et suiv.

uns de ces *cuentos* dont elle tirera si grand parti plus tard, entre autres une bonne histoire de *cuernos,* que voici :

L'alcalde d'un village qui devait recevoir un infant de Castille se trouvait dans un grand embarras. Pour le fêter comme il convenait, le brave homme eut l'idée d'ériger à l'entrée du village un arc de triomphe, bien que l'infant fût de sa nature aussi pacifique qu'un bœuf de labour. Malheureusement, on ne trouvait rien dans le village qui pût servir à ériger l'édifice : point d'arbre à une lieue à la ronde, point de planches, ni de cordes, ni de couleurs, ni de peintres. Alors, dans sa grande perplexité, il lui vint une idée lumineuse. « Mes bons amis, » dit-il aux commissaires de la fête, lesquels étaient le boucher et un ânier, « l'abattoir est plein d'une quantité de cornes ; nous allons en fabriquer l'arc de triomphe. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et il en résulta vraiment une belle mosaïque de cornes édifiée avec grand art. Ces cornes regardaient en haut, regardaient en bas, regardaient à gauche et regardaient à droite ; elle vous insultaient, elles vous terrifiaient. Les hommes les contemplaient la bouche ouverte ; les femmes s'en offensaient. Mais quand l'infant arriva, il se mit à rire de tout son cœur et demanda à l'alcalde qui avait eu cette idée originale. L'alcalde, flatté et tout joyeux, lui répondit, montrant d'abord l'arc, puis son front : « Altesse, tout cela s'est trouvé là. »

Deux ans à peine après cette modeste et assez heureuse tentative de montrer l'Andalousie, ses gens et ses mœurs au public du Nord, le malheur s'abattait de nouveau sur la jeune femme. Presque coup sur coup, elle perdait son second mari et son père. La mort du premier affecta même sa santé : « Notre chère Cécile est veuve pour la seconde fois depuis un an, » écrit Böhl le 20 mars 1836, « la mort de son bon mari a gravement altéré sa santé. Elle pense bientôt entreprendre un voyage et accompagner sa sœur, la générale de La Fosse, à Paris. Comme je voudrais me joindre à elles ! » Le souhait ne devait pas être exaucé : l'excellent homme mourait quelques mois plus tard, le 9 novembre 1836, au Puerto de Santa Maria. Quel chagrin intense et profond pour sa fille, qui perdait en lui non seulement le meilleur des pères, mais son tuteur spirituel, une âme élevée et droite, une intelligence cultivée, vigoureuse, nourrie vraiment de la meilleure substance et sachant la faire fructifier ! Le culte qu'elle garda toute sa vie pour la mémoire de ce père et qui apparaît souvent dans sa correspondance montre combien déchirante dut être la séparation et quel vide elle causa dans la famille d'Espagne, réduite aux deux filles, Cécile et Aurore, et à la mère, qui ne survécut que deux ans à son mari. Je ne dirai rien maintenant du troisième mariage de Cécile, car j'aurai l'occasion d'en parler en analysant sa correspondance avec Latour ; mais il me semble utile ici, après ce rapide aperçu biographique tiré essentiellement de sources d'information allemandes, de rechercher, si possible, comment s'est formée la personnalité morale et littéraire de Fernán Caballero, jusqu'à quel point l'on peut discerner, et l'action

des races qui se sont mêlées chez elle, sans se confondre tout à fait, et les influences de l'éducation et du milieu.

Ce que lui a donné l'Allemagne, par son père, appartient d'abord au domaine du sentiment : c'est la poésie, la poésie intime et profonde de la race germanique dont elle est imprégnée et qui se glisse peu ou prou dans tout ce qu'elle écrit, romans ou lettres ; et j'ajouterai le sens, le flair de la poésie partout où elle existe à l'état latent, qui lui a permis pour ainsi dire de la retrouver, de la faire jaillir là où l'on ne se doutait guère qu'il y en eût : un lointain souvenir de la *Feenwelt* dont parlait Böhl vit toujours en elle, et les ondines du Schweriner-See chantent encore doucement au fond de son cœur. Mais il y a plus : l'ordre, le sens pratique, la bonne méthode dans la conduite de la vie, et ce bel équilibre de ses facultés qui l'empêche de trop extravaguer, comme le feraient d'autres femmes, quand certaines passions l'agitent, voilà des traits qui peuvent se réclamer de l'origine allemande et de la discipline paternelle. L'Espagne, en revanche, se montre dans sa piété si vive, sa foi brûlante, son catholicisme si intense, dans la haine aussi qu'elle a vouée, non pas du tout à la France, qu'elle aime au contraire et admire, mais aux Français de Napoléon, à Napoléon lui-même, qu'elle déteste à la fois comme Allemande et comme Espagnole, et en tant que fille de celle qui avait eu à endurer le joug de l'envahisseur [1]. En ce qui concerne toutefois ses sentiments religieux, il me semble que l'Espagne n'est pas seule responsable. Il y a dans son catholicisme quelque chose de doctrinaire et de batailleur, qui trahit une lutte ou le souvenir d'une lutte ; elle a dû penser souvent à la conversion de son père, cette victoire remportée sur l'hérésie, à laquelle les femmes de la famille pouvaient bien croire qu'elles avaient contribué. Et qui sait si sa mère, dans sa jeunesse en Angleterre, n'avait pas eu à souffrir aussi du contact des protestants? Sans compter qu'elle s'est beaucoup inspirée de nos polémistes et doctrinaires français, de Bonald entre autres. Tout cela fait de sa religion quelque chose de plus complexe que le catholicisme ingénu des trois quarts des Espagnols, si tranquillement convaincus de l'excellence de leur foi qu'ils n'éprouvent pas le besoin de la défendre, qu'ils n'éprouvent surtout pas celui d'attaquer les autres croyances. Reste maintenant la France, qui a exercé, je le crois, une grande influence sur son esprit, qui lui a donné un certain tour, qui a en partie formé l'écrivain et même un peu plus que l'écrivain. L'institutrice belge de langue française et la dame de Saint-Cyr se retrouvent chez Cécile Böhl. A la dernière, elle a pris avec une langue assez pure qu'elle écrit facilement, un ton d'ancien régime,

1. Mme Böhl, en 1810, fut surprise à Chiclana par un détachement français. D'après son mari, elle n'eut guère à souffrir de cet incident, le général qui logeait chez elle s'étant montré fort courtois ; mais, ajoute-t-il, « ses sentiments patriotiques sont si exaspérés qu'elle voudrait se voir à cent lieues de l'Espagne. »

quelque chose d'aisé et de tout à fait « comme il faut », dont on sent qu'elle a conscience et qui lui donne le pas sur beaucoup de femmes espagnoles, surtout sur certaines femmes auteurs, d'éducation moins raffinée et dont le tact n'égale pas le talent. Enfin, toute sa vie, elle a surtout lu du français. Dans sa jeunesse et avec son père, elle avait sûrement abordé les grands auteurs allemands du XVIIIe siècle et s'en était assimilé quelques parties, et de cette période subsistent dans sa mémoire certains restes, notamment des *Lieder* qu'elle a dû entendre chanter ou qu'on lui aura fait réciter; mais le lien qui l'attachait à l'Allemagne une fois rompu, l'âge et les nouvelles relations aidant, elle se tourne de plus en plus vers la France, qui lui fournit sa pâture habituelle : des romanciers qui l'amusent ou dont elle discute avec vivacité les tendances immorales, des publicistes qui la tiennent au courant des questions palpitantes, des critiques littéraires qui l'instruisent et au jugement desquels elle attache un grand prix. La *Revue Britannique* et le *Correspondant*, revues où écrit Latour et par conséquent bien pensantes, plus tard aussi la *Revue des Deux Mondes*, lui apportent ce qu'il lui faut pour entretenir son activité intellectuelle et renouveler ses idées. Chose assez surprenante : cette Espagnole ombrageuse, toujours prête à exalter son pays, à proclamer toutes ses gloires, a peu pratiqué les écrivains nationaux. Sauf Cervantes qu'elle paraît connaître assez bien, sauf quelques livres dévots, les œuvres les plus célèbres de sainte Thérèse entre autres; sauf quelques poètes de la *Floresta* de son père et quelques drames de l'ancien répertoire, la riche littérature espagnole de tous les temps ne tient pas une grande place dans ses préoccupations : elle l'avoue, d'ailleurs, de bonne grâce, dans une de ses lettres à Latour [1]. La littérature anglaise non plus ne lui est pas familière : si elle a sans doute lu Walter Scott, les grands romanciers contemporains ne l'intéressent pas et il semble bien qu'elle ne leur a rien emprunté. L'antipathie que lui inspiraient la politique de l'Angleterre et plus que tout la propagande protestante fomentée en Espagne par cette puissance a rejailli sur la littérature anglaise et l'a rendue à ses yeux suspecte. De l'Italie, elle aurait dû au moins goûter les écrivains catholiques modernes, par exemple Manzoni; mais la langue l'arrête, cette polyglotte, quelque étrange que cela paraisse, ne lisait pas l'italien!

Quoi qu'il en soit, cette femme, remarquablement douée par la nature, dressée par une éducation très supérieure à celle des femmes espagnoles de son milieu, instruite aussi par une expérience assez complète et parfois cruelle de la vie, peut se risquer à écrire. Elle est armée, elle ne manquera pas de sujets; si elle a senti fortement, si elle

1. Latour, dans un de ses articles, avait écrit : « Les Espagnols aiment beaucoup leurs poètes qu'ils ne lisent pas. » Là dessus, Fernán s'écrie : « ¡Qué verdad, qué verdad, empezando por mí! Pero, ¿quien lee tanto, tanto, tanto? »

sait voir, le passé et le présent lui fourniront ample matière à des récits capables d'intéresser ou d'émouvoir, et si, d'autre part, l'art ou le métier ne reste pas trop au-dessous de l'inspiration, la gloire l'attend et l'Espagne moderne comptera un grand romancier. Je ne voudrais pas décider en ce lieu si Fernán Caballero a vraiment conquis cette place à laquelle il semble qu'elle pouvait prétendre ; je préfère de beaucoup la laisser se décrire elle-même et se révéler à nous sous les divers aspects de sa nature de femme et d'écrivain.

La correspondance de Fernán Caballero avec Antoine de Latour embrasse une période de vingt années (1856-1876) : très active et suivie jusqu'en 1868, cette correspondance se ralentit après la révolution de septembre et en raison des événements politiques qui troublèrent la vie des deux écrivains. Tout contribuait à rapprocher l'Espagnole du Français : les fonctions de M. de Latour auprès du duc de Montpensier, qui le rendaient l'intermédiaire obligé entre la petite cour du palais de San Telmo et le monde extérieur ; l'amour, le dévouement que chacun d'eux témoignait à cette branche d'Orléans-Bourbon de la famille royale d'Espagne, puis une grande communauté de sentiments et d'idées sur beaucoup de questions essentielles politiques, sociales, religieuses et littéraires. Avec une Espagnole pur sang, peut-être Latour se serait-il moins bien entendu, mais ce qu'il y avait encore de cosmopolite ou d'exotique chez Cécile Böhl facilita beaucoup leurs relations et établit des points de contact par où leurs natures, assez différentes d'ailleurs, se rejoignirent. Catholiques et royalistes, ils l'étaient tous deux, mais Antoine de Latour tempérait, par son libéralisme de bon aloi, ce qu'il y avait de trop entier et de trop fougueux dans les credo de son amie, et celle-ci, sans précisément lui faire de concessions, subissait cependant cette influence modératrice. En littérature, par contre, ils marchaient en parfait accord. Poètes, chacun à sa façon, puisque Cécile ne versifia jamais, ils aiment le même genre de poésie, celle des romantiques catholiques ; enthousiastes et vibrants, ils s'intéressent surtout à la littérature romanesque et passionnelle, même quand elle s'égare, même quand ils la jugent coupable et dangereuse. Avec son goût sûr, nourri par de bonnes études et les relations qu'il entretenait avec beaucoup de nos meilleurs écrivains, Latour, esprit plus ouvert que vigoureux, plus souple et délicat qu'original, se prêtait donc fort bien à devenir le conseiller littéraire, le guide et comme l'impresario d'une femme auteur, qui désirait, non pas tant par vanité que poussée par la noble ambition de réhabiliter son pays, se produire sur un plus grand théâtre, atteindre par la France le public européen. Et c'est bien là ce qu'il fut pendant ces vingt années. Si Cécile s'en rapporte à ses amis espagnols, les Fermín Apezechea, les Fernández Espino, les Gabriel et les Cavanilles, et les consulte sur divers détails de forme,

sur les côtés en quelque sorte extérieurs ou accessoires de sa littérature, elle aime à en discuter avec Latour les intentions, le fond même, elle aime à recueillir son avis et ses jugements sur la réussite de ses desseins, elle le prend pour confident des entraves qu'elle s'impose volontairement et qui ne lui permettent pas de tirer de certaines situations tout ce qu'elles comportent; elle va même jusqu'à dire un jour que Latour seul s'intéresse vraiment à ce qu'elle fait : « Solo, solo su marido de V., » écrit-elle à Mme Fanny de Latour, « se interesa real é inteligentemente en lo que yo escribo, y preciso es ser escritor para poder graduar á que punto esto se agradece. » Amitié et confiance réciproques, qui pendant cette longue liaison ne faiblirent jamais; bel exemple d'une intimité où le cœur trouva autant de satisfaction que l'esprit, et à laquelle, il importe de le rappeler, Mme Fanny de Latour eut une part considérable, car Fernán Caballero témoigna toujours à la *media naranja* de son ami l'affection la plus vive et la plus tendre.

Pour donner une idée de la richesse et de l'extrême variété de ce commerce épistolaire, il convient d'en grouper les informations sous quelques rubriques. J'indiquerai donc successivement ce qu'on y peut apprendre sur les origines et certains incidents de la vie de Fernán Caballero; sur les formes multiples qu'elle sut donner à cet impérieux besoin d'agir qui l'anima constamment; sur ses travaux littéraires et tout ce qui s'y rapporte, éclaircissements, discussions, récriminations; sur ses rapports avec quelques écrivains de son temps, ses émules ou ses critiques; sur ses opinions enfin, ses amitiés et ses antipathies. D'autres choses seront omises, les détails de la politique espagnole, notamment, qui, comme bien l'on pense, tiennent assez de place dans ces lettres, puis tout ce qu'elle raconte de ses relations avec *les ducs* de Montpensier, surtout avec l'infante Maria Luisa, pour laquelle elle professait un véritable culte, en un mot, la chronique de San Telmo, curieuse à coup sûr et pleine de jolis traits, mais que seuls des Sévillans qui furent mêlés à ce monde disparu seraient capables d'apprécier à sa juste valeur.

A plusieurs reprises, celle que, pour simplifier, j'appellerai désormais Fernán[1], a été amenée à parler de ses antécédents de famille, de sa naissance et de son père, soit pour documenter son ami, qui prenait un si vif plaisir à parler d'elle dans nos revues, soit pour réfuter des erreurs commises par ses traducteurs ou certains essayistes. Ses adversaires politiques surtout ne manquaient pas, pour atténuer l'effet de ses écrits dans un pays où le sentiment national est si chatouilleux, de souligner son origine allemande. Cette manœuvre

1. Personne, à ma connaissance, n'a expliqué pour quel motif Cécile a choisi comme pseudonyme ce nom de Fernán Caballero, qui est celui d'une petite localité de la province de Ciudad Real dans la Manche.

l'irritait et un jour elle demanda à Latour d'y couper court; il ne s'agit, lui dit-elle, que de supprimer, dans un prologue qu'il écrivait pour l'une de ses nouvelles, « deux mots sans intérêt et qui font allusion à mon sang allemand ». Et elle s'explique à ce propos en toute franchise :

Aunque, como Cecilia, mucho me honro de ello, como Fernan lo siento, porque desprestigia y aminora el *españolismo* y lo *genuino* de mis escritos. Ya el baron Wolf, con referencia á V., dice que *pertenezco* á Alemania. Los liberales de aqui, que me rechazan, me negarán el derecho de ciudadania en mi querida España, y uno de mis traductores habiendo leido lo que V. y Wolf han escrito, saca una biografia de mi padre, contando que ha sido educado por el famoso Campe y que es el Juanito del Robinson (y esto es cierto), pero en seguida pone una biografia mia apócrifa, inventada, diciendo que he pasado mi vida casi toda en Brunswik (donde nunca he estado) y miles disparates [1] !

Sur le dernier point, le séjour en Brunswick, sa mémoire, nous l'avons vu, ne l'a pas exactement servie; le reste dit fort bien pourquoi cette origine allemande, dont elle ne tirait personnellement que de l'honneur, gênait son rôle d'écrivain espagnol et de défenseur des idées traditionnelles. Que nul ne pût suspecter malignement son caractère d'Espagnole *legítima :* voilà ce qui lui importait, et puisqu'il lui fallait passer condamnation sur le lieu de sa naissance, elle se consolait, dit-on, en pensant qu'elle avait été au moins conçue en Espagne! Avec l'âge et l'éloignement, l'Allemagne finit par se perdre dans la brume des vieux souvenirs, elle n'en retient plus guère que l'image de son père vénéré toujours présente à son esprit. Souvent, elle aime à rappeler les travaux de Böhl, parfois aussi quelque trait de sa méthode d'éducation, qui ne s'accommodait point, paraît-il, de certaines puérilités trop admirées des mères. Parlant d'un enfant prodige dont une petite coterie tambourinait extrêmement les vers précoces et assez sots, elle écrit :

Cuando yo tenia su edad, y alguna mas, solia componer algunas cosillas que á mi madre hacian gracia y que llevaba á mi padre, que, sin leerlas, las tiraba y me decia : « Tonterias, tonterias; no pierdas en esto el tiempo, que debes emplear en estudiar y coser. » ¡Oh, bendito mil veces aquel sabio y buen padre! Ahogó en su germen ese amor propio y vanidad infantil que crece con la edad y ahoga á su vez el buen sentido y la modestia.

Si la figure de sa mère ne se montre pas dans ces lettres, nous y voyons d'autres membres de sa famille, sa sœur Aurore surtout, qu'elle chérissait, dont elle ne pouvait souffrir d'être séparée : — « Je désire

1. Dans mes citations, je respecte l'orthographe de Fernán, qui n'est pas des plus académiques; par exemple, elle écrit quelquefois *s* pour *c* ou *z*, à l'andalouse. Son accentuation laisse aussi à désirer; je l'ai un peu régularisée, sans m'astreindre cependant à toutes les règles actuelles.

bien qu'Aurore, à qui Paris ne convient pas, nous revienne... je suis jalouse de Paris et, comme Andalouse, j'aimerais bien le poignarder! » écrit-elle à Mme de Latour — cet « ange de la famille », comme elle la nomme, qu'elle entoura pendant sa dernière et cruelle maladie des soins les plus dévoués et dont elle annonça la mort à son amie en quelques paroles empreintes d'une tendresse profonde : « El angel de le familia está en su patria; un ataque cerebral (hijo de su enfermedad) se la ha llevado en pocas horas. La familia queda sin angel, sin corazon, pues ella lo era y sin consuelo. »

Des deux premiers maris, nous n'entrevoyons guère qu'une silhouette rapide : diverses raisons, mais par-dessus tout sa très grande délicatesse, lui interdisaient ce sujet, même dans le secret d'une correspondance intime. Elle n'aimait point qu'on cherchât dans ses romans les personnalités qu'elle pouvait y avoir mises, qu'on prétendît retrouver sous tel ou tel de ses héros ou héroïnes une part d'elle-même et de sa vie. Latour, si discret, ne mérita jamais les reproches qu'elle adresse à d'autres, surtout à des journalistes hostiles. Une fois, cependant, il lui sembla que son ami en avait écrit un peu trop, qu'il avait imprudemment soulevé un coin du voile qui protégeait l'histoire de son cœur; elle le querelle affectueusement, mais le récompense en même temps par une confession générale de son début dans la vie, qu'il n'a pas dû regretter beaucoup d'avoir provoquée. C'était à propos du roman *La Farisea :*

Pero quiero reñir un poco con V. ¿Porqué saca V. siempre mi persona, mezclando asi un poco de acibar á tan dulce miel? Si yo he hecho (et pour cause) á mi heroina Americana, ¿para qué decir que he estado yo en América, y menos que no gusto hablar de ello? ¿Me ha oido V. hablar de ninguna de las demas situaciones de mi vida? ¿He hablado nunca de Alemania ni de la opulenta y brillante casa de mi abuela en que me crié como *enfant gâté* con todas las delicias y mimos posibles? ¿He hablado de mi estada primera en Cadiz y el Puerto donde fuy *enfant gâté* del público? ¿He hablado de mi venida á Sevilla con un hombre ideal[1] con el que fuy idealmente feliz y murió adorandome y bendiciendome? No, pues entonces ¿qué estraño tiene no hablase de una época, aunque es la mas interesante de mi vida? Es porque cual nadie pienso como el que dijo : *le moi est odieux*. Y nobstante, de ninguna época podria yo sacar mas vanagloria; pero, para hacerlo, tendria que hablar mal de dos personas (lo que jamas he hecho ni haré). Callo sobre este triste *début* de mi vida. Yo entonces, bien lo puedo decir, era *buena,* como quien salia de una pension francesa establecida en Alemania, y pude sacar de mi corazon y de mi experiencia el *début* en la vida que he dado á la Clemencia de mi novela. Despues, adoptada casi por hija y con los mayores estremos de cariño por el Capitan general y su muger, que era amiga de mi madre, estube llena de mimos y lisonjas hasta el anhelado instante de regresar al seno de mi familia. A mi marido, hermoso joven de 25 años, espe-

1. Son second mari, le marquis de Arco Hermoso.

raba un bello porvenir; pero á los pocos meses de casado murió de repente apoyada su cabeza en mi pecho. Fué la primera vez que vi la muerte, y lo creia dormido! Me arrancaron de alli y llevaron contra mi voluntad en casa de la amiga de mi madre donde estube á la muerte. En la carta que escribió el Capitan general á mi padre le decia que una sola cosa habia envidiado en su vida, y era la de haber tenido una hija como la suya. — Aqui tiene V. *en gros* algo ó el resumen de mi estada en Puerto-Rico; terribles padeceres que sufrió un alma que á poco mas de 16 años[1] no podia, no sabia, no tenia fuerzas para soportarlas en un pais estraño y mal sano, y que, á no haber sido por mis generosos amigos, me habrian costado la vida...

Le troisième mari, au contraire, qu'elle épousa en 1837, deux ans après la mort du marquis, et que Latour a pu connaître puisqu'il ne mourut qu'en 1859, ce D. Antonio Arrom[2] de Ayala, originaire de Ronda, occupe beaucoup Fernán et son nom revient souvent dans ses lettres. Plus jeune qu'elle de dix-huit ans, atteint d'un terrible mal, la phtisie, que des soins intelligents, divers traitements et des voyages réussirent à conjurer, cet intéressant malade trouva dans l'union avec une femme de cœur telle qu'était Cécile un immense soulagement à ses misères. Le malheureux fit ce qu'il put pour répondre au dévouement de celle qui lui avait donné sa main et qui le soigna longtemps comme un enfant. Lorsque Cécile perdit une bonne partie de la petite fortune paternelle déposée dans des maisons de banque étrangères, Arrom travailla courageusement à réparer ce désastre. Nommé consul d'Espagne en Australie, il se lança dans des entreprises commerciales qui, si elles avaient réussi, auraient rétabli les affaires de la famille; mais Arrom, voué au malheur, ne put lutter contre sa destinée. En avril 1859, au moment de regagner sa lointaine résidence et se trouvant à Londres, il apprit la ruine complète de ses entreprises due à l'infidélité d'un associé. Le coup était trop rude pour un organisme affaibli, la raison elle-même s'égara et dans le désespoir, accru par l'isolement où il se trouvait, que lui causa l'affreuse nouvelle, l'infortuné se tua. Une découpure d'un journal anglais, que j'ai trouvée dans les papiers de Latour relate l'incident en termes qui dénotent chez la victime un trouble cérébral évident :

SUICIDE. — On Thursday a gentleman, said to be the Spanish Consul for Australia, shot himself in Blenheim Park.

It appears that on his person were found three letters, one addresed by him to the landlady of the Bear Hotel, Woodstock, where he has been staying since Tuesday last, and another addressed to the Duke of Marlbo-

1. Cécile se rajeunit : elle épousa le capitaine Planells en 1816, c'est-à-dire à vingt ans.

2. On écrit plutôt *Arron :* toutefois, dans l'acte même de naissance de D. Antonio, produit par M. Asensio, il y a une fois *Arrom* et une fois *Arron*. Quant à Cécile, elle signe toujours : *Cecilia Bohl* (et non *Böhl*) *de Arrom*.

rough. The third is evidently addressed to him. The address on this letter is «Don Antonio Arom de Ayala, Spanish Consul for Australia. Tavistock Hotel, Covent-garden». In his letter to the Duke of Marlborough he begs that his grace will pardon him for selecting his park for a place in which to end his life, and observes that he has a feeling which may be a childish one, that objects that he should die in cultivated fields, where cottages are, and railroads cross, and signs of life exist, therefore he has selected Blenheim Park for this purpose, and prays that the Duke will cause him to be buried at the spot where he has died, and cause a cross to be put up to note the place, according to the Spanish custom.

Cette recherche de la solitude, ce désir de se soustraire au brouhaha de la grande cité et de mourir dans la tranquillité imposante d'un parc seigneurial ont quelque chose de délicat et de touchant qui laisse entrevoir une âme peu ordinaire. L'on peut penser quelle immense douleur envahit la malheureuse femme et la terrassa lorsque lui furent communiqués petit à petit les motifs et les circonstances de cette mort volontaire, si terrifiante pour une épouse chrétienne. La conviction, toutefois, que son mari «marqué par le destin» est irresponsable, que la maladie et l'isolement en dérangeant ses facultés lui ont ôté tout moyen de raisonner ses actes, le secret espoir peut-être que cette âme s'est sauvée par un appel suprême à la miséricorde divine, permirent à Fernán de supporter ce nouveau et écrasant malheur, lui donnèrent la résignation et la force suffisantes pour ne pas s'abandonner complètement, pour lutter, au contraire, avec une vaillance admirable et se refaire une vie. Sous le coup de la nouvelle, elle ne put rien écrire d'intime; peu à peu elle se ressaisit et envoya à son ami, 31 mai 1859, un long récit du tragique événement et des souffrances morales qui l'accablent, obligée comme elle l'est, de dissimuler la vérité : en un mot de tout ce qu'elle ressent et de tout ce qu'elle prévoit dans l'avenir. J'en détache quelques passages.

Mi marido nació marcado por la fatalidad y con su sello en su palida frente! En vano he consagrado gran parte de mi vida y todas mis facultades materiales y morales en contrarestarla... Pocos dias despues de escribirme una carta en que me decia, contento, que todo quedaba arreglado y que dentro de pocos dias se embarcaba, recibe la noticia que su compañero de Sidney ha cargado un barco y se ha fugado con todo, dejándolo no solo arruinado, sino lleno de compromisos. Su ya tan padecida cabeza se monta y pierde la razon, la sangre fria, la resignacion, que yo, como hice otras veces, le hubiera imbuido si hubiese estado á su lado. Pero estaba solo, solo, sin una cara amiga, en aquel triste Londres cuyo negro cielo vierte desconsuelo. Vuelve solo como salió, mojado y trastornado, y me escribe (el 13) : «Mi buena y querida Cecilia, cuando recibas esta mi última carta ya habrás recibido el cruel golpe que mi atroz destino, mi flaqueza, mi razon extraviada y esa atraccion irresistible del abismo me fuerzan á darte. La consideracion de que si yo permanezco en este mundo solo es para causarte pesadumbres, y que mas vale una grande que acabe con ellas de una vez, es lo que me decide.

Hija mia, que 22 años de miserias y penas te ha costado el casarte conmigo! Y por remate, para que el resto de tus dias lo pasases cuidando de un loco, pues siento á la locura apoderarse de mi pobre cerebro con su mano de hierro. Qué corona de martirio vas á llevar al cielo, santa y querida criatura... » El 14 : « Otra cruel noche sin pegar los ojos! Mi cabeza que me se parte de dolor; mi juicio que me se va... es preciso acabar. En mis momentos lucidos, veo el gran pecado que voy á cometer poniendo fin á mis dias, pero creo que Dios me perdonará. Sino, ¿ porqué no me da fuerzas y juicio, porqué esta sed de muerte? esta enagenacion mental que me arrastra al precipicio sin poderla vencer? Dios misericordioso, tened piedad de mi! Amen, Señor de los afligidos! »

Esta carta recibo, la leo y no muero de dolor, porque el dolor es una *agonia sin muerte!* El luto de Fernan Caballero está salpicado de la sangre de un infeliz suicida! Y tengo que disimular ante el mundo... porque ignore que sepa yo tan lugubre y cruel final del hombre cuya elevada alma, cuyo sano é inocente corazon se hallaban como doradas aves de altas esferas en las bajas y criminales masmorras de los negocios de los hombres. Mi dolor, mi verguenza y mi completa ruina, hija de la suya, no me dejan mas refúgio que un tranquilo convento. No es esto, como creen mi familia y amigos, un rapto de exaltacion, de lo caido de mi ánimo, de mi alejamiento del mundo. No seré monja, seré una señora recogida en un retiro, como Me Recamier y otras muchas...

L'idée de renoncer au monde, de chercher paix et consolations derrière les grilles d'un couvent était bien naturelle chez une femme de sentiments si pieux et abattue par un tel désastre moral et matériel; mais ses parents et ses amis comprirent tout de suite que Fernán n'avait pas le tempérament d'une recluse et que la monotonie du cloître, avec ses renoncements et ses strictes obligations, répugnerait vite à sa nature si vivante et si sociable, à l'activité et à l'agilité de son esprit. Elle-même le sentait bien : « Je ne serai pas religieuse, mais une dame confinée dans une retraite. » C'était encore trop, et sa sœur Aurore, qui la connaissait bien, le dit très clairement à Latour en le priant d'agir pour détourner Fernán de son projet : « Ma sœur a toujours été faite pour charmer la société; la société la distrait et elle s'y complaît, comme le soleil, s'il était une créature sensible, jouirait de ce qu'il éclaire, de ce qu'il embellit et surtout des bienfaits qu'il répand autour de lui. Elle manquerait à la société et nous ne devons pas la laisser s'enfouir dans l'obscurité... Une fois que la religion aura rasséréné son âme, elle se trouvera mille fois mieux auprès de sa famille et de ses nombreux amis que chez de bonnes religieuses, qu'elle connaîtrait à peine et qui sur quantité de points ne la comprendraient pas : elle vivrait ainsi dans une double solitude spirituelle, très concevable à coup sûr, mais à laquelle il faut être poussée par une vocation particulière que Dieu ne concède qu'à peu d'âmes. » Fernán se rendit bientôt à ces raisons : ne pouvant s'absorber dans la contemplation ni surtout réduire la belle indépendance dont elle avait si noblement usé

jusqu'alors sous le joug d'une règle, elle préféra accomplir sa destinée dans le monde, luttant, travaillant et écrivant, d'autant mieux que les supérieures des couvents où elle aurait pu entrer — et cela sans doute à l'instigation de ses parents et de ses amis — refusaient de l'accueillir en « dame recluse », ou bien lui inspiraient une certaine aversion; elle déclina, par exemple, et assez catégoriquement, l'offre du roi de l'admettre au couvent de S. Pascual à Aranjuez gouverné par la fameuse Sor Patrocinio : elle ne voulait à aucun prix aliéner sa liberté d'action.

He tenido cartas de Ochoa con generosas ofertas del Rey, sea para llevarme á las Salesas, Calatravas ó bien S[t]-Pascual en Aranjuez, donde está de priora Sor Patrocinio. Esto último nunca lo hubiese admitido, aunque Sor Patrocinio me inspira gran respeto, á pesar de lo que la calumnian y que ella desea que yo vaya allá; pero con razon ó sin ella se mezcla su nombre en la política y no es mi genio ni son mis ideas para asociarme á este asunto ni perder mi propia é independiente atmosfera. Si volviese á escribir, se diria que era bajo una influencia estraña; prefiero la de Santa Teresa, y

Aussi bien, voyez-le, vous entendrez sa voix
Du fond de l'Alcazar, morne couvent des rois,
Que dans un cloître solitaire...

L'Alcázar de Séville! Voilà qui nous rappelle un des grands bonheurs qui illuminèrent une existence parfois si triste et si semée de mécomptes et d'infortunes. On sait que la reine Isabelle concéda à Fernán Caballero un appartement dans son royal Alcázar, dans la partie de ce palais qu'on appelle le *Patio de banderas*. Sujette fidèle et royaliste éprouvée, elle pouvait certes, sans rien sacrifier de son indépendance, recevoir une telle faveur, d'autant mieux que cette faveur ne coûtait rien au budget de la nation et qu'en l'acceptant Fernán restait seulement l'obligée de la reine. Elle vint donc, à la fin de l'année 1856, s'installer dans cette demeure historique, si pleine de grands souvenirs particulièrement chers à son cœur d'Espagnole et d'Andalouse. Sans la mort de son mari, qui la surprit si douloureusement dans ce merveilleux séjour, les douze années qu'elle y passa, jusqu'à la révolution de 1868, compteraient à coup sûr parmi les plus heureuses de sa vie.

Ses occupations, — car cette femme à la fois ardente et pratique conserva jusque dans ses dernières années une faculté de travail et un besoin d'activité étonnants, — ses occupations soit charitables, soit littéraires, prenaient tout le temps qu'elle ne consacrait pas aux hôtes de San Telmo, à quelques amis éprouvés et aux membres de sa famille résidant à Séville. Dans les œuvres de charité, d'éducation et de moralisation, qu'elle dirigeait sous le patronage de l'infante duchesse de Montpensier, s'accusent bien les traits essentiels de son caractère : l'ordre, la méthode, le sentiment des convenances, la dignité. Et jamais ce bel ensemble de qualités morales ne s'est mieux

fait jour, n'a plus complètement éclaté qu'à propos d'un incident assez curieux que j'appellerai « l'affaire des communiantes ». Le cardinal-archevêque de Séville, sur une indication sans doute du duc de Montpensier, qui se souvenait des usages de France, avait manifesté le désir que les petites communiantes pauvres assistassent à la cérémonie vêtues de blanc. On dépêcha à Fernán une dame d'honneur de San Telmo pour l'informer de ce désir, qui, ainsi exprimé, ressemblait un peu à un ordre. Elle y fit de suite, à son ami Latour, la réponse que voici :

La generala Thierry acaba de estar aqui á decirme de parte de SS. AA. RR. que, en vista del deseo del señor Cardenal, y porque asi lo habia hecho en Cordova, deseaban que las niñas que fuesen á comulgar fuesen vestidas de blanco, y para eso, segun yo entendi, que se reunieran las señoras para vestirlas. Fué tal el susto que esto me dió, que exclamé : « Señora y amiga! yo demito mi cargo, porque sé la impresion que esto va á causar y el sin fin de negativas que voy á llevar. » Ademas, debo decir, aunque siento decirlo, que veo tales inconvenientes á esta idea que son inumerables. V. sabe que tanto en la alta como en la baja esfera *je connais mon monde,* incluso la parte del clero. Las inovaciones son aqui antipáticas y mucho mas lo son en materias de culto y de religion. Lejos de aumentar á la solemnidad del acto, lo va desolemnizar, siendo aqui el color que se prescribe en la Iglesia á las mugeres el negro y el que generalmente se gasta por modestia y decoro, pues como dice el pueblo : *lo negro honra vivos y muertos.* Las gentes cultas dirán que todo se quiere hacer á la Francesa hasta el comulgar, y las del pueblo soez que aunque en cuaresma dura el carnaval, y habrá aquello de las 11 mil vírgenes, etc., etc. Pues, entre V. ahora por el enorme é inutil gasto! Por mi cuenta, aunque todavia no lo sé de fijo, pasarán quizas de 300 las que comulguen : ponga V., por bajo, un vestido blanco, unos con otros de 8 baras, genero á 3 r^s^, serán de siete mil r^s^, sin contar que con este vestido se necesita zapatos nuevos, velo y taca blanca ó pañuelo. ¿Donde sube eso? Habrá madre que no sepa hacer un vestido adecuado. Las niñas, alborotadas con una compostura que nunca han tenido, estarán mas dispuestas á pensar en ella que no en el acto á que van á concurrir. Esos vestidos no les podrán servir despues para nada, sino para enaguas blancas, que les durarán poco. Lo que la costumbre hace en Francia bonito y sencillo, aqui eso mismo llenará á todos de sorpresa y tendrá mucho de teatral, de lo que me parece debemos huir, tratándose de lo mas pobre y humilde de la sociedad, y aseguro á V. que eso va á hacer mal efecto, y dar mucho pábulo á la crítica entre los que con tanto empeño la buscan en todos los actos religiosos. Una vez establecida esta inovacion, todos los años habria que hacer este enorme gasto. He ido á ver al señor Cardenal y le he hecho presente todas estas razones, y mi empeño con V. es que me haga el favor de hacerselas presente á S. A. R. el Ser^mo^ señor Infante, porque yo no quisiera que su A. R. me creyese bastante atrevida para contradecir su deseo y voluntad, que tanto respeto y honro, á no ser que poderosas razones, que puede que ignore S. A., me lleven á ello en favor de la Institucion...

On conviendra qu'il n'était pas possible de se mieux tirer d'un pas quelque peu difficile. Et quelle heureuse combinaison de bon sens

pratique qui descend au détail précis, de connaissance profonde de l'état d'âme des diverses classes, de tact parfait, de fermeté digne et franche, mais qui n'exclut pas le respect! Il faut croire que son plaidoyer pour le noir contre le blanc triompha aisément des velléités princières et archiépiscopales et qu'elle obtint vite gain de cause. Je ne connais pas la réponse que lui fit Latour, mais un joli quatrain, qu'il écrivit lui-même au dos de la lettre de Fernán, nous indique assez quelle solution fut donnée à l'affaire :

Les enfants qui vont recevoir
A San Pablo le saint dictame
Pourront être vêtus de noir
Et n'auront de blanc que leur âme.

Si Fernán, comme on vient de le voir, sait défendre ses idées, elle sait non moins bien défendre ses amis, venir en aide aux faibles et aux éclopés en obtenant de ses puissants protecteurs, ou la réparation de certaines injustices, ou des faveurs qui remettront dans le droit chemin quelque pauvre égaré, préviendront une ruine, sauveront une âme. Très écoutée au Palais, elle devait être assaillie de prières et de pétitions ; mais sa droiture et son intelligence la mettaient à l'abri des intrigants, elle n'intercédait que pour ceux qui lui paraissaient dignes de son appui. Et alors, il faut la voir à l'œuvre! Fernán est une solliciteuse hors ligne, qui trouve du premier coup le mot juste, le trait qui provoque la sympathie, l'argument qui va au cœur et fait ouvrir la main. Sa correspondance est pleine de ces requêtes où l'art de demander prend des tours charmants et atteint souvent la perfection du genre. Voyez, par exemple, comment elle réussit un jour à intéresser Latour au sort précaire d'un ami, rien qu'en lui racontant sur son compte une petite histoire amusante. La lettre est en français et ses légères incorrections ne la déparent nullement : le naturel triomphe ici de la grammaire.

Il faut absolument que je vous fasse part d'une nouvelle qui me trotte de la tête au cœur comme une petite souris. Il s'agit de mon ami C... Il avoit une place; il étoit fort content, car il est modeste. La solde étoit de 18 piastres; il en donnoit huit à un créancier; il déjeunoit à la *Fonda de Colon,* calle de la Luna, pour un real; son déjeuner se composoit d'une tasse de soupe. Son dîner, qui lui coûtoit 3 r^s^, se composoit de soupe, *olla,* un *principio* et un *postre.* Il lui restoit un real pour le tabac à fumer. Cela alloit bien, il étoit content. Voilà un monsieur qui arrive de Madrid et lui enlève sa place, sa *canongia!* Que va-t-il devenir? Il reste calme, se tait et espère en Dieu.

Arrive un domestique avec un jolit petit billet de femme élégante. « Où êtes-vous? où vous cachez-vous? Il y a six jours que je vous cherche. Venez, venez me voir, je brûle de vous embrasser. » C... court et se trouve bientôt dans les bras de sa bien-aimée nièce. « Tu es ici, ma petite chère Asuncion?

— Oui, je suis mariée à un ingénieur qu'on a destiné ici. Je suis chez mon oncle. — Quel oncle? — Mais votre beau-frère, le frère de mon père. — Et qui est ton oncle? — Mais le général G...; il sait votre triste situation; il va tout faire pour l'adoucir; il va en parler à ce petit gouverneur qu'il ne peut souffrir. Il est si bon mon oncle!... Mais vous avez une cravate qui est déchirée! Otez-la, je vais la coudre, la racommoder. Envoyez-moi votre linge, j'en aurai soin. Je vous préviens, mon bien-aimé oncle, que si vous m'arrivez avec une tache sur vos habits, je ne vous recevrai pas. Quand j'aurai ma maison, vous viendrez vous établir chez nous. — Ton oncle G... t'aime donc beaucoup? — Oui, mais ce qu'il aime le mieux au monde, ce qu'il aime avec passion, c'est ce pauvre enfant malade, la fille de celle qu'il a perdue, et puis les Infants, les Srs Srs ducs de Montpensier. »

Ah! pour cela, dis-je à C..., il n'aime pas des ingrats. Le jour ou la veille du bénéfice des pauvres, j'ai entendu LL. AA. RR. faire le plus grand éloge du général, et je lui racontai la scène qui eut lieu quand l'Infant demanda si on lui avoit envoyé une loge.

Voilà une drôle mais agréable petite aventure! Je vous connais, Monsieur et ami, je crois qu'elle vous intéressera et qu'elle vous amusera comme à moi. Sera-t-il enfin arrivé à bon port, notre pauvre Tantale?

On sait quel amour Fernán Caballero professa toute sa vie pour les animaux, quelle pitié lui inspiraient leurs souffrances, quelle indignation les mauvais traitements que leur infligent tant d'hommes brutaux. M. Asensio a conté à ce sujet une jolie anecdote et notre correspondance fait souvent allusion au rôle de protectrice des bêtes que s'était assigné Fernán et qu'elle remplissait consciencieusement, même au risque de heurter certains préjugés. Elle, la farouche Espagnole, qui eût volontiers, en principe, défendu la théorie du *bloc,* qui admettait tout de la vieille Espagne, l'Inquisition, les moines, tous les fanatismes, elle a pourtant eu le courage de protester contre une des institutions nationales les plus tenaces, les *corridas de toros!* Vis-à-vis de Latour, pour sauver l'honneur et ne pas se donner l'air d'être plus éclairée que ses compatriotes, elle prend, à la vérité, quelques précautions: « Je ne suis pas seule à penser ainsi, » lui dit-elle, « croyez-moi, surtout en théorie, tous les gens d'une certaine éducation protestent contre les *corridas;* ils y vont par un entraînement qu'ils déplorent. » Le *surtout en théorie* ne manque pas de piquant. Ce qu'elle ne pardonnait à personne, en revanche, ce qu'elle condamnait énergiquement et sans atténuation d'aucune sorte, ce sont les cruautés inutiles dont les gens du peuple accablent d'inoffensifs animaux. Un jour, parlant à Latour du travail cérébral qu'elle s'impose et qui la fatigue beaucoup, elle compare joliment sa pauvre tête aux innocentes victimes des *arrieros* andalous: « Yo trato á mi cabeza como nuestros crueles arrieros á sus pobres, cansados y debiles asnos: arre, arre, sin piedad. »

Le travail, son refuge, la meilleure diversion à ses peines et aussi son devoir pressant, l'accablait parfois au point de lui arracher quel-

ques plaintes : « Je suis bien lasse! De quoi? De tout! L'homme est *écartelé* par l'esprit qui l'élève, et par la matière qui le rabaisse, » écrit-elle à Mme de Latour; mais son robuste tempérament reprenait vite le dessus et elle revenait avec entrain au labeur quotidien, qui, surtout après la mort de son mari, consista en grande partie à écrire pour vivre, afin de s'assurer l'existence modeste mais indépendante qu'elle voulait, s'étant refusée à rien demander à l'État ni à sa famille. En 1864, elle perdit même une petite pension, en vertu d'une mesure administrative assez arbitraire. Ce incident, bien loin d'abattre cette femme de soixante-huit ans, accrut son courage :

Me han quitado mi pension; solo la disfrutarán aquellas cuyos maridos hayan servido 15 años, medida justa si no fuese retroactiva. No me importa mucho. Amo la pobreza, no de imaginacion ni de palabra sino en realidad. No admitiré, no, las ofertas ó mas bien los *ruegos* de mi opulenta familia de indemnizarme. Creo que el que recibe, *sea de quien sea,* pierde su *verdadera y noble* independencia, y aunque nada tengo de liberal, la estimo mas que nada en este mundo. Como V. ha dicho muy bien, V. que es mi mejor amigo de corazon y literario, me veo precisada á escribir para los periódicos literarios...

Et voilà qui nous amène à parler de sa littérature. Les questions littéraires, qu'elles se rapportent à ce qu'elle écrit ou à ce qu'écrivent les autres, tiennent une place prépondérante dans ce long commerce épistolaire et fourniront au futur historien de la littérature espagnole du XIXe siècle un trésor de renseignements précieux. Je ne veux que cueillir çà et là quelque indication, quelque pensée caractéristique, afin de donner une idée de ce qu'on pourra y chercher.

Fernán a souvent des vues justes et pénétrantes sur la littérature espagnole en général, plus particulièrement, comme bien l'on pense, sur le genre qu'elle cultive à sa façon et voudrait marquer de sa marque; et quand la passion religieuse ou politique ne domine pas son jugement, quand elle reste dans le domaine purement littéraire, comme elle saisit bien et définit heureusement certaines qualités ou certains défauts du génie espagnol! « On peut bien dire ici de la poésie, ce qu'on dit de l'esprit à Paris, qu'elle court les rues. » Ou cette pensée vraiment profonde et si finement exprimée sur la passion qui se mêle, en Espagne, à tous les sentiments et parfois les dénature : « En España hay siempre mezclado á los sentimientos algo de pasion que los desfigura y da otro caracter, como sones de una música militar al canto sencillo del ruiseñor. » Ou encore cette remarque sur la difficulté qu'éprouvent les Espagnols à ne pas se guinder, à rester naturels en écrivant : « Es cosa rara, pero lo mas dificil para los Españoles es la naturalidad; asi escriben mejor novelas históricas que novelas de costumbres. »

Elle même se juge assez bien ; elle sait en tout cas très exactement ce qu'elle veut, ce à quoi elle tend, et ne se dissimule pas les invraisemblances qu'on peut reprocher à tel de ses romans où certaines situations impliqueraient des dénouements autres que ceux que lui imposent ses tendances moralisantes ; d'autre part — on ne s'en étonnera pas — elle ne semble pas disposée à admettre que ses récits, à cause précisément de ces tendances et pour d'autres raisons encore, puissent paraître ennuyeux. Elle voulait être simple, — « mi prestigio asi como mis gustos están en la sencillez » — naturelle, vraie ; et, en effet, beaucoup de ses personnages qu'elle nomme à Latour sont des copies exactes d'êtres qui ont existé et qu'elle a connus. Jusqu'ici rien de mieux, et il est juste de dire qu'elle a atteint cette vérité, ce *rendu*, ou qu'elle nous oblige à y croire, nous en donne l'illusion. Mais elle voulait encore être « morale », et alors son cas devient, littérairement parlant, plus compliqué et plus difficile à défendre ; car si en prétendant prêcher telle ou telle vertu, convertir le lecteur à ses idées, elle fausse un caractère ou arrête le développement normal d'un individu, elle cesse par là même d'être vraie et naturelle, au moins dans une certaine mesure. C'est ce qu'elle n'aime pas à reconnaître, quoiqu'elle le sente, peut-être. Ses concessions à la morale l'ont, à son avis, simplement privée d'effets dramatiques qui eussent rendu ses livres plus intéressants ; mais ce sacrifice lui était dicté par sa conscience, elle ne le regrette pas. Voyez, par exemple, ce qu'elle dit à propos de *Lady Virginia* et de *No transige la conciencia*[1] :

Conozco que esta idea moral de respetar la inocencia, evitando exponer un hecho que inevitablemente le abre los ojos, me pone muchas trabas, me quita recursos dramáticos, me fuerza, como en Ismena y Virginia, á sacrificar la *donnée,* que me expongo á una justísima crítica, y á pesar de eso, no me parece que debo sesgar. « Tus escritos huelen á limpios, » me decia Ochoa en una epistola familiar que me escribia en el *Heraldo,* firmándose *El lector de las Batuecas ;* no quiero desmerecer de este elogio. No hay literatura en lo serio mas casta que la española ; no quiero ser yo la que la modernize en otro sentido...

El asunto de que se compone, — la nouvelle *No transige la conciencia* — como el de casi todas, es un hecho cierto, complicado con un adulterio lo que lo hace mas dramático é interesante, pero he sacrificado tan patético y romanesco incidente á la moral y á mi afan de merecer siempre para mis pobres escritos, en punto á estas cosas, su *inmaculadidad* (qué terminacho !)...

Parfois, les critiques qui ne veulent pas entrer dans ses vues, qui feignent de ne pas comprendre ses intentions ou les comprennent mal, la mortifient et l'agacent. Toujours à propos de *Lady Virginia*, elle eut

1. Ces deux nouvelles ont paru pour la première fois dans la *Revista de sciencia, literatura y artes* de Séville ; la première, en 1857, dans le tome IV ; la seconde, en 1856, dans le tome II.

avec son ami D. Fermín Apezechea une petite discussion assez divertissante dont elle rend compte à Latour.

Como las madres dan á sus hijas mis novelitas á leer desde que tienen 10 años, me he propuesto que no les den la idea de que pueda haber niños nacidos fuera de matrimonio y aun menos que les puedan tener mugeres casadas sin que sean los maridos de estas sus padres. Asi inventé, para evitar este escollo, la *donnée,* que con muchísima razon halla V. innaceptable y preferi mil veces encurrir en esta justa crítica que el no respetar la inocencia. Yo me decia : espero que conocerán que la horrible situacion de la marquesa es debida á un adulterio que Fernan da á entender sin patentizarlo; pero Fermin tubo cuidado de quitarme esta esperanza, añadiendo de su cabeza á mi relacion estos inconcevibles renglones : « Aquellas relaciones tan peligrosas en las cuales no llegué á traspasar *todos mis deberes.* » — « Pero, Señor, le decia yo, si lo que deseo es cabalmente que el lector crea á L. Virginia mas culpable de lo que yo, por respeto á la inocencia, lo hago! Mi historia con esta perentoria declaracion no es probable. — Si lo es, se han visto casos semejantes, y asi es mas moral. — Señor, si quiero que L. V. sea una gran pecadora! — No es menester; está mejor asi. — Pero, Señor, ¿no ve V. que eso de *todos sus deberes* despierta en las jovenes la idea que hay aun otros deberes que el de guardar su fé y su corazon? » Nada le combeció y la desgraciada frase que me quitaba toda esperanza de ser adivinada se puso.

En somme, elle désire que les petites filles n'y comprennent rien et que les personnes d'âge sachent lire entre les lignes. Procédé dangereux, car il y a partout des petites filles très précoces et curieuses, et précisément le mystère qu'elle laisse planer sur certaines situations risque de les intriguer bien plus qu'elle ne le croit. Il ne faut pas jouer avec le feu, et c'était l'opinion du sage D. Fermín. Mais elle, ayant beaucoup vécu, aimé, souffert, ne se résignait pas facilement à ne pas toucher aux grandes passions : seulement dès qu'elle a posé ses personnages, elle s'effraie elle-même des sentiments et des actes qu'il serait logique de leur prêter; elle atténue alors autant que possible, elle se dérobe aux conséquences de ses prémisses : sa mission morale la rappelle à l'ordre. « Je veux faire un plat succulent avec du riz, du lait et du sucre, et même en y mettant un brin de canelle je ne ferai jamais que de l'*arroz con leche,* » dit-elle un jour à son ami, non sans quelque léger dépit peut-être et sous le coup d'un article de la *Revue d'Édimbourg,* où l'on traitait ses romans d'insipides.

Sur plusieurs de ses romans, la correspondance nous apporte de curieuses informations et qui rectifient parfois ce qu'en ont dit ses biographes. Ainsi nous savions bien que *La Gaviota,* la première publication espagnole de Fernán, avait été écrite d'abord en français, mais nous ne savions pas que ce fut José Joaquin de Mora qui en fit la traduction en castillan. Fernán nous l'affirme, ajoutant, ce qui n'était pas connu, qu'elle écrivit *La Familia Alvareda* premièrement en allemand.

Cuando dice V. que escribi la novela en francés, diré á V. que fué, no para imprimirla, sino por si acaso la queria leer algun estrangero, como escribí *La Familia Alvareda* en aleman, como de tal suerte estaba persuadida que nadie *nacional* podia pasar aqui, ni lograr mas que la burla y la calificacion de chabacano, ganso y ordinario, vulgar y trivial. Mora que la leyó fué el que se empeñó en publicarla, y él la tradujo.

Peut-être, par amitié pour Mora, a-t-elle un peu exagéré la part de collaboration qu'il lui apporta; mais de toutes façons cette part fut grande et il y a lieu d'en tenir compte dans tout jugement sur le style au moins de la nouvelle. De son côté, Mora, par discrétion sans doute et délicatesse, n'en a rien dit et dans un charmant billet adressé à Fernán, en 1849, peu après la publication de la *Gaviota* dans *El Heraldo*, que nous ont conservé les papiers de Latour, il se déclare simplement l'*éditeur* de son amie.

Desde que se ha metido V. á palaciega, no hai forma de arrancarle siquiera los buenos dias. ¿ Diga V., niña, tan absorta se halla V. con su infanta y sus besamanos y sus moños y sus jaleos que no encuentra cinco minutos para decirle buenos ojos tienes al que ha tenido la honra de ser editor de sus obras? ¿ Qué buena ocurrencia habria sido, al insertar cierto nombre en las columnas del *Heraldo*, añadirle un (¹) y al pie de la columna : « (¹) la autora de la interesante novela la *Gaviota!* » Mais, n'ayez pas peur : el secreto está hermeticamente guardado, como se guardará el de la *Familia Alvareda*, la cual saldrá á luz cuando se retire de la escena la insoportable *Ana Maria* [1]. A proposito, la tal familia me ha gustado casi tanto como el pajaro. Es un cuadro perfecto y acabado, cuya publicacion añadirá nuevos laureles á los que ya adornan las sienes de mi amigo Fernan.

J'ai hâte d'en venir aux jugements qu'elle porte dans ses lettres sur les écrivains espagnols contemporains, amis et adversaires. Droite et franche, se sentant d'ailleurs en pleine sécurité avec Latour, qui partageait beaucoup de ses idées, elle dit très ouvertement ce qu'elle pense de l'un ou de l'autre et sans les ménagements qu'elle eût observés en toute autre occurrence. Quelque chose de la combativité de la mère revit dans la fille dès qu'il s'agit de ce qui leur tenait au cœur à toutes deux, de leur credo politique et religieux, mais dans les questions littéraires Fernán est plus portée à la modération et à l'indulgence. Sans réussir à être tout à fait impartiale, ce qui serait beaucoup demander à une femme, elle consent à admirer le talent partout où il se trouve, déplorant à vrai dire qu'il ne marche pas toujours escorté de la vertu et des sains principes; et, en revanche, même chez les bien pensants, elle fustige impitoyablement la médiocrité, la vulgarité, le manque aux convenances et la prétention. Nulle envie d'ailleurs ni

1. Quelque roman feuilleton publié dans le journal *El Heraldo*.

sotte jalousie, aucun sentiment haineux ni mesquin; mais quelques vives ripostes quand on la froisse ou la touche aux points sensibles, quelques malices de bon aloi, spirituelles sans méchanceté. Voyons d'abord quelques amis et coreligionnaires.

Celui qu'on a appelé une «âme jumelle» de Fernán, Antonio de Trueba, le doux conteur, le barde inspiré des Provinces Basques, occupe souvent, comme bien l'on pense, le peintre des mœurs andalouses, d'autant plus que Latour l'appréciait fort, peut-être un peu au-dessus de sa valeur, et s'occupait de faire connaître ses écrits en France. Fernán le goûtait aussi, car tous deux travaillaient à la même œuvre, cherchant l'un et l'autre à rapprocher la littérature du peuple, à la retremper dans la tradition nationale; toutefois, sa sympathie et son admiration ne vont pas jusqu'à lui dissimuler les défauts et les faiblesses de son allié : une certaine mièverie surtout et des affectations assez puériles qui déparaient parfois le style de l'auteur des *Cuentos color de rosa*. Ses critiques, inspirées par une amitié sincère, portent juste :

> Remito á V. el *Cuento color de rosa* de Trueba; siento que abuse de las *sonrisas* y de la palabra *bendito,* que yo he puesto en uso en literatura. Tiene menos malicia que yo, y por eso es menos precavido para evitar dar *prise* á nuestros contrarios en ideas y estilo...
>
> Pienso como V. que la especialidad de Trueba es *les cordes douces;* su idea en su cuento lo es y para hacerlas mas dulces toca (anque no muy bien) las que con ellas contrastan para hacer mas dulces las primeras...
>
> No he leido su *Juan Palomo*... no quiero ya leerlo sino en francés, porque estoy segura que me gustará mas que en español, desapareciendo así los diminutivos de que abusa mucho Trueba. Tacto, tacto es, y no talento, lo que falta á nuestros buenos novelistas...

Bien vu et bien dit. — Un autre émule de Trueba, qui fit son apparition dans le monde littéraire sous le patronage de Cañete, en 1866, le poète catalan Melchior de Palau, l'intéresse vivement. Elle profite de la publication de ses *Cantares*[1] pour rompre une lance en faveur de la poésie populaire authentique et réfuter avec énergie son ami Cañete, qui avait osé écrire que les chants populaires ne sont que des chants dus à des poètes de profession répétés par le peuple et dégénérés! Ici elle se sentait sur son terrain; aussi parle-t-elle avec une conviction entraînante : *no transige la conciencia.*

> Nada toma el pueblo de poesias cultas que ni oye ni sabe, y el libro que nos recomienda (les *Cantares* de Palau) toma del pueblo sus ideas, su género, sus expresiones, sus santos y cosas... toma su *sans façons* en el decir, sus modismos, sus palabras, eso sí, y nobstante, yo, tan identificada con el pueblo, conozco al instante lo que es genuino y lo que es imitado. La espontaneidad,

1. *Cantares de D. Melchior de Palau, precedidos de un prólogo por D. Manuel Cañete,* Madrid, impr. de M. Galiano, 1866.

la fé, la sencillez, los *defectos* le faltan; es cosa *mejor,* pero no es aquella; son niños bien educados y no niños sin educacion, y estos me gustan mas. Por eso decia yo á V. que Cañete se contradice de una hoja á otra en su prólogo y afirma lo que no es ni será, y es que el pueblo cantará las coplas de Palau. Nunca! asi como no pronunciará á la Madrileña. Cada uno sabe lo que sabe, y yo en el humilde y *ordinario* estudio del pueblo sé mas que Cañete. Bastaria la *chocantísima* inovacion de Palau de hablar de *besos,* para reconocer que no es de la casta musa popular que canta sus amores á las puertas de los padres y madres de sus novias. *Jamas* he oido al pueblo asociar esa palabra sino en sus cariños á los *niños.* La *retenue* y decente severidad de este pueblo la expresa bien este su refran : « Entre santa y santo, pared de cal y canto. »

Je ne suis pas sûr pourtant qu'il n'y ait pas une bonne part de vérité dans l'opinion soutenue par Cañete, et que partagent plusieurs folkloristes de nos jours, mais le plaidoyer *pro domo* de Fernán méritait bien d'être entendu : il part du cœur; c'est la mère qui défend son enfant.

Avec les femmes, même celles qui n'étaient pas de l'*otro bando,* elle se tenait peut-être un peu plus sur la défensive. Il ne serait pas exact de parler ici de rivalité, car Fernán avait l'âme trop élevée pour déprécier le mérite des autres femmes écrivains qui se produisaient à côté d'elle. Aucune, à vrai dire, ne lui portait précisément ombrage, car les plus éminentes s'exerçaient dans d'autres genres; mais elle se montre peut-être plus attentive à leurs défauts, elle les surveille davantage et leur pardonne moins, ne fût-ce que pour l'honneur du sexe. Je ne toucherai ici qu'à ses relations avec la célèbre poétesse Dª Gertrudis de Avellaneda, dont un critique de notre temps a pu dire, non sans quelque exagération andalouse, qu'il faut remonter dans l'histoire jusqu'à Sapho pour trouver à qui la comparer[1]. Fernán admirait certes autant que personne son talent, mais elle avait moins de sympathie pour son caractère, ses allures; elle lui reproche volontiers quelque *pose* et note assez malicieusement la contradiction qui éclate entre certaines aspirations au repos, certains repentirs de ses lettres intimes et l'amour du monde, de la renommée et du bruit que cette femme toujours agitée laissait percer ailleurs assez ingénument. Gertrudis *la Magna,* — c'est ainsi que Fernán aime à la nommer — écrivant un jour à son amie, lui parle de sa vie retirée à Puerto Real, station balnéaire de la baie de Cadix : « Mi larga permanencia en este pueblo, aun despues de marcharse la mayoria de los bañistas que le han prestado animacion, probará á V. que Mr de Latour, tan benévolo conmigo, se ha equivocado, sin embargo, al creer que necesito mucho ruido y éclat. Acaso sea dificil hallar persona que ame tanto como yo los campos, la soledad y el silencio. Jamas, ni en mi juventud, he sido

1. D. Juan Valera, *Disertaciones y juicios literarios,* Madrid, 1878, p. 241.

apasionada por los grandes centros de movimiento, y á medida que envejezco me voy haciendo mas afecta á la vida retirada y perezosa. Por la misma razon que prefiero Sevilla á Madrid — á pesar de tener viejos y buenos amigos en el último punto, — prefiero Puerto Real à Sevilla. » En envoyant cette lettre à Latour, Fernán pique sous le mot de Puerto Real la petite note suivante : « Cuando está hecho un petit Versailles ! » et ajoute en guise de commentaire : « Le he contestado que el águila no puede vivir en una jaula como el jilguero, ni á la sombra la que mira al sol. » Et quand Latour a lu la lettre et lui en a dit son sentiment, Fernán y revient encore :

Por de contado que puede V. quedarse con la carta de Gertrudis, y es excelente la comparacion de Yuste. Estaba muy en retirarse á un convento (no sé si como Ninon), me lo consultó y creo que lo que le hizo mas fuerza para desistir es la reflexion que le hice que una muger como ella no podia volver á salir...

Ailleurs, Fernán cherche à expliquer pourquoi, tout en se témoignant réciproquement beaucoup d'amitié, elles ne se comprennent, ne se pénètrent pas complètement. Trop de choses les séparaient, intellectuelles et morales. Gertrudis frisait parfois l'hérésie, s'abandonnait à des engouements dangereux, tombait du ciel jusqu'au bord de l'abîme : *ó locura ó santidad,* comme on l'a dit de certaine grande dame de ce temps-ci. Et pour accuser encore la divergence, il y avait l'éducation un peu négligée, à certains égards, chez la poétesse, des manques de tact et de mesure, des manières frisant la vulgarité ou le mauvais ton, point délicat, très sensible et sur lequel Fernán ne transigeait pas.

Estrañará V. si le diga que somos *muy* amigas la de Avellaneda y yo, por ser, al parecer, nuestras sendas muy opuestas, asi como nuestros caracteres. Esto probará que no es preciso asemejarse para quererse. Es una muger *buenísima,* aunque yo quisiera que para su propia felicidad, su sangre corriese menos apresurada y su espíritu se elevase menos á esas regiones tan altas que, aunque bellas y puras, tienen la contra que en ellas se pierden de vista las cosas terrenas y la senda que hemos de pisar para nuestro bien estar y conveniencia, asi sucede que no está *à son aise* en la atmosfera que á ella y á todos nos rodea...

Ya sabia que George Sand habia vuelto á ser el espíritu fuerte que era, escribiendo una novela contra el santo sacramento de la penitencia... Dios quiera que su egemplo no influya en Gertrudis Avellaneda, pues G. Sand es su *fétiche.*

¿Dichosa Dª Gertrudis, tan bien dotada por Apolo como por Marte! De ella diria el general Santa Maria como de la Gaviota : con una compañia de tales granaderos tomo toda plaza fuerte. Tanto á ella como á la Coronado les hace falta una cosa que no se tiene si no se adquiere desde la cuna... educacion : por lo que, si les sobra el genio, les falta el *comme il faut,* el tacto y la cultura prática...

Et, pour finir, un joli mot de femme, de femme jalouse de l'ami qu'elle a conquis, qui lui appartient et qu'elle se refuse à partager :

La bella Gertrudis estubo aqui anoche, y me habló mucho de *nuestro* amigo, asi llama á V., y yo tengo ganas de decirle : admirador y apasionado *de V.*, por amigo mio.

Très au-dessous de cet Olympe, végétaient quelques pauvres femmes de lettres, très estimables à coup sûr, mais par trop dépourvues de talent. Telle une bonne demoiselle d'origine italienne, Angela Grassi, qui remplissait de ses productions aussi languissantes que morales un journal de modes du temps. Fernán, bien entendu, devait à cette bonne âme d'approuver l'esprit qui inspirait sa littérature alimentaire, mais elle ne peut prendre sur elle de la lire : la médiocrité dans tous les genres lui est insupportable.

Nunca, perdónemelo la autora, he tenido paciencia para leer nada de Angela Grassi, una pobre solterona, segun me dicen, sentimental y pedante, que llena el periódico de la *Moda* de cartas morales y de enseñanzas, coleccion de *lieux communs* sin fin. Creo que se le hace muy poco caso, pero se la estima por sus buenas ideas, en las que por suerte de ella ningun demócrata fija la atencion.

La médiocrité et aussi le mauvais goût, tout ce qui détonne, tout ce qui blesse ou le bon sens ou la délicatesse morale. Elle le montra bien à propos du *niño* Cao, un enfant de douze ans, d'une précocité maladive, auteur de poésies dont on fit un assez grand tapage en 1866. Fernán ne partagea pas le sentiment général pour ces vers quelque peu ridicules et marqua en termes excellents à son ami Latour pourquoi elle résiste au courant, pourquoi elle ne se laisse pas séduire par ce lyrisme prématuré et qui lui semble comme une profanation de l'enfance.

He recibido y leido las poesias de el joven Cao. Fuera parte de la pequeña comedia que es bastante bonita y se trasluce el niño, las demas poesias en su mayor parte me parecen, francamente, fuera parte de las que dirige á su madre, para un hombre bien poca cosa, para un niño chocantes. Ese niño tiene disposicion, buena memoria, buen oido, ha leido (en lugar de estudiar) muchas poesias y forma las suyas con reminicencias. Y moralmente hablando, mas vale que asi sea. ¿ Pues, puede en un alma de niño de 12 años caber ese desencanto raquítico del mundo, ese ardor amoroso contra naturaleza :

Vi tu seno alabastrino
Que mil encantos augura, etc. ?

¿Caben estas sentencias dogmáticas en boca de quien oirá que le dicen : niño, estate quieto, sino no comerás postres[1] ?

1. Ce jeune talent fut fauché dans sa fleur, mais la piété de ses admirateurs lui a élevé un monument : *Obras literarias del precoz niño don Jesus Rodriguez Cao*. Madrid, 1869-1870, 4 vol. in-8°.

Le *niño* Cao et la réprimande que lui inflige ici Fernán nous rapprochent du groupe des adversaires. Fernán avait des ennemis. Dans les partis politiques hostiles au régime ou même dans les rangs de l'opposition au gouvernement quand il penchait du côté autoritaire et rétrograde, on prenait souvent un malin plaisir à attaquer cette femme auteur parce qu'on la savait bien vue en haut lieu et protégée par la famille royale. Ces critiques lui étaient naturellement sensibles, mais elle en exagère quelquefois la portée et prête à ses adversaires des intentions perfides qu'ils n'avaient sans doute pas. Elle en veut ainsi beaucoup à D. Juan Valera, que ses idées libérales et ses relations avec le personnel de la cour impériale française rendaient très antipathique à une *traditionnaliste* si convaincue, à une amie et à une obligée d'un prince d'Orléans. Il est vrai que, de plus, D. Juan Valera avait le malheur de trouver ennuyeux les romans de Fernán Caballero.

La *Discusion* ha escrito un artículo sobre Fernán, en el que, aunque dice que es *neocatólico,* que *sermonea,* etc., hace un grandísimo elogio de él. No asi el Sor Valera, cuñado del duque de Malacoff, que, segun me han dicho, ha escrito un terrible artículo contra Fernán, sobre el que ha caido como su cuñado sobre aquella torre. Lástima es que no recoja tanta gloria como aquel de su hazaña y que la Reina no le nombre duque de Fernán Caballero. Dice que le *empalago* y que probará que debo *empalagar* á todo el mundo. ¿Qué triste tarea contra una pobre muger que no se ha metido ni con él ni con nadie! No he podido lograr ver el periódico en que vió su famoso artículo la luz publica. Es un periodiquillo avinagrado y burlesco que por antonomasia se llama *La Malva.* ¿Qué habré hecho á ese Señor?

« Il me hait, » dit-elle dans une autre lettre, en ajoutant : « Un auteur français a dit : la haine que nous portons à d'autres nous fait plus de mal qu'à eux. Cependant j'en suis fâchée, on n'aime pas à être haïe, quoique la conscience nous dise que c'est sans raison. » Certainement, elle exagérait beaucoup : D. Juan Valera, parfait galant homme, n'a jamàis pu nourrir contre une femme, dont il ne connaissait que la littérature, des sentiments si noirs. Mais voilà, *empalaga :* le mot était un peu dur.

Bien plus justifiés sont ses griefs contre un autre écrivain de l'époque, D. Adolfo de Castro, auteur, comme on le sait, d'une supercherie littéraire assez piètrement forgée, le *Buscapié.* Personnage louche et méprisable, comme le sont tous ceux qui se livrent à des falsifications, ce Gaditan, très faiseur, quoique muni d'une certaine érudition, commit à l'égard de Fernán une action fort vilaine qui révolta la pauvre femme et contre laquelle elle protesta en termes indignés.

He podido hallar *El Constitucional Gaditano* que hablaba de mi. Traduce del *Critique* el artículo que el mismo mandaria á Paris, y sin decir una

palabra de mis escritos (pues es la táctica que han tomado), y llamándome *nuestro distinguido novelista,* dice unas cuantas mentiras que, sin ser *malas,* están puestas para ponerme en ridículo, y acaba por contar alegremente, nombrando las personas, la atroz catástrofe de mi vida! La desgracia tiene sus fueros; la prensa de Madrid los respetó, por muchos era ignorada mi desgarradora ignominia; y ese periódico, ese D. Adolfo Castro (que ni de vista conozco), casi en mi presencia, en ese Cadiz del que he hablado con tanto amor, se echa al público con una insolencia que no tiene comparacion sino con la crueldad que la ha dictado. Ahora conozco mas que nunca que una muger, que está expuesta á tal barbarie, no debe tener mas refugio que las cuatro paredes de un convento que la escondan!

D'autres encore firent souffrir, non plus, il est vrai, la femme dans sa vie intime et ses plaies les plus douloureuses, mais l'auteur dans son amour-propre très légitime d'écrivain, et ceux-là furent ses traducteurs français. M. Asensio nous a fait connaître déjà le corrigé par Fernán d'un de ses *traditori,* et la correspondance nous en fournirait bien d'autres, de fort instructifs, car Fernán, qui aimait l'exactitude et possédait bien les deux langues, ne se contente pas de souligner les contresens et les non-sens; elle indique ce qu'il aurait fallu mettre, elle redresse et remplace, comme un bon professeur. Tous y passent, mais elle se plaint surtout de Germond de Lavigne et d'Alphonse Marchais, sans acrimonie, d'ailleurs, et parfois plaisamment. Ainsi, quand elle apprend la mort du dernier et sûre que ses péchés littéraires ne le damneront pas, elle apaise son courroux en lui composant cette épitaphe :

Ci-gît Marchais. Ah! qu'il est bien
Pour son repos et pour le mien!

Disons toutefois, pour la décharge de ces traducteurs, que la tâche n'était pas aisée. Indépendamment des étrangetés d'un vocabulaire souvent très provincial, la familiarité extrême du ton et la sténographie pour ainsi dire du langage courant, chez Fernán, rendent presque impossible l'exacte transposition de ses romans dans une langue étrangère, quelle qu'elle soit, et je ne crois pas, bien qu'elle le laisse entendre, que les traducteurs allemands aient beaucoup mieux réussi que les nôtres. Il faudrait souvent recomposer, récrire, quitte à ne garder que peu de chose de la saveur du terroir. A la réflexion, elle-même se rend compte de la tâche si ardue qu'elle prépare à ses interprètes et discerne bien les causes qui font qu'une grande partie de son œuvre reste inaccessible aux étrangers sans contact avec la vie et les mœurs espagnoles.

Il me seroit pénible et difficile de vous dire mon opinion sur la traduction de M. A. Marchais de *Lágrimas.* D'un côté, la reconnaissance pour quiconque se donne la peine de nous traduire me feroit passer à mes propres yeux comme une ingrate si je m'en plaignois; de l'autre, il est dur de se voir

mal comprise, corrigée au gré des traducteurs, de vous voir passable et *comme il faut* en espagnol, et vous voir mauvaise, commune, presque grossière en français. Je conçois combien l'esprit, le langage et les manières de parler des différents peuples peut y contribuer, mais c'est là que doit être le tact d'un bon traducteur. Les dialogues des jeunes gens, qui sont ici parfaitement exacts, sont beaucoup trop naïfs pour la France, où ils sont absurdes et semblent plutôt des dialogues de petits écoliers. Pour les lettres qui sont à la fin du volume.., n'en parlons pas; il est vrai qu'elles sont intraduisibles.

La révolution de septembre 1868 fut pour Fernán Caballero un cataclysme matériel et moral. Non seulement cette femme parvenue à un âge avancé perdait quelques-uns de ses moyens d'existence, entre autres cette demeure de l'Alcázar, don de la munificence royale, le cher asile où elle avait réussi à retrouver un peu de paix et de bonheur; elle perdait encore, ce qui lui fut sans doute plus sensible, toute confiance dans l'avenir du pays dont elle avait tant travaillé à refaire les traditions, et puis beaucoup d'autres illusions qui l'avaient aidée jusqu'alors à supporter la vie. A partir de la date fatale, sa correspondance s'assombrit; elle ne voit plus autour d'elle que le mal, la révolte, l'impiété; elle n'entend plus que les clameurs d'une populace débridée et insultante. Tout ce qu'elle aimait et respectait se désagrège et s'effondre; ses deux dogmes, la royauté et le culte catholique, participent à la même ruine; le séjour même à Séville, ce Séville théâtre de sa réputation littéraire, lui devient odieux. Elle a des mots terribles, qui ont dû lui coûter à écrire, mais qui reflètent exactement le fond de sa pensée : « Sepa V. que he perdido todo mi españolismo; esta nacion ha degenerado hasta la infamia de un renegado... No creo que haya llegado nacion alguna á la degradacion moral que ha llegado esta! » Elle n'avait pas, au surplus, attendu l'événement pour signaler le danger; dès 1858, cette nouvelle Cassandre prophétisait la chute de la monarchie, la destruction de tous les principes qui étayent l'ordre politique et moral : « Aqui se juega con fuego y nos abrasaremos. Pais desgraciado en que no hay sentimiento del deber, ni pudor, ni verguenza. » Et en 1861 : « El pais se pierde miserablemente y por dias. Cuando estén los Borbones sobre el trono de Francia, que sera pronto, iré á acabar mis dias á la dulce y santa sombra de las flores de lis ». Parfois, elle reprend un peu de confiance : « Todo el mundo dice que se nos derrumba el edificio social; nobstante, como veo que hace tanto tiempo que esa profecia se repite sin tener efecto, yo espero que este viejo techo está tan bien construido que, aunque con goteras progresistas y demócratas, y puntales moderados, nos seguirá todavia cobijando. » Puis elle retombe bientôt dans le découragement, dans de sombres inquiétudes. On conçoit qu'un tel état d'âme ne la rendît pas très juste envers

ceux qui ne partageaient pas ses appréhensions, ou qui défendaient publiquement des idées opposées aux siennes. Castelar, par exemple, l'horripile. Elle cite à son ami un mot de Cavanilles sur le fameux tribun : « Castelar es un canario, que no sabe lo que canta ; » elle raille sa philosophie allemande mal digérée : « la filosofia alemana medio traducida en los interminables discursos del facil Castelar ; » elle rapporte un mot drôle d'un journaliste : « Dice este orador que la república habrá pasado por España como un *meteoro*, á lo que le contesta un periódico : no habrá pasado como un *meteoro*, sino como un *sacaoro ;* y yo digo como un simoun. Pobre España ! » Si peu haineuse que fût Fernán, il arrive pourtant (bien rarement) que la passion politique l'égare, la pousse hors des gonds. Il n'y a, à vrai dire, qu'un mot de trop dans cette correspondance, mais il y est, et, pour comble de malheur, il s'adresse à une femme, une souveraine de naissance espagnole, que ses malheurs ont mis depuis à l'abri de tout outrage. Ce jour-là Fernán a manqué de ce tact qu'elle prisait tant, mais c'est la seule fois.

Lors de nos désastres à nous, qui l'atteignaient aussi puisqu'ils attristaient profondément son ami rentré alors en France, Fernán hésite d'abord un peu entre sa joie de voir tomber l'Empire, qu'elle détestait pour bien des raisons, et le chagrin très sincère qu'elle ressent de la déchéance de la France, d'un pays catholique succombant sous les coups d'une puissance protestante et d'un pays envers lequel elle avait contracté une grosse dette de reconnaissance. Puis, l'Empire tombé, elle nous revient très franchement ; prend part à nos malheurs, et d'une façon effective, recommandant, par exemple, à ses amis de Hambourg des officiers français prisonniers ; elle souhaite vivement notre relèvement et le prévoit... pourvu que nous nous donnions aux Bourbons. Rien, dans ces circonstances, ne semble subsister chez elle des liens de famille ou autres qui l'attachaient encore à l'Allemagne. Son Allemagne, celle de son enfance, repose dans le fond de ses souvenirs et ne ressemble guère à la déesse guerrière du jour. Elle citera quelque couplet d'un *Lied :*

> Wenn ich ein Vöglein wär
> Und auch zwei Flüglein hätt,
> Flöge ich zu Dir ;

elle traduira pour Latour un article de Ferdinand Wolf, son grand patron en pays de langue allemande ; mais c'est tout. Les héros de la nouvelle Germanie ne l'éblouissent nullement ; elle établit quelque part une comparaison entre Jeanne d'Arc et Bismarck, où celui-ci ne tient pas le bon bout : « Roguémosle (á Dios) que depare otra sierva suya al Santo Padre amenazado por todas las fuerzas, hiel y astucias de la framasoneria y su gran preste Bismarck, gavilan que vuela

estendiendo su vista por las regiones bajas, sin levantarla nunca hacia el Cielo. »

Enfin, après sept années d'angoisses cruelles et de tristesses navrantes, qu'aggravèrent encore des chagrins de famille et les misères de l'âge, Fernán eut la joie suprême d'entendre les cloches de sa grande cathédrale sonner le retour du roi légitime. Son cœur d'Espagnole de la vieille roche, de royaliste impénitente déborda ce jour-là ; clouée sur son lit par la fièvre, elle eut pourtant la force de se lever pour chanter son *Te Deum* à l'ami absent, qui, elle le savait bien, partageait son bonheur :

Estoy aun tan debil que no puedo escribir, y lo siento, pues qué de cosas tendria que decirle! Todo esto es obra milagrosa y no es menos milagroso que este Rey niño se comporte de manera de ganarse *todos* los corazones, aun el de sus enemigos. Dios y sus grandes antepasados le inspiran... Enfin el charlantin de Romero Robledo expresó lo que quizas la mayor parte de sus compañeros pensaban, diciendo : « Hemos traido un Rey demasiado Rey. » Creian traer otro Amadeo, que no se apoyaba mas que sobre ellos, y no ven que el que ocupa el trono de sus antepasados se apoya sobre su derecho y el beneplácito de toda la nacion.

Ce que je n'ai pas encore dit, mais ce qu'il faut dire, c'est combien cette correspondance renferme de poésie, d'élévation et de cœur, de nobles sentiments admirablement exprimés, de pensées d'une tendresse infinie, et aussi parfois, quand la vie s'éclaire d'un rayon de soleil, de joyeuses plaisanteries, de bonnes *andalousades*. En voici une où nous retrouvons, en guise de morale de la plaisante histoire, Fernán « protectrice des animaux ».

Un chisme, pero gracioso. Los S... han comprado la casa que fue de Ureta, el que tenia fama de rico, y á su muerte nada se halló en metálico. En un hueco de escalera, al hacer la obra, se hallaron á un gato que alli habia muerto y estava desecado. Los amigos les dijeron por broma que habian hallado el *gato* de Ureta. Llega a los oidos de ellos, se alborotan, quieren reclamar y hasta consultar con avogados. Los otros dicen que sienten haber tirado el gato á la basura para poder enviarselo. Todo el mundo se rie, menos yo que digo : infames albañiles que se divirtieron en emparedar á un infeliz animal!

Un autre accès de bonne humeur lui rappelle la façon amusante dont elle punit une petite demoiselle à album, une collectionneuse d'autographes célèbres. La punition consista à lui composer deux quatrains d'un prosaïsme voulu, parodie de ce *coplear* andalous dont elle ne put jamais apprendre le secret.

Vous savez quelle corvée vous imposent les albums. La fille de M..., qui est mon amie intime, a une petite fille à elle qui possède un de ces instruments de torture. Elle me pria d'y écrire quelque chose. Mon désespoir ne me

rendit pas folle, mais presque folle, c'est-à-dire *rimailleuse*. Je pris la plume, comme Cléopâtre son aspic, et voici ce que j'écrivis :

A tu abuela quiero mucho,
A tu madre mucho mas,
Te quiero á ti, niña mia,
Y á los hijos que tendrás.
Este vínculo de amor
Poco vale, pero es tal,
Que ni el mismo Mendizaval
Lo puede desmortizar.

Mais c'est surtout l'amitié qui l'inspire, qui lui dicte ses mots les plus gracieux. Pour louer son ami, dont les articles sur l'Espagne la charmaient et la consolaient si souvent, elle fait de vraies trouvailles. Une étude de Latour sur le Tage lui rappelle le grand poète chrétien; elle l'invoque pour remercier son ami : « Ojalá hubiese un Fray Luis que prestase habla al rio y le hiciese alzar su cabeza para darle á V. las gracias, como lo hizo para que reconviniese á un Rey ! » Une autre fois elle dira au même : « Da V. siempre en el blanco, y es el Guillermo Tell de los críticos. » Elle sait aussi que rien ne gagnera mieux le cœur de Latour que de faire valoir l'esprit et la grâce de sa femme; elle y réussit et de la façon la plus ingénieuse :

Vous avez une *media naranja* qui a de l'esprit comme un petit diable, dont elle use comme un ange! Me ha escrito : *Je permettrai à M. de Latour de faire la cour à Cecilia, si Cecilia permet à Fernan de me la faire à moi.* « No hay sino una Francesa que pueda decir una cosa tan aguda y amable á un tiempo, » exclamaba entusiasmado anoche Fernandez. « Qué distincion y qué talento en esa frase! » decia de Gabriel, y asi contesto á V. á su pregunta : qué nos hacemos? Admirar á su señora de V., *ne vous en déplaise.*

Et lorsque très près de sa fin, elle envoie aux absents comme un dernier salut, d'une main bien lasse, mais d'un cœur encore jeune et chaud, quel charme pénétrant et mélancolique s'exhale de cet adieu !

Dé V. un millon de millones de cariños de mi parte á *su* y *mi* Fanny. Mi amistad es como el vino de Jerez, el tiempo que por ellos pasa los mejora y da mas fuerza. — Los hermosos y antiguos cipreses que estaban en los jardines cerca de las ventanas de sus habitaciones de V^es^ los han echado abajo, pero no hay nada ni nadie que pueda desarraigar la amistad que les profesa el corazon de su mejor amiga.

FERNAN.

Mais Fernán ne serait pas Fernán si elle n'avait pas fait servir la poésie populaire, les délicieuses *coplas* de son pays, à chanter comme au balcon sous le cœur de son ami. Un jour, pendant qu'elle tient la

plume, une servante passe fredonnant une *copla;* elle la transcrit sur un petit papier qu'elle glisse dans sa lettre :

La pena mas excesiva
Que los condenados sienten
Es aquella voz que grita :
Para siempre, para siempre!

Puis elle ajoute, anxieusement :

No permita Dios que nunca se pueda aplicar ese terrible fallo á nuestra ausencia!

Cet aperçu bien sommaire de plusieurs centaines de lettres de Fernán Caballero à Latour, où j'ai seulement glané des bribes qui ne donnent qu'une faible idée de la richesse de l'ensemble, nous révèle quelque chose dont on pouvait se douter déjà depuis la biographie de M. Asensio; c'est que chez Fernán la femme vaut mieux encore que l'écrivain. L'œuvre, j'entends ici essentiellement les romans, a des parties caduques et fanées qui ne revivront plus; même ceux qui, à cause de leurs opinions politiques ou religieuses, sont le moins portés à déprécier ces livres, comme par exemple l'éminent P. Blanco García[1], doivent jeter du lest pour sauver ce qui, suivant eux, garde encore sa valeur des premiers jours. Je ne voudrais pas entamer ici de discussion et ne donnerai qu'une impression. N'ayant pas lu depuis trente ans de romans de Fernán Caballero, j'ai voulu, à propos de cette étude, en relire au moins un, choisi parmi les plus célèbres : cela m'a coûté des efforts avec quelques bâillements, et le mot de D. Juan Valera (que les mânes de Cécile me pardonnent!) m'est souvent revenu à la mémoire. Et, chose assez curieuse au premier abord, mais fort explicable cependant, les parties du roman qui, dans ma jeunesse, me semblaient insipides et que je sautais allégrement, m'ont paru, au contraire, les plus supportables; on pense bien que je veux parler des digressions morales. Le *sermonear* de Fernán me plaît parfois maintenant et j'y prends goût. Sans doute, c'est l'effet de l'âge, de mon âge à moi, puisque aussi bien ce qu'il y a d'invention dans ces récits, le roman proprement dit, s'adresse plutôt à la jeunesse ou tout au moins a été, dans la mesure du possible, adapté à son usage; peut-être est-ce aussi l'effet de l'âge des livres dont les artifices de composition ont vieilli, tandis que certains détails accessoires et les réflexions de l'auteur piquent déjà la curiosité; et, dans quelque cinquante ans, ces romans seront sans doute lus à titre de documents, parce qu'on y

1. *La literatura española en el siglo XIX*, 2ᵉ partie, Madrid, 1891, p. 281 et suiv.

trouvera le reflet des idées et des préoccupations d'une époque; leurs moralités, qui coupent le récit et gênent encore un certain nombre de lecteurs, ces moralités qu'on pourrait marquer d'un astérisque comme dans les éditions du *Guzman de Alfarache* pour les distinguer de la partie narrative, acquerront alors toute leur valeur, car, remarquons-le, elles portent très souvent sur des travers, des tendances caractéristiques d'un moment précis de la société espagnole. On les lira encore pour le style de bonne qualité, pour le vocabulaire très riche et souvent emprunté à l'idiome spécial de l'Andalousie, pour la reproduction fort exacte dans les dialogues du langage de la conversation. A la vérité, les romans ne représentent qu'une des faces du génie de Fernán; il y a en outre dans son œuvre de petites nouvelles, notamment les *Cuadros de costumbres populares andaluces,* plus réussies, à mon sens, que les romans, et, en tout cas, de digestion plus facile. Mais, pardessus tout, il y a les transcriptions de récits et de chants populaires, ce qu'elle a pris aux humbles conteurs de son pays, ce qu'elle a cueilli sur les lèvres des aèdes andalous : en un mot, sa grande entreprise de divulgation du folklore espagnol, qui reste sa gloire la plus pure et son meilleur titre à notre reconnaissance. On a fait mieux, sans doute, depuis dans ce domaine : les Lafuente Alcántara, les *Demófilo*, les Rodríguez Marín et divers autres ont beaucoup étendu l'enquête, ont pénétré dans des régions dont Fernán s'interdisait l'accès; leur compréhension est plus libre et plus large, leur érudition spéciale plus précise et plus sûre. Fernán atténuait, choisissait; ses continuateurs livrent tout et ne cachent rien : l'enfant a grandi, mais il est devenu moins sage. Néanmoins, l'initiative lui appartient, c'est bien elle qui, par son active propagande, son grand amour pour les manifestations ingénues de l'âme du peuple espagnol, a découvert ce parent pauvre, la littérature populaire, l'a introduit dans le monde, en le peignant un peu pour qu'il y parût moins gauche, lui a gagné des sympathies, lui a même ouvert une carrière et procuré de grands succès.

Et pourtant, malgré tous ces mérites, la femme, je le répète, est supérieure à l'écrivain; plus on apprend à connaître Fernán dans sa vie, sa famille et ses amitiés, plus on admire cette nature vraiment haute et sincère, passionnée et tendre, et plus on l'estime. Dans ses livres, même là où elle intervient le plus directement et parle en son nom au lecteur, là aussi où elle prête à ses personnages ses propres idées et leur fait revivre ce qu'elle a vécu, elle ne se montre que sous un certain apprêt, et prend l'attitude d'un auteur devant le public qui le dévisage. Il faut donc la chercher ailleurs si l'on veut la voir et la comprendre jusqu'au fond de son être, et c'est précisément dans ses lettres familières où s'épanchent en toute liberté ses sentiments et ses passions, qu'elle nous apparaîtra ce qu'elle fut réellement. Là, dans le doux laisser aller d'une correspondance intime, elle se livre tout

entière, sans précaution ni réticence ; là, nous la saisissons à l'improviste, sans lui donner le temps de se composer, à chaque heure du jour, sous le coup de tous les événements, de toutes les impressions qui ont marqué ses longues années de vie. Et si les lettres à Latour nous rendent le service signalé de nous mettre en contact immédiat avec cette âme d'élite, elles nous en rendent un autre non moins appréciable, celui de nous découvrir en Fernán une épistolière de première ordre, un nouvel écrivain dont on ne soupçonnait l'existence que par quelques extraits d'autres correspondances. La femme est supérieure à l'écrivain, disais-je. Je me reprends et me corrige : l'écrivain, chez Fernán, quand il se confond avec la femme, reste spontané, naturel et n'obéit qu'au sentiment, sans rien concéder au *voulu* et à la littérature, l'emporte de beaucoup sur la femme auteur. Les lettres à Latour, qui sont une vraie révélation, vengeront sa mémoire de l'oubli où tombera infailliblement une partie considérable de son œuvre littéraire, et si, comme tout le fait espérer, une main pieuse se charge du soin de les publier, ces lettres la réhabiliteront en donnant à la riche littérature espagnole du XIXe siècle la Sévigné qui lui manquait encore.

ALFRED MOREL-FATIO.

BIBLIOGRAPHIE

Federico Hanssen. — *Notas á la Prosodia Castellana* [extrait des *Anales de la Universidad de Santiago de Chile*]. Santiago, impr. Cervantes, 1900, 23 pages.

M. Hanssen continue dans cette nouvelle brochure ses études statistiques sur l'hiatus, la synalèphe, l'élision dans la versification castillane, études commencées dans ses précédents articles. Dans ces derniers l'auteur cherchait à établir que dans la primitive versification, l'hiatus était la règle générale, et que Berceo, par exemple, ne faisait point usage de la synalèphe. Dans le présent travail il a fait porter ses recherches sur l'époque intermédiaire entre cette poésie primitive et l'époque actuelle, et il montre comment peu à peu l'usage de la synalèphe prévaut sur l'hiatus, dans les poésies de Juan Ruiz, de López de Ayala, des poètes des *Cancioneros*, des lyriques de l'école italienne, etc. Inutile d'insister sur l'utilité de cette statistique, dont l'autorité serait plus grande encore si elle reposait sur des textes établis d'une façon vraiment critique. Ce n'est malheureusement pas le cas le plus fréquent, mais l'on n'en saurait rendre responsable le laborieux professeur de Santiago, pour lequel de pareilles recherches sont plus difficiles que pour ses collègues d'Europe.

E. M.

Coleccion de autos, farsas y coloquios del siglo XVI, publiée par **Léo Rouanet.** Tome Ier, Barcelona et Madrid, 1901, XVI et 526 pages; tome II, 544 pages, in-8° *(Bibliotheca hispanica)*.

M. Léo Rouanet a entrepris la publication intégrale du recueil célèbre de pièces religieuses du XVIe siècle, de la Bibliothèque nationale de Madrid, dont on ne nous avait fait connaître jusqu'ici qu'une cinquième partie environ. Le nombre total des pièces se monte à quatre-vingt-seize. Au point de vue des sujets, M. Rouanet les divise en trois classes : pièces tirées de la Bible, pièces tirées de la vie des saints, pièces allégoriques. Les pièces des deux premières catégories portent le titre d'*auto*, qui n'a ici que le sens de « représentation dramatique »; celles de la troisième sont appelées *farsas*. Il y a, de plus, dans le recueil deux *coloquios*, pastiches à *lo divino* du *Coloquio de Fenisa*, et même un *entremés* en prose.

Rien dans l'état actuel de nos connaissances ne nous permet de dater exactement ces *autos* ni ces *farsas*. M. Rouanet en place la composition approximativement entre les années 1550 et 1575, mais admet que plusieurs peuvent remonter plus haut. La langue peu archaïque, à ce qu'il me semble, nous renvoie tout au plus à la première moitié du XVI[e] siècle, mais diverses pièces ont pu être remaniées et rajeunies, et appartenir, en fait, à une période antérieure. En somme, la collection de Madrid nous représente une époque de transition entre le théâtre médiéval qui, pour des causes que nous ne discernons pas bien, a péri sans laisser presque de traces, et le théâtre de l'époque classique.

Inutile de dire que la publication de M. Rouanet répond à tout ce qu'on pouvait attendre de sa compétence et de sa conscience. La tâche n'était pas aisée ni divertissante, et l'éditeur, à en juger par ces deux premiers volumes que ne dépareront pas les autres, s'en est acquitté excellemment. Il a fort bien fait de conserver scrupuleusement la graphie de son manuscrit, d'abord parce qu'il n'y a aucune raison valable d'adopter l'orthographe académique du jour, pour des textes qui ne s'adressent qu'à un petit nombre de connaisseurs de l'ancienne langue, et secondement parce que ce système de reproduction fidèle est le seul qui permette de restaurer çà et là les passages fort nombreux, notoirement altérés par les copistes. L'introduction, qui élucide toutes les questions relatives à l'histoire, à l'état actuel de conservation et au contenu du recueil, sera complétée par des notes explicatives bibliographiques, littéraires et linguistiques, dont nous aurons l'occasion de parler après l'achèvement de cette courageuse entreprise, qui vaudra à M. Rouanet la reconnaissance de tous les amis du théâtre espagnol.

A. M.-F.

Las « Novelas ejemplares » de Cervántes, sus críticos, sus modelos literarios, sus modelos vivos y su influencia en el arte, por **Francisco A. de Icaza**. Madrid, V. Suárez, 279 pages in-8°.

Voici un livre qu'il faut signaler à tous les lecteurs de Cervantes et plus particulièrement aux candidats à l'agrégation d'espagnol, car il pourra leur être fort utile. M. Icaza passe en revue ce qu'on a dit des *Novelas ejemplares* jusqu'à nos jours; il examine de très près les tentatives faites pour retrouver dans ces récits des allusions à certains épisodes de la vie de l'auteur, ou encore des portraits de personnages historiques. Les résultats de la critique de M. Icaza sont surtout négatifs; il montre que l'imagination a joué un grand rôle dans les travaux des anciens et modernes commentateurs des œuvres de Cervantes, et il faut bien lui donner raison. Mais l'érudition espagnole commence à agir prudemment, *con la sonda en la mano*, c'est-à-dire sur le vu de

documents probants et non pas à coup d'hypothèses plus ou moins vraisemblables : les écrits de M. Pérez Pastór, la dernière publication de M. Rodríguez Marín [1], témoignent d'une méthode solide et rigoureuse, qui produira certainement de bons fruits.

La partie littéraire de l'étude de M. Icaza, sans épuiser le sujet, le traite avec agrément et compétence. L'auteur, plutôt porté à la contradiction, s'efforce de penser par lui-même et de ne pas jurer *in verba magistri;* il faut l'en louer, même quand on ne partage pas sa manière de voir.

Présenté à un concours ouvert par l'Athénée de Madrid, le livre de M. Icaza a été justement couronné sur le rapport d'un jury où figuraient d'éminents littérateurs et érudits, tels que MM. Menéndez y Pelayo, Menéndez Pidal, Cotarelo et d'autres.

A. M.-F.

A. Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'Espagnol en France.* (Bibliothèque espagnole, tome I.) — 1 vol. 230 pages, Paris, Picard, et Toulouse, Privat, 1901.

Dans un chapitre de ses *Études sur l'Espagne* [2], M. Morel-Fatio avait déjà tracé le plan et indiqué les principales conclusions d'un ouvrage à écrire sur la connaissance de l'Espagne et de la langue espagnole en France. Cet ouvrage, auquel il a apporté une contribution personnelle importante, il nous le donnera sans doute quelque jour. En attendant, il nous en offre aujourd'hui un nouveau chapitre : c'est la monographie, aussi complète qu'il a été possible de la faire, de l'un des maîtres qui ont le plus contribué à répandre la connaissance de la langue espagnole sous Henri IV et Louis XIII. Non point que, même après cette consciencieuse étude, tous les détails de l'obscure biographie d'Ambrosio de Salazar nous soient aussi connus que nous le désirerions. Il faut bien avouer que presque tout ce que nous en connaissons, c'est lui-même qui nous l'apprend dans ses préfaces ou au courant de ses ouvrages. Or, quelque intérêt qu'ont ses confidences, c'est surtout ce qu'il ne nous dit pas de sa vie que nous désirerions savoir. Il avait sans doute ses raisons d'en parler avec discrétion, et c'est vraiment dommage, car, d'après ce que nous en devinons, s'il l'eût racontée par le menu, elle eût rappelé les romans picaresques de l'époque. Elle eût, en tout cas, offert, je ne dis pas plus d'utilité, du moins plus d'intérêt que la plupart de ses ouvrages didactiques, *Miroirs, Almonedas, Trésors* ou *Bouquets.* L'une des périodes les plus intéressantes, mais aussi des moins connues, de son existence, est celle pendant laquelle il professa l'espagnol à Rouen, où il était venu

1. *Cervantes estudió en Sevilla (1564-1565),* Séville, 1901, broch. de 32 p. in-8°.
2. *Études sur l'Espagne,* 1re série, 2e édition, Paris, 1895. — *L'Espagne en France.*

échouer « *por una fantasía* », et où il enseigna « *á muchos la lengua de Castilla* ». Si l'on songe qu'en 1636 il y avait, de son propre aveu, trente ans qu'il enseignait, il dut professer à Rouen au moment même où Corneille y naissait. L'on aimerait à penser que le vieux ligueur maître d'école a eu, sinon directement, du moins par les Rouennais auxquels il donna le goût des lettres espagnoles, quelque influence lointaine sur la conception et la naissance du *Cid*.

Au surplus, eût-il rencontré des élèves comme Corneille, ou seulement comme M. de Châlon, le bon Salazar était bien incapable, à en juger par ses œuvres, de leur communiquer pour les chefs-d'œuvre de la littérature espagnole un enthousiasme dont, pour son propre compte, il ne prodigue point les marques. Il ne semble même pas, si l'on songe à sa prose et à ses explications philologiques, que ce Murcien devenu Normand ait eu de sa propre langue une connaissance bien sûre ni bien approfondie. Tels qu'ils sont, ses ouvrages, grammaires, vocabulaires, dialogues, guides, témoignent d'une absence de préparation spéciale, d'un manque de méthode et d'une inexpérience pédagogique que remplace mal la pratique familière de la langue maternelle. Au demeurant, il est logé, sous ce rapport, à la même enseigne que la plupart de ses confrères de l'époque. C'est ce que M. Morel-Fatio montre avec grande abondance de faits dans un chapitre *(La grammaire et la lexicographie espagnoles en France au commencement du* XVII*e siècle),* auquel on pardonnera d'interrompre d'une façon assez inattendue la biographie de Salazar et l'analyse de ses œuvres, en considération du jour qu'il jette sur ce sujet. La rivalité entre Ambrosio de Salazar et César Oudin forme un chapitre intéressant du livre. Cet Oudin mériterait bien, lui aussi, une étude spéciale. En attendant, M. Morel-Fatio nous en donne un résumé précis, qui nous apprend l'essentiel sur ce « secrétaire-interprète du roi ès langues germanique, italienne et espagnole ». Ce dernier ne s'est point exclusivement borné à des manuels, répertoires, lexiques ou dialogues : il s'est efforcé parfois de s'élever un peu plus haut. Il avait de la lecture et une certaine connaissance de la littérature ; il cite quelques auteurs, Montemayor, Huarte, Guevara ; il donna des éditions de la nouvelle de Cervantes, *El curioso impertinente* (dans une réimpression de la *Silva* de Medrano, 1608), de la *Galatea* (1611), des *Amours de Théagène et de Chariclée,* de Fernando de Mena. En dépit du dédain qu'affecte Salazar pour ce *gabache* du Bassigny qui se mêle d'écrire et d'enseigner le castillan, Oudin lui est manifestement supérieur par l'instruction et par l'ampleur relative des connaissances.

Mais, en dépit de quelques justes réserves, on peut tirer de l'étude si instructive de son biographe une double conclusion : d'abord, que l'enseignement des langues vivantes, et particulièrement de l'espagnol au moment de sa plus grande vogue en France, était purement pra-

tique, empirique, utilitaire. De là ces grammaires réduites au strict minimum, ces listes commodes de verbes irréguliers, de locutions toutes faites, de proverbes courants; de là, ces pauvres lexiques de la langue usuelle, ces modèles de conversation et parfois aussi ces indications (combien incomplètes et vagues!) sur la prononciation. Tout cela, d'ailleurs, conserve encore son intérêt pour nous, car, par des moyens plus scientifiques et plus méthodiques, c'est, en somme, vers un but analogue que l'on voudrait actuellement diriger notre enseignement des langues. Le second caractère des livres pédagogiques de cette époque, c'est qu'ils s'adressaient à peu près exclusivement à la noblesse et aux hautes classes de la société, les seules qui eussent alors l'occasion de voyager hors des frontières. On le devinerait à la nature des détails, des renseignements, des sujets de dialogues, des questions d'étiquette, des énumérations de titres honorifiques, aux particularités de mœurs, aux modèles de style, qui remplissent ces compilations. L'étude des langues était éminemment aristocratique, et, après tout, elle ne se distinguait pas beaucoup en cela du reste de l'enseignement. Elle manquait de profondeur comme d'étendue et de portée; elle visait à une utilité immédiate, et se souciait médiocrement d'y arriver par une méthode régulière.

La présente monographie de l'un des plus autorisés représentants de cet enseignement confirme ces conclusions. En dehors de ce qu'elle nous apprend de précis sur ces professeurs, plus souvent cités que connus, elle a l'avantage de soulever parfois, d'une façon suggestive, certains problèmes pédagogiques d'un intérêt encore persistant. On peut donc dire, malgré son caractère désintéressé et purement scientifique, qu'elle vient à son heure. « Les successeurs de Salazar, » dit M. Morel-Fatio, « n'apprendront plus à nos Bassompierre à demander *lugar* et à tourner des madrigaux aux *damas de la Reina;* ils auront surtout à instruire nos commis-voyageurs dans l'art d'entortiller les habitantes de Caracas, en sorte qu'elles préfèrent nos chapeaux et nos rubans à ceux des Anglais ou des Allemands. » Voilà qui est bien assurément, et c'est là une des formes du patriotisme qu'il y aurait sottise à trop dédaigner : le *viajante* est le vrai *conquistador* d'aujourd'hui. Mais M. Morel-Fatio nous en voudrait de prendre sa boutade trop au pied de la lettre et de borner là l'ambition de nos maîtres de langue. Même pour bien « entortiller » le client et pour bien vendre des aiguilles ou des rubans, il n'est pas mauvais de savoir autre chose (que l'on songe à l'érudition et à l'éloquence de *Célestine,* que nous ne donnons pas, d'autre part, comme modèle!). Sérieusement, si, selon le mot de Gœthe, « il ne saurait exister d'esprit plus cultivé et plus large que celui d'un grand commerçant, » il ne faudrait pas réduire à un empirisme par trop étroit les enseignements dont ce dernier a besoin.

E. MÉRIMÉE.

José María de Valdenebro, *La Imprenta en Córdoba*, ensayo bibliográfico. Madrid, 1900, xxxi-721 pages in-4°.

Cet ouvrage, couronné en 1896 par la Bibliothèque nationale de Madrid, et imprimé aux frais de l'État, se compose de préliminaires où l'on remarquera surtout des notices sur les imprimeurs et libraires de Cordoue, et 2,339 numéros sur les ouvrages sortis des presses de cette ville. Le premier date de 1556. L'auteur ne s'en tient pas toujours à une simple description de l'ouvrage : il l'analyse ou le cite quand il lui paraît présenter un intérêt exceptionnel. (Voyez, par exemple, les numéros 121 et 2265.) Il a accordé une attention particulière aux relations locales, poésies de circonstance, feuilles volantes, romances, *villancicos*, etc., qui permettent en partie de reconstituer la physionomie de la vie populaire à Cordoue aux deux derniers siècles. L'ordre suivi est l'ordre rigoureusement chronologique. Un copieux index de noms et de titres (p. 679-721) complète cet utile ouvrage.

E. M.

Philippe V et la cour de France, d'après des documents inédits tirés des Archives espagnoles de Simancas et d'Alcalá de Henares, et des Archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris, par **Alfred Baudrillart**, prêtre de l'Oratoire. Paris, Firmin-Didot, 1889-1901, 5 vol. in-8°.

C'est une œuvre considérable que celle dont M. Alfred Baudrillart vient de publier les deux derniers volumes. Elle embrasse le règne entier de Philippe, et c'est à la personne même de ce prince, et à sa personne seule, qu'elle doit son unité. Il y a, en effet, dans ce règne, aux environs de 1715, une coupure bien nette, qui le divise en deux périodes politiques très distinctes. De ces deux périodes, la première s'achève par la mort de la première femme de Philippe, la charmante et fine Marie-Louise de Savoie, et par la mort de l'aïeul aimé et respecté, Louis XIV. Ce sont les temps héroïques du règne. La seconde période, de 1715 à 1746, est toute remplie des intrigues de l'omnipotente Élisabeth Farnèse. C'est pour l'Espagne une époque de politique à contresens, sans profit pour la nation et ne visant qu'à l'établissement des fils nés du second mariage de Philippe.

De l'ouvrage de M. Baudrillart, le premier volume est consacré à l'histoire de la première période, de 1701 à 1715. « Nous avons voulu montrer, » dit l'auteur lui-même, dans sa préface, « comment, pendant quinze ans, les deux cours de France et d'Espagne n'en ont pour ainsi dire fait qu'une seule; comment Louis XIV a gouverné le royaume de son petit-fils en même temps que le sien; comment enfin les relations les plus intimes ont subsisté entre les princes des

deux maisons. » La tâche de conseiller et de directeur, si simple en apparence, fut pour Louis XIV des plus délicates et des plus malaisées. D'abord, il dut l'exercer à une des époques les plus critiques de son règne, au plus fort de la guerre de coalition suscitée contre lui par les jalousies de l'Europe. Mais il fut aussi entravé dans son œuvre par des intrigues de cour de toute sorte, par la conduite maladroite et présomptueuse de tels de ses ambassadeurs, comme les deux d'Estrées et Gramont, par les prétentions autoritaires de Mme des Ursins, qu'il lui fallut mettre à la raison, par l'opposition de certains grands seigneurs espagnols à tout ce qui était inspiré des idées et des méthodes de gouvernement françaises, enfin par l'inconsistance même du caractère de Philippe V. De ces causes naquirent d'incessantes difficultés, qui, trop souvent, vinrent à la traverse des mesures les plus sages pour le relèvement de l'Espagne et la continuation de la lutte contre les puissances alliées. Cependant, de 1705 à 1709, un homme appliqua à ce labeur son intelligence patiente et tenace, ses réels talents d'organisateur : l'ambassadeur Amelot; et les résultats surprenants qu'il obtint doivent faire regretter pour l'Espagne, comme une perte sensible, son rappel prématuré. Ce rappel, ce fut la politique de Louis XIV qui l'exigea lorsque le malheur des guerres eut réduit la France aux abois. S'identifiant réellement avec son peuple, et lui faisant le sacrifice de ses intérêts, de ses affections de famille et de dynastie, le vieux roi essaya de désarmer l'ennemi en abandonnant son petit-fils. Par les documents inédits que cite M. Baudrillart, nous sentons avec force les angoisses de ces temps de revers où Philippe V, chassé de sa capitale, presque dépossédé de son royaume, fit preuve d'une énergie et d'une persévérance dignes de la grandeur d'âme de son aïeul. Forcé par l'insolence des vainqueurs de continuer la lutte, redevenu le défenseur actif de Philippe V, Louis XIV eut encore la pénible tâche de demander à son petit-fils, d'exiger même les sacrifices territoriaux, la renonciation à tout droit éventuel à la couronne de France, dont les puissances coalisées firent, pour le roi d'Espagne, les conditions irréductibles du traité d'Utrecht. Le volume consacré au récit de ces événements est d'un intérêt soutenu, tant par le détail des faits et des négociations que par la grande allure, la sévère noblesse des lettres de Louis XIV, si heureusement retrouvées par M. Baudrillart aux Archives d'Alcalá de Henares.

Dans la période historique qui suit, le dramatique des événements est moindre. La politique, moins haute d'inspiration, a des détours, des contradictions, des lenteurs, des hypocrisies et des dessous qui rendent plus ingrate la tâche du narrateur. Il n'y a plus, en France, l'autorité incontestée de Louis XIV pour décider en dernier ressort, et Philippe V, indécis, sans talents éminents, quoique avec du bon

sens, soumis d'ailleurs aux volontés de sa femme, n'est pas de taille à jouer, vis-à-vis de Louis XV et de ses ministres, le rôle de conseiller suprême que Louis XIV, pendant un temps au moins, avait rempli à son égard.

Le tome second contient l'exposé des relations entre Philippe V et le Régent, de 1715 à 1723, relations d'une difficulté particulière, tenant aux sentiments hostiles que conservait le roi d'Espagne envers le duc d'Orléans.

Les origines de cette inimitié remontaient aux dernières années du règne de Louis XIV. Le duc d'Orléans avait émis des prétentions éventuelles au trône d'Espagne. Dans la campagne qu'il avait conduite dans la péninsule, en 1708, il avait agi avec une indépendance blessante pour le Roi Catholique. L'année suivante, deux hommes à lui, Régnault et Flotte, se faisaient prendre en Espagne en des négociations louches avec les adversaires de Philippe V. Ses desseins, M. Baudrillart le démontre, « purent être extravagants, ils ne furent pas criminels. » M. Baudrillart fait également justice des projets d'assassinat du roi d'Espagne prêtés trop légèrement au duc d'Orléans. Ces griefs seuls n'auraient donc pas dû valoir au Régent, de la part de Philippe V, une antipathie aussi tenace. Aussi faut-il en chercher la cause ailleurs. Héritier présomptif de Louis XV, en vertu des renonciations d'Utrecht, le duc d'Orléans était l'unique obstacle entre Philippe V et le trône de France, si l'enfant, jeune et débile, qui occupait ce trône venait à disparaître. Et cela, Philippe V ne l'accepta jamais, si solennelles et si valables qu'eussent été ses renonciations. Il en résulta, de la part de l'Espagne, une politique dont Alberoni porte, au moins en partie, la responsabilité, et qui se trouva en même temps en contradiction avec les intérêts de la France et les intérêts personnels du Régent. Cette politique tendit à la fois à rendre vaine la renonciation de Philippe V et à rallumer la guerre en se proposant de reconquérir en Italie les royaumes autrefois possédés par la couronne d'Espagne. Elle se manifesta par les intrigues de Cellamare, en France, et par les expéditions espagnoles en Sardaigne et en Sicile. Le Régent, cela se comprend, voulait le maintien des renonciations; il voulait aussi éviter à la France les calamités d'une nouvelle guerre contre l'Europe une seconde fois coalisée. De là un dissentiment absolu avec l'Espagne, compensé pour la France par l'alliance anglaise négociée par Dubois. Peu après, se concluait la quadruple alliance qui prétendait imposer au Roi Catholique ses conditions de paix. Isolée, l'Espagne ne pouvait essayer de résister que pour l'honneur. Après une courte guerre avec la France, Philippe V se résignait à sacrifier Alberoni, se réconciliait avec Louis XV, et, des deux parts, on essayait d'en revenir à la politique de famille. L'union se scellait par la promesse du futur mariage de

Louis XV avec l'infante Marie-Anne-Victoire et par le mariage immédiat du prince des Asturies, don Luis, avec M[lle] de Montpensier. Le Régent s'engageait, de plus, à soutenir les prétentions de l'infant don Carlos à la succession future des duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance. Quelque temps après, Dubois et le duc d'Orléans mouraient, et, par son abdication inattendue, au début de 1724, Philippe V mettait à exécution son projet de se retirer de la scène politique. Sur ce point particulier de l'abdication, M. Baudrillart nous apporte des lumières toutes nouvelles. Il nous montre que ce ne fut pas une résolution subite, mais l'accomplissement d'un vœu religieux, prononcé dès 1719, et depuis trois fois renouvelé.

Le troisième volume (1724-1729) contient l'histoire d'une brouille et d'une réconciliation nouvelles entre les cours d'Espagne et de France. Après les quelques mois de règne de Louis I[er], Philippe V, ramené sur le trône, en partie par l'influence de notre ambassadeur, Tessé, évolue vers une alliance en contradiction absolue avec les sentiments de la première partie de son règne. Poussé par Élisabeth Farnèse, qui ambitionne pour ses fils D. Carlos et D. Felipe, la main des archiduchesses, filles de l'Empereur, Philippe se rapproche de son ancien rival au trône d'Espagne, Charles VI. Le renvoi brutal de l'Infante par le duc de Bourbon, pressé de donner à Louis XV une femme en âge d'assurer sa descendance, jette les souverains catholiques dans les bras de l'Empereur. Les traités de Vienne font la fortune de cet aventurier surprenant que fut Ripperda. Il fallut pour Élisabeth Farnèse les désillusions de l'alliance autrichienne, la chute du duc de Bourbon, l'avènement de Fleury au ministère, sa complaisance à désavouer la validité des renonciations d'Utrecht, pour rendre possible un rapprochement entre les deux cours, rapprochement enfin sanctionné, après les intrigues de l'abbé de Montgon, après des années de patientes négociations, par le traité de Séville de 1729. Cet acte, auquel s'était associée l'Angleterre, promettait satisfaction aux désirs d'Élisabeth en faveur de son fils D. Carlos. Une ère d'entente cordiale allait-elle donc enfin s'ouvrir? Il n'en fut rien.

De 1729 à 1740, l'histoire des relations des cours de France et d'Espagne, que racontent les deux derniers volumes de l'ouvrage de M. Baudrillart, est comme le récit des petites mésintelligences, des tracasseries, des querelles d'un ménage mal assorti et sans confiance réciproque entre les conjoints. Fleury tergiverse, ne veut pas aller jusqu'à une guerre contre l'Empereur, bref, retarde indéfiniment l'exécution des clauses du traité de Séville, si bien que Philippe V en arrive à dénoncer cet acte et négocie avec l'Empereur, par l'intermédiaire des puissances maritimes, l'installation de don Carlos en Toscane. Un moment, la France se trouve complètement isolée et elle ne voit l'Espagne revenir à elle qu'après l'ouverture de la guerre de

la succession de Pologne. Mécontent de l'Empereur dans sa façon d'agir avec don Carlos, Philippe V associe alors ses armes à celles de Louis XV. Le premier pacte de famille est signé à l'Escurial, en 1733, promesse d'intime union qu'allait bientôt compromettre le secret avec lequel Fleury, tout en assurant à D. Carlos la possession des Deux-Siciles, devait négocier et conclure, sans consulter Philippe V, les préliminaires de Vienne. Ce sont alors de nouvelles années de récriminations, de méfiance, de mauvais vouloir de la part de l'Espagne. Le mariage de l'infant D. Felipe avec la fille de Louis XV, l'appui donné par la France à l'Espagne contre l'Angleterre ramènent la concorde, imparfaite du reste, car même pendant la guerre de la succession d'Autriche ni Fleury, ni ses successeurs aux affaires étrangères ne réussissent à s'entendre complètement avec les souverains espagnols. Ce sont de perpétuels tiraillements aussi bien sur la conduite à adopter à l'égard du roi de Sardaigne que sur la direction des opérations militaires. Le second pacte de famille, conclu à Fontainebleau le 25 octobre 1743, n'est pas mieux observé que celui de l'Escurial. L'arrivée du marquis d'Argenson au ministère marque l'avènement d'un système politique nouveau, utopique et impraticable. D'Argenson, qui méprise l'alliance espagnole et brigue l'amitié du roi de Sardaigne, ne réussit qu'à se faire jouer par celui-ci en mécontentant gravement Philippe V. La mort du Roi Catholique simplifie la situation. Moins acharné que sa belle-mère, Élisabeth Farnèse, à batailler en faveur de l'infant D. Felipe, le nouveau roi Ferdinand VI accepte sans trop de difficultés les conditions d'établissement en Italie que stipule en faveur de son demi-frère le traité d'Aix-la-Chapelle. La paix est rendue à l'Europe.

Cette œuvre de grande valeur, dont nous nous excusons de ne pouvoir donner qu'un résumé si écourté et si imparfait, a été presque entièrement composée d'après les documents originaux consultés par M. Baudrillart, tant aux archives des Affaires étrangères, à Paris, que dans les dépôts espagnols d'Alcalá de Henares et de Simancas. Dans quatre préfaces successives, M. Baudrillart a donné lui-même des indications détaillées sur ses sources. Dans la dernière de ces introductions, placée en tête du tome IV, il semble avoir considéré son œuvre avec une sorte de désenchantement qui nous paraît injuste. « Médiocre histoire, somme toute, » dit-il, « que l'histoire politique de l'ancien régime. » Médiocre quelquefois, sans doute, mais non toujours. Est-ce une page sans intérêt que l'histoire de la politique de Louis XIV s'efforçant de convertir en une intime alliée une ennemie de deux siècles? Est-ce un récit sans grandeur que celui de cette lutte contre l'Europe coalisée, qui remplit le premier de ces cinq volumes? M. Baudrillart ne saurait le prétendre. Et l'intérêt de cette période provient de ce que Louis XIV, en engageant cette grosse

partie, a poursuivi, non pas le seul agrandissement de sa maison, mais aussi l'avantage de la France, et que, d'autre part, Philippe, reconnu par l'immense majorité du peuple espagnol et s'identifiant avec lui, a lutté contre la mauvaise fortune en véritable souverain national. Où la politique devient languissante, c'est lorsque se rapetissent, en se personnifiant, les intérêts mis en jeu. C'est un sentiment mesquin qui diminue Philippe V, que sa jalousie à l'égard du duc d'Orléans, que ce désir obstiné, surprenant chez ce prince scrupuleux à l'excès, d'annuler sa renonciation solennelle à ses droits sur la couronne de France. Ce n'est pas non plus un sentiment digne de dominer, vingt-cinq ans durant, la politique d'un grand État, que l'ambition maternelle d'une Élisabeth Farnèse. Chez cette femme, dont Philippe V fut presque toujours l'instrument, — sauf lorsqu'elle voulut le faire agir contre son « sang », — le souci d'établir en Italie ses fils D. Carlos et D. Felipe est le principe fixe, qui dirige tout. Au moment où va s'ouvrir la guerre de la succession d'Autriche, le ministre Villarias déclare que la question principale n'est pas l'élection de l'empereur, mais l'établissement de D. Felipe. Et le plus curieux, ce sont les exigences du roi d'Espagne envers la France. De la part de sa première patrie, tout lui paraît dû; il n'est pas de sacrifice qu'il ne juge en droit d'en attendre pour la satisfaction de ses intérêts de famille, et quand la France se permet de tirer d'une guerre faite en commun quelque profit, comme l'acquisition de la Lorraine, il semble que le roi d'Espagne, dont un fils devient définitivement souverain des Deux-Siciles, est lésé, et que Louis XV aurait dû, pour le contenter, sortir de cette guerre les mains nettes, à la seule fin de réserver la Toscane pour un autre infant. Aussi est-il vraiment assez difficile de prendre fait et cause pour Élisabeth et son mari, et nous nous demandons si M. Baudrillart n'a pas été un peu sévère pour le cardinal Fleury qui mit, en effet, tant de mauvaise volonté à entrer dans les vues de la reine. Sans doute, il était vieux, lent et sans hardiesse, et parfois, — M. Baudrillart le sait mieux que personne, — il est quelque peu rebutant de le suivre dans les tours et retours de ses moyens dilatoires. Mais il y avait bien quelque excuse à hésiter lorsqu'il s'agissait de mettre le feu à l'Europe, pour donner à un cadet, fût-il gendre de Louis XV, quelques duchés italiens. D'autant qu'il n'était pas bien sûr qu'un établissement de ce genre accrût bien réellement la puissance des Bourbons. Ne vit-on pas, en août 1742, D. Carlos, roi des Deux-Siciles, réduit à la neutralité par la simple menace des Anglais de bombarder Naples? Enfin, même au seul point de vue espagnol, il n'est guère permis de juger avec indulgence la politique farnésienne. Quoique ayant bien vu le vice grave, essentiel, de cette politique, M. Baudrillart nous semble lui accorder trop de circonstances atténuantes, lorsque, dans l'introduction de son tome IV, il

nous dit : « Sous un Philippe V, l'Espagne redevient, quoique indirectement, maîtresse d'une part considérable de ses antiques possessions italiennes. » L'Espagne, non, mais bien la famille royale, ce qui, dans l'espèce, est très différent, car de ces riches domaines italiens, donnés en dot aux infants, l'Espagne ne tire plus les revenus d'autrefois, et l'on ne voit guère pour la nation le bénéfice de cette reconquête, tandis qu'on voit bien ce qu'elle lui a coûté : des sommes énormes et l'avortement des œuvres de réforme et de reconstitution tentées par un Patiño et un Campillo.

Que M. Baudrillart nous excuse d'indiquer une nuance de jugement, qui peut-être paraîtra assez mince. Cette réserve faite, par scrupule, nous nous plaisons à le féliciter très sincèrement d'avoir mené à bonne fin ce travail de longue haleine, de patiente recherche et de haute probité historique. Nous voulons le remercier aussi d'avoir accédé au vœu qui lui avait été exprimé et de s'être infligé le labeur supplémentaire de joindre à son dernier volume une table générale qui rendra incontestablement de précieux services.

H. LÉONARDON.

D. Enrique Serrano Fatigati, *Excursiones arqueológicas por tierras segovianas. Sepúlveda y Santa María de Nieva.* Madrid, 1900.

M. Serrano Fatigati est le président de cette *Sociedad española de excursiones* dont les publications ont été récemment louées, à l'Académie des Inscriptions, par un maître de l'archéologie française. Sa brochure promène fort agréablement le lecteur dans un coin peu connu de la Vieille Castille. Saint-Sauveur de Sepúlveda, Saint-Just, Notre-Dame de las Peñas, Santa Maria de Nieva sont successivement décrits, et ces édifices amènent sous la plume du docte écrivain des considérations générales d'un réel intérêt.

P. 13. M. Fatigati signale, dans le clocher de Saint-Sauveur, des signes lapidaires et il émet le vœu que l'Académie royale d'histoire entreprenne le *corpus* de ces marques. L'entreprise donnerait-elle tous les résultats que l'on en espère pour l'histoire de l'art? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est que l'idée de M. Fatigati mérite d'être retenue, en Espagne peut-être plus qu'ailleurs. J'ai été plus d'une fois frappé des analogies entre ces signes du Moyen-Age et les caractères ibériques relevés par Hübner sur de très vieux murs de la Péninsule. Les ressemblances sont-elles fortuites? Sont-elles dues à un emploi traditionnel, sur les chantiers, des mêmes dessins? La question vaut la peine d'être examinée. Il restera, de plus, à déterminer la valeur, la signification de ces marques; pour résoudre ce dernier problème, il faudra, au préalable, connaître l'organisation des chantiers romans

et gothiques, et, ici encore, l'Espagne, avec ses riches archives, pourra fournir mieux qu'un autre pays la clef du problème.

P. 17. M. Fatigati emploie un terme qui avait déjà appelé mon attention : *medio punto*. Le castillan *medio punto,* le catalan *mig punt* désignent l'arc plein-cintre, le demi-cercle. En français, nous avons *tiers-point* et *quint-point,* dont le sens n'est pas nettement défini. Il y a là un problème auquel se sont attaqués nos meilleurs archéologues, Quicherat[1], Lassus[2], Viollet-le-Duc, etc., et qui est loin d'être résolu. Or, il semble que le terme *medio punto* puisse, par analogie, aider à saisir le sens des expressions *tiers-point* et *quint-point.* Nos correspondants de la Société hispanique rendraient un réel service à l'archéologie en recherchant quels vocables étaient employés dans la Péninsule au Moyen-Age pour dénommer les divers tracés d'arc.

Çà et là, M. Fatigati prend ses termes de comparaison dans l'histoire artistique de nos pays. Il n'est pas toujours heureux : ses guides les plus familiers semblent être Viollet-le-Duc et Courajod. Au premier, il paraît avoir emprunté sa théorie, depuis longtemps abandonnée, sur l'école clunisienne. Le second lui a fourni ses aperçus touchant l'origine orientale de notre décoration architecturale. Ce n'est pas là, qu'on veuille bien le noter, un reproche que j'adresse à M. Fatigati; il y aurait quelque injustice à faire un crime aux étrangers de la faiblesse de notre littérature archéologique. Ils ne sauraient être responsables de ce que le manque de traités sérieux rend possible le succès des rêveries de Courajod. Quand donc un archéologue informé réunira-t-il en un solide *Manuel* les notions innombrables acquises depuis la disparition des Caumont et des Quicherat?

L'illustration de la brochure de M. Fatigati laisse un peu à désirer. J'aurais souhaité des plans et des coupes, que rien ne remplace pour qui veut avoir de l'ensemble d'un monument une idée claire et complète. Ses simili et ses phototypies reproduisent des photographies défectueuses; elles n'en sont pas moins très suggestives. Pages 21 et 22, ces vigoureux supports qui donnent l'illusion de colonnettes accouplées, cette ornementation d'un caractère roman, dont M. Fatigati a relevé à juste titre la persistance en plein XV[e] siècle, ces motifs qui rappellent l'art industriel, tout cela fournit matière à de précieux enseignements.

Pl. I, le clocher de Saint-Sauveur présente des baies dans lesquelles la corde de l'arc est plus grande que l'écartement des piés-droits; il en résulte, à la naissance de l'arc, un ressaut qui dénote, dans nos contrées, une origine généralement ancienne, mais qui n'a pas

1. Quicherat, *Mélanges,* t. II, p. 265.
2. Voir notamment Lassus, *Album de Villard de Honnecourt,* pp. 156 et 165.

disparu des habitudes des maçons de certains pays; je l'ai noté dans quelques constructions modernes de l'Andorre.

Même planche, la disproportion entre les baies minuscules des fenêtres et leur large encadrement paraît imputable à une importation étrangère.

J'aurais bien d'autres points attachants à signaler dans cette mince plaquette. Ce qui précède suffira, je l'espère, à faire saisir la portée de ces quelques pages, consacrées à des monuments que les médiévistes ignorent et qui méritaient largement d'être étudiés.

J.-A. BRUTAILS.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revista Española de Literatura, Historia y Arte.

Num. 2. 15 Janvier 1901. — El Lazarillo de Manzanares. [*Suite;* se continue aux num. 3, 4, 5, 6 et 7.] — *Cancionero* inédit de J. Alvarez Gato. [*Suite;* se continue aux num. 3, 4, 5, 6 et 7.] — Diálogo sobre costumbres del siglo XVI por Diego de Hermosilla. [*Suite;* se continue aux num. 4, 5, 6 et 7.] — Poésies satiriques contre Godoy. — Poésies inédites de Quevedo. — Nouveaux documents sur la *Tirana* [relatifs aux démêlés de la célèbre actrice avec son mari; complète les documents fournis par Cotarelo dans son livre sur l'*Arte escénico* en Espagne, 1897]. — Procès d'Ayamonte. [*Suite;* se continue aux num. 3, 4, 6, et 7.] — Diptyque d'ivoire du XIVe siècle. — Sceau de l'Infant D. Fadrique [fils de S. Fernando, † 1277].

Num. 3. 1er Février. — Balaguer, par COTARELO — Sur les personnages cités dans le testament de Lope de Rueda, par DIAZ DE ESCOBAR. — Quatre poésies inédites du XVIIe siècle. — *Comedia* de Sepúlveda. [1re édition de ce texte du commencement du XVIe siècle, d'après l'unique ms. Cotarelo estime que ce Sepúlveda est le célèbre *romancerista* du *Cancionero* d'Anvers 1551; s'il en est ainsi, cette comédie ne peut qu'ajouter à sa renommée. Suite aux num. 4, 5, 6 et 7.]

Num. 4. 15 Février. — Poésies inédites du XVIIe siècle. — Sceau de Pelayo P. Correa, maestre de Santiago.

Num. 5. 1er Mars. — Campoamor, par COTARELO. — Le Comte-Duc de Olivares à Toro après sa disgrâce. [Relation contemporaine.] — Poésies inédites du XVIIIe et du XIXe siècle. — Fragment d'une Farsa inédite du commencement du XVIe siècle [intéressant pour la langue populaire]. — Documents relatifs à des représentations de comédies au Palais royal. [Se continue aux num. 6 et 7. Comptes pour six com. de Calderón, et une de Rojas; rectifie la date de *la Hija del Sol*, qui doit être placée, non en 1639, mais en 1679.]

Num. 6. 15 Mars. — Le duc de Rivas, par COELLO Y MORET. — Six poésies inédites, relatives à la guerre de l'Indépendance. — Nouveaux documents sur l'histrionisme en Espagne aux XVIe et XVIIe siècles. [1570-92. Suite au num. 7. Trouvés par Pérez Pastor dans différentes

archives de Madrid.] — Sceau de l'Université de Prades [Unique document relatif à cette Université] — Revue des Revues. [A propos de la *Revue Hispanique,* on lira avec intérêt la réponse de Cotarelo aux prétentions de Foulché-Delbosc.]

Num. 7. 1er Avril. — P. Cayetano Fernández, par Corral. — Poésies inédites du commencement du XIXe siècle. — Vierge et enfant Jésus en bois [du XIIIe siècle ?].

Boletín de la Sociedad arqueológica Luliana (Palma).

Décembre 1900. — Damiáns y Manté : Défaite de la flotte d'Alphonse V d'Aragon, à Gaeta. *(Conclusion.)* — D. Pedro Sampol y Ripoll : Annuaire bibliographique de Mallorca, 1899. *(Fin.)* — Elías de Molins : Indice del registro 250 existente en el Archivo de la corona de Aragón. *(Conclusion.)* — Enrique Fajarnés : Les biens des juifs et convertis de Mallorca après le sac de Call (1391-1393). [Neuf documents en langue catalane.] — Estanislau Aguiló : Documents curieux du XIVe siècle. [Documents en latin, d'intérêt local.] — Eusebio Pascual : Vingt-sept ans de vacation théâtrale. [Détails historiques sur le « chômage » théâtral à Palma de l'année 1714 à 1742, où se rouvrirent les représentations avec Isidora Quirante et où le *corral* fut délivré de sa garnison militaire.] — Enrique Fajarnés : 35 curiosités historiques (toutes d'intérêt local). Notices. [A ce numéro est joint l'*Indice alfabético por autores* pour les années 1899 et 1900.]

Janvier 1901. — Estanislau Aguiló : Serment de fidélité prêté à Alphonse III d'Aragon, lorsqu'il vint à Mallorca, par les syndics de la ville. [Document latin de 1285.] — A. Damiáns y Manté : Raimond Lull. Condamnation de ses œuvres par l'Inquisition. Demande de revision pontificale dirigée à Rome par les conseillers de Barcelone. [Années 1390 à 1392.] — Enrique Fajarnés : Patrons du royaume de Mallorca (aux XVIIe et XVIIIe siècles; saint Pierre Nolasque élu en 1677 et remplacé en 1767 par saint François de Borja). — Bartomeu Ferrá : Capitols del offici de fusters de la present ciutat y regne corregits juxta la forme del presidal decret de ouy die present 12 maig 1705. — Estanislau Aguiló : Rúbrica dels Llibres de Pregons de la antigua curia de la governació. Llibre I. *(A suivre.)* [Va de l'année 1385 à 1388.]

Février. — P. A. Sanxo : Compte rendu de l'assemblée générale de la Société arquéologique Luliana du 2 février 1901. — Bartomeu Ferrá : Objets reçus au musée archéologique Luliá en 1900. — P. A. Sanxo : Catalogue des œuvres entrées à la Bibliothèque de la Société en 1900. — Estanislau Aguiló : Suite de l'article du numéro de janvier sur le serment de fidélité prêté à Alphonse III d'Aragon lorsqu'il vint à Mallorca. — Pedro Sampol y Ripoll : Du rôle de fontai-

nier de la ville en 1786. *(A suivre.)* — ESTANISLAU AGUILÓ : Rúbrica dels Llibres de pregons de la antigua curia de la Governació. [Années 1389-1391.] *(Suite.)*

Revista de Extremadura.

Octobre 1900. VICENTE PAREDES : Cartas sociales, agrícolas y pecuarias de Juan Quintero de Terrones al duque del Terrazgo, su señor [Brève étude sur les monnaies espagnoles du XIIIe siècle.] — MATÍAS R. MARTÍNEZ : Montánchez. [Essai historique sur cette localité.] — **Novembre.** JOSÉ BENAVIDES : Trujillo. [Publication d'un acte par lequel la municipalité de Trujillo met en possession l'évêque de Plasencia de six *yugadas,* le 11 décembre 1257.] — J. SANGUINO : Comisiones de monumentos : de Cáceres. — **Décembre.** VICENTE PAREDES : Las Campanas. [Essai historique sur les *Campanas* ou territoires de Ojalvo, Albalat et La Mata.] — MATIAS R. MARTÍNEZ : Hornachos. [Essai historique sur cette localité jusqu'au XIIIe siècle.] — ROSO DE LUNA · Apuntes acerca de la vida de Sor Mariana de Cristo. — T. R. DE CASTILLA : Comisiones de monumentos : de Badajoz. — **Janvier 1901.** EL MARQUÉS DE MONSALUD : Citanias extremeñas. [Essai archéologique sur les *Citanias* ou antiques restes de villes ibériques.] — FERNANDO ARAUJO : El Problema de la segunda enseñanza. [Voir la fin dans le numéro de février.] — T. R. DE CASTILLA : Comisiones de monumentos : de Badajoz. — **Mars.** M. ROSA DE LUNA : Don Julián de Luna. [Essai biographique.] — VICENTE PAREDES : Datos para los Cervantistas. [Publication de quelques documents relatifs à certains membres de la famille de Cervantes.] — Y. SANGUINO Y MICHEL : Hübner. [Article nécrologique.] — **Avril.** DANIEL BERJANO : Poetas placentinos contemporáneos de Lope de Vega. [L'auteur donne les renseignements qu'il a pu réunir sur D. Antonio de Monroy, D. Fernando Bermúdez, D. Micael Solís et autres poètes placentins. *(A suivre.)*] — MONS. JOSÉ BENAVIDES : Historia del Portazgo de Segovia. [Publication d'un privilège accordé par le roi Jean Ier à l'évêque de Plasencia et à ses successeurs, ainsi qu'au doyen et au chapitre de cette ville. Dans les numéros suivants seront publiés quatre autres documents relatifs au même sujet.] — J. SANGUINO : Comisiones de monumentos : de Cáceres.

O Archeologo português.

Num. 4, 1899-1900. — J. PESSANHA : O calix de ouro do mosteiro de Alcobaça. [*Suite;* historique des tentatives de déchiffrement des lettres énigmatiques qui ornent ce calice.] — J. L. DE V. : Objetos romanos achados em Coruche [spécimens de *securis*]. — A. PEREIRA LOPO : O castro de Samil e as cavernas de S. Lourenço. — M. JOSÉ DA COSTA E

Silva : A mesa dos ladrões em Valle d'Ovos. — G. Pereira : Antiguidades romanas em Evora; O arco de D. Isabel e um trecho da cêrca velha. — A. Pereira Lopo : S. Jusenda. [Mismil, ville maure, station archaïque.] — Pedro A. de Azevedo : Notícias archeologicas do seculo XVIII. *(Suite.)* — P. Belchior da Cruz : Archeologia do concelho da Figueira.

Num. 5. — José Pessanha : O calix de ouro do mosteiro de Alcobaça. Cartas entre o Pe D. M. Caetano de Sousa e Fr. Manoel dos Santos. — L. Figueiredo da Guerra : Os castellos de Fraião e de Pena da Rainha. — A. Pereira Lopo ; Gimonde; Ruinas; Um marco miliario [de l'empereur Carus]. — J. L. de V. : Analecta epigraphica lusitano-romana : 1° Inscripções da quinta da Insoa [quatre inscriptions de Castendo et Penalva do Castello (Beira alta)]; 2° Marcas figulinas. — A. Pereira Lopo : Picote (Miranda do Douro) [Pierres funéraires de l'époque romaine; reproductions]. — P. A. de Azevedo : Auto d'uma posse do Castello de Noudar e inventario do que lá existia no seculo XVI. — L. de Figueiredo da Guerra : O paço ducal de Barcellos. — P. A. de Azevedo : Extractos archeologicos das « Memorias parochiaes de 1758 ».

Num. 6. — José Pessanha : O calix de ouro do mosteiro de Alcobaça. [*Suite.* Description de ce calice par Fr. Manoel dos Santos et reproduction des dessins authentiques par Fr. José de Mendonça.] — J. de Castro Lopo : Dois enigmas epigraphicos. — A. Alvares da Silva : Contos para contar [du XVIe siècle]. — J. L. de V. : Analecta epigraphica lusitano-romana [Crimeia, Bobadella, Evora, Olisipo, Columbeira, Balsa, Mertola, etc.]. — L. de Figueiredo da Guerra : Vestigios romanos no concelho de Vianna do Castello. — P. Belchior da Cruz : Museu municipal da Figueira da Foz [Acquisitions de 1898-1900]. — A. Pereira Lopo : Elementos para a solução de um problema archeologico. [Il s'agit des pierres sur lesquelles on lit CA | BAR sur deux lignes, CA au-dessus de BAR. On propose de lire BARCA, conformément à l'inscription d'une pierre analogue trouvée à Lamalonga.] — P. A. de Azevedo : Extractos archeologicos das « Memorias parochiaes de 1758 ». *(Suite.)* — J. L. de V. : Inscripções romanas do Minho.

CHRONIQUE

La Festa d'Elche.

La *Festa* d'Elche, que M. P. Paris a fait connaître en France par ses articles du *Correspondant* et de l'*Illustration*, était restée, jusqu'à présent, un problème au point de vue littéraire aussi bien que musical. M. Adolfo Herrera avait fait paraître, dans le *Boletín de la Sociedad española de excursiones* (1896), une copie malheureusement défectueuse, et, sur notre prière, M. P. Ibarra y Ruiz, auteur d'une *Historia de Elche* (Alicante, 1895), avait bien voulu nous adresser, en octobre 1899, une copie très soigneusement faite du CONSUETA *de la Festa de Nostra Señora de la Assumptio que es celebra en dos Actes, Vespra y Dia, en la insigne villa de Elig, Escrita per un devot seu en VI dies del mes de febrer del any MDCXXXIX.*

Nous avions l'intention de publier à part ce précieux document. Une revue allemande, *Sammelbande der Internationalen Musik-Gesellschaft,* de Leipzig, nous a devancés. Elle a donné, dans son numéro de janvier-mars 1901, un article, en français, de M. Felipe Pedrell, qui rend inutile une réédition du fameux *auto*. Non seulement la transcription en paraît définitive, mais les remarques dont l'a fait précéder M. Pedrell sont des plus intéressantes au point de vue de l'histoire littéraire et musicale. L'auteur a vu, en effet, que la *Festa* d'Elche a été inspirée par un drame en catalan, publié par D. Juan Pié, dans la *Revista de la Asociación artístico arqueológica barcelonesa*, en 1896, et reproduit par le même dans un recueil intitulé : *Autos sacramentales del siglo XIV* (Barcelona, Vives y Susany, 1898). Nous sommes heureux de voir si heureusement réalisé le vœu de M. Ibarra et le nôtre, et nous adressons toutes nos félicitations à M. Pedrell et à la *Sammelbande der Internationalen Musik-Gesellschaft.*

G. C.

L'étude que M. Felipe Pedrell, de Madrid, a consacrée au drame d'Elche, dans la *Sammelbande der Internationalen Musik-Gesellschaft*, de Leipzig, est un travail de haute portée. Compositeur de premier ordre — sa trilogie *Les Pyrénées* est, de l'avis des juges les plus com-

pétents, une œuvre des plus remarquables — M. Pedrell occupe, depuis longtemps, en Espagne, comme musicologue et comme critique, le premier rang. Son *Hispaniae scholae musica sacra* (XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles), son *Teatro lírico español anterior al siglo XIX*, son édition des œuvres complètes de Victoria, sont, pour ne citer que ceux-là, des monuments d'une importance considérable.

Le *Consueta* dont M. P. Ibarra y Ruiz nous a transmis une copie si exacte, est, en quelque sorte, un manuel d'étude et de mise en scène d'un intérêt historique incontestable et d'une utilité réelle. Il date de 1639. Le scenario, en langue espagnole, suit pas à pas la musique, comme un libretto, et donne ainsi une idée très vivante de ce que peut être un spectacle aussi extraordinaire que celui de la *Festa* d'Elche. Malheureusement, ce manuscrit, tel qu'il est, et si l'on n'a pas le soin de le remettre sur pied, permet difficilement de se rendre compte de la valeur musicale du drame biblique, attendu que les parties des chœurs et des morceaux d'ensemble, écrites, cela va sans dire, dans les clefs spéciales à chaque voix, ne sont pas mises en partition, mais sont, tout naïvement, alignées les unes après les autres, soprano, ténor, alto et basse, selon la coutume du temps. Nous devons néanmoins savoir beaucoup de gré à M. Ibarra y Ruiz d'avoir bien voulu prendre la peine de faire cette copie, qui, à défaut de la publication qui vient d'être faite, aurait au moins pu mettre sur la voie d'une restitution convenable.

M. Pedrell, dans la petite partition qui accompagne son bel article, a réduit pour piano seul les chœurs et les ensembles, ainsi que les solos [1]. De plus, il les a encadrés de barres de mesures, comme en

1. La partition établie par M. Pedrell, en caractères modernes, contient vingt-deux numéros, plus deux numéros qui remplacent parfois les deux premiers et qui sont, d'après lui, d'une époque antérieure. L'ensemble de l'œuvre, écrite dans un style polyphonique plein de caractère, remonte au XVIe siècle. Plusieurs compositeurs ont dû y prendre part. M. Pedrell cite les noms de Juan Ginés, Perez, Antonio de Ribera, Luis Vich.

Voici la nomenclature des morceaux :

Ire partie. *La Vespra.* — 1. La Vierge, agenouillée, « exhale des sons plaintifs qui révèlent l'état de son cœur lacéré par les ressouvenirs ». (Mélopée d'une profonde tristesse.) — 2. La Vierge monte sur la scène et chante une strophe sur le thème du *Vexilla regis* (more hispano). — 3. L'ange. Les portes du ciel s'ouvrent. Un ange descend dans un nuage et chante une strophe fort belle en remettant à la Vierge une palme qu'on devra porter devant elle quand on la conduira au sépulcre. — 4. L'apôtre saint Jean. Courte mélopée pour saluer la Vierge. — 5. L'apôtre saint Pierre entre en scène. Il redit la phrase de saint Jean (Salutation). Au même moment arrivent six apôtres. Ils entonnent une *Hymne* de reconnaissance au Sauveur, « qui, par un miracle admirable, les a réunis et amenés des différents pays où ils prêchaient sa doctrine ». (Morceau dans le style d'une vieille ballade.) — 6. Les Apôtres saluent la Vierge par le chant *Salve Regina, Princesa.* Ce chœur est, avec celui qui suit, un des plus beaux morceaux de la partition. — 7. La Vierge prend congé des disciples de son Fils. Elle s'étend sur le lit sacré. Chœur des Apôtres, « agenouillés devant l'image de la Vierge qui repose comme une morte. » — 8. Apparition, dans la coupole, de l'*Ara cœli*. Chœur des Élus, lumineux et tendre.

musique moderne, ce qui facilite la lecture de l'œuvre, tout en lui ôtant peut-être un peu, il est vrai, de son charme archaïque.

Le travail de l'éminent critique est divisé de la manière suivante : Introduction. I, La Festa. II, Représentation de la première partie du drame d'Elche. III, Représentation de la seconde partie. IV, Le poème. V, La musique. VI, Autre musique et autre poème plus ancien. VII, Ce qu'est actuellement la représentation et ce qu'elle devrait être. — Appendice : Bibliographie du drame.

E. R.

PETITE CHRONIQUE

Négociations des Bordelais avec l'Espagne en 1649-50. — C'est un fait connu que la Fronde parlementaire de Bordeaux se mit, dès 1649, en relation avec l'Espagne. Dans le mois de janvier 1650, elle reçut la visite d'un délégué de la cour d'Espagne, qui arriva du reste trop tard, le roi et Mazarin venant d'accorder la paix aux Bordelais. Le texte essentiel, sur cette affaire, me paraît être jusqu'à nouvel ordre celui d'un contemporain. Fonteneil : « L'appréhension... leur forma le dessein de réclamer le secours de l'Espagne, qui d'abord eust les oreilles ouvertes à cette proposition, et leur

IIme partie. La *Festa*. — 9. Entrée des Apôtres dans le Temple. Ils montent sur la scène. Chœur. Ils adorent la Vierge, et invitent les pieuses Femmes qui l'entourent à accompagner le cadavre de la mère du Sauveur. — 10. Les Apôtres vont à la rencontre du cortège. *Prière*. Ensemble d'un sentiment pénétrant. — 11. Strophes de saint Pierre. — 12. Agenouillés auprès de la Vierge, les Apôtres chantent une Hymne (admirable) à laquelle saint Jean répond. — 13. Les juifs font irruption dans le Temple. Il réclament, pour le dieu Adonaï, le corps de la Vierge. Les Apôtres les repoussent. Chœur des juifs. — 14. Deuxième chœur. Les juifs, repentants, adorent à genoux la mère de Jésus. — 15. Les Apôtres demandent aux juifs s'ils croient que la Vierge est la mère immaculée du Fils de Dieu. Chœur. — 16. Les juifs répondent en demandant le baptême. Ils chantent une Hymne à « l'humble mère de Dieu ». — 17. Les Apôtres prennent l'image de la Vierge dans leurs bras et l'ensevelissent. Chœur. — 18. L'*Ara cœli* descend du ciel. Assomption de la Vierge. Strophes de saint Jean. — 19. *Trio*. La Trinité, à la porte du ciel, vient recevoir la Vierge. — 20, 21, 22. *Gloria Patri*. Chœur des fidèles.

Les numéros 23 et 24, qu'on substitue aux deux airs de la Vierge, au commencement de la cérémonie, ont un cachet oriental très prononcé. Ils sont pleins de poésie et de couleur. Voici ce qu'en dit M. Pedrell :

« A quelle époque appartiennent ces deux fragments? Sans aucun doute, à une époque antérieure, bien antérieure au siècle d'or de la polyphonie vocale ; mais je ne me hasarde pas à fixer cette époque, et je n'essaierai pas non plus de déterminer, une fois pour toutes, à quel genre de communion liturgique orientale, arabe, ou plutôt, peut-être, mozarabe, ces fragments peuvent appartenir. »

envoya le baron de Bateville [Vatteville ou Vatteville ailleurs], personnage de grand sens, etc. ! » (*Histoire des Mouvemens de Bourdeaux*, 1651, p. 433.)

Je serais bien aise qu'on fît dans les archives espagnoles quelques recherches sur cette négociation entre les Bordelais et la cour d'Espagne.

C. JULLIAN.

Le regretté M. Hübner, en qui l'archéologie espagnole a perdu un maître si autorisé, avait bien voulu encourager avec la plus grande bonté dès le premier jour le *Bulletin hispanique*, et plus particulièrement l'un de ses fondateurs, à qui son inépuisable libéralité prodiguait les richesses d'une expérience acquise par de nombreux et longs séjours en Espagne.

Profondément reconnaissant pour la générosité pleine d'abnégation avec laquelle M. Hübner le faisait profiter et de sa science érudite et des amitiés sans nombre qu'il avait formées dans presque toutes les villes de la Péninsule, M. Paris tient à dire combien il doit personnellement au savant professeur de l'Université de Berlin, qui a été pour lui d'un inestimable secours dans une initiation difficile.

L'estime que M. Hübner lui a témoignée restera pour lui un grand honneur. Un autre vient de s'y ajouter dont il sent également tout le prix. L'Institut archéologique allemand a bien voulu désigner à ses correspondants espagnols notre collègue pour recueillir, à la place du professeur Hübner, tous les renseignements sur les découvertes de monuments antiques qu'ils adressaient à ce dernier, et pour en faire part au public dans les publications de l'Institut comme dans le *Bulletin hispanique*.

M. Paris a accepté, non certes avec la prétention de remplacer vis-à-vis des correspondants de la savante Société l'auteur des *Inscriptiones Hispaniae latinae*, des *Inscriptiones Hispaniae christianae* et de la *Arqueología de España*, mais afin que l'œuvre de notre illustre ami ne reste pas tout entière interrompue. Il sera donc reconnaissant à tous ses confrères d'Espagne qui, en mémoire d'un maître vénéré, consentiront à le considérer comme l'héritier très modeste, mais bien dévoué, de cette tâche scientifique.

Nous avions annoncé pour le présent numéro un article que nous avait envoyé M. Hübner peu avant sa mort. Nous avons dû en remettre la publication au numéro de novembre pour pouvoir insérer en une fois l'étude de M. Dubois qui est en tête de ce fascicule.

Voici le programme des cours relatifs à la littérature espagnole qui seront professés à *Colombia University*, par M. Fr. Wadleigh Chandler en 1901-1902 :

« I. Studies in Spanish literature, its characteristics and national traits, together with an examination of the diffusion of its influence throughout Europe. II. Calderon : the elements of its genius and the history of his theatre.

Both subjects are in the field of research, and will be considered in sequence; the former as a more general survey, the latter as a narrowly limited and specialized inquiry such as would result in a monograph. During the first half-year the nature of Spanish literature as a national product having European significance will be determined, and the history of its formative influence abroad will be followed from the sixteenth century

to the present, the effective power of its manners and ideals at the French court in the seventeenth century, in drama and romance, the appeal of Spanish mysticism, the denationalization of the picaresque novel, and the place of the Spanish theatre in England, Germany, and France in later times, being successively treated. During the second half-year this general survey will give place to a specific study of Calderon as a European author. »

Au nombre des auditeurs qui suivent les cours organisés par l'*Alliance française* à Bordeaux pour les étrangers du 17 juin au 13 juillet, figurent six Espagnols. Ce premier résultat permet d'espérer que leurs compatriotes sauront apprécier les facilités que présente cette création nouvelle pour l'étude de notre langue, et qu'ils viendront plus nombreux l'année prochaine à pareille époque. Les cours de l'*Alliance* à Paris en juillet et août n'attirent guère plus de deux ou trois Espagnols ou Hispano-Américains sur plusieurs centaines d'auditeurs. Bordeaux sera, il faut le croire, plus favorisé à cet égard, grâce à la proximité et à la fréquence des relations.

M. Leopoldo Alas, bien connu sous le pseudonyme de *Clarín*, est mort le 13 juin à Oviedo. Il était professeur à l'Université. Ses nombreux ouvrages de critique *(Sólos de Clarín, Paliques, Folletos literarios)*, ses romans *(La Regenta, Su único hijo*, etc.), avaient fait de *Clarín* l'une des figures les plus intéressantes de la littérature espagnole contemporaine, et l'un des critiques les plus redoutés.

Il n'est pas sans intérêt de signaler ici *Ion, diálogo platónico traducido del griego* por Afanto Ucalego (A. Bonilla), Madrid, 1901. Les traductions de Platon ne sont pas communes en Espagne; et encore, parmi les traductions en castillan, la plus ancienne, celle de Pedro Díaz, n'a jamais eu les honneurs de l'impression. Faite d'ailleurs non sur le grec, mais sur une version latine, au xv[e] siècle, et réduite à deux dialogues, l'*Axiochos*, qui n'est pas de Platon, et le *Phédon*, elle peut sans dommage rester dans la bibliothèque où elle se trouve en manuscrit. Au xvi[e] siècle, les traductions du *Cratyle* et du *Gorgias* de Pedro Simón Abril, citées par Nicolás Antonio (Bibl. nova, II, 239), et celles de *Criton* et de *Phédon*, par Pedro de Rhua, n'ont pas davantage été imprimées. La *République* et les *Définitions* sont traduites au xix[e] siècle par D. José Tomás y García; le *Banquet*, l'*Eutyphon*, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon* par D. Anacleto Longué en 1880, et les œuvres complètes, par D. Patricio de Azcárate en 1871, d'après les traductions françaises. M. A. Bonilla, qui nous donne ces renseignements, a essayé son talent d'helléniste et de traducteur sur l'un des dialogues platoniciens qui ont le moins d'étendue, l'*Ion*, dont l'authenticité est d'ailleurs discutée, à tort selon moi, par quelques critiques. Il donne son œuvre sous le pseudonyme d'Afanto Ucalego. La traduction en elle-même est soignée; elle est même fidèle, à part quelques erreurs de détail sur lesquelles j'aime mieux ne pas insister. Afanto Ucalego n'aurait-il pas le droit de répondre : οὐκ ἀλέγω, si toutefois le dernier nom est choisi à dessein? Il ne convient pas d'ailleurs de se montrer exigeant pour un travail de dilettante : une traduction faite en 1901 sur les textes de Gail et de Hirschig (Didot) ne saurait avoir d'autre prétention que celle de présenter l'*Ion* sous une forme agréable aux lecteurs espagnols. B.

D. Miguel Mancheño y Olivares, correspondant de l'Académie de l'Histoire, bien connu en Espagne par d'importantes recherches sur Arcos de la Frontera, vient de publier une étude très documentée sur les antiquités de sa province : *Antigüedades del Partido judicial de Arcos de la Frontera y pueblos que existieron en él* (Arcos de la Frontera, 1901). Ce nous est un plaisir de signaler cette monographie dont l'intérêt est évident. Quand des enquêtes de ce genre, aussi curieuses, aussi précises, aussi fécondes, auront été faites dans toutes les villes d'Espagne qui en offrent les éléments, les historiens et les archéologues qu'intéresse le passé de la Péninsule auront enfin la base solide qui manque encore à leurs études. D. Miguel Mancheño n'a négligé aucune partie de son sujet; il énumère les restes de toutes les civilisations qui se sont succédé et ont laissé des traces sur le territoire d'Arcos, depuis l'époque paléolithique jusqu'après la *Reconquista*. En ce qui concerne l'âge classique, il nous présente tour à tour, en bon ordre, avec une saine critique les ruines architecturales, les inscriptions, les monnaies. Bref, il met pour sa part à la disposition des futurs historiens de l'Espagne antique des documents authentiques, bien décrits, bien classés, bien jugés, qui leur seront singulièrement utiles.

Je suis heureux d'ajouter, ce que M. Mancheño déclare avec beaucoup de bonne grâce courtoise, que si ce bon livre a été écrit, l'auteur s'est mis à l'œuvre pressé par les conseils de M. Arthur Engel. Nul ne s'étonnera de trouver là une preuve nouvelle de l'influence heureuse qu'exerce au delà des monts notre excellent ami. P. P.

Les *Nouvelles* de Cervantes offrent pour la plupart d'admirables sujets de comédies toutes faites. M. Vicente Colorado, honorablement connu par d'autres essais dramatiques, a eu l'idée (j'allais dire le courage, car ce Cervantes est un terrible collaborateur), de mettre au théâtre la charmante histoire de *Rinconete y Cortadillo*, comédie en trois actes et en vers (Madrid, Rodriguez Serra, s. d., 128 p.). Nous retrouvons donc avec plaisir, indépendamment de nos deux *picaruelos*, les pittoresques truands et ribaudes, coupeurs de bourses et tireurs de laine de l'Académie de Monipodio, que Cervantes a marqués à jamais de son empreinte. Nous les reconnaissons, du moins, tant qu'ils gardent leur physionomie, leur langage, leur costume et leurs mœurs, c'est-à-dire jusqu'au dénouement. Car l'on sait que Cervantes a interrompu brusquement le récit de leurs exploits *que piden más larga escritura*. M. Vicente Colorado a imaginé un dénouement, qui est des plus moraux, mais aussi des plus inattendus. Car nous ne nous figurions pas un Rinconete si mélancolique, un Cortadillo si poétique, ni une Gananciosa à ce point oublieuse de son nom. Mais quoi ! Cervantes n'avait-il pas promis que les aventures de ses héros pourraient « servir de ejemplos y avisos », et, n'avait-il pas qualifié ses *novelas* d'*ejemplares?* On peut dire que, dans son aimable pièce, M. Vicente Colorado a tenu, et au delà, les promesses de Cervantes. E. M.

M. Léonard Wistén a soutenu devant la Faculté des Lettres de Lund une thèse en français constituée par une étude sur *les constructions gérondives absolues dans les œuvres de Cervantes*. Ces constructions étant d'un emploi si habituel en espagnol, une étude de ce genre peut aider à en préciser les règles classiques en face des abus qu'on peut en faire aujourd'hui. Des constatations intéressantes résultent des patientes statistiques de M. Wistén. Par

exemple : les verbes qui expriment l'idée de *guider, suivre, accompagner* sont souvent au gérondif, chose assez logique d'ailleurs, ce mode marquant naturellement la manière, et par conséquent les idées accessoires d'accompagnement, etc.; la proposition gérondive, d'ordinaire avant la principale, est parfois intercalée ou placée après, surtout quand elle marque la manière, la cause, et principalement *pareciéndome-le-les* ayant pour sujet une proposition conjonctive, etc. Il eût été intéressant de rapprocher les cas, assez rares du reste, où le gérondif, contrairement à l'usage général constaté par Bello, nos 1130 et 1131, est précédé et non suivi de son sujet. M. Wistén a raison de ne pas voir d'anacoluthes dans des phrases comme : « ayudándole los sacerpotes á bien morir les dijo... » Le sujet du gérondif est bien une proposition dans : « viniéndosele al pensamiento que Sancho Panza debía de ser muerto », mais non dans « llegando el que cantaba », où le sujet est *el,* et non la proposition. La distinction qu'établit M. Wistén entre le gérondif marquant, sans idée de durée, le fait dont celui de la principale est contemporain ou auquel celui-ci a succédé, et le gérondif marquant le temps pendant lequel s'est accompli le fait de la principale, n'est pas toujours facile. L'exemple : « estando yo un día en Alcaná de Toledo llegó un muchacho » serait à sa place dans la deuxième catégorie aussi bien que : « andando mi señora por la ribera del mar, llegaron unos bajeles ». On ne peut guère contester l'utilité de ces classements, encore moins celle des nombreux exemples ainsi recueillis. G. C.

Notre collaborateur M. H. Léonardon nous a fait parvenir un exemplaire de son livre, *Prim* (collection des *Ministres et hommes d'État*, 1 vol., 2 fr. 50, chez Alcan). Nous aurons le plaisir d'en parler dans notre prochain numéro.

La *Société des Littératures romanes*, qui vient de se constituer à Dresde sous la présidence de M. Foerster, annonce deux publications concernant la littérature du Cid : la réédition par M. K. Vollmöller de la *Tercera parte de la Silva de varios romances,* inconnue jusqu'à présent et dont Wolf ne parle que d'une façon dubitative; et celle de la *Crónica rimada del Cid* d'après une collation faite par M. K. Wollmöller sur l'unique manuscrit de Paris publié jadis par Fr. Michel. G. C.

Revista de bibliografia catalana (Any I. Janer-Juny de 1901. Num. I. Barcelona, Llibreria « L'Avenç ». 128 p. in-8o). Cette nouvelle revue catalane, qui ne s'astreindra pas à une périodicité fixe, mais se publiera par fascicules qui formeront au bout d'une année un volume de 250 pages environ, au prix de 5 fr. pour les pays de l'Union postale, répond à peu près à notre *Bulletin du Bibliophile.* Les articles porteront non seulement sur les questions bibliographiques proprement dites, mais encore sur l'histoire littéraire des pays catalans. Le premier numéro, qui vient de nous être envoyé par l'érudit éditeur, M. J. Massó Torrents, si connu par son activité intelligente dans le champ des études historiques et littéraires catalanes, contient, entre autres une description fort bien faite d'un *Cançoner* du xve siècle de la bibliothèque de l'Athénée de Barcelone provenant de la collection Amer.

A. M. F.

Les hispanisants doivent des remerciements à M. E. Fagnan, qui vient de publier la traduction de l'*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne,* intitulée *Al-Bayanol-mogrib* (Alger, Fontana, 1901, 518 p. in-8°), dont le texte a été édité par R. Dozy en 1848-51, d'après le manuscrit de Leyde. G. C.

Aux revues dont nous donnons les sommaires nous aurons à joindre désormais le *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona* qui vient de paraître, et le *Boletín de la comisión provincial de monumentos históricos y artísticos de Orense.*

Nous avons reçu de M. Ibarra y Ruiz un exemplaire de son livre *R. Lagier, Apuntes para ilustrar la biografía del bravo capitán del Buenaventura* (Elche, Fernandez Díaz, 1901, 461 p.). On y trouve un grand nombre de documents intéressants sur ce démocrate alicantin, d'origine française, mort à Elche en 1897, et qui fut mêlé aux événements de septembre 1868. Ce fut lui qui ramena des Canaries à Cadix les généraux exilés qui devaient diriger le mouvement révolutionnaire. Parmi les lettres reproduites dans cette biographie, il y en a de Ayala, de Prim, de Castelar. G. C.

Le *Bulletin hispanique* publiera dans son prochain numéro : 1° des poésies inédites de Lope de Vega, recueillies par M. Eugenio Mele; 2° des poésies inédites d'auteurs du XVIIe siècle, publiées par MM. Adolfo Bonilla et Eugenio Mele. Les unes et les autres, par suite de l'abondance des matières et de la date tardive où elles nous sont parvenues, ont dû être réservées pour le prochain fascicule, avec l'article de M. Hübner signalé plus haut et une relation inédite du voyage de la reine Marie-Louise d'Orléans, que nous annonce M. H. Léonardon.

30 juin 1901.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. III. Octobre-Décembre 1901 N° 4.

Bulletin hispanique

LES
MOTS ESPAGNOLS COMPARÉS AUX MOTS GASCONS
(ÉPOQUE ANCIENNE)

V

Parmi les mots latins cités jusqu'ici, nous en avons déjà rencontré quelques-uns dont le sens aussi bien que la forme s'est modifié de bonne heure. Je ne veux pas revenir sur ce que j'ai dit plus haut, notamment du verbe *chalare;* mais de nouveaux exemples doivent être maintenant allégués. Si, des deux côtés de la grande chaîne pyrénéenne, nous voyons certains termes s'immobiliser dans des significations spéciales, ou bien se produire certaines métaphores, il y aura quelque chance pour que ce travail intellectuel soit ancien, et nous reporte à l'époque où les deux groupes de population se servaient d'un vocabulaire encore très identique,

Je ne citerai qu'en passant un verbe tel que *secare:* il est assez connu que l'esp. *segar* comme le gasc. *sega* ont aujourd'hui le sens particulier de « moissonner ». Mais le même terme est usité aussi avec cette valeur dans tout le sud de la France; notre langue du moyen âge connaissait également l'expression *soier le blé;* il est évident qu'il s'agit d'un fait dont l'extension a été très large. On peut en dire presque autant de la spécialisation de *cernere* au sens de « bluter »; si l'espagnol offre aujourd'hui *cerner* (ou *cernir*), le béarnais, d'autre part, n'est pas seul à avoir conservé *cerne,* on le rencontre dans tous nos idiomes méridionaux, et quelquefois sous la forme *cerni.* L'esp. *hueso,* avec son double sens d'« os » ou « noyau de fruit », nous reporte à une extension évidemment ancienne de **ŏssu;* si naturelle d'ailleurs, tellement indiquée, qu'il ne faut pas s'étonner d'avoir à la relever un peu partout au Midi. Le cas de *sĕrra* est déjà plus intéressant. D'abord, en soi, la métaphore à laquelle ce mot a donné naissance est jolie: comparer aux dents d'une scie la

crête des montagnes se découpant en plein ciel, cela prouve de l'ingéniosité, une certaine vivacité d'impressions. Le sens nouveau (esp. *sierra,* ptg. et catal. *serra*) apparaît assez souvent déjà dans les chartes espagnoles du IXe siècle; en réalité, il doit être bien antérieur. Et quoique, d'autre part, *serre, serro,* ne soit pas confiné en Gascogne, qu'on le retrouve un peu dans tout le midi de la France, et que jusqu'en Italie *serra* désigne « un défilé », je crois cependant la métaphore originaire de la région ibérique: c'est là qu'elle cadre peut-être le mieux avec la disposition particulière des montagnes et s'explique par l'impression produite sur l'œil. Un autre terme spécialement pyrénéen, semble-t-il, c'est le mot *pŏrtus,* au sens de « gorge, défilé de montagnes ». Les plus anciens exemples qu'on en puisse citer sont peut-être dans cette *Historia Caroli Magni* dite de Turpin, compilation du IXe ou du Xe siècle, où on lit notamment au chapitre XI : « *Tunc Aigolandus fugiens transmeavit portus Aserros, et venit usque Pampilonam.* » Par induction légitime nous pouvons ici encore remonter beaucoup plus haut. Il est permis de croire que dès l'époque impériale *pŏrtus* avait cette signification; lorsqu'il est question dans les Itinéraires du IVe siècle d'un *Summus Pyrenaeus,* l'expression correspondante dans le latin vulgaire de cette région devait être déjà **Sŭmmu-portu,* et c'est de là qu'est venue notre dénomination moderne de *Somport.* Ajoutons qu'en espagnol le mot *puerto* paraît être employé avec cette valeur, surtout lorsqu'il s'agit de la grande chaîne au nord de la péninsule; le béarn. *port* est naturellement tout local, et c'est à titre de terme pyrénéen qu'il a été importé en France, où nous le trouvons déjà très connu à l'époque de la Chanson de Roland.

Les sens qu'ont dégagés certains participes pris substantivement méritent aussi d'être signalés, quoiqu'ils ne concordent pas toujours d'une façon complète, suivant qu'on les envisage au sud ou au nord des Pyrénées. Ainsi **pausata,* tiré de *pausare,* a dû signifier de bonne heure « station, lieu de repos », avec une valeur voisine de celle du *mansio* des Itinéraires, et on le retrouve jusque dans l'ital. *posata.* C'est en Espagne que le mot s'est spécialisé le plus complètement, et a pris nettement ce sens de « logis, hôtellerie » qu'a depuis longtemps *posada.* A l'époque latine, le mot ne devait pas être aussi concret; le béarn. *pausade* signifie seulement « halte, station », et le prov. *pausado* est devenu un terme de chasse désignant « la remise, l'endroit où le gibier se repose ». Un autre participe du même genre est **cĭbata,* se rattachant à *cĭbus* par l'intermédiaire d'un verbe *cĭbare,* dont Du Cange ne cite qu'un exemple tardif, au sens de « goûter », dans un glossaire latin-français du moyen âge. Mais le mot est certainement ancien, et son cas est assez curieux. C'est à ce mot que se rattachent l'esp. *cebada* et le ptg. *cevada,* qui veulent dire « orge »

et ont pris par conséquent la place du lat. *hordeum*. Dans le midi de la France, le béarn. *cibade* et ailleurs *civado* (catal. *civada*) sont au contraire devenus synonymes de *avena*. Il y a là une spécialisation divergente, qui ne s'est produite que peu à peu sans doute, et qu'il semble aisé d'expliquer. A l'origine, un terme vulgaire, **cibata*, a été usité des deux côtés des Pyrénées et y a désigné « la ration qu'on donnait aux chevaux ». Or cette ration différait suivant les régions : on sait que dans les pays chauds l'orge sert de nourriture aux chevaux, et qu'ils n'en ont guère d'autre en Barbarie. Ainsi se justifient les sens particuliers qui se sont dégagés postérieurement. Mais à l'époque latine, le mot avait une valeur unique : il est vrai qu'au nord des Pyrénées son emploi ne se limitait pas à l'Aquitaine.

De ce côté-ci de la chaîne, c'est au contraire dans une aire très étroite que je trouve quelques traces du remplacement de *frater* par *germanus*, qui s'est généralisé comme on le sait dans toute la péninsule ibérique (esp. *hermano*, ptg. *irmão*), et d'assez bonne heure sans doute, car Isidore de Séville semble indirectement l'attester (voir à ce sujet *Bull. hisp.*, II, 313). Les textes juridiques du Béarn, qui se servent fréquemment de l'expression *fray germaa*, offrent au moins le début d'une évolution analogue, et montrent que c'est dans une locution ancienne *frater germanus*, que le substantif a été à peu près éliminé. Il est même bon d'ajouter que Lespy (s. v. *germaa*) a recueilli l'expression *dues germanes*, signifiant « deux sœurs », dans un texte béarnais antérieur au XVIIIe siècle. D'une tout autre importance — car elle intéresse en un sens la structure grammaticale des idiomes — est l'évolution qu'a subie par ici le mot *natus*. On sait que dans le plus ancien latin vulgaire, celui des comiques par exemple, ce participe apparaît accompagnant des mots comme *homo, nemo, res*, avec une valeur explétive un peu vague. Plaute dit par exemple : *Nemo natus in aedibus servat* (Mostellaria, II, 2, 21), et Térence : *E re nata melius fieri haud potuit* (Adelphi, 295). De cet usage, il est resté quelque chose dans diverses langues romanes, et les expressions *homme né, homme de mère né*, ne sont pas rares, par exemple, dans l'ancienne épopée française, où elles n'ont du reste que la valeur d'une épithète conventionnelle. Il en a été tout autrement dans les régions ibériennes : par là, le mot engagé dans des phrases négatives a pris de bonne heure, par contagion, une valeur indéfinie et qu'on peut vraiment appeler grammaticale, celle de *nullus*. C'est à cela que répond très nettement, en Gascogne, l'emploi ancien et moderne des pronominaux *nat, nade;* quoique en Espagne le résultat n'ait pas été tout à fait le même, nous voyons qu'il atteste cependant des faits corrélatifs à l'origine. Dans la péninsule, l'esp. *nada* (rien) remonte directement, par ellipse du déterminé, à ce groupe *res nata* que nous relevions déjà chez Térence ; quant au pronominal masculin *nadie*

(nul), il suppose l'usage antérieur du pluriel *nati* devenu par la suite un singulier, comme l'a démontré depuis longtemps Cornu (voir *Romania,* X, 80), en alléguant notamment le vers 27 du poème du Cid : *Que nadi nol diessen posada.* La différence consiste donc en ce qu'ici les deux formes ont été tirées l'une du féminin singulier, l'autre du masculin pluriel; elles sont, de plus, restées strictement pronominales, et ne sont pas arrivées à former un couple véritable comme le gasc. *nat, nade.* Mais à cela près le point de départ est le même, et montre bien des tendances identiques dans le latin vulgaire des deux régions.

Pour en finir avec ces considérations sur la sémantique, je veux citer encore deux mots dont l'histoire est assez probante, et confirme bien la thèse ici esquissée. L'un de ces mots est le verbe *plĭcare,* dont le représentant actuel est l'esp. *llegar* signifiant, comme on le sait, « venir, arriver ». Le changement de sens est d'ailleurs très naturel, mais à quelle époque s'est-il produit, et dans quelles régions se trouve-t-il circonscrit? Nous sommes renseignés à souhait là-dessus par le texte publié il y a quelques années sous le titre *Peregrinatio ad loca Sancta,* et attribué à une grande dame d'Aquitaine du nom de Silvia, qui aurait fait le voyage de Jérusalem vers la fin du IVe siècle ou au début du Ve. Ce texte offre plusieurs exemples de *se plicare,* ou même de *plicare* pris absolument au sens de « faire route ». Ainsi : *Ut plicaremus nos ad montem* (éd. Gamurrini, p. 36); *plicavimus nos ad mare* (p. 45), et enfin : *Cum Persae jam prope plicarent civitati* (p. 66). Donc point de doute : vers la fin au moins de l'Empire romain, le latin vulgaire des pays ibériques possédait le verbe *plĭcare* avec le sens qui est précisément celui de l'esp. *llegar.* On s'en servait alors en Aquitaine, aussi bien qu'au sud des Pyrénées; il est juste d'ajouter qu'il s'y est bien moins conservé, car, à l'époque moderne, je ne lui retrouve de correspondant à peu près exact que dans le béarn. *aplega-s,* qui signifie « se retirer, rentrer » et représente un composé *adplicare se.* Quant au prov. *plega,* qui a aussi le sens de « détaler » (voir Mistral, s. v.), il semble d'origine plus récente, et provenir d'un raccourcissement de l'expression vulgaire *plega paquet;* il ne prouve donc pas que l'emploi métaphorique de *plĭcare* se soit jadis étendu jusque-là.

Reste une coïncidence qui est peut-être, à certains égards, la plus curieuse de toutes. Pour dénommer le « chèvrefeuille », les Romains avaient emprunté aux Grecs le mot de *periclymenos,* terme qui resta savant et ne fit point fortune. Le peuple appela de bonne heure cet arbuste **caprifolium,* ainsi que le prouve l'usage actuel des différentes langues romanes (ital. *caprifoglio,* roum. *căprifoiu,* prov. *caprifuelh,* fr. *chèvrefeuille*). Toutefois les Espagnols ont pour le désigner un terme absolument différent, qui est, comme on le sait, *madreselva,*

et dont les parties composantes sont faciles à retrouver dans le latin *matrem + sĭlvam*. Mais le terme est-il vraiment ancien ? On hésiterait presque à le croire, en dépit de l'accord du portugais avec l'espagnol (ptg. *madresilva*). C'est le gascon qui va lever tous les doutes : on dit en effet en Béarn *seubemay*, et une forme analogue *saubomayre* se retrouve jusque dans le Rouergue. Comme ces formes nous reportent à *sĭlvam + matrem*, l'inversion des termes est ici un argument décisif pour trancher la question d'ancienneté, et on voit la conclusion qui s'impose. Dès l'époque latine, au moment où le mot *caprifolium* se répandait en Italie, sur le Danube et dans la Gaule presque entière, un composé très distinct **mater-sĭlva* ou **sĭlva-mater* prenait naissance dans les pays ibériques, et s'y implantait du nord au sud : c'est de là que vient l'esp. *madreselva* comme le béarn. *seubemay*. Quant à démêler au juste à quelle conception originaire a répondu un tel composé, la chose est assez délicate : peut-être y doit-on voir l'idée d'un « arbuste-mère », c'est-à-dire d'un arbuste qui engendre, qui se reproduit facilement, qui en grimpant embrasse tout de ses rameaux sarmenteux et flexibles. Il ne faut jamais presser de trop près ces conceptions populaires primitives. Puis, le nouveau vocable n'a-t-il pas été en un sens une traduction, n'a-t-il pas répondu à quelque dénomination antérieure du chèvrefeuille en terre ibérique? Nous n'en savons rien.

VI

Nous sommes en effet bien peu renseignés sur les mots indigènes qui ont dû subsister — comme le fait s'est produit ailleurs — sur les deux versants des Pyrénées, et se mêler, dans une certaine mesure, au latin vulgaire qu'on y parlait. Le sujet reste obscur : de plus, il est trop spécial pour que j'entreprenne de l'aborder ici à fond. Il me suffira d'ajouter, en guise de conclusion, quelques rapprochements à ceux que j'ai faits déjà : ce sera un supplément de preuve, et toujours dans le même sens.

Pline nous a conservé (*Hist. nat.*, XVI, 32) un mot, *cuscolium*, qu'il faut citer tout d'abord, car il semble bien d'origine pyrénéenne, et s'est conservé dans les régions avoisinant la chaîne. Nous le retrouvons dans l'esp. *coscojo*, le catal. *coscoll*, le prov. *couscoui* et le langued. *couscoulh*, tous mots désignant plus ou moins la graine de kermès, la cochenille qui adhère aux feuilles du chêne vert (voir Gerland, *Grundriss*, p. 331). De quel idiome venait *cuscolium?* Nous l'ignorons. Voici quelques mots qui paraissent se rattacher au celtique ou à une des langues parlées avant l'invasion celtique. D'abord **sisca*, qui a

désigné soit une sorte de roseau, soit le glaïeul des marais : on le retrouve avec ce sens dans l'esp. *cisca* ou *jisca*, et dans le béarn. *sesque*. L'ancien provençal aussi semble l'avoir connu, et Thurneysen l'a assimilé avec vraisemblance à un gaulois **sescâ* (voir *Keltorom.*, p. 111). Le mot **penna* est aussi sans doute d'origine celtique ou préceltique (cf. notamment *Penn-īnus*) : mais ne s'est-il pas plus ou moins confondu avec le lat. *pĭnna,* qui désignait un pignon ou un créneau de muraille? Le fait reste douteux. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'esp. *peña* (d'où le dérivé *peñasco*) et le ptg. *penha* signifient « roche, écueil ». En ancien provençal, *pena* (mod. *peno*) désigne un sommet, une hauteur; par *pène*, en Béarn, on entend « un rocher à pic », mais Lespy admet un second mot analogue avec le sens de « pignon ». Je crois qu'on peut conclure de tout cela que **penna*, signifiant « rocher », circulait à l'époque latine en Ibérie et dans le sud de la Gaule. Je serai moins affirmatif relativement à un type **broxa,* auquel se rattachent l'esp. *bruja*, *brujo* (sorcière, sorcier), le catal. *bruixa* et le béarn. *brouch, brouche*. Le plus ancien exemple qu'en donne Du Cange est tiré d'un texte du moyen âge, d'un *Liber de Superstitionibus*, dû à Martin d'Arles, chanoine de Pampelune. Le mot remonte-t-il réellement haut, et quelle est son origine? Il est certain que le rapprochement qu'on a voulu en faire avec le slave *brodnica* (voir *Mélusine,* 1877, 11) est tout accidentel, et n'offre aucune valeur. Est-il celtique? On a relevé sur la table de bronze d'Avenches un nom propre, *Broxu,* que Roget de Belloguet (voir *Ethnogénie,* I, 330 et 357) comparait au celtique mod. *brok* (breton *broc'h,* blaireau), comparaison aventureuse comme beaucoup de celles qu'a faites le même savant. Quelle qu'en soit l'origine, je ne répugnerais cependant pas trop à supposer qu'un type **broxa* a circulé de bonne heure dans les régions ibériques, avec la valeur de ce grec *stryx* ou *strĭga* qui se trouve déjà chez Pétrone, et a passé de là dans certaines langues romanes.

Les pays ibériens, au moment de la conquête romaine, étaient déjà assez pénétrés d'influences celtiques pour que des mots, provenant de cette source, y aient circulé et s'y soient ensuite conservés, tandis qu'ils se perdaient ailleurs. On doit cependant s'attendre à y retrouver avant tout des termes indigènes, et je veux en citer quelques-uns, dont l'antiquité ne saurait guère être mise en doute. Appartiennent-ils en propre à l'idiome primitif des Ibères, ou n'est-il pas plus prudent de les considérer comme ibéro-liguriques? Je ne veux point entreprendre de trancher la question. Parmi ces termes apparaît d'abord **artīga* (ou **artīca ?*), désignant « une terre inculte nouvellement défrichée », synonyme à peu près exact, par conséquent, de ce mot *exartum* qu'on retrouve ailleurs, au nord et au midi de la France. Le premier exemple de *artiga* fourni par Du Cange est tiré d'une

charte de Moissac de 1059, et le cartulaire du prieuré de Saint-Pierre de la Réole (cité par Luchaire, *Recueil*, p. 115) donne déjà comme nom de propriété un *Artiga-Longa* à la date un peu antérieure de 1030; mais il est évident que l'accord de l'esp. et catal. *artiga* avec l'a.-prov. *artiga* (mod. *artigo*, limousin *artijo*) et le béarn.-gasc. *artigue* nous reporte à quelque chose de beaucoup plus lointain. On ne risquera guère de se tromper en inscrivant le mot dans le vocabulaire du latin parlé par ici à l'époque impériale.

En est-il de même de **arrogium?* Le terme se rencontre comme synonyme de *rivulus* dans une charte asturienne du roi Silo de 775 (voir *Romania*, IX, 430), et s'est évidemment continué dans l'esp. *arrogio* ou *arroyo*, qui apparaît lui aussi de bonne heure dans les textes. Son origine semble ibérique; mais je me demande si, en dépit de la différence de terminaison, on peut lui rattacher le gasc. *arroulhe* (*arruille* dans un document bayonnais de 1259), qui semblerait postuler un type féminin **arrogĭla*. Un autre mot qui doit être ancien dans ces régions, c'est **mŭrru*, que M. Luchaire a déjà signalé dans le basque navarrais *murṛu* (voir *De lingua Aquit.*, p. 48), et dont le représentant moderne serait le gascon-langued. *mourre* : la finale, toutefois, fait difficulté. Dans la péninsule, le mot s'est exactement conservé dans le ptg. *morro* (colline) : l'espagnol n'en possède au contraire qu'un dérivé, *moron* (monticule), et celui-ci doit être à son tour rapproché du *mouroun* usité au sens de « colline » dans le midi de la France, mais aussi sous la forme *mouloun*, ce qui complique la question et ne permet guère d'établir nettement la filiation et le rapport de ces divers types.

Je serai un peu plus affirmatif sur l'existence d'un type ibérique **mūga* dans le latin vulgaire parlé sur les deux versants de la chaîne. Ce mot devait signifier « borne, limite » (c'est le sens général de l'esp. *muga*), ou plus spécialement peut-être « tas de terre séparant deux champs, rebord de fossé » (c'est aujourd'hui la valeur qu'a le béarn. *mugue*). L'exemple cité par Du Cange dans un texte aragonais du moyen âge (*Si pernoctarent prope mugam, essent prompta ad pascendum...*) semble bien indiquer ce dernier sens, et il ne préjuge rien bien entendu sur l'antiquité du mot, qui doit être grande. Enfin, je ne terminerai pas sans rappeler le rapport évident qui existe entre l'esp. *tojo* (genêt sauvage) et, d'autre part, le béarn. *toye* ou *touye* (ajoncs, fougère), d'où le terme si connu *touyaa*, déjà *toiar* au XIe siècle, avec le sens d'« endroit clos où croissent des ajoncs ». Comme aucune des étymologies tentées pour expliquer ces mots ne me paraît satisfaisante, je proposerai d'admettre purement et simplement l'existence d'un ancien type **tŏju*, **tŏja*, d'origine ibérique, et usité de bonne heure dans le latin parlé des régions pyrénéennes.

E. BOURCIEZ.

RIMAS INÉDITAS DE INGENIOS ESPAÑOLES[1]

Corresponden las poesías que á continuación publicamos á una Antología de composiciones españolas formada á principios del siglo XVII° para Mathias Duque de Estrada[2]. Lleva el manuscrito la signatura *I. E. 49.*, y es quizá el más importante de los neolatinos que se conservan en la Biblioteca Nacional de Nápoles. En 133 folios comprende cien composiciones de poetas españoles, mas ó ménos afamados. Hemos publicado ya[3] y seguiremos publicando alguna poesías de este Cancionero; otras han sido dadas á luz, con sus habitual erudición, por el Profesor E. Teza[4]. Renunciamos á describirlo con mayor minuciosidad por haberlo sido ya por Teza, Miola y otros[5]. En cuanto á las composiciones en sí mismas, asegurar que todas ellas sean inéditas, sería quizá mucho aventurar, dado su género. No constan, sin embargo, en ninguna de las colecciones que hemos podido examinar, por ej. las *Flores de poetas ilustres* de Pedro de

1 Expreso aquí el testimonio de mi más sincera gratitud al señor D. Adolfo Bonilla y San Martin, de Madrid, por su valiosa cooperación en este trabajo; había pensado unir su firma á la mía, pero la excesiva modestia de mi colaborador lo ha impedido.

2. Duque no es aquí un título, sino simplemente el apellido del compilador. Gallardo (*Ensayo de una bibliotheca*, etc., II, 808) y los traductores de Ticknor citan unas *Octavas rimas a la insigne victoria qve la Serenis. Alteza del principe Filiberto a tenido, conseguida por el Exçelentissimo Señor Marqves de Sancta Cruz su lugar Teniente, y Capitan General de las Galeras de Siçilia, con tres Galeones: del famoso Cosario Ali Araez Rauarin* (Mezina, Pedro Brea, 1624), compuestas por un Diego Duque de Estrada, que quizá fuese pariente del compilador Mathias, como hace notar el profesor Teza. Pero el Sr. Farinelli observa que Mathias Duque de Estrada es seguramente pariente de aquel aventurero Duque de Estrada cuya autobiografía se ha publicado en el *Memorial histórico español*, t. XII. (Cf. Croce, *La lingua spagnuola in Italia. Appunti con un' appendice di Arturo Farinelli*. Roma, 1895, p. 70.)

3. Algunas en la *Revista crítica de historia y literatura*, año VI (1901), números 4 y 5, pp. 73-85.

4. El Profesor Teza publicó todas las poesías de Guillén de Castro; un romance y el soneto:

Boto a Dios que me espanta esta grandeça,

de Cervantes; un soneto atribuido al Duque de Osuna; el soneto de cuatro lenguas de Gaspar de Aguilar; las novenas de Mathias Duque de Estrada, y las estancias á la incostancia de doña Artemisia, en *Atti del R. Istituto Veneto*, 1888-9, p. 709 y ss., y 1889-90, p. 828 y ss.

5. E. Teza, *op. cit.* y *Der Cancionero von Neapel* en *Romanische Forschungen* von Karl Vollmöller (Erlangen, 1893; pp. 138-144). — A. Miola, *Notizie di manoscritti neolatini della Biblioteca Nazionale di Napoli*, Napoli, 1895 (Véase la recensión de Pablo Savj-Lopez en la *Revista crítica*, I, n. 8-9, pp. 212-218).

Espinosa, el *Parnaso Español* de López de Sedano y los *Poetas líricos de los siglos XVI y XVII* reunidos por D. Adolfo de Castro.

De las poesías de los grandes ingenios valencianos Gaspar de Aguilar, Francisco Tárrega y Gaspar Mercader no se ha hecho, que sepamos, colección alguna especial. Por lo que hace á Vicente Espinel, de las dos composiciones suyas que publicamos, una figura en sus *Diversas Rimas*[1], aunque con variantes de importancia. No se lee tampoco la de Pedro Liñán de Riaza entre las coleccionadas y editadas por la Excma Diputación Provincial de Zaragoza[2].

Tanto el canónigo Francisco Tárrega, como Gaspar de Aguilar, Gaspar Mercader, Guillén de Castro y Guillén Belvís, fueron indivíduos de la célebre Academia Valentina *de los Nocturnos*[3], en la que llevaron respectivamente los nombres de *Miedo, Sombra, Relámpago, Secreto,* y *Lluvia.* D. Gaspar Mercader llegó á ejercer el cargo de Presidente, en defecto de D. Bernardo Cathalan, que lo fué primero[4].

Las numerosas poesías de Guillén de Castro que se encuentran en el manuscrito de Duque de Estrada fueron publicadas por el Profesor Teza en los *Atti del R. Istituto Veneto,* pp. 722-739, años 1888-9, y pp. 809-20, años 1889-90. De la que nosotros publicamos no dió á conocer, sin embargo, mas que los diez primeros versos[5].

1. *Diversas | Rimas de Vi- | cente Espinel | beneficiado de las Igle- | sias de Ronda, con el Arte Poetica, y algunas Odas de Oracio, traduzidas | en verso Castellano. | Dirigidas a Don | Antonio Aluarez de Veamonte, y | Toledo, Duque de Alua, y Huesca, | Condestable de Navarra, Marques | de Coria, Conde de Saluatierra, y | de Lerin, Señor del valle de | Corneja, &c. | Con Privilegio. | En Madrid, por Luis Sanchez. | Año M. D. XCI. Vendese en casa de Iuan de Montoya, mercader | de libros en Corte.*

8° 149. ff. nums. + 16. de prels.

Contiene : —

Portada. — *Tassa.* — *Erratas.* — *Privilegio* (por diez años; Madrid, 7 de Marzo de 1591). — Carta en tercetos á Don Antonio Alvarez de Veamonte. — *Aprovacion.* — *Prólogo en alabança de la Poesia, por Alonso de Valdes, Secretario de Don Rodrigo de Mendoça.* — Versos de Lupercio Leonardo de Argensola, de Pedro de Montesdoca el Indiano, del Contador Hernando de Soto, de Don Luis de Contreras, de Doña Catalina Çamudio, de D. Felis Arias Giron, de Geronimo Franco Mohedano, de D. Mateo de Cárdenas y de Lope de Vega. — Texto. —

Las redondillas : —

« No ay bien que del mal me guarde »,

ocupan el f. 121. vuelto hasta el 123. recto.

2. *Rimas de Pedro Liñan de Riaza, en gran parte inéditas y ahora por primera véz coleccionadas y publicadas por la Excma Diputación Provincial de Zaragoza.* Zaragoza, 1876.

3. La primera junta se celebró en 4 de Octubre de 1591 (Cf. Cerdá y Rico, *Notas al Canto de Turia* de Gil Polo, impresas con *La Diana Enamorada* del último : Madrid, Sancha, 1778, p. 515-519).

4. No hemos podido ver *El Prado de Valencia,* de D. Gaspar Mercader, conde de Buñol, donde se contienen poesías de diversos ingenios valencianos, entre otros, de Guillén de Castro.

5. El distinguido profesor E. Mérimée, en apéndice á su excelente edición de las *Mocedades del Cid* de Guillén de Castro (Toulouse, 1890; t. II de la Série 1ª de la *Bibliothèque méridionale*), dió á luz buen número de las poesías de Castro que contiene nuestro Cancionero. Tampoco trae el *Diálogo* referido.

Hemos respetado escrupulosamente la ortografía del original, permitiéndonos tan solo añadir la puntuación, que falta por completo en el manuscrito de Estrada.

Eugenio MELE.

GASPAR DE AGUILAR

I

[F° 3r] **Redondillas de un galan a una dama constante.**

Çielos de estrellas sembrados
y poblados de alegria,
como la ventura mia
mouidos y trastornados;

ynconstantes elementos,
ya mansos, ya embraueçidos,
que todos sois pareçidos
en todo a mis pensamientos;

montes que aueis hecho guerra
otra vez al firmamento;
aues que vais por el viento;
fieras que pisais la tierra;

frescas, apaçibles fuentes;
mansos, caudalosos rios,
que os creçen los ojos mios
mill veçes con sus corrientes;

arboles que dais tributo
a los toscos labradores,
ya con hojas y con flores,
ya con sombras y con fruto;

frescos jardines y guertas
do amor se esta recreando;
cassas que me estais] mirando
por las ventanas y puertas;

calles que puedo pisaros
a pesar de mi tormento;
piedras que ya de contento
e de uenir a tiraros;

sed de esta verdad expressa
testigos de aquí adelante:
que ay una muger costante
y un hombre que lo confiessa.

II

[Fº 16r]

Octava rima al tiempo.

Caduco tiempo, que la culpa tienes
de mis pasados jubeniles brios,
pues tan ligero passas por mis bienes
y tan pesado por los males mios:
assi tus blancas y neuadas sienes
se vean por las nimphas de los rios
coronadas con imnos y cantares,
que siempre bueles o que siempre pares.

Quando miraua el vello rostro hermoso
de Venus, a quien tuue de mi parte,
corrias tan ligero y presuroso,
que solo tu pudieras alcançarte;
y agora que en estado peligroso
miro el aspecto de Saturno y Marte,
embuelto en sangre, cólera y braueça,
tropieças en tu misma ligereça.

Yo soy aquel que tuuo tal ventura,
que pudiera goçar de los despojos
de la mayor velleça y hermosura
que ver pudieron los umanos ojos,
mas como la muger siempre procura
seguir la bariedad de sus antojos,
perdí la possesion y la esperança,
que su mayor firmeça es la mudança.

Luego me ui anegado y sumergido
en el profundo mar de mis engaños,
cuyas hinchadas olas me an traido
a que padezca daño y cause daños;
y dellas acosado y perseguido
quedo en mis verdes y floridos años,
como la tierna planta a quien despojas
de sus tempranas, verdinegras hojas.

Pues con tu mano vengatiua buelues
la rueda mas cruel que de navaxas,
y en la ocasion fatal que la rebuelues
los baxos subes y los altos baxas,
ya que en darme desdichas te rresuelues,
¿ por que en dalle otra buelta no trauaxas?
que aunque vaya a desdichas condenado
es mexor caminar que estar parado.

Tu, que tienes el mando y el gouierno
de los fuertes influxos çelestiales,
y en primauera, estio, otoño, ymbierno,
padeçen por tu causa los mortales,
derriua¡ o tiempo! con oluido eterno
el soberuio edificio de mis males,
pues el mas principal de tus ofiçios
48 es deriuar los altos edifiçios.

III

[F° 35r] **Soneto a un espejo.**

En ese cristal puro y transparente,
diuino espejo, contemplar pudiera
la biua luz, la imagen verdadera
4 de mi querido sol resplandeçiente.

Mas su temida, respetada frente,
resplandeçe en tu luna de manera,
que en mis turbados ojos reberuera
8 con el reflexo de su rayo ardiente.

Pues eres claro, y la raçon es clara,
si te mira mi Nise, en ella inspira
11 la justa claridad de mi querella,

de suerte que mostrandole su cara
le muestres mi raçon, que, si la mira,
14 podria ser enamorarse de ella.

IV

[F° 41r] **Soneto de quatro lenguas al casamiento de doña Chaterina Cauanillas[1].**

Bella pianta gentil ne le cui fronde
esta una flor del çel que al mon espanta,
stella Iovis, peregrina et sancta,
4 en cuyos rayos el amor se asconde :

le glorie antique al tuo honor seconde
lo alegre casament publica y canta,
cuius gloria videtur esse tanta,
8 que al valor de tus obras corresponde.

1. Este soneto, escrito á cuatro tintas : dorada, azul, roja y negra, correspondientes á las cuatro lenguas (italiana, valenciana, latina y castellana) en que está redactado, fué publicado por el profesor Teza en su comunicación : *Di una antologia inedita di versi spagnuoli fatta nel secento*, en los *Atti Istituto Veneto*, 1888-89, p. 718.

¡Salve, pulchra et optata Catherina,
vergine nata de l'antiqua prole
que de tu sol dorado ha sido el alva!

Sic luceat nobis tua lux diuina,
che possi rosseggiar come altro sole
las nubes como yo que te haçen salva.

V

[F° 68r] **Octaua rima al estado de las almas de purgatorio.**

Si al que pretende gloria conoçida
por la gran ligereça que en si tiene,
para tomar mas aire en la corrida
bolver atras un poco le combiene,
el que parte a goçar de la otra vida,
y, atras boluiendo, al purgatorio biene
para bolar con mayor furia luego,
bien es que tome en la corrida fuego.

Bien es que tome en limitados dias
un ardor que le abrase el pecho tierno,
y por medio del fuego, como Helias,
suba a goçar del paraiso eterno;
y aunque en tristeças, llantos y agonias
biua pared en medio del infierno,
qual oro a de quedar purificado,
y en vez de consumido consumado.

No forme triste, lamentable quexa
de uer vision o funebre portento
que ninguna vision tanto le aquexa
como no ver a dios en el tormento;
pues, para castigalle, dios no dexa
que el demonio le sirua de istrumento;
que el tormento de verse en tal miseria
le sirve de ynstrumento y de materia.

En esta miserable vida siente
mayor dolor que el pensamiento alcança,
porque el dolor que pasa es tan ardiente
que no lo disminuye la esperança,
pues con saber el alma ciertamente
que tras de su fortuna abra bonança,
no quiere dios que la esperança suya
un adarme de pena disminuya.

Pero muestrale al fin de tantas males
del gran Jacob la escala por do biua,

la qual del Cielo afirma en los umbrales
y en las entrañas de la tierra estriua.
Por ella los ministros celestiales,
baxando el ramo de la verde oliva,
suben al cielo con impresas varias,
unos con almas, otros con plegarias.

VI

[F° 95r] **Quintillas de un galan que tenia el pensamiento en alto lugar.**

Diuino imposible mio,
a quien es justo llamar
bruxula deste nauio
que nabega por el mar
de mi loco desbario :
muchas vidas que perder
con tu mano sueles darme
y asi e venido a creer
que a de poder sustentarme
cosa que no puede ser.

Tu ser tengo sin segundo,
porqu'es tan linda y tan bella
esta gloria en que me fundo,
que hasta el imposible della
es de prouecho en el mundo.
Esta gloria es verdadera,
ès diuina, es apaçible,
es cudiçiada, es entera;
pues si es tal siendo imposible,
siendo posible, ¿que fuera?

Con todo es injustamente
de la jente cudiçiada,
que esta gloria entre la jente
no era de imaginada,
sino el nada[1] solamente,
que no se puede pensar
su altiuo mereçimiento
y es porqu'es tan singular,
que ni el proprio pensamiento
a de podello goçar.

Y tanta virtud alcança,
que no solo en mi querella
no tengo posesion de ella,
pero no tengo esperança,

1. ? Tal vez « modo ».

ni esperança de tenella.
Esta fineça de Amor
solo en mi la puede auer,
pues siendo mio el dolor,
es tal, que le a dado el ser
sin esperança, valor.

Por gloria de fe tan llena
paso pena tan notoria,
y como el Amor la hordena,
es imposible la gloria
y lo pareçe la pena.
Yo soy quien la paso, y quien
diera mil vidas ufano
por solamente un desden,
como fuese de la mano
de aquella a quien quiero bien.

VICENTE ESPINEL

I

[F° 73r] **Cançion de una dama a la Honrra.**

Sobre la blanca frente
esparçida de el oro la madexa,
de un çeloso açidente
Julia raviando con raçon se quexa,
sobre un balcon de pechos
que enterneçiera a los de marmol hechos: —

« Enemigo forçoso,
honrra, de las mugeres el berdugo,
¿quien fue tan poderoso
que a nuestra libertad te dio por yugo,
y para mayor mengua,
fuego en el coraçon, freno en la lengua?

¿Quien con tal fortaleça
pudo estrechar los tiernos coraçones,
y a la misma flaqueça
echar tan duras y asperas prisiones,
que tiene por tropheo,
yerro a los pies y plumas al desseo?

Ay honrra, y quantos gustos
y quantas vidas en agraz cortaste,
que desseos justos,
y que de voluntades atajaste,
que pudieran unidas
guardar las almas, conseruar las vidas! »

II

[F° 114r] **Deçimas de un galan aborreçido[1].**

No ay bien que de el mal me guarde,
temeroso y encoxido,
de sin raçon ofendido,
y de ofendido couarde,
y aunque mi quexa es ya tarde
y raçon me la defiende,
tanto en mi daño se ençiende,
que voy contra quien me agrauia,
cómo el perro que con rauia
a su propio dueño ofende.

Y esta suerte que empeora,
se uio tan en las estrellas,
que formo de mi querellas
a quien yo las formo agora;

1. Estas décimas se encuentran en *Diversas Rimas* de Vicente Espinel, pp. 121-123 r. **Variantes:** v. 1, *del;* v. 2, *encogido;* v. 3, *razon*; v. 4, *cobarde;* v. 5, *ya es;* v. 6, *razon;* v. 7, *mas en mi;* v. 11, *y a esta... que en peora;* v. 12, *vio;* v. 13, *formó;* v. 14, *de quien;* v. 15, *tal la falta;* v. 16, *deste bien;* v. 18, *que si;* v. 21, *dezirme;* v. 22, *sabe;* v. 24, *escrita;* v. 25, *valiente;* v. 26, *desliza;* v. 27, *matiza;* v. 29, *dissimulo;* v. 30, *ceniza;* v. 31, *os nombran;* v. 32, *cuydado;* v. 33, *de ordinario;* v. 34, *barba... ombro;* v. 35, *mil cosas me assombro;* v. 36, *en mi poca;* v. 37, *mi suerte;* v. 38, *dizen;* v. 39, *ha sido;* v. 40, *desuentura;* v. 43, *a un;* v. 44, *os tengo;* v. 45, *aun que;* v. 46, *razon;* v. 47, *ha faltado;* v. 51, *sola esta;* v. 53, *que nunca;* v. 54 : suprime : *no; enfadó; razon;* v. 55, *Mas ya; passion;* v. 56, *lo negueys;* v. 57, *que quanto quereys podeys;* v. 58, *pero;* v. 59, *resta bivo un sobre escrito;* v. 60, *traeys.* El texto de las *Diversas Rimas* añade estas dos déçimas :

« Esto da fuerça a mi fé
A que su intento prosiga,
y vuessa merced no diga,
Desta agua no beuere :
Podra ser, que lo que fue
Torne a ser como primero,
Que en vuestra clemencia espero,
Y no he de desesperar,
Que no será justo echar
La soga tras el caldero.

El pensamiento cansado
Del importuno dolor
Busca al estado mejor :
(si en amor ay buen estado)
Que a vn pecho tan lastimado
Ni la gloria le alimenta,
Ni la pena le atormenta,
Que eleuada la memoria,
Ni siente pena, ni gloria,
Ni el bien, ni mal le sustenta. »

y es tal la causa, señora,
deste mal, que, de pensallo,
confuso y triste me hallo,
y si por vos me preguntan
los que mi daño barruntan,
de pura verguença callo.

Suele desirme la jente
que en parte saue mi mal,
que la causa principal
se me ve escripta en la frente :
y aunque hago del baliente,
luego mi lengua desliça
por lo que dora y matiça,
que lo que el pecho no gasta,
ningun disimulo basta
a cubrillo con çeniça.

Si me nombran o si os nombro
biuo lleno de cuidado,
de contino recatado,
con la barua sobre el hombro,
que de mi mismo me asombro,
porque en mi corta ventura
no esta la suerte segura,
y quiça diçen las lenguas
que a sido por proprias menguas
lo que fue por desbentura.

A vos presentaros quiero
desta verdad por testigo :
que aun declarado enemigo
sostengo por verdadero,
y aunque desdeñado muero,
ser sin raçon desdeñado
no es por lo que en mi a faltado,
que en todo el discurso nuestro
tan buen gusto como el vuestro
no pudo ser engañado.

Solo una satisfaçion
me queda de tantos daños,
y es ber que en tan largos años
no os enfada mi raçon,
aunque para mas pasion
podra ser que los negueis
pues quanto quereis podeis,
mas a tan graue delito
queda bivo un sobre escripto
que de mi letra teneis.

GASPAR MERCADER

I

[F° 90v] **Soneto a una vida descompuesta.**

Busco paz i mantengo eterna guerra;
ardo de amor y soy de amor un yelo:
a un tiempo me asiguro y me reçelo;
mi voluntad en todo açierta y yerra.

Quien me tiene en prision, ni abre ni çierra;
sin lengua puedo hablar, sin alas buelo,
despeñome al abismo, subo al çielo,
salgo del mar y anegome en la tierra.

Haçeme descuidar solo el cuidado,
estoy en mi quando de mi me alexo,
con veneno curar pienso la herida.

Jamas me trueco y siempre mudo estado,
la muerte llamo y de morir me quexo;
¿quien compondra tan descompuesta vida?[1]

II

[F° 121r] **Romançe de un Amante quexoso.**

En las orillas del mar,
tendido sobre el arena,

1. Este soneto de Gaspar Mercader es imitación del famoso : *Pace non trovo e non ho da far guerra* del Petrarca (*Le rime di F. P.*, ediz. Mestica, Firenze, 1896, p. 203-4), y en cierto modo se diría traducción. He aquí el original :

« Pace non trovo e non ó da far guerra;
E temo e spero, ed ardo e sono un ghiaccio;
E volo sopra 'l cielo, e giaccio in terra;
E nulla stringo, e tutto 'l mondo abbraccio.
Tal m'à in pregion, che non m'apre, nè serra,
Nè per suo mi riten, nè scioglie il laccio;
E non m'ancide Amor e non mi sferra,
Nè mi vuol vivo nè trae d'impaccio.
Veggio senz' occhi; e non ho lingua e grido;
E bramo di perir, e cheggio aita;
Et ho in odio me stesso ed amo altrui.
Pascomi di dolor, piangendo rido;
Egualmente mi spiace morte e vita.
In questo stato son, donna, per vui. »

Véase tambien, en las *Diversas Rimas* de Vicente Espinel (ed. cit., f. 1 v.), el soneto que comienza : — *Osando temo, estoy elado, y ardo.*

para contar de Velisa
con cada grano mil quexas;

donde compiten las olas
luchando por tomar tierra,
estaua Fideno un dia
en la plaia de Valençia;

y escriuiendo unas memorias
que a cada passo se amenguan,
al agua que las borraua
dixo, llorando sobre ella :
« Mi fin açercan
memorias tristes de esperanças muertas.

Teatro donde mi ingrata
sus mudanças representa,
de ti me quiero quexar,
pues en ti miro las della.

Tus bonanças me embarcaron
solo a prouar tus tormentas,
que a los biuos que recoxes,
luego en matarlos los echas.

Vientos de mansos favores
hincharon todas mis velas,
vime al fin de mis naufraxios,
mas ya chocando en tus peñas
Mi fin açercan
memorias tristes de esperanças muertas.

Siguieron mis esperanças
el Norte de tus promesas,
rexidas por una carta
que fabricaron mis letras.

Al traues dio mi nabio,
y sola una tabla queda
de el ultimo desengaño,
para que nadando muera.

Falto el Norte, y las espumas
borraron mis esperiençias,
que solamente las aguas
para mentir tienen lenguas.
Mi fin açercan
memorias tristes de esperanças muertas. »

EL CANÓNIGO TÁRREGA

I

[F° 69r] **Quartillas a un pastor viexo casado con una çagala moça**

Estrangero mayoral,
que con grosero desden
abusando de tu bien
tu proprio bien tratas mal;

regalado desabrido,
contrario de tu plaçer,
conoçido en escoxer,
y en guardar desconoçido;

tu, que con prendas tan llanas,
sin çelos, ansias y quexas,
las mas doradas madexas
as conquistado con canas,

adbierte lo que no bees,
antes que el tiempo voltario
con su discurso hordinario
te quite lo que posees.

Tienes en tu umilde choça
una zagala por norte,
que el rey mas alto en su Corte
sitial le diera y carroça :

y danle çien ratos malos
tus auaras estrañeças,
no acudiendo a sus tristeças
ni saliendo a sus regalos.

Su buen lenguage te ofende
y de sus gustos no curas,
que son en ti sus dulçuras
lenguas çerradas de aliende [1].

En la mesa y en la cama
tienes por goço infinito
los balidos de un cabrito,
y no la voz de una dama.

Oyes con gana a tus perros,
y con pasto les acudes,
que tu ley quiere que ayudes
a sus hambres y a tus yerros,

1. *Sic.* Tal vez por « allende ».

y doblas en ella un gusto,
que pues te enfada su miel,
solo en juntarte con el
fue el rapaz de chipre injusto.

Corderillos apaçientas
por balerte de su lana,
y a la piel de tu serrana
ni te alagas ni te alientas.

Yo se mas de mil zagales
que de tus sobras comieran
y por sus bienes hiçieran
mayorazgo de tus males;

y con mil fineças suyas
llenos de justa alegria,
hiçiera de Pasqua el dia
de una noche de las tuyas,

cançiones de tus endechas,
cordial de tus desmayos,
y defensas para rayos
de las palmas que desechas.

Buelue en tí, dueño absoluto
de la mas rara beldad,
y acude con boluntad,
ya que no con el tributo.

Conoçe el oro apurado,
que solo sirves con el
para funda del joyel
que al buen gusto as usurpado.

Rinde con terminos llanos
fruto al sagrado emineo [1],
ya que la lira de Orpheo
llego a tus rusticas manos.

Mira la serviz que domas,
pues, sobre ser tu comida
una aue fenis manida,
te da salsa en que la comas.

Modera tus açedias,
que, entre sabanas de Olanda,
tienes el agua de Urganda
para renouar tus dias.

Esto, amigo, te aconsexo,
por haçer los tiempos malos
los viexos para regalos,
los moços para consexo.

1. *Sic.* Por « himeneo ».

PEDRO LIÑÁN DE RIAZA

I

[F° 18r)

Letrilla de burlas[1].

Para que a pelayo
no le falte Menga,
3 o sufra, o mantenga.

Una siesta en Mayo,
pasquala, en ayunas,
quexas importunas
le daua pelayo;
quexas con desmayo
penas son de rauia :
pelayo se agrauia,
y rresponde menga :
12 « o sufra, o mantenga. »

Con çebo se caça;
biuamos al uso;
quien la olla pusso,
ponga la mostaça;
ese haçe vassa,
que trumpho atrauiesa;
no ay cama sin mesa,
quien quisiere a menga,
21 o sufra, o mantenga.

Forçosa amistad
hace estrecha rred;
van por la merced
a la soledad;
la neçesidad
pario la vileça;
si quiere firmeça
pelayo con menga,
30 o sufra, o mantenga.

Solas[2] nimphas duendas
tras satiros andan,
si satiros mandan
librancas o prendas;

1. Publicada en la *Revista critica de historia y literatura* (año VI, núms. 4 y 5, pp. 84-5), pero con erratas considerables.
2. Si las(?).

ya se sufren rriendas
si es el freno de oro:
qualquiera Medoro
que Angelica tenga,
o sufra, o mantenga.

Graçias de un amante
no siruen si engaña;
si tañe, que taña;
si canta, que cante;
Petrarca sin Dante,
gusto sin provecho;
camine derecho
quien quisiere a menga:
o sufra, o mantenga.

GUILLÉN BELVIS

I

[F° 80r] **Soneto contra las plumas.**

Yo soy aquella que mi antiguo offiçio
dexe, pues me dexo quien me regia;
yo soy la que callaua noche y dia,
y agora de mil lenguas doy indiçio;

y como el tiempo me saco de quiçio
(qu'el tiempo hace bienes todavia),
me creçe el pico por que en tal porfia
diga mal de mi proprio veneficio.

Siempre abraço mil cosas imperfectas;
sigo la banidad, como soi leue;
mantengo de ladrones larga summa.

Visto infinitas veçes alcaguetas;
la cosa mas liuiana al fin me mueue,
y digo mal de pluma con ser pluma.

II

F° 188r] **Romançe de un galan a una dama cruel y ermosa.**

De tu diuina hermosura
y de tus fieros desdenes,
mis deseos toman vida
y mis esperanças muerte:

unos me alcançan victoria,
y otros me rinden y vençen;
ellos haçen que te alaue
y ellas que de ti me quexe.
Si te adoro como a diossa,
como fiera me aborreçes,
que, aunque en estremo eres vella,
cruel en estremo eres.
Si te siruo como es justo,
ne me pagas justamente,
pues quanto de ti reçiuo
es alcançe de mis bienes.

Si te digo mis pasiones,
qual las oyes no las sientes,
porque quanto mas conoçes,
tanto menos agradeçes,
la prueua de tu rigor
en mi semblante ver puedes,
si como sueles airada
afable buelues a uerme;
y aunque me tratas tan mal,
no doy por mala mi suerte,
que si pena fue mirarte,
culpa fuera no quererte.
Ni siento tu crueldad
porque gusta de ofenderme,
sino porque, con raçon,
diçe al mundo que me ofende.
Çessa ya de atormentarme,
pues te a confessado siempre
mi fee la causa che tuuo
para amarte y ofenderte.
¡Ay! quantos hallan ventura
en ti que despues la pierden.
porque a conoçerte llegan
sin poder bien conoçerte!
Se deçir que no tendrias
las vidas que a cargo tienes,
si lo que roban tus ojos
tu alma restituyese.
Indias hiçieras al mundo
(que bien pudieras haçerle),
si tu coraçon pagara
lo que tu beldad promete.
Mas, con todo, no te canses
de destruirme qual sueles,
que aunque mucho me persigas
poco pienso guareçerme,

GUILLÉN DE CASTRO

I

[F° 35r] **Dialogo en quintillas entre un galan y una dama emboçada en un sarao.**

Ga. Asegurandome voy,
por lo que el talle señala,
que es lo mejor de la sala
esto que mirando estoy.
Da. Buena raçon para mala.
Cordura sera rogalle,
pues tan bien habla, que calle.
Ga. Quisiera en esta ocasion
decir alguna raçon
que se pareçiera al talle.
Y, mirando, me destruyo,
porque a contemplar me obliga
lo que entre mi mismo arguyo.
Da. Mexor sera que las diga,
que se pereze el mal suyo [1];
pero no me mire tanto,
que, vista del todo, espanto.
Ga. Si me espanta, pues procura
cubrir un sol de hermosura
con el nublado de un manto.
Esto con raçon me admira,
mirando sus rayos bellos.
Da. Pues ¿por que no se retira,
si soy sol, huyendo de ellos?
¿es aguila, que los mira,
y resiste a sus rigores
con la vista?
Ga. Con mexores
ojos quisiera mirar;
mas, bien me puedo llamar
aguila en cosas de amores,
pues lo soy, quando se ofreçe,
con el caudal de mi amor.
Da. Por ver si el nombre mereçe,
quiero miralle mexor;
a mi cuerbo me pareçe.
Ga. Bien a fee, a echarse de uer,
viera en mi rostro arrebol;

1. El texto está muy oscuro. Parece decir: « que se pareza *(sic)* mal suyo ».

pero ya gusto de ser
tan negro, por pareçer
yo la sombra de ese sol.
Da. Luego ¿mi sombra se nombra?
Ga. Si, señora.
Da. Assi, yo fio,
pues el nombre no le asombra,
que deue de ser muy frio,
por ser negro y por ser sombra.
Ga. No; que aunque es sol la belleça
y yo su sombra, certeça
ay de que en estos sujetos,
aunque no truecan de efetos,
truecan de naturaleça.
Da. ¿Que espiritu le reuela
lo que entre nosotros pasa?
Ga. Porque ya el alma reçela
que ese sol de nieue, abrasa,
y esta sombra, ardiendo, yela.
Da. En fin, que yo soy la fria;
y ¿como saue que cria
tanto yelo mi cuidado?
Ga. Porque creo que me a dado
todo el fuego que traia.
Da. Y ese ¿le quema?
Ga. Si baxa
de la vista al coraçon,
mas, si la ocasion le ataxa,
no morire.
Da. En mi opinion,
es hablador de bentaxa
y assi, acudiendo a su ruego,
quiero su desasosiego
ataxar, porque me enseña
que las palabras son leña
para ençender ese fuego,
y por no dalle tormentos
fogueados, callare.
Ga Puedo con tales alientos,
que, porque no muera, hace
leña de mis pensamientos.
Da. Mucho, amigo, se encarama,
desbaneçerse procura;
calle, i mire tanta dama,
que nos diçe su hermosura
lo que promete su fama.
Bueluase, si quiere ver
doña fulana, que dança
muy bien.
Ga. Muy bien a de ser,

que es muger, y una mudança
haçe bien una mujer.
Que es mudanças su caudal,
aunque, segun esta fiera
y yo me siento mortal,
que vuesamerced la hiçiera
no me estuuiera a mi mal.
Da. Calle, y bueluase a mirar,
que acauaron baxa y alta,
y agora quieren dançar
un furioso.
Ga. Pues sin falta
que yo lo deuo destar,
de loco, pues me proboco
entre las glorias que toco,
a correr tras mi cuidado.
Da. ¿Es tan loco?
Ga. Enamorado,
que es punto menos de loco.
Da. Ya temo sus desbarios,
pues tan cerca esta de estallo.
Ga. Los desdenes y desbios
de la que pudo causallo
adoran los ojos mios.
Mire si me paga bien,
pues adoro hasta el desden.
Da. Ya la dança se acabo.
Ga. Y porque me acaue yo,
se acabo el sarao tambien;
¡que aun agora se recata!
muerome en fin, y assi muero
por conoçer quien me mata.
Da. Aunque se qu'es lisonjero,
porque no me llame ingrata,
en esto gusto le doy,
(Descubrióse)
y un desengaño vera.
Ga. Que bien empleado estoy!
Da. ¡Que contento viuira!
Ga. Antes muero, pues me voy.

Nápoles, 1901.

POÉSIES DE LOPE DE VEGA

EN PARTIE INÉDITES

Publiées par EUGENIO MELE

A Benedetto Croce et à Arturo Farinelli.

Les poésies que nous publions ici, sauf la dernière, sont contenues dans le *Canzoniere* de Mathias Duque de Estrada, sur lequel nous avons fourni les renseignements nécessaires dans l'article qui précède : *Rimas inéditas de ingenios españoles.*

Ce *Canzoniere* renferme, parmi les cent poésies de poètes espagnols, connus ou inconnus, qui remplissent ses cent trente pages, les quatorze poésies de Lope de Vega qui suivent. De ces poésies, quatre seulement ont été déjà publiées dans la *Colección de obras sueltas,* dans les *Flores de poetas illustres* de Espinosa, ou dans le *Romancero general.* Mais, même pour ces dernières, notre manuscrit offre des variantes qui justifient une nouvelle publication. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons point réussi à trouver les autres dans les œuvres imprimées du poète espagnol. Nous n'osons point toutefois, sans quelque scrupule, les déclarer *inédites,* surtout lorsqu'il s'agit d'un poète aussi fécond que Lope de Vega. La plupart de ces poésies s'expliquent fort bien par le *Proceso de Lope de Vega* [1] récemment publié : elles apportent une contribution intéressante à l'histoire intime des amours de Lope-Belardo et de Elena Osorio-Filis, si bien éclaircie par M. Pérez Pastor. Les détails fournis dans ce livre en sont d'autre part le meilleur commentaire.

La dernière pièce « *A la purissima Conçepçion* » se trouve dans un manuscrit de *Varia,* in-8° (VIII. AA. 70) des XVI[e] et XVII[e] siècles, à la suite d'une « *Memoria de lo que sucedio a Fray Martin Gomez de las Cuebas en el tiempo que fue religioso lo que no fue mas de un año y diez meses* ». Est-elle inédite, elle aussi? Nous ne l'affirmerons pas davantage, quoique nous ne la trouvions ni dans les *Pastores de Belén,* ni dans quelque autre œuvre du *Fenix de los ingenios españoles.*

Nous publions ces poésies, telles que les manuscrits nous les pré-

1. *Proceso de Lope de Vega par A. Tomillo e C. Pérez Pastor,* Madrid, 1901.

sentent, sans y ajouter les accents, et en laissant aux vers espagnols la forme et comme le vêtement de l'époque. Nous nous contentons de résoudre les abréviations, de mettre les points, virgules, et majuscules qui manquent complètement, et de noter les variantes pour celles déjà publiées[1].

Eugenio MELE.

[F° 2v] Cançion de un galan a una naue donde se embarco su dama.

¡Maldito el que imbento que el mar sin dueño
passase un tosco leño,
con alas como aue!
¡maldito el que invento galera y naue,
las muniçiones marçias,
remos, velas, cubierta, popa i jarçias!

¡Maldito el que primero el arbol pusso
y la proa compuso
del baupres i la entena!
¡maldito el que a la bomba dio carena,
y en mesana y trinquete
puso las cuerdas que subio el grumete!

¡O cassa boladora entre agua i biento
sombra del pensamiento,
o saeta pesada,
sepultura entre biuos fabricada,
donde otros biuir pruevan,
pluma de yerro que los vientos llevan!

¡O nunca uviera 'l mar, ni se inventara
aguja que bastara
a cosser tal vestido,
ni el çielo hiçiera norte conoçido
por donde ver pudieras
las playas i naçiones estrangeras!

V. 19 : Le ms. *'l man.*

[F° 19v] Romançe de un galan descriuiendo un jardin.

En un jardin, Zelia hermosa,
pase ayer tarde la siesta,
ocupando como siempre
mi memoria en tu velleça.

Este de laureles verdes,
cuya varas la flor dexan,

V. 6 : Le ms. *vacas;* le ms. *descan (?).*

1. Nous tenons à rendre hommage ici à la courtoisie de M. le professeur Adolfo Bonilla y San Martín, dont l'aide nous a été précieuse dans notre travail.

entre paredes antiguas,
vestidas de verdes yedras,

y estaua lleno de flores,
entre unos quadros tan bellas,
que en criallas compitieron
el arte y naturaleça.

Vieras los narcisos blancos,
y las moradas violetas,
entre las rosas de nacar
hacer dulçe diferençia;

los penses, las marauillas,
alhelies, asuçenas,
los lirios roxos y açules
la flor de açaar y mosqueta,

la de hoxoso sauco,
y la de umilde veruena;
vieras la saluia olorosa,
entre la yerua doncella,

la malua e junquillo, el mirto,
el clauel, la pempinela,
la alvahaca, el toronjil,
trebol, xazmin, flor de alzeña,

el paraiso florido,
la retama y madreselua
y el sinamomo, que ymita
al arbol de la canela,

y por no cansarte, muchas
que suele enjendrar la tierra,
quando son rreçien casados
abril con la primauera.

V. 22 : Le ms. *y de la.*

[F° 29v] **Soneto a la noche**[1].

Noche fabricadora de embelecos,
superstiçiosa, façil, quimerista,
que muestras al que en ti su bien conquista
los montes llanos y los mares secos.

Abitadora de çelebros guecos,
mecanica, philosopha, alquimista,
encubridora bil, linçe sin vista,
espantadiça de tus mismos ecos.

1. Ce sonnet a été publié dans la *Colección de obras sueltas de L. de V.*, Madrid Sancha, 1776-79, vol. IV, *Rimas Humanas*, p. I, son. CXXXVII, p. 258. Je note le variantes : v. 2, *loca, imaginativa;* v. 11, *y pies;* v. 12, *que vele ó duerma;* v. 12 : *te lo.*

La sombra, el miedo, el mal se te atribuya,
soliçita, poeta, enferma, fria,
11 manos del brauo, pies del fuxitivo.

Si duermo o belo, media vida es tuya,
si belo, te la pago con el dia,
14 y si duermo, no siento lo que vivo.

[F° 31r] Soneto de la fuerça de la prision en los amigos mayores.

Es la prision un ençendido fuego,
que calienta al amigo y no le abrasa,
por donde el deudo mas aprisa pasa
4 forçado el padre y el hermano ciego.

Es mar por donde pasa Ulises griego,
es el quilate de la mano escasa,
es ausençia presente, y una casa,
8 que a la primera vista cansa luego.

La carçel es la mas contraria suerte,
fiesta que el enemigo viene a vella,
11 vispera del peligro u de la muerte.

Desdichado de aquel que entrare en ella,
pues que provando el amistad mas fuerte,
14 se pone a los peligros de perdella.

V. 8 : Le ms. *primera visita.*

[F° 42r] Soneto a la canoniçaçion de el sancto Frai Diego de Alcala.

La verde yedra al verde tronco asida,
trepando por sus ramas tanto creçe,
que yedra el arbol y ella arbol pareçe
4 enlaçada en sus braços y estendida.

Alli vee su flaqueça sustenida,
y esto tanto la estima y agradeçe,
que su frescura y su belleza ofreçe
8 para engaste de aquel que le dio vida.

Asi a la cruz diuina, Diego asido,
sus braços con los uuestros enlaçados,
11 arivastes por ella al alto cielo.

Con tal frescura tanto aveis creçido,
que entre los que aca tiene mas preçiados,
14 para su amparo os reconosçe el suelo.

V. 8 : Le ms. *lo dio vida.*

[F° 46r] **Romançe de un galan satisfecho de celosso.**

Descansad, sospechas mias,
entre los braços de Çelia,
que ya derraman sus ojos
4 la nieve de su tibieça.

Dormid, çelosos cuidados,
pues saueis que no os desbelan
temores de su mudança,
8 ni dudas de su firmeça.

Durad para siempre, noche,
que quando seais eterna,
daros pueden noche y dia
12 sus bellos ojos estrellas.
Cesad, lagrimas injustas,
baxese de la querella
el alma, parte agrauiada,
16 de su dueño satisfecho.
Que no ay gloria en amor mas verdadera,
18 que la satisfaçion de una sospecha.

Mis çelosos edifiçios
sobre soñadas quimeras,
levantando mi esperança,
4 caigan del aire a la tierra.

Resuçite mi alegria
del centro de mi tristeça,
ofreçiendo a sus milagros
8 todas mis venturas muertas.

Cuelguense mis celos en alto
porque esten a la verguença,
de aver ofendido a un angel
en condiçion y en belleça.
Umillense a sus verdades,
mis atrevidas ofensas,
y dele de nueuo el alma
16 tantas firmas como deudas.
Que no ay gloria en amor mas verdadera,
18 que la satisfaçion de una sospecha.

[F° 47v] **Decimas de un galan corrido de aver amado a una dama que le olvidava.**

Quando me acuerdo de tí
y pienso que te e querido,
me corro y hallo ofendido
de que estuve tan sin mí.

Pero si mucho perdí
lo bueluo a ganar agora,
por que quando el alma llora
peccados que cometio,
despues que se conoçio,
d'esclaua, bive señora.

Agradezco el desengaño,
quan a buen tiempo que vino,
que atardarse en el camino
causar pudiera mas daño :
oy les hago el cauo de año
a mis oras mal perdidas,
y pues mal agradeçidas
fueron dadiuas y amor,
aunque enquentre al matador
no haran sangre las heridas.

El yugo pesado y fuerte
ya de la serviz sacudo,
porque una sinraçon pudo,
lo que no hiçiera la muerte.
Saliome en blanco mi suerte,
y aunque es verdad que me ardía,
viendo tu descortesia,
tanto en el ayre bole,
hasta que puse mi fee,
en otra region mas fria.

[F° 55'] **Romançe a los quellos reformados.**

No sobre el cuello cortado
de benerable Pompeyo,
como Cornelia su esposa,
llorando el triste suceso,

mas sobre un cuello de Olanda,
cortado ya para haçello
a la prematica nueva,
a gusto de tantos viejos,

un escudero aflixido,
natural de aquestos reinos,
alçando la voz en alto,
se lamenta en estos versos :

ya de oy mas, los anchos mios,
no sois anchos sino estrechos,
mas fieros que Gilbraltar,
y que Magallanes fieros.

Aqui en efecto fue Troya,
aqui las reliquias vemos
de aquel costoso edifiçio,
gastador de tantos lienços:

¿como es esto, cuello mio,
que siendo christiano viexo;
vos aveis reconçiliado,
y os retaxan por enmedio?

¿como os aveis encoxido?
sin duda porque es imbierno
y como raiz se a entrado
la virtud en el pescueço;

como a viña os veneficjan;
ellas brotan por hebrero,
mas no sereis vos tan hombre,
que al mayo broteis sarmientos.

¿Que es esto, cuello menino?
¿que es esto, cuello pimeo,
cuello chico, cuello enano,
cuello apocado, que es esto?

Neçessario es desde oy
de curador proueeros,
pues siendo de veinte y çinco
os an buelto a tres y medio.

Enseñaros quiero a hablar
y daros un ayo quiero,
pues de sauanas tan grandes
a pañales os an buelto.

¿Que mal françes os a dado,
que revolver os a hecho?
¿sois acaso sacabuche
que ya estais fuera, ya dentro?

Ello esta bien acordado,
Dios nos guarde nuestro dueño,
que por imitar a Dios
quiere umillar los soberuios.

Que bien puede el çielo agora
descubriros sus secretos,
pues diçen que los descubre
a los que son mas pequeños.

Con cueras y martingalas
aun vinierades a pelo,
pero con estas valonas
sabed que quedais muy feo.

Cuello rapado a navaxa,
desgraçiado y descompuesto,
sois pestaña de jubon,
o avanillo de coleto.

Ay, huerfano cuello mio,
bueno para todo tiempo,
guardasol en el verano
papahigo en el imbierno,

texado para los hombros,
esclauina para el pecho,
rodela para la cara
y dosel de todo el cuerpo.

De las orexas bonete,
de la nariz pañiçuelo
peinador para la varna,
berdugado para el cuello.

Acauado se le puso,
y mirandose al expexo,
se cayo muerto de risa
de verse moço de ciego.

[F° 61r] **Cançion de un galan que se despide de su dama** [1].

La verde primauera
de mis floridos años
pase captivo, amor, en tus prisiones,
y en la cadena fiera
cantando mis engaños,
llore con mi raçon tus sinrraçones,
amargas confusiones
del tiempo que as tenido
çiega mi alma y loco mi sentido.

1. Cette *canción* se lit au tome VI, *Coleccion de obras sueltas*, pp. 451-2, *Arcadia*, lib. V. Les strophes sont disposées dans un ordre différent : 1re strophe, *La verde primavera ;* 2e strophe, *Mas ya quel fiero yugo ;* 3e strophe, *Quanto contento encierra ;* la 4e strophe se trouve à la fin de la cançion et manque dans le manuscrit :

Quedate, falso amigo,
para engañar á aquellos
que siempre están contentos y quejosos,
que desde aquí maldigo
los mismos ojos bellos,
y aquellos lazos dulces y amorosos
que, un tiempo tan hermosos,
tuviéron, aunque injusto.
asida el alma y engañado el gusto.

5e strophe, *Quede por las cortezas*. J'indique les variantes : v. 15, *que saqué ;* v. 21, *ingrata fiera ;* v. 24, *mi exemplo amor, que á todo ;* v. 30, *la patria su carcel ;* v. 33, *en cantar ;* v. 34, *oh mar ;* v. 35, *que fuiste*.

Mas ya quel fiero yugo,
que mi serviz domaua,
desata el desengaño con tu afrenta,
y al mismo sol enjugo
que un tiempo me abrasava
la ropa que escape de la tormenta,
con voz libre y esenta,
al desengaño sancto
18 consagro altares y alavanças canto.

Quede por las corteças
de aquestos berdes arboles,
ingrata Philis, con mi fee tu nombre,
ymprima en las dureças
de aquestos blancos marmoles
mi fee al amor que todo el mundo asombre,
y sépase que un hombre,
tan çiego y tan perdido,
27 su vida escriue y llora arrepentido.

Quanto contento ençierra
cantar su herida el sano,
y en su patria la carçel el captivo,
y entre la paz la guerra,
y el libre del tirano,
tanto en contar mi libertad reçiuo,
¡o amor, o fuego biuo,
que a sido al alma mia
36 herida, carçel, guerra y tirania!

Castigame la sombra
si aun esa alla te queda,
toro cruel a quien la capa dexo,
que ya suyo me nombra
la que tu esclauo creda,
y es de mis ojos vida, luz y espexo;
ya soy un moço viexo,
que en medio de mis años
45 consexos doy, y canto desengaños.

[F° 82v]

Redondillas de un galan que salio desterrado por causa de su dama[1].

Filis, las desdichas mias
traen, por agenos daños,
de mis destierros los años,
4 de tu vengança los dias;

1. Ces *redondillas* ont été insérées dans le *Romancero general*. MM. A. Tomillo e
C. Pérez Pastor les ont reproduites pp. 177-80 du *Proceso de L. d. V.*, Madrid, 1901
Voici d'après le *Romancero* les variantes : v. 2, *que son por;* v. 3, *mi destierro;* v. 5

ya no te aflixes ni cansas,
ni tienes el alma triste,
Filis, vençiste, vençiste,
graçias a Dios que descansas.

Pero no ensalçes tu nombre,
pues haçes mal en creer,
que quanto puedes, muger,
no sepa sufrir un hombre.

Pero yo que te sufrí,
que si no es mal pensamiento,
fue prueua de sufrimiento
saverte sufrir a tí.

Este mi exemplo desdora
tu honrra, victoria y palma,
pues tras perseguirme el alma,
persigues el cuerpo agora.

Si para tí ya no biuo,
creo de tu pundonor,
que pleitas qual señor
por los bienes del captiuo.

Todo me as puesto en olvido,
aunque e venido a creer,
que el cuerpo deve de ser
el que no ¦as aborreçido.

Gran tiempo en los cuerpos caves,
presto las almas ofendes,
mucho de cuerpos entiendes,
poco de las almas saves.

Basta que ya te parece
excusar çelos y antojos
no pareçiendo a tus ojos,
el que ya los aborrece.

afliges; v. 6, *ni estas de mi gloria triste;* v. 10, *hazes;* v. 11, *que lo que puede muger;* v. 12, *non pueda;* v. 13, *y mas yo;* v. 14, *que fino;* v. 16, *sufrirte a ti;* v. 17, *y este mi;* v. 18, *honrosa victoria;* v. 20, *el cuerpo aora;* v. 21, *si yo para ti no viuo;* v. 23, *pleitas por;* v. 24, *sobre bienes de cautiuo;* v. 25, *has;* v. 26, *he venido;* v. 28, *lo que no has;* v. 29, *cabes;* v. 30, *almas enciendes;* v. 32, *sabes;* v. 34, *que es causa;* v. 36, *aborreces;* v. 37, *Desseaua;* v. 39, *mas nunca;* v. 40, *aborreciesses;* v. 41, *desigual;* v. 43, *quedò;* v. 44, *me hagas;* v. 45, *y si es por;* v. 46, *vulgo;* v. 47, *aviendome;* v. 48, *puede seruir;* v. 50, *persiguiesse;* v. 52, *ama toda via;* v. 53, *y al;* v. 55, *tu falsedad;* v. 58, *prouecho;* v. 61, *quedas herida;* v. 64, *quitarte la;* v. 65, *has;* v. 67, *pero mal;* v. 68, *no se sana;* v. 70, *mas yo;* v. 72, *y que algun suspiro das!;* v. 71, *que algunas;* v. 74, *y no asi;* v. 78, *mi largo;* v. 81, *porque;* v. 85, *generalmente los;* v. 87, *has aborrecido;* v. 88, *generalmente;* v. 93, *he menester;* v. 95, *para poder entender;* v. 96, *tus engaños y tus celos;* v. 97, *donde agora;* v. 98, *que llevare;* v. 99, *que hablare;* v. 103, *que alguno tengas;* v. 104, *quien me haga;* v. 108, *santos;* v. 109, *asseguro.*

Deseaua yo que fueses
aborreçida de mí,
y nunca a Dios le pedi
que tambien aborreçieses.

Mas fue yerro desygual
ser solo el libre señor,
pues al fin te quedo amor,
para que me hiçieses mal.

Si fue por dar a sentir
al bulgo, Filis, tu oluido,
abiendome ya querido,
¿de que te pudo seruir?

Fuera desto, Filis mia,
que no persiguiese yo
la muger que aborrecio,
mas quien amo todabia.

Al fin me consuelo aquí
que aunque de mi propia tierra
ya tu crueldad me destierra,
no me destierro de tí.

Que por mas que lo reboçes,
para tu bien y probecho,
alla te quedo en el pecho
por muchos años me goçes.

Rabiosa quedas y herida,
de mi solo el pecho lleno,
¡ay Dios! quien fuera veneno
para acabarte la vida.

Se que as tomado triaca
conozco tu condiçion,
mas el mal del coraçon
no se cura aunque se aplaca.

Diras que contenta estas,
pues yo se, que aunque lo doras,
algunas lagrimas lloras,
y algunos suspiros das;

esta es arrogançia clara,
mas no asi me guarde Dios,
que aqui para entre los dos,
bien quisieras que te amara.

Siendo causa prinçipal,
tu de mi grave destierro
deçir no tengo por yerro,
que te pesa de mi mal?

¿Sabes por que no te asombres,
porque te pesa tambien,
porque soy hombre, y se bien
que quieres bien a los hombres.

Que claramente los quieres,
y si a mi me as perseguido,
es porque as aborreçido
jeneralmente a mugeres;

y porque alguna sin mí
biua mal contra tu gusto,
persigues un hombre justo,
y el que mas te quiso a tí.

Los diez años cumplirelos,
que bien los e menester
para saverme esconder
de tus engaños y celos.

Y deme el tiempo enemigo,
donde quiera que llegare,
con las mugeres que hallare,
mas ventura que contigo.

Y mas que conmigo a ti,
con los hombres, porque vengas
a tiempo que nunca tengas
quien haga bueno a mi.

Y, si no ay mexor alguno,
de todos plegue a los sanctos,
Filis, que destierres tantos,
que no te quede ninguno.

Que te aseguro de mi,
que me parto consolado,
en que si voy desterrado
alomenos voy sin ti.

[c. 91v] **Deçimas de un galan oluidado** [1].

¿A quien cantare mis quexas,
quando de oyllas te guardes,
pues que ya tengo couardes,
piedras, paredes, y rexas?
¿A donde yre si me dexas,
siendo el alma que me anima?

1. Ces *décimas* ne sont pas inédites : elles se trouvent au tome VI de la *Coleccion de obras sueltas* pp. 136-8 (*Arcadia,* lib. II). Voici les principales variantes : v. 5, *y ¿adonde;* v. 37, *amor de Narciso;* v. 43, *la propria muerte;* v. 50, *de un loco.*

Buelue, señora, y estima
el mal con que me atormentas;
que es lastima que no sientas
lo que a las piedras lastima.

Si el largo tiempo no fuerça
mis agrauios y tus daños,
en la mitad de mis años
avre de morir por fuerça;
que si la vida se esfuerça
con una flaca esperança,
vana fue la confiança
de pensar que una muger,
en dexando de querer
dexe de tomar vengança.

Porque de varios caminos
has hecho prueua en mi fee;
que, quien sin pasion los vee,
diçe que son desatinos,
buelue tus ojos diuinos
a mis lagrimas umanos,
que vengarse es de tiranos.
Vaste que para mi mengua
remita el tiempo a mi lengua
los agrauios de tus manos.

Yo me acuerdo, hermosa Isabella,
y estas seluas son testigos
que juramos ser amigos
junto aquesta fuente bella,
y que mirandote en ella
por mas señas te di aviso
de el loco herror de Narçiso,
mas ¡que mayor que querer
persuadir una muger
que aborreçe lo que quiso!

Deste mi penar se arguye,
segun le tengo por fuerte,
que aun hasta la misma muerte
de los desdichados huye;
el alma me restituye :
si la estimas en tan poco
pero en uano te prouoco
que puesto que me la dés,
no querra biuir despues
en aposento de un loco.

V. 25 : Le ms. *buelue e sos ojos*.

[F° 113v] **Cançion de un galan ausente.**

En esta larga ausençia,
donde mi desengaño y tu memoria
acaban mi paçiençia,
comiença mi dolor la triste ystoria,
discurso de una vida
bien empleada pero mal perdida.

Aqui donde se uiste
de dos aluas el sol en noche oscura,
eternamente triste,
ausente de tu luz, serena y pura,
biue mi alma asida
el cuerpo triste de quien eres vida.

Aqui para cuidado
tan desigual là muerte me reserua,
que falte a mi ganado
de el Tormes y de su prado yerua;
que ausente el dueño mio
ni lleva yerua el prado, ni agua el rio.

¿Quando, señora mia,
vera aquesta alma triste y desdichada
de un venturoso dia
el alua destos montes coronada?
mas ¿quien aura que aguarde
un bien que huye y que se alcança tarde?

[F° 132v] **Soneto de una pastora quexosa**[1].

Marchitas plantas, ramas, frutas, rosas
fee de los hombres, tiernas clauellinas,
que siendo falsas como piedras finas,
a nuestros ojos reluçis vistosas.

1. Ce sonnet reproduit à la fin des vers les mêmes mots que les deux sonnets de Lope de Vega qui se lisent dans les *Flores de poetas ilustres* de Pedro Espinosa, Sevilla, 1896, p. 51. Il présente avec le 2e des variantes si nombreuses qu'il peut être considéré comme un 3e sonnet fait sur les mêmes rimes que ces deux déjà édités : nous les reproduisons ici pour permettre de faire la comparaison.

34 Hermosas plantas fértiles de rosas,
Doradas y extendidas clavellinas,
Que en verdes hojas de esmeraldas finas
A nuestros ojos parecéis vistosas;
Frondosos olmos, vides amorosas,
De consumiros con el tiempo indinas :
¿Vistes del sol las luces más divinas
Mirarse en vuestras ramas vitoriosas?

Robles, desencaxad las amorosas
yedras de engaño y de lealtad indignas,
porque las aparençias cristalinas
de fee rompidas biuen victoriosas.

Pastor ingrato, pues que llega el dia,
de tu mal pensamiento, de despojos
reçiue que es muy justo el que te toca.

No soy tu prenda, ni eres prenda mia;
¡Solo me pesa que a tan buenos ojos,
el cielo diese tan finxida boca!

V. 7 : Le ms. *apariencias;* v. 14 : *fixida.*

[F° 133r] **Soneto de un galan ausente.**

Dulçe, atreuido, pensamiento loco,
a donde me leuantas por mi daño?
Ligeras alas de un gustoso engaño,
a donde me llevais tan poco a poco?

Ojos diuinos, vuestra luz imboco,
que desengaña un façil desengaño,
y en el principio de el camino estraño
la sombra de la muerte piso y toco.

Camila dulçe, fin de mis enojos,
de cuyas bellas manos sin clemençia,
me truxo atada la enemiga suerte.

Vea mi alma tus hermanos ojos,
y muerame yo alli si en tu presençia
tiene poder la rigurosa muerte.

V. 6 : Le ms. *despeña.*

¿Amaneció jamás tan claro el día?
Resplandecieron más vuestros despojos
Con el rocío que del alba os toca?
¡Aquí debe de estar la prenda mia,
Porque ese resplandor es de sus ojos,
y aquese aljófar de su dulce boca!

Plantas sin fruto, fértiles de rosas,
Como adelfa, veneno y clavellinas,
Que, siendo falsas, como piedras finas
A nuestros ojos parecéis vistosas;
Olmos, á quien enlazan amorosas
Vides de engaño, y de lealtad indinas :
De hoy más las aparencias más divinas
De fe fingida, viven vitoriosas.
Pastor ingrato, pues que llegó el día
De tu mal pensamiento esos despojos
Otra engañada tuya vuelvan loca.
No soy tu prenda, ni eres prenda mía,
!Solo me pesa que á tan bellos ojos
Les diese el cielo tan fingida boca!

A la purissima Conçepçion.

¿ Como puede ser, Domingo,
que una Pastora loçana
ande limpia entre semana,
y no ande limpia en Domingo?

Que la pinte clara y pura
la semana universal,
y la que es fiesta real
le de titulo de obscura.
Pîerdo la paçiençia, Mingo,
que veldad tan soberana
ande limpia ecc

Que estado le da tan baxo
a una Pastora tan bella,
que el Domingo para ella
es el dia del trabaxo :
no ay raçon, si bien distingo
que la luz, que al sol le gana.
ande limpia ecc.

Que el computo general
juzque en su veldad, pureça,
y no le halle limpieça
la letra dominical?
Mal concuerda, pastor Mingo,
que una pastora galana
ande limpia ecc.

Que en ferias ande de fiesta,
y, en la fiesta prinçipal,
el manto açul de sayal
trueque, y ande descompuesta;
no se como es esto, Mingo,
que una tan vella serrana
ande limpia ecc.

Que el ordinario vaquero
limpio y hermoso se vea
y le halle mancha fea
. . . .
Dios, es verdad, pastor Mingo,
que llena de mala gana
ande limpia ecc.

Que sea dama de estrado
en los dias de labor,

V. 38 : Le vers manque dans le ms.

y en el domingo mayor
este moça de fregado :
de el cielo no es esto, Mingo,
que velleça, mas que humana,
ande limpia ecc.

Que a esta marauilla octaua
le de limpieça el reçado,
y el Domingo por peccado
no le rece con octaua
¡gran secreto es este, Mingo,
que una tan vella serrana
ande limpia ecc.

¿Que vista de tela rica
esta alba bella entre año,
y que tome traxe estraño
de Albis la Dominica?
Para mi estrañeça es, Mingo,
que una pastora xristiana
ande limpia ecc.

Que ande a la flor del verro,
quando suda el mas hidalgo,
y que en Domingo haga algo
quando trabaxar es hierro
fiestas, y mas fiestas, Mingo,
que es esto? que una Aldeana
ande limpia entre semana
y no ande limpia en Domingo.

L'« ARTE NUEVO
DE HAZER COMEDIAS EN ESTE TIEMPO »
DE LOPE DE VEGA[1]

Avant de discourir sur le contenu de l'*Arte nuevo* de Lope de Vega, d'en indiquer les sources et d'en énumérer les éditions et les commentaires, il importe d'en fixer la date. La divergence des opinions qui se sont produites à ce sujet tient à la difficulté d'établir sûrement la bibliographie des éditions anciennes des *Rimas* du poète où fut inséré son manifeste. Quoique je ne sois pas en mesure de dresser cette bibliographie avec toute la rigueur désirable, il me paraît qu'on peut aisément dissiper quelques erreurs commises touchant la date du célèbre morceau : on verra d'ailleurs que, le problème bibliographique écarté, il se trouve dans l'*Arte* même des faits et des allusions qui permettent de déterminer avec assez d'exactitude le moment où il fut composé et publié.

On a voulu ramener la date de l'*Arte* à l'année 1602 : Martin Fernández de Navarrete affirme que cette dissertation, écrite à la demande d'une académie de Madrid, fut publiée dans cette ville « el año 1602 »[2], et cette affirmation semble avoir joui d'un certain crédit, car elle a été acceptée par d'autres[3] et notamment par le meilleur biographe de Lope, Cayetano Alberto de La Barrera. Parlant d'une édition des *Rimas* de Tolède 1605, qu'on croit perdue, mais dont l'existence est attestée par une lettre du poète, La Barrera écrit ceci : « Probablemente

1. Cet ouvrage ayant été inscrit au programme de l'agrégation d'espagnol pour 1902, j'ai pensé être utile aux candidats en leur donnant un texte revu sur l'édition originale et accompagné de quelques notes au sujet des questions d'art dramatique débattues par Lope.

2. *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra,* Madrid, 1819, p. 485.

3. Par exemple, Clemencin, dans son édition du *Don Quichotte*, ch. 48 de la première partie, et D. Marcelino Menéndez y Pelayo (*Historia de las ideas estéticas en España,* t. III, p. 407), qui croit la publication de l'*Arte* antérieure à celle de la première partie du *Don Quichotte* (1605). En revanche, Luzán lui a assigné sa vraie date : 1609 (*La Poética*, éd. de 1789, t. II, p. 22). Je ne sais sur quoi se fonde Ticknor pour dire que l'*Arte,* publié en 1609, fut lu par son auteur plusieurs années auparavant à l'Académie de Madrid (*History of Spanish Literature,* éd. allemande de Julius, t. I, p. 568).

en esta referida edicion de las *Rimas* de Lope, impresa en Toledo, año de 1605, saldria ya incluido su *Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo,* dirigido á la Academia de Madrid, poema didáctico en verso suelto endecasílabo, que Navarrete afirma se publicó en Madrid, 1602[1]. » La Barrera n'a pas vérifié l'assertion de Navarrete, qui ne s'appuie sur rien. Pour des raisons qui seront données tout à l'heure, il est impossible que Lope ait rédigé son *Arte* en 1602. Pourrait-il l'avoir écrit peu de temps après 1602 de façon à le livrer à l'impression en 1605, comme le conjecture La Barrera? Cela encore et pour les mêmes raisons n'est pas admissible; seulement nous nous heurtons ici à un argument bibliographique en apparence décisif, en réalité sans valeur. On cite, en effet, une édition des *Rimas* de Lisbonne, 1605, où se trouve l'*Arte*[2]*: Va al fin el nuevo Arte de hazer comedias,* dit le titre. Mais cette édition est une sorte de contrefaçon du XVIIIe siècle, attribuée au comte de Saceda, d'une autre édition authentique de Lisbonne « por Pedro Crasbeeck, año 1605 », qui elle ne contient pas l'*Arte*[3].

Laissons la bibliographie et voyons quelles sont ces raisons dont je parlais et qui nous révèlent, à n'en pas douter, la date approximative de l'écrit. Comme l'ont déjà montré A. von Schack et Damas Hinard, Lope, dans un passage de l'*Arte,* s'attribue la composition de quatre cent quatre-vingt-trois comedias; or, ce chiffre est très supérieur à celui de trois cent trente et une qu'il annonce dans le catalogue du *Peregrino* publié en 1603, il est, au contraire, très voisin du compte établi dans le prologue de Francisco Pacheco à la *Jerusalem conquistada* publiée en 1609, c'est-à-dire cinq cents : « Ya vemos por los titulos de ellas (las comedias) impressos en el libro del Peregrino que son tantas que es menester, para creello, que cada qual sea, como es, testigo de la mayor parte dellas, sin mas de otras tantas que despues de aquella impression ha escrito, con que llegaran à *quinientas*[4]. » Voilà qui nous rapproche sensiblement de l'année 1609. Mais il y a mieux. Dans l'*Arte,* Lope mentionne deux ouvrages qui n'ont été publiés l'un et l'autre qu'en 1609, d'abord sa *Jerusalem conquistada* (v. 92) et secondement les *Tragedias* de Virués (v. 215). En ce qui concerne la *Jerusalem,* on objectera que ce poème était déjà ter-

1. *Nueva biografía,* dans *Obras de Lope de Vega publicadas por la Academia Española,* t. I (Madrid, 1890), p. 146.

2. Le dernier exemplaire qui ait passé en vente est celui qui figure dans le catalogue n° 78 (Leipzig, 1900), du libraire Spirgatis : *Rimas. Primera parte. Va al fin el nuevo Arte de hazer Comedias. Lisboa, 1605, 8°.*

3. Voyez le *Catálogo de la biblioteca de Salvá,* n° 1037, et La Barrera, *Nueva biografía,* p. 600. Le libraire Spirgatis dénonce aussi son exemplaire comme « Neudruck des 18 Jahrh. »

4. A. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien,* t. II, 184, et Damas Hinard, *Théâtre de Lope de Vega, traduit en français,* t. I, p. LXIV.

miné vers 1605[1] et pouvait être connu dès cette époque dans les cercles des lettrés; je pense toutefois que la façon dont en parle Lope laisse plutôt entendre que le poème était, au moment où il écrivait, déjà du domaine public, et cela nous renvoie à 1609. Quant aux tragédies de Virués et au passage d'un de leurs prologues qu'il cite, Lope semble ne les avoir connus que dans l'édition donnée en cette année 1609, et ce fut même vraisemblablement la récente publication des *Tragedias* qui amena sous sa plume le nom de Virués. L'*Arte* donc n'est ni de 1602, ni de 1605, il est bien de 1609, et nous en avons l'édition princeps dans le petit volume des deux parties des *Rimas* qui porte le titre suivant : RIMAS | DE LOPE DE | VEGA CARPIO. | *AORA DE NUEVO* | *añadidas.* | CON EL NUEVO AR- | te de hazer Comedias des- | te tiempo. | Año 1609. | *EN MADRID.* | Por Alonso Martin. | *A costa de Alonso Perez, Librero,* et dont les *erratas* sont datées du 29 janvier 1609.

Placé dans ce recueil tout à la fin de la *Segunda parte de las Rimas*, l'*Arte* y est dit *dirigido á la Academia de Madrid.* Que faut-il entendre par cette académie? Sans doute quelqu'une de ces assemblées littéraires, imitées de celles qui florissaient alors en Italie et qui tenaient leurs séances chez quelque grand seigneur lettré. On a supposé qu'il s'agissait de l'Académie de Madrid que Lope mentionne dans la dédicace de son *Laurel de Apolo* et qui avait pour protecteur D. Félix Arias Girón. Il ne semble pas que ce patronage ait beaucoup recommandé l'écrit de Lope, qui demeura assez ignoré des contemporains et dont nous ne voyons pas qu'ils aient fait grand cas. Tel éditeur des comedias de Lope, qui ne sert peut-être que de prête-nom au poète, a beau en rappeler l'existence au public et le signaler à son attention, comme on le constate, par exemple, dans le prologue de la *Quatrième partie* du théâtre de Lope, imprimée en 1614 :

> aqui, pues, vera el lector en estas doze comedias muchas cosas sentenciosas y graves y muchas aguda y sutilmente dichas, que aunque es verdad que su Autor nunca las hizo para imprimirlas, y muchas dellas en menos tiempo del que fuere necessario, por el poco que para estudiarlas les quedava a sus dueños, no se dexa con todo esso de conocer la fertilidad de su riquissima vena, tan conocida a todos, que lo que el cielo le dio natural, no pienso que aya tan deslumbrada malicia que lo niegue. *Del arte de las comedias, digo de los preceptos del, que en España no se guarda, remito a los quexosos al que escrivio para su defensa en la Academia de Madrid, que anda impresso en sus Rimas,* por que ya pocos deven de ser los escrupulosos a quien no conste que no ay en España mas preceptos ni leyes para las comedias que satisfacer al vulgo,

ces déclarations restent sans effet, le public va entendre les pièces du grand dramaturge, mais ne se soucie guère de savoir ce qu'il a pu

1. La Barrera, *l. c.*, p. 145-146.

écrire sur la théorie de son art. Ajoutons que, du vivant de Lope, l'*Arte* ne fut probablement réimprimé que trois fois : à Madrid en 1613 et 1621 ; à Huesca, en Aragon, en 1623.

Et, à vrai dire, pour qui, sur le vu du titre, pense y trouver un traité complet du nouveau genre dramatique auquel Lope a attaché son nom, l'*Arte* est une déception. On s'attend à quelque proclamation hardie et arrogante, à une glorification tout au moins de la nouvelle forme de théâtre, à une étude pénétrante des procédés de récente application et tendant à montrer qu'à une nation comme la nation espagnole, parvenue à son apogée, il faut un théâtre qui réponde à ses mœurs, à ses sentiments, à sa destinée. Or, qu'avons-nous ici? Une assez pâle et pédante dissertation érudite dont les commentateurs d'Aristote et d'Horace font surtout les frais, mêlée à une défense ambiguë et timide d'un théâtre populaire défini comme un genre inférieur, indigne de l'attention des délicats, mais qui est une nécessité parce qu'en fin de compte, pour atteindre le grand public, il convient de flatter ses goûts et de suivre le courant. En somme, l'*Arte nuevo* n'a rien du manifeste d'un novateur, rien du programme d'une école littéraire à ses débuts et qui prétend renoncer aux vieux errements et marcher de l'avant; rien, par exemple, de la préface de *Cromwell :* « lamentable palinodie, » l'a nommé Menéndez y Pelayo.

Il n'importe : malgré son insuffisance notoire, malgré ses réticences et ses défaites, l'*Arte* contient une partie de la pensée de Lope, et, çà et là, des renseignements non dépourvus d'intérêt. Si le morceau ne mérite pas sa réputation, il n'est pas non plus négligeable et, en l'étudiant de près, en l'éclairant avec ce que Lope a dit ou laissé entendre ailleurs, on arrive peu à peu à se former une idée assez complète de la façon dont le grand poète a conçu la *comedia nueva*.

Quelques mots d'abord sur la partie de l'*Arte* qui est toute d'emprunt, la dissertation écrite à l'adresse des *científicos* et pour calmer leurs scrupules. « Saupoudrée de citations de Cicéron, de Donat, de Robortello, de Julius Pollux, de Manetti, de Plutarque, d'Athénée, de Xénophon, de Valère Maxime, de Pietro Crinito, de Vitruve, » M. Menéndez y Pelayo la qualifie d'« erudicion de poliantea ». C'est même trop dire; Lope n'a nullement interrogé tous ces auteurs, ses citations sont de seconde main. En réalité, tout ce beau savoir il ne l'a pris que dans deux livres, il a tout écrit à l'aide du Robortello et du commentaire de Donat sur Térence. Francesco Robortello d'Udine (1516-1567) est l'auteur de longues explications sur la *Poétique* d'Aristote, ainsi que d'une analyse de l'*Art poétique* d'Horace, qui furent imprimées en un volume in-folio à Florence, en 1548 : *Francisci Robortelli Utinensis in librum Aristotelis de arte poetica explicationes*, et à la suite : *Paraphrasis in librum Horatii, qui vulgo de arte poetica ad Pisones inscribitur*. Lope s'est presque uniquement servi de la

Paraphrase, il n'a fait que deux emprunts aux *Explicationes*. Quant à Donat, Lope a puisé ce qu'il doit au traité *De tragoedia et comoedia,* dans quelqu'une des nombreuses éditions de Térence enrichies du commentaire de ce grammairien. Voilà, à très peu de chose près, comme je l'indiquerai dans les notes, les seules autorités sur lesquelles se fonde notre professeur espagnol d'art dramatique. Et ces autorités il ne les discute pas, il admet qu'elles représentent la bonne et saine doctrine, il n'entreprend pas de rechercher si Aristote et Horace pourraient être compris autrement que ne les ont compris leurs commentateurs; il ne manifeste nulle part cette belle ardeur de curiosité, cette généreuse envie de pénétrer les passages difficiles de la *Poétique* qui distinguent Corneille dans ses *Discours* et ses *Examens*.

Satisfaction étant ainsi donnée aux doctes par un si facile étalage de connaissances érudites, Lope introduit alors ce qu'on peut appeler sa poétique, non celle qu'il choisirait s'il était libre, mais celle que les circonstances lui imposent, les règles que comporte le nouveau théâtre populaire et ce qu'il conseille à ses émules de faire pour soutenir un peu le style de ce produit barbare, pour l'empêcher de tomber par trop bas. Les deux parties de l'*Arte,* la dissertation d'emprunt sur le théâtre ancien et la poétique nouvelle, se mêlent au reste assez maladroitement; les scrupules et les hésitations du poète, qui le portent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ont nui à la composition de son discours, qui manque tout à fait d'ordre et d'unité.

Dans l'aperçu extraordinairement et sans doute volontairement écourté qu'il donne du théâtre espagnol antérieur au sien (v. 62 et suiv.), Lope ne mentionne que Rueda. Il semble, d'après ce qu'il dit, que Rueda soit le père et le fondateur du vieux théâtre, que rien n'ait été tenté avant lui, et cette affirmation si erronée, il la répète encore ailleurs : « Otros se les oponen (aux comedias) con razones frias y valense de las que algunos padres de la antiguedad descriven dellas, como si fueran de aquel tiempo las de España, *no siendo mas antiguas que Rueda,* a quien oyeron muchos que oy viven. » (Préface de sa *Parte XIII.*) Il ne se reprend et ne se corrige à cet égard que bien incomplètement dans deux autres de ses écrits : « En España no se guarda el arte, ya no por ignorancia, pues sus primeros inventores *Rueda y Naharro* le guardavan, que apenas ha ochenta años que pasaron. » (Dédicace à Marino de *Virtud, pobreza y mujer.*) Voilà Naharro mentionné après Rueda et comme son contemporain, alors qu'il lui est notablement antérieur. Enfin, l'*Égloga á Claudio,* une des dernières compositions de Lope, n'augmente que fort peu le nombre des vieux auteurs comiques et évite de les désigner par leurs noms :

los grandes ingenios, *tres ó cuatro,*
que vieron las infancias del teatro.

Passe encore qu'il ait omis les plus vieux, les Encina, les Lucas Fernández, les Sánchez de Badajoz et tant d'autres auteurs de représentations sacrées ou profanes; mais comment n'a-t-il pas parlé de ses prédécesseurs immédiats, de Juan de la Cueva, par exemple, qui fit faire un grand pas au théâtre et qui devait intéresser très particulièrement Lope par une notable innovation dont ce poète sévillan se vante lui-même?

A mí me culpan de que fuí el primero
Que reyes y deidades dí al tablado,
De las comedias traspasando el fuero[1].

Il y a là, à mon avis, quelque chose d'inexpliqué et qui pourrait faire croire à une brouille entre les deux poètes : à l'omission de son nom, bien remarquable à coup sûr, dans l'*Egemplar poético,* Lope aurait riposté par une omission semblable du nom de La Cueva dans l'*Arte* et plus tard aussi dans le *Laurel de Apolo*[2]. En revanche, si Lope traite avec une étrange désinvolture ceux qui ont préparé son avènement, il célèbre cet avènement avec une assurance parfaite et en termes qui laissent entendre qu'il est bien décidé à garder cette gloire pour lui seul et à ne la partager avec personne.

Pusimos en estilo las comedias.
Yo las saqué de sus principios viles,
Engendrando en España mas poetas
Que hay en los aires átomos sutiles[3];

et dans le passage déjà cité de l'*Égloga á Claudio.*

Debenme á mí de su principio el arte,
Si bien en los preceptos diferencio
Rigores de Terencio,
Y no negando parte
A los grandes ingenios, tres ó cuatro,
Que vieron las infancias del teatro.

De telles déclarations témoignent d'un contentement mêlé d'un certain orgueil et montrent qu'il faut bien se garder de prendre trop à la lettre tant de préfaces et de dédicaces où il s'efforce de nous présenter la comedia comme un genre inférieur en comparaison de la poésie lyrique et épique, une pure affaire de métier, une concession forcée au goût régnant, un gagne-pain; ces excuses dissimulent mal la

1. Juan de la Cueva, *Egemplar poético,* chant III (*Parnaso* de López de Sedano, t. VIII). Cf. Agustin de Rojas : « Luego los demas poetas Metieron figuras graves, Como son reyes y reynas. Fué el autor primero de esto El noble Juan de la Cueva (*Loa de la comedia* dans le *Viaje entretenido,* 1603).
2. A. Morel-Fatio, *La Comedia espagnole du XVIIe siècle,* Paris, 1885, p. 36.
3. Épître à D. Antonio Hurtado de Mendoza, à la suite de *La Circe* (1624).

secrète satisfaction qu'il éprouve d'être celui auquel l'Espagne doit la forme définitive d'un drame vraiment adapté à son génie : « el autor, » se fait-il dire par le Théâtre dans le prologue de la *Parte XX* (1620), « a quien devo, sino mis principios, mis aumentos en la lengua de España, facilitando el camino a los demas raros ingenios que me honran con sus escritos y le han seguido. »

Pour remédier au désordre assez grand de la composition de Lope et à l'absence de liaison entre ses parties, j'en donnerai une analyse succincte.

Adresse à l'Académie de Madrid qui lui a demandé « un arte de comedias al estilo del vulgo » (v. 1-16). — Excuses d'avoir écrit contrairement à l'art, non pas faute de connaître les règles, mais parce qu'il a dû se plier aux exigences du théâtre barbare créé avant lui (v. 17-48). — Définition de la comédie et en quoi elle diffère de la tragédie (v. 49-61). — De l'ancienne comédie espagnole de Rueda où a été respectée la distinction des genres (v. 62-76). — Histoire de la comédie et de la tragédie antiques, avec allusions à sa *Jérusalem* et à Dante, à propos de la *fin* de l'un et l'autre genres (v. 77-127). — Nouvelles excuses, et annonce d'une poétique qui sera une sorte de compromis entre les règles des anciens et le goût du *vulgo* (v. 128-156). — Choix du sujet, où le tragique se mêlera au comique, conformément à l'exemple que nous donne la nature (v. 157-180). — Unité de l'action ; transgression forcée de l'unité de temps et moyens de la rendre moins apparente (v. 181-210). — Première rédaction de la comedia en prose ; division en actes ; exposition, nœud et dénouement (v. 211-239). — Inconvénients de la « scène vide » (v. 240-245). — Le style, son appropriation aux divers rôles ; remarques sur le « travesti », sur la façon de terminer les scènes par des traits, etc. ; « suspension de l'intérêt » ; variétés de vers et de strophes adaptées aux sentiments à exprimer ; figures de mots et de pensées (v. 246-318). Procédé de « suspension de l'intérêt » imaginé par Miguel Sánchez ; goût du public pour l'équivoque ; sujets recommandés (v. 319-337). — Dimensions de la comedia ; nécessité d'atténuer la satire (v. 338-346). — Les décors et les costumes (v. 347-361). — Nouvelles excuses ; nombre de ses comedias ; distiques latins sur la comédie ; conclusion (v. 362-389).

Lope a écrit son *Arte* en *endecasílabos sueltos*, c'est-à-dire en grands vers blancs ; seuls, les deux derniers vers des paragraphes, d'inégale longueur, riment ensemble. Cette forme de versification si facile et si libre qui lui donnait le moyen d'exprimer très exactement sa pensée, il n'en a pas tiré tout le parti qu'il aurait pu : en général, le style du morceau est assez plat, parfois même obscur et incorrect, et l'on approuvera le judicieux Luzán d'avoir relevé « la negligencia y poca lima con que está escrito, y la cantidad de malos versos que

tiene ». J'indique dans les notes les passages que je comprends mal ou qui me paraissent devoir être corrigés.

Si les contemporains de Lope ne semblent pas avoir pris grand intérêt à son manifeste, on y est revenu plus tard, sitôt qu'il s'est agi de discuter les principes du théâtre espagnol par opposition à ceux du théâtre antique ou de théâtres modernes demeurés plus fidèles aux soi-disant préceptes d'Aristote. Le premier théoricien qui ait soumis l'*Arte* à une étude détaillée est un personnage assez bizarre, le cistercien Juan Caramuel Lobcowitz (1606-1682), qui, dans le tome II de son *Primus Calamus* intitulé *Rhythmica*[1], a reproduit l'écrit de Lope en l'entourant d'un commentaire très développé, mais en somme bien vide : je lui ai fait quelques emprunts qu'on trouvera dans les notes. Après le commentaire de Caramuel, nous avons celui d'Ignacio de Luzán qui figure, non pas dans la première édition de *La Poética* (Saragosse, 1737), mais dans la seconde, augmentée des additions manuscrites laissées par l'auteur et publiée à Madrid en 1789 ; à la suite du texte de l'*Arte* reproduit *in extenso,* « pues se ha hecho muy raro, » Luzán présente quelques observations critiques sur les idées de Lope dont il parle en homme imbu des doctrines régnant alors en Italie et en France : ces observations ne servent guère à l'intelligence de l'ouvrage et contiennent même des erreurs. Plus tard, je ne trouve à signaler que les remarques de Martínez de la Rosa dans les notes à sa *Poética* et celles de Menéndez y Pelayo dans le tome III de son *Historia de las ideas estéticas en España* (2ᵉ éd., Madrid, 1896).

En fait de traductions, je ne connais, en français, que celle de Labeaumelle, revue et corrigée par Damas Hinard qui l'a insérée dans son choix de quelques pièces de Lope : cette traduction est d'ailleurs incomplète, elle ne dépasse pas le vers 312. A. von Schack a lui aussi traduit les passages les plus essentiels de l'*Arte* (t. II de sa *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien,* Francfort-sur-le-Mein, 1854, 2ᵉ éd.).

A l'édition princeps de l'*Arte* de 1609, décrite ci-dessus, succédèrent deux éditions de Madrid, 1613 et 1621 (Alonso Martin et viuda de Alonso Martin) et une autre de Huesca, 1623, « por Pedro Bluson, » citée par Cerdá y Rico, que je n'ai pas vues. Au XVIIIᵉ siècle, l'*Arte* fut réimprimé : 1° en 1736, à la suite de la *Dorotea,* « á costa de D. Pedro Joseph Alonso y Padilla[2], » et le titre de cette réimpression, *Arte nuevo*

1. La seconde édition *duplo auctior* date de 1668. Je ne connais pas celle de 1665 que mentionne N. Antonio. La Barrera (*Nueva biografía,* p. 146) cite, d'après Alvarez y Baena, des *notas latinas* de Caramuel sur l'*Arte* dont existait une traduction castillane d'un augustin madrilègne, le P. Miguel de Jesus Maria. Ces notes ne sont évidemment autre chose que le commentaire de la *Rhythmica.*

2. P. Salvá, *Catálogo de la biblioteca de Salvá,* n° 1477, et La Barrera, *Nueva biografía,* p. 447.

de hacer comedias en este tiempo por Lope de Vega Carpio. Dirigido á la Academia de Madrid. Año de 1621. Con Privilegio. En Madrid : por la viuda de Alonso Martin, nous révèle l'existence de l'édition de 1621, inconnue, à ce qu'il semble, aux bibliographes ; 2° en 1776, par D. Francisco Cerdá y Rico, dans le tome IV de sa *Coleccion de las obras sueltas, assi en prosa, como en verso, de D. Frey Lope Felix de Vega Carpio, del habito de San Juan*, et cette édition a été reproduite par Cayetano Rosell dans les *Obras no dramáticas* de Lope qui font partie de la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra. J'ai déjà parlé de l'édition apocryphe de Lisbonne, et des impressions de Caramuel et de Luzán qui toutes deux s'arrêtent au vers 376.

En terminant, je dois rappeler une allusion encore inexpliquée de Juan Pérez de Montalban, sur laquelle j'avais naguère attiré l'attention des érudits. Cet ami et disciple de Lope, dans sa « Memoria de los que escriven comedias en Castilla solamente », qui fait suite au *Para todos* imprimé pour la première fois à Madrid en 1632, s'exprime en ces termes : « No hago aqui memoria de los passados que las han escrito (les comedias)... porque frey Lope de Vega Carpio, con la gran noticia que en esta parte tiene, ha escrito copiosa y cientificamente un tratado, solo en abono deste illustrissimo arte y exercicio, a cuya edicion, que saldra muy presto, me remito. » Montalban peut-il ici avoir voulu désigner l'*Arte?* Il faudrait pour cela qu'il eût écrit le passage en question avant 1609, ce qui semble impossible, vu les auteurs qu'il cite dans sa *Memoria* et dont plusieurs ne se sont fait connaître que dès le second quart du XVIIe siècle, comme, par exemple, Quevedo, Calderon et Solis. On ne peut pas supposer non plus qu'écrivant après 1609 et vers 1632, il ait oublié, aussi bien l'édition de 1609 que les réimpressions de 1613, 1621 et 1623, et annoncé comme devant paraître « très prochainement » une édition de l'*Arte,* qui eût été pour lui la première. Reste donc que Montalban a eu en vue un *tratado* de Lope, encore inédit en 1632, et dont nous ne savons rien que ce qu'il nous en dit. Avis aux chercheurs : ce traité, « copieux et scientifique, » surtout s'il pouvait ressembler, par exemple, à l'original *Traité de la disposition du poème dramatique* attribué à Durval[1], serait le bienvenu et comblerait sans doute heureusement les lacunes du discours à l'Académie de Madrid.

Je suis ici le texte des *Rimas* de 1609, d'après l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine, sauf pour quelques passages notoirement altérés et qui ont été rétablis dans des éditions subséquentes : en ce cas, je donne en note la leçon originale. On trouvera aussi au bas des pages les corrections bonnes ou mauvaises que j'ai relevées chez Caramuel, Luzán ou chez l'éditeur des *Obras sueltas* de Lope : il se

1. E. Rigal, *Le Théâtre français avant la période classique,* Paris, 1901, p. 339.

peut que telle ou telle de ces leçons se trouve déjà dans les réimpressions de 1613, 1621, 1623 ou 1736, qui ne m'ont pas passé sous les yeux.

ALFRED MOREL-FATIO.

ARTE NUEVO

DE HAZER* COMEDIAS EN ESTE TIEMPO

Dirigido a la Academia de Madrid.

Mandanme, ingenios nobles, flor de España
(Que en esta junta y academia insigne
En breve tiempo excedereis no solo
A las de Italia, que, embidiando a Grecia,
Ilustró Ciceron del mismo nombre,
Junto al Averno lago, sino a Athenas,
Adonde en su platonico Lyceo
Se vio tan alta junta de filosofos),
Que un arte de comedias os escriva
Que al estilo del vulgo se reciba.
Facil parece este sujeto, y facil
Fuera para qualquiera de vosotros
Que ha escrito menos dellas y mas sabe
Del arte de escrivirlas y de todo :
Que lo que a mi me daña en esta parte
Es averlas escrito sin el arte.
No porque yo ygnorasse los preceptos :
Gracias a Dios, que ya, tyron gramatico,
Passé los libros que tratavan desto
Antes que huviesse visto al sol diez vezes
Discurrir deste el Aries a los Pezes;
Mas porque en fin hallé que las comedias
Estavan en España en aquel tiempo,
No como sus primeros inventores
Pensaron que en el mundo se escrivieran,
Mas como las trataron muchos barbaros
Que enseñaron el vulgo a sus rudezas,
Y assi se introduxeron de tal modo
Que quien con arte agora las escrive
Muere sin fama y galardon, que puede,
Entre los que carecen de su lumbre,
Mas que razon y fuerça la costumbre.
Verdad es que yo he escrito algunas vezes
Siguiendo el arte que conocen pocos,

* Éd. orig. : *haze.*

2-8. La parenthèse n'est pas dans l'éd. originale. Caramuel l'introduit après *Mandanme.*

Mas, luego que salir por otra parte
Veo los monstruos, de apariencias llenos,
Adonde acude el vulgo y las mugeres
Que este triste exercicio canonizan,
A aquel habito barbaro me buelvo,
Y, quando he de escrivir una comedia,
Encierro los preceptos con seis llaves,
Saco a Terencio y Plauto de mi estudio,
Para que no me den vozes, que suele
Dar gritos la verdad en libros mudos,
Y escrivo por el arte que inventaron
Los que el vulgar aplauso pretendieron;
Porque, como las paga el vulgo, es justo
Hablarle en necio para darle gusto.
Ya tiene la comedia verdadera
Su fin propuesto, como todo genero
De poëma o poësis, y este ha sido
Imitar las acciones de los hombres
Y pintar de aquel siglo las costumbres.
Tambien qualquiera imitacion poëtica
Se haze de tres cosas, que son platica,
Verso dulce, armonia, o sea la musica,
Que en esto fue comun con la tragedia,
Solo diferenciandola en que trata
Las acciones humildes y plebeyas,
Y la tragedia las reales y altas:
Mirad si ay en las nuestras pocas faltas!
Acto fueron llamadas, porque imitan
Las vulgares acciones y negocios.
Lope de Rueda fue en España exemplo
Destos preceptos, y oy se veen impressas
Sus comedias de prosa tan vulgares,
Que introduze mecanicos oficios
Y el amor de una hija de un herrero:
De donde se ha quedado la costumbre
De llamar entremeses las comedias
Antiguas, donde està en su fuerça el arte,
Siendo una accion y entre pleveya gente,
Porque entremes de rey jamas se ha visto;
Y aqui se vee que el arte, por baxeza
De estilo, vino a estar en tal desprecio,
Y el rey en la comedia para el necio.
Aristoteles pinta, en su *Poëtica*
(Puesto que escuramente) su principio:
La contienda de Athenas y Megara

43. Vers mal accentué, que Luzán a corrigé en *Para que voces no me den*.
44. *Mudos*. Éd. orig. et Caramuel: *Muchos*.
47. *Vulgo, es justo*. Fâcheuse assonance.
78. *Escuramente) su principio*. Luzân: *oscuramente en su principio*. Voyez la note sur ce passage.
79. *Megara*. Éd. orig. et Caramuel: *y alegara*.

Sobre qual dellos fue inventor primero.
Los Megarenses dizen que Epicarmo,
Aunque Athenas quisiera que Magnetes.
Elio Donato dize que tuvieron
Principio en los antiguos sacrificios,
Da por autor de la tragedia Thespis,
Siguiendo a Horacio que lo mismo afirma,
Como de las comedias a Aristofanes.
Homero, a imitacion de la comedia,
La *Odissea* compuso, mas la *Iliada*
De la tragedia fue famoso exemplo,
A cuya imitacion llamé epopeya,
A mi *Jerusalem* y añadi *tragica;*
Y assi a su *Infierno, Purgatorio* y *Cielo*
Del celebre poëta Dante Aligero
Llaman comedia todos comunmente
Y el Maneti en su prologo lo siente.
  Ya todos saben que silencio tuvo,
Por sospechosa, un tiempo la comedia,
Y que de alli nacio tambien la satyra,
Que, siendo mas cruel, cesso mas presto
Y dio licencia a la *comedia nueva.*
Los coros fueron los primeros, luego
De las figuras se introduxo el numero;
Pero Menandro, a quien siguio Terencio,
Por enfadosos despreciò los coros.
  Terencio fue mas visto en los preceptos,
Pues que jamas alçò el estilo comico
A la grandeza tragica, que tantos
Reprehendieron por vicioso en Plauto :
Porque en esto Terencio fue mas cauto.
  Por argumento, la tragedia tiene
La historia, y la comedia el fingimiento :
Por esso fue llamada planipedia
Del argumento humilde, pues la hazia
Sin coturno y teatro el recitante.
Huvo comedias palïatas, mimos,
Togatas, atelanas, tabernarias,
Que tambien eran como agora varias.
  Con atica elegancia los de Atenas
Reprehendian vicios y costumbres
Con las comedias, y a los dos autores

85. *Tragedia Thespis.* Luzán corrige : *á Thespis*, mais l'*á* est sous-entendu et s'est fondu avec l'*a* de *tragedia.*

93. *Y assi a su.* Luzán corrige, pour l'harmonie : *Y asi al.*

94. *Aligero.* Éd. orig. et Caramuel : *Abigero.* Lope accentue mal *Alígero (Alighiero).*

97. *Silencio.* Caramuel : *censura.*

102. *Fueron... primeros, luego.* Trois assonances dans un seul vers!

106. *Visto*, n'est pas clair; on pourrait lire *justo* qui traduit assez exactement le latin : *leges.., nemo diligentius Terentio custodivit;* voy. les notes.

Del verso y de la accion davan sus premios.
Por esso Tulio las llamava « espejo
De las costumbres, y una viva imagen
De la verdad », altissimo atributo
En que corre parejas con la historia :
Mirad si es digna de corona y gloria !
Pero, ya me parece estais diziendo
Que es traduzir los libros y cansaros
Pintaros esta maquina confusa.
Creed que ha sido fuerça que os truxesse
A la memoria algunas cosas destas
Porque veais que me pedis que escriva
Arte de hazer comedias en España,
Donde quanto se escrive es contra el arte,
Y que dezir como seran agora
Contra el antiguo y que en razon se funda
Es pedir parecer a mi esperiencia,
No el arte, porque el arte verdad dize,
Que el ignorante vulgo contradize.
Si pedis arte, yo os suplico, ingenios,
Que leays al doctissimo Utinense
Robortello y vereis, *sobre Aristoteles*
Y, a parte, en lo que escrive *de comedia,*
Quanto por muchos libros ay difuso :
Que todo lo de agora esta confuso.
Si pedis parecer de las que agora
Estan en possession, y que es forçoso
Que el vulgo con sus leyes establezca
La vil chimera deste monstruo comico,
Dire el que tengo, y perdonad, pues devo
Obedecer a quien mandarme puede :
Que, dorando el error del vulgo, quiero
Deziros de que modo las querria,
Ya que seguir el arte no ay remedio,
En estos dos estremos dando un medio.

126. *Corre.* Luzán : *corren,* mais il aurait fallu alors corriger aussi dans le vers suivant : *si son dignas.* Le singulier *corre* et *es digna* sous-entend *la comedia.*

136. *Seran.* Caramuel : *se harán.*

137. *Contra el antiguo y que en razon se funda* ne me paraît pas donner de sens satisfaisant. Je corrigerais *y en que razon se fundan,* et voici comment je comprends le passage : « Croyez... que vous dire comment les comedias seront maintenant composées contrairement à l'art ancien et sur quels principes elles reposent, croyez-le, ce sera vous adresser à mon expérience et non à l'art », etc. Si l'on adopte, d'autre part, la correction de Caramuel et de Luzán : *Contra el antiguo, que en razon se funda,* qui est aussi satisfaisante, il faut alors traduire : « comment les comédies seront maintenant composées contrairement à l'art ancien, qui se fonde sur la raison. »

139. On a corrigé *No al arte,* ce qui rend la phrase plus claire, mais la leçon originale peut se défendre ; cf. v. 141 *Si pedis arte.*

143. Éd. orig. et Caramuel : *Robortelio.*

147. *Las que agora.* Fâcheuse cacophonie. Cerdá corrige : *los que ahora.*

148. Au lieu de *y,* lire *ya.* Cf. v. 155.

154. *Deziros.* Caramuel : *Dezirlos.*

Elijasse el sujeto y no se mire
(Perdonen los preceptos) si es de reyes,
Aunque por esto entiendo que el prudente
Filipo, rey de España y señor nuestro,
En viendo un rey en ellas se enfadava:
O fuesse el ver que al arte contradize,
O que la autoridad real no deve
Andar fingida entre la humilde plebe.

Esto es bolver a la comedia antigua
Donde vemos que Plauto puso dioses,
Como en su *Anfitrïon* lo muestra Jupiter.
Sabe Dios que me pesa de aprovarlo,
Porque Plutarco, hablando de Menandro,
No siente bien de la comedia antigua;
Mas, pues del arte vamos tan remotos
Y en España le hazemos mil agravios,
Cierren los doctos esta vez los labios.

Lo tragico y lo comico mezclado
Y Terencio con Seneca, aunque sea
Como otro Minotauro de Pasife,
Haran grave una parte, otra ridicula,
Que aquesta variedad deleyta mucho:
Buen exemplo nos da naturaleza,
Que por tal variedad tiene belleza.

Adviertase que solo este sujeto
Tenga una accion, mirando que la fabula
De ninguna manera sea episodica,
Quiero dezir inserta de otras cosas
Que del primero intento se desvien,
Ni que della se pueda quitar miembro
Que del contexto no derribe el todo;
No ay que advertir que passe en el perïodo
De un sol, aunque es consejo de Aristoteles,
Porque ya le perdimos el respeto
Quando mezclamos la sentencia tragica
A la humildad de la baxeza comica.
Passe en el menos tiempo que ser pueda,
Sino es quando el poëta escriva historia
En que ayan de passar algunos años,
Que estos podra poner en las distancias
De los dos actos, o si fuere fuerça
Hazer algun camino una figura:
Cosa que tanto ofende a quien lo entiende;
Pero no vaya a verlas quien se ofende.

O quantos deste tiempo se hazen cruzes
De ver que han de passar años en cosa
Que un dia artificial tuvo de termino,
Que aun no quisieron darle el matematico!
Porque, considerando que la colera

157. Éd. orig. *Eligesse*.

De un Español sentado no se templa
Sino le representan en dos horas
Hasta el final Juyzio desde el *Genesis,*
Yo hallo que, si alli se ha de dar gusto,
Con lo que se consigue es lo mas justo.
  El sujeto elegido, escriva en prosa
Y en tres actos de tiempo le reparta,
Procurando, si puede, en cada uno
No interrumpir el termino del dia.
El capitan Virues, insigne ingenio,
Puso en tres actos la comedia, que antes
Andava en quatro, como pies de niño,
Que eran entonces niñas las comedias.
Y yo las escrivi de onze y doze años
De a quatro actos y de a quatro pliegos,
Porque cada acto un pliego contenia,
Y era que entonces en las tres distancias
Se hazian tres pequeños entremeses
Y agora apenas uno y luego un bayle,
Aunque el bayle lo es tanto en la comedia
Que le aprueva Aristoteles y tratan
Atheneo, Platon y Xenofonte,
Puesto que reprehende el deshonesto,
Y por esto se enfada de Calipides,
Con que parece imita el coro antiguo.
Dividido en dos partes el asunto,
Ponga la conexion desde el principio
Hasta que vaya declinando el passo,
Pero la solucion no la permita
Hasta que llegue a la postrera scena,
Porque, en sabiendo el vulgo, el fin que tiene,
Buelve el rostro a la puerta y las espaldas
Al que esperò tres horas cara a cara,
Que no ay mas que saber que en lo que para.
  Quede muy pocas vezes el teatro
Sin persona que hable, porque el vulgo
En aquellas distancias se inquiëta
Y gran rato la fabula se alarga,
Que, fuera de ser esto un grande vicio,
Aumenta mayor gracia y artificio.
  Comience pues y con lenguaje casto

225. *Lo es tanto* ne me paraît pas intelligible. Lope veut dire que le ballet est si bien à sa place dans la comedia que, etc.

239. *Saber que en lo que para,* pour *saber que lo en que para.* Caramuel : *saber en lo que para.* — Quatre *que* dans ce vers !

244-45. Damas Hinard traduit : « et outre que cela est un grand vice, l'éviter c'est ajouter à une composition de l'art et de la grâce, » mais pour arriver à ce sens, qui paraît être le bon, il faut suppléer quelque chose d'équivalent à *l'éviter* et qui n'est pas dans l'espagnol.

246. *Casto.* Mal traduit par « chaste » (Damas Hinard). C'est « pur, correct ou naturel » qui correspond à l'expression de Lope ; voy., dans les notes, le passage de Robortello.

No gaste pensamientos ni conceptos
En las cosas domesticas, que solo
Ha de imitar de dos o tres la platica;
Mas quando lá persona que introduze
Persüade, aconseja o dissüade,
Alli ha de aver sentencias y conceptos,
Porque se imita la verdad sin duda,
Pues habla un hombre en diferente estilo
Del que tiene vulgar quando aconseja,
Persüade o aparta alguna cosa.
Dionos exemplo Aristides retorico,
Porque quiere que el comico lenguaje
Sea puro, claro, facil, y aun añade
Que se tome del uso de la gente,
Haziendo diferencia al que es politico,
Porque seran entonces las dicciones
Explendidas, sonoras y adornadas.
No traya la escritura ni el lenguaje
Ofenda con vocablos exquisitos,
Porque, si ha de imitar a los que hablan,
No ha de ser por Pancayas, por Metauros,
Hipogrifos, Semones y Centauros.
  Si hablare el rey, imite quanto pueda
La gravedad real; si el viejo hablare,
Procure una modestia sentenciosa.
Descriva los amantes con afectos
Que muevan con estremo a quien escucha.
Los soliloquios pinte de manera
Que se transforme todo el recitante
Y, con mudarse a si, mude al oyente.
Preguntese y respondase a si mismo
Y, si formare quexas, siempre guarde
El devido decoro a las mugeres.
Las damas no desdigan de su nombre
Y, si mudaren trage, sea de modo
Que pueda perdonarse, porque suele
El disfraz varonil agradar mucho.
Guardese de impossibles, porque es maxima

253. *Imita*. Luzán: *imite*.

256. *Aparta*. Caramuel: *dissuade*.

257. Éd. orig. *Aristoteles;* Caramuel: *Nos dió exemplo Aristoteles Rhetorico*. Cf. les notes.

264-65. *No traya la escritura.* Caramuel: *No traya a la e.*, preuve qu'il a compris comme Damas Hinard et Schack: « Ne citez point l'Écriture et gardez-vous d'offenser le goût par une recherche affectée. » Cette interprétation suppose que le sujet de *traya* et de *ofenda* est le poète, et cela peut s'entendre, mais sans compter qu'on ne voit pas bien pourquoi le style de la comedia ne comporterait pas de citations de l'Écriture Sainte, je me demande si nous avons pas ici une construction négligée comme il s'en trouve tant chez Lope, et s'il ne faut pas comprendre: *No traya la escritura vocablos exquisitos ni el lenguaje ofenda con ellos*.

268. *Semones*. Caramuel: *Sermones*.

284. *Guardese*. Luzán: *Guardense*. Le *de* manque dans l'éd. originale.

Que solo ha de imitar lo verisimil.
El lacayo no trate cosas altas
Ni diga los conceptos que hemos visto
En algunas comedias estrangeras;
Y de ninguna suerte la figura
Se contradiga en lo que tiene dicho,
Quiero dezir se olvide, como en Sofocles
Se reprehende no acordarse Edipo
Del aver muerto por su mano a Layo.
Rematense las scenas con sentencia,
Con donayre, con versos elegantes,
De suerte que, al entrarse, el que recita
No dexe con disgusto el auditorio.
En el acto primero ponga el caso,
En el segundo enlaze los sucessos
De suerte que hasta el medio del tercero
Apenas juzgue nadie en lo que para.
Engañe siempre el gusto y donde vea
Que se dexa entender alguna cosa,
De muy lexos, de aquello que promete.
Acomode los versos con prudencia
A los sujetos de que va tratando.
Las dezimas son buenas para quexas,
El soneto està bien en los que aguardan,
Las relaciones piden los romances,
Aunque en otavas luzen por estremo,
Son los tercetos para cosas graves
Y para las de amor las redondillas.
Las figuras retoricas importan
Como repeticion o anadiplosis,
Y, en el principio de los mismos versos,
Aquellas relaciones de la anafora;
Las yronias y adubitaciones,
Apostrofes tambien y esclamaciones.
  El engañar con la verdad es cosa
Que ha parecido bien, como lo usava
En todas sus comedias Miguel Sanchez,
Digno por la invencion desta memoria.
Siempre el hablar equivoco ha tenido
Y aquella incertidumbre anfibologica
Gran lugar en el vulgo, porque piensa
Que el solo entiende lo que el otro dize.
Los casos de la honra son mejores,
Porque mueven con fuerça a toda gente;
Con ellos las acciones virtuosas,
Que la virtud es donde quiera amada,

301. *En lo que para.* Cf. v. 239.
302. Luzán supprime *y.*
317. *Adubitaciones.* Caramuel : *dubitaciones.*

Pues vemos que, si acaso un recitante
Haze un traydor, es tan odioso a todos
Que lo que va a comprar no se lo venden
Y huye el vulgo del, quando le encuentra,
Y, si es leal, le prestan y combidan
Y hasta los principales le honran y aman,
Le buscan, le regalan y le aclaman.
  Tenga cada acto quatro pliegos solos,
Que doze estan medidos con el tiempo
Y la paciencia del que està escuchando.
En la parte satyrica no sea
Claro ni descubierto, pues que sabe
Que por ley se vedaron las comedias,
Por esta causa, en Grecia y en Italia :
Pique sin odio, que si acaso infama
Ni espere aplauso ni pretenda fama.
  Estos podeis tener por aforismos
Los que del arte no tratays antiguo,
Que no dà mas lugar agora el tiempo.
Pues, lo que les compete a los tres generos
Del aparato que Vitrubio dize,
Toca al autor, como Valerio Maximo,
Pedro Crinito, Horacio en sus *Epistolas*
Y otros los pintan, con sus lienços y arboles,
Cabañas, casas y fingidos marmoles.
  Los trages nos dixera Julio Pollux,
Si fuera necessario, que, en España,
Es de las cosas barbaras que tiene
La comedia presente recebidas :
Sacar un Turco un cuello de christiano
Y calças atacadas un Romano.
  Mas ninguno de todos llamar puedo
Mas barbaro que yo, pues contra el arte,
Me atrevo a dar preceptos y me dexo
Llevar de la vulgar corriente, adonde
Me llaman ignorante Italia y Francia.
Pero, que puedo hazer, si tengo escritas,
Con una que he acabado esta semana,
Quatrocientos y ochenta y tres comedias?
Porque, fuera de seis, las demas todas
Pecaron contre el arte gravemente.
Sustento en fin lo que escriui y conozco
Que, aunque fuera mejor de otra manera,
No tuvieran el gusto que han tenido :
Porque a vezes lo que es contra lo justo

331. *Que* manque dans l'éd. originale. Cerdá : *Pues que vemos*.
333. *No se lo venden*. Luzán : *No se lo vende*.
335. *Prestan*. Luzán : *presentan*, leçon qui détruit le vers.
354. Luzán et Cerdá : *con sus tiempos*.
368. *Que he acabado*. Nouvelle cacophonie.

Por la misma razon deleyta el gusto.
Humanae cur sit speculum comoedia vitae,
Quaeve ferat juveni commoda quaeve seni,
Quid praeter lepidosque sales excultaque verba
Et genus eloquii purius inde petas,
Quae gravia in mediis occurrant lusibus et quae
Jucundis fuerint seria mixta jocis,
Quam sint fallaces servi, quam improba semper
Fraudeque et omnigenis foemina plena dolis,
Quam miser, infelix, stultus et ineptus amator,
Quam vix succedant quae bene coepta putes,
Oye atento, y del arte no disputes,
Que en la comedia se hallarà de modo,
Que, oyendola, se pueda saber todo.

NOTES

6. *Junto al Averno lago.* Allusion au Puteolanum de Cicéron, où furent écrites ses *Questiones academicae.*

17. Ces préceptes, il les apprit au Colegio Imperial de la Société de Jésus à Madrid, comme l'indique Juan Pérez de Montalban dans la *Fama posthuma a la vida y muerte del Dr Frey Lope Felix de Vega Carpio,* Madrid, 1636, fol. 1vo : « Passò despues a los Estudios de la Compañia, donde en dos años se hizo dueño de la gramatica y la retorica : y antes de cumplir doze, tenia todas las gracias que permite la juventud curiosa de los moços ».

36. *Apariencias.* Terme technique de la langue du théâtre qui désigne en général les machines et ce que l'on appelait autrefois chez nous les « feintes ». « *Aparencias* son ciertas representaciones mudas, que, corrida una cortina, se muestran al pueblo, y luego se buelven à cubrir » (Covarruvias, *Tesoro*). Le mot, dans cette acception spéciale, passait encore pour nouveau au commencement du XVIIe siècle, au dire de Cervantes : « Y aun en las (comedias) humanas, se atreven á hacer milagros, sin mas respeto ni consideracion que parecerles que allí estará bien el tal milagro y *apariencia, como ellos llaman* » (*Don Quijote,* I, 48). Lope, dans le prologue dialogué de sa *Parte XIX* (1623), revient sur l'abus des machines et le préjudice que le goût du public pour cette fantasmagorie causait aux poètes de talent : « Teatro. ¿Teneis algunas comedias nuevas? — Poeta. Despues que

376. *El.* Luzán : *al.*

377. *Humanae.* Éd. orig. : *Humana.* Caramuel : *Humanae est vitae speculum comedia. Monstrat;* mais cette leçon est un changement voulu, Caramuel ayant séparé les distiques du texte de l'*Arte;* voy. plus loin la note sur ce passage.

382. *Fuerint.* Cerdá : *passim.*

383 *Quam improba.* Caramuel : *quamque improba;* Cerdá : *et quam improba.*

se usan las *apariencias,* que se llaman tramoyas, no me atrevo á publicarlas. — TEATRO. ¿Por qué? — POETA. Porque cuando veo todo un pueblo atento á una maroma, por donde llevan una mujer arrastrando, desmayo la imaginacion á los concetos y el estudio á las imitaciones » (*Comedias de Lope de Vega,* éd. Rivadeneyra, t. IV, p. XXIX[a]). L'autre mot, *tramoya,* qui se substitua à *apariencia,* semble venir de l'italien *tramoggia* « trémie du moulin ». — Tirso de Molina attribue aux Andalous un talent particulier à se servir des *tramoyas* :

En las *tramoyas* pareces
Poeta de Andalucia,

dit à son maître le gracioso Ventura (*La Celosa de sí misma,* acte II, sc. 4), ce que semble confirmer Agustin de Rojas :

Llegó el tiempo que se usaron
Las comedias de apariencias,
De santos y de tramoyas...
Y al fin no quedó poeta
En Sevilla que no hiciese
De algun santo su comedia

(*Viaje entretenido. Loa de la comedia*). Les pièces, en effet, où était représentée la vie d'un saint se prêtaient particulièrement au jeu de cette machinerie primitive qui enchantait le peuple : « En las de cuerpo (pièces à grand effet par opposition à celles dites *de ingenio* ou *de capa y espada*) que, sin las de reyes de Hungria o principes de Transilvania, suelen ser de vidas de santos, intervienen varias *tramoyas* o *apariencias,* singular añagaza para que reincida el poblacho tres y quatro vezes con crecido provecho del autor » (Cristóbal Suárez de Figueroa, *El Pasagero,* alivio III). — Il peut être intéressant de remarquer que les reproches adressés par Lope et d'autres Espagnols au public de leur temps ont été formulés aussi par un Français du XVII[e] siècle : « La plus grande part de ceux qui portent le teston à l'Hôtel de Bourgogne veulent que l'on contente leurs yeux par la diversité et le changement de la scène du théâtre, et que le grand nombre des accidents et aventures extraordinaires leur ôtent la connaissance du sujet. Ainsi ceux qui veulent faire le profit et l'avantage des messieurs qui récitent leurs vers sont obligés d'écrire sans observer aucune règle » (Rayssiguier, préface de l'*Aminte* du Tasse, cité par E. Rigal, *Le Théâtre français avant la période classique,* Paris, 1901, p. 259). Et la critique anglaise du XVIII[e] siècle élevait les mêmes plaintes : « The public thinks nothing about dialect, or humour, or character, for that is none of their business, » dit le comédien ambulant au vicaire de Wakefield; « they only go to be amused, and find themselves happy when they can enjoy a pantomime, under the sanction of Jonson's or Shak-

spear's name; ...it is not the composition of the piece, but the number of starts and attitudes that may be introduced into it, that elicits applause » (*The Vicar of Wakefield,* ch. XVIII).

47. *Porque como las paga el vulgo.* Dans une lettre du 14 août 1604, Lope écrit à un ami : « Si allá murmuran de ellas (mis comedias) algunos que piensan que las escribo por opinion, desengáñeles V. M. y dígales que por dinero » (La Barrera, *Nueva biografía,* p. 123).

49-60. Passage littéralement traduit de Robortello : « Finem habet sibi propositum comoedia eum, quem et alia poëmatum genera, imitari mores et actiones hominum. Et quoniam omnis imitatio poëtica tribus conficitur, sermone, rhytmo et harmonia, tria haec in comoedia adhiberi consueverant; sed seorsum in singulis partibus, neque simul, ut in nonnullis aliis, quod tamen commune habet cum tragoedia, ut in lib. Poët. declarat Aristoteles; differt etiam comoedia ab aliis materie rerum subjectarum, quas tractat, nam imitatur actiones hominum humiliores et viliores; et ideo differt a tragoedia, quae praestantiores imitatur, ut idem exponit Aristoteles » *(Paraphrasis in librum Horatii. De Comoedia).*

62. *Acto.* Lope aurait pu écrire *auto,* forme demi savante (cf. *pauta* et les formes dialect. *reuto, efeuto,* etc.). Le nom d'*auto* s'est d'abord appliqué à n'importe quelle composition dramatique de sujet profane ou religieux; ainsi les farces d'Encina sont souvent intitulées *auto* (par exemple, l'*Auto del repelon*); mais déjà chez Gil Vicente, *auto* s'applique plutôt aux pièces du théâtre religieux (A. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien,* t. I, p. 166) : plus tard le nom est devenu exclusif des représentations de la Fête-Dieu et de la Nativité. Encore au commencement du XVIIe siècle, des théoriciens notent le sens primitif et plus général du mot. « *Auto* es lo mismo que comedia, que del nombre latino *acto* se deriva, y llamase propiamente *auto,* quando ay mucho aparato, invenciones y aparejos, y *farsa,* quando ay cosas de mucho gusto, aunque se toma comunmente por la propia compañia de los que representan. Al fin, *comedia* se llama escrita, *auto* representada, y *farsa* la comunidad de los representantes » (Luis Alfonso de Carvallo, *Cisne de Apolo,* Medina del Campo, 1602, cité par Schack, *Geschichte,* t. III, p. 24 des Additions).

64. *Lope de Rueda.* Né à Séville vers 1520, mort à Cordoue vers 1566 (voy. E. Cotarelo, *Lope de Rueda y el teatro español de su tiempo,* dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos* de 1898, p. 150 et suiv.). Ses comédies, intermèdes et colloques pastoraux ont été imprimés après sa mort par le conteur et dramaturge valencien Juan de Timoneda. Réimpression, par le marquis de la Fuensanta del Valle, dans les tomes XXIII et XXIV de la *Colección de libros españoles raros ó curiosos,* Madrid, 1895-96. Il est question de Rueda dans une pièce

intitulée *Alabanças de la comedia,* qui se trouve au fol. 266vo des *Seiscientas apotegmas y otras obras en verso* de Juan Rufo (Tolède, 1596). F. Wolf a reproduit ce passage dans ses *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur,* Berlin, 1859, p. 606.

68. *Hija de un herrero.* Allusion à la comédie *Armelina,* qui traite des amours de Justo, fils du forgeron Pascual Crespo, avec Armelina, adoptée par ce dernier.

70. *Entremeses.* Les pièces de Rueda portent le titre de *comedias, coloquios* ou *pasos.* Le *paso* est ce qu'on nommera plus tard *entremés.* Dans l'une des éditions de Timoneda, *El Deleytoso,* il est dit qu'on imprime les *pasos* de Rueda «para poner en principios y *entre medios* de colloquios y comedias», et Agustin de Rojas donne cette définition de l'*entremés :*

> pasos... de risa,
> Que, porque iban entre medias
> De la farsa, los llamaron
> *Entremeses* de comedia

(Viaje entretenido. Loa de la comedia). Il faut consulter sur l'histoire de l'*entremés* dans le théâtre espagnol l'introduction très nourrie des *Intermèdes espagnols (entremeses) du XVIIe siècle,* traduits par M. Léo Rouanet, Paris, 1897. — Lope nous dit ici que l'usage se conserva de nommer *entremeses* les comédies du vieux répertoire. Inversement, un auteur du XVIIe siècle, Salas Barbadillo, donna le nom de *comedias antiguas* à ses *entremeses;* ainsi, dans son recueil intitulé *Coronas del Parnaso* (1635), la partie des *entremeses* est annoncée comme suit : «Quatro comedias antiguas que el vulgo de España llama *entremeses.* »

77 et suiv. Lope reprend maintenant Robortello et Donat. L'édition originale, au v. 78, ferme la parenthèse après *principio,* ce qui ne donne aucun sens; il faut la fermer après *escuramente,* comme l'avait fait déjà Caramuel. Cf. Robortello : « Hinc Aristoteles in Poëtice, quamvis obscure, explicat tamen ortam olim contentionem inter Athenienses et Megarenses..., de asciscenda sibi laude inventae primum comoediae. Asserebant Megarenses... apud se inventam comoediam... atque hac ratione nitebantur quod Epicharmus prior fuisset Chionide et Magnete, quos Athenienses antiquissimos apud se jactabant fuisse comoediae authores » *(Paraphrasis. De Comoedia).* Luzán, pour rétablir le sens, avait corrigé, inutilement : *(Puesto qué oscuramente en su principio),* car *principio* s'applique, non pas au commencement de la *Poétique,* mais aux origines de la comédie. Damas Hinard a donc mal traduit : « Aristote raconte, d'une manière assez obscure à la vérité, *au commencement de la Poétique,* etc. »

83 et suiv. « Initium tragoediae et comoediae a rebus divinis est inchoatum : quibus pro fructibus vota solventes operabantur antiqui… Quamvis autem retro prisca volventibus reperiatur Thespis tragoediae primus inventor, et comoediae veteris pater Eupolis cum Cratino Aristophaneque esse dicatur; Homerus tamen, qui fere omnis poeticae largissimus fons est, etiam his carminibus exempla praebuit, et velut quadam suorum operum lege praescripsit : qui Iliadem instar tragoediae, Odysseam ad imaginem comoediae fecisse monstratur » (Donat, *De tragoedia et comoedia*).

86. Horace, *De arte poetica,* v. 276 : « Dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis. »

92. *Jerusalem conquistada, epopea tragica.* Madrid, 1609.

96. *Maneti.* Il ne peut s'agir ici que d'Antonio di Tuccio Manetti, mathématicien et architecte florentin (1423-1497), auteur d'un *Dialogo circa al sito, forma et misure dello Inferno di Dante,* publié pour la première fois à Florence, en 1506, par son ami Girolamo Benivieni (voy. la réimpression de cet opuscule donnée en 1897 par M. Nicola Zingarelli dans la *Collezione di « Opuscoli Danteschi »* de Passerini); mais dans ce dialogue, il n'est nullement parlé de la signification du mot *commedia* chez Dante. On sait que c'est dans sa lettre à Cangrande della Scala que le poète a expliqué pourquoi son poème porte le titre de *Commedia,* et les raisons qu'il produit sont : 1° que le style en est *humilis,* 2° que le poème commence mal et finit bien. Boccace aussi, dans son commentaire de la *Commedia* de Dante, donne la seconde raison, qu'il a peut-être empruntée à la lettre à Cangrande. Or, Lope n'a pu connaître ni la lettre (imprimée pour la première fois en 1697), ni le commentaire de Boccace (publié seulement en 1724). Je suppose qu'il a eu sous les yeux une édition de la *Commedia* avec le commentaire de Landino et le *Dialogo* de Manetti, et que, confondant Landino et Manetti, il a attribué au dernier un prologue. Maintenant, Landino a-t-il parlé quelque part du sens du mot *Commedia?* Au commencement de son commentaire, il dit bien : « Habbiamo narrato, non solamente la vita del Poeta *ed il titolo del libro* e che cosa sia poeta… », mais je n'ai rien trouvé de relatif au titre du poème dans les pièces préliminaires.

97-125. « Sed, quum poetae abuti licentius stylo, et passim laedere ex libidine coepissent plures bonos, ni quisquam in alterum carmen infame proponeret, lege lata siluere. Et hinc deinde aliud genus fabulae, id est satyra, sumpsit exordium… Quod item genus comediae multis obfuit poetis… coacti omittere satyram, aliud genus carminis, τὴν νέαν Κωμῳδίαν, hoc est novam comoediam reperiere poetae… Comoedia vetus, ut ab initio chorus fuit, paulatimque personarum numero in quinque actus processit : ita paulatim velut altrito atque extenuato choro ad novam comoediam sic pervenit, ut in ea non modo

non indicatur chorus, sed ne locus quidem ullus jam relinquatur choro. Nam, postquam otioso tempore fastidiosior spectator effectus, tunc quum ad cantores ab actoribus fabula transibat, consurgere et abire coepisset, admonuit poetas primo quidem choros praetermittere, locum eis reliquentes : ut Menander fecit, hac de causa, non, ut alii existimant, alia... Tum personarum leges circa habitum, aetatem, officium, partes agendi, nemo diligentius Terentio custodivit.., et temperavit affectum, ne in tragoediam transiliret. Quod cum aliis rebus minime obtentum et a Plauto, et ab Afranio, et Accio et multis fere magnis comicis invenimus... Tragoedia saepe ab historica fide petitur... Comoedia est fabula diversa instituta continens, affectuumque civilium ac privatorum... Comoedia autem multas species habet. Aut enim palliata est, aut togata, aut tabenaria, aut atellana, aut mimus, aut Rhintonica, aut planipedia. Planipedia autem dicta, ob humilitatem argumenti ejus, ac vilitatem actorum, qui non cothurno aut socco utuntur in scena, aut pulpito, sed plano pede : vel ideo quod non ea negotia continet, quae personarum in turribus aut in coenaculis habitantium sunt, sed in plano et humili loco... Athenienses namque, Atticam custodientes elegantiam, quum vellent male viventes notare, in vicos et compita ex omnibus locis laeti alacresque veniebant... nec deerant praemia, quibus ad scribendum doctorum provocarentur ingenia : sed et actoribus munera offerebantur, quo libentius jucundo vocis flexu ad dulcedinem commendationis uterentur... Comoediam esse Cicero ait, « imitationem vitae, speculum consuetudinis, imaginem veritatis » (*De tragoedia et comoedia*, éd. Lemaire, passim).

107. « C'est tout le contraire ; ce n'est pas Térence, c'est Plaute qui n'éleva jamais le style de la comédie à la hauteur tragique. Comme Lope connaissait parfaitement l'un et l'autre poète, on ne peut attribuer cette erreur qu'à une distraction, et à la rapidité avec laquelle il composa son *Nouvel Art dramatique* » (Damas Hinard). Il n'y a dans ce passage de l'*Arte nuevo* ni erreur, ni distraction : Lope traduit Donat, et Damas Hinard se serait épargné sa malencontreuse remarque s'il avait recherché la source de ces vers.

111-112. Le contenu de ces deux vers semble plutôt emprunté à Robortello : « In fabula porro comica omnia nomina confinguntur personarum, quod in tragoedia non fit, quia haec argumenta tractat rerum commiserabilium, quae contigerunt certis quibusdam hominibus, quorum nomina necesse est proferre. Comoedia autem omnia confingit ex verisimili, et ideo etiam nomina comminiscitur » (*Paraphrasis. De Comoedia).*

157. *Sujeto*. Il est singulier qu'ayant à traiter de la composition de la comedia, Lope ne se soit pas servi des termes les plus en usage de son temps. Ainsi, on ne trouve pas dans l'*Arte* ce mot de *traza,* qui désigne habituellement le sujet, la matière du drame, son plan et sa

composition; voy. par ex. le *Romance* de Carlos Boil (*Dramáticos contemporáneos á Lope de Vega,* de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. XXVI):

La comedia es una *traza*
Que, desde que se comienza
Hasta el fin, todo es amores,
Todo gusto, todo fiesta...
Hacer la postrer jornada
Sin acabar la primera,
Es señal de que la *traza*
Tiene mucho de perfeta.

Lope substitue à *traza* les expressions banales de *sujeto* (vv. 157, 181 et 211), *asunto* (v. 231), *caso* (vv. 298 et 327). De même, pour l'intrigue ou le nœud, il emprunte le terme de *conexion* aux anciens (v. 232), ou parle d'*enlazar los sucessos* (v. 299), et oublie la dénomination populaire d'*enredo*, qu'il a citée autre part (« El vulgo á las acciones llama *enredos,* » Épître à D. Diego Félix Riquelme, dans les *Obras no dramáticas de Lope de Vega,* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 419[a]), ou l'autre mot non moins expressif de *maraña,* proprement « écheveau », qui est constant ailleurs (« la *maraña* Tan intricada y la soltura de ella, » Juan de la Cueva, *Egemplar poético,* dans le *Parnaso* de Sedano, t. VIII, p. 62; « al desatar de la *maraña,* » Quevedo, *Buscón,* livre II, ch. 9); et enfin, il nomme *solucion* (v. 234) le dénouement, la catastrophe, et ne se souvient ni de *soltura* ni de *desenlace*. Même le mot *lance,* «incident, » n'apparaît pas dans l'*Arte.*

160. J'ignore où Lope a pris ce renseignement et Schack ne le sait pas non plus (*Geschichte,* t. II, p. 132).

165 et suiv. Lope reprend ici Robortello : « Vetus comoedia... qualem Aristophanes scripsit, in qua multa fabulosa miscebantur, quod non est in nova postea factum, nam Deorum personae in ea saepe visuntur, ut apud Plautum in Amphitryone : nova comoedia magis accessit ad imitationem morum, qui quotidie in communi hominum convictu cernuntur... Plutarchus quoque in eo libello in quo Menandrum cum Aristophane confert, satis multa protulit, ex quibus cognoscas, veterem non satis probari » (*Paraphrasis. De Comoedia*). Lope s'est souvenu de ce passage dans la *Dorotea* : « Mas delito fué introducir las ranas Aristofanes, y en sus *Anfitriones* los dioses Plauto. » (Éd. Rivadeneyra, p. 32[b].)

174. Le mélange du tragique et du comique que Lope nous donne comme une des caractéristiques de la comedia et comme bien excusable ou même légitime, puisqu'il est conforme à la nature, a occupé d'autres auteurs de l'époque. Indépendamment d'une argumentation assez forte de Tirso de Molina, fondée sur les changements qui s'opèrent dans les produits artificiels et dans les produits naturels. — « Si en lo artificial, cuyo ser consiste en la mudable imposicion de los

hombres, puede el uso mudar en los trajes y oficios hasta la substancia, y en lo natural se produzen por medio de los ingertos cada dia diferentes frutos, qué mucho que la comedia, a imitacion de entrambas cosas, varie las leyes de sus antepassados y ingiera industriosamente lo tragico con lo comico, sacando una mezcla apacible destos dos encontrados poemas? *(Los Cigarrales de Toledo.)* — nous trouvons chez un poète dramatique valencien, qui écrivait sous le pseudonyme de Ricardo del Turia, une défense encore plus explicite de ce principe qui ne manque ni d'intérêt ni de portée, car elle s'appuie à la fois sur la conformité avec la nature et sur les exigences du tempérament espagnol auxquelles l'auteur ne voit pas pourquoi il ne serait pas donné satisfaction : « Ninguna comedia de cuantas se representan en España lo es, sino tragicomedia, qu'es un misto formado de lo cómico y lo trágico, tomando deste las personas graves, la accion grande, el terror y la commiseracion, y de aquel el negocio particular, la risa y los donaires; y nadie tenga por impropiedad esta mistura, pues *no repugna á la naturaleza* y al arte poético que en una misma fábula concurran personas graves y humildes... Pero... sin defender la comedia española, ó, por mejor decir, tragicomedia, con razones filosóficas, sino arguyendo *ab effectu*... no se puede negar... que los que escriben, *es á fin de satisfacer el gusto para quien escriben,* aunque echan de ver que no van conformes las reglas que pide aquella compostura,... tanto que el principe de los poetas cómicos de nuestros tiempos y aun de los pasados, el famoso y nunca bien celebrado Lope de Vega, suele, oyendo asi comedias suyas como ajenas, advertir los pasos que hacen maravilla y granjean aplauso, y aquellos, aunque sean impropios, imita en todo. » (*Apologético de las comedias españoles.* 1616. Réimpr. dans les *Dramáticos contemporáneos á Lope de Vega,* de la Bibl. Rivadeneyra, t. I, p. XXIV, et dans Schack, *Geschichte,* t. III, Additions, p. 52.)

180. Souvenir d'un vers italien, souvent cité par les écrivains espagnols, *Per troppo* (ou *molto*) *variar natura è bella,* et dont je ne connais pas l'auteur. On le trouve, notamment, dans une épître d'Espinel au marquis de Peñafiel (*Poetas líricos de los siglos XVI y XVII,* de la Bibl. Rivadeneyra, t. II, p. 520[a]), dans une autre épître du prince d'Esquilache à Bartolomé Leonardo de Argensola (*ibid.,* t. II, p. 317[a]); ici on a la variante *molto.* Chez Alarcon aussi (*Todo es ventura,* acte III, sc. 9) et dans *Estebanillo González* (p. 317[b] de l'éd. Rivadeneyra) se lisent des allusions au *troppo variar* (sans plus). Enfin, un auteur dramatique de la fin du XVIII[e] siècle, le trop fameux Comella, invoque dans son sainete *Las pelucas de las damas,*

la regla
Del italiano, *per troppo*
Variar natura è bella.

Le passage qui commence au v. 157 et se termine ici (v. 180) a été traduit par Lessing dans sa *Dramaturgie*, ch. 69. Lessing dit qu'il a rapporté ce morceau de l'*Arte* à cause de sa conclusion, et que s'il est vrai, comme on doit le croire, que la nature nous donne l'exemple du mélange du bas et du noble, du plaisant et du sévère, du comique et du tragique, Lope, en ce cas, a plus fait qu'il ne pensait faire, « car il n'a pas seulement pallié les fautes de son théâtre, il a montré que ces prétendues fautes n'existent pas : il n'y a pas faute là où il y a imitation de la nature. » L'auteur du *Traité de la disposition du poème dramatique* a dit avec la même force et la même concision : « La Nature ne fait rien que l'art ne puisse imiter » (A. Gasté, *La Querelle du Cid*, Paris, 1899, p. 256).

181 et suiv. « Fabulam comicam oportet esse... simplicem atque unam tantum actionem imitari, non plures; quae confici possit intra unius solis periodum... Partes vero omnes fabulae inter sese ita junctas esse oportet, ut nulla subtrahi aut transferri possit, quin tota fabula ruat et dissolvatur... Fabulam minime oportet esse episodicam, est enim vitiosa » (Robortello, *Paraphrasis. De Comoedia*).

188 et suiv. *No ay que advertir que passe en el perïodo De un sol*, etc. Il faut rapprocher de ce passage ce que dit notre Corneille dans son *Discours des trois unités :* « La représentation dure deux heures, et ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi, ne nous arrêtons point ni aux douze ni aux vingt-quatre heures; mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite. » Et dans l'Examen de *Mélite :* « Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer; mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît. »

198. *Figura.* Le personnage ou le rôle. Dans les éditions anciennes de Lope et d'autres auteurs, les rôles sont le plus souvent annoncés ainsi : « *Figuras* de la comedia », ou « Las *figuras* que hablan », ou encore : « Personas que hablan en ella ». Lope emploie encore *figura* au v. 289, et *persona* aux v. 241 et 250.

203. « Periodum autem unius solis, putarim ego referri debere, non ad diem naturalem vulgo a mathematicis vocatum, sed ad artificialem, sicuti copiosius a me dictum est in Explicationibus libelli de Poëtica » (Robortello, *Paraphrasis. De Comoedia*). Dans son commentaire sur la *Poétique* d'Aristote (p. 50), il avait écrit : « Verba graeca sunt μίαν περίοδον ἡλίου, quae etsi ambigua videri possunt, significent ne diem naturalem a mathematicis astronomis vulgo vocatum, an arti-

ficialem, putarim tamen ego ab Aristotele intelligi artificialem, quia cum tragoedia imitatio sit actionis unius, quae quamprimum producitur ad exitum, neque poëta quicquam suae narrationis intermisceat, quod in epopoeia longissimo poemate fit, et ad spectatores tota eius referatur imitatio, maxime aequum est, ut actionis imitatio sit, quae uno die videatur absoluta; noctu enim homines conquiescunt indulgentque somno, neque quidpiam agunt, aut ulla de re inter se colloquuntur. » Sur l'interprétation donnée à la περίοδος ἡλίου d'Aristote par les théoriciens italiens, voyez J. Ebner, *Beitrag zu einer Geschichte der dramatischen Einheiten in Italien,* Erlangen et Leipzig, 1898.

205. *La colera de un Español.* La même expression se retrouve dans l'*Apologético de las comedias españolas,* de Ricardo del Turia : « *La cólera española* está mejor con la pintura que con la historia. »

207. *Dos horas.* La durée moyenne de la représentation était de deux heures et demie, au dire même de Lope :

la comedia
Que de *dos horas y media*
Es notable suspension

(*La Portuguesa y la dicha del forestero,* acte Ier, sc. 4), et dans une autre pièce :

Con invencion que pudiera
Servir en una comedia,
Adonde solo se entiende
Lo que el poeta pretende
Para *dos horas y media*

(*El Acero de Madrid,* acte III, sc. 10). Cf. les autres témoignages contemporains cités par Schack, *Geschichte,* t. II, p. 127. Il en était encore ainsi au temps de Breton de los Herreros :

Sé muy bien que una comedia
Con bodas ha de acabar,
Y á lo sumo ha de durar
Dos horas ó *dos y media.*

(*Un tercero en discordia,* acte II, sc. 8). Chez nous, au XVIIe siècle, la représentation durait deux heures, d'après Corneille *(Discours des trois unités),* et même « un peu moins de deux heures » *(Discours du poème dramatique).*

211. *Escriva en prosa.* M. Menéndez y Pelayo (*Historia de las ideas estéticas,* t. III, p. 436) pense que Lope a emprunté ce précepte à la *Poétique* de Jérôme Vida :

Quin etiam prius effigiem formare solutis
Totiusque operis simulacrum fingere verbis
Proderit.

C'est, en effet, très probable, car les théoriciens de l'art dramatique n'en parlent pas et Lope pratiquait le poème de Vida qu'il cite dans d'autres écrits. M. Menéndez y Pelayo observe à ce propos très justement que Lope donne ici un conseil qu'il n'a, sans doute, jamais suivi lui-même : autant que nous pouvons le savoir, toutes ses pièces ont été écrites de premier jet en vers. Il résulterait toutefois d'un manuscrit autographe du poète qu'il faisait parfois de ses pièces une sorte de canevas en prose : « Existe sin embargo en poder de uno de nuestros mas acreditados literatos un libro en blanco donde solia hacer sus borradores, y en que hay composiciones suyas de toda especie. A juzgar por esta muestra, pocos poetas habrá que corrijan mas sus composiciones, pues todas ellas están llenas de multiplicados borrones : se ve ademas que en algunas de sus comedias, sino en todas, escribia primero el plan, no por actos ni scenas, sino formando una pequeña novela » (Article *Lope de Vega,* dans le *Semanario pintoresco español,* 2e série, t. I (1839), p. 17-20. L'article, signé A. G. y Z., doit être d'Antonio Gil y Zarate).

215. *Virues.* Le capitaine Cristóbal de Virués, né à Valence vers 1550, auteur du poème épique *El Monserrate* et de plusieurs tragédies qui furent imprimées en 1609. C'est dans le prologue de l'une d'elles, *La gran Semiramis,* qu'il se vante d'avoir introduit la division en trois actes :

advierto
Que esta tragedia, *con estilo nuevo*
Que ella introduze, viene en tres jornadas.

Cette pièce a été réimprimée isolément à Leipzig en 1858. Virués, au reste, se trompait en se proclamant l'auteur de la nouvelle division, qui avait été essayée longtemps avant lui, en 1553, par Francisco de Avendaño. Cervantes aussi a prétendu avoir le premier tenté la tripartition dans une pièce de sa première manière sur la bataille de Lépante et qui est perdue : « Se vieron en los theatros de Madrid representar los Tratos de Argel, que yo compuse, la destruicion de Numancia y la Batalla naval, *donde me atreví á reducir las comedias á tres jornadas, de cinco que tenian* » (Prologue aux *Comedias* de Cervantes, édition de 1749). Il a oublié, en écrivant cela, que sa *Numancia* ne comptait déjà plus que quatre actes. Les *Tratos* en ont cinq.

217. *Andava en quatro.* La division en quatre actes paraît appartenir à Juan de la Cueva, qui tout au moins en a réclamé la paternité :

A mí me culpan de que fuí el primero...
Que el un acto de cinco le he quitado

(*Egemplar poético,* chant III ; *Parnaso español,* t. VIII, p. 59).

219. *Y yo las escrivi.* Ces pièces en quatre actes, écrites par Lope dans sa jeunesse, et qui comme dimension représentaient à peu près

le tiers de la comedia classique (voy. plus bas v. 338), ne nous ont pas été conservées (Schack, *Geschichte*, t. II, p. 154).

225. *Baile*. Le ballet, qui faisait diversion, comme l'*entremés*, sauvait parfois la grande pièce et la rendait supportable. C'est ce que comprenait fort bien certain impresario de l'époque qui réclamait le droit d'en faire danser, malgré l'opposition des théologiens : « Los bayles no se han de quitar honestamente, *que es la salsa de las comedias*, y no valen nada sin ellos » (Pellicer, *Tratado histórico sobre el origen... de la comedia*, t. I, p. 102). Ricardo del Turia parle aussi en faveur de cet ingrédient nécessaire et qui répond si bien au goût des Espagnols : « Y asi mismo, en aquel breve término de dos horas, querrian ver sucesos cómicos, trágicos y tragicocómicos (dejando lo que es meramente cómico para argumento de los entremeses que se usan agora), y esto se confirma en la musica de la misma comedia, pues si comienzan por un tono grave, luego le quieren, no solo alegre y joli, pero corrido y bullicioso, y aun avivado con sainetes de bailes y danzas. » Nous voyons clairement par ces derniers mots comment *sainete*, « assaisonnement destiné à relever un mets, » a fini par désigner une petite pièce du genre de l'*entremés*.

226. Sur le passage de la *Poétique* d'Aristote, XXVI, 2, concernant la danse, Robortello remarque ceci : « Non igitur motio corporis, aut gestus est damnandus ; sed immoderatus tantummodo ac nimius, qualem reprehendebat Myniscus in Callipides et aliis histrionibus, qui nimia corporis motione peccabant » (*Explicationes*, p. 317). Et un peu avant, sur un autre passage (XXVI, 1), il avait écrit : « Myniscus igitur Callipidem vocabat simiam, quod nimia uteretur gesticulatione et motione totius corporis... Atheneus libro octavo de Mynisco hoc histrione tragico mentionem facit, ubi ait a Platone comico poëta reprehensum ac notatum tanquam belluonem ac voracem... De Callipide vero Xenophon in Sympos. loquens ait ipsum aptum fuisse ad ciendas lacrymas et luctum » (*Ibid.*, p. 315).

231. « Illud quoque ad artem scribendae comoediae pertinet, ut sciamus duobus veluti quibusdam terminis distingui ipsius longitudinem : solutione scilicet et connexione. Connexio enim appellatur id totum quod ab initio poëmatis pertingit usque ad eum locum ubi inclinant turbae rerum, et mutatio fit » *(Paraphrasis. De comoedia)*.

234 et suiv. Sur la « suspension de l'intérêt », ce dogme de la comedia, comme de notre tragédie française (voir E. Faguet, *La Tragédie française au XVIe siècle*, Paris, 1894, p. 53 et 143), j'ai signalé les recommandations de quelques contemporains de Lope (*La Comedia espagnole du XVIIe siècle*, p. 37).

240. Cette prescription sur la « scène vide » remonte, je crois, à un passage de Donat qui concerne la suppression du chœur dans la *comédie nouvelle* : « ita paulatim velut attrito atque extenuato choro

ad novam comediam sic pervenit, ut in ea non modo non inducatur chorus, sed ne locus quidem ullus jam relinquatur choro. *Nam, postquam otioso tempore fastidiosior spectator effectus, tunc quum ad cantores ab actoribus fabula transibat, consurgere et abire coepisset, admonuit poetas primo quidem choros praetermittere, locum eis relinquentes* ». Martínez de la Rosa, à propos de ce conseil de Lope, fait la remarque suivante : « Con razon se gloria el teatro frances de la observancia de esta regla, no conocida de los antiguos; pero no con igual fundamento se lisonjea de su invencion. Mucho antes que diese Corneille este consejo, lo habia incluido nuestro Lope de Vega, en su *Arte nuevo de hacer comedias* » (*Anotaciones á la Poética*, éd. de Baudry, p. 233). Corneille n'a pas parlé expressément de la « scène vide », mais seulement de la « liaison des scènes », et je ne pense pas qu'il se soit inspiré de Lope. Plus loin (*Apéndice*, p. 178), le même Martínez de la Rosa rappelle qu'un autre auteur espagnol du XVIIe siècle, Jusepe Antonio González de Salas, a abordé la question et l'a même traitée avec un certain détail, en se référant à une déclaration de Donat dans la préface de l'*Eunuque* de Térence : « Actus a parum doctis facile distingui non possunt, ideo quia tenendi spectatoris caussa, vult poeta noster omnes quinque actus velut unum fieri, ne respiret quodammodo, atque distincta alicubi continuatione succedentium rerum, ante aulaea sublata fastidiosus spectator exsurgat », qui lui suggère ces réflexions : « Dice tambien el proprio grammatico (Donat) que algunos poetas, recelandose de la poca consistencia de los oientes, confundian los actos de manera que mui difficultosamente se podia percebir su division, procurando de este modo impedir que, si la fabula los tenia mal atentos, no se occasionassen, de ver acabado el acto i solo el proscenio, a desamparar la representacion, antes que llegasse el fin. De donde podemos quedar advertidos que, suppuesto que las scenas hoi se dividen como antiguamente los actos *de el quedar el tablado solo*, el escusar su múltiplicacion assegura mucho la assistencia de el auditorio; porque aquella trabazon i coherencia de un lance a otro, sin cortar el hilo, dexando desierto el proscenio, impide el lugar a la inquietud, pues es sin duda que por el desmedido numero de scenas han peligrado muchas ilustres fabulas, en todos tiempos (*Nueva idea de la tragedia antigua, o ilustracion ultima al libro singular de poetica de Aristoteles*, parte primera, éd. de Madrid, 1778, p. 268. La première édition est de 1633).

246 et suiv. « Nunc dicamus de dictione. Ea debet esse in sermone comico pura, facilis, aperta, perspicua, usitata, ex communi denique usu sumpta; nam, ut idem Aristides rhetor ait : sermo ἀφελής, qualis comicus est, dictionem grandem non recepit, cum νοήματα habeat, uti dictum est, tenuia et humilia : oratio autem forensis et politica, cum grandis sit, ad eam quoque dictionem grandem accommodari

oportet » (Robortello, *Paraphrasis. De Comoedia*). Lope a développé ce passage et paraît s'être souvenu aussi (v. 265 et suiv.) du précepte d'Horace : « cum pauper et exsul, uterque Projicit ampullas et sesquipedalia verba » (*De arte poetica,* v. 96-97).

247 et suiv. *Conceptos*. Ce mot, que Lope fait synonyme de *pensamientos* et de *sentencias,* s'applique aux pensées ingénieuses et cherchées, aux traits ; les *conceptos* espagnols répondent en quelque sorte aux *concetti* italiens. Notre poète attachait une grande importance aux *conceptos* qui relevaient, à ses yeux, la comedia, comme nous l'indiquent quelques vers de l'*Égloga á Claudio :*

¿A quien se deben, Claudio, y á quien tantas
De zelos y de amor difiniciones?

En cela il travaillait, non pour le *vulgo,* mais pour les *ingenios científicos,* se rendant bien compte que de tels artifices n'atteignaient point les habitués du parterre et de la loge des femmes et leur passaient par-dessus la tête : « Nadie se podrá persuadir con mediano entendimiento que la mayor parte de las mujeres que aquel jaulon (la *cazuela* ou loge des femmes) encierra, y de los ignorantes que assisten á los bancos, entienden los versos, las figuras retóricas, los conceptos y sentencias, las imitaciones y el grave ó comun estilo » (Prologue de la *Parte XVI* de Lope) ; et, en effet, le gros du public, comme le remarque Pérez de Montalban, se contentait de ce qui touchait directement ses sens : la grâce de la jeune première, le jeu du héros, la cadence des mots, la musique des rimes, la suspension de l'intérêt, sans compter que la récitation très rapide *(como se dizen aprisa las coplas)* ne lui aurait pas laissé le temps de saisir la finesse et l'ingéniosité des pensées (Prologue au tome Ier de ses *Comedias,* 1638) ; mais, d'autre part, les poètes, et Lope tout le premier, sous prétexte de style, abusaient singulièrement de ces recherches souvent puériles et très vides de sens, dont Alarcon a pu dire :

Es música de instrumentos
Que suena y no dice nada

(*La industria y la suerte,* acte II, sc. 5).

267. *Pancayas*. Lope cite ici, comme exemples de style remonté et prétentieux, des noms de lieux empruntés aux écrivains anciens et des noms mythologiques : l'île fabuleuse de Panchaia, célèbre par ses parfums (*Totaque turiferis Panchaia pinguis harenis;* Virgile, *Géorg.,* II, 139), le Métaure, fleuve de l'Ombrie, illustré par la défaite et la mort d'Asdrubal, les Semones ou demi-dieux, les Centaures, et enfin l'Hippogriffe de l'Arioste.

283. *El disfraz varonil.* Sur le travesti dans le théâtre espagnol,

j'ai réuni quelques renseignements dans le *Bulletin hispanique*, t. II, p. 197.

286. Plusieurs auteurs contemporains de Lope ont plaisanté et critiqué le rôle du confident *(lacayo* ou *gracioso)*, ses privautés avec les grands, son intervention indiscrète, ses discours prétentieux. Cervantes considère le « lacayo retórico » ou le « page consegero », comme une des plus grandes absurdités du nouveau drame, et Tirso s'en moque aussi un peu :

> ¿Qué comedia
> Hay, si las de España sabes,
> En que el gracioso no tenga
> Privanza, contra las leyes,
> Con duques, condes y reyes,
> Ya venga bien, ya no venga?
> Qué secreto no le fian?
> Qué infanta no le da entrada?
> A qué princesa no agrada?

(Tirso de Molina, *Amar por señas,* acte Ier, sc. 1.) Mais, comme le dit le même auteur :

> El uso, escepcion de leyes,
> Que en las comedias admite,
> Porque el vulgo lo permite,
> Hablar lacayos con reyes

(*Celos con celos,* acte II, sc. 3), cet « usage », en vertu duquel le confident remplissait en quelque sorte les fonctions du chœur antique, est une convention que Ricardo del Turia a très ingénieusement justifiée : « La introduccion de los lacayos en las comedias no es porque entiendan que la persona de un lacayo sea para communicalle negocios de estado y de gobierno, sino por no multiplicar interlocutores; porque si á cada príncipe le hubiesen de poner la casa que su estado pide, ni habria compañia, por numerosa que fuese, que bastase á representar la comedia, ni menos teatro (aunque fuese un coliseo) de bastante capacidad á tantas figuras, y así hace el lacayo las de todos los criados de aquel principe. » On sait que Lope s'est attribué l'invention du *gracioso* tel que nous le voyons figurer dans la comedia du XVIIe siècle, où il devint peu à peu un rôle indispensable et comme stéréotypé, qui fatigue par sa monotonie, tout comme le confident de notre tragédie classique. Toutefois le mot même de *gracioso* est postérieur à la première époque de la comedia. Lope, dans la dédicace de la *Francesilla* où il se donne pour le créateur du rôle, le nomme « la figura del donaire » (A. von Schack, *Geschichte,* t. II, p. 250). — De quelles « comédies étrangères » Lope entend-il parler, au v. 288?

291. *Como en Sofocles*. Cf. Robortello, *Explicationes*, p. 286, où l'auteur italien, à propos du passage de la *Poétique* d'Aristote, XXIV, 7, discute la question de savoir si Sophocle est excusable de nous avoir représenté Œdipe ignorant comment est mort Laïus.

296. *Entrarse*. Dans le langage du théâtre espagnol, *entrar* et *salir* ont le sens contraire de celui qu'ils ont dans le nôtre. *Entrar*, c'est quitter la scène, entrer dans la coulisse; *salir*, c'est sortir de la coulisse et paraître sur la scène.

302-304. Caramuel commente ainsi ces vers : « Oportet ut vulgus, qui theatro interest, quem exitum habitura sit comoedia ignoret. Et hoc poëta consequitur supponendo aut fallendo auditores. Et quidem suspenduntur, quando terminum comoediae non rimantur : falluntur vero, quando tales circunstanciae intercurrunt, ut alium quam fabula habitura est finem exspectare coguntur. »

309. *Relaciones*. Ces fameuses *relaciones*, qui sont devenues des morceaux obligatoires de remplissage, surtout depuis Calderon. Cadalso, dans *Los eruditos á la violeta*, les a comparées aux récits de certaines de nos tragédies et s'est amusé à transcrire en style de *relación* celui de Théramène.

307-312. Luzán a plaisanté la répartition des rythmes telle qu'elle est ici présentée par Lope : « No puedo comprehender como se componen estos sonetos, decimas, octavas, tercetos y redondillas con la verosimilitud que el mismo Lope encarga al poeta : porque ciertamente no parece verosimil que las personas de la comedia se expliquen en versos tan artificiosos; ni con ellos se imita bien la platica, esto es la conversacion familiar de dos ó tres personas. Ni acabo de penetrar la razon porque las decimas son buenas para quexas, las octavas para narraciones y los tercetos para cosas graves : porque como en las quexas puede haber cosas graves y narraciones, y en las narraciones puede haber quexas, y en las cosas de amor puede haber de todo, nace de aqui una confusion de razones que se destruyen unas á otras » (*La Poética*, éd. de 1789, t. II, p. 67). Cette critique est plus spirituelle que juste : dans le langage de tous les théâtres règne la convention et notre alexandrin n'est pas plus vraisemblable que les *redondillas* espagnoles. En principe, la variété des rythmes et même l'application qu'en propose ici Lope ne sauraient être blâmées : souvent le poète espagnol a tiré des effets très heureux de l'emploi de certaines combinaisons rythmiques appliquées à propos à l'expression de tel ou tel sentiment. Chez nous aussi, à la monotonie de notre alexandrin tragique, j'en sais qui préféreraient, par exemple, la si intéressante et parfois si réussie variété du théâtre de Garnier. Ce qu'on pourrait reprocher avec plus de raison à la comedia, c'est d'avoir restreint ses moyens d'expression, depuis Calderon surtout; c'est d'avoir abusé du petit vers lyrique en strophes, qui se prête mal

à rendre des idées un peu profondes et complexes : de là un certain manque de pensée dans le théâtre espagnol que ne rachètent pas entièrement ses belles explosions de lyrisme. L'emploi du petit vers, à l'exclusion de tout autre, est recommandé par tous les préceptistes du commencement du XVIIe siècle et ils conseillent même de l'employer en strophes de quatre, cinq ou dix vers (*redondillas*, *quintillas*, *décimas*) et non pas en *romance*. Cascales (*Tablas poéticas*, p. 400) pense que la *redondilla* convient bien à la simplicité du style comique : « Yo pienso que nuestras redondillas son muy aptas para esta poesia, por ser verso menos suave que el italiano, pues no recibe sino muy poco ornato, que como es tan breve una quintilla, apenas ay en ella lugar para el concepto, quanto mas para los epitetos y flores, y las consonancias son pocas, lo que no es en una octava ni en una estancia de cancion ». Dans le *Pasagero* de Suárez de Figueroa paru la même année que les *Tablas* de Cascales (1617), nous trouvons presque dans les mêmes termes ce plaidoyer en faveur des *redondillas*, mais Figueroa ajoute qu'il faut éviter la « bourre » des romances : « Sobre todo os ruego excuseis la borra de muchos romances, porque tal vez vi començar y concluir con uno la primera jornada » (*El Pasagero*; alivio III). Un an auparavant, Carlos Boil donnait les règles suivantes qui concordent avec celles de Cascales et de Figueroa :

De tercetos y de estanzas
Ha de huir el buen poeta,
Porque redondillas solo
Admiten hoy las comedias.

Il veut que le poète sache couper ces quatrains pour les adapter au dialogue et reprend la maladresse de ceux qui consacrent toujours un couplet entier à la demande ou à la réponse :

Partir una redondilla
Con preguntas y respuestas,
A cualquier comedia da
Muchos grados de excelencia,
Puesto que hay poetas hoy
Avaros con tantas veras
Que hacen (por no las partir)
Toda una copla mal hecha.

Il ne tolère dans une pièce qu'un romance et un sonnet :

Un romance y un soneto
Pide solo la que es buena;
Lo demas es meter borra
Para hinchir los vacios della.

Bref, le petit vers à mouvement trochaïque est indissolublement lié à la comedia espagnole, ni le temps ni les fluctuations du goût

n'ont pu l'en séparer; mais il faut ici établir une distinction très nette entre le petit vers trochaïque rimé et assemblé en strophes *(redondillas, quintillas,* et *décimas)* et le vers de *romance.* Les Espagnols d'autrefois, qui coupaient ce vers en deux hémistiches et rendaient cette coupure sensible par la typographie, le considéraient comme un octosyllabe : en réalité, c'est le grand vers assonancé de l'ancienne poésie épique correspondant au décasyllabe ou à l'alexandrin de nos chansons de geste. Il est donc tout le contraire de l'octosyllabe lyrique des *redondillas,* et les préceptistes du XVII[e] siècle le sentent bien quand ils condamnent «la bourre des romances». Le vers de romance simplement assonancé et libre de toute combinaison strophique ressemble assez à de la prose et, par conséquent, devait agréer aux préceptistes du XVIII[e] siècle, qui tendaient à rétablir la distinction des genres et à réformer le style de la comédie en le rapprochant du langage de la conversation. Luzán, encore assez éclectique, manifeste cependant une préférence marquée pour le grand vers assonancé : « Nuestras comedias ordinariamente se componen de versos cortos, como quartetas, quintillas, decimas, romances : en lo qual no somos únicos, pues los Griegos tembien usaron muy freqüentemente los versos cortos, y en el Gravina y en Corneille se hallan alguna vez. Y en quanto á los versos de romance octosilabo con asonantes, me parece son los mas propios que se conocen para la comedia, y que con ellos pudieramos escusar todas las demás especies » (*La Poética,* éd. de 1789, t. II, p. 203). Moratin (Leandro) se montre déjà plus étroit et rigoureux : pour imiter de plus près la nature, il voudrait qu'on écrivît la comédie en prose, il admet toutefois le vers, mais avec de fortes restrictions en ce qui touche les petits vers lyriques dont il n'accepte qu'une forme, la *redondilla :* « Ni las quintillas, ni las décimas, ni las estrofas líricas, ni el soneto, ni los endecasílabos pueden convenirla; solo el romance octosílabo y las redondillas se acercan á la sencillez que debe caracterizarla, y aun mucho mas el primero que las segundas » (*Discurso preliminar,* publ. en tête de ses *Comedias,* éd. Rivad., p. 321). Martínez de la Rosa va encore plus loin dans cette voie : en fait de vers comiques, il s'en tient au vers de romance : « No dudo recomendarlo como el *metro* mas á propósito para la comedia,... no es posible hallar otro metro que se doble mejor que el romance á los pliegues y repliegues del diálogo; ninguno que se acomode tan fácilmente á los rápidos giros, á los cortes y á las pausas de la conversacion : no tiene de verso sino lo preciso para halagar el oido » (*Anotaciones á la Poética,* éd. Baudry, p. 251). Malgré ces conseils, tendant à supprimer la variété des rythmes et l'élément lyrique de la comedia classique, le théâtre espagnol moderne, aussi bien la comédie de Breton de Los Herreros que le drame romantique, est resté assez fidèle aux anciens errements et ne

s'est point plié à l'uniformité qu'on prétendait lui imposer. L'un des précurseurs du romantisme espagnol, Jean Nicolas Böhl de Faber, prenant le contre-pied des critiques de Luzán, s'applique à les réfuter et y réussit avec assez de bonheur : « Si no se puede negar que el metro tiene alguna relacion con el sentido de las palabras, y si no es menos cierto que en el teatro no solo se expresan los afectos, sino que se relatan los sucedidos, se hacen descripciones y se versan argumentos ¿ quién pudo condenar el uso de varios metros correspondientes á tan distintos objetos, sino un ciego idólatra de la pobreza y monotonía de la versificacion francesa ?... Desechando tan limitadas ideas, observaremos con nuestro *Lope,* que

Las relaciones piden los romances

y esto con justísima causa. El discurso camina con mas libertad por las asonancias, y no se halla tan cortado por los pausas que exigen las rimas. La reproduccion de las mismas vocales dá un tono ó colorido determinado á toda la relacion, en que puede la imaginacion hallar alguna analogía con su sentido. Para la fantasía las *aes* expresan serenidad y contento, las *oes* elevacion y sublimidad, las *ies* violencia, las *ees* languidez y abatimiento, las *ues* horror y disgusto, y las combinaciones de dos vocales diferentes en las terminaciones graves pueden concebirse como correspondientes á las varias situaciones del alma compuestas de diversos afectos. Debe por cierto gloriarse la lengua castellana en su verso de asonancias que le es peculiar, sin que pueda suplirlo la rima.

» Con mucho tino asigna *Lope* las redondillas á las « cosas de amor », pues el afecto se complace en aquellas vueltas que imita la rima. No dan menos viveza al diálogo coplitas tan bien cortadas. Quiere *Lope* que las décimas sean « buenas para quejas » y en consideracion de la verbosidad con que se suelen explicar los zelos, nos conformarémos sin trabajo con esta opinion. Tampoco nos opondremos á que los tercetos se empleen « para cosas graves », esto es didacticas, que rara vez deben ofrecerse en el drama, por lo que apenas los ha usado *Calderon.* Asentimos á que las canciones y octavas se apliquen á las relaciones pomposas ó descriptivas, y que no se pueda colocar mejor el soneto que « en los que aguardan ». Nada pinta mejor el temple de la mente cuando á solas vuelve sobre sí despues de alguna fuerte emocion, que un buen soneto. Fuera parte de estas clases de verso señaladas por *Lope,* vemos usados los ovillejos ó versos pareados, para las alocuciones provocadas por la novedad ó sorpresa, las endechas que tan bien se adaptan á los afectos tiernos y á la sencillez de la inocencia, y para las partes cantadas infinitas variedades de estrofas » (*Tercera parte del Pasatiempo crítico en defensa de Calderon y del teatro antiguo español*, nº 33, Cadix, s. d.).

313. Lope distingue ici les figures des mots, l'anadiplose et l'anaphore, sortes de répétitions (Cascales en donne des exemples espagnols dans ses *Tablas poéticas,* Murcie, 1617, p. 170), et les figures de pensées : l'ironie, la dubitation, l'apostrophe et l'exclamation.

319. *El engañar con la verdad.* Ce procédé ingénieux et qui réussissait auprès du public espagnol habitué au procédé inverse, c'est-à-dire à entendre des pièces dont les auteurs s'efforçaient de cacher soigneusement le dénouement, de tromper le spectateur en l'égarant, est ainsi défini par Caramuel : « Sane inter ingeniosissimos dolos ille debet in primo loco constitui, in quo *ipsa decipiet veritas,* et habet locum quando aliquis ita est affectus, ut non facile sit crediturus quae sibi dicantur. Tunc, qui eum decipere vult, discurrit sic : « Clodius est homo incredulus et mihi diffidens. Quidquid illi ego » dixero, falsum existimabit et tamen eum sum decepturus, sed » quomodo? Narrabo ei veritatem et quia illam a me dictam non » credet, decipietur. » Le public ne croyait pas à une exposition qui laissait apercevoir le dénouement, et le poète donc, *en disant vrai,* trompait le spectateur et obtenait ainsi le résultat voulu, qui était de tenir jusqu'à la fin de la pièce ce public en haleine et indécis. Lope attribue l'invention du procédé en question à Miguel Sánchez et déclare qu'il se trouve dans toutes les comédies de cet auteur. Ce poète, un prédécesseur de Lope, qui, dans son *Laurel de Apolo,* le nomme : « El primero maestro que han tenido Las Musas de Terencio, » nous est peu connu ; nous ne possédons de lui que deux pièces dont M. Hugo A. Rennert a donné récemment une soigneuse réimpression : *La Isla bárbara and La Garda cuidadosa, two comedias by Miguel Sanchez (el divino),* Boston, 1896, et ni dans l'une ni dans l'autre n'apparaît, à ce qu'il semble, l'artifice signalé par Lope ; voyez le numéro de février 1898 des *Modern language Notes* de Baltimore, où se trouve rectifiée l'interprétation de l'*engañar con la verdad* indiquée par M. Rennert et qu'il a dû emprunter à Schack, qui, dans sa traduction, a confondu le procédé de Sánchez et le *hablar equívoco.* Lope n'est pas le seul auteur du temps à louer l'extrême ingéniosité de Miguel Sánchez. Augustin de Rojas dit de lui :

¿Qien no sabe lo que inventa?
Las coplas tan milagrosas,
Sentenciosas y discretas,
Que compone de contino,
La propiedad grande de ellas,
Y el decir bien de ellas todos,
Que aquesto es mayor grandeza

(Viaje entretenido. Loa de la comedia). Cervantes, de même, recommande « las trazas artificiosas en todo estremo del licenciado Miguel

Sánchez » (*Prólogo* de ses *Comedias*, 1615). Je rappellerai, pour finir, que Gracián, dans son *Oráculo manual y arte de prudencia,* a lui aussi décrit le procédé dont il a peut-être emprunté le nom à Lope : « Auméntase la simulacion al ver alcançado su artificio, y pretende *engañar con la misma verdad*, muda de juego, por mudar de treta, y haze artificio del no artificio, fundando su astucia en la mayor candidez » (Éd. de Amsterdam, 1659, p. 16).

327. *Los casos de la honra.* L'énumération des sujets les plus capables de plaire au public est bien incomplète. La Cueva signale au moins, à côté des pièces d'intrigue, quelques autres variétés de la comedia :

Es la mas abundante y la mas bella
En facetos enredos y en jocosas
Burlas, que darle igual es ofenderla.
En sucesos de historia son famosas,
En monasticas vidas excelentes,
En afectos de amor maravillosas

(*Egemplar poético; Parnaso,* t. VIII, p. 62).

338. *Quatro pliegos.* Quatre cahiers de quatre feuillets chacun, ce qui faisait douze cahiers ou quarante-huit feuillets pour la comedia, et ceci doit s'entendre du texte manuscrit; dans l'imprimé, la comedia ne couvre qu'une vingtaine de feuillets du format petit in-4°. Cette dimension est confirmée par les auteurs contemporains; voyez les passages réunis dans une note de ma *Comedia espagnole du XVIIe siècle*, page 37.

350. *Los tres generos.* « Apparatus constat scena, habitu et vestitu hominum... Scenarum tria genera recenset Vitruvius : tragicum, satyricum, comicum. Postremum hoc ita effingi ait, ut privatorum aedificia cum fenestris ac portis prae se ferat, ut etiam nunc fit. Scenam primus Ap. Claudius (ut scribit Valerius Max.) varietate colorum adumbravit, cum ante ex tabulis confici soleret sine pictura. Scenae ornamenta sunt aulaea, peripetasmata, vela, siparia et reliqua eiusmodi. Scena floribus sternebatur et croco, ut ex versu Horatii in Epist. declarat Crinitus, qui primum recte eum locum poëtae explicavit » (Robortello, *Paraphrasis. De Comoedia*). Le livre de Pietro Crinito, disciple de Politien, auquel fait allusion Robortello, est le *De honesta disciplina* (Florence, 1504); le chapitre IV traite du théâtre romain, et Crinito y commente ce vers d'Horace : « Recte necne crocum floresque perambulet Attae Fabula si dubitem » (*Epist.* II, 1, 79).

352. *Toca al autor,* « concerne l'impresario ». Comme le dit Caramuel : « *Autor de comedias* apud Hispanos, non est qui illas scribit aut recitat, sed qui comicos alit et singulis solvit convenientia stipendia ». *Autor,* en effet, ne se dit guère au XVIIe siècle de l'auteur d'une

pièce (qu'on nomme *poeta* ou *ingenio*), mais presque toujours de l'impresario ou *manager*. Schack, quoiqu'il connût bien ce sens spécial, a mal traduit le mot par *Dichter,* dans un passage des *Embustes de Fabia* (voy. sa *Geschichte,* t. II, p. 121). A propos des deux significations d'*autor,* on peut citer une phrase du célèbre chapitre de *Don Quichotte* (I, 48), où Cervantes présente la critique des comedias : « los *autores* que las componen, y los *autores* que las representan, » telle est la leçon de l'édition corrigée de 1608; celles de 1605 ont : « los *actores* que las representan, » mais Clemencin a montré qu'il s'agit dans le second membre de la phrase des directeurs de troupe plutôt que des acteurs et qu'au XVIIe siècle *actor* ne se dit pas de l'acteur, du comédien; il a raison, mais il convient d'ajouter que même la leçon *actores* peut désigner les impresarios (cf. *acto* et *auto*). Quant à *representar,* on l'applique aussi bien aux directeurs qu'aux acteurs : le mot signifie donc « mettre en scène » et « jouer ». *Representante* est le nom le plus habituel du comédien au XVIIe siècle, mais on trouve également *recitante* : ici même aux vers 115, 275 et 331, et chez Cervantes : « despues de representadas, tienen necesidad los *recitantes* de huirse » (*D. Q.,* I, 48); « los que la (comedia) *recitaron* » *(Adjunta al Parnaso),* et dans l'*Arte :* « el que *recita* » (v. 296).

356. *Julio Pollux.* « Vestitus habitusque comicus huiusmodi narratur a Julio Polluce fuisse... » (Robortello, *Paraphrasis. De Comoedia*).

361. *Calças atacadas.* Ces chausses, dont le *bas* long et étroit se nouait au *haut* par des aiguillettes, n'était plus de mode au XVIIe siècle et passait pour un accoutrement du vieux temps quelque peu ridicule :

> ya no se usa el traje
> De las *calzas atacadas,*

dit un personnage de Moreto (*El Parecido en la corte,* acte III, sc. 7), et Alfonso Carranza, dans son *Discurso contra los malos trajes* (1636), cité par Clemencin (éd. de *D. Quijote,* t. VI, p. 38), approuve l'aban don de cette pièce de l'ancien costume : « Vemos justamente desterrado el uso de las *calzas atacadas* con que los hombres andaban embarazados y tiesos, como almidonados ó eticos confirmados. » Les *autores,* pour faire à leur manière de la couleur locale, en affublaient les personnages de l'histoire ancienne. Il en était de même chez nous. Scarron, dans sa description du costume de Destin, nous le montre portant des « chausses troussées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité » (*Le roman comique,* 1re partie, ch. Ier).

363 et suiv. *Mas barbaro que yo... Me llaman ignorante Italia y Francia.* Cf. Cervantes, *D. Q.,* I, 48 : « Los extrangeros, que con mucha puntualidad guardan las leyes de la comedia, nos tienen por bárbaros é ignorantes. »

370. *Porque, fuera de seis.* Est-ce une boutade? A première vue, on le croirait; mais il est à remarquer que Lope a déjà affirmé plus haut (v. 33-34) qu'il s'est appliqué quelquefois à écrire « selon l'art ». Ticknor prend la déclaration au sérieux et rappelle que Montiano et V. de La Huerta ont vainement cherché ces six pièces; il ne trouve, quant à lui, que *La Melindrosa* de conforme aux règles (*History of Spanish Literature*, éd. Julius, t. I, p. 622).

377. De qui sont ces distiques qui se présentent ici comme une citation? M. Menéndez y Pelayo les a attribués par distraction à Caramuel (*Historia de las ideas estéticas,* t. III, p. 474), parce que cet auteur, au lieu de les laisser à leur place à la suite du v. 376, les cite plus loin, dans son commentaire, § 1, en les faisant précéder de ces mots : « Legis in ipso titulo *Arte nuevo...,* et interrogas quid comoediae nomine intelligendum sit? ... Ut primam dissolvam quaestionem, sic inquam : *Humanae,* etc. » J'ignore d'où ils viennent, mais il ne serait pas impossible que Lope les eût lui-même composés.

387-89. Ces vers ont été naturellement omis par Caramuel.

LA PREMIÈRE AMBASSADE

DE D. JOSÉ NICOLAS DE AZARA A PARIS

(MARS 1798-AOUT 1799)

II

Dès son arrivée, il fut présenté à Talleyrand, puis, bien que le jour d'audience où il devait remettre ses lettres de créance fût passé, par une insigne faveur, le Directoire consentit à ne pas remettre au mois suivant cette cérémonie, et à le recevoir dans une audience particulière. A peine accrédité auprès du gouvernement français, il s'employa activement à aplanir les difficultés et les malentendus qui à tout instant surgissaient entre sa Cour et le Directoire, pour leur permettre de concentrer toute leur attention sur les préparatifs de la lutte contre l'Angleterre. Le Directoire et Bonaparte achevaient alors d'organiser dans le plus grand mystère l'expédition d'Égypte; le gouvernement espagnol, bien qu'il se plaignît de n'être pas tenu au courant des projets de Bonaparte, s'efforçait, suivant la demande de son allié et malgré le mauvais état de ses finances, de mettre la flotte espagnole en état d'appuyer les mouvements de la flotte française. En même temps, dans toute l'Europe, ses agents avaient reçu les ordres les plus formels de seconder les nôtres et de faire triompher notre politique. Pour sa part, Azara se préoccupait de faire aboutir les négociations si souvent rompues entre la France et le Portugal, et de contraindre les deux pays à conclure enfin une paix qu'ils mettaient une égale mauvaise foi à faire échouer.

En conséquence, il écrivit aux Directeurs pour leur rappeler la nécessité de « boucher les ports portugais et de fermer tout asile aux Anglais... le traité est ici ratifié et il ne lui manque, pour sa perfection, que l'acceptation du Directoire. On pourrait donc raccommoder ce qui est arrivé de fâcheux avec quelque expédient facile à trouver, et envoyer à Lisbonne la ratification; ainsi, dans l'espace de dix jours, nous pourrions avoir tous les ports du Portugal fermés aux ennemis »[1]. Le traité auquel il ne manquait que la ratification du Directoire était celui qu'avait élaboré le négociateur Araujo, et qui

1. *Corr. d'Esp.*, vol. 652, f. 322.

avait été abandonné à la suite de l'emprisonnement de ce dernier. L'expédient proposé par Azara n'était pas du goût du Directoire. La brusque rupture des précédentes négociations avait eu pour cause les bruits qui couraient sur le compte de quelques Directeurs et surtout de Barras qu'on accusait d'avoir reçu de l'argent d'Araujo; Araujo avait mal gardé le secret, et son indiscrétion avait été punie de l'emprisonnement. Les Directeurs ne voulaient donc ni accepter l'ancien traité, pour qu'on ne les accusât pas d'inconséquence, ni en négocier un semblable sur les mêmes bases, de peur de mériter de nouveau le reproche de s'être laissé corrompre une fois encore. Mais Azara était décidé à triompher de toutes les résistances. A peine fut-il installé à Paris qu'une foule de gens inconnus, banquiers, agents d'affaires et autres individus se présentèrent à lui pour lui raconter la part que chacun d'eux prétendait avoir prise à la négociation du précédent traité, et les preuves qu'ils mettaient sous ses yeux ne lui permettaient pas de douter qu'ils n'y eussent pris, comme ils le disaient, une part active. Tous commençaient par reconnaître que ce traité ne pouvait se conclure qu'à force d'argent et de subornations; aussi les uns venaient-ils lui offrir les moyens de gagner Barras, les autres la femme de Rewbell, d'autres le reste des ministres : « En un mot, en moins de huit jours, ajoute-t-il, j'étais au courant, dans le moindre détail, de toutes les infamies, prostitutions et ignominies de ce gouvernement de corruption[1]. » « Depuis que le monde est monde, il n'y a pas eu d'affaire aussi lamentable que celle-ci, ni en laquelle il y ait eu des vilenies, des infamies, des escroqueries et des mensonges aussi flagrants. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que fourberies et tentatives de collusion, en sorte que le Portugal apparaît aux yeux de beaucoup de gens comme un mât de cocagne où tous ont le droit de décrocher le morceau qu'ils peuvent attraper. Un homme de bien joue un triste rôle au milieu de tels négociateurs. » (Lettre à Saavedra, du 26 mai 1798[2]). Il commença par chercher ce qu'étaient devenus les deux millions qu'on accusait Barras d'avoir touchés. Il y réussit. « A cette heure, » écrit-il à Saavedra le 26 juin, « je puis dire que je le sais avec toute la certitude dont sont susceptibles ces sortes d'affaires. Je laisse de côté l'aveu de quelques intéressés qui, se fiant à moi, se sont plaints d'avoir été frustrés des espérances qu'on leur avait laissé concevoir. Hervas, qui est un honnête homme à toute épreuve, pourra vous donner plus d'éclaircissements que moi[3]. » « J'eus, nous dit-il, la bonne fortune d'éclaircir tous ces points et de réduire les Directeurs à accepter de reprendre les négociations de paix avec le Portugal. » Mais si Azara réussit, par

1. Azara, *Memoria III,* p. 192.
2. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXII, p. 126, en note.
3. Azara, *Memoria III,* 197.

les secrets en sa possession, à forcer la main aux Directeurs, il faut ajouter que la menace de l'expédition d'Égypte et d'un débarquement en Angleterre, ainsi que les sympathies bien connues de Saavedra pour la France, firent également redouter au Portugal que le gouvernement français ne se décidât à employer la force. Aussi la cour de Lisbonne avait-elle donné à Azara plein pouvoir pour négocier la paix.

On convint donc qu'un nouveau traité serait signé sur les bases suivantes. Le Portugal nous accorderait : 1° l'autorisation d'introduire nos draps sur ses marchés ; 2° une réduction des vaisseaux de guerre ennemis stationnés dans les eaux portugaises ; 3° un accroissement de la Guyane française ; 4° une augmentation des contributions militaires pour indemniser la République des frais de la guerre à laquelle la cour de Lisbonne avait pris une part si active. Mais le Directoire avait déclaré qu'il ne consentirait à entrer en rapports avec les négociateurs portugais que s'ils avaient pleins pouvoirs pour traiter aux conditions précédentes, et Azara avait envoyé à la cour de Madrid plusieurs courriers pour confirmer qu'il était inutile que les négociateurs se présentassent si leurs instructions n'étaient pas conformes à la demande du Directoire. La cour de Lisbonne avait nommé D. Diego Noronha. Le bruit courait que, n'ayant pas réussi lors de son passage à Madrid à détacher l'Espagne de la France, sur de nouveaux ordres, il avait continué sa route vers Paris[1]. Arrivé à Paris, il déclara à Azara qu'il n'avait pas les pouvoirs de conclure et de signer. Le Directoire, sur l'intervention d'Azara qui lui faisait espérer que le négociateur portugais les recevrait d'un instant à l'autre, consentit à surseoir quelques jours à l'ordre d'arrestation de Noronha.

Mais comme il ne recevait pas ses pouvoirs, comme déjà des personnages suspects l'avaient entrepris, pour employer des sommes considérables à soudoyer quelques intrigants[2], les Directeurs décernèrent contre lui un mandat d'amener. Azara, prévenu en secret, lui fit quitter Paris à la hâte, et il reçut l'ordre de ne pas s'approcher de Madrid ni des habitations royales. Et pourtant, si le Portugal y avait mis le prix, il est permis de croire que le Directoire aurait consenti à traiter : « Je vous dis cependant, de vous à moi, que si la cour de Lisbonne eût voulu consentir à l'augmentation des contributions pécuniaires demandées par la République, et les porter à 25 millions, qui auraient été fort utiles dans les circonstances où nous sommes, le Directoire exécutif se serait relâché sur quelques articles. » (Lettre du ministre des relations extérieures à l'ambassadeur Guillemardet[3].)

Les Directeurs témoignèrent à Azara leur désir, vif sinon sincère, de

1. *Corr. d'Esp.*, vol. 653, f. 311.
2. *Corr. d'Esp.*, vol. 654, f. 64.
3. *Corr. d'Esp.*, vol. 654, f. 64.

châtier le Portugal de son « impertinence ». Bonaparte les y invitait ; l'occupation de Lisbonne était indispensable au succès de son expédition : « Nous pourrons trouver à Lisbonne de quoi remonter notre marine[1]. » Mais le moyen d'atteindre le Portugal, quand Charles IV s'entêtait à ne vouloir ni en faire la conquête, ni aider à la faire? Azara refusait de discuter le projet d'une expédition, et allait jusqu'à déclarer aux Directeurs de ne plus lui parler de cette guerre, « attendu que son maître était décidé à ne pas la faire, et qu'il ne répondrait plus à de telles propositions[2]. »

D'ailleurs, Azara se laissait tromper sur les véritables intentions des Directeurs. En dépit de leurs protestations belliqueuses, ils étaient fort éloignés de vouloir faire la guerre au Portugal. Dans un rapport lu devant le Directoire, Talleyrand disait, à propos de la conquête du Portugal et du partage avec l'Espagne qui s'ensuivrait : « Il est à peu près certain que la cour de Madrid se prêterait difficilement à ce partage, d'abord parce qu'elle serait jalouse de notre accroissement en Amérique, parce que les liens de famille qui l'unissent aujourd'hui à la maison de Bragance sont aussi forts que ceux qui l'unissent à nous, et surtout parce qu'elle craindrait de livrer passage à nos troupes, pour coopérer à cette conquête, et de recevoir ainsi l'inoculation de la liberté[3]. » Et au verso d'un mémoire daté du mois d'août 1798 se trouve une note de la main même de Merlin, le plus ardent à demander la guerre contre le Portugal. « Dans l'hypothèse que la cour de Madrid devînt maîtresse du Portugal, il est à craindre qu'elle ne changeât alors de système politique et qu'elle ne suivît le parti de la Grande-Bretagne : les Portugais suivent en tout le système britannique. La cour de Lisbonne, loin de les empêcher, semble, au contraire, les y porter, et la cour de Madrid éloigne, autant qu'elle peut, les Espagnols des mœurs et des usages français[4]. »

III

D'autres préoccupations plus pressantes sollicitaient d'ailleurs, à ce moment, l'attention du Directoire. La coalition se reformait contre nous, les congrès de Rastadt et de Selz ne parvenaient pas à régler la question des compensations que n'avait pas résolue le traité de Campo-Formio. Nos adversaires ne cherchaient que l'occasion de rompre la paix, et le Directoire ne reculait pas devant la guerre qui consoliderait son pouvoir fort menacé. L'avènement de Paul Ier, ardent adversaire

1. Napoléon, *Correspondance*, IV, p. 661.
2. Lettre à Saavedra, citée dans Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 44.
3. G. Pallain, *op. cit.*, p. 321.
4. Archives du ministère des affaires étrangères, *France et div. États*, vol. 656-183.

des principes de la Révolution, excitait les espérances de tous nos ennemis. L'expédition d'Égypte semblait fournir l'occasion que tout le monde désirait. La Turquie, sous la pression de l'Angleterre et de la Russie, se décidait à rompre avec nous. Malgré l'énergique intervention du ministre espagnol près la Sublime-Porte, don José Bouligny, le sultan faisait emprisonner notre ambassadeur Ruffin, l'ambassadeur hollandais, en qualité d'allié de la France, et 2,000 Français dont les biens étaient séquestrés. Bouligny s'employa activement à retarder les effets du nouvel accord de la Turquie, de la Russie et de l'Angleterre.

Sa politique était secondée en Russie par le chargé d'affaires Onis, à Vienne par Campo-Alange, à Paris par Azara. Azara multiplia ses démarches auprès du Directoire pour lui exposer la situation critique où la guerre allait mettre la France et lui faire accepter la médiation de l'Espagne en faveur d'une pacification générale.

L'intervention très active des agents de la cour d'Espagne et surtout d'Azara nous est confirmée par la correspondance de l'ambassadeur prussien, Sandoz-Rollin, qui était lui-même circonvenu pour obtenir de son gouvernement sinon un traité d'alliance, du moins « une déclaration de neutralité décidée en vue du rétablissement de la paix »[1]. Azara sollicitait vivement son concours. Puis il offrait, inutilement d'ailleurs, au Directoire, de passer à Vienne « pour travailler à cette œuvre salutaire de conciliation »[2]. Il se dépensait en vains efforts. Les Directeurs escomptant, d'après les rapports de leur envoyé Sieyès, l'alliance de la Prusse, acceptaient avec joie la perspective d'une guerre qui leur permettrait « de donner la loi à l'Empereur et à l'Europe ». Décidés « *à ne pas accomplir le traité de Campo-Formio qu'ils considéraient comme une sottise de Bonaparte* »[3], ils ne cherchaient en aucune manière à ménager leurs adversaires, ni même à diminuer les forces de la coalition renaissante en en détachant quelques puissances par de légères satisfactions. Azara se rendait bien compte du « perpétuel ferment de guerre » qu'étaient les nouvelles républiques italiennes et entre toutes la « pitoyable république romaine », comme il l'appelait lui-même[4]. Que le Directoire renonçât à sa funeste politique, et la coalition trouverait difficilement un motif sérieux de guerre. Azara demandait donc au Directoire de supprimer ces républiques, de rétablir en Italie l'ancien état des choses, d'y créer entre l'Autriche et la France une sorte d' « état tampon », en lui donnant une constitution monarchique, « la seule forme de gouvernement qui pût subsister dans ce pays, » de rétablir à Rome le pape

1. *Publicationen...* lettre de Sandoz, p. 229.
2. *Publicationen...* lettre de Sandoz, p, 255.
3. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 104. Lettre d'Azara à Saavedra.
4. *Publicationen...* Lettre de Sandoz, p. 255-256. Nous renvoyons, pour tout ce qui concerne la république romaine, à l'étude très documentée de M. A. Dufourcq, *Le régime jacobin en Italie*, Paris, 1900.

avec un pouvoir qui garantît son indépendance; de restituer à Naples les îles Ioniennes, ce qui procurerait à la France l'alliance de ce gouvernement et supprimerait une source continuelle de conflits avec l'Autriche, l'Angleterre, Naples, la Russie et même la Turquie [1]. Le Directoire chargeait Talleyrand de remercier l'ambassadeur de ses bonnes intentions, mais ne l'écoutait pas. Aussi ce dernier exprimait-il ainsi son dépit dans une lettre adressée à son ministre, Saavedra [2] :

« Les cinq Directeurs ne connaissent rien à la diplomatie et n'entendent pas grand'chose aux intérêts respectifs des nations de l'Europe, ni peut-être même de la France; mais, avec leurs imaginations échauffées par la nouveauté de se trouver avec un pouvoir immense entre les mains, ils sont d'autant plus redoutables qu'ils ne sont pas nés modérés et n'ont pas appris à le devenir, et les victoires passées leur donnent une arrogance que n'arrêtent ni les difficultés, ni les injustices. Prétendre à les instruire est une entreprise trop ardue, attendu qu'ils refusent toute discussion. Cependant, autant qu'il m'a été possible, j'ai essayé d'entrer en discussion avec Barras, Treilhard et surtout avec le ministre Talleyrand, qui a beaucoup plus d'instruction et de bonnes manières; mais les affaires sont si vastes et si compliquées, qu'il n'est pas possible de les approfondir dans des conversations passagères, et tout reste inachevé. »

La tâche d'Azara n'était pas d'ailleurs sans difficultés. Pas plus que lui, son gouvernement ne souhaitait une nouvelle conflagration de l'Europe ; mais, même si son intervention dans la guerre n'était pas très active, du moins voulait-il en retirer quelque profit. Lorsque Ferdinand IV dut abdiquer et laisser Championnet constituer ses États en République parthénopéenne, Azara, qui n'avait cessé d'intervenir auprès du Directoire en faveur de ce prince malheureux, vit sa conduite désapprouvée par la cour d'Espagne. Le ministre Urquijo lui écrivait : « Vous avez, pour ainsi dire, fait pour Naples plus que vous ne deviez. Nous aviserons cependant à retirer, si nous le pouvons, ce gouvernement du précipice où il est tombé; pour vous, voyez si l'on ne peut rien faire, du côté de la Sicile, en faveur de notre Infant [3]. » Charles IV en effet, ou plutôt Marie-Louise, n'avaient vu dans l'alliance avec le gouvernement révolutionnaire qu'un moyen de constituer à son fils un établissement en Italie. La défaite de son frère Ferdinand, dont il repoussa jusqu'au dernier moment les avances, leur fit espérer la réalisation prochaine de leurs plus chères espérances. L'Infant duc de Parme conserverait ses États ; son frère don Carlos obtiendrait la Sicile. Charles IV la réclama au Directoire, alléguant que ce pays avait autrefois appartenu au roi d'Espagne, qui n'avait jamais renoncé

1. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXI, p. 188, et Azara, *Memoria III*, p. 216.
2. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 104.
3. Azara, *Memoria III*, p. 214-215.

complètement à ses droits, et faisait valoir l'avantage qu'il y aurait pour la France à placer en Sicile un prince espagnol qui serait un nouvel et fidèle allié. Mais, encore une fois, le Directoire déçut les espérances du gouvernement espagnol. Charles IV dut « faire céder des considérations de famille aux considérations plus importantes et plus analogues à l'esprit de l'alliance qui unit les deux États ». Le refus du Directoire ne modifia pas d'ailleurs les sentiments de l'Espagne à notre égard. Elle résista aux sollicitations pressantes de nos ennemis de « rompre avec un gouvernement révolutionnaire » ; ce qui lui valut de Paul I[er] une déclaration de guerre. Le nouveau ministre, Urquijo, un instant accusé par le Directoire de n'être que l'homme de paille de Godoy, prenait les mesures les plus propres à dissiper la défiance du gouvernement français ; il renouvelait des mesures rigoureuses contre les émigrés et les Anglais, et hâtait les préparatifs de la flotte espagnole pour la mettre en état de seconder la flotte française. Pendant ce temps, Azara, après la déclaration de guerre et les premières victoires de nos armées, persistait à offrir au Directoire, qui n'en voulait pas, la médiation de l'Espagne pour la prompte conclusion d'une paix avec les puissances continentales. « Il ne doutait pas, disait-il, que les armées de la République ne vinssent à bout des alliés, » mais ces victoires lui paraissaient dangereuses, parce qu'elles éveillaient chez les Français le désir de subjuguer l'univers pour satisfaire leur ambition. « En faisant exécrer pour l'éternité le nom français déjà détesté pour les preuves d'avidité et de tyrannie que le gouvernement ne cesse de donner, elles favorisent la politique de l'Angleterre, qui n'a pas de peine à entretenir la haine de nos adversaires. Les victoires des armées républicaines ne suffiront même pas pour obtenir, à l'heure présente, la paix qu'on ne trouvera pas sur le continent, mais sur mer. La première chose à entreprendre est donc de réduire cette rivale (l'Angleterre) à conclure une paix honorable à laquelle tous applaudiront [1]. »

Mais Azara était impuissant à vaincre l'obstination du Directoire ; d'ailleurs, ses prévisions ne se réalisaient pas : aux premières victoires de nos armées succédait une suite ininterrompue de revers en Allemagne comme en Italie. Nos défaites allaient provoquer à l'intérieur de graves événements auxquels Azara fut intimement mêlé. Son intervention fournit à son gouvernement l'occasion de le rappeler.

IV

Les événements du 22 floréal et du 30 prairial sont assez connus pour qu'il soit inutile d'en raconter le détail. Azara en donne un récit

1. Azara, *Memoria III*, p. 263.

circonstancié dans son III[e] Mémoire : il ne nous apprend rien que nous ne connaissions déjà ; il caractérise avec assez d'exactitude l'état de l'opinion en France, vers le milieu de l'année 1799, et juge avec une extrême sévérité la conduite de quelques Directeurs, de Barras en particulier.

Le coup d'État du 30 prairial remettait au pouvoir les modérés. Leur victoire n'était pas pour déplaire aux gouvernements neutres ou alliés. Notre ambassadeur en Espagne, Guillemardet, avait, ainsi que nos autres représentants, reçu une note dans laquelle, après lui avoir recommandé de faire un récit verbal des événements, pour éviter toute relation mensongère, on lui disait qu'il y aurait un changement d'attitude envers les gouvernements amis et alliés. « L'on doit s'attendre de plus à voir renaître l'esprit public et poursuivre les dilapidateurs et ceux qui, par leurs exactions, nous ont fait haïr dans l'étranger, tout en laissant dans un dénuement absolu de moyens des armées qui tous les jours se battaient pour la République[1]. » La première phrase était évidemment un blâme à l'adresse de la politique tyrannique et défiante des précédents directeurs, surtout de Merlin et de Rewbell. La seconde confirme pleinement ce qu'Azara disait dans la note adressée au Directoire au mois de septembre 1798. Elle explique aussi ce qu'il dit au chapitre XI de son Mémoire sur l'état d'esprit de l'armée mécontente de l'attitude despotique et défiante du Directoire à son égard ; elle aide à comprendre enfin les tentatives de restauration monarchique dont Azara dans ses mémoires inédits comme dans son III[e] Mémoire nous a transmis un curieux récit.

En France, le retour au pouvoir des modérés avait été accueilli, sinon avec joie, du moins avec une indifférence plutôt favorable, par la majorité des citoyens. « Ces événements, écrit Sandoz-Rollin, le 21 juin, ont été un rêve, et je dirai même un nouveau spectacle pour le peuple de Paris : il en a ri, et n'en a point été alarmé. On ne concevra jamais dans l'étranger le degré de stupeur et de lassitude où ce même peuple est tombé : dégoûté du régime républicain ; *espérant un changement, un roi ;* mais l'attendant du temps, de Dieu, et incapable de faire aucun effort pour sortir de sa situation présente[2]. » Ce roi, quelques-uns se chargeaient de le lui donner avec l'aide de l'Espagne. C'est à ce moment que le général Joubert, que Sieyès, dans l'espoir d'avoir enfin trouvé une épée, avait fait nommer général de l'armée de Paris, eut avec Azara de fréquentes entrevues pour le rétablissement de la monarchie.

De tous ceux que lassait la politique du Directoire, les plus mécontents étaient assurément les généraux, qui lui reprochaient d'établir toute son autorité, tout son prestige « sur leurs blessures et sur leur

1. Archives du minist. des aff. étr. *France,* vol. 518, f. 271.
2. *Publicationen...,* p. 308.

sang » et de ne les remercier de leur dévouement que par une odieuse méfiance. Le Directoire entretenait la guerre pour se maintenir au pouvoir, et s'efforçait en même temps, par tous les moyens, de diminuer le prestige redoutable des généraux victorieux. Sa conduite même rendait inévitable l'établissement de la dictature qu'il voulait prévenir : toute guerre nouvelle augmentait le nombre des mécontents, qui ne cachaient plus leur ressentiment. Par ses relations, Azara fut au courant de toutes les intrigues : sa situation le mettait en rapports quotidiens avec les Directeurs. Il avait connu en Italie la plupart des généraux et renoué avec eux ses relations passées. Tous venaient lui faire part de leur mécontentement contre le Directoire et de leur désir de le voir disparaître. L'un d'eux, Joubert, alla plus loin : il lui demanda de les aider à restaurer en France la monarchie. Voici en substance la relation qu'Azara nous a laissée de ses entrevues avec Joubert [1]. Ce jeune général, qui ne l'avait jamais vu, demanda un jour à lui être présenté : dès sa première visite, il sollicita son appui « pour délivrer son pays d'un gouvernement insupportable à tous et sous lequel il n'était pas possible de jouir de la paix, car il était bien évident que les Directeurs ne se maintenaient au pouvoir qu'en prolongeant cet état de discorde. Il ajouta que tous les militaires étaient dégoûtés, et les généraux décidés à secouer à tout prix le joug qui les accablait, que les principaux d'entre eux étaient d'accord avec lui, et que tous avaient jeté les yeux sur lui — Azara — comme étant le seul qui pût mener à bien une telle entreprise. » Après quelques instants, Azara, remis de sa surprise, accepta d'être mis dans la confidence de leur projet. Il s'agissait d'établir une monarchie constitutionnelle, la forme de gouvernement qui semblait devoir être le mieux accueillie par la majorité de la nation. L'établissement de cette monarchie serait accompagnée d'une amnistie générale, nécessaire pour ramener la tranquillité. Qui serait le roi? le comte de Provence devait être écarté, non que sa personne déplût, mais à cause de son entourage, composé de gens qui voulaient rétablir le passé dans son intégrité : chimérique entreprise, à moins qu'on ne voulût provoquer une seconde révolution. Le comte d'Artois était détesté, parce qu'on l'accusait, à tort ou à raison, d'être inféodé à l'Angleterre. Ils avaient donc songé à demander un prince à la maison d'Espagne, et jeté leur dévolu sur le prince héritier de Parme. Venait ensuite le détail de l'exécution. Joubert déclarait n'avoir accepté le commandement de l'armée d'Italie que pour faciliter le succès de l'entreprise. Victorieux, — il ne doutait pas du succès, — il offrirait la paix à l'archiduc Charles [2], le commandant en chef des armées autrichiennes. Les bases du traité seraient

1. Azara, *Memoria III*, p. 242 sqq.
2. Il croyait alors que l'archiduc Charles commanderait les troupes autrichiennes

l'exécution sincère des articles du traité de Campo-Formio. Dans ces conditions, la paix serait sûrement acceptée. « Alors, d'un commun accord, les trois généraux des armées d'Italie, de Hollande et du Rhin[1] marcheront sur Paris; ils publieront en même temps une proclamation pour annoncer la forme du gouvernement qu'ils veulent donner à la France pour assurer son bonheur. »

Ce projet ne parut pas à Azara « plus absurde ni plus irréalisable que tous les événements qui s'étaient succédé depuis le début de la Révolution ». Il décida d'y prêter son concours. Mais plus exactement renseigné que Joubert sur les sentiments de la masse des Français, il n'approuvait pas le choix d'un prince de la maison d'Espagne. Dans de nouvelles conférences, ils songèrent sérieusement à offrir la couronne au duc d'Orléans, et à établir une Constitution avec deux Chambres comme en Angleterre. Mais le temps pressait, ils décidèrent donc de réserver la question. Il fallait tout d'abord renverser le Directoire. Joubert quitta Paris pour aller en Bourgogne épouser Mlle de Montholon, et de là, se rendre en Italie. Sa mort soudaine à Novi mit fin à toutes ces combinaisons.

« Avec la mort de Joubert s'évanouirent tous ces projets, et les papiers qui y sont relatifs ayant tous été brûlés, peut-être ne restera-t-il d'autre souvenir que cette imparfaite relation d'un plan qui, avec une grande apparence de vérité, aurait modifié le gouvernement qui tyrannisait alors la France, en en établissant un autre totalement différent, élevé sur le trône une nouvelle dynastie, donné la paix au genre humain et changé l'aspect de toute l'Europe. « Una bala de plomo derribó todos estos proyectos, » ajoute Azara non sans quelque amertume[2].

Ces révélations sont curieuses; il est difficile de les contrôler. Tous les documents publiés jusqu'à ce jour nous donnent de Joubert l'idée d'un ferme républicain, fatigué assurément du désordre provoqué par l'incapable gouvernement du Directoire, décidé à mettre fin à cette anarchie, mais en affermissant la République, non en restaurant la monarchie. C'est l'opinion à laquelle se rallie finalement M. Chevrier dans son étude : *Le général Joubert;* c'était celle qu'adopta Sainte-Beuve dans les trois articles qu'il publia au sujet de ce livre; c'était aussi celle des contemporains sur : « Joubert, — dit la duchesse d'Abrantès[3], — ce vrai républicain, mais sans la plus légère teinte de jacobinisme, et ne nourrissant au milieu des plus nobles pensées aucune idée que le républicanisme le plus pur aurait désavouée. » La relation d'Azara va-t-elle détruire cette espèce d'auréole qui entourait jusqu'à ce jour la mémoire de Joubert? Azara prend soin de nous avertir que tous

1. Les deux autres généraux étaient Moreau (Rhin) et Brune (Hollande).
2. Azara, *Memoria III*, p. 247, 253, et Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 130 sqq
3. Cité dans Ed. Chevrier, *Le général Joubert*, p. 184.

les papiers relatifs à ce projet de restauration monarchique ont été brûlés; et, de fait, il ne nous en est, je crois, parvenu d'autre témoignage que le récit qu'il en donne dans son IIIe Mémoire, et la narration de Muriel[1]. Or, Muriel s'est uniquement servi des mémoires inédits d'Azara. Cependant ces deux documents n'ont pas absolument la même valeur. Qu'Azara, pour témoigner de la pureté de ses opinions politiques, et surtout pour donner une haute idée du rôle qu'il jouait à Paris, expose en détails, dans un mémoire justificatif, le projet de Joubert et la part qu'il devait prendre à son exécution, rien de plus naturel; et l'on conçoit dès lors que, dans le silence du cabinet, il ait amplifié et transformé en un plan parfaitement élaboré quelques paroles sans conséquence, échangées avec le général au cours d'une simple conversation. De telles idées devaient à tout instant éclore dans l'agitation du moment. Mais s'il ne s'agit que de « propos de table ou de salon », pourquoi dans des mémoires inédits, qui ne devaient jamais être divulgués, se serait-il si longuement étendu sur ce projet? Ajoutons qu'il ne connaissait pas Joubert, et que ce fut ce dernier qui demanda à lui être présenté par un ami commun : il ne semble pas qu'il y ait lieu de mettre en doute cette assertion, à moins que, par là, Azara n'ait encore eu la secrète intention de faire apprécier la confiance et la notoriété dont il jouissait à Paris.

Peut-être serait-il possible cependant de trouver dans les documents que citent M. Chevrier et Sainte-Beuve des renseignements capables de jeter quelque lumière sur le récit d'Azara. M. Chevrier montre dans son étude les espérances que tous mettaient en Joubert au moment de son départ pour l'Italie, bien qu'il eût refusé de prêter « à Sieyès son appui pour imposer aux Français sa Constitution[2] ». « Un seul fait reste certain : on voulut mettre Joubert à la tête de l'État; mais il est impossible de savoir avec certitude à quelles combinaisons politiques Joubert se serait rattaché s'il avait été vainqueur à Novi[3]; » et Sainte-Beuve conclut également : « Ce qui me paraît plus certain, c'est qu'il allait concourir à un changement social dont il n'avait point le secret, dont il ne mesurait pas la portée[4]. » Ignorait-il complètement le changement auquel il allait concourir? En laissant de côté pour l'instant le récit d'Azara, il est certain que son mariage précipité avec Mlle de Montholon peut paraître suspect. Il fut négocié par M. de Sémonville, beau-père de la jeune fille. Sémonville faisait

1. Azara ajoute dans ses mémoires inédits qu'il ne communiqua jamais à son gouvernement ce plan de restauration monarchique de peur qu'on ne fît un mauvais usage de son secret, et que seul le duc d'Ossuna en eut connaissance. Comme on le verra dans la suite, ce n'est pas sans raison qu'il se défiait des ministres espagnols, et surtout d'Urquijo.

2. E. Chevrier, *op. cit.*, p. 175.

3. E. Chevrier, *op. cit.*, p. 185.

4. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, p. 183.

partie du Club du Manège dont nous aurons plus loin l'occasion de parler. Napoléon dit à ce propos dans le *Mémorial :* « Le mariage de Joubert le jeta dans les intrigues du Manège, » et M. Chevrier, qui cite cette phrase, ajoute : « Le Manège était le nom d'une espèce de Club où se réunissaient en 1799 les Jacobins mêlés avec des hommes qui avaient des pensées contre-révolutionnaires comme Sémonville [1]. » C'était donc l'alliance des royalistes avec les révolutionnaires contre les modérés dans laquelle Sémonville entraînait Joubert. « Sémonville... pensa que le meilleur moyen de gagner la faveur du jeune général, dont on voulait faire le chef de l'État, était de le marier, avant son départ pour l'armée, avec sa belle-fille [2]. » Ce mariage de Joubert avec une ci-devant noble produisit en Bresse, son pays, une mauvaise impression. Et, à ce propos, M. Chevrier relève justement un passage assez ambigu d'une lettre de Joubert à son père pour lui annoncer son mariage, passage qui fait allusion à sa mésintelligence avec le Directoire : « Je dérobe ma marche au gouvernement. Ne dites que le moins possible tout cela ; on le saura assez au coup frappé. » Enfin, je citerai encore deux documents, le premier, extrait des Mémoires de Gohier : « Joubert ne voulut partir qu'après m'avoir ouvert son cœur, qu'après m'avoir fait part des renseignements recueillis, des observations que son commandement l'avait mis à portée de faire sur l'état où se trouvait la République et des *moyens qu'il croyait propres à la sauver*..., mais il ne semble pas que ce fût pour la détruire, mais bien pour la sauver, puisqu'il disait : « Si je ne meurs pas en com- » battant les ennemis de la République, soyez bien sûr que je ne vivrai » que pour la défendre [3]. » Le second extrait est de Gouvion-Saint-Cyr ; l'opinion courante fut que son mariage avec Mlle de Montholon, en retardant son départ pour l'Italie, en permettant aux Autrichiens de rassembler leurs forces, causa sa perte à Novi. Azara nous dit l'impatience qu'avait Joubert de remporter une victoire décisive sur ses ennemis et de leur imposer la paix. Gouvion-Saint-Cyr écrit : « J'atteste seulement, et la suite le fera voir, qu'il avait une envie bien prononcée de livrer aussitôt une bataille [4]. »

Quoi qu'il en soit, nous sommes encore obligés, pour l'instant, de faire toutes nos réserves sur les révélations d'Azara. Peut-être l'avenir nous fera-t-il connaître d'autres documents qui nous permettront soit de confirmer son récit, soit d'en attester la fausseté : nous saurons alors jusqu'à quel point Joubert fut le ferme et loyal républicain que l'histoire nous a représenté jusqu'à ce jour.

1. E. Chevrier, *op. cit.*, p. 185.
2. E. Chevrier, *op cit.*, p. 191.
3. Gohier, *Mémoires*, I, p. 53-54.
4. Cité par E. Chevrier, *op. cit.*, p. 213.

V

Peu de temps après, Azara se trouva plus intimement mêlé à un nouvel incident dont les conséquences furent plus graves. Il s'agit de la fermeture du Club du Manège.

Les modérés n'étaient pas capables de ramener la tranquillité. Ils se trouvèrent pris bientôt entre deux feux, et en butte aux attaques des Terroristes et des Royalistes. Les premiers avaient, le 6 juillet, rétabli l'ancien Club des Jacobins, sous le nom de Club du Manège [1]. On y faisait l'éloge des victimes de prairial et des doctrines de Babeuf, on y élaborait un programme socialiste et une véritable loi agraire. Les motions les plus violentes y étaient votées. A la suite des défaites répétées des armées d'Italie et de Suisse, ils avaient un jour présenté un vœu pour faire la guerre à l'Espagne, dont la conquête, et la richesse présumée, leur paraissaient l'unique moyen de résister à la coalition, et par suite à l'Europe. La politique circonspecte de Talleyrand était surtout violemment prise à partie. On lui reprochait d'avoir toujours différé l'attaque du Portugal, le seul moyen d'atteindre l'Angleterre; c'était donc lui reprocher de n'avoir pas obtenu de l'Espagne, sinon son concours, du moins sa neutralité dans une guerre avec le Portugal [2]. Devant ces attaques, Talleyrand jugea prudent de se retirer.

Sa retraite causait à Azara un vif regret. Il avait toujours témoigné de sentiments de conciliation vis-à-vis de la Cour de Madrid, sentiments qui contrastaient avec la conduite despotique, grossière même, de quelques membres du Directoire, surtout de Merlin. L'ambassadeur d'Espagne prit prétexte du départ imminent de Talleyrand pour protester auprès du Directoire contre les révolutionnaires qui semblaient maîtres de la République, et qui, par leur attitude, retiraient au gouvernement français toute autorité aux yeux de l'étranger. La cour d'Espagne, en particulier, était fort inquiète; non que les événements de prairial l'eussent surprise, car, s'il faut en croire nos agents, elle les prévoyait [3], mais les violences des Jacobins lui inspiraient des craintes, et notre ambassadeur, Guillemardet, parvenait difficilement à calmer les alarmes que lui causaient les articles des gazettes, les discours tenus dans les sociétés publiques et particulières et recueillis par son ambassadeur [4].

1. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, VIII, p. 399.
2. Barras, *Mémoires*, III, p. 401 sq.
3. *Corr. d'Esp.*, vol. 656, f. 153.
4. *Corr. d'Esp.*, vol. 656, f. 297.

Azara, informé par ses agents de la motion votée au Club du Manège, se décida à remettre une note au Directoire le jour de la fête de la République. Il la présenta à Sieyès au moment où il se disposait à se rendre au Champ-de-Mars avec les autres Directeurs et le corps diplomatique.

Après s'être excusé d'intervenir dans les délibérations de la République, Azara rappelait dans sa note que tous les plans maritimes que l'Espagne combinait avec la France avaient été élaborés par lui et par Talleyrand; que l'Espagne ne pourrait continuer à prêter un concours aussi sincère si les révolutionnaires menaçaient à tout instant de troubler l'ordre et votaient des motions semblables à celle-ci qu'ils avaient acclamée l'avant-veille : « Il est nécessaire que l'Espagne aide la République; il faut s'aviser des moyens à employer pour y faire de grands changements et y proclamer la République hispanique, puisque celles d'Italie se trouvent déjà détruites et qu'il ne reste plus d'autres sources de richesses à la France que l'Espagne. »

En conséquence, Azara demandait au Directoire de lui fournir des explications propres à tranquilliser son gouvernement, et de lui faire connaître s'il pouvait avoir confiance dans les forces du Directoire et dans la loyauté du ministre des relations extérieures qui allait remplacer Talleyrand, « Talleyrand, ajoutait-il, avec qui j'ai conduit jusqu'à ce jour toutes les négociations avec une franchise bien connue du Directoire. » On parlait alors de donner pour successeur à Talleyrand Charles Delacroix, qui passait pour être l'un des plus violents révolutionnaires; il avait été déjà ministre des relations extérieures en 1796-1797 et avait fait preuve dans ses rapports avec le gouvernement espagnol d'une grande intransigeance et d'un rare manque de souplesse.

Après la fête, Sieyès fit appeler Azara, lui déclara qu'il était personnellement convaincu de la solidité de ses arguments, mais qu'il devait bien voir la sujétion dans laquelle le tenait l'omnipotence des conseils. Sollicité de les conseiller sur ce qu'ils devaient faire, Azara leur persuada de dissoudre la permanence des conseils et d'interdire le Club du Manège. Le désir de ne pas indisposer l'Espagne justifierait suffisamment leur décision. La permanence des conseils fut dissoute et le Club fermé le 20 thermidor (7 août). Azara nous dit qu'à cette occasion il reçut les félicitations de tous les gens de bien, amants de l'ordre et de la justice [1].

L'intervention d'Azara ne peut être niée. Comme on le verra plus loin, elle est confirmée par la correspondance de notre ambassadeur à Paris. Toutefois il est permis d'élever quelque doute sur la part qu'il s'attribue dans la fermeture du Club du Manège. Le Directoire

1. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 123. Azara, *Memoria III*, p. 237.

l'avait depuis longtemps résolue. Mais il hésitait peut-être encore lorsque la démarche de l'ambassadeur d'Espagne, en lui fournissant l'occasion de justifier sa mesure, dissipa ses derniers scrupules.

D'ailleurs Talleyrand n'en quitta pas moins le ministère; déjà au mois de janvier il en avait manifesté l'intention, se plaignant de n'avoir jamais eu la liberté de ses actions. « Il n'a pas rédigé une seule note, toutes lui ont été remises par le Directoire, avec ordre de n'y rien changer[1]. » Dans l'agitation présente, il préférait ne pas se compromettre, et voir venir les événements. Ce ne fut pas, du reste, Delacroix qui le remplaça, mais Reinhardt.

VI

La conduite d'Azara en cette affaire causa son rappel. Il semble que le gouvernement espagnol l'eût depuis longtemps décidé; cette intervention lui en fournit le motif.

Le 26 août, à dix heures du matin, il reçut un courrier de Madrid ainsi conçu : « Le roi, tenant compte du désir pressant que Votre Excellence avait manifesté d'abandonner son ambassade, a consenti à en décharger Votre Excellence et à nommer comme successeur D. Ignacio de Musquiz, actuellement ministre de Sa Majesté à la cour de Berlin. » On le chargeait de transmettre à Musquiz sa nomination, ainsi que de prévenir le général O'Farril qui allait à Berlin remplacer ce dernier.

Azara ne se serait pas inquiété davantage de son rappel, s'il n'avait appris que notre ambassadeur, Guillemardet, étant allé voir Urquijo pour en connaître les vrais motifs, Urquijo avait fini par lui dire « que le roi ne voulait pas que ses ambassadeurs eussent, dans les pays où ils résidaient, une influence aussi considérable que celle qu'Azara y avait acquise »; il avait même laissé entendre que l'intervention d'Azara, le 30 prairial, et sa note concernant le club du Manège avaient déplu à Sa Majesté[2].

Comment la cour d'Espagne pouvait-elle blâmer la conduite d'Azara, elle qui — les rapports de nos agents en font foi — tremblait à la nouvelle de la moindre émeute révolutionnaire et redoutait sans cesse « la contagion et l'inoculation de la liberté »? Non sans perspicacité, Guillemardet estimait qu'il fallait chercher la vraie raison de ce rappel dans les griefs personnels d'Urquijo contre celui que le Directoire lui avait opposé pour succéder à Saavedra.

Lorsque Saavedra, malade depuis longtemps, avait dû, au mois

1. Sandoz-Rollin, *Publicationen...*, p. 272.
2. Azara, *Memoria III*, p. 267 sqq.

d'août 1797, prendre sa retraite, Charles IV avait manifesté dès le début le désir de nommer à sa place Urquijo. Depuis les premiers jours de la maladie de Saavedra, il lui avait confié le sceau par intérim. Le Directoire, qui désirait « placer à la tête de l'Espagne un vrai partisan de la République »[1], avait d'abord accueilli avec joie la candidature d'un homme mal vu du parti anglais et catholique, suspect à l'Inquisition à cause de ses idées trop libérales, voltairiennes même, et de son amitié pour Jovellanos qu'elle avait fait exiler. Mais peu après, le Directoire avait appris qu'Urquijo était soutenu secrètement par un personnage dont il ne pouvait, vu les circonstances, permettre le retour aux affaires, par Godoy. Godoy, qui n'osait encore se mettre en évidence, voulait faire nommer Urquijo, pour le remplacer au moment favorable. Le Directoire invita donc le roi à ne pas nommer Urquijo, et pressa notre ambassadeur d'intervenir pour décider Charles IV à désigner Azara, « connu par ses longs services, par son dévouement aux intérêts de l'Espagne, par sa philosophie, sa modération, ses lumières[2]. » L'intrigue, fort maladroitement menée par Guillemardet, ne réussit pas. Charles IV, au risque de mécontenter le Directoire, s'entêta à nommer Urquijo. Azara lui-même, qui ne se souciait pas de diriger à ce moment les affaires d'Espagne, fut d'ailleurs le premier à déjouer les projets du gouvernement français. Il tint scrupuleusement Urquijo au courant de toutes les intrigues, et lui permit de vaincre tous les obstacles.

Comme il était naturel, Urquijo conserva contre Azara, au lieu de la reconnaissance qu'il lui devait, quelque ressentiment de ce que le Directoire avait soutenu sa candidature contre la sienne; et Azara pouvait écrire, au mois de novembre 1799, dans une lettre à Godoy où il lui rappelait tous ces événements : « Ma bonne foi, qui mériterait un autre nom, fut d'aviser Urquijo de tout ce qui se passait[3]. »

Bien loin de s'apaiser avec le temps, ce ressentiment alla croissant : c'est qu'il se compliquait, s'il faut en croire Azara et Muriel, de profonds dissentiments politiques. Azara, tout voltairien qu'il était, ou parce que tel, était modéré et ami de l'ordre, partisan d'une monarchie éclairée; Urquijo n'aurait été, paraît-il, rien moins que « révolutionnaire ».

Moins réservé dans ses Mémoires inédits que dans la publication du marquis de Nibbiano, Azara nous le dit en termes fort nets; il se plaint que toute sa correspondance, tant officielle que privée, fût, ou interceptée, ou dénaturée, sur l'ordre d'Urquijo, de façon à le rendre également odieux à Guillemardet, c'est-à-dire à la France, et à Charles IV. Il ajoute : « Les correspondances secrètes de ce ministre

1. *Corr. d'Esp.*, vol. 654, f. 269.
2. *Corr. d'Esp.*, vol. 653, f. 269.
3. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 89.

(Urquijo) avec Paris étaient toutes adressées à des Jacobins, révolutionnaires, ennemis de toute monarchie, donc mes ennemis les plus acharnés. Je n'avais pas d'illusion sur l'idée diabolique qu'il avait donnée à LL. MM. de mon caractère, me représentant comme un homme violent, intraitable, et sans religion, le tout parce qu'il redoutait que, avec l'aide de la France, je ne l'éloignasse de son précieux ministère : je ne le lui ai jamais envié, et certes cette idée ne m'a jamais passé par la tête. Au contraire, je dois avouer que je lui ai toujours fourni les moyens de s'y maintenir[1]. »

Si cette assertion, difficile à contrôler, mais que confirme Muriel, est exacte, il n'est plus surprenant que l'attitude d'Azara, lors des événements du 30 prairial et de la fermeture du Club du Manège, eût déplu non pas à Charles IV, mais à Urquijo, l'ami des terroristes. Un de ses correspondants ordinaires était Paganel, employé dans les bureaux, qui perdit à la fin son poste, pour cause de jacobinisme. Il était le chef de tous les autres correspondants d'Urquijo[2]. Dans la maison du consul espagnol Lugo, ami du ministre, se tenait publiquement, paraît-il, un club des plus ardents terroristes, adversaires de toute monarchie[3]. Urquijo, le chef du gouvernement monarchique de l'Espagne, approuvait-il donc la motion votée au Club du Manège? Pour si étrange qu'il paraisse, le fait ne semble être mis en doute ni par Azara, ni par Muriel, et l'événement suivant, survenu peu après, semble bien confirmer leur assertion.

Avant de quitter Paris, Azara eut le plaisir de revoir son ami Bonaparte, de retour d'Égypte. Dans un long entretien, ils parlèrent de l'Égypte,

1. *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 129. Au sujet du rappel d'Azara, le cardinal Maury écrivit au comte de Provence : « Il était craint et haï de la reine et des ministres, dont il a été constamment le détracteur le plus amer et le plus indiscret. Ne tenant à personne par sa naissance, il n'avait à la cour que des ennemis; on le regardait comme un philosophe du jour, dans toute la latitude de ce mot. On lui connaissait des systèmes hardis et une frénésie d'innovations en tout genre, dont il ne prenait pas la peine de se cacher, et qu'il insinuait dans toutes ses dépêches;... (il faisait) beaucoup de dépenses, à Rome même, pour y embellir un jardin où il tenait en secret une loge de francs-maçons... » (cité par L. Séché, *op. cit.*, II, p. 5). Après les documents que je cite, je ne puis attacher la moindre importance à cette lettre. Le cardinal Maury ayant inutilement cherché, comme il nous le dit lui-même, à pénétrer le motif véritable de la disgrâce d'Azara, s'est plu à recueillir tous les bruits, fondés ou non, qui circulaient sur son compte. Si ces conjectures étaient vraies, elles rejetteraient sur Azara les accusations que ce dernier adresse à Urquijo. On comprendrait mal, dès lors, qu'Urquijo eût consenti à la disgrâce d'un homme qui partageait ses idées et ses opinions. Dans ces conditions, le rappel de l'ambassadeur eût été un blâme direct pour le ministre.

2. Ce Paganel était l'intime ami d'un certain Mangourit, secrétaire d'ambassade au temps où le général Pérignon était ambassadeur de France à Madrid. Mangourit était un révolutionnaire très ardent. Il eut des démêlés fort vifs avec Pérignon et tint à son égard une conduite peu estimable. Sa correspondance avec Paganel et avec Delacroix, alors ministre des relations extérieures, qui le chargeait d'espionner Pérignon, est fort curieuse et peint bien le personnage.

3. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIII, p. 85.

de la Syrie. Sur le désir qu'en exprima le général, Azara le mit au courant des motifs de son rappel, de l'état des relations de la France et de l'Espagne, des événements qui s'étaient succédé en son absence; il lui fit connaître ce qu'il pensait du gouvernement monstrueux de la France, et le remède qu'il fallait, à son sens, y appliquer. « Je lui exprimai bien sincèrement mon opinion, et les événements survenus peu de jours après mon départ de Paris me prouvèrent que ma conversation n'avait pas été perdue. » Azara ne nous dit rien de plus dans son troisième Mémoire; dans ses mémoires inédits, s'il faut en croire Muriel, ils est plus explicite. Muriel nous apprend que « dans les différentes entrevues qu'Azara eut avec Bonaparte il lui expliqua quelles idées dominaient à la cour de Madrid, et les relations d'Urquijo avec le parti des agitateurs en France ». Peu de temps après, Bonaparte, devenu consul, et Talleyrand eurent l'occasion de se plaindre de l'attitude indocile de la cour de Madrid. « Tous les membres du cabinet français éprouvaient une sympathie marquée pour Azara, et ils agirent suivant ses idées. Don José Lugo, consul général d'Espagne, créature d'Urquijo et agent secret de sa politique, reçut l'ordre de quitter Paris, et, bien que le ministre espagnol fût parvenu à parer le coup qui le menaçait personnellement, il ne put empêcher son protégé de perdre son emploi. » Le gouvernement français se plaignit ensuite vivement à Musquiz de la malveillance que lui témoignaient le gouvernement espagnol et surtout Urquijo, « que l'on accusait d'être particulièrement hostile au premier consul. » Urquijo réussit cependant, à ce moment, à dissiper la méfiance de Bonaparte et à se maintenir au pouvoir [1].

En quittant Paris, Azara écrivit à Urquijo une dernière lettre, à la fois ironique et très digne, au sujet de son rappel qui lui donnait une « auréole de gloire », dont assurément on n'avait pas souhaité le gratifier; aussi le remerciait-il plus vivement encore de l'avoir destitué. « Si la vraie cause, ajoute-t-il fièrement, qui a suggéré à mes maîtres l'idée de me retirer la bienveillance qu'ils m'ont témoignée ma vie durant est la note que j'ai présentée le 30 prairial, sachez que je tirerai gloire de mon acte toute ma vie et même après ma mort, car je recommanderai bien à mes héritiers de rappeler toujours le service que leur ancêtre rendit à son roi et à sa patrie [1]. » Vivement sollicité par Talleyrand de ne pas abandonner son poste, il refusa l'appui du Directoire qu'il venait de lui offrir; il était las de toutes les intrigues et se félicitait que son rappel lui eût été signifié à cette heure. Cependant le Directoire parlait encore d'envoyer à Madrid un ambassadeur extraordinaire pour obtenir le maintien d'Azara. Sieyès s'offrait à partir en cette qualité, si l'on ne trouvait personne pour remplir cette

1. Muriel, *Memorial hist. esp.*, XXXIV, p. 37.

mission; et son offre était d'autant plus sincère qu'il savait que la nomination de Musquiz était due aux relations d'amitié que tous deux avaient nouées à Berlin. Mais Azara resta inébranlable dans sa détermination; il ne voulait pas qu'on pût l'accuser, comme on ne manquerait pas de le faire, d'avoir intrigué pour se faire maintenir à Paris, ni que cette affaire fût la cause de quelque refroidissement entre Paris et Madrid[2].

M. de Musquiz, arrivé en toute hâte à Paris, au reçu de sa nomination, fut présenté au Directoire le 22 septembre. Le Ministre des Relations extérieures, écrivait à Guillemardet: « Quelque empressé que je sois de rendre un éclatant témoignage au caractère si bien établi de M. Azara, à ses vertus utiles, à son attachement démontré pour l'alliance française, et d'attester qu'il avait obtenu, ici comme partout où il a résidé, l'estime la plus entière, le suffrage le plus unanime, je dois dire aussi que le talent distingué et l'excellent esprit de son successeur sont trop bien connus pour que le départ de M. Azara laisse d'autres regrets que ceux qui sont dus à son mérite personnel[3]. »

La retraite d'Azara fut de courte durée. En quittant Paris, il se rendit à Barbunales, son pays natal. Il composa ses trois mémoires justificatifs; puis il s'apprêtait à quitter l'Aragon pour se rendre en Italie et se retirer dans sa villa de Tivoli, lorsque, sur les instances de Bonaparte, il fut, de nouveau, nommé ambassadeur à Paris au mois de décembre 1800; il y arriva dans le courant du mois de mars 1801.

Quant au gouvernement espagnol, à la fin de 1799, les circonstances l'avaient définitivement lié à la France et préparé à n'être plus que l'instrument des volontés de Napoléon.

P. BESQUES.

1. Azara, *Memoria III*, p. 269 sqq.
2. Azara, *Memoria III*, p. 272. Sa retraite fit échouer le projet du conseil de guerre pour les opérations navales et rendit inutile la jonction des deux flottes.
3. *Corr. d'Esp.*, vol. 656, p. 396.

BIBLIOGRAPHIE

The complete Works of Miguel de Cervantes Saavedra. Vol. III et IV. *Don Quixote.* Vol. I et II. Edited by **Jas. Fitzmaurice-Kelly**, translated by **John Ormsby**. Glasgow, Gowans and Gray, 1901, 2 vol. in-12.

Ces deux volumes renferment la traduction anglaise de la première partie du *Don Quichotte* par John Ormsby, dont l'édition princeps date de 1885. Ormsby, mort en 1895, a laissé des corrections et des notes dont son ami et l'éditeur desdits volumes a pu se servir : M. Jas. Fitzmaurice-Kelly nous livre donc une édition revue et corrigée de la meilleure version anglaise du célèbre roman. Il y a joint une introduction concise mais très nourrie, où il expose l'histoire bibliographique et littéraire du *Don Quichotte*. L'éditeur, qui avait publié en collaboration avec Ormsby, une restitution de l'édition princeps du *Don Quichotte* (Londres, 1898-99, 2 vol. in-4°), insiste ici encore sur la nécessité absolue, selon lui, de s'en tenir au texte primitif de 1605 (il y a, on le sait, deux éditions de Juan de la Cuesta sous cette date), qui seul nous représenterait exactement ce que Cervantes a écrit ou voulu écrire. Il condamne les altérations de la seconde édition de 1605, et nie l'autorité de l'édition de Madrid, 1608, sous prétexte qu'il n'est pas prouvé que Cervantes en ait revu le texte. Sans vouloir entrer ici dans une discussion qui prendrait beaucoup de place, il nous sera permis de dire que les conclusions de M. Fitzmaurice-Kelly nous semblent trop absolues : toute édition publiée du vivant de l'auteur, surtout à Madrid, doit être consultée, et, en fait, celle de 1608 contient de bonnes leçons. Cervantes n'a pas plus corrigé au sens propre du mot la princeps de 1605 (c'est-à-dire n'en a lui-même revu les épreuves) que la seconde de la même année ou que celle de 1608 : toutes trois ont de bonnes et de mauvaises leçons, et c'est à l'éditeur critique qu'appartient d'en opérer le triage.

Sur la valeur et la portée du roman, M. Fitzmaurice-Kelly n'a guère fait, comme de juste, que résumer ce que d'autres avaient dit avant lui : je regrette un peu qu'il n'ait pas indiqué que la satire de l'*hidalguisme* occupe, à n'en pas douter, une place importante dans le *Don Quichotte* et en accuse les tendances sociales.

L'étude sur le *Don Quichotte* d'Avellaneda, riche en références exactes, rendra de bons services. J'ai à peine examiné la traduction et les notes d'Ormsby, mais je crois pouvoir dire qu'elles seront utiles aux hispanisants. Il faut souhaiter que cette version anglaise des œuvres de Cervantes, entreprise par les éditeurs de Glasgow, avance rapidement : les premiers volumes font bien augurer du reste.

A. M.-F.

Augusto Conte, *Recuerdos de un diplomático*. Madrid, Góngora y Alvarez, 1901.

C'est avec beaucoup d'intérêt que nous avons lu les *Souvenirs* de M. Conte, d'autant que les mémoires sont rares dans la littérature historique espagnole. Sans se départir d'une certaine réserve, assez naturelle à un diplomate, le récit de M. Conte respire la sincérité. On sent chez l'auteur un caractère droit, un esprit cultivé, curieux d'art et de littérature ancienne et moderne, tant espagnole qu'étrangère. Les tendances politiques très conservatrices dont l'écrivain fait profession ne l'empêchent pas de faire preuve d'une certaine indépendance dans ses jugements, et on pénètre avec lui mieux que par un precis d'histoire, l'état d'esprit des politiciens espagnols de ce parti des *moderados* dont Narvaez fut l'idole.

Il y a dans ce volume de mémoires deux parties bien distinctes. Dans la première, nous assistons en quelque sorte à l'éducation et aux débuts dans le monde, à Cádiz et à Séville, d'un jeune Espagnol de la classe moyenne, intelligent et studieux, à peu d'années près contemporain d'Isabelle II. Ce sont ensuite ses années d'études et de vie mondaine à Madrid, de 1841 à 1844. Parmi beaucoup d'autres esquisses de la société madrilène de cette époque on notera, au début du chapitre X, quelques pages intéressantes sur la *tertulia* quotidienne de la comtesse del Montijo. La seconde partie est plus particulièrement consacrée aux souvenirs du diplomate, d'abord attaché à Lisbonne en 1844, puis au Mexique de 1845 à 1847, enfin secrétaire à Rome de 1847 à 1852. Sur les pays dans lesquels il a séjourné, M. Conte nous donne quantité de détails très vivants. Il aimait le monde, le fréquentait et nous en parle avec abondance. Il est plus sobre au point de vue diplomatique, mais il y a cependant dans ses souvenirs des renseignements politiques à recueillir. A propos du Mexique, notamment, il nous entretient des négociations espagnoles entamées pour y établir la monarchie, et il confirme ce que l'on soupçonnait déjà, mais qui paraissait à peine croyable, de la prétention de la reine Marie-Christine de proposer pour ce trône un des fils nés de son mariage avec Muñoz. Enfin, mêlé de plus près aux affaires, prenant de l'âge et de l'expérience, M. Conte a pénétré intimement dans la société de la Rome pontificale ; il a assisté

à la révolution suivie de la fuite de Pie IX à Gaëte, au siège de Rome par les Français, au retour du Souverain Pontife, et le récit de ce témoin oculaire n'est pas indifférent pour l'histoire.

Nous relèverons, p. 207, une légère inexactitude. Après des vues justes sur l'avantage qu'il y aurait eu pour la Péninsule à établir une capitale unique à Lisbonne, au temps de Philippe II, et à renoncer à la politique continentale en Flandre et en Italie, M. Conte fait une allusion à la *dura jota,* où il voit la marque de la chaîne trop longtemps imposée à l'Espagne par les Arabes. La prononciation actuelle de la jota semble d'origine assez récente et postérieure au règne de Ferdinand et d'Isabelle. Mais c'est là chicane de philologie sur laquelle il y aurait mauvaise grâce à insister à propos de ce livre dont nous conservons un très agréable souvenir. Notre seul désir est que M. Conte nous donne la suite de ses *Recuerdos.* La mention *Tomo primero* nous la fait espérer et nous souhaitons la voir paraître sans trop tarder.

H. LÉONARDON.

Rafael Mitjana, *La música contemporánea en España y Felipe Pedrell.* Madrid y Málaga, 1 vol. in-8°. Prix : 1 peseta.

L'auteur de ce petit essai est un jeune secrétaire d'ambassade, de Madrid, qui s'est déjà fait connaître avantageusement, dans le monde des musicographes, par une intéressante étude sur *Juan del Encina, músico y poeta,* par quelques notices sur des drames de Wagner, et divers articles épars dans plusieurs revues. Les pages qu'il consacre à l'ensemble de la musique espagnole contemporaine témoignent d'un goût informé et d'un jugement net et très juste des différentes tendances et des diverses écoles. Il s'applique surtout à montrer que la véritable voie des compositeurs espagnols doit être dans leur domaine national, populaire, indigène. Il insiste sur l'œuvre de ceux qui ont compris ainsi leur art, œuvre presque seule originale dans la masse de celles qui n'ont d'autre inspiration que l'italienne ou la française, et en tout cas la plus intéressante à suivre pour le critique et l'étranger.

Il met surtout en relief, et avec raison, l'action si noble, si désintéressée, si ingénieuse de M. Felipe Pedrell, soit qu'il ait raconté l'histoire de la musique et des musiciens de son pays, recueilli les divers monuments de l'art ancien, étudié notamment avec une rare érudition la musique sacrée et Victoria, son plus illustre représentant, — soit qu'il ait mis lui-même ses principes en œuvre, dans diverses productions dramatiques, surtout sa grande trilogie des *Pyrénées,* sur un poème catalan de Balaguer. « La canción popular, dit exactement notre critique, hé aquí la preocupación constante de Pedrell. » Mais non pas pour faire des opéras, de la musique,

populaires : car, « la música popular no se imita y solo la crea el mismo pueblo, naciendo expontáneamente como las plantas del campo. » De même que l'opéra espagnol ne doit pas consister simplement, pour être original et national, « en una serie de *boleros* y *fandangos, sardanas* y *zortzicos,* puestos los unos detrás de los otros sin orden ni concierto. » L'objet du musicien, et c'est celui de Pedrell, doit consister « en extraer la esencia característica de los cantos populares y con ella hacer música culta ».

C'est ce qui rend si intéressante l'étude, même sans la scène, de cette partition des *Pyrénées,* dont lui-même a pris soin de détailler la composition dans sa brochure *Por nuestra música.* M. Mitjana déclare spirituellement que si Verdi, selon le mot de Rossini, doit être représenté comme « portant un casque », Pedrell doit l'être en barde avec sa lyre, ou en trouvère avec son luth.

Ce petit livre, plein de renseignements, servira utilement de complément à l'intéressante histoire de la musique espagnole qu'a publiée récemment chez nous M. Albert Soubies.

Henri de CURZON.

VARIÉTÉS

Nación.

On se souvient du type de vieil Espagnol dépeint dans *Clemencia* et dont Fernán Caballero nous dit entre autres choses :

> En su juventud había ido D. Martín alguna vez á Sevilla, y siempre había vuelto con las manos en la cabeza, diciendo : « ¡Cristianos! Aquello es una Babilonia; allá lo que vale es lo que relumbra. » Y añadía : « ¡A tu tierra, grulla, más que sea con un pie! »
>
> Excusado es decir que tenía D. Martín por toda innovación y por todo lo extranjero la misma clase de repulsa con tedio y coraje que conservaba desde la guerra de la Independencia por todo lo francés.
>
> En diciendo la estúpida expresión lugareña *es nación,* tenían las cosas y los sujetos la marca de reprobación de Caín sobre sí. Se estremecía al oir la voz *nación,* y torcía materialmente la boca á las familias de los grandes enlazadas con princesas alemanas. « ¡Al fin *nación!* » decía. A lo que solía contestarle una complaciente comadre : « Nosotros los españoles podremos tener nuestras faltas, compadre; pero al menos, gracias á Dios, no somos *nación* [1]. »

Une note de l'éditeur, à propos de ce méprisant *es nación,* nous avertit qu'il s'agit d'une « frase con que significa el pueblo en Andalucía lo que es extranjero, dándole, como se ve, un sentido directamente contrario; acaso sea síncope mal hecha de *es de otra nación* » [2].

L'expression, très usitée, ne semble pas plus particulière à l'Andalousie qu'à toute autre province de l'Espagne. En tout cas, elle est ancienne et paraît remonter au moins au XVIIe siècle. Les lexicographes de cette époque ne l'ont pas enregistrée, mais nous la trouvons dans le *Diccionario de autoridades* de l'Académie espagnole : « Nación. Se usa freqüentemente para significar qualquier Extrangero. Es del estilo baxo. » Depuis lors, tous les dictionnaires de l'usage citent cette acception spéciale du mot *nación.*

La locution, militaire à l'origine, a passé, comme il arrive souvent, du langage technique dans la langue commune. Lorsque, à partir de Charles-Quint, l'élément étranger commença de figurer dans les armées espagnoles, le mot de *nación* servit à distinguer le soldat allemand, suisse, flamand, wallon, albanais ou italien du soldat espa-

1. Parte segunda, capítulo I.
2. La note est tirée de l'édition de la *Colección de escritores castellanos;* je ne sais si elle figure dans les éditions antérieures.

gnol; on parlait des *naciones,* troupes étrangères combattant à côté des troupes espagnoles, on disait *gente de naciones,* on disait même au singulier *nación* pour désigner le soldat étranger : « Era el alférez de D. Juan Marquez *nación,* y pasaba por buen soldado y valiente, » lit-on dans une gazette de 1638, citée par D. Pascual de Gayangos (*Memorial histórico,* t. XVII, p. XXI, n. 5[1]). D'abord, le mot n'eut pas un sens défavorable, mais en se généralisant, en prenant pied de plus en plus dans le parler ordinaire, il devint une appellation dédaigneuse ou méprisante, et de là le *es nación* qui s'est continué jusqu'à nos jours.

Mais pourquoi dans la langue militaire a-t-on appliqué ce terme générique de *naciones* à tout ce qui n'était pas espagnol et du cru? Il me semble que nous avons là un souvenir du langage biblique et de celui des Pères. Dans la Vulgate, *nationes* est l'équivalent de *gentes* et *gentiles* et s'entend des païens[2], par opposition au peuple élu ou hébreu; il en est de même dans ce passage de Tertullien, *De Idolol.* 22, cité par Forcellini : « Benedici per Deos *nationum,* Christo initiatus non sustinebit. » N'a-t-on pas souvent comparé le particularisme espagnol de l'époque des Philippe à celui du peuple hébreu? Ne ressort-il pas de quantité de témoignages que les Espagnols du XVIIe siècle se tenaient volontiers pour plus purs que les autres peuples? Quoi de surprenant donc qu'ils aient traité les autres peuples comme les Juifs ou les premiers chrétiens traitaient les païens?

A. M.-F.

Notas sobre el «Códice Cortesiano» de Madrid[3].

Entre los más notables monumentos de la antigua cultura americana ha de reputarse el llamado *Códice Cortesiano,* que se conserva en el Museo arqueológico nacional de Madrid. Debe su nombre este precioso códice á haberse supuesto, aunque sin pruebas seguras, que perteneció al conquistador de Méjico, Hernan Cortés, quien hubo de traerlo á España. Lo positivo es que, hallado en Extremadura, adquirióla D. José Ignacio Miró, quien lo transfirió por venta á nuestro primer Museo, de que es interesantísimo ornamento.

Está el códice escrito ó pintado sobre el liber del agave americano ó

1. Ce passage a été reproduit dans le *Diccionario militar* de José Almirante. L'auteur ne se contente pas de l'attribuer à tort à Carlos Coloma, il le dénature en imprimant *el alférez D. Juan Marquez,* au lieu de *el alférez de D. Juan Marquez,* et il tire de ce texte altéré la conclusion qu'on appelait aussi *nación* le soldat espagnol servant dans un corps auxiliaire étranger, ce qui me paraît inexact.

2. H. Goelzer, *Étude sur la latinité de saint Jérôme,* Paris, 1884, p. 233.

3. M. López de Ayala, comte de Cedillo, ayant fait don à la *Société de correspondance hispanique* d'un exemplaire de sa belle reproduction du *Códice Cortesiano,* nous l'avons prié de rédiger lui-même pour le *Bulletin* une notice sur ce curieux manuscrit.

magney, cubierto con una especie de greda blanca, á manera de imprimación. Aparece dispuesto como los libros chinos, plegado en forma de biombo ó abanico y sus hojas se leen por ambos lados. Las páginas son en número de cuarenta y dos, de 12 × 23 centímetros, y cada una va distribuida en uno, dos, tres ó cuatro compartimientos horizontales, en los que se ven los textos y las figuras coloreadas, hasta hoy de muy difícil y obscura interpretación. Los colores dominantes son el azul claro, el ocre y el gris.

Penetrado el sabio americanista M. Rosny de la importancia de tan peregrino documento hizo en Paris en 1883 una exacta reproducción heliográfica del mismo, bajo este título : *Codex Cortesianus. Manuscrit hiératique des anciens indiens de l'Amérique centrale conservé au Musée archéologique de Madrid, photographié et publié pour la première fois, avec une introduction et un vocabulaire de l'écriture hiératique Yucatègne.*

Esta reproducciòn con la que, ciertamente, prestó Rosny un señalado servicio al Americanismo, solo se hizo en negro y en menores dimensiones que el original. Una nueva reproducción, pues, del mismo tamaño y con idénticos colores parecía muy conveniente para el perfecto conocimiento del códice; y en 1892 emprendieronlo y lleváronlo á cabo el docto arqueólogo Sr. Rada y Delgado (recientemente fallecido) á la sazón Director del Museo arqueológico nacional y el autor de este artículo. Hé aquí el título de nuestra copia :

Códice Maya denominado Cortesiano que se conserva en el Museo arqueológico nacional (Madrid). Reproducción fotocromolitográfica ordenada en la misma forma que el original, hecha y publicada bajo la dirección de D. Juan de Dios de la Rada y Delgado y D. Jerónimo López de Ayala, Vizconde de Palazuelos[1].

Al realizar nuestra reproducción adoptamos los procedimientos más adecuados para el logro de la identidad con el original. Fotografiamos cuidadosamente una á una y en su mismo tamaño las páginas del Códice, encargamos iluminar las fotografías á un acreditado artista, quien dió cima á su cometido con una escrupulosidad admirable y con la base de estas fotografías coloreadas llevamos á cabo la fidelísima reproducción cromolitográfica. Para demostrar su exactitud solo diré que expuestas permanentemente en la Seccion etnográfica del Museo el Códice Cortesiano y nuestra reproducción, el uno junto á la otra, no discrepan en un punto y la igualdad de ambos resulta perfecta y completa.

No es el Códice Cortesiano único en su género; otros tres se conocen que corresponden á la misma filiación artística y tienen con él muy grandes analogías. Son estos :

Códice Troano. Asi llamado por haber sido propiedad de D. Juan de

1. Aujourd'hui, Conde de Cedillo, auteur du présent article.

Tró y Ortolano. Adquirido por el Estado en junio de 1888, hoy se conserva en el Museo de Madrid. Reprodújole el célebre americanista abate Brasseur de Bourbourg. Los Sres. Rosny y Rada examinaron minuciosamente este Códice en 1880 y lo confrontaron con el Cortesiano. Como resultado de sus observaciones sacaron el convencimiento de que ambos Códices son sin duda partes de un solo conjunto, separadas violentamente en época desconocida. Reunidas las dos partes resulta el Códice mayor y más completo que existe de los antiguos mayas.

Códice de Dresde (Codex Dresdesois). Se conserva en la Biblioteca de aquella ciudad alemana. Consta de treinta y nueve hojas y es muy hermoso é importante. M. E. Forstemann lo reprodujo en colores.

Códice de Paris (Codex Perezianus). Consérvase en la Biblioteca nacional y fue publicado en colores, por Rosny.

En todos estos códices, entre los que son muy notables las semejanzas, así como también en antiguos monumentos de varias localidades mejicanas, tales como Palenque (estado de Chiapas), Chichen-Itza (Yucatan), etc., vese empleado el mismo género de escritura, propio de los antiguos mayas, que como escritura hierática se usó en los tiempos precolombinos en una extensa región de la América central. Un celoso misionero español, el P. fray Diego de Landa, ensayó antes que nadie la interpretación de la escritura maya en cierta *Relación de las casos de Yucatan*, tratado que es, para el caso, de capital importancia. Descubierta por M. Brasseur, en un viaje que en 1863 hizo á España, una antigua copia del escrito de Landa, fue este en 1881 publicado por el Sr. Rada. Valiéndose en gran parte de las noticias y conjeturas de Landa, el Sr. Rosny emprendió un nuevo análisis de la escritura hierática de la América central; y si no consiguió la traducción completa de los códices mayas logró dar un notable avance respecto de los signos usados en la paleografía yucateca. El Sr. Rada, concienzudo traductor de la obra de Rosny, la acrecentó con notas é ilustraciones suyas, desenvolviendo ingeniosas hipótesis tocantes á la interpretación y significación de aquella oscurísima escritura[1].

A pesar de estos meritorios y pacientes trabajos, fuerza es confesar

1. *Ensayo sobre la interpretación de la escritura hierática de la América central, por M. Leon de Rosny. Traducción anotada y precedida de un prólogo por D. Juan de Dios de la Rada y Delgado* (Madrid, 1881). — Magnífica edición en gran folio, ilustrada con veinte hermosas láminas en negro y colores.

Como apéndice I de la obra figura la *Relación de las cosas de Yucatan sacada de lo que escrivió el Padre fray Diego de Landa de la Orden de S. Francisco.* Esta relación, á que fundadamente considera Rosny como « la piedra de Roseta » para la interpretación de la escritura maya, abunda además en muy curiosas noticias geográficas, históricas, políticas y descriptivas; trata de la religión y costumbres de los naturales, de sus monumentos, flora y fauna del país, industria y comercio, colonización española, etc.

que hasta hoy todo se reduce á conjeturas tocante á la lengua y escritura yucatecas. De lo que no cabe duda es de que los yucatecos se valían como medio escrito de expresar su pensamiento, de figuras y representaciones, y de ciertos caracteres ó letras llamados *Katunes*. Tenian, pues, caracteres figurativos, ideográficos y fonéticos, como los antiguos egipcios; pero está por descubrir la combinación de estos tres elementos.

Volviendo ahora á nuestro Códice Cortesiano, relaciónase su contenido, según el Sr. Rada, con el culto de los cuatro Bacab, enlazado con el de las cuatro estaciones. Los Bacab, divinidades á quien adoraban los antiguos mayas, haciéndoles servicios y ofrendas, eran, según la tradición sagrada, cuatro hermanos que habían escapado de la catástrofe del Diluvio, en que creía aquel pueblo. En las páginas del códice parece, en efecto, representarse escenas del Diluvio. Las líneas ondulantes indican el agua, y al través de ella aparecen las figuras y los signos. Es de notar la frecuente presencia de la serpiente, símbolo el más considerable de la iconografía religiosa de la América, en general, y principalmente de la central. El Sr. Rada, á quien sigo en esta materia, dice respecto del Códice, resumiendo sus hipótesis y observaciones anteriores : « El manuscrito de nuestro Museo, unido al Troano, contenía de una manera misteriosa, y al alcance solo de la clase sacerdotal, las tradiciones legendarias de la religión yucateca y todo lo concerniente al culto de los Bacab en sus ceremonias y festividades, con preceptos rituales y litúrgicos, relacionados con las diversas épocas de su historia y de sus combinaciones cíclicas, lo cual se contiene en los signos de números y en los caracteres calculiformes cuya interpretación no podemos hacer todavía cumplidamente; pero á la cual habrá de llegarse por el seguro camino que con tanto acierto ha emprendido y demostrado M. de Rosny[1]. »

M. Cahun, sin embargo, creyó reconocer en el Troano, y así lo comunicó á la Sociedad americana de Francia, la historia de la lucha de dos razas, por figurar representados en varios de sus pasajes individuos pintados con dos distintos colores, en actitud hostil. Esto revela cuán incompletos son los conocimientos que hasta el presente se tienen en tan dificil rama de la Arqueología y cuánto camino queda aun por andar, no obstante los esfuerzos de beneméritos especialistas. En todo caso, un más detenido examen del reproducido Códice Cortesiano, sin duda reportará provechos al Americanismo y ofrecerá interesante materia de estudio á sus adeptos.

El CONDE de CEDILLO,
de la Real Academia de la Historia.

1. Prólogo del Sr. Rada á la obra de Rosny; pág. X.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

(Concours de 1902)

BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS DU PROGRAMME

I. *Le poème de* **Fernán González**.

Les fragments à expliquer sont ceux insérés aux pages 267-72 du recueil de E. Gorra, *Lingua e letteratura spagnuola delle origini* (Milano, Hoepli, 1898). Ils sont, dans cet ouvrage, précédés d'une notice où sont réunis quelques renseignements bibliographiques, qu'il y a lieu de rectifier et de compléter. Les quelques pages consacrées au poème par Ticknor (trad. franç., I, chap. V, pp. 90-92) et l'article de José de la Revilla : *Historia en verso del Conde F. G.* (*Revista de Madrid,* 1842), sont aujourd'hui bien arriérés. Le chapitre des *Vieux auteurs castillans,* du comte de Puymaigre (II, 153-68), ou même les pages de F. Wolf dans ses *Studien zur Geschichte der span. u. port. Nationalliteratur* (p. 164 et suiv.), ne doivent être consultés qu'avec réserve. Malgré quelques conclusions discutables, on lira avec fruit l'étude et l'analyse du Poème par Amador de los Ríos (*Hist. crit. de la lit. esp.*, t. III, chap. VII, pp. 335-367). Cet historien a démontré que le poème est antérieur à la *Crónica general* et postérieur à Berceo. Milá y Fontanals, dans son étude du *Romancero* de Fernán González (*Poesía heroico-popular,* 1874, p. 173 et suiv.), estime que la date ne saurait être sensiblement postérieure à 1230. De son côté, M. Ramón Menéndez Pidal, dont le travail ingénieux et pénétrant sur ces romances sera utilement consulté, montre que le poème n'a pu être composé avant 1236. (*Notas para el Romancero del Conde Fernán González,* dans le *Homenaje... á Menéndez Pelayo,* t. I, pp. 429-507.) On trouvera une nouvelle analyse et un jugement intéressant sur cette œuvre, à propos de la *Comedia* de Lope de Vega, *El Conde Fernán González,* à la page CLXXXIX et suiv. du t. VII de l'édition académique de Lope, annotée par M. Menéndez Pelayo. On se rappellera que le *Prólogo* du t. II de l'*Antología de poetas líricos castell.,* de Menéndez Pelayo, est consacré en grande partie aux poèmes épiques, et qu'il est spécialement parlé de celui de Fernán González aux pages LXXVIII et

suivantes. Voyez aussi dans le *Grundriss,* de Gröber, la *Littérat. esp.*, de G. Baist : l'*Épopée,* § 11.

Il paraît n'exister actuellement qu'un seul manuscrit du *Poema.* (Escorial, IV, *b,* 21. On en trouvera la description dans Gallardo, *Ensayo de una Biblioteca...,* t. I, col. 763, n° 710). Fr. Gonzalo de Arredondo, au début du XVI[e] siècle, en consultait un à Arlanza, et en insérait une douzaine de couplets dans sa *Crónica de F. G.* (manuscrit). Dans le courant du même siècle, le Poème fut connu et cité par Argote de Molina (*Discurso de la Poesía castellana,* d'après un ms. de sa bibliothèque), et par Sandoval *(Hist. de los cinco obispos).* A la fin du XVIII[e] siècle, Tomás Sánchez connaissait ce texte, dont les traducteurs espagnols de Bouterweck, J. Gómez de la Cortina et Nic. Hugalde, donnèrent, en 1829, de longs extraits (*Hist. de la liter. esp.,* pp. 155-162). Il fut publié, en 1863, dans l'*Ensayo* de Gallardo, d'après une copie de ce dernier (t. I, col. 763-804). En 1864, Fl. Janer inséra le poème dans ses *Poetas Castell. anteriores al siglo XV* (Bibliot. de Autores Españ., t. 57, pp. 389-411). Quoique l'éditeur assure avoir conservé « *con la mayor escrupulosidad el carácter y la ortografía del códice* », on fera bien de ne point trop se fier à cette copie, reproduite, avec quelques fautes d'impression, par Gorra (copl. 233 *ny'* pour *ay*, cop. 241 *nanca* pour *nunca*, etc.). A défaut d'une édition paléographique et en attendant l'édition critique que prépare actuellement le professeur Marden, de l'Université de Baltimore, on pourra comparer le texte de Janer-Gorra avec celui de Gallardo, qui en diffère assez sensiblement.

II. Romances históricos.

(N[os] 62 à 70 de l'*Antología de poetas líricos,* de Menéndez Pelayo, t. VIII, pp. 119-40.)

Sur les treize romances de cette série, deux appartiennent au règne de Alfonso X *El Sabio,* un à celui de D. Fernando *El Emplazado,* et dix au Romancero de D. Pèdre le Cruel, lequel en contient une vingtaine environ. L'*Antología* indique, pour chacun d'eux, les recueils anciens d'où ils sont tirés. On les retrouvera soit dans le *Romancero general,* d'A. Durán (*Biblioteca de Autores Españoles*, tomes X et XVI, 1849-51), soit dans la *Primavera y Flor de romances,* de F. Wolf et C. Hofmann (Berlin, 1856), dont le tome VIII de l'*Antología* (Madrid, Hernando, 1899) n'est qu'une reproduction corrigée et complétée. Pour l'étude critique et historique de ces textes, les ressources sont nombreuses. En dehors des études préliminaires de Durán et de Wolf-Hofmann (trad. esp. dans l'*Antología*), on consultera Milá y Fontanals, *Poesía heroico-popular;* R. Lomba y Pedraja, *El rey*

D. Pedro en el teatro (*Homenaje á Menéndez Pelayo,* 1899, tome II, pp. 257-339); Ducamin, *Romances choisis* (Paris, Garnier); l'étude du *Romancero,* par Menéndez Pelayo, annoncée comme devant paraître incessamment. La comparaison avec la chronique d'Ayala (Bibl. de Aut. Esp., t. 66) s'impose, ainsi que la lecture de P. Merimée : *D. Pèdre le Cruel.* On trouvera la traduction de divers romances, soit dans ce dernier ouvrage, soit dans le *Romancero Español,* de Damas Hinard (1844, t. I, pp. 190-206). Les ouvrages cités permettront aisément de compléter cette bibliographie.

III. **Juan del Encina,** *Arte de poesía castellana,* dans le tome V de l'*Antología de poetas líricos castellanos,* publiée par D. Marcelino Menéndez y Pelayo.

Cette poétique se trouve dans le *Cancionero* de Juan del Encina, dont la première édition connue remonte à 1496. Il est recommandé aux candidats de collationner les passages douteux du texte de l'*Antología,* au moins sur l'une des éditions anciennes du *Cancionero* énumérées par Menéndez y Pelayo (*Antología,* t. VII, p. XXVI). Sur Encina, en tant que critique, prosodiste et historien de la poésie castillane, il faut lire l'article des *Studien* de F. Wolf (Berlin, 1859), et l'étude de Menéndez y Pelayo dans le tome VII de l'*Antología.*

IV. **Melo,** *Guerra de Cataluña.*

Les éditions anciennes de l'*Historia de los movimientos, separación y guerra de Cataluña en tiempo de Felipe IV* (Lisbonne, 1645, 1692 et 1696), par D. Francisco Manuel de Melo, ne sont guère accessibles. On peut se contenter de celle qui fut donnée par D. Eugenio de Llaguno à Madrid, en 1808, où se trouve une biographie assez étendue de l'auteur. L'édition de 1808 a été réimprimée dans la *Colección* de Baudry (avec quelques corrections) et dans la *Biblioteca* de Rivadeneyra. Le style de Melo, parfois obscur dans son élégante concision, réclame une étude attentive. La littérature historique relative à la révolution catalane de 1640 est très abondante, mais les candidats ne peuvent en prendre connaissance; il leur suffira de lire avec soin le récit de Melo, et de comparer les procédés de composition et de style de cet auteur avec ceux des autres grands historiens espagnols des XVIe et XVIIe siècles.

V. **Cervantes,** *El Coloquio de los Perros.*

La meilleure bibliographie des œuvres de Cervantes est celle de D. Leopoldo Rius : *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cer-*

vantes Saavedra, Barcelona, 1895. Dans le premier tome de cet ouvrage sont énumérées 92 éditions des *Novelas,* et 101 traductions, dont 41 en français. Ce travail rend désormais sans grande utilité les bibliographies antérieures, telles que celles de l'allemand Dorer, ou de l'anglais Fitz Maurice Kelly.

La première édition des *Novelas ejemplares* date de 1613 (Madrid, Juan de la Cuesta. — Voy. la descript. dans Gallardo, *Ensayo,* t. II, n° 1774). Le *Coloquio de los Perros* y occupait le douzième et dernier rang. Parmi les éditions les plus accessibles des *Novelas,* on se bornera à citer ici : celle de la *Bibliot. de Autores Esp.,* de Rivadeneyra, t. I, dont le texte est reproduit au tome IX de la *Biblioteca Universal;* celle de la *Biblioteca clásica* (2 tomes, Barcelona, Cortezo); celle de la *Colección de Autores Españ.,* de F. A. Brockhaus, de Leipzig, tome XXV; l'édition classique, avec introduction et notes, par L. Dubois (Paris, Garnier, 1898), qui contient de longs fragments du *Coloquio.*

On trouvera une bibliographie critique des traductions françaises des *Novelas,* dans la préface du *Licencié Vidriera,* traduit par M. Foulché-Delbosc (Paris, Welter, 1892). Le *Coloquio* a été traduit en français cinq ou six fois : la première traduction est celle d'Audiguier, dont on cite un exemplaire de 1618, mais qui, d'après les derniers bibliographes espagnols, parut en 1615 (privilège du 24 nov. 1614). Cette traduction, qui mérita les éloges de l'Académie française en 1638, est, en effet, très digne d'être consultée. Parmi les modernes, nous ne citerons que celle de Louis Viardot (Paris, 1838, 2 vol. et, depuis 1858, 1 vol., Hachette).

Les ouvrages critiques relatifs aux *Nouvelles* sont relativement peu nombreux. On trouvera peu de choses utiles pour la préparation du texte dans : Merry y Colson, *Ensayo crítico sobre las Nov. Ej.* (Sevilla, 1877), ou dans L. Orellana y Rincón : *Ensayo crítico sobre las N. E., con la bibliografía de sus ediciones,* Valencia, 1890. On lira avec plus de profit : *Las Nov. Ej. de Cerv., sus críticos, sus modelos literarios, sus modelos vivos y su influencia en el arte,* por Franç. A. de Icaza (Madrid, 1901).

VI. **Calderon,** *El alcalde de Zalamea.*

Cette pièce est si connue et a été si souvent analysée par les critiques nationaux ou étrangers, qu'il suffira de signaler deux éditions modernes pourvues l'une et l'autre d'un commentaire historique et grammatical fort utile : la première est celle de M. Max Krenkel, *Klassische Bühnendichtungen der Spanier,* t. III (Leipzig, 1887); la seconde, celle de M. Norman Maccoll, *Select Plays of Calderon* (Londres, 1888). Sur le théâtre de Calderón, en général, voir la liste

des travaux modernes dans le *Théâtre espagnol* de la « Bibliothèque de bibliographies critiques » (Paris, Fontemoing).

VII. **Lope de Vega**, *Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo.*

La nouvelle édition annotée de cette dramaturgie que contient le présent numéro du *Bulletin hispanique* (voy. ci-dessus, p. 365) dispense d'autres renseignements ; mais il faut recommander aux candidats de lire à ce propos très attentivement la partie du tome III de l'*Historia de las ideas estéticas en España* de Menéndez y Pelayo qui se rapporte à l'art dramatique et aux disputes entre les adeptes et les adversaires de la comedia.

VIII. **Juan Valera**, *Doña Luz.*

La bibliographie du roman de Valera, intitulé *Doña Luz,* tient en deux lignes. Publiée pour la première fois dans la *Revista Contemporánea, Doña Luz* parut en volume, en 1879, quatre ans après *Pepita Jiménez,* avec laquelle elle offre des rapports intéressants. La cinquième et dernière édition (Madrid, Fernando Fé) date de 1900. Sur les nouvelles de Valera, en général, on lira avec fruit le *prólogo* de *Pepita Jiménez,* par D. Antonio Cánovas del Castillo (pp. I-LXI). Voyez aussi : *Un roman de mœurs espagnol,* par L. Lande (*Rev. des Deux Mondes,* 15 janv. 1875); quelques articles de Leopoldo Alas *(Clarín)* dans ses *Solos, Juan Valera,* par Leo Quesnel (*Revue Bleue,* 10 oct. 1885); *Valera,* par B. de Tannenberg, *Poésie Castillane,* p. 210 et suiv.; *La Casuistique dans le roman,* par F. Brunetière, *Histoire et Littérat.,* 1883, pp. 183-205 ; Valbuena, *Ripios Académicos,* p. 137 ; P. García Blanco, *Lit. Esp., 19e S.,* tome II, pp. 477-92. On consultera encore : *La novela contemporánea,* par D. Pedro Múñoz Peña (*Rev. contemporánea,* 15 juin 1885) ; *Pardo Bazán, Valera y Pereda, estudios críticos,* par Juan Fernández Luján (Barcelona, Tasso, 1 vol.) ; *La Cuestión palpitante* (1883), par Mme Pardo Bazán.

IX. **Bécquer**, *Las Rimas.*

Le recueil de poésies de Gustavo Adolfo Bécquer parut en 1872. La cinquième et dernière édition, contenant des additions assez nombreuses, est de 1898 : *Obras de G. A. Bécquer,* 5a éd., Madrid, Fernando Fé, 1898, 3 tomes. Le premier volume contient une biographie et une étude du poète par son ami Ramón Rodríguez Correa. Les œuvres en prose *(Légendes, Lettres, articles variés)* occupent les deux premiers volumes et une partie du troisième. Les *Rimas* se trouvent au vol. III, pp. 133-212. Il sera utile de lire, entre autres

œuvres de B., son article sur les poésies de Augusto Ferranz, t. III, pp. 109-25. Les poésies de B. ont été reproduites au tome XXII de la *Biblioteca Universal,* et, en partie, dans d'autres collections. Les articles critiques sont rares et généralement peu importants. Signalons le chapitre du P. Blanco García (*La Literatura Esp. en el siglo XIX,* t. II, chap. IV, p. 74), Boris de Tannenberg : *La Poésie castillane contemporaine* (*Un poète de l'amour,* pp. 159-67); *Las obras de Bécquer,* dans la *Revista de España,* 28 nov. 1871. Il sera utile de consulter en général sur la poésie lyrique contemporaine : J. Valera, *Disertaciones y Juicios, Estudios críticos sobre literatura;* articles sur la poésie lyrique dans la *Ilustración Española y Americana,* Janvier-octobre 1901 et particulièrement le n° du 15 août; *Ecos Argentinos* (passim); Menéndez Pelayo, *Estudios de crítica literaria* (passim); Rafael M. Merchán, *Estudios críticos;* Campoamor, *Poética; La Metafísica y la poesía ante la ciencia moderna;* F. de P. Canalejas, *Del Estado actual* (1876) *de la poesía lírica en España* (Discours à l'Athénée); M. de la Revilla, *Bocetos,* dans le vol. de ses *Obras* (Madrid, 1883). M. Achille Fouquier a donné à Paris, en 1887, la traduction de sep légendes, de trois contes et de quelques poésies de Bécquer.

E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO.

PETITE CHRONIQUE

Nous devons signaler dans les *Publications of the Modern Language Association of America* (vol. XVI, nº 3) un aperçu sommaire, mais instructif et substantiel, de M. J. D. M. Ford, concernant l'influence anglaise sur la littérature espagnole du commencement du XIXe siècle. Après avoir parlé de Moratín, Quintana, Lista et Blanco (ce dernier s'est même fait un nom dans la littérature anglaise par son sonnet *Mysterious light*), M. Ford traite surtout des imitateurs de W. Scott, *Ossian* et Byron, c'est-à-dire de Martínez de la Rosa, Larra, Rivas et Espronceda et rappelle très justement ce qui est dû, dans ce rapprochement des deux littératures, aux relations personnelles entre John Hookham Frere, ministre d'Angleterre en Espagne, et le duc de Rivas.

M. Ford est l'auteur d'un excellent travail sur les consonnes sibilantes en ancien espagnol, publié dans les *Studies and Notes in Phylology and Literature* de la Harvard University (vol. VII), dont nous espérons entretenir bientôt les lecteurs du *Bulletin*.

Les journaux espagnols ont publié, vers la fin d'août, ce qui suit :

« En atención á lo expuesto por la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, y de conformidad con el informe emitido por el negociado correspondiente del ministerio de Instrucción pública, se ha dispuesto de Real orden por el referido Centro ministerial lo siguiente :

» 1º Queda prohibido que salgan de los museos de Bellas Artes y de Antigüedades, como asimismo de las Bibliotecas, Centros de enseñanza y dependencias públicas, las obras y objetos que en ellos se custodian, cuyo conjunto constituye el tesoro artístico de la nación.

» 2º Dichos Centros sólo podrán concurrir á las Exposiciones con reproducciones ó copias de sus obras ú objetos.

» 3º Se exceptúan únicamente de esta prohibición las obras de artistas vivos cuando se trata de concurrir à Exposiciones internacionales, siendo necesario el expreso consentimiento del autor de la obra, que, al darle, adquirirá formal compromiso de restaurarla por sí mismo, caso de deterioro, ó de reponerla con otra de análogas condiciones si se perdiera. »

Programmes des examens de langue espagnole. — Le programme d'agrégation d'espagnol pour le concours de 1902 comprend les auteurs suivants :

Poema de Fernán González, extraits de Gorra, p. 265 et suiv. — *Romances históricos*, nos 62 à 70, dans l'*Antología* de Menéndez Pelayo, t. VIII. — J. del Encina, *Arte de trobar*, même *Antología,* t. V. — *Melo, *Guerra de Cataluña.* — *Cervantes, *Coloquio de los perros.* — *Calderón, *El alcalde de Zalamea.* — Lope de Vega, *Arte nuevo de hacer comedias.*— *Valera, *Doña Luz.* — *Bécquer, *Rimas.*

On trouvera plus haut une bibliographie dont il sera envoyé un tirage à part aux candidats, avec celui de l'*Arte nuevo,* édité par M. Morel-Fatio, sur demande adressée au secrétaire de la rédaction.

Le programme du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol comprend les auteurs de la liste précédente qui sont accompagnés d'un astérisque.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Antiquités. — Alhaurin — Iluro? **(M. R. de Berlanga)**, p. 1-15. — Sculptures du Cerro de los Santos **(P. Paris)**, p. 113-134. — Inscriptions latines d'Espagne **Ch. Dubois)**, p. 209-225.

Histoire. — Note sur la valeur du sou de tern en 1298 **(J.-A. Brutails)**, p. 234-244. — La première ambassade de D. José Nicolas de Azara à Paris (mars 1798-août 1799) **(Paul Besques)**, p. 245-251, 406-424.

Littérature et histoire littéraire. — Les « Coplas » de Gallegos **(A. Morel-Fatio)**, p. 17-34. — Soldats espagnols du xviie siècle **(A. Morel-Fatio)**, p. 135-158. — Fernán Caballero d'après sa correspondance avec Antoine de Latour **(A. Morel-Fatio)**, p. 252-294. — Rimas inéditas de ingenios españoles **(Eugenio Mele)**, p. 328-348. — Poésies de Lope de Vega en partie inédites **(E. Mele)**, p. 349-364. — L'« Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo », de Lope de Vega **(A. Morel-Fatio)**, p. 364-405. — *Silhouettes contemporaines* **(Boris de Tánnenberg)**: Rufino José Cuervo, p. 107-112; Campoamor, 206-208.

Langue. — El castellano en América **(R.-J. Cuervo)**, p. 35-62. — Les mots espagnols comparés aux mots gascons (époque ancienne) **(E. Bourciez)**, p. 159-165, 226-233, 321-327.

II. Bibliographie.

Dom Marius Férotin, Apringius de Beja **(G. Cirot)**, p. 66-67. — J. Miret y Sans, Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó **(J.-A. Brutails)**, p. 67-68; Los vescontes de Bas en la illa de Sardenya **(J.-A. Brutails)**, 68-70. — R. Couzard, Une ambassade à Rome sous Henri IV **(A. Dufourcq)**, p. 70. — H. de Curzon, « Les deux Bavards », de Cervantes, et « D. Juan Tenorio », de J. Zorrilla, traductions nouvelles **(E. Mérimée)**, p. 73-76. — A. Legrelle, La diplomatie française et la succession d'Espagne **(H. Léonardon)**, p. 76-77. — E. Piñeyro, Vida y escritos de Juan Clemente Zenea **(A. Morel-Fatio)**, p. 78. — Brito Aranha, Cristovam Ayres, etc., Le Portugal **(G. Cirot)**, p. 78-79. — Ratazzi de Rute, etc., L'Espagne **(G. Cirot)**, p. 79. — Jean Ducamin, Juan Ruiz, arcipreste de Hita, « Libro de buen amor » **(E. Mérimée)**, p. 168-169. — Alf. Danvila y Burguero, Don Cristobal de Moura, primer marqués de Castel-Rodrigo **(P. Boissonnade)**, p. 169-173. — B. Croce, Illustrazione di un canzoniere manoscritto italo-spagnuolo del secolo xvii **(E. Mérimée)**, p. 173-174. — E. Martinenche, La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine **(G. Le Gentil)**, p. 174-178. — J.-B. Darricarrère, Nouveau dictionnaire basque-français-espagnol **(E. Bourciez)**, p. 178. — F. Hanssen, Notas á la Prosodia Castellana **(E. Mérimée)**, p. 295. — Léo Rouanet, Colección de autos, farsas y coloquios del siglo xvi **(A. Morel-Fatio)**, p. 295-296. — Fr. A. de Icaza, Las « Novelas ejemplares » de Cervantes **(A. Morel-Fatio)**, p. 296-297. — A. Morel-Fatio, Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France **(E. Mérimée)**, p. 297-299. — J. M. de Valdenebro, La Imprenta en Córdoba **(E. Mérimée)**, p. 300. — A. Baudrillart, Philippe V et la cour de France **(H. Léonardon)**, p. 300-306. — E. Serrano Fatigati, Excursiones arqueológicas por tierras segovianas **(J.-A. Brutails)**, p. 306-308. — J. Fitzmaurice-Kelly, The complete works of Miguel de Cervantes Saavedra **(A. Morel-Fatio)**, p. 425-

III. Nouvelles, Chroniques, etc.

IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

VI. Planches.

30 novembre 1901.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*